SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

IX

EDITURA
ACADEMIEI
REPUBLICII
SOCIALISTE
ROMÂNIA

Al cincilea Congres internaţional de Studii clasice (FIAEC) va avea loc la Bonn între 1 şi 6 septembrie 1969.

The fifth International Congress of Classical Studies (FIAEC) will take place in Bonn from 1 to 6 September 1969.

Le cinquième Congrès international des études classiques (FIAEC) aura lieu à Bonn du 1er au 6 septembre 1969.

Der fünfte internationale Kongress für Altertumswissenschaft (FIAEC) wird vom 1. bis 6. September 1969 in Bonn stattfinden.

ST. CL., IX, 1967, P. 1 — 398, BUCUREŞTI

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE IX

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
1967

C O M I T E T U L D E R E D A C Ț I E

Acad. AL. GRAUR, *redactor responsabil;*
Prof. D. M. PIPPIDI, membru corespondent al Academiei Republicii Socialiste România, *redactor responsabil* ;
Acad. EMIL CONDURACHI;
Acad. C. DAICOVICIU;
I. FISCHER;
Prof. VAL. AL. GEORGESCU;
Prof. GH. GUȚU;
C. POGHIRC, *secretar științific de redacție.*

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE
DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

STUDII CLASICE

IX 1967

SUMAR

COMUNICĂRI ŞI STUDII

Pag.

LIANA LUPAŞ, L'interprétation phonologique de l'accentuation attique 7
A. GRAUR, Participe et adjectif en latin 19
TRAIAN S. DIACONESCU, Însemnări despre metafora homerică 27
ALEXANDRU CIZEK, Imaginea conducătorului ideal şi premisele ei filozofice în concepţia lui Tucidide 41
SIMINA NOICA, Captive şi captivitate în tragedia lui Euripide 57
P. ALEXANDRESCU, Ataias 85
APOSTOLOS DASCALAKIS, La déification d'Alexandre le Grand en Egypte et la réaction en Grèce 93
LOUIS ROBERT, Des Carpathes à la Propontide 107
A. M. FRENKIAN, « Deţinuţii » (ἐγκάτοχοι) în templul lui Sarapis din Memfis 121
GABRIELLA BORDENACHE, Nuovi documenti sui culti di Istros in epoca ellenistica 143
D. M. PIPPIDI, « A doua întemeiere » a Histriei, în lumina unui document inedit 153
G. GUŢU, Despre compunerea cărţii a III-a a Eneidei 167
EM. POPESCU, Aspecte ale colonizării şi romanizării în Dacia şi Scythia în lumina unor inscripţii din muzee bucureştene 181

NOTE ŞI DISCUŢII

D. M. PIPPIDI, În jurul papirilor de la Derveni şi Callatis 203
I. I. RUSSU, Domus diuina în Dacia 211
C. SĂNDULESCU, Note filologice: τέμνειν καὶ καίειν 219
D. M. PIPPIDI, Note de lectură 223

STUDIILE CLASICE ÎN LUME

AL.-SIMION ŞTEFAN, Săpăturile de la Sardis 239
GABRIELLA BORDENACHE, La moneta come documento d'arte 243
CONSTANTIN NOICA, Două noutăţi filozofice în « Collection des Universités de France » 247
EM. POPESCU, Primul Congres internaţional de studii balcanice şi sud-est europene 249

Pag.

CONSTANTIN NOICA, Aristotelismul în Principatele Române în sec. XVII–XVIII 253
G. GUȚU, Antichitatea clasică și învățământul liceal 267
I. FISCHER, Bibliografia clasică românească (1966) 275

RECENZII

L'ANNÉE PHILOLOGIQUE. Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine, fondée par J. Marouzeau, publiée par Juliette Ernst *(D. M. Pippidi)* 289
FRITZ SCHACHERMEYR, Forschungsbericht. Ägäische Frühzeit. SP. MARINATOS, La « diaspora » créto-mycénienne *(Petre Alexandrescu)* 290
JOHANNES B. BAUER, Forschungsbericht. Christliche Antike *(Ion Barnea)* 291
QUADERNI DELL'ISTITUTO DI FILOLOGIA GRECA, a cura di Benedetto Marzullo *(I. Fischer)* 293
VLADIMIR I. GEORGIEV, Introduzione alla storia delle lingue indeuropee *(C. Poghirc)* 293
JEAN HUMBERT, Manuel pratique de grec ancien *(Simina Noica)* 299
V. VÄÄNÄNEN, Etude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini *(I. Fischer)* 300
BENEDETTO MARZULLO, Frammenti della Lirica Greca *(M. Nasta)* 302
EURIPIDIS Helena, ed. Karin Alt *(Liana Lupaș)* 305
MENANDRI Sententiae, ed. Siegfried Jaekel *(N. I. Ștefănescu)* 307
T. MACCIUS PLAUTUS, Ausgewählte Komödien mit deutschem Kommentar von Brix-Niemeyer *(I. Fischer)* 310
APPENDIX SALLUSTIANA, ed. Alfons Kurfess *(Traian Costa)* 311
CICÉRON, Discours, tome XIV. Texte établi et traduit par J. Cousin *(S. Popescu)* 312
PROPERZIO, Elegie, libro IV. Testo critico e commento a cura di Paolo Fedeli *(Traian Costa)* 315
L. ANNAEI SENECAE Operum moralium concordantia, P. Grimal cura edita *(Dan Slușanschi)* 320
JUVÉNAL, Satirae III, IV, V, édition, introduction et commentaire de René Marache *(I. Fischer)* 321
PLUTARCHUS, Vitae Parallelae, ed. Konrat Ziegler *(N. I. Barbu)* 324
PLUTARCHUS, Moralia, vol. VI, ed. K. Ziegler *(M. Nasta)* 325
CORNELII TACITI Libri qui supersunt, ed. Erich Koestermann *(C. Poghirc)* 328
AULUS GELLIUS, Nopțile atice. Traducere: David Popescu. Introducere și note: I. Fischer *(D. M. Pippidi)* 329
HYGINI Fabulae. Recensuit prolegomenis commentario appendice instruxit H. I. Rose *(G. Crefia)* 332
FLAVIUS ARRIANUS, Expediția lui Alexandru cel Mare în Asia. Traducere și indice de nume de Radu Alexandrescu, studiu introductiv, note, indice de termeni de Al. Suceveanu *(Marina Marinescu)* 333
EPICTÈTE, Entretiens. Livre IV. Texte établi et traduit par Joseph Souilhé, avec la collaboration de Amand Jagu *(C. Poghirc)* 334
AMMONIUS, De adfinium uocabulorum differentia, ed. Klaus Nickau *(C. Poghirc)* 335
NICETA VON REMESIANA, Instructio ad competentes. Frühchristliche Katechesen aus Dacien, ed. Klaus Gamber *(H. Mihăescu)* 336
THE INSCRIPTIONS OF ROMAN BRITAIN by R. G. Collingwood and R. P. Wright, I *(D. M. Pippidi)* 338

Pag.

PIERRE GUILLON, Etudes Béotiennes, Le Bouclier d'Héraclès et l'histoire de la Grèce centrale dans la période de la première guerre sacrée *(A. Piatkowski)* 339
JEAN TAILLARDAT, Les images d'Aristophane *(M. Nasta)* 341
FRANÇOIS JOUAN, Euripide et les légendes des Chants Cypriens. Des origines de la guerre de Troie à l'Iliade *(Simina Noica)* 346
A. DOVATUR, Политика и Политии Аристотеля *(H. Mihăescu)* 349
PAUL PÉDECH, La méthode historique de Polybe *(Alexandra Ştefan)* 350
UGO PIACENTINI, Osservazioni sulla tecnica epica di Lucano *(Eugen Cizek)* 354
ALAIN MICHEL, Tacite et le destin de l'Empire *(Eugen Cizek)* 356
T. V. BLAVATSKAIA, Ахейская Греция во втором тысячелетии до н.э. *(Zoe Petre)* 358
PAUL ROESCH, Thespies et la Confédération béotienne *(D. M. Pippidi)* 360
ROBERT ÉTIENNE, La vie quotidienne à Pompéi *(D. M. Pippidi)* 362
LES EMPEREURS ROMAINS D'ESPAGNE. Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique *(D. M. Pippidi)* 363
UMBERTO LAFFI, Adtributio e contributio. Problemi del sistema politico-amministrativo dello stato romano *(Em. Popescu)* 365
ERNST MEYER, Römischer Staat und Staatsgedanke *(Michail Andreev)* 368
ANTOINE N. BABACOS, Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique *(Valentin Georgescu)* ... 370
ANTHONY SNODGRASS, Early Greek Armour and Weapons *(Petre Alexandrescu)* 372
LÉON LACROIX, Monnaies et colonisation dans l'Occident grec *(Gabriella Bordenache)* 374
GLADYS DAVIDSON WEINBERG, The Antikythera Shipwreck reconsidered *(Petre Alexandrescu)* 376
K. MICHAŁOWSKI, Palmyre. Fouilles polonaises en 1963 et 1964 *(D. M. Pippidi)* 378
TRAVAUX DU CENTRE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES *(D. M. Pippidi)* 379
REPORT OF THE COLLOQUIUM ON THE CLASSICS IN EDUCATION *(G. Guţu)* 380
ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ ΕΙΣ ΑΝΑΣΤΑΣΙΟΝ Κ. ΟΡΛΑΝΔΟΝ *(D. M. Pippidi)* 381
КУЛЬТУРА АНТИЧНОГО МИРА *(Petre Alexandrescu)* 382
MORDAKTE WINCKELMANN, herausgegeben von Cesare Pagnini, übersetzt und kommentiert von H. A. Stoll *(D. M. Pippidi)* 384

CRONICĂ

Societatea de studii clasice din Republica Socialistă România 385

L'INTERPRÉTATION PHONOLOGIQUE DE L'ACCENTUATION ATTIQUE

PAR

LIANA LUPAŞ

0. L'idée d'inclure dans une étude consacrée à la phonologie du dialecte attique, tel qu'il nous est révélé par les textes des tragiques et d'Aristophane, un chapitre dédié à l'accentuation peut paraître téméraire. Les difficultés soulevées par cette entreprise sont à trouver tant dans la nature même des faits à étudier que dans les sources qui nous les font connaître [1]. On doit souligner en premier lieu que l'accentuation du dialecte attique semble avoir été beaucoup plus conservatrice que son vocalisme ou son consonantisme. D'autre part, les sources dont nous disposons ne nous permettent pas de retracer son histoire avec toute la précision souhaitable. Les témoignages des documents accentués, des grammairiens et des scholiastes, de même que celui de la musique, sont, à peu d'exceptions près, postérieurs de plusieurs siècles à l'époque qui nous intéresse. Les données fournies par la grammaire comparée sont utilisables surtout pour la période la plus reculée de l'histoire de la langue grecque. En outre, des catégories importantes de faits, notamment l'intonation de la phrase et les accents secondaires du mot, ont échappé à l'attention des anciens et ne se laissent connaître par aucune méthode. Deux conséquences graves s'ensuivent pour la phonologie de l'accent attique. La première c'est qu'il n'y a pas de phénomènes propres à l'époque que nous étudions. Si l'on excepte quelques détails, peu significatifs d'ailleurs au point de vue fonctionnel, telle la transformation des propérispomènes à antépénultième brève en proparoxytons (ἀγροῖκος > ἄγροικος, τροπαῖον > τρόπαιον, etc.) [2], une même description de l'accent convient également au dialecte attique des premiers textes conservés et à la κοινή. Le second désavantage est que nombre de faits, la barytonèse des oxytons y compris, ne sauraient être définis d'une manière rigoureuse tant qu'on ne connaît ni leur date exacte, ni leur étendue. C'est donc sous toute réserve que nous entreprenons l'étude de l'accent attique, en vue de compléter nos recherches antérieures sur les phonèmes vocaliques et consonantiques de ce dialecte.

[1] Cf. J. Vendryes, *Traité d'accentuation grecque*, Paris, Klincksieck, 1938, p. 5–18.
[2] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 262–263.

StCl, IX, 1967, p. 7—18, Bucureşti

La tâche de préciser la nature phonétique de l'accent grec ne revient pas à un examen fonctionnel de ses problèmes. Nous rappellerons toutefois que les recherches expérimentales récentes ne paraissent pas encourager la conservation d'une distinction marquée entre accent d'intensité et accent musical ou ton [3]. Il ne s'agit évidemment pas de renoncer à différencier ces deux termes [4], mais de formuler leur différence avec plus de prudence et d'en préciser le fondement articulatoire et acoustique.

1.0. En principe, tout mot attique comporte un accent [5]. Les mots dont la longueur dépasse deux syllabes se soumettent sans exception à cette règle. Parmi ceux qui n'ont pas plus de deux syllabes il y a quelques formes atones qui sont reliées dans la phrase à l'unité qui les précède ou à celle qui les suit. L'atonie est limitée dans le dialecte attique à quelques dizaines de « mots » enclitiques ou proclitiques qui sont pour la plupart des adverbes, des prépositions et des particules. Ces formes ont été néanmoins considérées par R. Jakobson comme le terme non marqué de l'opposition qui s'établirait en grec entre mots toniques et *enklinomena* [6]. Même en admettant que le dialecte attique possède des mots atones au point de vue phonologique, ces mots ne sauraient être regardés comme une catégorie non marquée puisqu'ils ont une structure phonétique déterminée (ils sont mono- ou dissyllabiques sans jamais dépasser trois temps de brève) et puisqu'ils ne représentent qu'une infime partie du vocabulaire grec. Avant de décider quelle est la définition phonologique qui leur convient le mieux, il nous faut examiner en détail leur emploi.

1.1. Les enclitiques appartiennent à plusieurs catégories qui doivent être analysées séparément. Quelques pronoms personnels ont en attique des formes tantôt toniques, tantôt atones. En principe, les formes σου, σοι, σε sont accentuées quand elles sont emphatiques et atones dans les autres cas [7]. Il existe néanmoins des contextes dans lesquels le choix entre ces deux séries de formes est réglé automatiquement: au commencement de la phrase ou du vers, par exemple, on emploie toujours les formes toniques, qu'elles impliquent ou non une prononciation emphatique [8]. Si l'on admettait que la présence ou l'absence de l'emphase peut rendre différents deux contextes par ailleurs identiques, on pourrait considérer que σοῦ, σοί, σέ et σου, σοι, σε sont des variantes combinatoires d'une même

[3] Voir, par exemple, H. Mol – E. M. Uhlenbeck, *The Linguistic Relevance of Intensity in Stress*, Lingua, V (1956), p. 205–213 (avec bibliographie); Dwight L. Bolinger, *A Theory of Pitch Accent in English*, Word, XIV (1958), p. 109–149; Wiktor Jassem, *The Phonology of Polish Stress*, Word, XV (1959), p. 252–269 et, pour le grec, A. Schmitt, *Musikalischer Akzent und antike Metrik*, Münster, Aschendorf, 1953, p. 13–14, 23, 26 et surtout O. Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, Naples, 1964, p. 279–282.

[4] Cf. Mol-Uhlenbeck, *op. cit.*, p. 213 et Szemerényi, *Syncope*, p. 281.

[5] En employant ce terme nous ne voulons nullement contester le caractère musical de l'accent grec.

[6] Cf. R. Jakobson, *On Ancient Greek Prosody*, dans *Selected Writings*, I, *Phonological Studies*, La Haye, Mouton, 1962, p. 265.

[7] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 100.

[8] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 102. On trouvera dans Kühner-Blaß, *Ausführliche Grammatik der griechischen Sprache*[3], I, Hannover, 1890, p. 346–349, un relevé des situations dans lesquelles nos textes préfèrent les formes toniques.

série d'éléments toniques. Mais on ne saurait tenter d'expliquer de la même manière les formes μου, μοι, με qui ne répondent pas à *μοῦ, μοί, μέ mais à ἐμοῦ, ἐμοί, ἐμέ. Outre ces pronoms qui apparaissent dans tous les textes, la langue poétique emploie quelques formes qui lui sont propres, notamment νιν, ἑ, νιν, σφιν, σφας, σφε[9]. Deux de ces enclitiques ont des variantes toniques au même titre que σου, σοι, σε: οἵ est attesté à partir de Platon, σφᾶς est utilisé par les tragiques[10]. On peut considérer que les formes σου, σοι, σε, οἱ et σφας ne sont que les variantes de σοῦ, σοί, σέ, οἵ et σφᾶς, mais cette solution n'est pas recommandable parce qu'elle nous oblige d'appeler à la notion un peu vague d'emphase et aussi parce qu'elle ne réussit pas à éliminer toutes les formes enclitiques du pronom personnel.

À l'époque historique, l'enclise du verbe est limitée en attique à l'indicatif présent de εἰμί et de φημί, εἶ et φῄς exceptés. Même parmi les formes qui sont d'ordinaire atones plus d'une peut porter l'accent dans certaines conditions. En premier lieu, les verbes εἰμί et φημί, ainsi que tous les enclitiques dissyllabiques d'ailleurs, sont obligatoirement accentués sur la finale quand ils suivent un paroxyton. De plus, Hérodien enseigne que la 3e personne du singulier de εἰμί est accentuée ἔστι après οὐ, καὶ, εἰ, ἀλλά, ὡς et τοῦτο[11]. On retrouve dans les manuscrits la même accentuation quand ἔστι est au commencement de la phrase ou du vers, quand il a le sens de ἔξεστι, quand il est suivi de οἵ, ὤν, etc.[12] Les autres formes de ces deux verbes sont orthotoniques surtout après pause: les plus clairs exemples sont ceux de εἰμί, εἰσί et φημί[13]. Ch. Bally pense que dans ce cas les enclitiques sont devenus proclitiques[14], mais il ne semble pas qu'on doive lui donner raison. En effet, la forme ἔστι qui apparaît dans ce contexte ne saurait être considérée comme proclitique (seul ἐστί pourrait l'être à la rigueur). D'autre part, les alternances entre enclitiques et orthotoniques sont assez fréquentes en grec, tandis qu'une alternance entre enclitiques et proclitiques serait limitée à ce seul contexte. Comme il n'y a pas de différence sémantique entre les formes accentuées et les formes enclitiques des verbes εἰμί et φημί, si l'on excepte ἔστι au sens de ἔξεστι, il est naturel de regarder les deux séries de formes comme les variantes d'un même paradigme. Les formes enclitiques étant beaucoup plus répandues et d'un usage plus libre, il est préférable de considérer le présent de ces verbes comme atone au point de vue de la phonologie. Toutefois si l'on voulait éliminer à tout prix les enclitiques du système de l'accent attique, il ne serait pas illicite de voir dans εἰμί et φημί des verbes orthotoniques qui ont, dans certaines circonstances, des variantes atones.

Les pronoms et les adverbes τις, πῃ, ποθεν, ποθι, ποι, ποτε, που et πως sont orthotoniques quand ils ont le sens interrogatif et enclitiques quand

---

[9] E.g. A. *Ag.* 1147, Th. 2, 13; Pl. *Smp.* 175 a; A. *Ch.* 542, S. *Tr.* 145, E. *Ba.* 32; A. *Pr.* 252; S. *OT* 1508, *OC* 486; S. *OT* 761, E. *Alc.* 200.

[10] Pl. *Smp.* 174 e; E. *Med.* 1378, *Or.* 1127.

[11] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 109. L'*Etymologicum Magnum* ajoute μή à cette liste.

[12] Voir Kühner-Blaß, *op. cit.*, p. 344.

[13] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 108–110; E. *Ba.* 1118 Ἐγώ τοι, μῆτερ, εἰμὶ παῖς σέθεν; Th. 6, 88, Pl. *Men.* 77d Εἰσὶν οἱ . . .; Ar. *Ra.* 1025 Ἰδού, σὺ δείξεις; Φημί. Καὶ δὴ χρὴ λέγειν, S. *OT* 1471 Τί φημί;

[14] Cf. Ch. Bally, *Manuel d'accentuation grecque*, Berne, Francke, 1945, p. 113–114.

ils sont indéfinis. Parmi ces formes, τις et ποτε soulèvent un problème plus compliqué du fait qu'ils peuvent porter l'accent même quand ils sont employés comme indéfinis [15]. Toutefois leurs deux valeurs n'ont jamais la même forme, puisqu'ils sont paroxytons quand ils sont interrogatifs et oxytons en tant qu'indéfinis. Le rapport entre les formes τις, τινος et τίς, τινός ou ποτε et ποτέ est de tous points de vue comparable à celui qui s'établit entre εἰμι, φημι, etc. et εἰμί, φημί, etc. Les formes accentuées τίς et ποτέ n'apparaissent qu'au commencement de la phrase ou devant les particules μὲν . . . δέ [16]. Elles ne sont donc que des variantes combinatoires des formes atones correspondantes. Cette interprétation, sans être la seule possible (il n'est pas interdit de penser que τις et ποτε indéfinis sont normalement accentués et qu'ils perdent leur accent toutes les fois qu'ils ne sont pas employés après pause ou devant μὲν . . . δέ), semble néanmoins la meilleure parce qu'elle rend compte des faits de la façon la plus exacte. Les autres adverbes énumérés plus haut opposent dans tous les contextes une forme tonique à sens interrogatif à une forme enclitique à sens indéfini. Cette opposition joue même dans les phrases interrogatives [17] et nous oblige à voir dans ses deux termes deux séries indépendantes de « mots ». L'adverbe νυν apparaît comme νῦν quand il est orthotonique et comme νυν (avec $\breve{\upsilon}$), quand il est enclitique. La différence sémantique entre ces deux emplois semble assez grande pour nous interdire de considérer νῦν « maintenant » et νυν « donc » comme un seul « mot ».

Outre ces formes qui ont ceci en commun qu'elles peuvent toutes porter l'accent dans certains contextes, le dialecte attique connaît plusieurs monosyllabes qui sont toujours enclitiques, à savoir γε, περ, πω, τε et τοι. La langue poétique ajoute θην et ῥα à cette liste [18]. Les particules -δε, -θε, -πτε et -χι n'apparaissent que soudées à l'élément précédent et ne sauraient être discutées ici.

L'analyse des enclitiques du dialecte attique classique permet de dégager plusieurs conclusions. En premier lieu, on doit remarquer que dans plus d'un cas la différence formelle entre orthotoniques et enclitiques est recouverte par une différence sémantique (emphatique/non emphatique, interrogatif/indéfini). Ensuite, s'il est possible parfois de considérer la forme accentuée et la forme atone comme des variantes, combinatoires ou libres, d'un même élément, il n'est pas recommandable d'interpréter cet élément comme tonique au point de vue de la phonologie. Enfin, quels que soient les artifices employés afin d'identifier les enclitiques avec les mots toniques correspondants, il subsiste toujours un résidu de monosyllabes qui ne se laissent pas expliquer de cette façon.

1.2. Les proclitiques forment une catégorie dont l'existence n'a pas été remarquée par les grammairiens anciens. Par ailleurs, l'addition d'une ou de plusieurs syllabes au commencement du mot ne déterminant aucun changement accentuel en grec, il n'est pas toujours facile de préciser si un élément est proclitique ou

---

[15] Cf. Liddell-Scott-Jones, *s.uu.*; πώς ou πῶς indéfini est attesté à partir d'Aristote.

[16] Ch. Bally, *Manuel*, p. 113, croit qu'il s'agit de formes proclitiques, mais son hypothèse ne paraît pas acceptable pour les raisons exposées plus haut.

[17] Voir, par exemple, S. *OC*, 26 Ἀλλ' ὅστις ὁ τόπος ἢ μάθω μολοῦσα ποι; ou Ar. *Nu.* 1260–1261 Οὔτι που/τῶν Καρκίνου τις δαιμόνων, ἐφθέγξατο;

[18] Voir, par exemple, A. *Pr.* 928, *P.* 633, S. *Aj.* 172, 177, etc.

non [19]. La tradition manuscrite n'a que peu d'autorité dans ce domaine. Les proclitiques, quoique normalement dépourvus d'accent, sont orthotoniques quand ils précèdent un enclitique et, suivant le cas, dans d'autres contextes que nous analyserons plus loin. La première classe de proclitiques que nous examinerons est celle des prépositions. A l'époque classique, les prépositions ἀπὸ, ἐπὶ, μετὰ, παρὰ, περὶ, ὑπὲρ et ὑπὸ qui sont atones quand elles précèdent leur régime, portent l'accent sur la syllabe initiale en cas d'anastrophe [20]. À peu d'exceptions près, l'anastrophe n'apparaît au V^e^ siècle que dans les textes poétiques. Même dans la poésie son emploi est assez rare. Puisque les deux formes des prépositions en question ne sauraient s'opposer dans le même contexte, il est évident qu'elles ne sont que des variantes combinatoires. La variante proclitique étant beaucoup plus fréquente que celle accentuée, il est naturel, sans être obligatoire, toutefois, de considérer ces prépositions comme atones au point de vue phonologique. Parmi les autres prépositions, ἀμφὶ, ἐν, πρὸ, πρὸς et σὺν peuvent être utilisés adverbialement à l'époque classique [21], tandis que ἀντὶ, εἰς et πρὸς sont placés exceptionnellement après leur régime [22]. Ces faits ne suffisent pas à établir l'existence des variantes toniques de ces prépositions et ne sauraient prouver que ἀμφὶ, ἐν, πρὸ, etc. sont accentués au point de vue de la phonologie. Les autres prépositions du dialecte attique classique, soit ἀνὰ, διὰ, ἐκ, κατὰ et ὡς, sont invariablement atones.

Les listes dressées par Vendryes et par Lejeune comprennent, outre les prépositions discutées plus haut, plusieurs conjonctions, les négations οὐ et μὴ et l'adverbe ἰδού. Les conjonctions utilisées à l'époque qui nous intéresse sont ἀλλὰ, ἀτὰρ [23], εἰ, ἐπεὶ, ἢ, ἠδὲ [23], καὶ, μηδὲ, οὐδὲ et ὡς. Ces formes semblent avoir été toujours atones, quoique καὶ, μὴ et οὐδὲ puissent être employés emphatiquement ou à la fin du vers [24]. Même si l'on devait penser que dans ces contextes καὶ, μὴ et οὐδὲ portaient l'accent, ce fait ne nous autoriserait pas à les considérer comme des mots orthotoniques à variantes proclitiques.

Le caractère proclitique de l'article, contesté par Vendryes, a été soutenu notamment par Lejeune et par Bally [25]. Il ne semble pas qu'on doive hésiter à voir dans toutes les formes de l'article des proclitiques puisqu'il est naturel qu'elles soient unies dans la prononciation avec les mots qu'elles déterminent. Si Hérodien (I, 473) leur a attribué un accent c'est qu'il n'a jamais compris le mécanisme

---

[19] Nous utiliserons dans cette étude les listes de proclitiques dressées par Vendryes, *Traité*, p. 67–68 et par M. Lejeune, *Traité de phonétique grecque* [2], Paris, Klincksieck, 1955, p. 272.

[20] E.g. A.*P.* 460, S.*El.* 1231, E.*Hec.* 240, *Med.* 216; A.*P.* 449, *Suppl.* 1003, S. *OT.* 182; E.*Hec.* 355, *IA* 65; S. *OT* 704; A.*Eu.* 630, *Th.* 248, S. *OT* 707; S. *OT* 1444; A. *Ag.* 541, S.*OT* 1131, E.*Ph.* 824. Sur l'anastrophe voir Vendryes, *Traité*, p. 239–249.

[21] Cf. A.*P.* 457; S.*Aj.* 675; A.*Pr.* 682, S.*Tr.* 960, E.*Hec.* 59, Ar. *Ach.* 235; A. *Ch.* 301, E.*Or.* 622, *Ph.* 610; A.*Ag.* 586, S.*Aj.* 1288, E.*HF* 785. Les adverbes ἄνα au sens de ἀνάσθητι (S.*Aj.* 194) et ἔπι, au sens de ἔπεστι (A.*Eu.* 393) ne sauraient être des variantes des prépositions ἀνὰ et ἐπὶ.

[22] A.*Ag.*1277; S.*OC.* 126; A.*Pr.* 653, S.*OT* 178, E.*Or.* 94.

[23] Ce mot est employé surtout dans la langue poétique, cf. Liddell-Scott-Jones, *s.u.*

[24] Cf. Ar. *Nu.* 528... οἷς ἡδὺ καὶ λέγειν, E.*IA* 1192 Τίς δὲ καὶ προσβλέψεται..., E. *Hel.* 1215 Ὅπου κακῶς ὄλοιτο Μενέλεως δὲ μή, Lys. 3, 21 Τοῦτο μὲν οὐδὲ διαλέγεται. Καὶ est le dernier mot du vers dans S.*Ph.* 312 et Ar.*V.* 1193, cf. Liddell-Scott-Jones, *s.u.*

[25] Cf. Lejeune, *Traité* [2], p. 272, Bally, *Manuel*, p. 107, Vendryes, *Traité*, p. 73; Liddell-Scott-Jones, *s.u.* ὁ ἡ τό se prononce de même contre l'atonie de l'article.

de la proclise. Par ailleurs, l'absence de l'accent sur les formes ὁ, ἡ, οἱ, αἱ de nos textes est significative. L'article conserve encore dans la poésie classique, quoique d'une façon exceptionnelle, sa valeur étymologique de pronom démonstratif [26]. En prose ce sens apparaît presque uniquement dans la formule, d'ailleurs très fréquente, ὁ μὲν . . . . ὁ δὲ. On ne saurait préciser si, en fonction pronominale, l'article était accentué ou proclitique, mais la solution de ce problème a peu d'importance pour la question qui nous préoccupe. Admettant qu'il fût accentué, le pronom démonstratif ὁ, ἡ, τό ne se laisserait pas interpréter comme une variante de l'article auquel il s'opposerait dans ce cas tant par la forme que par le sens, mais comme un mot indépendant, au même titre que le pronom et les adverbes interrogatifs, discutés plus haut.

1.3. L'examen qui précède nous a conduit à rejeter l'idée qu'on puisse interpréter les enclitiques et les proclitiques comme les variantes d'autant de mots toniques. Il nous reste maintenant à décider quelle est la place qu'ils occupent dans le système de l'accent attique. La première solution serait d'admettre l'existence d'une opposition phonologique entre mots toniques et « mots » atones (voir § **1.0.**). Cette théorie nous obligerait à considérer les atones comme des mots, au même titre que les orthotoniques. Par ailleurs, plusieurs faits prouvent l'inconsistance de ce point de vue. Il n'y a pas de mots qui se terminent en occlusive dans le dialecte attique, sauf précisément deux proclitiques, ἐκ et οὐκ[27]. De plus, les grammairiens anciens enseignent qu'il n'y a pas de différence entre une préposition suivie de son régime et la même préposition en fonction de préverbe [28]. À l'époque archaïque, les inscriptions qui séparent les mots par des points groupent fréquemment dans une même unité un mot tonique et le proclitique qui le précède ou l'enclitique qui le suit [29]. Dans la métrique classique, la presque totalité des exceptions qu'on connaît à la loi de Porson sont celles provoquées par la présence d'un monosyllabe atone [30]. De même, l'addition d'un enclitique à un mot tonique quelconque détermine des variations de l'accent comparables à celles que produirait l'allongement de ce mot par une ou deux syllabes supplémentaires. Il ne s'ensuit pas que les enclitiques ou les proclitiques forment un seul mot avec les unités sur lesquelles ils s'appuyent dans la phrase [31] (l'accentuation des groupes d'enclise suffirait à prouver le contraire), mais qu'ils entretiennent avec ces unités des relations spéciales. Nous considérons que les enclitiques et les proclitiques du dialecte attique ne sont pas caractérisés au point de vue de la phonologie par leur manque d'accent, mais par leur mode de s'unir à un élément voisin dans la chaîne parlée. Nous symboliserons cette particularité par l'introduction d'une jonc ture

---

[26] Voir, par exemple, A.*Th.*, 197, *Ag.* 7, *Eu.* 174, *Supp.* 358, S.*OT* 1082.

[27] On peut remarquer que devant pause on emploie les formes ἐξ (qui n'est pas classique) et οὔ, cf. Lejeune, *Traité* [3], p. 240. Un exemple comme E.*Hel.* 451 Οὔκ, ἀλλ' ἔσω πάρειμι... s'explique par la convention métrique qui veut que dans un vers tous les mots soient reliés entre eux (cf. Lejeune, *Traité* [3], p. 259). Les mots étrangers comme Ἀλιλάτ ou les interjections comme ὠόπ n'ont pas une structure phonétique régulière.

[28] C'est la doctrine d'Apollonius Dyscole et de Hérodien, cf. Vendryes, *Traité*, p. 68, F. Blaß, *Über die Aussprache des Griechischen* [3], Berlin, 1888, p. 128.

[29] Cf. D. H. Kelly, *The Word in Ancient Greek, A phonological study*, University of Pennsylvania, Diss., 1958, p. 15–18.

[30] Cf. Kelly, *op. cit.*, p. 24–25.

[31] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 76, 92, Kelly, *op. cit.*, p. 38–39.

/ +/ au commencement des enclitiques et à la fin des proclitiques[32]. L'atonie n'est, dans ce cas, qu'une conséquence nécessaire de l'existence d'une jointure / +/ dans la même unité. Le contraste entre τις indéfini et τίς interrogatif, entre l'article et le pronom relatif, entre εἰ « si » et εἶ, II^e^ pers. de l'indicatif présent de εἶμι « aller », etc. ne doit pas être exprimé phonologiquement en termes d'accentuation, mais par la présence ou l'absence d'un phonème /+/. Les unités caractérisées par la présence de la jointure /+/ ont parfois deux variantes phonétiques: une variante atone, type [pote], et une variante tonique, type [poté]. Nous avons analysé plus haut (voir § **1.1.** et **1.2.**) les rapports qui s'établissent entre ces deux formes. Dans la chaîne parlée, une succession de variantes atones apparaît seulement quand plusieurs proclitiques sont en contact. La rencontre d'un proclitique avec un enclitique, de même que celle de plusieurs enclitiques, détermine l'apparition d'une variante tonique. Dans les groupes ou les mots formés par l'union d'un proclitique et d'un enclitique[33] c'est toujours le premier élément qui est accentué, ce qui revient à dire que les proclitiques sont plus aptes à porter l'accent que les enclitiques. L'accentuation d'une chaîne d'enclitiques n'est pas sûre: la règle selon laquelle tous les enclitiques seraient oxytons à l'exception du dernier n'a que peu d'autorité[34].

1.4. Les enclitiques et les proclitiques sont les seules catégories de « mots » atones qui se laissent analyser en grec. Il est naturel de penser que dans la phrase plusieurs autres mots, les monosyllabes surtout, perdaient leur accent propre[35], mais les documents dont nous disposons ne permettent aucune précision à ce sujet.

2.1. Les mots qui ne comportent pas de /+/ peuvent porter dans nos textes trois sortes d'accent: l'aigu, le grave et le circonflexe. Le grave remplace l'accent aigu toutes les fois que dans l'enchaînement de la phrase un oxyton n'est pas immédiatement suivi de pause ou d'un enclitique. Ce phénomène, qu'on appelle la barytonèse des oxytons, n'est connu d'une façon certaine qu'à partir de l'époque alexandrine et rien ne permet de décider s'il existait déjà au V^e^ siècle[36]. Aussi sommes-nous obligés d'envisager les deux hypothèses. Si l'on suppose que la barytonèse est récente, on doit admettre qu'à l'époque qui nous intéresse, des mots comme φώς « homme » et φῶς « lumière » ou λυπηράς, accusatif pluriel féminin et λυπηρᾶς, génitif singulier féminin de λυπηρός « affligeant » contrastaient dans tous les contextes. Si l'on pense qu'elle est ancienne on doit examiner la nature phonétique ainsi que la valeur phonologique de l'accent grave. On ignore quelle était au juste la différence entre une voyelle qui portait l'accent grave et une voyelle atone, mais, malgré les arguments contraires fournis par Wackernagel

---

[32] Cf. Kelly, *op. cit.*, p. 38–43, qui a postulé l'existence d'une jointure /+/ seulement au commencement des enclitiques.

[33] Voir, par exemple, ἔν τε συμφοραῖς (S.*OT* 33) ou les mots composés εἴτε, μήτε, οὔτε, etc.

[34] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 87–90, Bally, *Manuel*, p. 115, E. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, München, 1939, p. 389.

[35] Ce phénomène ne doit pas être confondu avec la barytonèse des oxytons dont nous parlerons plus loin (voir § **2.1.**).

[36] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 42, Lejeune, *Traité*[2], p. 304.

et repris par Vendryes[37] il est peu probable que les deux segments aient été identiques. Les arguments qui semblent prouver que la barytonèse ne se confondait avec l'atonie ni au point de vue phonétique ni, surtout, au point de vue de la psychologie sont connus[38] et nous ne les résumerons pas. Nous ajouterons toutefois que, la barytonèse des oxytons ayant une fréquence assez élevée, il est difficile de croire que le grec admettait des suites de syllabes atones aussi longues que celle qui existerait dans le vers Ἡ ποικιλῳδὸς Σφιγξ τὸ πρὸς ποσὶν σκοπεῖν (S. *OT* 130). Quant à sa valeur phonologique, l'accent grave, qui ne contraste jamais avec l'aigu, n'est pas une entité indépendante, mais seulement une variante combinatoire de celui-ci. L'accent grave n'est que la forme prise par l'aigu quand un mot normalement oxytone n'est pas suivi de pause ou du phonème /+/.

2.2. Il nous reste à examiner maintenant le rapport qui existe entre l'accent aigu et le circonflexe. Du point de vue phonétique, l'aigu se définit comme une élévation de la voix sur les voyelles brèves ou sur la seconde tranche des voyelles longues et des diphtongues. Le circonflexe, dont l'apparition est limitée aux voyelles longues et aux diphtongues, comporte une élévation de la voix sur la première tranche de ces segments. À quelques exceptions près (voir § 3.), ces deux variétés d'accent ne sauraient s'opposer dans le dialecte attique qu'en syllabe finale. Il résulte de l'analyse qui précède (voir 2.1.) que la barytonèse des oxytons, dût-on penser qu'elle existait déjà au V^e^ siècle, ne réussit pas à éliminer ce contraste. Mais, avant de reconnaître l'existence d'une opposition phonologique entre l'aigu et le circonflexe, il nous faut prouver que, dans le dialecte attique, les voyelles longues sont des unités monophonématiques, au même titre que les voyelles brèves, par exemple. En ce qui concerne le latin, la thèse selon laquelle les voyelles longues pourraient être réduites à des voyelles brèves suivies du phonème /L/ a été soutenue plus d'une fois[39]. Quoi qu'il en soit, il n'est pas possible de considérer que les voyelles longues attiques sont des groupes formés d'une voyelle brève et d'un phonème /L/ parce que ce « phonème » ne saurait apparaître dans aucun autre contexte[40]. Il n'a donc pas d'existence autonome et ne peut être dégagé par la commutation. Par ailleurs, ce même élément *L* ne se laisse interpréter ni comme une consonne, puisque les voyelles longues peuvent porter l'accent sur leur seconde tranche, ni comme une semi-voyelle, puisqu'à la différence des diphtongues[41] les voyelles longues ne s'abrègent jamais devant une autre voyelle. On pourrait tenter de voir dans les voyelles longues des groupes formés de deux voyelles brèves de timbre identique, mais il est facile de prouver que ᾱ̆, ε̆, ῑ̆, ᾰ̄ et ᾰ̆ contrastent avec ε̆ + ε̆, ῐ + ῐ et ᾰ̆ + ᾰ̆[42]. De plus, puisque la série des brèves est moins riche que celle des longues, cette interprétation ne

[37] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 35–42.

[38] Voir Bally, *Manuel*, p. 15 et Lejeune, *Traité*[2], p. 303.

[39] Cf. A. A. Hill, *Juncture and Syllable Division*, Language, XXX (1954), p. 443–447, qui cite aussi l'opinion de Robert A. Hall Jr., *Classical Latin Noun Inflection*, Classical Philology, 41 (1946), p. 84.

[40] Selon A. Martinet (*Un ou deux phonèmes?*, Acta Linguistica, I (1939), p. 96), un segment n'est biphonématique que si ses deux éléments sont commutables.

[41] Voir StCl, VI (1964), p. 98–99.

[42] Voir, *e.g.* ψευδής, ψευδεῖς – ἐνδεές; ἐμπέδως, ἐμπέδους – ὄγδοος; δῖος – Διί. Les groupes ᾰᾰ et ῠῠ ne sont pas attestés dans le dialecte attique classique.

permet pas de séparer ᾱ et ᾰ de ᾱ et ᾰ sans recourir à des éléments dépourvus d'une existence indépendante. Il est donc de tous points de vue préférable de considérer les voyelles longues comme des unités monophonématiques, d'autant plus que leur distribution les rapproche des voyelles brèves plutôt que des diphtongues ou des groupes de voyelles. Dans le dialecte attique, la quantité n'est pas un phonème, mais un trait pertinent servant à caractériser une catégorie de phonèmes, au même titre que la sonorité par exemple. L'accent aigu et l'accent circonflexe qui peuvent apparaître dans le même contexte, à savoir sur une voyelle longue ou une diphtongue appartenant à la syllabe finale du mot, doivent être considérés comme deux unités phonologiques distinctes. Ils peuvent être définis par de nombreuses paires minimales dont nous citerons, outre φώς — φῶς et λυπηράς — λυπηρᾶς (voir § 2.1.), εἷς, part. ao. actif de ἵημι « envoyer » — εἷς, nom. sing. masc. de εἷς, μία, ἕν « un » et βαλών, part. ao. — βαλῶν, part. futur de βάλλω « lancer ». Cette opposition joue un rôle dans la morphologie du dialecte attique puisqu'elle permet de distinguer entre l'accusatif pluriel (type λυπηράς) et le génitif singulier (type λυπηρᾶς) des noms en —ά.

L'opposition de l'aigu et du circonflexe est neutralisée dans beaucoup de contextes: les voyelles brèves, de même que la voyelle, longue ou brève, appartenant à l'antépénultième syllabe, ne sauraient porter que l'accent aigu; si le centre de la pénultième syllabe est formé par une voyelle longue ou une diphtongue accentuée, ces segments reçoivent l'accent aigu quand la dernière voyelle du mot est longue et le circonflexe quand elle est brève. Le circonflexe, dont l'emploi est limité aux seules voyelles longues des deux dernières syllabes du mot est le terme marqué de l'opposition « accent aigu — accent circonflexe »[43].

2.3. Les conclusions présentées sous **2.1.** et **2.2.** rejoignent le point de vue traditionnel en matière d'accentuation grecque. Elles nous obligent d'analyser séparément les oppositions qui résultent d'une différence existant dans la nature de l'accent (aigu — circonflexe) et celles qui sont l'effet d'une variation de la place de l'accent. Par ailleurs on a parfois tenté de réunir dans une formule unique ces deux sortes de contraste. Pour R. Jakobson la seule opposition accentuelle qui se manifeste parmi les mots orthotoniques est celle entre mots à accent progressif (types γαμέτις, καλῶς, πολῖτις) et mots à accent régressif (types μέλανος, μελάνων, πρόσωπον, ἤγαγον, τιθείσης, θήρειος)[44]. Sa théorie, pour élégante qu'elle soit, n'en est pas moins inacceptable, à notre avis. Elle néglige en effet l'existence d'un contraste phonologique entre l'accent aigu et le circonflexe (type φώς — φῶς, discuté plus haut).

I. M. Tronskij sépare les mots attiques en trois catégories: mots à accent final (type ἀγαθός, οἰκιστής), mots à accent central (type ἀδεῶς, μεγάλα, οἰκίον, ἀρχαῖος, χειμῶνος) et mots à accent récessif (type μεγίστη, βεβαίως, πόλεμος, σοφώτατος, ἄνθρωπος, κίνησις)[45], mais, comme il ne nie pas l'existence d'une opposition entre accent aigu et accent circonflexe, il est manifeste que cette classification ne regarde que la place de l'accent.

---

[43] Cf. J. Kuryłowicz, *L'accentuation des langues indo-européennes*[2], Wrocław-Kraków, 1958, p. 110–111.

[44] Cf. R. Jakobson, *op. cit.*, p. 265.

[45] Voir I. M. Tronskij, *Древнегреческое ударение*, Moscova-Leningrad, 1962, p. 53–54.

3. La place de l'accent est limitée en attique par des règles précises. La formule de R. Jakobson, selon laquelle entre la more accentuée et la more finale il ne peut y avoir plus d'une syllabe [46], est commode, mais fait appel au concept de more qui, à notre avis, n'a pas de réalité phonologique dans le dialecte attique (voir § 2.2.). Ainsi que le fait remarquer M. Lucidi, la seule règle qui ne comporte aucune exception est celle en vertu de laquelle l'accent ne saurait remonter au-delà de la troisième syllabe à partir de la fin du mot [47]. Pour les deux accents la position la plus reculée n'est possible que si la syllabe finale comprend une voyelle brève. De plus, dans la pénultième syllabe, l'emploi de l'aigu ou du circonflexe est réglé automatiquement, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Les lois de Wheeler et de Vendryes n'ajoutent rien à ces restrictions puisqu'elles diminuent la fréquence de certains types accentuels (—υύ et υ ≃ υ) sans parvenir à les éliminer complètement. Par ailleurs, les règles formulées plus haut comportent plusieurs catégories d'exceptions que nous sommes forcés de reconnaître comme telles. En premier lieu, les diphtongues -αι et -οι, si elles ne sont pas la marque de l'optatif ou du locatif, permettent à l'accent aigu de remonter sur la troisième syllabe et à l'accent circonflexe d'apparaître sur la deuxième. La métrique ne fait aucune différence entre -αι et -οι qui comptent comme brefs pour l'accentuation et les autres -αι et -οι, ce qui prouve qu'ils étaient prononcés tous de la même façon [48]. La comédie attique autorise l'élision de -σι qui apparaît dans les désinences -μαι, -ται, à l'infinitif et à l'impératif moyen [49], mais puisque chez les comiques l'optatif aoriste est du type λύσειε non du type λύσαι [50], ce phénomène ne fournit aucun indice qui permette de distinguer entre deux sortes de -αι. Nous renoncerons donc à différencier deux segments qui paraissent identiques à l'époque classique et nous admettrons que οἴκοι, « à la maison », ancienne forme de locatif, et οἶκοι, nom. plur. de οἶκος « maison », ou παιδεῦσαι, infinitif aoriste et παίδευσαι, impératif aoriste moyen de παιδεύω « instruire » s'opposent seulement par leur accentuation [51].

La deuxième classe d'exceptions est celle des mots proparoxytons terminés en -ω, -ως, -ων, etc. Quoique la synizèse réduise la fréquence réelle des finales dissyllabiques -εω, -εως, -εων, etc., on ne saurait prétendre qu'elle les élimine, puisque le drame classique a de nombreux passages où ces finales valent deux syllabes. De plus, les proparoxytons en -γελως, -ερως, -κερως, -πλεως, -χρεως, etc. ne sont pas inconnus à la langue classique [52]. Les cas de synizèse exceptés, la métrique traite les ε et les ω de ces mots comme n'importe quels autres allophones de /ĕ/ et de /ō/. On ne saurait donc admettre ni que

[46] Cf. Jakobson, *op. cit.*, p. 263—264.

[47] Voir M. Lucidi, *L'origine del trisillabismo in greco*, Ricerche Linguistiche, I (1950), p. 77—78.

[48] M. Lucidi, *op. cit.*, p. 74, 76 essaie de ramener -αι et -οι à -αν et -ον, mais, quoi qu'il en dise, la métrique s'oppose à cette interprétation.

[49] Cf. Kühner-Blaß, *op. cit.*, p. 238.

[50] Le type λύσαι est employé dans le dialecte attique à partir de 450 av.n.è.: il apparaît sur les inscriptions et, d'une manière plus fréquente, chez Thucydide, cf. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, p. 796—797.

[51] Cf. J. Kuryłowicz, *op. cit.*, p. 112.

[52] Sur les 135 proparoxytons en -ως relevés par Kretschmer-Locker (*Rückläufiges Wörterbuch der griechischen Sprache*[2], Göttingen, 1963), 26, dont δύσερως, ἔκπλεως, εὔκερως, ὕλεως, sont attestés dans le drame classique et plusieurs autres apparaissent durant le IV[e] siècle.

ω est une voyelle semi-longue [53] dans ce contexte, ni que ε sert à noter une voyelle réduite [54].

La dernière classe d'exceptions réunit les mots qui comportent un phonème /+/. Des formes comme εἶθε, εἴτε, οὔτε, μήτε, μήτις, ὥσπερ, τοιαίδε (S.*OT*. 895), τούσδε (S. *Ant.* 575, *OT* 1027), οἵστισι (Ar. *Pax* 1279), etc. nous laissent voir que dans les mots qui ont un /+/ intérieur le premier élément garde son accent s'il en avait, en tant que mot indépendant, et reçoit l'accent aigu s'il était proclitique. C'est justement leur accentuation anormale qui prouve que ces mots ont conservé le /+/ propre aux enclitiques et aux proclitiques dont ils sont les composés. Des formes comme μῆτις « sagesse » et μήτις « de peur de quelqu'un » ou Οὖτις, nom propre (E. *Cyc.* 549, Ar. *V.* 184) et οὔτις « personne » ne sont pas différenciées au point de vue de la phonologie par leur accent, mais par la présence ou l'absence d'un /+/ intérieur. Dans l'enchaînement de la phrase, il arrive qu'un proclitique — et plus rarement un orthotonique — se confonde par crase avec le mot suivant. En principe, ce composé occasionnel conserve l'accent de son second élément, mais on observe des flottements quand le résultat de la crase est un mot trochaïque accentué sur sa syllabe initiale: la plupart des éditeurs modernes écrivent τοὔναρ (S. *El.* 425), τοὔπος (S. *Ant.* 1178, *OT*. 1144), τοὔργον (S. *El.* 296, E. *Hel.* 792), etc., mais l'enseignement des grammairiens anciens n'est pas unitaire et la tradition manuscrite manque d'uniformité [55].

La place de l'accent n'étant pas prévisible dans les mots attiques, elle permet de distinguer entre plusieurs segments par ailleurs identiques. Nous examinerons ces oppositions dans le paragraphe suivant.

4. Les fonctions remplies par l'accent dans le dialecte attique ont été brièvement rappelées par R. Jakobson[56]. Il n'y a pas lieu d'insister sur la première de ces fonctions qui est celle de séparer en mots la chaîne parlée. En outre, l'accent attique fournit des renseignements au sujet de la fin du mot qu'il frappe, il est un des signes démarcatifs de ce dialecte. Si un mot porte l'accent grave (voir § **2.1.**), la syllabe accentuée est sa dernière syllabe, s'il porte l'aigu, la syllabe accentuée ne saurait être suivie de plus de deux syllabes et s'il porte le circonflexe, la syllabe accentuée est soit la pénultième, soit la finale. Enfin, l'accent attique peut servir à différencier des mots par ailleurs identiques. Ce rôle peut être joué tant par l'opposition « accent aigu — accent circonflexe » (voir § **2.2.**), que par le contraste entre oxytons, paroxytons, proparoxytons, périspomènes et propérispomènes. Ce dernier contraste a un rendement fonctionnel très élevé en attique où il peut être illustré à l'aide de plusieurs centaines de paires minimales [57]. Dans ce qui suit nous nous bornerons à examiner son rôle morphologique. Dans la flexion nominale, les noms d'action sont souvent distingués seulement par la place de l'accent des noms d'agent ou d'instrument bâtis sur la même racine: τόμος « coupure » — τομός « coupant », τρόχος « course » — τροχός « roue », etc. [58]. La même opposition sert parfois à différencier les adjectifs des substantifs correspondants (ἐχθρά, fém. de ἐχθρός « haï » — ἔχθρα

[53] Cf. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, p. 378.
[54] Cf. Kühner-Blaß, *op. cit.*, p. 321.
[55] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 249—250.
[56] Cf. R. Jakobson, *op. cit.*, p. 268—269.
[57] Voir, par exemple, la liste dressée par Kühner-Blaß, *op. cit.*, p. 329—330.
[58] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 149—150.

« haine »; λευκή, fém. de λευκός « blanc » — λεύκη « peuplier blanc », etc. [59]) et les substantifs abstraits des substantifs concrets (ἁρπαγή « rapacité » — ἁρπάγη « râteau, crampon » [60]). Puisqu'à l'intérieur de chaque catégorie morphologique les masculins tendent à s'opposer par l'accent aux féminins correspondants [61], il arrive souvent qu'au génitif pluriel ce contraste soit le seul élément qui les empêche de se confondre: βόλων, gén. pl. de βόλος « jet, filet » — βολῶν, gén. pl. de βολή « trait lancé »; γόνων, gén. pl. de γόνος « action d'engendrer, enfant » — γονῶν, gén. pl. de γονή « enfantement, génération », etc.). Enfin, il y a un nombre imposant de paires minimales formées d'un adjectif ou d'un substantif et d'un nom propre, différenciés uniquement par l'accent [62]: φαιδρός « brillant » — Φαῖδρος; διογενής « né de Zeus » — Διογένης, etc. L'opposition entre φώτων gén. pl. de φῶς « lumière » et φωτῶν, gén. pl. de φώς « homme », etc., semble avoir été inventée par les grammairiens anciens [63]. Dans la composition nominale, plusieurs adjectifs en -ος sont oxytons ou paroxytons quand ils ont le sens actif et proparoxytons quand ils ont le sens passif [64]: θηροτρόφος « qui nourrit des animaux sauvages » — θηρότροφος « qui se nourrit d'animaux sauvages », καρατόμος « qui tranche la tête » — καράτομος « à qui l'on a coupé la tête ». Parmi les pronoms, plusieurs formes sont accentuées sur leur syllabe initiale quand elles ont le sens interrogatif et sur leur syllabe finale quand elles ont le sens indéfini: ποῖος « quel? » — ποιός « de telle sorte », πόσος « combien grand? » — ποσός « qui est de quelque grandeur » [65]. L'accentuation des formes verbales personnelles est en principe récessive, mais l'existence des verbes contractes impose beaucoup d'exceptions à cette règle. On peut trouver même des paires minimales [66]: δουλοῦ, impér. prés. moyen, II[e] pers. du sing. — δούλου impér. prés. actif, II[e] pers. du sing. de δουλῶ « asservir » [67].

[59] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 160—161, Kuryłowicz, *L'accentuation*[2], p. 115.
[60] Cf. Kuryłowicz, *L'accentuation*[2], p. 116.
[61] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 151.
[62] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 152—154, Kuryłowicz, *L'accentuation*[2], p. 116—118.
[63] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 220; Bally, *Manuel*, p. 36.
[64] Cf. Vendryes, *Traité*, p. 193—195.
[65] Cette forme est attestée à partir de Platon.
[66] Voir aussi § 8.
[67] Ces pages étaient sous presse quand nous sont parvenues deux études que nous aurions voulu commenter plus longuement. La première, due à W. S. Allen (*A problem of Greek accentuation, In Memory of J. R. Firth*, London, Longmans, 1966, p. 8—14), tout en affirmant que la barytonèse ne se confondait pas avec l'atonie (voir plus haut § 2.1.) analyse l'accentuation grecque en partant du concept de « contonation » sans recourir à l'opposition entre accent aigu et accent circonflexe (voir plus haut § 2.2. et 2.3.). La seconde, dont l'auteur est Paul Kiparsky (*A Phonological Rule of Greek*, Glotta, XLIV 3—4, 1967, p. 109—134), consacre un paragraphe à l'analyse diachronique de l'accentuation des formes en —οι, —αι, —ει (voir plus haut § 3.).

PARTICIPE ET ADJECTIF EN LATIN

PAR

A. GRAUR

Dans un article publié naguère *(La quatrième conjugaison latine*, BSL, XL, 119, p. 127—150), j'ai présenté les verbes latins en *-īre* comme une formation récente, ayant pour modèle les verbes en *-āre*, formés eux-mêmes sur les noms en *-ā*. J'ai eu alors l'occasion de signaler que les verbes latins vont toujours vers une flexion plus régulière, étant graduellement, ou bien refaits sur un type systématique, ou bien éliminés. J'ai repris à plusieurs reprises ce sujet, surtout du point de vue du roumain (par exemple dans l'article *Évolution de la conjugaison en roumain*, Revue de linguistique, VII, 1962, p. 215—222).

Dans un article de la Romania (LXXXVII, 1666, p. 116—119), intitulé *Sur le développement du participe passé dans les langues romanes*, Witold Mańczak rappelle un passage des *Études indo-européennes* de J. Kuryłowicz (Cracovie, 1935, p. 169 et suiv.), où il a été montré que le thème du participe passé se rattache à celui du passé simple (du point de vue du roumain, le fait a été mis en lumière par A. Rosetti et moi-même, Bulletin linguistique, III, 1936, p. 74—84, sans référence à Kuryłowicz). Mańczak présente ensuite une liste des participes latins orientés d'après le parfait (les exemples se trouvent dans A. Ernout, *Morphologie historique du latin*, Paris, 1914).

Je pense qu'il ne faut pas y voir tout simplement des cas d'analogie anarchique. Les faits roumains ont attiré mon attention sur le mouvement continu en direction du renforcement du caractère systématique de la flexion. Pour remplacer les formes irrégulières par de nouvelles formes analogiques, il faut que les premières soient oubliées, ce qui veut dire qu'elles doivent être de plus en plus rarement employées. Même si pendant quelque temps les deux formes sont utilisées l'une à côté de l'autre, la forme ancienne devra bientôt quitter le terrain.

Cette manière de voir les choses vaut pour le parfait. Lorsque les vieilles formes irrégulières ont été remplacées par des formes régulières, les premières ont disparu. Deux types de parfait se partagent, à de rares exceptions près, les verbes de II[e] et de III[e] conjugaisons: en *-u-* (*credidit* est remplacé par *crezu* en roumain, par *crut* en français) et en *-s-* *(prehendit*, roum. *prinse*, v. fr. *prist)*. Les formes anciennes ont disparu sans laisser de traces; quelques rares cas où la vieille et la nouvelle forme

StCl, IX, 1967, p. 19—25, Bucureşti

coexistent ne constituent pas des exceptions, car les deux formes ont servi de point de départ pour la création de deux paradigmes complets: *quaero—quaesiui* a donné en roumain *cer — cerşii* (avec un *r* analogique), mais sur le présent on a bâti ensuite un nouveau parfait « régulier » *cerui*, tandis que *cerşii* est devenu lui aussi « régulier », lorsqu'il a servi de point de départ à un nouveau présent *cerşesc*, de IV^e^ conjugaison.

Le participe présente une situation différente: il arrive assez souvent que les deux formes coexistent. Bien que l'on ait créé une nouvelle forme, régulière, la vieille forme continue à être employée, en qualité d'adjectif, voire même de substantif. On trouve ainsi en roumain:

drept « droit » < *directus*, le participe actuel étant *dres*.

înţelept « sage » < *intellectus*, le participe actuel étant *înţeles*.

fapt « fait » < *factum*, le participe actuel étant *făcut*.

unt « beurre » < *unctum*, le participe actuel étant *uns*.

Des faits analogues se retrouvent ailleurs (fr. *mors* < *morsum*, nouveau participe *mordu; route* < *rupta*, nouveau participe *rompu*, etc.).

Mais comme la régularisation de la flexion verbale a commencé à une époque très ancienne, on retrouvera en latin des faits du même type qu'en roman. Il pourrait arriver, évidemment, que ce soit la nouvelle forme qui garde la valeur d'un participe, bien qu'en roumain je n'en aie trouvé aucun exemple. Je dois noter, d'autre part, qu'il est plus facile d'apprécier la situation dans une langue actuelle que dans une langue morte depuis longtemps, où nous n'avons pas toutes les attestations nécessaires et où l'on peut même être embarrassé lorsqu'il s'agit d'interpréter les faits retrouvés dans les textes. Ma thèse ne pourra donc passer pour démontrée que si un grand pourcentage des exemples la confirme.

Un examen sommaire des faits nous montrera qu'en latin déjà on trouve nombre de participes refaits, en tant que formes verbales, sur le modèle du parfait, mais conservés sous leur vieille forme en tant qu'adjectifs ou substantifs.

On en rencontre quelques exemples à la IV^e^ conjugaison, bien qu'elle soit la plus récente. On y trouvera, sous l'influence des formes régulières, d'une part, un ancien *i* bref devenu long, d'autre part, un *i* long introduit entre le radical terminé en consonne et le suffixe *-t-* du participe:

1. **ambitus*, ancien participe, a laissé des traces sous la forme du substantif *ambitus* (gén. *-ūs*), le nouveau participe étant *ambītus*.

2. *amictus*, participe, a donné naissance au substantif en *-ūs;* à basse époque paraît le nouveau participe *amictītus*.

fartus, farsus sont employés comme adjectifs, *farsa, fartum* comme substantifs, le nouveau participe étant *farcītus*, avec réintroduction du *c* sur le modèle du présent. *Fartus* est la forme la plus ancienne, *farsus*, plus récent, étant orienté sur le parfait *farsi*, jusqu'à ce que, finalement, l'attraction des formes normales à la IV^e^ conjugaison ait prévalu, avec la nouvelle forme participiale *farcītus*. En roman, le participe est en *-ī-*, tandis que *farsus* a donné des substantifs et *fartus* des adjectifs (REW, 3205 et 3206; on ne voit guère pourquoi Meyer-Lübke a marqué *farsus* d'un astérisque).

fultus, fulcītus (pour le *c*, voir *farcītus* ci-dessus). En roman, *fultus* a donné des adjectifs, le participe restant *fulcītus* (REW, 3564 et 3554).

hausus, haustus (ce dernier ayant donné un substantif en *-ūs*), nouveau participe *haurītus*. Selon Ernout-Meillet, *haustus* serait antérieur à *hausus;* ce dernier a dû être

refait sur le parfait *hausī*, tandis qu'un changement de *hausus* en *haustus* serait plus difficile à expliquer.

mensus est participe et adjectif (cf. *immensus*); à basse époque paraît le nouveau participe *mettītus* (en roman on ne retrouve que le participe en *-ī*, REW, 5552).

quaestus, participe, à donné le substantif en *-ūs* (mais on trouve déjà chez Plaute le génitif *quaestī*), le nouveau participe étant *quaesītus*. *-ītus* est généralisé dans les formations à préfixe. *Quaesītus* est conservé comme participe en roumain, tandis que le roman occidental n'a que des participes refaits sur le présent; on y trouve en revanche des substantifs tirés de la vieille forme de participe: fr. *conquête* (REW, 2154), *enquête* (REW, 4451), *requête* (manque dans le REW) et même *quête* (REW, 6923).

sanctus, devenu adjectif (conservé comme tel en roman, REW, 7569), et remplacé en tant que participe par *sancītus*, conservé en roman (REW, 7566 a).

sepultus est employé d'habitude comme participe, mais le négatif *insepultus*, forcément adjectif, est à peu près aussi fréquent que le positif; à basse époque paraît *sepelītus*, seule forme conservée en roman (REW, 7827).

Il y a aussi quelques exemples de verbes de I^re^ conjugaison, relativement récente elle aussi; on trouve *-i-* remplacé par *-ā-* et aussi un *-ā-* introduit entre consonnes:

1. *domitus*, participe et adjectif (cf. *indomitus*), nouveau participe *domātus*. Le roman a un adjectif en *-itus* (REW, 2744) et un participe en *-ātus* (REW, 2731).

**hālitus*, conservé uniquement sous la forme du substantif en *-ū-*, à côté du nouveau participe *exhālātus*. Le roman a les participes *hālātus* et *exhālātus* (REW, 3998 et 3011); l'étymologie qui tire roum. *aret* de *hālitus* (REW, 4004) n'est guère assurée.

plicitus et *plicātus*, participes tous les deux; *applicitus*, non attesté avant Pétrone (Ernout-Meillet), peut quand même être ancien. Le roman a gardé d'un côté des participes en *-ātus* (REW, 548, *applicātus;* 3052, *explicātus;* 4312, *implicātus;* 6601, *plicātus*), d'un autre côté des substantifs de deux types différents: a. *explicitum* (REW, 3053) et b. **applictum* (549), **implicta* (4313), **plicta* (6602). Ces derniers peuvent être expliqués aussi bien par une syncope de date tardive, en partant donc de *plicitus*, que par une forme sans voyelle thématique, antérieure donc à *plicitus*.

status voisine avec *stātus*, substantifs de IV^e^ déclinaison. On conçoit, après ce qui a été dit jusqu'ici, que je ne pourrais souscrire à l'opinion de Meillet (BSL, XXIV, 74, p. 66), qui voit dans *status* une brève récente, d'origine analogique. On trouve en roman le participe de *praestāre* en *-āt-*, et aussi un substantif en *-it-* (REW, 6725).

2. *frictus* et *fricātus*: il est clair que *frictus* est la forme la plus ancienne et, à vrai dire, un participe *fricātus* ne paraît qu'en roman (REW, 3501), les textes latins n'offrant qu'un supin en *-ātum* et un substantif en *-ātus;* il n'est pas certain, d'autre part, que *frictus* ait été conservé comme adjectif.

nectus, *enectus* et *necātus* (ce dernier conservé en roman, REW, 5869). Il ne résulte pas, des informations que nous avons, que les formes anciennes aient été employées comme adjectifs. Il n'est pas clair pour moi, d'autre part, pourquoi *necui* serait fait sur *nectus* (Ernout-Meillet, qui y voient, à ce qu'il paraît, une formation postérieure). Il n'y a ici rien de particulier, les verbes en *-ā-* ont eu souvent, avant leur régularisation, des parfaits en *-u-* et des participes sans voyelle caractéristique (cf. par exemple *fricō*, *fricuī*, *frictus;* *iuuō*, *iūuī*, *iūtus;* *secō*, *secuī*, *sectus*, etc.).

sectus, ensuite *secātus* (ce dernier conservé en roman, REW, 7764). Peu importe que le substantif *secta* vienne de *sequor*, du moment que les Romains l'entendaient comme dérivé de *secō* (Ernout-Meillet). Mais, de toute façon, il y a le neutre pluriel *secta* (cf. *fēnisecta*), employé comme substantif.

Un cas quelque peu différent, au point de vue de la formation, est celui de *lautus* « élégant », *lōtus* (cf. *illōtus*), ensuite *lauātus*, ce dernier conservé comme participe en roman (REW, 4951).

A cela il faut ajouter la formation des participes futurs tels que *iuuāturus*, *secāturus*, *sonāturus* (Ernout, *Morph.*, p. 327; d'autres exemples chez Neue-Wagener), qui ont l'air de former une sorte d'avant-garde des nouvelles formations participiales régulières [1].

Il va de soi que les II^e^ et III^e^ conjugaisons, anciennes et foncièrement irrégulières, vont nous fournir bien plus d'exemples, malgré le nombre total relativement réduit des verbes qui y appartiennent.

Alternance vocalique:

citus, adjectif (« rapide ») de *cieō*, ensuite *cītus* (*accītus*, etc.), à flexion régulière de IV^e^ conjugaison.

Introduction de la voyelle thématique, sous la forme *-i-*:

Il est malaisé d'analyser le cas de *adultus*, ensuite *adolitus*, *adolētus*, puisque le verbe *adoleō* lui-même était un archaïsme (Ernout-Meillet).

altus, qui s'est « spécialisé dans le sens de « haut » (qui a grandi) et n'a plus de rapport avec le verbe; aussi a-t-il été remplacé par *alitus* » (Ernout-Meillet). Je dirais, au contraire, que, en tant que participe, *altus* a été remplacé par *alitus*, aussi s'est-il spécialisé dans le sens de « haut ».

sorptus et *sorbitus*: je pense que Ernout-Meillet se fondent uniquement sur le passage de Priscien, II, 492, K. (c'est la seule référence qu'on trouve dans Neue-Wagener), dont à vrai dire il n'y a rien à tirer et, de toute façon, on ne peut guère souscrire à l'affirmation que « les formes de 3^e^ conj. sont récentes », si parmi ces formes il faut admettre le supin *sorptum*. Il faut ajouter que le roman présente des formations de IV^e^ conjugaison (REW, 8094).

Le participe en *-itus* prend la place d'un participe d'un type plus ancien:

argūtus, participe et surtout adjectif, remplacé en tant que participe par *arguitus*; cette dernière forme surprend, puisqu'elle contrevient à la tendance vers la formation d'une conjugaison régulière en *-u-* (type *exuō*, *exuī*, *exūtus*).

census, participe et aussi adjectif (voir aussi le substantif *census*, *-ūs*), ensuite *recensitus* (peut-être verbe de IV^e^ conjugaison).

falsus, participe et aussi adjectif (« faux »), substantif *(falsum);* nouveau participe *fefellitus* (formé de manière bizarre sur le parfait à redoublement, qui avait lui-même bien peu de chances de survivre). On explique fr. *faute* par un **fallita* (REW, 3169), compris sans doute comme féminin d'un participe **fallitus*: ce serait un remplaçant de *falsus*, remplaçant qui serait devenu à son tour adjectif et ensuite substantif, au moment où l'on a formé un nouveau participe en *-u-* (fr. *fallu*) ou en *-i-* (fr. *failli*).

[1] C'est également le cas de *moriturus* (le roumain a le participe *murit*), *saliturus* (on trouve en roman le participe en *-it-*, à côté du participe *mortuus*, et du supin *saltum*). Peu importe que *moriturus* ait ou non été fait sur *periturus* (Ernout-Meillet).

frūctus, participe et substantif (*frūctum;* ajouter le substantif en *-ūs*, dont le génitif est *frūctī* déjà chez Caton et l'accusatif pluriel est *frūctōs* chez Varron, etc.). Nouveau participe, *fruitus*.

parsus, ensuite *parcitus* et même *pepercitus* (cf. *fefellitus* ci-dessus). Il serait assez difficile de bâtir sur le provençal *parsa*, auquel renvoient Ernout-Meillet.

pexus, adjectif et participe, remplacé en cette dernière fonction par *pectitus*.

pistus et *pīnsitus*, entièrement remplacés par *pīsātus*.

pōtus, adjectif, ancien participe de *bibō*, remplacé en cette fonction par *bibitus*.

pulsus, participe et substantif en *-ūs*, mais voir le substantif *repulsa;* nouveau participe *impulitus*.

rutus, *dirutus*, etc., attestés uniquement comme participes, et aussi *diruitus;* mais cf. le substantif *rūta*. Il va de soi que la longue qui embarrasse Ernout-Meillet ne me gêne pas.

tūtus, adjectif, nouveau participe *tuitus* (cf. ci-dessus l'observation concernant *arguitus*).

Introduction de *-ū-*:

**sectus*, représenté par le substantif *secta*, nouveau participe *secūtus*.

Introduction de l'infixe nasal:

fictus, participe de *fingō*, adjectif et, sous la forme neutre, substantif; nouveau participe *finctus*, conservé en roman (fr. *feint*, etc.).

mictus, nouveau participe *minctus; commictus* semble avoir été employé comme adjectif.

passus et *pansus*, participes de *pandō; passus* a été employé comme adjectif (voir aussi le substantif en *-ūs*), mais *pansus* a également été employé comme adjectif, à preuve le cognomen *Pansa*. Il n'est pas exclu qu'une autre forme de participe, qui ne nous est pas connue, ait pris la place de *pansus* (cf. fr. *répandu*, it. *spanto*, REW, 3030).

pīnsus, *pinsitus*, voir ci-dessus.

tūsus, ensuite *tūnsus*, cf. *obtūsus*, souvent employé comme adjectif. *Pertundo* a été conservé en roman (REW, 6435; participe roumain *pătruns*). Bien entendu, on pourrait supposer que *tūsum* sort de *tūnsum*, par suppression de *n* devant *s*, mais l'évolution générale de la flexion recommande l'autre interprétation.

Passage du type à *-t-* au type à *-s-* (fréquent à l'époque tardive chez les verbes de III^e^ conjugaison qui avaient déjà ou qui ont acquis à cette époque un parfait en *-s-*):

absconditus et *absconsus;* c'est ce dernier qui se conserve en roman (REW, 41). A l'époque ancienne, les deux formes sont employées comme adjectifs.

fīctus et *fīxus*, participes de *fīgō;* suivant Ernout-Meillet, la forme ancienne est *fīctus* et elle a été ensuite remplacée par *fīxus*, l'adjectif *fīxus* s'étant spécialisé dans le sens de « fixé, qui tient bien » (REW, 3337). C'est pourquoi j'ai inséré cet exemple ici. Mais le roman connaît *fīctus* comme adjectif (REW, 3280), et il est même bien mieux attesté que *fīxus*. Il semblerait donc que dans ce cas le rapport entre le participe et l'adjectif est renversé. Je n'en crois rien, le participe ancien étant *fīxus*, et c'est là presque la seule forme de participe de *fīgō* attestée dans les textes anciens (le Thesaurus mentionne à peine la forme *fīctus*). Pour moi, *fīxus* a été remplacé, dans la langue parlée, par *fīctus*, pour une raison

que je ne réussis pas à trouver, mais ce n'est pas par hasard que le roumain emploie le participe *înfipt* fondé sur *fictus*[2]; il faut croire que *fictus* s'est spécialisé à son tour comme adjectif, au moment où *fīgō* n'a plus été employé sous la forme simple, tandis que *fixus* est fréquent comme adjectif depuis l'antiquité.

fluctus, fluxus; la première forme est, pour ainsi dire, inexistante dans les textes, en revanche, le substantif en *-ū-* qui en dérive est fréquent (ayant également des formes de II[e] déclinaison), tandis que la seconde forme paraît comme adjectif; c'est que le verbe lui-même n'était pas fait pour durer (le roman l'a complètement éliminé).

frictus, frixus; la première forme se trouve chez les auteurs anciens, la seconde est tardive. Je ne peux juger les formes romanes qui proviennent de *frīxa* (REW, 3522) et de **frīcta* (REW, 3504). Mais le participe roman vient de *frictus* (REW, 3510). Je ne retrouve pas trace d'un emploi adjectival.

mulctus, mulsus; le premier est très peu attesté; le roman offre d'une part **mulcta* (REW, 5726), d'autre part *mulsa*, mais que valent ces formes? De *ēmulgēre*, le roman offre des adjectifs en *-t* (it. *smunto*, REW, 2864).

ostentus, ostensus, le premier ayant donné le substantif *ostentum*.

tentus et *tensus*, le dernier étant conservé comme participe en roman (roum. *întins*, etc.). Les formations à préfixe ont le participe en *-t- (attentus, intentus)*. D'autre part, on trouve en roman des substantifs à *-t-* (fr. *attente, entente*, REW, 4483), à côté de substantifs à *-s-* (*tensus*, REW, 8651). Je pense que fr. *tente* s'explique par *tenta* (Gamillscheg) et non par *tenda* (REW, 8639).

tertus, tersus, le premier étant à peu près inexistant.

Le participe en *-t-* refait sur le parfait:

certus, conservé uniquement comme adjectif, le participe, rarement employé du reste, étant *crētus*.

plēnus et *-plētus*, si le premier a été d'abord participe.

reliquus, relictus, si le premier a été d'abord participe.

Le participe a été refait sur le présent (?):

contiguus, ensuite *contactus*.

Les trois derniers exemples présentent les sens recherchés; ce que l'on peut mettre en doute, c'est leur formation.

Le participe en *-x-* a été remplacé par un participe en *-s-*:

nīxus, ensuite *nīsus; nixa* « coccymēla » (Isidore, *Or.*, XVII, 10).

On a vu ci-dessus le cas des verbes qui ont eu successivement deux participes spécialisés comme adjectifs (par exemple *fartus, farsus*), remplacés en fin de compte, en tant que participes, par une troisième formation *(farcītus)*. Mais il peut arriver que deux participes successifs cessent d'être sentis comme tels et gardent la seule fonction d'adjectifs, sans qu'une nouvelle formation vienne remplacer le second en tant que participe, sans doute parce que le verbe ne ressent pas la nécessité d'avoir un participe:

cassus, castus de *careō*.

Sur les 51 verbes qui ont été pris en considération dans le présent article, 11 seulement ne sont pas en accord avec mes prévisions: 3 sont peu connus

[2] Il y a en roumain trois petits groupes de verbes (8 en tout) qui ont le participe en *-t* à la place d'un *-s* attendu; ils sont entre eux assez voisins de sens.

(*adoleō;* on ne connaît pas bien le participe de *sorbeō; tertus*, comme participe de *tergeō*, est à peine attesté); pour 6 d'entre eux, il n'y a pas trace d'emploi adjectival: *fricō*, *frigō*, *mulgeō*, *parcō*, *necō*, *pinsō;* 2 seulement présentent chacun deux formes de participes, employées toutes les deux en fonction d'adjectifs *(abscondō* et *tendō)*. Le pourcentage me semble concluant.

Pour quelle raison les participes se comportent-ils, au point de vue discuté, autrement que les parfaits? Parce que le participe a une situation spéciale, pouvant en même temps faire figure de verbe et de nom. On n'a que faire d'un parfait séparé de son paradigme, tandis qu'un participe isolé peut toujours être employé comme adjectif.

ÎNSEMNĂRI DESPRE METAFORA HOMERICĂ

DE

TRAIAN S. DIACONESCU

Într-un studiu inclus în volumul *Le problème du style*, Rémy de Gourmont formulează cîteva interesante opinii despre natura istorică a comparației și a metaforei: « La comparaison, spune el, est la forme élémentaire de l'imagination visuelle. Elle précède la métaphore, comparaison où manque l'un des termes, à moins que les deux termes ne soient fondus en un seul. Il n'y a pas de métaphores dans Homère; et c'est là un signe incontestable de primitivité »[1]. Aceste păreri, datorită noutății lor și prestigiului de care se bucura autorul, au depășit repede hotarele Franței.

La noi, G. Ibrăileanu, referindu-se la autorul lui Harap Alb, adoptă opinia lui Rémy de Gourmont și, mai mult încă, o aplică fără rezervă: « Creangă n-are metafore. Rémy de Gourmont, observînd că Homer n-are metafore, explică această particularitate stilistică prin primitivitatea ilustrei epopei elenice. Primul stadiu al inteligenței « figurative » este comparația. Metafora vine după aceea. Lipsa de metafore în Creangă, unicul prozator român al cărui stil are particularitatea asta, este caracteristica acestui scriitor prin excelență popular și epic. Opera lui Creangă este epopeea poporului român. Creangă e un Homer al nostru »[2].

Tudor Vianu, în studiul *Problema comparațiilor homerice*, amintind necesitatea revizuirii părerilor lui G. Vico despre forța poetică homerică, primitivă și prerațională, preluată de clasicii și romanticii germani precum și de mulți filologi moderni, afirmă: « e necesar să observăm împreună cu Rémy de Gourmont că Homer n-are metafore ci comparații, și anume unele de un tip special... Homer nu folosește metafore ci comparații »[3]. Totuși, Tudor Vianu, privind critic opiniile lui Rémy de Gourmont, acceptă pe de o parte inexistența metaforei la Homer dar, pe de altă parte, respinge primitivitatea operei homerice, afirmînd, împreună cu alți filologi, arhaismul ei: « Existența aproape exclusivă a comparațiilor în Homer poate fi interpretată fără îndoială ca un semn al vechimii lui intelectuale și artistice, dar nu al primitivității lui. Metaforele nu sînt identificate în primele monu-

[1] Rémy de Gourmont, *Le problème du style*, Paris, ed. 14, 1924, p. 87.
[2] G. Ibrăileanu, *Note și impresii*, Iași, 1920, p. 76.
[3] Tudor Vianu, *Problemele metaforei și alte studii de stilistică*, București, 1957, p. 28.

StCl, IX, 1967, p. 27—40, București

mente ale literaturii şi arhaismul lui Homer este stabilit nu din pricina caracterului metaforic al poemelor sale, ci tocmai din pricina lipsei metaforei din cuprinsul lor »[4].

Esteticianul francez nu s-a limitat însă numai la opinia amintită, ci a încercat să o întărească prin reflecţii psihologice: « Au recommencement des civilisations, quand la vie est violente et le langage paresseux, quand les sens, bien équilibrés, bien étanches, fonctionnent droitement sans empiéter les uns sur les autres, comme il arrive alors que la sensibilité générale s'est développée à l'excès, la métaphore pure est impossible. Les sensations étant successives, le langage est successif. Homère décrit un fait; puis il le compare à un autre fait analogue... le style homérique, représentatif d'une manière primitive de voir la vie, est en contradiction absolue avec nos tendances synesthésiques »[5].

Ideile prezentate mai sus, în rezumat, le putem reda în felul următor: 1. În opera homerică nu se întîlnesc metafore. 2. Lipsa metaforei e un semn al primitivităţii ei. 3. În stilul homeric nu există tendinţe sinestezice.

Asupra metaforei homerice filologii clasici au întreprins foarte rare cercetări. Istoriile literare şi monografiile consacrate lui Homer amintesc incidental despre metaforă sau, în cele mai multe, e complet ignorată. Cercetătorii noi s-au orientat spre analiza unor motive metaforice ample[6], dar metafora în sens larg n-a fost contestată niciodată în Homer. Rémy de Gourmont a negat numai metafora în sens restrîns. Socotim că teoriile retorice înţeleg simplist prin metaforă în sens restrîns *breuior similitudo*, iar prin metafora în sens larg « speţele metaforei »: metonimia, sinecdoca, personificarea etc. pentru că orice speţă a metaforei provine tot dintr-o *breuior similitudo*, şi anume dintr-un transfer instituit pe asemănări sau relaţii[7]. Aşadar, structura speţelor metaforei nu permite totdeauna folosirea logică, fără confuzii, a acestor termeni. Propunem disocierea pe planul funcţiei. Metafore în sens restrîns pot fi metaforele plasticizante, decorative, care « concretizează expresia incompletă a unui fapt prin expresia altui fapt »[8], iar metafore în sens larg — metaforele revelatorii, iluminative[9], care « anulează înţelesul obişnuit al cuvintelor substituindu-le o nouă viziune »[10]. În lucrarea de faţă vom încerca să lămurim problema metaforei homerice în sens restrîns[11] şi, pe cît ne e posibil, a implicaţiilor ei filozofice, psihologice, lingvistice şi estetice.

*

Opera homerică reflectă artistic, lucru cunoscut, perioada trecerii de la gintă la clasă. Dezvoltarea concepţiei despre om şi natură parcurge, în acest răstimp, trepte care s-au imprimat distinct în epopeea elenă. Ne întîmpină reminiscenţe

---

[4] Tudor Vianu, *op. cit.*, p. 34.

[5] Rémy de Gourmont, *op. cit.*, p. 88 şi 91.

[6] A. C. Whitman, *Homer and the Heroic Tradition*, Cambridge, 1958; L. G. Pocock, *Reality and Allegory in the Odyssey*, Amsterdam, 1959.

[7] Stephen Ullman, *The principles of semantics*, Glasgow, 1951, p. 220.

[8] Lucian Blaga, *Geneza metaforei*, Bucureşti, 1937, p. 35.

[9] Herbert Read, *English prose style*, London, 1934, p. 15.

[10] Lucian Blaga, *op. cit.*, p. 41.

[11] M. Parry, în articolele *The Homeric metaphor as a traditional poetic device*, T. A. Ph. A., 1931 şi *The traditional metaphor in Homer*, CPh, 1938, cercetează, după informaţiile noastre, metafora în sens restrîns. Nu am putut consulta însă aceste articole.

din arborele animismului primitiv, dar pe trunchiul acestuia se văd ramurile unui sentiment estetic degajat de mit. Zeii în Homer nu sînt personificări alegorice, nici metafore, ci realităţi mitice. Omul, iniţial, nu înţelege natura şi nu se distinge de ea. E un auxiliar supus şi timorat, care însufleţeşte fenomene şi lucruri. Însă, treptat, se separă de natură şi devine subiect. Apariţia acestei opoziţii substituie atitudinii mitice atitudinea poetică. Natura nu mai e subiect, ci obiect, pe care omul, conştient de sine, îl va reflecta artistic. Cosmosul homeric nu-i animat subiectiv, ci antropomorfizat social-obiectiv.

În Homer, pe baza analizei tropilor, se pot distinge etape importante pentru limpezirea originii şi funcţiei lor. În prima fază — mitologică — nu apar metafore datorită concepţiei animiste despre lume. Acum şi omul şi natura sînt pe acelaşi plan, sînt obiect. Tropii, care par azi transferuri metaforice, au fost numai realităţi mitice, atît doar, în existenţa cărora oamenii credeau fără tăgadă. «Metafora nu se produce decît atunci cînd conştiinţa unităţii termenilor între care s-a operat transferul coexistă cu conştiinţa deosebirii lor. Cînd un primitiv văzînd o locomotivă o numeşte balaur, el nu face metaforă, locomotiva poate fi realmente un balaur pentru primitiv. *Balaur* pentru *locomotivă* e o metaforă pentru poetul modern, care denumind-o astfel, menţine conştiinţa asemănării dintre cele două aspecte alături de conştiinţa diferenţei lor»[12]. Opiniile lui L. Blaga despre mit şi metaforă au devenit izvoare aproape unice ca valoare şi erudiţie, în literatura noastră estetică. Nu primim însă părerea că miturile sînt metafore «revelatorii»[13]. Miturile, pentru creatorii lor, nu sînt metafore, pentru că identifică termeni care sînt numai relativ analogi. În perioada animistă omul nu percepe diferenţe între termenii analogiei. Situaţie similară, fuziune inconştientă de disanalogii, se petrece, în aceeaşi perioadă, cu ramificaţii tardive, şi în alte fenomene sociale: fetişism, magie, tabu, totemism. Acestea, împreună cu mitul, sînt numai premise metaforice. În faza a doua — poetică[14] — apar metafore, datorită depăşirii concepţiei animiste determinată de ivirea conştiinţei de sine şi desprinderii omului de natură. Omul şi natura nu mai sînt pe acelaşi plan, omul rămîne subiect, iar natura devine obiect.

Între faza mitologică şi cea poetică au existat, fără îndoială, trepte intermediare. Animismul homeric nu e întotdeauna pur. Sub scoarţa sa sună des, cu intensităţi diferite, sevele unui simţ estetic nou, dependent însă de mitul obiectiv social. Acest simţ e reflexul estetic al relativelor progrese în cunoaşterea lumii. Homer înţelege natura mitologic, ca tot animat şi stihinic, dar se depărtează, de multe ori, de animismul şi fetişismul primitiv. Demonicul şi divinul n-au aureola spaimei primare ci, mai degrabă, atribute estetice. Cunoaşterea naturii se face nu numai prin filozofie empirică, ci şi prin literatură. Necesitatea reflectării precise şi expresive a realităţii a determinat şi apariţia tropilor. Comparaţia, care predomină în Homer[15], apare înaintea metaforei. În comparaţii, natura nu mai apare însufleţită şi transfigurată, ca în perioada animistă, ci nemijlocită, obiectivă.

---

[12] Tudor Vianu, *op. cit.*, p. 19.

[13] Lucian Blaga, *op. cit.*, p. 59.

[14] Faza poetică a omenirii, din teoria lui G. Vico, *Scienza Nuova*, III, nu e sinonimă cu faza poetică stabilită de noi, ci corespunde, în subdiviziunea noastră, fazei mitologice.

[15] Studii consacrate comparaţiei homerice: H. Fraenkel, *Die homerischen Gleichnisse*, Goettingen, 1921; P. Shorey, *The logic of the Homeric simile*, Thought, 1931; R. Hompe, *Gleichnisse, Homer und die Bildkunst seiner Zeit*, Göttingen, 1952.

Redarea obiectivă, scuturată de mit, neafectivă, se întîlneşte des: «Cum la jocuri caii cu dure copite aleargă / Ocolind foarte repede ţinta; mari premii / Aşteptîndu-se, sclavă sau trepied, la o moarte, / Astfel cei doi de trei ori ocoliră cetatea lui Priam» (*Il.*, XXII, 162—165). Aici, atitudinea neafectivă, relativă încă, nu-i determinată de natura faptului ci de atitudinea poetului faţă de fapt. Această atitudine obiectiv-epică, mai tîrziu e colorată plastic, prin intuiţii subiective, transfigurate în termenul al doilea al comparaţiei: «Cum de pe creste şoimul, cel mai iute din păsări / Se aruncă după sfiosul hulub deodată / Care de spaimă coteşte, iar şoimul ţipă aproape / Şi s-avîntă mereu, inima împingîndu-l să-nhaţe / Zboară tot astfel năvalnic Ahile şi tremură Hector» (*Il.*, XXII, 133—144). Se observă uşor, în exemplul dat, cum latura afectivă, estetică, învăluie faptul obiectiv.

Deci detaşarea de mit, evidentă în cadrul comparaţiilor, s-a făcut prin trecerea de la animismul primitiv, mai întîi la redarea obiectiv-epică a lumii, apoi la plasticizarea liric-conştientă a ei. Această detaşare de mit a făcut posibilă apariţia metaforei autentice.

Înainte însă de a se ajunge la metafore, mult mai abstracte decît comparaţia, s-a trecut, socotim, pornind de la comparaţie, prin treapta epitetului metaforic. Epitetul simplu, fix sau mobil, adică determinantul cu valoare estetică al unui nume sau acţiuni, apare, firesţe, înaintea comparaţiei, dar epitetul metaforic ia naştere în urma acesteia. Epitetul metaforic include mai multă abstractizare decît comparaţia, dar mai puţină decît metafora. Epitetul simplu, la rîndul său, ca şi metafora, a îmbrăcat, înainte de forma sa autentică, haină mitică. Homer vorbeşte de χάλκεον οὐρανόν «cerul de aramă» (*Il.*, V, 504; XVII, 425), dar χάλκεον «aramă» nu sensibilizează pe οὐρανόν «cerul» ci exprimă un rudiment al astronomiei mitice din vremea sa, de care poetul e convins. În Homer, depăşirea fazei mitice e atestată de existenţa epitetelor metaforice. Anume, mai întîi apare epitetul metaforic corelat: Ἀχιλλῆι μεθέμεν χόλον, ὃς μέγα πᾶσιν/ἔρκος Ἀχαιοῖσιν πέλεται (*Il.*, I, 283) «lasă de-o parte mînia împotriva lui Ahile, care-i un zid pentru toţi aheii» şi, mai pe urmă, epitetul metaforic juxtapus: κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον (*Il.*, XI, 241) «a dormit un somn de aramă». Aici χάλκεον are valoare estetică, nu ca mai sus, mitică. Apariţia tropilor din punct de vedere logic, al abstractizării, este inversă apariţiei structurii frazei. Epitetul metaforic juxtapus e mai abstract decît epitetul metaforic corelat, de aceea îl succedă, pe cînd în cadrul frazei parataxa [16] e anterioară hipotaxei. În epitetul metaforic, spre deosebire de adevărata metaforă, sînt exprimaţi ambii termeni analogici, dar al doilea are funcţia expresivă şi gramaticală a unui adjectiv (alteori a unui adverb). Tot bipolară e şi metafora autentică, numai că primul termen determinat e substituit în mod transparent de al doilea, determinant. Metafora autentică nu apare decît atunci cînd omul percepe conştient atît asemănările cît şi diferenţele existente între polii metaforei.

Apariţia metaforei a sporit precizia şi a îmbogăţit posibilitatea reflectării procesului cunoaşterii. Comparaţiile, structural, presupun alăturări de termeni bazaţi pe asemănări, pe cînd metafora presupune nu alăturări, ci transferuri de termeni clădite pe analogii şi disanalogii între termeni şi, totodată, «alternarea conştiinţei

[16] În afară de parataxa — izvorîtă dintr-o gîndire rudimentară care precedă hypotaxa — există, pe o altă spirală dialectică, o parataxă întemeiată pe o gîndire abstractă care succedă hypotaxa.

diferenţelor cu aceea a apropierilor, întemeiată pe apariţia logică a unei duble abstractizări »[17]. Această dublă şi specifică abstractizare — metafora — nu putea, firește, să apară decît într-o perioadă tardivă. Limba şi gîndirea, aşa cum arată cercetările lingvistice şi etnologice, au depăşit greu cătuşele primare ale concretului real. De aceea nu acceptăm teoria că «geneza metaforei este un moment „nonistoric" »[18]. De asemenea nici «rostul ontologic al metaforei» care n-ar fi decît, «complementar al unei stări congenital precare »[19]. Apariţia metaforei se explică logic, istoriceşte, prin lupta spiritului uman pentru asimilarea naturii, metafora însăşi fiind «unul dintre cele mai fine instrumente ale cunoaşterii »[20]. Au apărut întîi, firește, metafore plasticizante care concretizează «expresia incompletă a unui fapt prin expresia altui fapt »[21] şi, după aceea, metafore revelatoare care «sporesc semnificaţia faptelor la care se referă, ...anulează înţelesul obişnuit, substituindu-le o nouă viziune »[22]. Să observăm că nici metafora plasticizantă şi nici cea revelatoare n-au apărut *ex abrupto*. Spiritul uman se exersase îndelung şi felurit în modul de transfer mitologic. Traversînd noaptea transferului inconştient, animist, omul a ajuns tîrziu la metaforă.

*

Încă din antichitate, operele lui Homer s-au încoronat cu un imens prestigiu pe care timpurile moderne nu l-au diminuat. Numărul exegezelor homerice, alcătuite în antichitate sau în timpurile noi, e impresionant. Filozofii şi retorii vechi, deşi s-au oprit, printre altele, mai ales asupra metaforei în sens larg, alegorică[23], nu s-au îndoit însă niciodată de prezenţa metaforei în sens restrîns[24].

În lucrarea de faţă vom cerceta numai tratatele de stilistică alcătuite de Aristotel, Demetrios şi Quintilian. Stagiritul, lucru cunoscut, îşi ilustrează definiţia metaforei în *Poetica*[25] şi *Retorica*[26] sa cu exemple din Homer. Întîlnim, în *Poetica*, transfer de la gen la speţă: «Nava mi-a stat aici» νῆυς δέ μοι ἤδ' ἕστηκεν (*Od.*, I, 185, *Od.*, XXIV, 308). «A sta ancorat» e unul din felurile de «a sta». De asemenea găsim transferul de la speţă la gen: «Ulise făcu mii de fapte frumoase» μύρια (*Il.*, II, 272). Aici, termenul «mii» înlocuieşte termenul «multe». Altă mutaţie metaforică e transferul de la speţă la speţă: «Arama luîndu-ne sufletul» ἀρύσας şi «Tăind cu bronzul neînduplecat» ταμών. Poetul, în acest caz, foloseşte pe «a lua» pentru «a tăia» şi pe «a tăia» pentru verbul «a lua», ambele însă cu sensul de «a ridica» ἀφελεῖν. În *Retorica* sînt citate animări şi personificări: «Săgeţile dornice de a se hrăni din trup se înfig în pămînt» λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι (*Il.*, XI, 574). «Lancea îi străbătu pieptul turbată» μαινώωσα (*Il.*, XV, 542) etc. Metafora în sens restrîns, recrutată tot din Homer şi menţionată de Aristotel: λέων ἐπόρουσε «leul se azvîrli», înţelegîndu-se prin leu peleianul Ahile, se pare că e citată din memorie sau dintr-o ediţie pierdută pentru

[17] Tudor Vianu, *op. cit.*, p. 20.
[18] Lucian Blaga, *op. cit.*, p. 37.
[19] *Ibidem*, p. 56.
[20] Tudor Vianu, *op. cit.*, p. 93.
[21] Lucian Blaga, *op. cit.*, p. 35.
[22] *Ibidem*, p. 41.
[23] Felix Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, 1956.
[24] Heinrich Lausberg, *Handbuch der literarischen Rhetorik*, vol. I, Berlin, 1960.
[25] Aristotel, *Poetica*, cap. XII.
[26] Aristotel, *Retorica*, cap. XI.

că, după cum spun unii traducători şi comentatori ai *Retoricii*, nu se află *ad litteram* în Homer. Fragmentul din Aristotel e totuşi limpede: «Cînd poetul spune despre Ahile: „se azvîrli ca un leu", avem o comparaţie. Cînd însă spune: „leul se azvîrli" avem o metaforă». Această metaforă homerică, luată din Aristotel, o citează şi Quintilian (*Inst. orat.*, VIII, 6, 9), în traducere, fără a aminti, e drept, de Homer. Metaforele întîlnite în *Tratatul despre stil* al lui Demetrios [27] şi selectate tot din Homer, sînt, de asemenea, clare. Demetrios îşi argumentează teoria sa despre metaforă şi parabolă, printre altele, cu aceste exemple: πόδα . . . Ἴδης [28] «piciorul muntelui Ida» (*Il.*, II, 824; XX, 59) şi ἔφριξεν δὲ μάχη «Lupta se zbîrli» (*Il.*, XIII, 338); personificarea ἀμφὶ δ'ἐσάλπιγξεν μέγας οὐρανός «cerul mare trîmbiţa de jur împrejur» (*Il.*, XX, 388) şi metafora hiperbolică οὐρανῷ ἐστήριξε κάρη καὶ ἐπὶ χθονὶ βαίνει «capul îşi rezemă de boltă şi umblă pe pămînt» (*Il.*, IV, 443).

Prezenţa metaforei în Homer a fost amintită, deşi în contexte diverse, şi de filologi şi istorici literari moderni. Michel Bréal afirma: «La langue homérique ne manquait pas de mots pour l'idée de „méditer, préparer". Mais cela n'a pas empêché le poète de créer le verbe βυσσοδομεύω qui signifie littéralement *intus aedificare*: Ἐσθλ' ἀγορεύοντες κακὰ δὲ φρεσὶ βυσσοδόμευον (*Od.*, XVII, 66) „beaux discours, ils bâtissaient le mal au fond de leur cœur"; Ἀλλ'ἀκέων κίνησε κάρη κακὰ βυσσοδομεύων (*Od.*, XVII, 469)„. Il secoua la tête en silence, bâtissant le mal, intérieurement". Pour la même idée, Homère a encore le verbe μηχανάω qui du grec a passé au latin» [29]. Se vede deci, din acest pasaj, existenţa clară a unui transfer metaforic verbal. Homer, pentru ideea de «a medita», pentru care există termeni proprii în greceşte, foloseşte metaforic verbul «a construi». Istoricul literar Aron Densuşianu [30] apărîndu-se de critica adusă unor imagini din *Negriada*, epopeea sa, le justifică, poate nu potrivit, cu tropi asemănători din Homer: κοῦροι μὲν κρητῆρας ἐπεστέφαντο ποτοῖο «iar cănile feciorii cu vin le-ncoronau» (*Il.*, I, 470) sau κρητῆρας ἐπιστεφέας οἴνοιο «căni încoronau cu vin» (*Il.*, VIII, 232).

Argumentele prezentate mai sus, deşi importante, sînt insuficiente pentru împlinirea unei autentice convingeri.

*

Metaforele selectate mai jos din *Iliada* sînt transfigurări estetice, descătuşate de mit, soli ai înfiripării fazei poetice în istoria gîndirii umane. Pentru înlesnirea înţelegerii materialului înfăţişăm metaforele grupate structural: transferuri nominale, transferuri verbale şi transferuri complexe:

TRANSFER NOMINAL

I, 312: Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὑγρὰ κέλευθα
După ce ei se îmbarcară plutiră *pe umede drumuri*

[27] Demetrios, *Tratatul despre stil*, Iaşi, 1943, trad. C. Balmuş.

[28] Transferul «πόδα... Ἴδης» *piciorul muntelui Ida*, este, pentru noi, o catahreză, metaforă tocită, exmetaforă. Vremea lui Demetrios percepea însă surpriza transferului metaforic.

[29] M. Bréal, *Essai de sémantique*, Paris, 1899, p. 145.

[30] A. Densuşianu, *Cercetări literare*, Iaşi, 1887, p. 176.

II, 85: Οἱ δ'ἐπανέστησαν πείθοντό τε ποιμένι λαῶν [31]
S-au ridicat şi ascultă de *păstorul popoarelor*
IV, 274: Τὼ δὲ κορυσσέσθην ἅμα δὲ νέφος εἵπετο πεζῶν [32]
S-au înarmat şi-i urmară *un nor de pedeştri*
V, 845: δῦν' Ἄϊδος κυνέην, μή μιν ἴδοι ὀβριμος Ἄρης
Pune *coiful lui Hades* să n-o vadă puternicul Ares
IX, 546: τόσσος ἔην πολλοὺς δὲ πυρῆς ἐπέβησ' ἀλεγεινῆς
Astfel era, pe mulţi i-a urcat *pe rugul durerii*
X, 8: ἠέ ποθι πτολέμοιο μέγα στόμα πευκεδανοῖο [33]
Sau adesea marea *gură a războiului*/mistuitor
X, 173: νῦν γὰρ δὴ πάντεσσιν ἐπὶ ξυροῦ ἵσταται ἀκμῆς
Soarta acum stă pe *vîrf de brici* pentru toţi
XIII, 484: καὶ δ'ἔχει ἥβης ἄνθος, ὃ τε κράτος ἐστὶ μέγιστον
Este în *floarea juniei*, cînd cea mai mare-i puterea
XVI, 549: ἐπεί σφισιν ἔρμα πόληος/ἔσκε
Pentru că el era pentru ei *meterez al cetăţii*
XX, 249: ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα [34]
Numai ici şi colo un *cîmp* întins *de cuvinte*
XXII, 60: πατὴρ Κρονίδης ἐπὶ γήραος οὐδῷ/...φθίσει
Îl va ucide pe *pragul bătrîneţii* /tatăl/ Cronidul
XXII, 144 τεῖχος ὕπο Τρώων, λαιψηρὰ δὲ γούνατ' ἐνώμα
Dar *genunchii* repezi alergau sub zidul Troiei.
XXIV, 54: κωφὴν γὰρ δὴ γαῖαν ἀείκιζει μενεαίνων
Fiind mîniat insultă *fărîna fără simţire.*

TRANSFER VERBAL

I, 249: τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή [35]
Îi *curgea* de pe limbă *vorba* mai dulce ca mierea
II, 95: τετρήχει δ'ἀγορή, ὑπὸ δὲ στεναχίζετο γαῖα [36]
Dar fremăta soborul şi cum *gemea pămîntul*
III, 108: αἰεὶ δ'ὁπλοτέρων ἀνδρῶν φρένες ἠερέθονται
Însă *minţile* celor mai tineri din oameni *flutură*
V, 68: γνὺξ δ'ἔριπ' οἰμώξας θάνατος δέ μιν ἀμφεκάλυψεν [37]
Cade-n genunchi şi geme şi-l *îmbroboade moartea*
V, 696: τὸν δ'ἔλιπε ψυχὴ κατὰ δ'ὀφθαλμῶν κέχυτ'ἀχλὺς [38]
Sufletul îl părăsi şi *s-a revărsat* peste ochii-i / Ceaţă
VI, 61: ὣς εἰπὼν ἔτρεψεν ἀδελφειοῦ φρένας ἥρως
Astfel spunînd eroul *întoarse* fratelui *mintea.*

[31] Metafore identice sau cu lexic asemănător: II, 104; II, 772; IV, 296; V, 144; VII, 230; XVI, 2; XX, 110 etc.
[32] Cf. XIII, 336; XVI, 66; XVI, 350; XVII, 243; XXIII, 133 etc.; cf. Virgiliu, *Eneida*, VII, 793; *nimbus peditum* şi Titus Livius, XXXV, 49, *equitum nubes.*
[33] Cf. XIV, 35 etc.
[34] Cf. Hesiod, *Munci şi zile*, 403.
[35] Cf. Cicero, *De senectute*, 10, 31: *Ex eius lingua melle dulcior fluebat oratio.*
[36] Cf. XII, 784 etc.
[37] Cf. XIV, 294 etc.
[38] Cf. XVIII, 66 etc.

VII, 141: ἀλλὰ σιδηρείῃ κορύνῃ ῥήγνυσκε φάλαγγας [38]
Dar el *rupe* cu ghioaga de fier *falanga*
VIII, 65: ὀλλύντων τε καὶ ὀλλυμένων, ῥέε δ'αἵματι γαῖα
Cei care cad sau înving, *pămîntul rîurĕ de sînge.*
VIII, 77: θάμβησαν καὶ πάντας ὑπὸ χλωρὸν δέος εἷλεν [39]
S-au uimit şi pe toţi i-a *răpit* o galbenă *spaimă*
X, 530: κάστιξεν δ'ἵππους, τὼ δ'οὐκ ἄκοντε πετέσθην [40]
A biciuit *telegarii şi-au zburat* amîndoi fără preget
X, 535: ἵππων μ'ὠκπόδων ἀμφὶ κτύπος οὔατα βάλλει
Ropotul cailor iuţi de picior *s-aruncă-n* timpane
XII, 159: ὣς τῶν ἐκ χειρῶν βέλεα ῥέον ἠμὲν Ἀχαιῶν
Astfel *curgeau loviturile* şi din mîinile acheilor
XIII, 29: γηθοσύνῃ δὲ θάλασσα διίστατο [41]
Cu bucurie dar *marea se despică* în lături
XIII, 339: ἔφριξεν δὲ μάχῃ φθισίμβροτος ἐγχείῃσιν
Suliţi zbîrlea dar lupta distrugătoare de oameni
XIV, 40: Νέστωρ πτῆξε δὲ θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν
Nestor *sperie* în pieptul acheilor *inimi*
XV, 317: ἐν γαίῃ ἵσταντο λιλαιόμενα χροὸς ἆσαι [42]
Intră-n pămînt *deşi doreau să se înfrupte* din carne
XVI, 390: πολλὰς δὲ κλιτῦς τότ' ἀποτμήγουσι χαράδραι
Dar *torentele taie* atunci numeroase coline
XVII, 83: Ἕκτορα δ'αἰνὸν ἄχος πύκασε φρένας ἀμφιμελαίνας
I-a-nvăluit grea *durere*, lui Hector, sufletul negru
XVIII, 157: τρὶς δὲ δύ' Αἴαντες, θοῦριν ἐπειμένοι ἀλκήν
Dar de trei ori cei doi Aias *îmbrăcaţi cu forţă*/Impetuoasă
XIX, 362—3: γέλασσε δὲ πᾶσα περὶ χθὼν/χαλκοῦ ὑπὸ στεροπῆς [44]
Ci de scînteierea aramei *rîdea* tot *pămîntul.*

TRANSFER COMPLEX

III, 57: λαῖνον ἔσσο χιτῶνα κακῶν ἕνεχ' ὅσσα ἔοργας
Te-ar fi-mbrăcat în haine de piatră pentru atîtea/nenorociri
III, 294: θυμοῦ δευομένους ἀπὸ γὰρ μένος εἵλετο χαλκός [45]
...Viaţa luîndu-le, căci le *răpea* puterea *arama.*
VII, 118: ἀσπασίως γόνυ κάμψειν, αἴ κε φύγῃσιν
Singur *şi-ar îndoi genunchiul* dacă scăpa-va
XIII, 736: πάντῃ γὰρ σε περὶ στέφανος πολέμοιο δέδηεν
Căci *coroana războiului s-a aprins* în juru-ţi

---

[38] Cf. V, 47; III, 294 etc.
[39] Cf. XII, 287; XXII, 400 etc.
[41] Cf. Vergiliu, *Georgice*, IV, 359: *Simul alta iubet discedere late / Flumina...*
[42] Cf. XIV, 164; IV 589; XXI, 181; XXIV, 445 etc.
[43] Cf. XI, 574 etc.
[44] M.C. Leprevost referindu-se la ἀρούρης καρπόν, «fructele pămîntului» (*Il.*, VI, 143), spune: «Au temps d'Homère, la terre n'était pas personnifiée; et ce poète n'emploie jamais d'expression correspondante à celle de présent: δῶρον ou δῶρα γῆς ἀρούρης.
[45] Cf. XII, 427; XIII, 338; XIII, 388; XV, 342; XVI, 623; XXI, 568 etc.

XV, 291: "Εκτορ' ὃ δὴ πολλῶν Δαναῶν ὑπὸ γούνατ' ἔλυσεν [46]
Hector multor danai însă *a dezlegat genunchii*
XV, 566—7: φράξαντο δὲ νῆας/ἔρκει χαλκείῳ [47]
Ei *îngrădiră* vasele printr-un *gard de aramă*
XVII, 591: τὸν δ'ἄχεος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα [48]
L-a *învăluit* pe acesta negru *nor de durere*
XVIII, 11: χερσὶν ὅπο Τρώων λείψειν φάος ἠελίοιο
Va părăsi sub mîini de troieni *lumina de soare.*

Metaforele prezentate mai sus sînt, socotim, metafore autentice, poetice, descătuşate de mit, pentru că sînt realizate cu conştiinţa asemănării şi diferenţei dintre polii lor constitutivi. Nu animă inconştient, ca în faza mitică, ci redau obiectiv, conştient şi poetic, realitatea fizică şi psihică. Am înlăturat transferurile care nu s-au scuturat de mit. În versul τὸν δ'ἔλιπε ψυχή, κατὰ δ'ὀφθαλμῶν κέχυτ'ἀχλύς, verbul ἔλιπε din τὸν δ'ἔλιπε ψυχή «sufletul îl părăsi» nu e o substituţie metaforică, ci o realitate mitică a concepţiei animiste despre suflet şi trup, pe cînd verbul κέχυται din κέχυτ' ἀχλύς «ceaţa s-a revărsat» e un transfer metaforic, fără reminiscenţe animiste, care substituie poetic termenul propriu.

★

Uzul exagerat al oricărei metafore toceşte surpriza provocată de transfer, anulează conştiinţa analogiei şi disanalogiei dintre polii săi, transformă metafora în termen propriu. Catahreza împinge metaforele în exmetafore. În Homer metaforele selectate de noi sînt tocite? Limba vorbită sau tradiţia rapsodică, vehiculîndu-le mult, le-a anulat surpriza? Nu. Totuşi multe dintre ele poartă semnele unei circulări intense, însă numai acest lucru nu e suficient pentru coborîrea în exmetaforă. În procesul catahrezei se află numeroase trepte. Dacă ἦβης ἄνθος «floarea tinereţii» îşi păstrează valoarea sa expresivă, metaforică, de la Homer pînă la noi, în schimb «foaia de hîrtie» metaforă mai nouă, a pierdut complet imaginea transferului originar. Multe din metaforele homerice au fost, desigur, recrutate din rîndul expresiilor din limba vorbită sau a formulelor rapsodice. Toate îşi reflectă vechimea în structura lor. Elementele alcătuitoare ale expresiilor din limba vorbită pierd sau păstrează semnificaţia lor individuală. Cele mai vechi au pierdut total sau parţial sensul lexical separat: ἐπὶ ξυροῦ ἀκμῆς «pe vîrf de brici» sau γούνατ' ἔλυσεν «a dezlegat genunchii» însă cele mai noi păstrează independenţa elementelor formative: ῥέεν αὐδή «curge graiul» sau ἵππους πετέσθην «au zburat telegarii». Metaforele selectate din rîndul formulelor rapsodice, în raport cu expresiile metaforice din limba vorbită, atestă o fază mai nouă a gîndirii artistice: ἔπεα πτερόεντα [49], τόν δὲ σκότος (νύξ) ὄσσε κάλυψεν (εἷλε) [50]. Formulele rapsodice mentin, cu mai multă putere decît expresiile idiomatice, semnificaţia proprie a fiecărui cuvînt. Proporţia valorii estetice a acestor transferuri

[46] Cf. XIII, 358; XVI, 425; XVIII, 31; XXI, 114; XXIII, 62 etc.
[47] Cf. XIV, 83 etc.
[48] Cf. XVIII, 22 etc.
[49] *Il.*, I, 201, cf. III, 155; IV, 312; V, 242; VII, 356; VIII, 351; XVI, 6; XX, 20; XXI, 121; XXIII, 601; XXIII, 626 etc.
[50] *Il.*, IV, 461; cf. IV, 563; V, 310; V, 659, VI, 11; XIII, 576; XIII, 580; XIII, 671; XIV, 438; XIV, 519; XVI, 607; XX, 393 etc.

metaforice e inversă față de vechimea lor. Toate, indiferent de vechime, capătă însă o strălucire nouă datorită funcției și frecvenței lor. Au rol plasticizant și se întîlnesc rar. De aceea, firește, surprind. Mult mai tîrziu decît expresiile metaforice orale și formulele rapsodice amintite au apărut, fără îndoială, transferurile metaforice bazate pe un *tertium comparationis* subtil și periferic: λαίνον ἔσσο χιτῶνα «te-ar fi-mbrăcat în haine de piatră»; φράξαντο δὲ νῆας/ἔρκει χαλκείῳ «ci îngrădiră vasele printr-un gard de aramă» etc. Acestea din urmă sînt oare creațiile lui Homer? Nu știm. Nu se poate distinge exact ceea ce aparține limbii vorbite, tradiției rapsodice sau creației sale personale. Metaforele homerice provin din toate aceste trei izvoare. Metafora — potrivită, în speță, pasiunii — e mai propice dramei decît epicului. Totuși, în Homer, metaforele sînt numeroase. Multe sînt însă moștenite. De aceea poartă în sine semnele vehiculării aedice și rapsodice. Metaforele homerice, spre deosebire de metafora din Pindar sau, mai tîrziu, de metafora din Shakespeare, au, în general, slabă forță subiectivă. Nu le putem reconstitui, decît rar, subteranul lor curent emotiv. În raport cu comparația, în care abundă mai des afectivul, metafora homerică are un lujer mai sec și mai monoton. Fluxul transferului emotiv, în structura metaforei, murmură, nu cade năvalnic ca în comparații.

Apariția metaforei artistice nu e legată însă de personalitatea lui Homer, ci de nenumărați poeți anonimi care l-au precedat. Începutul desprinderii gîndirii de animism și realizarea transferurilor metaforice conștiente se petrecuseră în timpuri mai vechi. Dovadă convingătoare stau expresiile și formulele metaforice existente în Homer, care, pentru a deveni expresii sau formule, au circulat mult în folclorul elen.

Marcello Durante, în studiul său despre limba poetică greacă, acordă metaforei verbale, în raport cu metafora nominală, o pondere minimă: «La carica espressiva del discorso non gravita solitamente sulle forme verbali, bensì sugli elementi nominali, sostantivo e aggettivo, nelle loro varie funzioni sintattiche. Il genere che conserva piú fedelmente questa pervalenza stilistica degli elementi nominali del discorso è la lirica corale. La metafora verbale d'alto vole poetico non è familiare alla poesia greca»[51]. Frecvența mai mică a metaforei verbale ar părea firească pentru că, socotim, metafora nominală precede în timp metafora verbală[52]. Asemănările și deosebirile între obiecte ni se par mai concrete, deci mai repede percepute, decît similitudinea și diferența între acțiuni. Structura metaforei nominale, în raport cu structura metaforei verbale, are trepte mult mai concrete. Metafora nominală se poate alcătui și prin prezența ambilor termeni ai comparației ἐπέων νομός «cîmp de cuvinte» dar și prin substituția primului termen: Ἄϊδος κυνέην «coiful lui Hades». Treapta binară e mai veche decît treapta substituției. Metafora verbală nu se poate obține decît prin substituție. În *Iliada* cercetarea noastră a afirmat preponderența metaforei verbale. Acest fenomen dovedește că limba homerică presupune o gîndire artistică avansată în stare de asociații și abstracții deseori îndrăznețe. De aceea primim cu rezerve

[51] Marcello Durante, *Saggio sulla lingua poetica greca*, Palermo, 1960, p. 15.

[52] F. Gummere afirmă că: «The metaphor of the verb is both older and more communal than the metaphor of the substantive» (*The Beginnings of Poetry*, New York, 1901, p. 490). S-a pronunțat obiectiv, socotim noi, asupra acestei opinii Ch. Brooke-Rose: «The author neither develops nor exemplifies these somewhat arbitrary statements» (*A Grammar of Metaphor*, London, 1958, p. 18).

părerea lui M. Durante că în poezia greacă: «sarebbe arduo trovare espressioni come il giorno che muore, i campi che ridono, il ruscello che canta, le fronde che gemono, e altre siffate, usuali nel repertorio della poesia moderna»[53]. Metaforele verbale homerice: ῥέεν αὐδή «curge graiul»; στεναχίζετο γαῖα «geme pămîntul»; φρένες ἠρεθόνται «minţile flutură» etc., sînt, desigur, transferuri verbale «d'alto vole poetico». Mai tîrziu, la Pindar, la tragici, la Platon, frecvenţa lor va creşte.

Să nu ne închipuim însă că metafora homerică are peste tot o structură modernă. În istoria gîndirii umane există grade de abstractizare nu numai între tropi diverşi ci şi, privind în timp, în cadrul aceluiaşi trop. Metafora are o geologie complexă ale cărei straturi se pot dovedi prin cercetări diacronice în perioade distanţate. Homer reprezintă o treaptă pe care gîndirea artistică o foloseşte şi azi în configuraţia sa. În metaforele homerice nominale predomină treapta binară, prezenţa ambilor termeni între care s-a instituit analogia: πυρῆς ἀλεγεινῆς «rugul durerii» pe cînd în metaforele moderne prevalează treapta substituţiei. Prin Homer gîndirea umană nu se depărtase mult de stadiul comparaţiei. Metafora νέφος πεζῶν «norul pedeştrilor» a pornit, firește, de la comparaţia «pedeştrii ca un nor» dar, pentru a potenţa impresia, s-au inversat termenii şi s-au înlăturat elementele de relaţie. Similitudinea s-a amplificat afectiv, s-a trecut de la o alăturare de impresii la un transfer de impresii, a apărut metafora. Metaforele homerice nominale au structură binară: ποιμένι λαῶν; νέφος πεζῶν; στέφανος πολέμοιο; πυρῆς ἀλεγεινῆς; ἥβης ἄνθος; ἕρμα πόληος; ἐπέων νομός etc. Metaforele alcătuite prin substituţie, cu un singur termen, mai abstracte deci, identice cu cele moderne sînt rare: ὑγρὰ κέλευθα; Ἄϊδος κυνέην etc. Metaforele homerice verbale au, de asemenea, o structură specifică. Sînt alcătuite, ca şi metaforele verbale moderne, prin substituţie. Verbele, concrete şi dinamice, luate din sfere senzoriale, sînt asociate cu substantive, în special concrete: ἔφριξεν ἐγχείῃσι «zbîrlea suliţi»; πτῆξε θύμον «sperie inima»; κτύπος βάλλει «ropotul s-aruncă»; ἀποτμήγουσι χάραδαι «taie coline»; şi, mai rar, asociate cu substantive abstracte: ῥέεν αὐδή «curge graiul»; φρένες ἠρέθονται «flutură minţile». Predomină transferurile asociate cu substantive concrete deoarece în perioada homerică substantivele abstracte erau, neîndoielnic, puţine în raport cu cele concrete. Structura metaforelor verbale, alcătuite prin substituţie, probează o putere de abstracţie mai ridicată decît structura metaforelor nominale. Transferurile metaforice complexe, verbal-nominale, folosesc tot substituţia. Şi acestea, ca şi metaforele nominale şi verbale, au funcţie plasticizantă.

Selectarea metaforei homerice cu precădere din sfera naturii concrete, redată însă obiectiv, fără proiectarea eului în lumea fizică şi psihică, mărturiseşte desprinderea gîndirii umane de animism, iar frecvenţa ridicată a metaforei verbale faţă de cea nominală imprimă acţiunii, alături de alte mijloace stilistice, patos dinamic. Prezenţa multiplă a metaforei în Homer, indiferent de paternitate, ne înfăţişează limba sa, ca treaptă avansată a procesului orientării spre abstract a limbii artistice, elene[54]. Metaforele existente în Homer, chiar dacă eliminăm metaforele etimologice, sînt mai numeroase decît comparaţiile. Multe metafore însă, ca structură şi funcţie, se repetă des (cf. ἔπεα πτερόεντα).

[53] Marcello Durante, *op. cit.*, p. 15.
[54] W. R. Stanford, *Greek metaphor*, Oxford, 1936, p. 120.

Metafora homerică dezvăluie, pe lîngă stadiul înaintat al limbii artistice homerice, şi procesul concret de evoluţie al acestui stadiu. În perioada homerică, limba artistică adîncea făgaşe semantice vechi, încă schimbătoare, sau, mai rar, încerca altele noi. C. M. Bowra, în *Tradition and Design in the Iliad*, Oxford, 1930, vorbind despre limbajul homeric spunea că Homer foloseşte o limbă nestabilă (not settled) pentru a fixa forme şi uzuri (to fixe forms and uses) iar J. D. Deniston, referindu-se la particulele limbii vorbite din limbajul artificial homeric, arată « Homer employs his particles with reckless profusion and little definitioness of application »[55]. În seriile metaforei homerice am constatat, în special, tendinţa folosirii termenilor fixaţi semantic. Aşadar limba homerică a fost un stabilizator al sensurilor nestatornice. Folosirea repetată a metaforelor cu aceeaşi structură şi funcţie, contribuia la fixarea şi, implicit, prin diferenţiere contextuală, la progresul limbajului artistic elin. Metaforele îndrăzneţe ale lui Pindar, Eschil, Platon s-au înălţat pe căile fortificate de Homer.

★

Ideea primitivităţii operei homerice au susţinut-o atît Giambatista Vico, cît şi Rémy de Gourmont, dar, fiecare, cu argumente opuse. Învăţatul italian socotea că Homer e reprezentant al unei faze preraţionale, primitive, datorită existenţei multiple a metaforei în opera sa, iar criticul francez confirmă această părere, însă bazat pe inexistenţa metaforei în Homer. Filologii mai noi, printre care şi Tudor Vianu, folosindu-se de argumentele lui Rémy de Gourmont — inexistenţa metaforei la Homer şi apariţia ei la niveluri de gîndire mai recente — înlocuiesc ideea primitivităţii cu alta, care, fără îndoială, e mai apropiată de adevăr: « Homer nu este un poet primitiv — spune Tudor Vianu — ci un poet mai vechi, un moment depăşit al evoluţiei psihologice »[56]. Justificarea acestei păreri e însă nepotrivită: « incontestabilul caracter arhaic al creaţiei homerice nu provine din prezenţa metaforelor care apar la niveluri mai recente, ci tocmai din pricina lipsei metaforei »[57].

Tudor Vianu susţine caracterul vechi al creaţiei homerice bazat pe contribuţiile lui H. Henning şi W. Moog, la care el însuşi adaugă importante întregiri. H. Henning vorbea de « vremea cînd limbile omeneşti au cunoscut numai atributul cu o structură obiectiv-stabilă şi nu cu una labilă », iar T. Vianu amintea de « categoria intermediară a atributelor legate de obiect, care a atins însă forma generală a atributelor labile ». Din aceste realităţi istorico-lingvistice au derivat comparaţiile şi metaforele care, « din punct de vedere gramatical, nu-s decît adjective sau adverbe ». Acest fenomen reflectă realitatea şi se poate verifica la Homer. Numele de culori indică stabil anumite obiecte: ἀργός « albul gîştelor şi vitelor de povară » ἐρυθρός « roşul lichidelor şi al aramei » πολιός « cenuşiul părului şi al fierului », iar termenul al doilea al comparaţiei homerice reprezintă tot un atribut stabil asociat cu un obiect anumit. Dar, deşi comparaţia homerică, amplă, întrebuinţează, cum spune W. Moog, procedeul circumlocuţiunii, totuşi, arată T. Vianu, Homer nu e primitiv, prozaic, pentru că « simţim lămurit că, dezvoltînd sau multiplicînd al doilea termen al comparaţiei sale, poetul cultivă plăcerea superior artistică a variaţiilor pe aceeaşi temă ». În lumina opiniilor lui Henning,

[55] J. D. Denniston, *Greek Particles*, Oxford, 1934, p. 15.
[56] T. Vianu, *op. cit.*, p. 32.
[57] *Ibidem*, p. 34.

Moog şi Vianu, teoria primitivităţii lui Homer, preconizată de Gourmont şi, înaintea sa, de Vico, apare infirmată.

G. Vico, teoretician al animismului, reducînd metafora la personificare — fruct al unei mentalităţi prelogice — întîlnea, firește, datorită acestui criteriu, o abundenţă de metafore în Homer. Tocmai acest lucru l-a determinat să-l eticheteze ca primitiv, moment al infiripării genului poetic în toată forţa sa elementară, forţă care în vremurile noi, spune Vico, se va toci treptat. Rémy de Gourmont, teoretician al sinesteziilor, ferindu-se de limitele concepţiei animiste a lui Vico, socotind metafora «comparaison où manque l'un des termes»[58], apărută tardiv, alunecă în extrema opusă; el neagă metafora la Homer, ajungînd însă tot la părerea primitivităţii lui Homer. T. Vianu şi alţi filologi moderni, recunoscînd inexistenţa metaforei în Homer, avînd în vedere însă şi alte criterii, îl caracterizează ca poet arhaic, nu primitiv. Adevărul, în ambele situaţii, rămîne ascuns.

Homer însă nu este nici primitiv, cum consideră G. Vico şi R. de Gourmont şi nici arhaic pentru motivele prezentate de T. Vianu şi alţi filologi.

Un poet nu este primitiv pentru că are sau nu are metafore. Metafora, fiind instrument de cunoaştere, apărut după desprinderea gîndirii umane de animism, e un argument important în stabilirea unui scriitor antic ca primitiv, dar nicidecum definitoriu. Sînt mulţi creatori moderni în opera cărora se întîlnesc numeroase versuri sau poezii întregi fără metaforă. Amintim, din literatura românească pe Alecsandri, Eminescu, Coşbuc, chiar Arghezi sau, din literatura străină pe Villon, Hölderlin, Puşkin, Whitman, Maiakovski, Ungaretti, Sandburg, Brecht, Apollinaire, Machado şi alţii. Există la toţi aceşti scriitori un flux subteran care inundă procedeele. În fibrele poeziilor autentice circulă forţa interioară a poetului care comunică, fără intermedii figurate, profunda palpitare a spiritului. Simplitatea, străbătută de sinceritate şi vigoare, nu înseamnă primitivitate. Acelaşi fenomen, cu intensităţi şi dimensiuni multiple, are loc şi în Homer. Între Homer şi moderni există însă o distincţie categorică: modernii exclud metafora voluntar, ca reacţie împotriva metaforismului, sau ca simulare a primitivismului, pe cînd aedul elen o foloseşte rar datorită unui stadiu mai vechi de evoluţie a gîndirii. E dependent, firește şi de materia reflectată precum şi de sensibilitatea receptivă a publicului.

Homer nu este nici arhaic — din pricina inexistenţei metaforei — în sensul opiniei lui T. Vianu. Homer este arhaic, pe plan estetic, prin limitele istorice ale reflectării artistice din vremea sa şi, pe plan stilistic, prin existenţa unui anumit tip de metaforă. Metafora homerică nominală are, într-adevăr, structură mai veche, dar nicidecum depăşită. Transferul verbal şi transferul complex, cele mai numeroase în Homer, au însă structură modernă, presupun substituţia.

★

În civilizaţia europeană metafora se întîlneşte prima dată în Homer, însă, pînă la Homer, civilizaţia străbătuse drumuri nemăsurate, îngropate în istorie. Limba şi gîndirea deveniseră capabile să exprime impresii directe nu numai succesiv, ci şi simultan. Cînd Homer spune μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή «curge graiul mai dulce ca mierea», surprinde integral autentice impresii sinestezice. Sinestezia e o transpoziţie provenită din asociaţia unor sfere de senzaţii diverse. Homer, aici, materializează un termen auditiv, printr-un determinant gustativ şi altul

[58] Rémy de Gourmont, *op. cit.*, p. 87.

tactil. Mulţi teoreticieni au înţeles prin sinestezie nu numai un transfer senzorial, ci şi asociaţia între o noţiune abstractă şi una senzorială, sau între o noţiune morală şi una senzorială [59]. Dacă am accepta aceste păreri [60], ar însemna că numărul sinesteziilor homerice s-ar mări considerabil: φρένες ἠερέθονται «minţile flutură»; ἔτρεψεν φρένας «întorcea suflete» etc. Aşadar, opinia lui Rémy de Gourmont, aplicată fără rezerve la Homer, e neadevărată: «Les sensations étant successives, le langage est successif. Homère décrit un fait, puis il le compare à un autre fait analogue... le style homérique, représentatif d'une manière primitive de voir la vie, est en contradiction absolue avec nos tendances synesthésiques» [61]; rămîne valoroasă însă analiza logică a structurii psihologice şi lingvistice a începuturilor comparaţiei şi metaforei care, fără îndoială, s-au produs aşa, însă pe o treaptă mai veche a istoriei.

Existenţa sinesteziei în structura metaforei homerice ne întăreşte convingerea că limba homerică reprezintă, incontestabil, o fază avansată a limbii artistice elene. Limba homerică, secole de-a rîndul, din antichitate pînă acum, a constituit un preţios îndreptar pentru limbile literare europene. Quintilian, consemnînd valoarea specificului homeric, spunea: «căci el, după cum însuşi zice că toate rîurile şi izvoarele îşi iau începutul din ocean, a dat şi imbold pentru toate părţile artei stilului» [62]. Modernii i-au amplificat creator, în diverse domenii, tradiţia.

★

În urma analizei întreprinse mai sus, putem afirma că, în Homer, pe lîngă metaforele în sens larg cercetate de diverşi învăţaţi, există metafore şi în sens restrîns. Se percep însă numai distingîndu-le de mit. Desprinderea gîndirii umane de animism a făcut posibilă apariţia tropilor autentici. De la transferul mitic, confuz, s-a trecut la transferul metaforic, lucid. Mitul nu e metaforă, ci precede, ca structură, metafora. Epitetul şi comparaţia, desprinse de prototipurile lor inconştiente din faza mitică sînt, între mit şi metaforă, trepte artistice intermediare. Metaforele homerice au puternice rădăcini folclorice. Provin, aproape pretutindeni, din limba vorbită şi din tradiţia rapsodică. Se întrevăd însă şi creaţii personale. Treptele vechimii lor se reflectă în structura acestora. Toate au rol plasticizant. Selectarea metaforei din cosmosul extrauman atestă începuturile detaşării omului de animism, iar preponderenţa transferului verbal, faţă de cel nominal, conferă dinamică stilistică epopeii. Frecvenţa ridicată a metaforei cu aceeaşi structură şi funcţie contribuie, prin fixarea sensurilor nestatornice şi, implicit, prin diferenţieri contextuale, la progresul limbii artistice elene. Primitivitatea gîndirii homerice, legată de lipsa metaforei în sens restrîns, precum şi negarea tendinţelor sinestezice, nu sînt întemeiate. Limba homerică reflectă, pe plan literar, o fază avansată a limbii artistice elene, care stă la baza limbilor literare moderne şi, pe plan filozofic, o treaptă însemnată a trecerii de la reprezentare la concept.

---

[59] A. Carnoy, *La Science du mot. Traité de sémantique*, Louvain, 1927, p. 278 şi urm.

[60] M. Mancaş în *La synesthésie dans la création artistique de M. Eminescu, T. Arghezi, M. Sadoveanu*, din Cahiers de linguistique théorique et appliquée, 1962, socoteşte aceste transpoziţii ca pseudosynesthésie, adică asociaţii de termeni realizate prin contiguitate, nu prin asociaţie.

[61] Rémy de Gourmont, *op. cit.*, p. 91.

[62] Quintilian, *Institutiones oratoriae*, X, 46.

IMAGINEA CONDUCĂTORULUI IDEAL ŞI PREMISELE EI FILOZOFICE ÎN CONCEPŢIA LUI TUCIDIDE

DE

ALEXANDRU CIZEK

În urma consolidării independenţei prin victoria asupra perşilor, Grecia şi mai cu seamă Atena au cunoscut o mare înflorire materială, concomitentă cu apogeul democraţiei sclavagiste. Pe planul suprastructurii, aceste condiţii au determinat dezvoltarea maximă a literaturii şi artelor. Gîndirea greacă a inaugurat noi direcţii de cercetare a societăţii şi naturii omeneşti în spirit ştiinţific. Scriind istoria războiului peloponeziac, Tucidide inaugurează cercetarea ştiinţifică, obiectivă a faptelor omeneşti, rupînd pe deplin cu tratarea epică, legendară, conformă tradiţiei logografilor. Istoricul atenian se află la convergenţa a două curente inovatoare ale gîndirii greceşti contemporane lui: mişcarea sofistă şi şcoala hipocratică.

Mişcarea sofistă pe de o parte continuă şi aprofundează preocuparea către universalul omenesc, către generic, caracteristică fundamentală a spiritului elin [1]. Totodată, sofiştii, cei dintîi, au aplicat conduitei umane, societăţii omeneşti în general, principiul cauzalităţii mecanice, descoperit şi aplicat de filozofii ionieni în universul fizic [2].

Sofiştii au introdus în domeniul omenesc conceptul-natură (φύσις) şi legea determinării mecanice, nemiraculoase a faptelor omeneşti (ἀνάγκη φύσεως). Sofiştii au conceput noţiunea psihologică unitară a naturii omeneşti ca entitate imanentă, incluzînd în ea o potenţialitate dinamică permanentă. Doctrina sofistă a pus în antagonism legea naturii cu legile societăţii (νόμος), artificiale, neconectate esenţei omeneşti [3], avînd rădăcini în morala religioasă şi în dreptul cutumiar al unei epoci istorice depăşite.

Planul divin, astfel delimitat de societatea omenească, ajunge să fie subordonat în mod convenţional aceleiaşi ἀνάγκη φύσεως — determinare naturală [4].

Una din consecinţele teoriei dreptului natural este echivalarea morală: este

[1] W. Jaeger, *Paideia. La formazione dell'uomo greco* — (trad. Luigi Emery), Firenze, 1936, I, p. 568.

[2] John Finley, *Thucydides*, Cambridge Mass., 1947, p. 42.

[3] Antifon Sofistul fragm. 44 A, 1—5 în: H. Diels — W. Kranz, *Die Fragmente der Vorsokratiker*, Berlin, 1959, II, p. 347—350.

[4] Tucidide, *De bello Peloponnesiaco*, ed. Boehme, Lipsiae, 1901, V, 105, 2.

StCl, IX, 1967, p. 41—58, Bucureşti

just ceea ce este în folosul celui mai puternic — (τὸ δίκαιον συμφέρον τοῦ κρείττονος) care fundamentează pe planul politic doctrina hegemoniei [5].

Pe de altă parte, Hipocrate şi elevii săi, prin natura preocupărilor lor, sînt interesaţi de ceea ce este specific şi concret în manifestările omeneşti. Obiectul de cercetare îl constituie simptomele şi evidenţele bolii şi sănătăţii (τεκμήρια, σημεῖα) cît şi circumstanţele în care au loc. Prin cunoaşterea riguroasă a simptomelor se ajunge la înţelegerea semnificaţiilor, la cauze (προφάσεις). Prin asimilarea celor două serii de elemente, între care, în termeni moderni vorbind, există raportul cauză-efect, cercetătorul hipocratic dobîndeşte facultatea prognozei [6].

Doctrina hipocratică extinde cîmpul de aplicabilitate al concluziilor ei în domeniul vieţii societăţii, interferînd astfel preocupările filozofiei morale sofiste. Este interesant de remarcat că funcţia prognostică este în acelaşi timp consecinţa argumentului sofist — τὸ εἰκός — care exprimă probabilitatea, plauzibilitatea proprie unui fapt de a se petrece conform cu natura lui [7].

Pe planul studierii istoriei, Tucidide adoptă spiritul de cercetare al celor două curente ale gîndirii contemporane, situîndu-se, aşa cum am remarcat, la convergenţa dintre ele, dar realizează totodată o sinteză originală. Cercetătorii moderni acreditează existenţa unor legături directe între Tucidide şi Hipocrate, în timp ce Antifon este considerat maestrul istoricului atenian.

În această ordine de idei, metoda de cercetare a istoricului preconizează căutarea adevărului [8] — Ζήτησις τῆς ἀληθείας. Narareа evenimentelor reale în toate amănuntele lor, rigurozitatea în stabilirea cronologiei sînt similare metodei de cercetare a specificului, caracteristică şcolii hipocratice. Aplicat pe plan istoric, principiul cauzalităţii presupune posibilitatea de a vedea într-o lumină clară evenimentele trecute şi de a prevedea pe cele viitoare, care conform cu natura omenească vor fi similare [9]. Expresia κατὰ τὸ ἀνθρώπειον echivalentă în alte contexte cu ἀνθρωπεία φύσις, τρόπος are aceeaşi semnificaţie în concepţia lui Tucidide ca şi în doctrina sofiştilor. Natura omenească este esenţa psihologică general-umană care imprimă cursului evenimentelor, faptelor omeneşti, în general, o anumită determinare, o anumită probabilitate de desfăşurare şi implicit o limitare a cauzalităţii. Acest lucru permite previzibilitatea, prognoza, termen împrumutat de la Hipocrate. De aici istoricul deduce funcţia pragmatică a operei sale, care este un bun pentru eternitate — κτῆμα εἰς ἀεί [10], un manual al omului de stat, în care se pot citi în viitor soluţiile problemelor politice, deoarece cauzele şi efectele sînt asemănătoare celor petrecute.

Tucidide atribuie naturii omeneşti ca trăsătură inerentă potenţialitatea dinamică, desemnată prin termenul polypragmosyne, a cărui semnificaţie este satisfăcător redată într-un context referitor la caracterul atenienilor: «a nu rămîne inactiv,

---

[5] Platon, *Republica*, 338, a, b, c; *Gorgias*, 483 c, 484 a, 490 a; *Protagoras*, 337 c; Tucidide, V, 90; 105, 4.

[6] Hipocrate, Περὶ ἀρχαίης ἰητρικῆς, 8, 20; *Prognosticon* 1 Περὶ διαίτης ὀξέων νόθα, 6; Ἐπιδημίαι, 3, 17 ιά; cf. Ch. N. Cochrane, *Thucydides and the Science of History*, Oxford-London, 1929, p. 9.

[7] J. Finley, *op. cit.*, p. 47.

[8] Tuc., I, 20, 3.

[9] Tuc., I, 22, 4.

[10] Tuc., *ibidem* şi A. şi M. Croiset, *Hist. de la litt. grecque*, Paris, 1929—1935, IV, p. 113.

a nu lăsa nici pe alții să fie »[11]. Pe baza unei atari concepții asupra naturii omenești, Tucidide identifică comunitatea social-politică, statul, cu individul uman.

Platon teoretizează coexistența a trei principii în spiritul omenesc — principiul rațional — λογιστικόν, afectul — ἐπιθυμητικόν și curajul — θυμοειδές. Acesta din urmă secondează rațiunea în dominarea afectului, în cazul omului ideal. Formele de guvernămînt, proiectul statului ideal și în general chestiunile sociale, politice sînt considerate de Platon prin prisma raporturilor care se stabilesc între cele trei principii care structurează atît individualitatea omenească cît și statul[12].

Concepția psihologică tucidideică distinge în structura spiritului omenesc principiul intelectual — γνώμη — de cel afectiv, dar acțiunile omului sînt interpretate ca rezultante ale personalității unitare[13].

Individualitatea omenească și comunitatea statală, concepute astfel ca unitare și similare prin natura lor, sînt dinamizate de *polypragmosyne* și tind către o maximă autorealizare.

Componentele polypragmosynei sînt — ἔρως — pasiune, ardoare, și ἐλπίς — speranța, manifestate exterior prin impulsuri, porniri — ὁρμαί[14]. Morala individuală a sofiștilor concepea ca ideal de viață »a te lăsa în voia pasiunilor, dîndu-le cît mai multă creștere, a căuta cu tot curajul și din toate forțele să le dai satisfacție »[15]. În felul acesta sofiștii reinterpretau hybrisul în opoziție cu morala seculară (nimic peste măsură — μηδὲν ἄγαν) prezentă în tradiția literară începînd cu Hesiod, liricii, pînă la tragici și Herodot. Hybrisul este astfel ridicat la rangul de principiu moral care justifică descătușarea pasiunilor individuale de orice opreliște străină propriei naturi. Măsura faptelor aparține în exclusivitate personalității omenești.

Tucidide refuză limite impulsurilor naturii omenești care transgresează normele moralei sociale — nomosul, precum și orice altă constrîngere sprijinită de forță[16].

Pe plan politic, teoria *physis*-ei are un imens cîmp de aplicare. Doctrina hegemoniei intuită de sofiști, dezvoltată în toate consecințele de Tucidide, propune *polypragmosyne* ca bază psihologică a expansionismului, ca forță motrice în progresul comerțului, înfloririi și expansiunii economice, maritime. În contextul epocii sale, imperiul atenian era fundamentat psihologic de *polypragmosyne*[17].

Pe plan politic, Tucidide distinge în esență două efecte ale dinamismului naturii omenești: lupta pentru libertate și lupta pentru a domina pe alții[18].

Statul atenian, în care aveau conducerea posesorii bunurilor mobiliare, meșteșugarii, marinarii, comercianții, asigura libertatea nelimitată de dezvoltare a individului[19], realizarea sa conform cu specificul naturii omenești dinamice. Acest

---

[11] Tuc., I, 70, 8.
[12] Platon, *Republica*, 437—444.
[13] Tuc., IV, 108, 4 și Ch. Cochrane, *op. cit.*, p. 19.
[14] Tuc., III, 45, 5, 7; IV, 4, 1.
[15] Platon, *Gorgias*, 492 a.
[16] Tuc., III, 45, 7; III, 84, 2.
[17] W. Jaeger, *op. cit.*, p. 577 și V. Ehrenberg: *Polypragmosyne*, în Journal of Hellenic Studies, 1947, p. 47.
[18] Tuc., III, 45, 7 și I, 76, 3.
[19] Tuc., II, 37, 3 și VII, 69, 2.

lucru presupunea atît participarea la viaţa politică şi spirituală a statului cît şi înavuţirea, ridicarea condiţiei materiale [20].

Statul atenian, ca sumă a cetăţenilor caracterizaţi de spirit întreprinzător, în cel mai înalt grad, este în aceeaşi măsură — foarte activ — πολυπράγμων — urmărind hegemonia lumii greceşti. Calea de realizare este talasocraţia, adoptarea modului de viaţă comercial-maritim — care asigură totodată şi progresul material al societăţii [21]. În incursiunea pe care o face în trecutul Greciei, uzînd de metoda deducţiei inverse — cunoaşterea stărilor din trecut pe baza celor din prezent [22], Tucidide se relevă, după expresia lui A. Thibaudet, un fiu al talasocraţiei ateniene, în a cărui gîndire politică hrematismul ocupă un loc foarte important [23]. Statele talasocratice ale regilor Minos, Agamemnon sînt interpretate ca arhetipuri ale imperiului atenian contemporan istoricului. Aceiaşi factori — tezaurul, flota, stăpînirea insulelor — caracterizează istoria stăpînilor mării pînă la atenieni. Statul atenian consecvent naturii sale dinamice era obligat la o continuă extindere, căreia nu i se puteau prevedea limite.

În succesiunea evenimentelor, izbucnirea războiului peloponeziac are drept cauză reală — ἀληθεστάτη πρόφασις — dar foarte puţin vizibilă (ἀφανεστάτη) — creşterea puterii Atenei în măsura în care spartanii neputînd să-i întrevadă limite, se socoteau direct ameninţaţi [24].

Opoziţia: ἀληθεστάτη — ἀφανεστάτη este semnificativă pentru concepţia istorică tucidideică. Istoricul trece dincolo de relatarea brută a faptelor care ar fi relevat drept cauze ale războiului decretul contra Megarei, ori alianţa Atenei cu Corcira, ceea ce acreditează de fapt comicii şi mai tîrziu Plutarh. Adevărata cauză rezida în natura primejdioasă a dominaţiei Atenei.

Cele două discursuri pericleene din cartea a II-a trasează imaginea statului atenian la apogeul dezvoltării materiale şi spirituale, într-un moment de echilibru social şi politic ideal. Apogeul Atenei este în acelaşi timp socotit ca o culme, ca treapta cea mai de sus, neatinsă pînă atunci a evoluţiei societăţii greceşti. Termenii superlativi: forţa cea mai mare, statul cel mai bogat şi mai mare, care definesc momentul respectiv, sînt prezenţi nu numai în elogiul funebru, socotit o idealizare a Atenei [25], ci şi în ultimul discurs al lui Pericle, cu mult mai realist. Acest lucru ne dă siguranţa că Tucidide a apreciat în mod constant Atena pericleană ca maxima împlinire a potenţialităţii inerente unui organism politic, pînă în acel moment.

Schiţînd o atare ipostază politică, Tucidide nu admite nicidecum un punct terminus începînd cu care dinamismul extinderii Atenei ar stagna. Atingînd ἀκμή — culmea — Atena era pusă în alternativa: a fi consecventă cu a sa polypragmosyne, deci a fi angrenată mai departe în mersul evenimentelor istoriei, tinzînd către un moment superior, sau a adopta ἡσυχία — inactivitatea externă, deci a

---

[20] Tuc., II, 40, 1, 2 şi G. Glotz, *La cité grecque*, Paris, 1928, p. 151—153.

[21] Tuc., II, 13, 2 şi K. Ottfried Müller, *Hist. de la litt. grecque* (trad. Hillebrand), Paris, 1865, II, p. 547.

[22] Theodor Gomperz, *Les penseurs de la Grèce. Hist. de la philosophie antique* (trad. A. Reymond), Paris, 1928, p. 546.

[23] A. Thibaudet, *La campagne avec Thucydide*, Paris, 1922, p. 185 şi Jacqueline de Romilly, *Thucydide et l'impérialisme athénien*, Paris, 1947, p. 305.

[24] Tuc., I, 23, 6 şi Ott. Müller, *op. cit.*, p. 547—548.

[25] Ehrenberg, *op. cit.*, p. 48.

degenera — ceea ce este conform firii [26] pînă la distrugerea propriei existențe. Este un loc comun în discursurile oamenilor de stat atenieni — Pericle, Kleon, Eufemos — identificarea între imperiul Atenei și stăpînirea tiranului [27].

Menținerea imperiului, respectiv a puterii politice, în cazul tiranului, se face și din considerentul onoarei — τίμη, — dar mai cu seamă de teamă și din interes [28] (δέος, ὠφελεία). Ἡσυχία — inactivitatea — neangajarea într-o politică ambițioasă, nerealizarea pe plan economic și politic conveneau numai statelor anacronice, guvernate de legi imuabile, cum erau Sparta și Chios. Relația dintre tipul economic de stat și conduita sa politică în exterior este sesizată de istoricul atenian.

Statul foarte activ, în speță Atena, angajat în lupta pentru hegemonie, este determinat să întreprindă fără încetare noi acțiuni, să aibă elasticitate și supleță în cazul eșecurilor, ambiție și mai mare în caz de reușită [29]. Cele mai mari cinstiri pentru stat cît și pentru cetățeni se obțineau cu prețul înfruntării unor mari primejdii.

Primul discurs al corintienilor la Sparta trasează o adevărată tipologie psihologică a atenienilor, de fapt a statului lor, ale cărei componente revin ca un lait motiv în toate discursurile apologetice sau acuzatoare referitoare la expansionismul Atenei.

Este demnă de remarcat comparația pe care o face Tucidide între tactica politică și artă. În politică, ca și în artă, este necesar să stăpînești întotdeauna noi procedee. Spiritul de inovație — ἐπιτέχνησις — și mai cu seamă extrema mobilitate — νεωτεροποιά — sînt caracteristicile fundamentale ale atenienilor, polypragmosyne — ridicată la un indice superior [30]. Toate aceste trăsături specifice atenienilor converg către circumscrierea imperiului (Atenei) într-o continuă expansiune politică, fără limite previzibile. În discursul lui Alcibiade la Atena se reia, aproape în aceiași termeni ca în ultimul discurs periclean, ideea extinderii permanente a stăpînirii Atenei [31].

Intrarea în război cu Peloponezul și aliații săi, după cum am văzut mai sus, se înscria în seria acțiunilor necesare menținerii și extinderii imperiului maritim. În timpul războiului, strategia pericleană își propunea să obțină dominația absolută asupra mării. Atena fiind stăpînă asupra unei părți din teritoriile accesibile pe mare — insulele — marina atenian ă, cea mai puternică din lume, urma să cucerească celelalte insule, nesupuse încă, fără ca vreo putere sau vreun rege să se poată opune [32].

În mod necesar, Atena era determinată să perpetueze războiul, să multiplice cîmpurile de luptă, ajungînd la ubiquitate [33]. Cucerirea Pylosului, Citerei, Melosului, în cele din urmă atacarea Siciliei își au locul în mod logic în acest război insular. Planurile de cucerire a Italiei, Iberiei, Cartaginei nu sînt de domeniul fanteziei, ci relevă sensul hegemoniei mondiale, către care tindea Atena prin mersul firesc al lucrurilor. Inițiată de Temistocle, continuată cu mult succes de Pericle,

---

[26] Tuc., II, 64, 4.
[27] Tuc., II, 63, 2 și III, 37, 1.
[28] Tuc., I, 75, 3; III, 40, 4; I, 76, 2; V, 99.
[29] Tuc., I, 70, 6, 7, I, 144, 3.
[30] Tuc., I, 71, 3, I, 102, 3, I, 70, 2.
[31] Tuc., VI, 18, 2, 3, II, 63, 2.
[32] Tuc., II, 62, 2; J. de Romilly, *op. cit.*, p. 104; Thibaudet, *op. cit.*, p. 90—91.
[33] A. Thibaudet, *op. cit.*, p. 113.

extinderea imperiului atenian, provocînd războiul peloponeziac, avea şansele deplinei reuşite şi după moartea lui Pericle.

În concepţia lui Tucidide, vitalitatea statului atenian permitea cucerirea Siciliei, după cum a făcut posibilă rezistenţa timp de 10 ani la atacurile întregii lumi coalizate contra ei: Sicilia, Peloponezul şi aliaţii lui şi imperiul persan. Atît victoria în războiul peloponeziac cît şi hegemonia mondială, ca proiect mai îndepărtat, erau perfect legitimate, reprezentau împlinirea sensului istoriei lumii. Pe diferite etape, arhetipuri ale Atenei imperiale jalonau la o scară redusă drumul către hegemonia mondială prin talasocraţie.

Succesele şi eşecul final al expansionismului Atenei sînt explicate de Tucidide pe planul abstract al confruntării dintre trei factori imanenţi oricărei activităţi omeneşti: polypragmosyne (dinamismul specific naturii omeneşti), principiul raţional (γνώμη sau σύνεσις) şi τύχη (neprevăzutul, întîmplarea).

Preeminenţa raţiunii, intelectului şi controlul exercitat asupra polypragmosynei preveneau orice vicisitudini ale τύχη-ei şi asigurau deplina reuşită a acţiunilor omeneşti în general [34].

Lipsa conducerii de către raţiune subordona activitatea omenească afectului — desemnat de obicei prin termenul ὀργή, violenţa pasiunilor — avînd ca efect alterarea esenţei polypragmosynei, transformarea ei în πλεονεξία — ambiţie excesivă [35] a conduitei omeneşti. Actele omeneşti devin infinit supuse hazardului şi sînt sortite în mod logic eşecurilor.

În termeni politici, istoricul condiţionează expansionismul atenian, existenţa imperiului ei, în ultimă instanţă, de felul guvernării interne a statului. Guvernămîntul democratic atenian legifera participarea tuturor cetăţenilor la viaţa polisului în toată complexitatea aspectelor: politice, economice, spirituale. Specificul acestei existenţe consta în promovarea individualităţii, în dezvoltarea armonioasă a acesteia, realizînd sinteza dintre cultivarea spirituală — neexcesivă — (ἄνευ μαλακίας) [36] şi viaţa activă. Prin aceasta se înţelegea atît participarea la treburile statului cît şi munca productivă [37], două aspecte conciliabile prin excelenţă în statul democratic atenian. Activitatea politică comporta ca primă ipostază cunoaşterea şi înţelegerea chestiunilor de politică internă şi externă (γνῶναι τὰ πολιτικά) de către cetăţeanul atenian ca auditor al dezbaterilor politice. În calitate de participant la puterea deliberativă, cetăţeanul atenian avea posibilitatea de a discerne cea mai bună soluţie politică propusă şi a sancţiona transpunerea ei în practică [38].

Ipostaza de orator politic constituia cea mai importantă consecinţă a guvernămîntului democratic. Talentul oratoric era singura modalitate de afirmare a preponderenţei opiniilor politice proprii, în adunările deliberative. Capacitatea politică era cu totul ineficace fără exprimarea oratorică, fără o interpretare clară şi persuasivă [39].

În condiţiile vremii, retorica profesată de sofişti devenise indispensabilul vehicol al gîndirii politice [40]. Discursurile oamenilor de stat aveau darul de a contura

[34] Tuc., I, 144, 4, II, 64, 6, II, 65, 9.
[35] Tuc., V, 111, 2, IV, 17, 4, I, 120, 4, III, 82, 6; Ehrenberg, *op. cit.*, p. 49.
[36] Tuc., II, 40, 1, II, 41, 1.
[37] Tuc., II, 40, 1, 2.
[38] Tuc., II, 40, 2, VI, 39, 1.
[39] Tuc., II, 60, 5, 6; Léon Robin, *La pensée grecque*, Paris, 1923, p. 166 şi 170.
[40] John Finley, *op. cit.*, p. 89.

mersul probabil al evenimentelor, crezînd siguranța că acțiunile nu sînt lăsate la voia întîmplării [41].

Spiritul de egalitate nu însemna un cult al mediocrității, ci stimula manifestarea și realizarea calitativă a oricărui cetățean în slujba statului, indiferent de condiția lui socială [42]. Autorealizarea calitativă a propriei personalități este exprimată foarte pregnant prin termenii οἰκειοτάτη γνώμη — entitate spirituală a cetățeanului atenian, opusă trupului — ἀλλοτριώτατον — alienabil și gata de jertfă [43]. Statul democratic promova astfel o aristocrație a meritului capacității intelectuale [44], ca un corolar al liniei de maximă politizare a cetățenilor.

Tucidide stabilește astfel corelația dintre sistemul constituțional bazat pe isonomie și isegorie și conducerea în fapt (ἔργῳ) a statului de către conducătorul ideal, textual primul cetățean — πρῶτος ἀνήρ — a cărui calitate esențială este inteligența (înțelegerea) superioară a chestiunilor politice [45].

Existența conducătorului exemplar este pe de altă parte o necesitate din punctul de vedere al politicii externe, o cerință a expansionismului promovat de statul democrat. Discrepanța dintre perfecta egalitate și libertate a cetățenilor în interior și politica de forță, tirania, promovată cu consecvență în afară, se poate rezolva numai prin acceptarea preeminenței autorității unui șef care să asigure o linie fermă în politica externă. Ambele tendințe, în aceeași măsură intrinsece statului atenian în secolul al V-lea, deși sînt determinate de contexte social-politice deosebite, urmîndu-și fiecare logica propriului sens, converg către același punct: acceptarea preponderenței principiului rațional.

Capacitatea intelectuală, intrinsecă conducătorilor ideali, comportă maxima împlinire a celor două ipostaze ale cetățeanului atenian: γνῶναι τὰ δέοντα, a cunoaște cele necesare, și ἑρμηνεῦσαι ταῦτα — a le explica [46].

Calitatea intelectuală, exprimată și prin inteligență este concepută ca un talent înnăscut sau format. Cei înzestrați cu această calitate sînt numiți de istoric cel mai frecvent — οἱ συνετοί, συνετώτατοι și alcătuiesc o galerie de personalități foarte variate. Tucidide, de obicei foarte reținut în arta portretului, manifestă o deosebită grijă de a atribui acest epitet tuturor personalităților considerate a fi marcat istoria lumii grecești sau istoria Atenei prin activitatea lor. Temistocle ocupă un loc aparte în admirația istoricului pentru oamenii de stat proeminenți. Este desemnat ca συνετός, dar și mai pregnant prin κράτιστος γνώμων — foarte inteligent. Inteligența lui Temistocle este o forță naturală, altfel exprimată prin οἰκεία σύνεσις, geniu înnăscut. Tucidide socotește capacitatea intelectuală nativă, care nu datorează nimic studiului, demnă de toată admirația [47]. Distincția făcută nu presupune în nici un caz deprecierea educației.

Pericle, Hermocrate, Alcibiade, Antifon, Teramene, Phrynihos sînt apreciați cam în aceeași termeni: οὐκ ἀσύνετος, nu lipsit de inteligență, sau: οὔτε ἀδύνα-

---

[41] Tuc., II, 40, 2, III, 42, 2.
[42] Tuc., II, 37, 1, 40, 2; Cochrane, *op. cit.*, p. 22.
[43] Tuc., I, 70, 6 și A. W. Gomme, *A historical Commentary on Thucydides*, Oxford, 1959, p. 231.
[44] W. Jaeger, *op. cit.*, p. 596.
[45] Tuc., II, 65, 10.
[46] Tuc., II, 60, 5.
[47] Tuc., I, 138, 3, 4; Cochrane, *op. cit.*, p. 23.

τος γνῶναι — nu lipsit de capacitatea de a înțelege, κράτιστος ἐνθυμηθῆναι [49] — foarte puternic în ce privește inteligența.

Omul de stat prin inteligența sa discernea τὰ δέοντα, ceea ce era de făcut, adică elementele decisive într-o situație prezentă [49]. Capacitatea de a acționa prompt și eficace [50] conferea omului de stat — primului cetățean — reputația δυνατώτατος πράσσειν, foarte capabil să acționeze, bazată pe importanța faptelor săvîrșite. Oamenii politici de seamă au marcat în istoria Atenei momente cruciale, fiind inspiratorii și realizatorii unor mari acțiuni. Temistocle este socotit inspiratorul luptei navale în strîmtoarea de la Salamina [51].

Pericle este prin excelență primul cetățean, conducătorul Atenei în epoca ei cea mai glorioasă. Lovitura de stat oligarhică din anul 411, deși era un lucru foarte important și greu de realizat (μέγα ὄν, χαλεπόν) însemnînd suprimarea democrației seculare în Atena, a reușit fiind pusă la cale de bărbați inteligenți [52].

Primul cetățean era în aceeași măsură capabil să prevadă cursul evenimentelor viitoare, avînd facultatea prognozei. Este vădită o dată mai mult identificarea între metoda științei medicale și politica concepută ca știință, care lucrează cu elemente în aceeași măsură pozitive și demonstrabile [53]. Temistocle conjectura în bună parte mersul evenimentelor viitoare, în timp ce Pericle, sesizînd în ce rezida adevărata forță a Atenei, a putut sugera tactica ideală de urmat în războiul peloponeziac pentru obținerea victoriei [54]. Talentul oratoric, capacitatea de a se exprima în dezbaterile politice — ἑρμηνεῦσαι — constituia, după cum am amintit mai sus, cea de a doua calitate necesară primului cetățean. Susținută de elocvență, rațiunea intra în competiție perpetuă cu ἀμαθία — violența — inspirată de ὀργή — ignoranța simplistă, disputîndu-și autoritatea supremă în stat.

În viața politică, Pericle, Diodot, probabil și Alcibiade, cît și alți oameni de stat au înfruntat pe adepții ignoranței (echivalentă în alte contexte cu — ἀπαιδευσία — needucarea spirituală), mai precis adversarii raționalismului și educației retorice reprezentate la Atena de sofiști. După definiția platonică, ἀμαθία ar fi starea de revoltă a spiritului contra științei, rațiunii, judecății [55].

După părerea lui John Finley, care face o apropiere pe deplin justificată între teoria politică a lui Kleon și un pasaj din *Andromaca* lui Euripide [56], adepții ignoranței ar reprezenta un curent al opiniei din timpul războiului. În schimb însă, în alte pasaje Tucidide asociază ἀμαθία cu înțelepciunea spiritului lacedemonian, σωφροσύνη, opusă noțiunii de σύνεσις, în înțelesul de cultivare a spiritului [57], educație retorică.

În ambele contexte, ἀμαθία semnifică de fapt același lucru: neîncrederea și ostilitatea față de individualismul cetățenesc care încalcă νόμος-ul social-politic anacronic dar necriticabil. În contextul politic atenian adepții înțelepciunii și simplității ignorante — οἱ φαυλότεροι — negau eficacitatea cîrmuirii statului de către

[49] Tuc., II, 34, 6, VI, 72, 2, VIII, 68, 4; 68, 1, 27, 5.
[49] Tuc., I, 138, 3, II, 60, 5.
[50] Tuc., *ibidem*.
[51] Tuc., I, 74, 1.
[52] Tuc., I, 74, 1, 139, 4, VIII, 68, 4.
[53] Tuc., II, 65, 6; Hipocrate, *Prognosticon*, 1.
[54] Tuc., I, 138, 3, II, 65, 5, 6, 13.
[55] Platon, *Legile*, 689 a-b.
[56] John Finley, *op. cit.*, p. 172; Tuc. III, 37, 3; Euripide, *Andromaca*, 479—485.
[57] Tuc., I, 84, 2, 3; 68, 1.

o elită inteligentă, pronunțîndu-se pentru respectarea rigidă a unor principii politice, a unei tactici politice date, deci contrar spiritului de inițiativă îndrăzneață specific atenienilor. În competiția pentru putere, adepții simplității, în ciuda elocvenței și supleței intelectuale a adversarilor, opunînd inerției disprețuitoare a acestora îndrăzneala în acțiuni, ieșeau învingători [58]. Subminarea lui Alcibiade de către rivalii săi politici, cu mult inferiori, constituie exemplul cel mai edificator.

Consecința cea mai gravă a politicii duse în spiritul ignoranței era inocularea violenței (ὀργή) și temerității (θάρσος) în acțiunile statului [59]. Expansionismul necontrolat de rațiune degenera în πλεονεξία — ambiție excesivă de a domina.

Tucidide atribuie naturii omenești, în general, demosului atenian, în special [60], ὀργή — ca o constantă afectivă, latentă în timp de pace și echilibru social, cînd dinamismul specific omului este îndrumat și controlat fie de puterea rațiunii, fie de legi. Războiul este însă un profesor de violență — βίαιος διδάσκαλος (de remarcat plasticitatea expresiei), care ridică la aceeași tensiune violența afectelor poporului [61]. Oamenii de stat de tipul lui Kleon (adepții ignoranței) sînt în egală măsură promotorii violenței și ca atare reușesc să devină populari în timpul războiului [62].

Se pot distinge două aspecte ale ὀργή — în funcție de reușita momentană sau de insuccesul acțiunilor pe care le inspiră. În ambele cazuri premisele de la care se pleacă sînt de ordin afectiv, speranța —ἐλπίς — fiind prezentă ca forță motrice în toate acțiunile angajate [63]. Speranța se sprijină pe o apreciere nerealistă, irațională a conjuncturii și a mijloacelor cu care se întreprinde acțiunea. Termenii: ἀλογία, ἀλογίστως — lipsă de rațiune sau παρὰ καιρόν — în chip nepotrivit, βούλησις ἀσαφής — hotărîre nelucidă — indică lipsa judecării, deliberării rationale sau iresponsabilitatea în intreprinderea acțiunilor, în timp ce termenii παρὰ δύναμιν — peste puteri — μακροτέρα τῆς δυνάμεως — aproape cu același înțeles, — indică lipsa suportului material [64].

Succesele militare datorate mai degrabă neprevăzutului inspiră demosului atenian ambiția excesivă de extindere în afară, fără nici o calculare a șanselor în raport cu forțele puse în joc.

Refuzul de a încheia pace cu Sparta în urma cuceririi Sfakteriei, condamnarea strategilor din prima campanie în Sicilia se înscriu ca etape ale hybrisului necontrolat de autoritatea conducătorilor rationali, anihilați de preponderența celor de tipul lui Kleon. În aceeași măsură au fost provocate de ὀργή revoltele supușilor Atenei sau rezistența insulei Melos. Expresia — διὰ τὸ ὀργῶντες κρίνειν aprecierea pătimașă, subiectivă a situației — etichetează conduita respectivelor state care se bazau pe slăbiciunea iluzorie a Atenei neputînd găsi suficient suport în propriile lor forțe [65]. Georges Méautis, oarecum exagerînd, atribuie istoricului atenian o adevărată ură contra speranței care determină pe om să neglijeze elementele previzibile, rationale din realitate [66].

---

[58] Tuc., III, 83, 3, 4.
[59] Tuc., II, 40, 3.
[60] W. Jaeger, *op. cit.*, p. 589.
[61] Tuc., III, 82, 2.
[62] Tuc., III, 36, 6.
[63] Tuc., V, 111, 2, IV, 17, 4, III, 39, 3, III, 45, 5, 6, IV, 62, 4.
[64] Tuc., V, 111, 2; 103, 2, II, 65, 9, III, 45, 7; 43, 4, IV, 108, 4, VIII, 2, 2, III, 39, 3.
[65] Tuc., VIII, 2, 2, III, 39, 3.
[66] Georges Méautis, *Le dialogue des Méliens*, în Revue des études grecques, 1936, p. 274.

În această ordine de idei, un loc aparte ocupă aprecierea dată de Tucidide oracolelor şi profeţiei. În cursul naraţiei menţionează cu titlu informativ interpretările profetice, adesea — *ex euentu*, — fără să insiste asupra semnificaţiei lor. În dialogul cu melienii, oracolele şi profeţiile sînt considerate produse ale imaginaţiei, ale autoiluzionării, aduse în sprijin speranţei. Concurînd cu speranţa, profeţiile duc la pieirea celor ce se încred în ele [67]. Neîncrederea în profeţii s-ar putea interpreta aşadar ca un corolar al desconsiderării speranţei [68].

Îndatorirea cea mai însemnată a conducătorului ideal înzestrat cu γνώμη — raţiune — era prin urmare dominarea impulsurilor demosului inspirate de ὀργή, ἐπιθυμίαι — cupidităţi [69], supraordonarea naturii omeneşti de către raţiune. Primul cetăţean trebuie astfel să-şi exercite puterea de a stăpîni mulţimea — κατέχειν τὸ πλῆθος, impunîndu-şi nestînjenit propria iniţiativă [70]. Dominarea hybrisului poporului se realiza prin forţa cuvîntului, singurul mijloc permis de legalitatea constituţiei democratice. Calitatea oratorică [71] asigura echilibrarea stării de spirit interne, iar în exterior permitea imprimarea unei linii politice ferme şi raţionale. În cazul succeselor care inspirau cetăţenilor ὀργή — nejustificată de circumstanţe, elocvenţa conducătorului ideal îi reducea la teamă. În caz de panică neîntemeiată pe o judecată profundă, logosul omului de stat resuscita curajul [72]. Linia politicii externe, sensul expansionismului Atenei era astfel controlat şi canalizat pe planul realităţii, al previzibilului, ceea ce nu însemna frînarea lui.

Guvernarea pericleană promova îndrăzneala maximă — ca principiu al expansiunii — τολμᾶν μάλιστα —, dar şi calcularea, cîntărirea situaţiei înainte de a trece la fapte [73]. Se realiza astfel sinteza dintre acţiune şi gîndire, armonia perfectă dintre raţiune şi afect care condiţiona împlinirea ideală a sensului polypragmosynei ateniene. Guvernarea statului căpăta astfel caracterul unei ştiinţe pozitive.

Spiritul lucid şi raţionalist al istoricului atenian este ilustrat în mare măsură şi de relaţia pe care o stabileşte între γνώμη şi τύχη. Prin τύχη Tucidide înţelege incalculabilul şi obscurul din evenimentele viitoare, elemente care intervin contrar aşteptărilor şi pronosticurilor omeneşti [74]. Efectul cel mai de temut al τύχη-ei este eşuarea acţiunilor omeneşti, chiar cînd sînt sprijinite de forţă [75]. Ca urmare, spiritele oamenilor sînt paralizate, subjugate de asemenea intervenţii. [76].

În esenţa τύχη-ei se poate distinge în primul rînd neprevăzutul de ordin omenesc, de exemplu reacţiile neaşteptate ale duşmanilor în război, de neconceput înainte de realizarea lor. În al doilea rînd se pot distinge componentele de ordin supraomenesc, dar natural — τὰ δαιμόνια, — de pildă epidemiile, în speţă ciuma din Atena care a provocat pagube imense la începutul războiului, precum şi cutremurele, eclipsele (cutremurul de la Sparta) cu urmări proporţionale cu circumstanţele în care au avut loc.

---

[67] Tuc., V, 103, 2.
[68] G. Méautis, *ibidem*.
[69] J. de Romilly, *op. cit.*, p. 275.
[70] Tuc., VIII, 86, 5, II, 65, 8.
[71] Tuc., I, 139, 4.
[72] Tuc., II, 65, 9, II, 59, 2.
[73] Tuc., II, 40, 3.
[74] Tuc., IV, 62, 4, VIII, 24, 5.
[75] Tuc., IV, 62, 4, I, 140, 1.
[76] Tuc., II, 61, 1, 3.

Inteligența omului de stat, neputînd fi stăpînă pe neprevăzut, dar fiind conștientă că întîmplarea ține de ordinul lucrurilor naturale raportate la om, admite să suporte cu stoicism calamitățile naturale, cu bărbăție acțiunile neprevăzute ale dușmanilor [77]. În esență singurul mod eficace de a face față τύχη-ei este acțiunea energică. Procedînd astfel în trecut, atenienii au realizat triumful γνώμη-ei asupra τύχη-ei, au înfrînt pe barbari și au creat premisele extinderii puterii Atenei asupra Greciei [78].

Prin cunoașterea mijloacelor, forțelor materiale de care dispunea statul, politica întreprinzătoare putea conta deci pe o mare probabilitate a desfășurării favorabile a acțiunilor [79]. Guvernarea pericleană lăsa deci foarte puțin loc factorilor subiectivi, speranței în special, în conceperea liniei politice a imperiului atenian. Expansionismul rațional este definit de Pericle în elogiul funebru ca linia de mijloc între conduita inspirată de θάρσος — temeritate și inactivitatea ὄκνος — inspirată de prea mult calcul — λογισμός [80]. Temeritatea, promovată de Kleon ca reprezentant al democrației extreme, preconiza extinderea irațională a imperiului, în speță, angajarea într-un război terestru în care armata de hopliți a Atenei nu se putea măsura cu hoplițiii peloponezieni sprijiniți de cavaleria tebană [81]. Flota Atenei — adevărata ei forță — în concepția pericleană (evident și în concepția lui Tucidide cît și a autorului pamfletului asupra statului atenian) era cu totul inoperantă într-un atare război, asigurînd în schimb dominația absolută asupra teritoriilor limitrofe mării și în ultimă instanță invincibilitatea Atenei [82]. Inactivitatea în exterior, preconizată de Nikias la Atena, era, după cum am remarcat mai sus, primejdioasă pentru imperiul atenian, ideală pentru statele cu structuri social-politice anacronice — ca Sparta și Chios, oligarhii care-și asigurau cu greu echilibrul social intern prin reprimarea sclavilor [83].

Ambele extreme periclitau în aceeași măsură existența statelor respective [84] în conjunctura specifică a războiului peloponeziac, în care de fapt era angrenată întreaga Grecie și în cele din urmă și imperiul persan. Neutralitatea era considerată ca o sfidare a uneia din cele două tabere beligerante: insulele în raport cu Atena, statele continentale în raport cu Sparta [85].

Pe planul politicii interne, Tucidide acordă o deosebită importanță și unui alt aspect al conducerii statului de către γνώμη, prin stăvilirea afectelor demosului. Astfel, duelul dintre rațiunea primului cetățean și ὀργή — a demosului atenian comporta în permanență riscul dizgrației pentru conducător. Acest lucru rezulta din specificul sistemului democrației în care personalitățile nu-și întemeiau autoritatea pe forță — ca în cazul tiraniilor — ci pe ascendentul ἀρετή-ei asupra poporului.

Tucidide relevă în multe situații neconcordanța existentă între fermitatea conduitei politice a conducătorilor — (ὁ αὐτὸς εἰμί) și lipsa de constanță în opinii, versatilitatea demosului (ἀσθενεία τῆς γνώμης) [86]. Poporul atenian, foarte sensibil la

---

[77] Tuc., II, 64, 1, 2 și 6, II, 87, 3.
[78] Tuc., I, 144, 4.
[79] Tuc., II, 62, 5.
[80] Tuc., II, 40, 3.
[81] Tuc., I, 143, 5.
[82] Tuc., II, 62, 1, 2 și 65, 7 și 12, 13 și Pseudo-Xenofon, *Statul atenienilor*, II, 8, 6, și 14.
[83] Tuc., IV, 80, 3; 126, 2, VIII, 24, 4; 40, 2.
[84] Tuc., I, 120, 3, 4.
[85] Tuc., V, 95.
[86] Tuc., III, 38, 1, II, 61, 2.

succesele cît şi la eşecurile externe, prin forţa sa constituţională putea anihila oricînd intervenţia lucidă a primului cetăţean.

Stăpînirea demosului era aşadar lesne realizabilă numai în anumite limite, de regulă cînd statul era victorios în afară şi conducătorul trebuia să tempereze πλεονεξία cetăţenilor. În urma înfrîngerilor externe sau a calamităţilor naturale, ascendentul primului cetăţean era foarte periclitat. Pericle, graţie supleţii sale, evită să înfrunte ὀργή poporului în timpul devastării Aticei de către lacedemonieni, conştient că argumentele raţionale nu vor prevala asupra stării de spirit publice.

Oratorii politici erau astfel constrînşi să fie singurii responsabili de deznodămîntul acţiunilor votate de întregul popor în urma propunerilor lor [87]. Demosul atenian, naturi greu de condus, se considera nerăspunzător pentru votul exprimat, era dispus să asculte numai dările de seamă despre succesele externe, reacţionînd violent contra iniţiatorilor în caz de înfrîngeri, fie ele cît de justificate [88].

Pericle, conducător raţional, primul cetăţean prin excelenţă, a fost înlăturat de la putere şi condamnat la amendă în urma ultimului duel susţinut cu ὀργή — mînia demosului. În această situaţie, Tucidide notează în amănunt comportarea nestatornică a demosului. Deşi erau convinşi de validitatea politicii lui Pericle, pe care pentru moment au şi aplicat-o, l-au condamnat, ca şi cum jertfirea lui le-ar fi alinat suferinţele de neîndurat prin care treceau. Primul cetăţean devenit astfel obiectul versatilităţii demosului a fost curînd reabilitat prin revirimentul opiniei publice [89].

Expresia «aşa cum obişnuieşte poporul să facă» — revine în mai multe contexte cu referire la Pericle, Kleon, marcînd variaţia imprevizibilă a opiniilor demosului în funcţie de schimbările ivite în conjunctura externă [90].

Nikias, cunoscînd nestatornicia — textual: natura dificilă a atenienilor — a preferat să moară luptînd în Sicilia împreună cu toată armata, de cît să fie acuzat pe nedrept de trădare de propriii lui soldaţi, în caz de retragere din Sicilia [91].

Condamnarea versatilităţii demosului nu implică în nici un caz dispreţul istoricului pentru demosul atenian, aşa cum susţine Jacqueline de Romilly [92]. Nestatornicia demosului se explică prin dezorientarea sa în condiţiile neobişnuit de grele ale unui război purtat cu întreaga lume grecească, în care suferea pierderi imense de oameni şi de bunuri. În acest sens, versatilitatea este de fapt expresia modificată a spiritului întreprinzător atenian, amator de noutate, — νεωτεροποιοί, îndrăzneţ, obişnuit să gîndească repede şi să şi îndeplinească prompt ceea ce şi-a propus [93]. În timpul războiului, atenienii reacţionau ca atare cu vivacitate la vicisitudinile continue care se abăteau asupra lor, căutînd să facă faţă în mod energic, ceea ce determina în chip fatal oscilaţii accentuate ale opiniei publice. Pe de altă parte, confruntarea dintre demosul caracterizat de un spirit implacabil şi conducători, asigura o selecţie a capacităţilor acestora din urmă. Cei care nu se dovedeau la înălţimea problemelor complexe ridicate de conducerea imperiului erau eliminaţi din competiţie.

---

[87] Tuc., III, 43, 4, II, 22, 1.
[88] Tuc., VII, 14, 2, VIII, 1, 1, VII, 14, 4.
[89] Tuc., II, 65, 3, 4.
[90] Tuc., II, 65, 4, IV, 28, 3, VIII, 1, 4.
[91] Tuc., VII, 48, 5.
[92] J. de Romilly, *op. cit.*, p. 275.
[93] Tuc., I, 70, 2, 6, 7.

Reabilitarea lui Pericle şi Alcibiade sînt exemple grăitoare pentru spiritul de discernămînt propriu poporului. Tucidide ilustrează în mod clar faptul că demosul era capabil să emită judecăţi de valoare, alegînd între Diodot şi Kleon, între Alcibiade şi Nikias, între aceştia doi şi Hiperbolos şi probabil între Pericle şi oponenţii săi la începutul războiului. Din opoziţia pe care o stabileşte între Pericle şi succesorii săi la cîrma statului, reiese şi un al doilea aspect al personalităţii ideale a primului cetăţean.

Superioritatea inteligenţei este concepută ca inseparabilă de caracterul politic ireproşabil. Patriotismul — φιλόπολις şi dezinteresarea materială κρείττων χρημάτων conjugată cu lipsa de ambiţii personale — sînt componentele morale inerente caracterului, care asigură o reputaţie ireproşabilă — ἀξίωμα [94]. Autoritatea supremă exercitată de Pericle se baza în egală măsură pe inteligenţă şi pe reputaţie, asigurînd în politica internă a Atenei unitatea de opinie. După cum s-a remarcat, Pericle reprezintă în concepţia tucididiană imaginea exemplară a conducătorului, şi mai puţin portretul concret al unui om admirat [95]. Succesorii lui Pericle sînt definiţi în bloc ca fiind deopotrivă unii altora, ceea ce implică inferioritatea faţă de personalitatea lui Pericle, conducătorul ideal [96].

În al doilea rînd, sînt animaţi de ambiţia de a ajunge în fruntea statului — προστασία τοῦ δήμου pentru a-şi urmări în exclusivitate avantaje şi cîştiguri personale [97]. Absenţa patriotismului dezinteresat şi a incoruptibilităţii este deci evidentă. Pe planul politicii interne efectul ambiţiei lor este lipsa de prestigiu în faţa demosului înlocuit cu flatarea, linguşirea acestuia, satisfacerea ὀργή-ei şi în ultimă instanţă transferarea puterii politice în mîinile demosului — τὰ πράγματα [98]. Acest lucru însemna modificarea esenţială a democraţiei ideale, care cerea supunerea poporului în faţa autorităţii magistraţilor şi legilor [99]. Se ajungea astfel la degenerarea democraţiei în ohlocraţie, la domnia decretelor, cea de a cincea specie de democraţie după clasificarea aristotelică [100].

Consecinţa cea mai gravă a conducerii statului în numele interesului personal al oamenilor de stat a fost generarea pentru prima dată a dezbinării civile — στάσις. Rivalitatea politică absorbind în întregime pe politicieni, se ajunge la grave greşeli în politica externă [101].

Catastrofa din Sicilia se datorează paralizării acţiunilor militare de către intrigile din Atena pentru supremaţia în stat [102]. Tucidide în contextul respectiv are în vedere în primul rînd efectele înlăturării lui Alcibiade de la comanda armatei din Sicilia, urmată de trecerea acestuia în tabăra peloponeziacă.

De asemeni, înfrîngerea finală a Atenei, după 10 ani de lupte cu toţi grecii coalizaţi contra ei, a fost posibilă, după părerea istoricului, numai în urma autoepuizării Atenei în războiul civil [103]. Tucidide considera aşadar că principalii responsabili

---

[94] Tuc., II, 60, 5, 6; 65, 8.
[95] W. Jaeger, *op. cit.*, p. 592.
[96] Tuc., II, 65, 10.
[97] Tuc., II, 65, 7.
[98] Tuc., II, 65, 10.
[99] Tuc., II, 37, 3.
[100] Aristotel, *Politica*, VI, 4, 3.
[101] Tuc., II, 65, 10, 11.
[102] Tuc., II, 65, 11.
[103] Tuc., II, 65, 12.

pentru dezastrul Atenei erau demagogii [104]. Aceştia fiind lipsiţi de calităţile necesare conducătorului politic au făcut toate lucrurile contrarii tacticii pericleene [105].

Nikias şi Alcibiade, personalităţile cele mai proeminente în timpul războiului sînt concepuţi ca rivali înzestraţi cu calităţi complementare. Alcibiade era inteligent şi dinamic, dar excesiv de ambiţios şi nepatriot, în timp ce Nikias era dezinteresat şi bun patriot, dar foarte inert la spirit şi inactiv. În cursul naraţiei evenimentelor din Sicilia, Alcibiade reiese ca unul din principalii autori ai ruinării puterii ateniene.

Existenţa conducătorului ideal (primul cetăţean) reprezintă în concepţia lui Tucidide condiţia esenţială a reuşitei expansionismului Atenei, aspectul politic care îl preocupă în cea mai mare măsură pe istoric.

Această teorie este consecinţa psihologismului propriu istoricului atenian, care concepe ca subiacentă activităţii omeneşti o permanentă confruntare între raţiune şi natura omenească dinamică. Raţiunea, ca principiu inerent individualităţii omeneşti, discerne din realitatea evenimentelor elementele pozitive şi demonstrabile şi pe această bază intuieşte mersul probabil al lucrurilor în viitor, lăsînd astfel un loc neînsemnat τύχη-ei. Preeminenţa raţiunii asupra naturii omeneşti nu presupune antagonismul dintre acestea, deoarece raţiunea nu se opune sensului dinamic, progresiv, ci asigură o maximă împlinire a individualităţii.

Pe plan politic, expansionismul fiind expresia polypragmosynei, intrinsecă statului atenian, conducerea raţională se întruchipează în existenţa primului cetăţean.

Personalitatea conducătorului este în acelaşi timp un produs al sistemului democratic atenian, care promova afirmarea nestînjenită a ἀρετή-ei individuale.

Imaginea conducătorului ideal rezultă din înmănuncherea a patru calităţi: inteligenţa, elocvenţa, patriotismul — echivalent cu lipsa de ambiţii politice personale — şi incoruptibilitatea. Acestea exprimă în esenţă superioritatea intelectuală şi morală incontestabilă.

În măsura în care Pericle a corespuns idealului de conducător exemplar, a asigurat unitatea politică internă şi în exterior o linie fermă şi raţională a expansiunii imperiului Atenei.

Inexistenţa unei atare personalităţi printre demagogii care au condus Atena după moartea lui Pericle a determinat, în concepţia lui Tucidide, eşecul hegemoniei Atenei, catastrofa ei totală în războiul peloponeziac.

L'IMAGE DU DIRIGEANT IDÉAL ET SES PRÉMISSES PHILOSOPHIQUES DANS LA CONCEPTION DE THUCYDIDE

RÉSUMÉ

En adaptant des éléments de la morale des sophistes aussi bien que de la méthode de recherche hippocratique, l'historien athénien Thucydide conçoit la nature humaine comme une essence psychologique générale, qui comprend une potentialité dynami-

[104] G. B. Grundy, *Thucydides and the History of his Age*, Oxford, I, p. 32.
[105] Tuc., II, 65, 7.

que — la polypragmosynê — susceptible d'imprimer au cours des événements et aux faits humains une certaine détermination, une certaine probabilité de déroulement. Sur la base d'une telle conception, Thucydide identifie l'Etat à l'individu humain.

Sur le plan politique, l'empire maritime athénien à l'époque de Périclès représente, dans la conception de Thucydide, le maximum de réalisation du dynamisme inhérent à une organisation politique. Ce fait impliquait, par le cours naturel des choses, l'engagement d'Athènes dans une expansion politique continue, dans le sens de l'hégémonie mondiale, réalisée par la thalassocratie.

Les succès aussi bien que l'échec final de l'expansion d'Athènes sont expliqués par Thucydide en vertu de la conception abstraite de l'interaction de trois facteurs spécifiques de l'activité humaine: la polypragmosynê ou le dynamisme spécifique de la nature humaine, le principe rationnel ou γνώμη et τύχη — l'imprévu, le hasard.

Thucydide lie l'expansion d'Athènes et l'existence de son empire au mode de gouvernement de l'Etat.

L'historien athénien établit une corrélation entre le système constitutionnel démocratique, basé sur l'isonomie et l'iségorie, d'une part, et le gouvernement de fait de l'Etat par un dirigeant idéal, produit du système démocratique qui permet le développement maximum des vertus civiques, d'autre part. La personnalité du dirigeant idéal est, en premier lieu, la réalisation du principe rationnel sous deux aspects: la compréhension de la situation politique et la force de persuasion. La raison de l'homme d'Etat, soutenue par son éloquence, est en conflit permanent avec l'ὀργή, c'est-à-dire l'appréciation passionnée, subjective de la situation politique, expression modifiée du dynamisme et de l'esprit d'entreprise spécifiques pour le démos athénien. Le premier devoir du dirigeant idéal pourvu de la γνώμη était de savoir maîtriser les impulsions du démos par la force de la parole, seul moyen légalement permis par la constitution démocratique. Ainsi, l'expansionnisme d'Athènes était contrôlé et canalisé sur le plan de la réalité, du prévisible, ce qui ne signifiait d'ailleurs qu'il fût toujours freiné.

Le dirigeant idéal réalisait ainsi l'harmonie parfaite entre la raison et les sentiments, l'équilibre entre le θάρσος et le λογισμός dont dépendait l'accomplissement de la polypragmosynê athénienne.

Ainsi, Thucydide oppose Périclès, Diodote aux adeptes de l'ignorance simpliste et de la violence du type de Cléon.

Dans maintes situations, Thucydide relève la contradiction qui existe entre la fermeté de l'homme d'Etat idéal et la versatilité du démos, contradiction qui permettait d'ailleurs, selon lui, une sélection et une vérification permanente de la capacité des hommes d'Etat.

En second lieu, en ce qui concerne la personnalité d'un dirigeant, l'intelligence supérieure est conçue comme inséparable du patriotisme et du manque d'ambitions personnelles. Dépourvus des qualités soit morales, soit intellectuelles nécessaires, les démagogues qui succédèrent à Périclès perdirent tout prestige et toute autorité auprès du démos, provoquant jusqu'à la fin des dissensions civiles fatales à l'Etat.

Dans la mesure où Périclès a correspondu à l'idéal du dirigeant exemplaire, il a assuré tant l'unité politique intérieure, qu'une ligne ferme et rationnelle de l'expansion à l'extérieur.

CAPTIVE ŞI CAPTIVITATE ÎN TRAGEDIA LUI EURIPIDE

DE

SIMINA NOICA

Apărută pe fondul unei vaste crize a valorilor, într-una din cele mai tulburi epoci din istoria Greciei, ideea captivităţii umane s-a statornicit în centrul gîndiri euripideice.

Preocupat de destinul individual al omului, dar făcînd în acelaşi timp incursiuni în istorie şi în viaţa socială, Euripide a urmărit această idee, i-a dat profunzimi, îndeosebi prin investigaţiile sale în jurul personajelor feminine [1].

Într-adevăr, toate eroinele tragediilor lui Euripide fixează aspecte diverse ale ideii de captivitate.

Analizînd dimensiunile interioare ale fiecăreia în parte şi înlănţuind apoi elementele obţinute, vom surprinde direcţii prelungite pînă dincolo de sfera conştiinţei individuale, către un concept general de constrîngere, de alienare a omului.

Cei care au văzut în Euripide doar un profund explorator al psihologiei femeii, creator al unei galerii impresionante de tipuri feminine, n-au observat că toate aceste analize fixează numai o etapă provizorie, în care el se scufundă cu titlu experimental pentru a ajunge apoi, prin asocieri, la ideea unui adînc mesaj: *captivitatea umană*.

Ideea captivităţii umane l-a obsedat de-a lungul întregii vieţi pe poetul a cărui viaţă interioară poate fi urmărită şi tradusă în termenii de azi, poet pentru care cuvîntul «viaţă» are acelaşi înţeles ca şi pentru noi. A fost un retras, un singuratec, un meditativ şi, totuşi, a-l judeca pe Euripide fără a ţine seama de preocupările timpului său, a-l desprinde din încleştarea celui mai dramatic război, ar însemna să nu descoperim decît un artist capricios, cu opinii tulburi, divergente sau misterioase; am căuta în zadar să găsim un punct de reper central, o intenţie unică, predominantă [2].

Va trebui deci să ţinem seama în permanenţă de acest aspect antinomic al personalităţii sale: omul stingher, preferînd tăcerea grotei sale tumultului atenian, şi în acelaşi timp omul veşnic atent, treaz la conţinutul vieţii umane, la problemele ce agitau pe contemporanii săi.

---

[1] Era firesc să-şi aleagă femeia drept exponent al problemei sale, deoarece femeia era condamnată în societatea greacă la o viaţă de totală claustrare şi dependenţă.

[2] Cf. Delebecque, *Euripide et la guerre du Peloponnèse*. Thèse, Paris, 1951.

StCl, IX, 1967, p. 57—63, Bucureşti

Puţinele date biografice rămase [3], raportate epocii tulburi în care a trăit, dau limpezimi problemei urmărite, o întregesc.

Aulus Gellius îl citează pe Philochorus care ar fi văzut grota lui Euripide din Salamina; iar Satyros se referă la ea spunînd că poetul îşi petrecea multe zile acolo gîndind şi scriind.

În Γένος această peşteră este menţionată ca un loc în care Euripide se retrăgea (φεύγων τὸν ὄχλον) fugind de mulţime. De altfel, în relaţiile sale cu concetăţenii nu se bucura de dragoste [4].

Page, în introducerea ediţiei sale a *Medeii*, vorbeşte despre impopularitatea lui Euripide, culminînd cu exilul în Macedonia.

Wilamowitz crede că, mai ales în ultima perioadă a vieţii, de la apariţia *Troienelor* (415), tensiunea între el şi atenieni a început să fie acută. Murray notează că tocmai apariţia *Troienelor* «set a flame of discord for ever between his people and himself». Ar reieşi deci, că Euripide şi-a petrecut mai ales ultimii 25 de ani din viaţă într-o atmosferă de izolare, nepopularitate şi poate chiar persecuţie [5], toate acestea ducînd la exilul său voluntar, în urma invitaţiei regelui Arhelaos al Macedoniei [6].

De ce această δυσομιλία?

Euripide, spre deosebire de Sofocle cel atrăgător şi sociabil, e reţinut, auster, sumbru. Ajunge mai tîrziu să se comporte ca un adevărat erou romantic, care, neînţeles şi persecutat, se exilează. Euripide nu judeca pe măsura celor mulţi. Spirit deschis diversităţii lumii, sensibil la farmecul formelor concrete şi variate ale vieţii, ideile lui uimeau, îndrăzneala lui surprindea.

El aşezase în centrul preocupărilor sale, ca şi noii gînditori sofişti, omul, combătînd vechea tradiţie religioasă. Transportînd mitul în realitate, adusese pe scenă iraţionalul, pasiunea, supusese vechea tehnică dramatică inovaţiei. Euripide fixase — aşa cum vom vedea — o viziune adînc tragică a condiţiei umane, vehiculînd peste secole tragedia captivităţii omului. Într-un cuvînt, Euripide adusese *noul*, pe care niciodată oamenii nu sînt dispuşi să-l primească dintr-o dată.

Iată cum asprimi ale propriei existenţe ajung să reliefeze adînc firea, atitudinea şi judecăţile poetului.

În viaţa sa, Euripide a îngrămădit, fără voie, captivităţi, le-a concentrat pînă la esenţă, le-a prelungit pînă la simbol. Iar acest simbol a fost din nou sporit, din nou resfrînt, spre captivităţile altora.

I. CAPTIVITATEA DE RĂZBOI

Tema captivităţii de război, cu toate problemele pe care le comportă, cu mersul ei regresiv, care va duce pînă la adevărata sclavie, a constituit o preo-

[3] În privinţa tradiţiei biografice, materialul cel mai important îl constituie: Βίος Εὐριπίδου de Satyros, sec. III e.n. descoperit pe un papirus în 1911; Γένος καὶ Βίος nu prezintă o lucrare unitară ci o colecţie de notiţe biografice de diferite date, mult posterioare lui Satyros; în plus, un articol din Suidas, fără mare valoare în problema prezentă.

[4] În γένος 3 e numit: σκυθρωπός, σύννους, αὐστερός, μισόγελως; iar în art. lui Suidas: ἀμειδής, φεύγων τὰς συνουσίας.

[5] Raritatea victoriilor sale. A luat premiul I doar de patru ori. Sofocle a fost victorios de 24 de ori.

[6] Cf. P. T. Stevens, *Euripide and his age*, JHS., 1956.

cupare adîncă pentru Euripide. În lunga sa carieră dramatică, el a revenit neîncetat la acest subiect, pe care, deşi localizat în tragediile: *Troienele*, *Hecuba*, *Andromaca*, îl regăsim sub formă de indicaţii sau de aluzii în întreaga sa operă [7]. Şi abia în faţa unei atît de vaste ramificaţii ne dăm seama cît de familiară era această idee poetului şi cît de mult îl obseda.

După o lungă perioadă de obscuritate, de lipsă de documente literare şi artistice, Homer apare ca un prim martor al acestor captivităţi de război: Briseis şi Chryseis sînt primele captive de război ale literaturii greceşti [8].

Nu lipseşte nici « mulţimea » captivelor, care în cîntul 19, jelindu-l pe Patrocle, îşi plîng de fapt propria lor soartă, şi nici prevestirea unor viitoare catastrofe redate de Homer prin teama şi îngrijorarea lui Hector [9].

Figuri de captive a desenat şi Sofocle [10], şi cu desăvîrşită fineţe: Tecmessa [11], fiica lui Teleutas frigianul, ajunsă sclava lui Aias, sau Iole din *Trahinienele* adusă de Heracles cu întregul şir de captive din Eubeea.

Faţă de figurile de captive schiţate fugar în Homer, faţă de o conturare psihologică mai puternică, dar întîmplătoare la Sofocle, Euripide, ca de obicei, va aduce un plus. Acest plus a fost redat prin adîncirea temei captivităţii în drumul ei spre sclavie: pe de o parte printr-o căutare aproape sistematică a diferitelor ei etape, pe de alta printr-o permanentă ancorare în realitate — o realitate dusă pînă dincolo de veac.

În timpul scurs de la acţiunile de expansiune ale micenienilor pînă la războaiele medice, şi mai ales de la războaiele medice pînă la Alexandru, aproape toate ciocnirile s-au iscat numai între greci: tot dintre ei au fost recrutaţi deci şi captivii. Începînd cu anul 431, atmosfera de euforie relativă care urmase războaielor medice se risipise cu totul, iar apăsarea celui mai grav dintre conflictele grecilor părea de neînlăturat. Dintre atacurile-preludiu ale marelui război intern, în afară de înrobirea Lemnosului şi Imbrosului de Cimon, cea mai sîngeroasă agresiune pusă la cale de greci a fost supunerea Samosului, după nouă luni de rezistenţă, în faţa unui Pericle îndîrjit şi necruţător.

Desigur, Euripide n-a putut fi străin de răzbunarea conducătorului atenian, de actele de teroare impuse unei populaţii paşnice, tîrîtă în captivitate.

La puţin timp după semnarea păcii lui Nicias, în vara anului 421, atenienii luaseră cu asalt Skione, omorînd pe toţi bărbaţii în stare să lupte şi ducînd în robie femeile şi copiii [12]. Euripide nu putea uita nici cruntele represalii cerute de Cleon cu ani în urmă împotriva Mitilenei [13], nici supunerea Delosului şi a Plateei [14] sau asediul Toronei [15].

---

[7] Dacă n-ar fi să amintim decît corurile de captive sau sclave care apar în numeroase tragedii, *Hec.*, *Tr.*, *Iph. T.*, *El.*, *Phen.*, *Ion.*

[8] Cf. G. Micknat, *Studien zur Kriegsgefangenschaft u. zur Sklaverei*, Erster Teil: *Homer*. Abh. Akad. der Wiss. Mainz, Nr. 11, 1954.

[9] În cîntul VI Hector îşi manifestă îngrijorarea pentru soarta Hecubei şi a Andromacăi.

[10] G. Méautis, *Sophocle. Essai sur le héros tragique*, Paris, 1957, p. 28, arată că ar fi interesantă o lucrare despre psihologia captivei în Grecia, amintind-o pe Tecmessa.

[11] Cu o deosebită iscusinţă a redat el un Aias prea sumbru, prea dur pentru a putea fi sensibil la gingăşia şi sincera îngrijorare a Tecmessei. (Aias: πόλλ' ἄγαν ἤδη θροεῖς . . .)

[12] Thc., V, 32, 1; Xen., *Hel.*, II, 2, 3.

[13] Thc., III, 36.

[14] Thc., III, 68.

[15] Xen., *Hel.*, 2, 2, 3; Thc., V, 3.

Istoria cuceririi cetății Melos din iarna 416/415 s-a încheiat cu aceeași ducere în captivitate a femeilor și copiilor.

Drama acestor captive, desfășurată zi de zi sub ochii locuitorilor, pe toată durata războiului peloponeziac, se va însoți cu drama legendelor care-și exercitau încă farmecul asupra imaginației atenienilor și astfel se vor ivi: *Andromaca*, *Hecuba*, *Troienele*, piese care cuprind de la un capăt la celălalt cruzimile săvîrșite de compatrioții lui Euripide.

*

Captivitatea de război nu aduce încă adevărata sclavie; este doar o deschidere către ea. Omul captiv abia începe să-și pună problemele sclavului; nu-i poartă nici numele măcar[16]. Captivitatea de război reprezintă numai o treaptă, prima treaptă pe coborîșul sclaviei.

Captivul este un om al întrebărilor. În conștiința lui se curmă liniștea și echilibrul, îngrămădindu-se dintr-o dată nedumeriri, îndoieli, teamă.

Așa începe orice captivitate. Așa vor porni în captivitate și troienele lui Euripide. Ele își vor face apariția în piesa cu același nume, sub povara unei noi existențe, pe care vor s-o afle, pe care o caută fără popas: Unde vor fi duse? Ce viață le așteaptă? Ce stăpîn vor avea? Vor trebui să lucreze?

Iată întrebări care aruncă tot atîtea punți între captivele oricăror tragedii, care smulg tăcerea și singurătatea oricărui început al captivității.

Această primă și zbuciumată etapă de nesiguranță și întrebări va fi străbătută de corurile multor piese[17], dar și de personajele pe care Euripide le-a desprins din masa anonimă a captivelor troiene, hărăzindu-le roluri de eroine.

În *Troienele*, scena se deschide arătînd pe bătrîna Hecuba, prăbușită în fața corturilor de captive.

După somnul greu în care nu și-a găsit odihna, în mintea ei prinde să se zbată o rețea întreagă de întrebări: «Ce să mai spun? Ce să nu spun? Și ce să plîng?».

Ar vrea să se legene, să-și încline spinarea de o parte și de alta; așa cum balansul unei corăbii se însoțește cu valurile mării, mișcările ritmice ale corpului ei caută o cumpănire în jalea din cîntec. Dar trupul e înțepenit, oasele o dor; culcușul aspru și anii nu-i îngăduie nici măcar această alinare. Își amintește de corăbii, cum au despicat noianuri de unde purpurii, ca să aducă moarte lui Priam și urgie Hecubei; cum a fost dusă apoi cu capul cernit, cu pași de roabă șovăitori, pînă la cortul lui Agamemnon. Curînd însă, gîndul părăsește ființa ei, pe Priam, copiii, slava, și se îndepărtează în cercuri tot mai largi, de tot ce se leagă cu firul strîns al preocupărilor imediate, personale. Întrebările bătrînei regine vor cuprinde în grija lor durerile supușilor. Ultimul cerc al gîndului zăbovește îndelung asupra destinului soțiilor și fiicelor de troieni, care, închise în corturi, se tînguiau iscodindu-și destinul.

---

[16] De cele mai multe ori nu e numit δμῶς, sau δοῦλος (denumirea obișnuită pentru sclavi, folosită după epoca homerică). Iată un exemplu: În piesa *Andromaca* apare la v. 165 δορίκτητος γυνή, apoi la 583 εἶλον νιν αἰχμάλωτον, 871 αἰχμάλωτον, 908 τὴν αἰχμάλωτον 932 τὴν κακίστην αἰχμάλωτον, 962 αἰχμαλωτίδος. «Doulé» apare doar de două ori, iar atunci este vorba de starea de sclav în general. Δμῶες (766, 1821) este vorba de slujitoare care apar și ca ἀμφίπολοι.

[17] Coruri de captive în numeroase piese: *Tr.*, *Hec.*, *Ph.*, *Iph. T.*

Dar iată că punţile corăbiilor freamătă de graba elenilor care, cu vîsle în mîini, grăbesc plecarea. În faţa primejdiei atît de apropiate, regina îşi întoarce gîndul la propria-i soartă. Cine-i va fi stăpînul, în ce ţară va robi? Va sta de veghe în faţa porţilor, sau va îngriji copiii unor eleni? [18]. Iată întrebările pe care şi le pune o regină captivă [19]. O sperie gîndul că va avea un stăpîn, ea care stăpînise. O nelinişteşte perspectiva de a lucra, ea care doar supraveghease munca altora. Cîtă deosebire între nedumerirea şi tînguirile ei, faţă de problemele pe care şi le pun troienele de rînd:

Suveica cea ageră
N-o voi mai trece-o prin iţe la Troia [20].

Pe troienele captive nu le înspăimîntă munca, ci doar plecarea lor din Troia, pentru că oriunde se vor duce, ele nu vor înceta să lucreze. Ele vor scoate apa din Peirene, dar o scoteau şi acasă, pe ţărmul Scamandrului.

Şi deodată adio un gînd nou. Da, vor fi duse într-o ţară străină. Dar unde? Încă nimeni nu le-a spus încotro le vor purta corăbiile. Şi atunci, cel puţin pe durata acelui gînd, — cuprins în antistrofa celor două hemicoruri reunite —, lacrimile nu mai alunecă, se opresc. Iată-le în bezna durerii lor, cum ispitesc un firişor de lumină.

Iată-le enumerînd, punînd şi schimbînd, în balanţa firavă a aşteptărilor lor, feluritele locuri unde ar vrea să fie duse:,

Auzit-am că sfîntul pămînt
Al Peneiului, ...
plin de bucate-i
şi plin de belşug.
Acolo aş vrea să mă duc
în al doilea rînd după ţara
sfîntă şi plină de har a lui Theseus.

Simţim însă că nu e vorba numai de atît, că mai rămîne loc pentru ceva. Din nou îşi face loc întrebarea, curiozitatea; chiar un oarecare interes — dincolo de durerea permanentă — pentru frumuseţile atît de lăudate ale Eladei, despre care auziseră istorisindu-se de atîtea ori.

Toate întrebările de pînă acum şi le pot pune captivele tuturor timpurilor.

Corul de captive din *Hecuba* va pune aceleaşi întrebări, va scruta cu aceiaşi ochi temători zările viitorului (444—483).

Am deosebit aşadar în conştiinţa captivului, în primul rînd, un om al întrebărilor. Vom vedea apoi cum din acest început, comun oricărui captiv, se vor desface, rînd pe rînd, reacţii individuale, deosebite.

După ce vor depăşi această primă fază de nedumeriri, de anxietate, de îndoieli (care suscită în mod inevitabil întrebarea şi care, dincolo de orice influenţe exterioare, nu vor înceta să modifice din afară viaţa captivelor), se va ivi totuşi libertatea

---

[18] *Tr.*, vs. 492, 500 — Păzitoare a porţilor, va ţine cheile, va face pîine, va dormi pe pămînt aspru.

[19] *Tr.* v. 191—192.

[20] Trad. D. Botta. *Tragicii greci*, ESPLA, 1958.

unei alegeri; libertate care va desface existența comună a începutului captivității în existențe singulare. Chiar dacă această libertate e numai iluzorie (Casandra, Hecuba), chiar dacă va fi negativă (Polyxena) sau respinsă (din nou Hecuba), ea va aduce o diferențiere a captivelor; comportări diferite, definiri proprii, inventarea unui anume sens în interiorul unei existențe de claustrare. Și nu trebuie uitat că aceste captive, fie ele de neam regesc sau numai sclave, trăiseră de fapt o viață palidă, închisă, în cadrul unui perimetru vegetativ. Lumea, regatul sau închisoarea lor era casa.

Iată-le acum trezite brusc la o viață nouă, dureroasă, înspăimîntătoare, care le solicită deodată acte de voință, de abnegație, de eroism; poate pentru întîia dată le trezește gîndirea, alegerea supremă și încercarea de a da existenței un sens.

Deși zdrobită la începutul piesei, una cu pămîntul, Hecuba, după ce va trece de etapa neliniștilor, a întrebărilor, a incertitudinii (proprii oricărei captive), își va găsi, pe măsură ce evenimentele o vor cuprinde în vîrtejul lor, o rațiune de a exista [21]. Pusă în fața alegerii, Hecuba va fi captiva care va încerca să arunce o sfidare destinului, care va spune nu. Că acest nu va fi spus în surdină sau doar cîteodată, importă mai puțin. Ceea ce are însemnătate e faptul că Hecuba nu va fi o permanent resemnată, o ființă care se cufundă în desperare. Ea își va descoperi infinite resurse de tărie, dîrzenie, speranță. Mai ales speranță. Și chiar atunci cînd o va pierde cu totul, la moartea ultimilor doi copii, resurse latente, nebănuite, se vor deștepta în conștiința ei, împingînd-o la cea mai crudă din răzbunări.

Primele cuvinte rostesc resemnarea în fața morții, alunecarea în voia destinului:

> Îndură cu tărie schimbătoarea
> Ursită...
> Nu opune
> Prora vieții, valului. Te lasă
> În voia soartei (101—105).

Actele ei vor dovedi însă contrariul. Ea nu va fi o Andromacă resemnată, calmă, lucidă, care a lăsat să-i fie luat copilul din brațe, fără un gest de împotrivire. Hecuba va fi călăuzită în fiecare gînd, rostire sau acțiune, de nădejdi. Nu de puterea uriașă a speranței depline, deschizătoare de drumuri, ci de o biată speranță întreruptă ca o amforă spartă, din care degetele tremurătoare ale bătrînei mai caută să-și aleagă luciul cîtorva fărîme: Polyxena, Casandra, Polidor ...și ...cine știe... cîndva, Astyanax va izbuti să întregească din nou profilul elegant al amforei vestitei Troie.

Și era firesc să nu-i fie speranța întreagă. Înțelepciunea grecilor n-a creditat niciodată speranța și nici nu s-a lăsat vreodată cu totul în voia ei. Pentru cei înțelepți, speranța nu era altceva decît o cursă pe care dorința o întindea rațiunii, un demon ademenitor, o slăbiciune mincinoasă, bună doar să-i hrănească pe bătrîni [22].

Această speranță, oricît de firavă, oprindu-se stăruitor asupra fiecărui copil pe care va încerca să-l salveze, sau măcar să-l ajute, va determina aproape toate reacțiile Hecubei.

---

[21] Οὐ ταὐτόν, ὦ παῖ, τῷ βλέπειν τὸ κατθανεῖν
Τὸ μὲν γὰρ οὐδέν, τῷ δ'ἔνεισιν ἐλπίδες (632—633).

[22] Pindar. La Tucidide și Demostene apar adovărate rechizitorii împotriva amăgirii speranței.

După durerea stîrnită de halucinaţiile Casandrei, după clipa grea a istorisirii sfîrşitului Polyxenei, Hecuba va nădăjdui încă:

Căci moartea e nimic. Vieţii
Îi mai rămîn nădejdi (*Tr.*, 623)

Pentru Andromaca însă, a trăi în sclavie va fi tot una cu a nu trăi [23]. Tăcută, senină, înţeleaptă, îndeplinise totul pentru fericirea lui Hector şi bunul lor renume. Şi iată că tocmai renumele acesta, ajungînd pînă la oastea aheană, îi aduce pieirea: de îndată ce a fost prinsă, fiul lui Ahile a vrut s-o ia de soţie. Va fi sclavă în casa ucigaşilor. Pentru ea viaţa s-a oprit.

Blînda soţie a lui Hector din epopeea homerică a devenit o fiinţă rigidă, stranie, însingurată; îşi dă copilul morţii fără un gest de împotrivire; resemnată îşi va pustii apoi viitorul de orice urmă de speranţă. Viaţa ei nu va înceta să se schimbe şi totuşi ea este încheiată. Nimic nu i se mai poate întîmpla din interior, dar sensul existenţei ei nu încetează să fie modificat din afară. «A fi mort înseamnă a fi pradă celor vii» [24].

E cazul tipic al unei existenţe moarte, e cazul unui om care a renunţat la exercitarea condiţiei sale, care a renunţat să facă faţă împrejurărilor vieţii. E vorba de o fiinţă care, deşi trăieşte, nu mai e stăpînă pe viaţa ei ci pradă celorlalţi. Nemaiputînd protesta, neputînd să-şi afirme noua ei existenţă, Andromaca ajunge aidoma celor morţi.

În zadar o îmbărbătează Hecuba. Ciudat de uşor pare să se adapteze bătrîna regină noilor împrejurări. Fiinţa ei însă nu adăposteşte numai instinctul elementar, conservator, care îi îngăduie să supravieţuiască; ea dovedeşte acum o aderare raţională la fluctuaţiile unei vieţi pe care ani lungi au învăţat-o să o cunoască. Atît de bine o cunoaşte, încît pe Menelau, care venise cu gîndul să-şi omoare soţia, îl sfătuieşte să se ferească să o vadă. Irezistibila frumuseţe a Elenei l-ar putea fermeca din nou [25].

Destinul îi pregăteşte însă o nouă durere: nu va fi cruţată nici viaţa lui Astianax. Fiul lui Hector va fi asvîrlit de pe turnurile cetăţii.

De astă dată Hecuba pare înfrîntă. Speranţa care pînă acum se însoţise cu evenimentele, rămîne pe loc. Se opreşte şi ruga către zei:

O, zei, dar de ce oare
Să mai invoc pe zei? Şi altă dată
Chemaţi au fost şi nu m-au ascultat (1280—1281)

Cu zgomot zidurile Troiei se năruie înghiţite de flăcări:

Ἐκλύετε, Περγάμων κτύπον (1320).

În desperarea ei, Hecuba aleargă spre foc; dar e oprită şi tîrîtă în corturile lui Odiseu. La prima vestire a crainicului, corăbiile vor porni.

Dar destinul Hecubei încă nu s-a încheiat. Noi nenorociri o vor aştepta, după o scurtă navigare, pe coasta Chersonesului tracic.

---

[23] Τὸ μὴ γενέσθαι τῷ θανεῖν, ἴσον λέγω
τοῦ ζῆν δὲ λυπρῶς κρεῖσσόν ἐστι κατθανεῖν (636—637).
[24] J. P. Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard-NRF, 1943.
[25] V. 891—893. Ceea ce se va şi întîmpla cf. *Andr.*, v. 626.

În piesa ce-i poartă numele, anterioară *Troienelor*, o vom găsi încă în viaţă pe Polyxena, poetul închizînd într-un tablou unic destinul ultimilor doi copii ai reginei.

Polyxena, din înlănţuirea întrebărilor şi a neliniştii, va aluneca spre oprirea, spre refuzul unei vieţi de constrîngere. Τί γάρ με δεῖ ζῆν; La ce i-ar mai folosi viaţa? Privirile caută în trecut. Tatăl ei fusese stăpînul tuturor frigienilor, ea însăşi făgăduită de soţie unor regi şi stăpînă peste femeile de pe Ida. O clipă doar se opreşte gîndul în prezent: νῦν εἰμι δούλη, acum e sclavă şi numai auzul acestui cuvînt o face să-şi dorească moartea. Viitorul? Da, va avea parte de un stăpîn aspru, care o va cumpăra cu bani, pe ea, sora marelui Hector. Va fi silită să-i facă pîine, să-i măture casa, să ţesă la război. Un sclav cumpărat cine ştie de unde, va veni în culcuşul ei: Οὐ δῆτ', niciodată.

Pentru o clipă numai, Polyxena are libertatea alegerii. Va opri fără şovăială rugăminţile Hecubei care se chinuie să frîngă îndîrjirea lui Odiseu; nu-i va îngădui nici jertfa. Cu adîncă înţelegere şi o cuminţenie rară pentru vîrsta ei, Polyxena îşi îndeamnă mama să nu înfrunte pe cei tari şi desfăşoară privirilor Hecubei toate amănuntele înjositoare care ar încovoia demnitatea ei de regină, dacă s-ar supune de bună voie unui sfîrşit atît de sălbatic (405—410).

Iat-o privindu-şi pentru cea din urmă oară mama. Ca o aromă pătrunde înduioşarea, adînc, în suflet. Ultima mîngîiere a unei mîini dragi, lipite de obraz (409—410).

Un gest numai. Dar un gest care va însemna desprinderea. Desprindere şi adîncire în sine, tăcere şi oprire. Pentru Polyxena este începutul singurătăţii. Polyxena nu mai simte apropierea omului, nu mai are nevoie de ea. Ea nu mai vibrează decît la lumina soarelui. Un timp razele lui o mai ajung. Ea reacţionează aidoma milioanelor de oameni, care păşesc spre nedesluşirea sau limpezimea ultimului ceas. Polyxena este Antigona ultimelor clipe; Polyxena nu simte altfel decît un Meurseult al zilelor noastre, care, în celula lui, singur, în dimineaţa execuţiei se trezeşte liniştit, împăcat, cu stelele pe faţă.

Apoi ultima despărţire de tot ce mai însemna viaţă:

κόμιζ', Ὀδυσσεῦ, μάμφθεὶς κάρᾳ πέπλους
(Condu-mă, Odiseu, învăluindu-mi capul)

Ce a urmat, o aflăm ca şi Hecuba, din spusele crainicului. Despre acest sfîrşit spectaculos s-au scris îndeajuns de multe pagini; numai că el şi-a pierdut de mult puterea de uimire asupra noastră. Eroismul atît de lăudat din clipa sacrificiului nu-şi mai trimite emoţiile pînă la noi. Refuzul ei de a trăi, îl acceptăm. Euripide nu a făurit o Antigonă, care să prefere moartea certitudinii unei vieţi de bucurii. Sfîrşitul Polyxenei, adevăratul ei sfîrşit, este cel din clipele dinaintea sacrificiului; e cel închis între două gesturi: desprinderea de om şi renunţarea la lumină.

Sclava trimisă pe ţărmul mării să aducă apă pentru scalda din urmă a Polyxenei, se întoarce tîrînd un trup învăluit. Hecuba îşi recunoaşte fiul, pe Polydor. Iat-o şovăind. Moartea lui Polydor şterge cu mîini care nu tremură, ultima dîră de speranţă.

Dar nici acum bătrîna regină nu se lasă înfrîntă.

Resurse latente, nebănuite, se deşteaptă cu o neobişnuită virulenţă, pornind impetuos de astă dată, nu pe făgaşul oferit de nădejdi, ci pe cel al voinţei dîrze, al răzbunării necruţătoare.

Hecuba a pierdut totul. Nu-i mai rămîne nimic. Dar acest dezastru se cere răzbunat; oricum, împotriva oricui; cu orice mijloace. Toată capacitatea ei de răzbunare, se va concentra împotriva unui singur om: Polymestor. Ea nu se poate răzbuna pentru *tot* ce a pierdut, decît pe un *singur* om: cel ce i-a ucis pe cel din urmă fiu, pe Polydor.

Regina cere ajutorul, sau cel puţin îngăduinţa, căpeteniei grecilor. Agamemnon, adînc mişcat de durerile bătrînei, este gata să-i dea libertatea (754—755). Dar nu. Hecuba respinge libertatea făgăduită. Omul care încetează să spere nu mai simte nevoia unei eliberări venite din afară. El se cufundă iremediabil, sub apăsarea unei existenţe limitate şi inutile. Din conţinutul vieţii sale dispare căutarea şi deci implicit noul. Iar fără nou nici o existenţă nu poate creşte, nu mai simte nevoia unei afirmări, nu mai poate fi trimisă către un sens propriu. Hecuba încetase să mai spere; întîlnise eliberarea numai pentru a o respinge. Şi totuşi ea va mai simţi — o dată numai — îndemnul, necesitatea unui act liber.

Tracul se lasă prins în cursa întinsă de Hecuba. Va intra în cortul ei. Acolo însă regina însoţită de captivele troiene se năpusteşte cu sălbăticie asupra lui şi-i scoate ochii, după ce cu cîteva clipe mai înainte îi ucisese pe cei doi fii. Atrocitatea crimei ei ne poate cutremura, dar nu ne uimeşte ca o acţiune trecută dincolo de marginile admisibilului, sau ca o revărsare peste ţărmurile umanului [25]. Din captivitatea ei, se dezlănţuie ultimul, *unicul* act liber. Hecuba îşi exteriorizează şi îşi materializează pentru cea din urmă oară, — dîndu-i învelişul răzbunării — voinţa deplină.

Am urmărit aşadar înăuntrul captivităţii un om al întrebărilor; am desprins din acest început comun libertatea unei alegeri care a determinat primele reacţii individuale. Vom încerca să deslusim acum aşezarea lui în sclavie.

Într-una singură din piesele lui Euripide vom surprinde captive dincolo de faza de adaptare, în faza de alunecare spre sclavagismul propriu-zis: Andromaca, devenită concubina lui Neoptolem şi purtată spre ţara Phthiei, prilejuieşte urmărirea captivei de război într-o asemenea etapă a existenţei sale.

Andromaca, înlănţuită de omul al cărui tată i-a omorît soţul, e în primul rînd «femeia barbară» [26], cărcia (ca şi Medeei) [27] nu-i va fi dat nici o clipă să uite condiţia ei de tolerată într-o ţară străină. Trebuie să ţinem seama, apoi, că soţia lui Hector a devenit concubina unui om pe care nu-l iubeşte. E drept că Neoptolem al lui Euripide nu este atît de neomenos ca cel din *Odiseea* sau din *Mica Iliadă*, iar Andromaca dăruindu-i un fiu, poate arăta din cînd în cînd îngăduinţă faţă de tatăl copilului ei. M. Pohlenz vede în ultimele cuvinte pe care

---

[25] Werner Jaeger, *Paideia*, New York, Oxford — Press, 1965, I, p. 344: «The slow hideous degeneration of a noble lady who has lost everything into a repulsive and bestial thing».

[26] Euripide, deşi foloseşte cuvîntul βάρβαρος mai des decît ceilalţi doi tragici, dă totuşi mai puţine detalii specifice decît Eschil, socotit de H. H. Bacon, *Barbarians in Greek Tragedy*, New Haven, Yale Univ. Press, 1961 «un adevărat orientalizant». Ceea ce-l interesează pe Euripide, arată H. Bacon mai departe, e acea «foreigness» în general, cu toate problemele pe care le crează.

[27] Cf. G. Murray, *Euripide and his age*, Londra — New York, 1947, care, la p. 50 — 53, atrage atenţia în chip deosebit asupra situaţiei femeii barbare din *Medeea*.

Andromaca le adresează fiului, chiar o umbră de ataşament pentru Neoptolem (415—420). Singurul ei gînd rămîne însă Hector; un soţ pe care l-a acceptat cu toate infidelităţile lui (221—225).

Astianax a pierit. Dar nici Molossos nu va avea parte de o soartă fericită; pe jumătate sclav, va sta veşnic în umbra adevăraţilor copii ai lui Neoptolem:

Τοὺς ἐμοὺς τις παῖδας ἐξανέξεται
Φθίας τυράννους ὄντας, ἢ σου μὴ τέκῃς; (201/204)

Andromaca va mai avea de îndurat, zi de zi, umilinţele impuse de Hermiona, soţia legitimă, în palatul căreia va sluji ca şi o sclavă. Nu vom insista asupra situaţiei ei înjositoare de concubină. Problema umilinţelor şi a insultelor inerente acestei stări va fi tratată în cap. «Captivitatea socială», de care am considerat că se leagă mai strîns.

Transformarea Andromacăi nu pare deci nefirească; puritatea ei homerică a fost alterată de însăşi condiţia de captiv. Sufletul ei apare cu totul modificat în urma deformării la care l-a supus constrîngerea. În viaţa Andromacăi nu-şi mai face loc nici o înaintare, nici o creştere a gîndului, sau a speranţei. În şirul apăsător, dar monoton al zilelor existenţei ei de captivă, nu rămîne nici un gol, nici un cîmp liber pentru îndemnul propriu. Nimeni nu poate pierde mai mult decît captivul: el îşi pierde întreaga viaţă interioară. Nu e deajuns să spunem despre astfel de oameni că trăiesc mai aspru decît alţii, sau că sînt aşezaţi din punct de vedere social pe o treaptă mai joasă; ei reprezintă pur şi simplu o altă specie umană [28]: un compromis între om şi obiect. Logic, ar părea o contradicţie ca o fiinţă umană să poată ajunge un lucru. Dar cînd imposibilul devine o realitate, contradicţia aduce în suflet sfîşiere.

În gîndul Andromacăi nu mai pot începea decît renunţări sau coborîri în trecut. Timpul va ajunge să şteargă chiar şi năzuinţa de a mai ieşi din captivitate. E o moarte care se întinde pe tot restul unei vieţi. E o viaţă pe care moartea a îngheţat-o cu mult înaintea adevăratului sfîrşit.

Piesa lui Euripide se deschide în clipa în care Andromacăi nu-i mai este îngăduită nici măcar această existenţă formală, lipsită de sens şi care începuse să alunece în monotonia şi obişnuitul traiului de captiv. Firul continuu şi aspru al acestei nonexistenţe va fi frînt de o nouă intervenţie exterioară, care va constitui de fapt mobilul piesei: Andromaca ajunsă din nou pradă celorlalţi va trebui să moară împreună cu fiul ei. Piesa de fapt se încheie aici.

Am încercat numai să desprindem din existenţa Andromacăi cîteva trăsături specifice oricărei captivităţi de război, intrate pe făgaşul sclaviei.

Aşadar Euripide îşi va depăşi predecesorii aducînd nu numai o adîncire psihologică a captivului ca atare, dar şi o privire de ansamblu asupra stării de captivitate văzută succesiv, pe etape; de la primele ei începuturi, de la primele ei întrebări, trecînd apoi prin aşa-numita libertate de alegere, care va desprinde din existenţa comună reacţii, atitudini, sensuri diferite, şi ducînd pînă la acea alunecare în sclavia propriu-zisă. Şi nu numai atît. Dezvăluind în acelaşi timp cruzimile săvîrşite de concetăţenii săi de-a lungul perioadei războiului pelopo-

[28] Cf. S. Weil, *La source grecque*, Paris, 1953, p. 15—18.

neziac, Euripide a cuprins în cele trei piese realităţi capabile să-şi transporte esenţele pînă în pragurile lumii de azi.

II. CAPTIVITATEA SOCIALĂ

Captivitatea de război a fost poate prima treaptă a înlănţuirilor omului care a izbutit să comunice o viziune adînc tragică asupra condiţiei umane. Euripide însă nu s-a oprit aici. Problemele mari ale femeii din antichitatea clasică [29] şi care se cer aşezate în sfera unei captivităţi sociale nu lipsesc din tragediile sale. Fără a trage semnul echivalenţei între realitate şi redarea ei scenică, se poate urmări la Euripide alegerea unui punct de vedere personal, a unei perspective proprii. Căutările sale în acest domeniu nu vor fi deci exhaustive; departe de a epuiza toate aspectele unor asemenea încătuşări, ele se vor fixa în schimb sub acelaşi semn al sincerităţii, al unor convingeri profunde, trecute prin trăirea poetului.

O dată cu cîştigarea unor libertăţi politice şi intelectuale, problemele societăţii şi rigorile ei au devenit mereu mai clare. Oamenii au început să ceară dreptul de a-şi trăi propriile vieţi, oriunde erau împiedicaţi de constrîngeri artificiale. Lucizi, folosindu-şi întreaga lor capacitate de judecată, ei încercau să găsească ieşiri din impasul constrîngerii sociale sau măcar o îmblînzire a ei. Căsătoria era discutată cu vehemenţă. Relaţiile între sexe, care de secole fuseseră păzite de acel tabu al convenţiei, erau aduse acum la lumina zilei şi adînc scrutate, găsindu-se că ele alcătuiesc un conflict ca orice altă relaţie din natură [30]. Doar erau guvernate, ca toate celelalte relaţii, de dreptul celui mai puternic.

Euripide va transpune aceste probleme şi pasiuni ale zilelor sale în cîteva din tragedii. Captivitatea femeii, provenită din constrîngere şi din totala ei lipsă de drepturi în cadrul societăţii şi al familiei, a fost deslușită de poet mai ales în *Medeea*. Întreaga simpatie i-a acordat-o cel care simţea soarta femeii întunecată, încă din mitologia apăsătoare, cu atmosfera ei eroică de vitejie şi gloric bărbătească. Femeile ateniene din timpul lui Euripide, arată Werner Jaeger, nu erau « Medei », ele erau prea reţinute, prea şterse şi neinteresante. Şi atunci poetul a ales în chip deliberat pe Medeea cea sălbatică, care şi-a ucis copiii, deoarece Medeea reprezenta natura elementară a femeii, neînlănţuită de convenţiile unei societăţi greceşti. Dar mai întîi Euripide va ridica apăsătoarea problemă a barbarilor [31] aflaţi într-o ţară străină. Medeea lui Euripide va fi în primul rînd femeia barbară [32] cu greu tolerată pe pămîntul Eladei, şi abia apoi, soţia părăsită de bărbatul ei.

---

[29] Lipsită aproape în întregime de capacitate juridică, supusă unei severe autorităţi maritale, veşnic claustrată în gineceu şi neavînd posibilitatea de a se instrui, femeia nu numai că nu ajungea să-şi răsfrîngă personalitatea în peisajul social şi uman, dar aproape nici nu realiza lipsa ei de drepturi.

[30] Werner Jaeger, *Paideia*, 1965, I, p. 344.

[31] Vezi nota 26.

[32] G. Murray, *op. cit.*, « Civilised men have loved and deserted savage women since the world began ».

De la început se va strădui Medeea, din toate puterile, să se adapteze noilor condiţii de viaţă:

... Mereu a vrut
Să placă băştinaşilor acestei glii
În care-a poposit fugind (12–14)

socotind această mlădiere a ei drept o datorie:

... Străinul e dator
s-asculte legile cetăţii unde-a tras [33].

Încercări zadarnice. Barbarii vor continua să fie dispreţuiţi:

După barbare legi noi nu ne cîrmuim (*Andr.*, 244)

nepunîndu-se nici un preţ pe cuvîntul lor (*Andr.*, 870), insultaţi (*Andr.*, 174–7, 870), cerîndu-li-se să se socotească favorizaţi de soartă ori de cîte ori li se dă prilejul să locuiască « dreptul pămînt » al Eladei (*Medeea*, 536–538) [34].

Dacă, în *Ifigenia în Aulida* (1400–1401), Euripide îi consideră pe barbari drept sclavi, acest fapt, arată Westermann [35], se poate explica numai prin puternicul său ataşament patriotic, dublat de altul panelenic. Medeea însă nu e numai barbara captivă prin naşterea ei. În viaţa Medeei intervine puternicul conflict dintre egoismul fără margini al soţului şi pasiunea fără margini a soţiei, problemă care, după W. Jaeger, era atunci la ordinea zilei.

În exilul din Corint, Iason îşi părăseşte soţia [36] pentru a se căsători cu Glauke, fiica lui Creon [37] (Prolog): legătură mult mai avantajoasă decît cea pe care o făcuse cu o străină. Cinic şi laş, el îşi justifică recăsătoria invocînd dragostea pentru copii: pentru a le da o patrie şi o educaţie demnă de rangul lor. Medeei i se vor da bani şi înlesnirea unui exil lipsit de griji, cerîndu-i-se în schimb recunoştinţă. Cum a reacţionat Medeea în faţa josniciei lui Iason se ştie.

Pentru problema care ne interesează, merită însă să fie relevat monologul Medeei. Filozofînd de pe poziţia socială a femeilor, ea înfruntă instituţia purtătoare de captivitate a căsătoriei, în multe din aspectele ei.

În primul rînd, va protesta împotriva obiceiului ca femeia să aducă o zestre soţului. Ea îşi cumpără astfel un stăpîn, bun doar s-o chinuie (232–234), pe care nici măcar nu avea dreptul să-l părăsească (235–237), deoarece divorţul cerut de femeie (ἀπόλειψις) era foarte greu de obţinut; iar cînd îl obţinea, formalităţile lui se desfăşurau în aşa fel încît totul se rezolva în favoarea bărbatului [38].

---

[33] *Med.*, 222, trad. A. Pop, Bucureşti, 1965, p. 52

[34] Dăm toate pasajele găsite în *Andromaca* şi *Medeea* referitoare la barbari: *Andromaca*: 174–177, 244, 262, 649, 665-6, 870; *Medeea*: 12–14, 222, 255, 536–538.

[35] Westermann, *The slave systems of Greek and Roman Antiquity*, Philadelphia, 1964, p. 24.

[36] Dreptul soţului de a-şi repudia soţia (ἀπόπεμψις, ἀποπομπή) nu era supus nici unei condiţii sau formalităţi.

[37] În tratatele de drept atic, exemplul lui Iason şi al Medeei apare uneori citat ca un caz de bigamie. Dacă istorisirea lui Athen., XIII, Μήδεια δὲ καίπερ εἰδυῖα τὸ ἔθος ὅττι ἔασι βαρβαρικὸν οὐ φέρει οὐδὲ αὐτὴ τὸν Γλαύκης γάμον, ἤδη εἰς τὰ ἀμείνω καὶ ἑλληνικὰ ἐκδεδιημένη sau versurile 909–910 din Medeea pot lăsa să se presupună un astfel de caz, în schimb un citat din Apolod., I, 9, 29 Αὖθις δὲ τοῦ τῆς Κορίνθου βασιλέως Κρέοντος τὴν θυγατέρα Γλαύκην Ἰάσονι ἐγγυῶντος παραπεμψάμενος Ἰάσων Μήδειαν, ἐγάμει (Cuvîntul παραπεμψάμενος=ἀπόλειψις a Medeii) ne face să presupunem că Iason nu s-a căsătorit cu Glauke decît după repudierea Medeii.

[38] Vezi Plut., *Alcib.*, 8.

Medeea se ridică apoi împotriva autorităţii maritale şi a libertăţilor de care se bucura soţul, în timp ce soţia ducea o viaţă de permanentă claustrare:

> ... bărbatul cînd a stat
> prea mult în preajma vetrei...
> pustiul inimii şi-l vindecă mergînd
> afară la prieteni şi la cunoscuţi (244—246).

Cu un dispreţ abia stăpînit împrăştie laudele războinice ale bărbaţilor:

> Decît să nasc o dată doar,
> m-aş duce de trei ori să lupt cu scutu-n mîini (250—251)

Medeea îşi sfîrşeşte monologul purtîndu-şi gîndurile în jurul ei.

Protestul acesta însă nu trebuie considerat altfel decît un act izolat, rămas fără ecou, Medeea cea sălbatică şi stranie neputînd fi socotită purtătoare de cuvînt a prea supuselor femei ateniene. Rămasă singură, într-o ţară străină, părăsită de bărbat şi neocrotită de legi, ea are de îndurat captivitatea barbarei şi a soţiei părăsite, lipsită de orice drepturi. Dar firea Medeei, extrem de violentă şi extrem de lucidă în acelaşi timp, nu-i va putea da obişnuita resemnare. Zbuciumul interior al fiinţei ei o va duce spre o nouă înlănţuire, într-o nouă captivitate, care va fi relevată la timpul său.

Ne vom întoarce pentru un moment la Andromaca, pentru a scoate la iveală un al doilea aspect al captivităţii ei, strîns îmbinat cu primul şi pe care-l vom încadra în aceeaşi captivitate socială a femeii. La palatul fiului lui Ahile din Ftia, Andromaca a devenit nu numai captivă de război, dar în acelaşi timp şi concubină a lui Neoptolem. În epoca eroică, aceste παλλακαί (concubine) se bucurau de o situaţie ceva mai bună decît într-o perioadă mai tîrzie, deoarece copiii lor se năşteau liberi (ἐλεύθεροι), chiar dacă ele erau sclave. O asemenea favoare le era acordată, datorită faptului că înainte de a ajunge captive, avuseseră acelaşi rang cu stăpînii lor.

Această a doua captivitate a Andromacăi, nu va fi însă cu mult mai uşor de îndurat; ea ne-o mărturiseşte încă din prolog. Constrînsă la concubinajul cu fiul lui Ahile, Andromaca nu încetase, în adîncul sufletului, să-i aparţină lui Hector. Nimic din demnitatea ei de regină nu s-a risipit în sclavie. Dar mai ales, de cînd Neoptolem şi-a luat soţie pe laconiana Hermiona, părăsind culcuşul de sclavă al Andromacăi, umilinţele ei au sporit (21—31). Fiica regelui Menelaos o va urî din toată fiinţa pe barbară [39] şi va pune pe seama unor filtre născocite de Adromaca neputinţa ei de a aduce pe lume copii. După plecarea lui Neoptolem la Delfi, rămasă în voia ei, Hermiona îşi va dezlănţui prigoana. Ar fi vrut să vadă o Andromacă umilă, supusă, o sclavă tîrîndu-i-se la picioare, care să-i aducă apa izvoarelor şi apoi să-i măture casa.

Andromaca nu este cruţată nici de mustrările ei jignitoare:

> Ἐς τοῦτο δ' ἦκεις ἀμαθίας, δύστηνε σύ
> ἥ παιδὶ πατρὸς ὃς σὸν ὤλεσεν πόσιν,
> τολμᾷς ξυνεύδειν καὶ τέκν' αὐθέντου πάρα
> τίκτειν (170—173).

[39] Vezi nota 26 Cap. *Captivitatea de război*. Această problemă a barbariei l-a preocupat pe Euripide şi va reveni în versurile 244, 262, 649, 665, 870.

şi nici de batjocuri:

Τοιοῦτον πᾶν τὸ βάρβαρον γένος
πατήρ τε θυγατρὶ παῖς τε μητρὶ μίγνυται
κόρη τ' ἀδελφῷ ... (173—175).

prin care Hermiona atribuie poligamia rasei barbare [40].

De fapt dreptul atic din epoca lui Euripide păstra tăcerea în privinţa bigamiei. Practic, cetăţenii erau liberi să contracteze mai multe căsătorii [41]. Dacă tradiţiile epocii homerice au fost, sau nu, conforme principiului poligamic nu se poate şti. În tot cazul protestul pus în gura Hermionei pe care Euripide îl aduce împotriva concubinajului, acel rău legiferat al societăţii ateniene, este cert:

οὐδὲ γὰρ καλόν
δύοιν γυναικοῖν ἄνδρ' ἓν' ἡνίας ἔχειν
στέργουσιν, ὅστις μὴ κακῶς οἰκεῖν θέλοι (177—180).

Această idee va fi reluată de Hermiona cu toată vehemenţa în vs. 943—953, apoi de cor:

Οὐδέποτε δίδυμα λέκτρ' ἐπαινέσω βροτῶν
οὐδ' ἀμφιμάτορας κόρους ... (465—470).

În epoca homerică, abstracţie făcînd de dreptul la succesiune, copiii acestor παλλακαί nu erau trataţi altfel decît cei proveniţi dintr-o căsătorie legală. Toţi erau crescuţi în casa părintească, iar cîteodată chiar dotaţi de tatăl lor *(Il.*, XIII, 171), sau recunoscuţi de familie *(Il.*, XIII, 694; V, 69). Copiii unei παλλακή — sclavă (cazul Andromacăi), deşi ἐλεύθεροι, trăiau toată viaţa în umbra celor γνήσιοι (legitimi):

(Hermiona): παῖδας δ'ἐγὼ μὲν γνησίους ἔτικτον ἄν
ἡ δ'ἡμιδούλους τοῖς ἐμοῖς νοθαγενεῖς (941—942).

cărora legea le rezerva întreaga succesiune.

Andromaca îşi manifestă grija pentru viitorul fiului ei:

ἢ τοὺς ἐμοὺς τις παῖδας ἐξανέξεται
Φθίας τυράννους ὄντας ἢ σu μη τέκῃς;

Tot amarul pe care-l revarsă asupra Hermionei, ca răspuns la jignirile aduse, va purta pecetea unei depline supuneri şi acceptări a bărbatului, oricît de rău ar fi el, sau oricît de umilitoare situaţie ar impune femeii.

Χρὴ γὰρ γυναῖκα, κἂν κακῷ πόσει δοθῇ
στέργειν, ἄμιλλάν τοὐκ ἔχειν φρονήματος (213—214)

A pierde un bărbat, înseamnă a-ţi pierde viaţa! va spune mai departe Menelaos (373). Şi, de fapt, aceasta era mentalitatea Andromacăi şi a tuturor femeilor aflate în situaţia ei.

În *Ion* apare o altă captivă a convenienţelor, o altă victimă a rigorilor impuse femeii de familie şi de societate. De-a lungul întregii piese, povestea tristă a Creuzei, revine des, poate prea des; şi de fiecare dată se coboară tăcere şi supunere (τὰ θνητὰ τοιαῦτ' ... (969).

[40] Acest pasaj e socotit de obicei ca o afirmare a căsătoriei monogamice greceşti. Enc. class. Antichità greche, *La vite familiare nella Grecia*, 1961.

[41] L. Beauchet, *Histoire du Droit privé de la République Athénienne*, I, Paris, 1897, p. 39 urm.

În prolog, Hermes enunţă un simplu fapt: Creuza a fost dusă de Apolo (βίᾳ) în grota de la poalele colinei lui Pallas (v. 11). În prima ei relatare, fiica de rege nu va spune nici atît, ci simplu: « Am o prietenă care s-a însoţit cu Foibos » (v. 338). Mai tîrziu, va aminti numai de zeul strălucitor şi blond, de scînteierile de aur ale florilor şi de strigătul prin care-şi chemase mama (vs. 886—893), pentru ca la a treia povestire, cînd îi va mărturisi totul lui Ion, să pună în cuvintele ei chiar o notă muzicală:

> Aproape de stînca unde cîntă privighetorile...
> cu Foibos... în taină m-am însoţit (1482—1484)

Iată deci o Creuză îngăduitoare, supusă, care nu-i va reproşa fiului Latonei violenţa, ci doar părăsirea ei şi a copilului [42]. Pe ascuns de tată şi-a purtat ea rodul (ἀγνὼς δὲ πατρί...), iar cînd i-a venit vremea să nască, l-a dus tot în peştera [43] lui Pallas pe noul născut (ἐς ταὐτὸν ἄντρον). « Şi n-a avut alţi martori decît nenorocirea şi taina » (957). Nu l-a dus de bună voie, ci de teama tatălui său. Părinţii nu aveau iertare pentru fiicele lor. La cea mai mică greşeală, tatăl îşi putea vinde sau izgoni fiica [44] şi ori de cîte ori se năşteau copii ilegitimi, mama era alungată sau supusă pieirii, împreună cu cel născut [45].

Creuza ştia ce are de aşteptat şi nu înfruntă mînia tatălui. De-a lungul întregii epoci clasice şi atîta vreme cît autoritatea paternă şi-a păstrat într-adevăr puterea, teama pedepselor aspre a îndemnat adesea femeile (al căror tip îl reprezintă Creuza) la actul disperat al expunerii. Chiar dacă mama se destăinuia, primindu-şi sancţiunea, copilul tot nu putea fi scăpat. Cele ce-şi expuneau copiii se aşteptau de obicei să se găsească salvatori. Creuza însă se va teme. Mereu îl va avea în faţa ochilor, întinzînd mîinile lui de copil (χεῖρας ἐκτείνοντά μοι) din coşuleţul rotund în care-l pusese împreună cu doi şerpi de aur [46]. « L-a părăsit pe copilul sortit morţii » (κἀκτίθησιν ὡς θανουμένου vs. 18) gînd ce va reveni ca o adevărată obsesie: ἔλιπεν ὡς θανουμένῳ vs. 27). Îl va crede sfîşiat de fiarele sălbatice: « El a pierit, bătrîne, pradă fiarelor » (951) [47] deoarece atunci cînd s-a întors, cuprinsă de remuşcări, nu l-a mai găsit (οὐχ ηὗρ' ἔτι).

Creuza nu a mai avut alţi copii. Durerea ei a rămas nedomolită peste ani (789—791). Tatăl o dăduse de soţie lui Xuthos, fiul regelui din Ahaia care, deşi străin, a

---

[42] Învinuirile aduse lui Apollo: Ἰὼ κακὸς εὐνάτωρ . . . /δὸ' ἐμὸς γενέτας καὶ σον . . .οἰονοῖς ἔρρει συλαθείς (912—916, 386, 881—884, 886)

[43] Expunerea copiilor era un obicei perpetuat încă din epoca preistorică cînd un şef de γένος putea primi sau destina morţii pe noii născuţi. Dreptul de a expune copiii constituia o practică legal recunoscută în unele din cetăţile Greciei şi un obicei care s-a extins îndeosebi între sec. V—III Cf. G. Glotz, *L'exposition des enfants*, în *Études sociales et juridiques sur l'antiquité grecque*, Paris, 1906, p. 187—227.

[44] Legenda înfăţişează pe o Periboia, alungată de acasă după aflarea legăturii ei cu Oineus (Apollod., I, 8, 4—5). Alteori fiica e hărăzită morţii: Codridul Hippomenes o zideşte de vie pe Leimone. Sorţi asemănătoare au avut: Aerope (Soph., *Aias*, 295—96) şi Auge (Paus., VIII, 48, 7) iar Antiope (Apollod., III, 5, 5) şi-a ocolit destinul fugind.

[45] Acrisios a închis-o pe Danae împreună cu Perseu într-o ladă dîndu-i drumul pe mare (Apollod., II, 41, 3).

[46] Erichtonios, strămoş al Creuzei, fusese închis la naşterea sa, într-un coşuleţ cu şerpi de aur. De atunci s-a păstrat obiceiul de a se da copiilor să poarte pe un lanţ astfel de şerpi în chip de amulete. Glotz, *La solidarité de la famille dans le droit criminel grec*, Paris, 1904, p. 187.

[47] Θῆρας σφε τὸν δύστεκνον ἐλπίζει κτανεῖν . . . (348) temă care revine în τέθνηκεν, ὦ γέραι, θηρσὶν ἐκτιθείς . . . (951) şi 916—917.

fost socotit vrednic de Creuza, deoarece îi ajutase pe atenieni să învingă în lupte împotriva Chalcodontizilor. Dar şi această căsătorie a fost o constrîngere pentru fiica lui Erechteu, umilinţele ei neluînd sfîrşit nici atunci. Soţiei i se va impune recunoaşterea unui copil, pe care Xuthos îl avusese cîndva, în urma unei legături la Delfi.

Creuza, femeie părăsită, mamă nevoită să-şi expună fiul, soţie căreia i s-a cerut recunoaşterea unui copil străin, şi-a aflat totuşi o compensaţie suferinţelor ei, găsindu-şi în Ion fiul pierdut. Este însă o excepţie. Rareori copiii expuşi aveau parte de o soartă bună, de cele mai multe ori ajungînd sclavi. Această practică, legal recunoscută în unele cetăţi ale Greciei şi bine atestată astăzi prin descoperirea de papiri în Egiptul roman, devenise chiar o sursă minoră de sclavie [48].

Părinţii continuau şi mai tîrziu să dispună de viaţa, de libertatea copiilor lor şi nimic nu-i împiedica să-i vîndă pentru a dobîndi profituri, sau să-i sacrifice, dacă interesele o cereau. Cei ce ajungeau victime ale acestei autorităţi familiale aveau de îndurat aproape aceleaşi consecinţe ca şi cele resimţite sub apăsarea unei reale captivităţi. Urmările dreptului exercitat de părinţi, puteau coborî copiii la o viaţă asemănătoare sclaviei *(Electra)*, făcîndu-i să ajungă într-o adevărată captivitate, (Ifigenia devenită captiva regelui Thoas), sau, destinîndu-i chiar morţii *(Ifigenia în Aulis)*.

Aproape toate problemele captivităţii sociale ale femeii, ale rigorilor impuse în cadrul familiei, cu toate urmările lor, şi-au găsit un răsunet în tragedia lui Euripide. Dar femeia e încă departe de totala ei eliberare. Ea va rămîne încă multă vreme o permanentă claustrată a societăţii.

Primele proteste, răzleţe şi lipsite de continuitate, s-au risipit în drumul fără popas al istoriei.

III. CAPTIVITATEA INTERIOARĂ

Captivitatea nu apare numai ca urmare a unei cauze, sau forţe brutale care-şi exercită acţiunea ei din afară. Omului îi sînt proprii şi alte captivităţi, lăuntrice, pornite din adîncul său. Raţiunea, instinctele, pasiunea, sentimentele, se găsesc într-un veşnic antagonism latent. Echilibrul acestei coabitări o dată tulburat, omul devine captiv al celei mai puternice forţe pasionale. Euripide, primul, a dat amploare acestor deliberări interioare, coborînd tragicul în profunzimile unor regiuni necunoscute de precursorii săi. El nu ne vorbeşte însă niciodată explicit despre natura acestei forţe, care se ridică peste celelalte anihilîndu-le. În schimb, acea complexitate a lor, din care s-a pierdut armonia, ne-o arată din plin.

1. Nimeni nu poate face ca omul să nu aibă pasiuni, din moment ce are un trup, iar acest trup, matcă şi punct de pornire al tuturor pasiunilor, va constitui şi el o sursă de captivităţi; numai atunci însă cînd apare o depăşire a comunului.

În epoca homerică, adevărata ἀρετή a femeii este frumuseţea. Dar această ἀρετή a ei, ori de cîte ori întrece obişnuitul, normalul, devenind ţintă sau ideal al admiraţiei erotice, ajunge să producă adevărate ravagii. Frumuseţea Penelopei [49]

[48] La Teba însă, şi este de presupus că şi în alte localităţi, expunerea de copii era pedepsită cu moartea, sau înlocuită printr-o vînzare legalizată (Westermann, *op. cit.*, p. 6).

[49] E drept că în cazul ei se adaugă şi o altă ἀρετή: cea a unei femei înţelepte şi credincioase. Cf. W. Jaeger, *op. cit.*, p. 22.

a dus la masacrarea pretendenţilor; desăvîrşirea supranaturală a Elenei a stîrnit războiul troian cu toată anexa sa de nenorociri. Numai că, prinşi de evenimente atît de importante, ajungem să nu mai punem în discuţie decît ravagiile făcute de frumuseţea Elenei asupra altora, nu şi asupra ei.

Fiica Ledei apare pentru prima oară la Homer. În *Iliada* sînt arătate caracteristicile esenţiale ale legendei Elenei: frumuseţea ei, nenorocirile [50] pe care le-a adus, caracterul divin al răpirii. Chiar dacă Elena s-a lăsat răpită de bunăvoie (există o versiune tîrzie a unei legende mai vechi în care se pomeneşte despre o Elenă răpită cu forţa [51]), soarta ei nu a fost din cele mai fericite. Nenumărate locuri din *Iliada* ne-o redau pe Elena îndurînd consecinţele frumuseţii ei. Veşnic în suflet cu dorul de casă, (III, 139—140), vărsînd lacrimi amare, (δάκρυ χέουσα, 142; κλαίουσα τετήκα 176), blestemîndu-şi soarta şi ziua răpirii, (III, 173—176; VI, 342—368; XXIV, 761—766) înfruntînd-o pe Afrodita (III, 410), dispreţuindu-l şi mustrîndu-l pe cel care o răpise (III, 428 şi urm.), Elena suferea. Troienele nu o vedeau cu ochi buni (III, 411), iar Ahile, jelindu-l pe Patrocle, o numea ῥιγεδανή (XIX, 325).

Eschil va contribui la evoluţia legendei şi a semnificaţiei sale. Tragicul va considera frumuseţea Elenei drept una supranaturală (*Ag.*, 737—743) izvor de nenorociri pentru toţi, mai ales pentru Menelaos ((412—415), veşnic urmărit de φάσμα ei. Eschil nu va mai închipui o victimă a frumuseţii, ci doar o «blestemată» aducătoare de nenorociri fără număr.

Fără a schimba nimic în aparenţă, Euripide a reluat mitul de unde-l lăsase Eschil. În versiunea sa, în afară de diminuarea importanţei zeilor, care va duce la preponderenţa responsabilităţii umane [52], apar şi numeroase elemente de ordin psihologic şi moral, destinate adesea s-o coboare pe eroină, la rangul unei femei impudice şi cochete [53]. În *Ifigenia în Aulida*, poetul rezumă întreaga legendă a Elenei (vs. 48 şi urm.). Învinuită de Agamemnon, ea nu mai are nici măcar privilegiul descendenţei divine. Redusă la simpla ei umanitate, frumuseţea Elenei va fi arătată ca aducătoarea unor rele de proporţii monstruoase [54]. Lăsînd la o parte piesa *Elena*, care pune cu totul altă problemă, *Troienele* şi *Oreste* scot la iveală aceeaşi Elenă, îndurînd zi de zi captivitatea frumuseţii ei. În prima din aceste piese, fiica Ledei se află laolaltă cu celelalte prizoniere din corturi, împărtăşindu-le soarta. Războinicii greci, socotind însă o asemenea soartă prea blîndă aducătoarei atîtor nenorociri, îi vor cere moartea. Menelaos care vine s-o ia porunceşte cu asprime slujitorilor să o tragă afară din cort (880—881). Elena îşi va face apariţia înaintea Hecubei şi a primului ei bărbat îmbrăcată cu cele mai frumoase haine. Frumuseţea şi podoabele au pierdut-o; dar acum tot ele vor constitui unica armă, unica salvare. Ostaşilor care trebuiau s-o lapideze, le cad pietrele din mîini numai cînd o văd (*Tr.*, 1039—1041). Chiar şi pe Menelaos frumuseţea şi rugăminţile ei, îl fac să şovăie (1042—1043).

Artiştii veacului al V-lea l-au reprezentat furios încă (are o sabie în mînă) dar deja cucerit (sabia îi cade din mîini). Pledoaria Elenei este cît se poate de abilă.

---

[50] Elena pricină a războiului troian apare în II, 161—162, 177, 178; III, 46—51; 69—70; 90—100, 284—285; IX, 338.

[51] Lycophron şi Quintus din Smirna.

[52] La Euripide, Afrodita nu-şi mai are locul în legenda Elenei.

[53] L. B. Ghali-Kahil, *Les enlèvements et le retour d'Hélène*, Paris, 1955.

[54] Vezi acuzările pe care i le aduce Hecuba (*Tr.*, 890 şi urm., 969—1029).

Prin desăvîrşita ei înfăţişare, îşi va justifica greşeala:

> Eu pier vîndută pentru frumuseţea-mi...
> (εὐμορφία πραθεῖσα...) (935—936)

Frumuseţea i-a adus captivitatea: (πικρῶς ἐδούλευσ').

După moartea lui Paris, a încercat să fugă, dar paznicii zidurilor Troiei au prins-o pe cînd se pregătea să-şi dea drumul cu o coardă legată de crenelurі (955—957), iar frumuseţea ei şi-a aflat un nou stăpîn în Deifob.

Ca un adevărat instrument al propriei desăvîrşiri, apare Elena, în *Troienele*. Toate gîndurile, acţiunile, gesturile chiar, există, se transformă sub imperativul acestei forţe, care o domină în toate împrejurările; fie în mod involuntar, aducîndu-i captivitatea şi moartea, fie deliberat, ajutînd-o să se salveze. În interiorul acestei captivităţi, adusă de frumuseţea (ἀρετή) femeii, care, ieşind din comun, atrage după ea un lanţ întreg de nenorociri, apare un aspect cu totul neînsemnat, pe care Euripide însă nu l-a omis în *Oreste*. E o captivitate măruntă, neînsemnată, care nu determină schimbări radicale în viaţa cuiva. Ea izbuteşte doar să imprime oamenilor anumite atitudini şi gesturi stereotipe, de care ajung să nu se mai poată desface, nici în situaţii nepotrivite, în care nu sînt necesare, şi nici măcar atunci cînd frumuseţea s-a dus. Sînt atitudini şi gesturi care devin o a doua natură a omului, de multe ori inutile sau absurde.

Dacă în *Troienele* Elena a avut scuza de a fi acţionat din instinct de conservare, în schimb, în *Oreste* e prezentată ca o cochetă nepăsătoare şi calculată, într-atît de robită de propria-i frumuseţe încît devine un fel de automat pînă la cel mai mic gest. Incapabilă de o dragoste dezinteresată, după ce a fost sedusă de înfăţişarea de prinţ oriental a lui Paris (*Tr.*, 992 şi urm.), apare acum preocupată doar de frumuseţea-i vanitoasă. Mîndră de părul ei buclat, de frumoasele-i sandale de aur (1468), are un deosebit cult pentru oglinzi (1100—1109) şi ar vrea să regăsească acum, întoarsă în patria ei argiană, fastul cu care fusese obişnuită la Troia [55]. Numai că aceste dorinţe par cu totul nepotrivite şi absurde, dacă ne gîndim la situaţia reală a Elenei.

Întors de la Troia şi debarcînd pe ţărmul Naupliei, Menelaos o trimisese pe Elena, încă din timpul nopţii, spre palatul din Argos. Se temuse s-o lase pradă luminii diurne, ca să nu o năpădească, cu batjocuri şi ocară, fiii celor morţi sub zidurile Troiei. Pe viitor, viaţa ei va fi încercuită de teamă şi singurătate. Ea nu cutează nici măcar să-şi îndeplinească o îndatorire sacră faţă de sora ucisă de proprii-i copii [56]. O va ruga pe Hermiona să ducă ea, în locul sorei hulite, prinoase la mormîntul Clitemnestrei. Ruşinea şi frica îi curmă orice îndemn cucernic. Niciodată nu va mai putea să se înfăţişeze locuitorilor Micenei; privirile lor pîrjolesc şi nu îngăduie alinarea vechilor răni. Numai că, trimiţînd-o pe Hermiona în locul ei, «îndurerata» Elenă nu-şi va tăia decît vîrful buclelor ca să nu-şi clintească nici un fir din plăcuta ei înfăţişare [57]. Umilită, ruşinată, înfrîntă, Elena nu-şi pierde, nu-şi uită frumuseţea. Sau, poate da; şi atunci gestul ei este inconştient, este gestul stereotip, obişnuit, absurd, de care nu se poate desface. Închisă în palat, de teama locuitorilor Argosului

---

[55] Menelaos îi va amenaja un palat în gustul oriental pentru a nu regreta şederea ei la Troia (v. 1113). Sclavi frigieni o vor înconjura cu toată grija. Vv. 1448, 1475.

[56] Clitemnestra fusese ucisă cu şase zile înaintea acestor evenimente.

[57] *Oreste*, 57—70, 126—130.

ea va reclama slujitorilor frigieni acelaşi lux, acelaşi fast, aceleaşi îngrijiri, pe care le avusese la Troia *(Or.*, 1426—1436).

Şi frumuseţea deci, acea ἀρετή a femeii homerice, poate crea o întreagă ierarhie de captivităţi; de la cele mai mari nenorociri, pînă la imposibilitatea desprinderii de un simplu gest.

2. Cel dintîi Euripide a lăsat să alunece tragicul în adîncimile iraţionalului. Să-l fi numit oare de aceea, Aristotel, «cel mai tragic dintre poeţi»?

Dragostea sa de oameni l-a făcut să se deschidă tuturor preocupărilor umane, l-a îndemnat să scruteze profunzimea unor regiuni necunoscute de predecesorii săi.

Euripide va descoperi tragicul interior al pasiunilor, tragicul omului devenit captiv al iraţionalului. Va fi primul care va lărgi schisma dintre raţiune şi forţa elementară a pasiunii.

Misterul ce plana asupra unei Medei impetuoase şi lucide în acelaşi timp a fost descifrat de mult. Uimitoarea ei personalitate a fost supusă unui şir nesfîrşit de investigaţii; uneori cu rigurozitate metodică de ştiinţă, punîndu-i-se eticheta unui caz patologic, alteori printr-o continuă alunecare afectivă, întreruptă din loc în loc de intuiţii bruşte şi revelatoare. Astăzi, ambivalenţa stranie a fiinţei ei, din care se desfac nervurile unor infinite nuanţe şi care a tulburat generaţii ale atîtor epoci, nu-şi mai trimite spaime sau emoţii pînă la noi. Pasiunea ei dezlănţuită, devenită o ură tot atît de puternică, şi-a tocit noul; atrocitatea crimei ei ni se pare mai aproape de domeniul patologiei umane. Şi atunci, ce ne va mai spune Medeea, astăzi?

Aceeaşi formulă a captivităţii o mai poate trimite către noi. Din încleştarea celor două aspecte atît de complexe ale naturii ei, va rezulta captivitatea omului lucid. În cele ce urmează, vom căuta să urmărim în personajul Medeii îndeosebi acel aliaj, foarte rar, de extremă pasiune şi extremă inteligenţă, aspect prea puţin reliefat în exegeza multiplei ei personalităţi.

Încă din prolog, apare o Medee pasionată, violentă, deocamdată, întrevăzîndu-se numai luciditatea, iscusinţa de barbară [68] şi magiciană cu care şi-a însoţit fiecare act, în fuga ei cu Iason. Toate stratagemele părăsirii tatălui, uciderea fratelui, episodul tragic al fiicelor lui Pelias, pot justifica o asemenea bănuială (vs. 6—10).

Ajunsă în cetatea Corintului împreună cu Iason şi cu cei doi copii, ea se va strădui să placă cetăţenilor pămîntului pe care se refugiaseră (13) şi să-i intre cu totul în voie soţului ei. Numai că Iason, neizbutind să uite slava lui de odinioară, a hotărît să-şi părăsească soţia şi copiii, pentru a se căsători cu fiica regelui Creon. Zile întregi Medeea a plîns şi s-a zbuciumat, amintindu-şi de tatăl şi de ţara părăsită.

> De silă nici nu mai priveşte la copii (36)
> Mă tem că-n ea mocneşte ceva nou, ciudat
> Căci duhul ei nestăvilit nu va-ndura
> batjocurile. O cunosc şi mă-nfior (37—40)

mărturiseşte doica.

Este tot ce ştim despre ea. Medeea pare încă o enigmă. Din casă se înalţă doar tînguiri şi blesteme (112—114). La auzul lor, corul de femei din Corint se apropie, aducînd teamă şi nelinişte. Femeile ar vrea s-o ajute pe Medeea, dar se opresc. Nu

[68] Situaţia ei de barbară o accentuează atît W. Jaeger, *op. cit.*, p. 345 (wild-eyed savage...) cît şi G. Murray, în *Euripide and his age*, p. 50—53.

se pot amesteca în viaţa unei prinţese, a unei străine [59]. Aceste femei simple, naive, gata chiar să facă morală, alăturate dezlănţuirii lăuntrice, care va transforma pasiunea Medeei în ură, o sporesc [60].

Cu faţa palidă, cu ochii plînşi, Medeea însoţită de doică, se apropie de cor. Fiinţa ei ascunde o stranie adaptare la toate modulaţiile vieţii. În casă gemea şi blestema, în schimb în faţa femeilor din popor, apare calmă şi stăpînită. Duplicitatea naturii ei se manifestă din nou. Tînguirile nu se mai potrivesc demnităţii ei de regină, ci doar stinsa amărăciune. (Acest vestit monolog cu toată problematica socială, a fost analizat la timpul său [61].) Vom releva acum numai vederile ei limpezi, raţionamentele solide, asupra unor probleme majore. Din nou o Medee a inteligenţei lucide, din nou o femeie puternică, care-şi stăpîneşte firul gîndurilor. « Suferă, dar se poate stăpîni ». Ca şi Andromacăi, Medeei nu-i mai este îngăduită nici măcar o viaţă de umilinţă alături de copiii ei.

... Medeea, poruncesc
Să pleci de pe pămîntul nostru şi să-ţi iei
cu tine pe cei doi copii (272—275)

va tuna regele Creon.

Andromacăi i se ceruse moartea, Medeei i se impune exilul. Dar altfel va reacţiona « barbara », cu ingeniozitatea ei de magiciană, cu puterea ei de fascinaţie asupra oamenilor, datorită tocmai acelui amalgam de extremă pasiune şi extremă inteligenţă, care nu o părăseşte în nici o împrejurare. Andromaca era o fiinţă stăpînită, rigidă, nebîntuită de pasiuni. Inteligenţa Medeei însă se înteţeşte, se ascute, pe măsură ce creşte pasiunea.

Iată-l pe Creon aproape îmblînzit:

E glasul molcom să-l auzi, dar mă-nfior
că-n fundul inimii ameninţi să ne pierzi (316—317)

Va obţine de la el o zi de răgaz:

... Mi-e dat să stau o zi

Apoi din nou tîrîtă de delirul pasiunii:

Şi-n ziua aceasta voi ucide trei duşmani:
Pe tată, pe copilă şi pe soţul meu

Ascuţişul pătrunzător al minţii a şi înscris în destin conturul unui plan de răzbunare. Şi iarăşi calmă, lucidă, gîndul viitorului îi pune probleme:

Aşa. Deci iată-i morţi. Dar care din cetăţi
mă va primi? (386—388)

În faţa ei, Iason pare îngheţat, cinic, laş. Vorbeşte logic şi subtil ca un om trecut prin şcoala sofiştilor [62]. Argumentele lui se înlănţuie fără cusur. Medeea i-a făcut servicii. Recunoaşte. Dar Medeea îl iubea şi dragostea nu cere recunoştinţă.

[59] Din nou apăsarea pe care Euripide o lasă pe umerii femeii barbare.

[60] Euripide s-a lăsat adesea ispitit să poarte pe acelaşi drum, însoţindu-le, tragicul marilor destine şi mersul obişnuit al existenţelor oarecare — scoţînd mari efecte de contrast; cf. A. Bonnard, *La civilisation grecque*.

[61] Vezi cap. *Captivitatea socială*.

[62] W. Jaeger, *op. cit.*, p. 345.

De altfel pentru serviciile ei Medeea a obţinut mai mult decît a dat: privilegiul de a părăsi o ţară barbară, în care domneşte forţa brutală, pentru o Eladă în care cîrmuieşte justiţia.

Recăsătoria lui o justifică din dragoste pentru copii, spre a le da o aşezare şi o educaţie demnă de obîrşia lor. Ca un om «corect», îi oferă Medeei bani şi sprijinul în viitorul exil. Cu o cruzime calmă şi metodică respinge toate învinuirile ei. Îi scapă o singură mărturisire: ţine la copii. Abilitatea Medeei nu va pierde din vedere această indicaţie. Conturul unui plan monstruos se întregeşte într-o clipă. Nu-l va mai omorî pe Iason, ar fi prea simplu pentru el. Copiii vor fi o capcană pentru noua lui soţie; îi va trimite cu daruri purtătoare de moarte, apoi îi va ucide, pentru a nu pieri de mîna altora. Agerimea, pătrunderea judecăţii ei, a sfredelit cu o repeziciune uimitoare, mulţimea detaliilor noului plan, deslușind fără milă ţinta lor: Iason va rămîne singur: lipsit de copii. Răzbunarea ei este deplină.

Dar cu ce preţ?

Iată-i în faţa ei, copii, cu ochii lor dragi (ὄμμασιν φίλοις) cu ultimul surîs (τὸν πανύστατον γέλων).

O clipă raţionamentul, dragostea de mamă pare că învinge:

καὶ μὴ μεθ' ἡμῶν ζῶντες εὐφρανοῦσί σε (1059)

se va putea bucura de fiii săi, chiar şi din depărtarea unui exil.

O dragoste frenetică, elementară se revarsă asupra copiilor

Ὦ φιλτάτη χείρ, φίλτατον δέ μοι στόμα
καὶ σχῆμα καὶ πρόσωπον εὐγενὲς τέκνων (1073–1074)

Pe creştetele lor mai întîrzie o ultimă gingăşie.

Şi iarăşi se cutremură cercul pasiunii, ca s-o cuprindă în rotirea unui «prea tîrziu»:

...Oricum tot vor muri... E totul rînduit
πάντως πέπρακται ταῦτα κοὐκ ἐκφεύξεται (1064)

De şase ori s-au înfruntat: îndoială şi slăbiciuni, siguranţă şi neînduplecări. Medeea nu mai este liberă. Este una din cursele obişnuite pe care le întinde demonul nimicitor: «ne face să credem că nu mai sîntem liberi, tocmai pentru a înceta să mai fim»[63]. Medeea a devenit captiva pasiunii ei:

θυμὸς δὲ κρείσσων τῶν ἐμῶν βουλευμάτων (1079)

Va asculta cu o satisfacţie care trece pînă dincolo de orice margini sfîrşitul fiicei lui Creon. Îngrozitoarea ei bucurie, Euripide o însoţeşte unui zîmbet: micuţa prinţesă îşi surîde în oglindă, în timp ce-şi potriveşte în părul bălai cununa primită în dar[64]. Nimic nu o mai poate stăvili pe Medeea. Iason soseşte, dar e prea tîrziu. Copiii au fost ucişi.

Reducînd bogăţia de ramificaţii şi nuanţe crescute din fiinţa ei şi oprindu-ne la esenţe, va rezulta înlănţuirea unui om inteligent, lucid, capabil de afecţiune şi dragoste. După o crîncenă luptă lăuntrică, captivitatea iraţionalului, cu forţa sa elementară, l-a frînt.

---

[63] Cf. A. Bonnard, *La tragédie et l'homme*, Lausanne, 1951.

[64] Din nou contrastul amintit la nota 58. Vv. 1157–1162.

3. Şi Alcesta îşi are locul în nesfîrşita galerie a femeilor captive. Dacă Medeea s-a desprins ca o victimă a instinctelor, a pasiunilor, în schimb Alcesta va îndura înăbuşirea sentimentelor. Dar nu pur şi simplu a sentimentelor înnăscute, ci a unora în care educaţia şi formaţia morală a epocii şi-au imprimat adînc pecetea [65].

De cele mai multe ori Alcestei i s-a impus o formulă schematică, care acordă mai multă importanţă vizibilului sau «materialităţii» existenţei exterioare. Personajul apare adesea elementarizat în cîteva trăsături: o soţie ideală, virtuoasă, care-şi jertfeşte viaţa din dragostea pe care o poartă soţului ei. În primul rînd însă trebuie să se ţină seama că Alcesta nu se jertfeşte din dragoste pentru Admet. O asemenea circumstanţă, care apare în versiunea românească a Alcestei, nu este relevată nicăieri de Euripide. Poetul nu a reprezentat în Alcesta o victimă a dragostei, ci a generozităţii şi a devotamentului [66], inspirate mai curînd de sentimentul datoriei, de consideraţia care trebuia acordată unui soţ. În faţa impasului ivit lui Admet, ea va acţiona ca «cea mai bună» dintre femei, (ἀρίστη γυνή, 83, γυνή τ' ἀρίστη τῶν ὑφ' ἡλίῳ 151), din sentimentul datoriei însă, pentru a nu-şi trăda bărbatul, (προδοῦναι γὰρ σ' ὀκνοῦσα καὶ πόσιν/θνήσκω 181) pentru a-i aduce cinstire (πόσιν προτίμως' 154) şi din respectul şi veneraţia care trebuie purtate unui soţ. ('Εγώ σε πρεσβεύουσα 282). Moartea ei o va mai socoti drept o lecţie dată egoismului bătrînilor părinţi şi, în acelaşi timp, ca un act de ataşament faţă de copii, care nu-şi vor pierde astfel ocrotirea unui tată, rege puternic; dar în nici un caz nu o manifestare de dragoste pentru Admet.

Alcesta îşi pune capăt zilelor de bunăvoie, (284) pe deplin conştientă de preţul jertfei ei (301) şi de faptul că Admet pierde cea mai devotată soţie (324—325). Psihologia modernă a vrut să conchidă că dragostea fierbinte care a condus-o pe Alcesta la sacrificiu s-a răcit brusc prin acceptarea jertfei de către Admet. M. Pohlenz [67] combate această părere care, după cum am văzut, nu este cîtuşi de puţin confirmată de poet. Cu totul reţinută, supravegheată, aproape convenţională, apare afecţiunea ei. În dimineaţa zilei cînd simţise că i-a venit sorocul, primul ei gînd a fost pentru copii. Despărţirea de viaţă îi este tot atît de grea ca Antigonei sau Ifigeniei, dar poate şi mai grea tocmai din pricina acestor copii. Abia tîrziu se va opri gîndul ei asupra lui Admet. Chiar şi scena despărţirii de patul nupţial (175) pare artificială, forţată. Ea nu-l urăşte (οὐ γὰρ ἐχθαίρω σ'... 171) totuşi, va muri numai pentru a nu-l trăda. Se va despărţi de el simplu, cu răceală, într-o îngrămădire de sfaturi pentru copii. Ca şi Polyxena, Alcesta va simţi nevoia să se desfacă de tot ce-i pămîntesc:

> Soare şi limpezimi ale zilei
> nori ce goniţi prin cer pe
> căi rotitoare (224—245)

---

[65] Trebuie amintit comandamentul socratic în virtutea căruia educaţia e un factor hotărîtor în formaţia morală a omului.

[66] *Euripide*, Bibl. pt. toţi, 1965. Greşit apare în versiunea A. Pop şi în repetate rînduri «dragostea» Alcestei pt. Admet. De pildă vs. 83—85 «...cea mai minunată din soţii prin marea sa iubire» pentru ἀρίστη/δόξασα γυνὴ/πόσιν εἰς αὐτῆς γεγενῆσθαι. Sau în vs. 154—155 «Prinosul dragostei de soţ» pentru πόσιν προτίμως. Sau vs. 282 «Eu te-am iubit» pentru 'Εγὼ σε πρεσβεύουσα (deci = respectîndu-te, venerîndu-te ceea ce nu e de loc acelaşi lucru cu iubindu-te).

[67] Arată cum poetul evită chiar ca erotismul să apară ca motivul în sine, sau chiar ca unicul îndemn care a decis-o la oferta ei.

Soarta ei este fără scăpare. Nu are nici măcar nădejdea unei vieţi viitoare (οὐδέν ἐσθ' ὁ κατθανῶν).

Tragicul acestei captivităţi care ajunge pînă la ultima limită, pînă la moarte, înfăţişează o Alcestă victimă a propriei ei desăvîrşiri morale, pusă însă în slujba unui om care nu o merită. Alcesta se jertfeşte în mod inutil şi absurd. Şi îşi dă seama de acest lucru. Ca şi Antigona lui Anouilh [68], realizează inutilitatea jertfei ei şi tocmai absurdul acestei situaţii e tragic. Timid, egoist şi laş, dar frumos, cu înfăţişarea de « grand-seigneur » [69] ospitalier şi iubitor de fast: acesta este omul pentru care Alcesta şi-a dăruit viaţa. Admet este pentru noi, astăzi, cel mai autentic tip de non-erou [70], în adevăratul înţeles romantic al cuvîntului. Prinsă în această reţea de sentimente convenţionale, îngheţate, dictate în numele unor comandamente morale, de educaţie rigidă a epocii sale, Alcesta ar încerca în zadar să scape; puterea lor are vechimi de tradiţie şi nu îngăduie împotriviri.

4. Cu analiza *Electrei* ajungem să descifrăm o nouă şi ultimă treaptă în ierarhia « captivităţii interioare ». Nu numai îngrădirea socială [71] s-a răsfrînt asupra Electrei, modificîndu-i din afară sensul existenţei. Deznodămîntul adus de Euripide va statornici o nouă constrîngere pornită din însăşi fiinţa ei: captivitatea propriei sale conştiinţe.

De teamă să nu aducă pe lume fii de neam, ce l-ar fi putut răzbuna pe adevăratul rege, Clitemnestra a dat-o în căsătorie unui biet ţăran micenian [72]. În locul palatului, o colibă săracă cu pereţi afumaţi va fi lăcaşul Electrei (1004; 1139—1140). Îmbrăcată în zdrenţe, (185, 304, 1108) cu buclele tăiate ca la sciţi (108, 146, 241) ducînd o urnă pe cap, fiica lui Agamemnon îşi poartă paşii prin beznă către rîu (54—57). Oreste care tocmai sosise împreună cu Pylade, nici nu o deosebeşte măcar de o sclavă de rînd (107—109). Paşii împleticiţi şi stinşi îi sînt pe măsura îndemnurilor, a ţelurilor ei de roabă, gîndurile au istovit de mult tîlcul speranţei:

E ceasul durerii — Păşeşte prin beznă
Cu geana-nstelată de roua-ntristării,
Vai ţie, vai ţie, Electra!
.....
Ursita cumplit mă apasă
Se clatină trupul de-a trudei povară [73] (112, 120).

Zadarnic o îmbie tinerele ţărance din Argolida cu serbările Herei:

Vai, sufletul meu n-are aripi să zboare
nici către serbări strălucite
.....
În jocuri cu tinere fete

[68] J. Anouilh, *Antigone*, 1944. În tratarea sa modernă a tragediei, Anouilh va reda o Antigonă conştientă de inutilitatea jertfei ei.

[69] Méridier, *Belles Lettres*, 1925, p. 52.

[70] Adevărat precursor al galeriei de non-eroi romantici, care populează îndeosebi literatura franceză şi rusă.

[71] Menţionată în cap. *Captivitatea socială*, p. 28.

[72] În captivitatea ei acest ţăran va constitui unicul ei sprijin. El reprezintă o excepţie de la regulă, un element progresist introdus în literatura epocii de către Euripide.

[73] Trad. autoarei.

Eu nu mă-mpletesc laolaltă, nu-mi saltă
Piciorul în veselă horă
Podoabele-s mărgăritare de lacrimi
A nopţilor mele durere
A zilelor mele povară.
Priveşte cum praful mi-acoperă părul
Veşmintele mele sînt zdrenţe (175–183).

Forţa constrîngerii, a trudei, a zilelor mereu una ca ccalaltă, au înstrăinat-o de adevărata sa fiinţă, i-au risipit voioşia, tinereţea şi chiar şi îndemnul de a ieşi din impas. Dar obişnuitul chinuitor al existenţei se întrerupe brusc, prin venirea lui Oreste. Electra prinde viaţă, dar în acelaşi timp, în conştiinţa ei (întocmai Polyxenei) se trezeşte posibilitatea unei alegeri din interiorul captivităţii, se dezvăluie unicul act de libertate — făuritor de destin.

De acum înainte va fi orbită, purtată de o altă forţă, care se revarsă pînă dincolo de limitele umanului, o forţă pe care Electra crede că o stăpîneşte. Egist şi Clitemnestra cad victima răzbunării ei. Electra pare învingătoare, dar în clipa în care va smulge izbînda, va trebui să se plece sub însăşi apăsarea acestei victorii:

Fapta îşi poartă osînda în sine
Calea ursitei se-ntoarce ca gîndul (1230).

A te strădui orbeşte pentru obţinerea libertăţii are mai puţină importanţă. Esenţialul e să ştii pînă unde poţi păşi pe drumul ei, unde trebuie să te opreşti. Electra a depăşit calea ce-i putea aduce eliberarea. Un pas în plus a zvîrlit-o într-o nouă captivitate. Iat-o acum îndurînd întîlnirea cu propria ei conştiinţă: blestemul mamei, apăsarea remuşcării n-o vor mai părăsi:

Blestemul mamei se-abate... (1320)
.....
O, jale, învăluie-n pînze de lacrimi
Cuprinsul — O, eu osîndita Electra... (1182)

Această nouă încătuşare a Electrei va consta în însuşi triumful conştiinţei. Risipită pentru prea puţin timp, doar pe durata manifestării unicului ei act de libertate, captivitatea Electrei se închide din nou. Nu va mai fi însă vorba de o îngrădire venită din exterior, ci de o captivitate urcînd din sfera conştiinţei individuale [74].

Deci, dacă prima parte a tragediei lui Euripide a desluşit o captivitate — urmare a rigorilor sociale, o încătuşare a forţelor exterioare, sfîrşitul, în schimb, descoperă o Electră captivă a propriei sale conştiinţe, a propriilor trăiri subiective.

[74] Nu altfel va proceda peste secole o altă captivă, de data aceasta a teatrului lui Camus: şi ea va alege omorul ca mijloc de eliberare. E drept că motivele Marthei sînt mai puţin « idealiste »; ea vrea numai să-şi însuşească banii victimei sale pentru a izbuti să evadeze dintr-o existenţă cenuşie, posomorită, fără sens, spre ţărmuri însorite şi calde. După eliberarea ei de o clipă, pregătită cu atîta trudă, Martha — ca şi Electra — va aluneca din nou în captivitate. Înfrîngerea ei nu va fi însă adusă de triumful conştiinţei, ca în cazul Electrei (şi aici intervine deosebirea între eroina lui Euripide şi captiva modernă a piesei lui Camus): iremediabila înlănţuire a Marthei va fi provocată numai de un accident, de un « malentendu» absurd. Camus, *Le malentendu*, Paris, Gallimard, 1944.

*

Din cadrul captivităţii interioare s-a desprins aşadar o adevărată ierarhie a constrîngerilor: de la prima treaptă a înfăţişării fizice ea creşte către înlănţuirile pasiunilor, apoi ale sentimentelor pentru a se opri în sfîrşit în pragul captivităţii unei trăiri proprii: cea a conştiinţei individuale.

Sensul unei existenţe, mişcarea gîndurilor, redau întotdeauna o înaintare, o creştere, o revărsare din matcă. Captivitatea însă, aşa cum am văzut-o, duce la întoarcere, la retragere, la renunţări. Conştiinţa captivei antice renunţă pentru totdeauna la expansiune, la urcuşul pe culmea gîndului şi a speranţei.

La Polyxena se poate desluşi cel mai bine procesul de interiorizare care s-a petrecut înainte de renunţarea totală. După acea scurtă cufundare în sine, după acea oprire (ἐποχή) a mersului lumii [75], Polyxena va face calea întoarsă, va refuza viaţa.

La fel va proceda Hecuba. Bătrînei regine i se oferă chiar libertatea: (Agam.: τί χρῆμα μαστεύουσα; μῶν ἐλεύθερον αἰῶνα θέσθαι; ῥᾴδιον γάρ ἐστί σοι vs. 754—755 Hec.); era însă prea tîrziu, ea nu mai simţea nevoia unei eliberări venite din afară. Hecuba îşi va continua călătoria, păşind însă pe drumul întoarcerii. Mersul ei va fi tot în sensul unei κατάβασις.

Şi sufletul Andromacăi va fi solidar acestei renunţări, care la ea se va manifesta printr-o coborîre în trecut. Viaţa ei nu încetează să se schimbe, şi totuşi ea este încheiată. De cele mai multe ori soluţiile întrevăzute de Euripide aduc — aşa cum am văzut — renunţarea la orice valori pozitive de viaţă, trimit spre retragere, pe un teren al virtualului, al anxietăţii, al iremediabilului. Accentele revoltei sînt puse rar, cu şovăială.

Captivitatea greacă trebuie privită ca o captivitate fără ieşire, fără revoltă [76]. Omul simte destinul ca o boltă apăsătoare a cărei povară o acceptă, aşa cum accepta şi forţele naturii. În îndrăznelile lor extreme grecii rămîn întotdeauna fideli măsurii. Ei au dat totuşi cel mai mare mit al inteligenţei revoltate. Exemplul este însă unic şi nu trebuie uitat că în Prometeu πύρφορος, Zeus îi dă iertare revoltatului. Şi iarăşi nu trebuie uitat că revolta nu reprezintă decît un moment în gîndirea lui Eschil. O altă necesitate mai puternică există în el: cea a ordinii şi a armoniei, a cărei expresie, numai, e revolta [77].

Un Oedip sfărîmat, nimicit de destin (« suferinţele mele sînt atît de mari încît nici un muritor nu le-ar putea îndura ») plînge, dar nu rosteşte cuvinte iremediabile. Orb şi nenorocit, va spune că totul e bine [78]. O Antigonă, dacă se revoltă, o face în numele tradiţiei, pentru ca fratele ei să-şi afle odihna, îngropat după datină. Şi Hecuba se revoltă, dar revolta ei nu e împotriva nedreptăţii existenţei, nici măcar împotriva captivităţii ei (ea refuză libertatea acordată de Agamemnon printr-un categoric « Οὐ δῆτ' » vs. 756). Revolta ei e un act izolat, o ultimă manifestare a voinţei libere (sub forma răzbunării), împotriva ultimului om care a lovit-o [79].

Şi în epoca modernă, orice captivitate va trece prin momentele, etapele deslușite la o Polyxenie. Va fi o etapă a întrebărilor, a neliniştilor, va urma una a adîncirii

---

[75] Cuprinsă între cele două gesturi care au dus la desprinderea de om şi de întreg universul.

[76] A. Camus, *L'homme révolté*, Paris, Gallimard, 1951, p. 44.

[77] A. Bonnard, *op. cit.*

[78] Méautis, *Sophocle, essai sur le héros tragique*, Paris, 1958, p. 144.

[79] Vezi p. 65.

interioare. Dar, din acest punct, se vor deosebi, se vor desface cele două conştiinţe. Deliberarea lăuntrică va duce conştiinţa captivului antic la renunţare, la înfrîngere, pe cel modern însă, la nemulţumire, la protest. Captivul modern îşi va canaliza toate energiile spre o ἀνάβασις a nădejdei, care va da revolta.

Captivitatea istorică şi cea socială, transportate în epoca modernă, primesc în plus dimensiunea revoltei, ajungînd astfel la o rezolvare. Celelalte încercuiri însă, cele lăuntrice, de natură psihologică, au rămas aceleaşi. Rezolvarea lor pune aceleaşi probleme, astăzi ca şi atunci.

CAPTIVES ET CAPTIVITÉ DANS LA TRAGÉDIE D'EURIPIDE

RÉSUMÉ

Le thème de la captivité de l'homme, souvent abordé le long de l'histoire des littératures européennes et qui connut des dimensions toujours plus amples depuis que l'esprit humain fut entré dans la période moderne, trouve pour la première fois une interprétation claire et lucide, un terrain d'investigations qui lui est propre, dans la tragédie d'Euripide.

Préoccupé par le destin individuel de l'homme mais faisant en même temps des incursions dans l'histoire et dans la vie sociale, Euripide a poursuivi cette idée en découvrant ses profondeurs le long de chacune de ses pièces, surtout par la manière dont il a construit ses personnages féminins.

Ceux qui n'ont vu en Euripide que le profond explorateur de la psychologie de la femme, le créateur d'une impressionnante galerie de types féminins, n'ont pas observé que toutes ces analyses ne font que fixer une étape provisoire où il plonge à titre expérimental, afin d'aboutir par des associations d'idées à un aspect tragique de la réalité: *la captivité humaine.*

Le thème de la captivité de guerre, avec tous les problèmes qu'il comporte, avec son évolution régressive qui mène jusqu'au véritable esclavage, constitue l'objet de la première partie de cet ouvrage. Par rapport aux figures de captives à peine esquissées d'Homère, aux analyses psychologiques plus puissantes — quoique accidentelles — qu'on retrouve chez Sophocle, Euripide marque, comme partout, un pas en avant. Son apport est un regard plus profond qu'il accorde à cette captivité évoluant vers l'esclavage, la recherche presque «systématique» de ses différentes étapes et un permanent enracinement dans la réalité, une réalité qui dépasse les limites des siècles. Il y a tout d'abord une première phase d'interrogations, de doutes, d'anxiété, propre à tout début de captivité. Mais en dépit et au-delà de l'ensemble des influences extérieures — qui ne cesseront de modifier «du dehors» la vie de ces victimes de la contrainte — il y a une liberté du choix. Cette liberté divisera l'existence qui leur est commune au début en autant d'existences singulières, en créant des réactions, attitudes, sens différents qui mèneront, en fin de compte, à la servitude proprement dite.

La captivité de guerre a été peut-être la première des sujétions de l'homme qui ait réussi à donner une vision profondément tragique de la condition humaine.

Mais Euripide n'en est pas resté là. Les « problèmes » de la femme dans l'antiquité classique — et qui exigent une place à part dans la sphère des captivités sociales — sont amplement illustrés dans ses tragédies. Leur analyse constitue l'objet de la deuxième partie de ce travail. Mais la captivité n'apparaît pas comme déterminée uniquement par une cause extérieure, par une force brutale exerçant son action du dehors. D'autres captivités encore sont propres à l'homme, issues, celles-ci, des profondeurs de son être. La raison, les instincts, la passion, les sentiments se trouvent dans un perpétuel antagonisme latent. L'équilibre de leur cohabitation une fois troublé, l'homme devient le captif de la force la plus puissante. Euripide fut le premier à avoir donné de l'ampleur aux délibérations intérieures, en faisant descendre le tragique jusqu'à des profondeurs inconnues à ses prédécesseurs. La troisième partie de l'ouvrage, intitulée « La captivité intérieure », découvre une véritable hiérarchie des contraintes: celle du physique, celle des passions et ensuite des sentiments, pour arriver finalement au seuil d'une expérience spirituelle propre: car la fin d'*Electre* dévoile une captive de sa propre conscience, de sa propre existence subjective.

La conclusion de nos recherches conduit à la synthèse des résultats obtenus: la captivité historique et sociale, arrivée à l'époque moderne, reçoit de plus les dimensions de la révolte et par là une issue. Mais les autres enchaînements, de nature psychologique, sont restés les mêmes. Leur solution pose aujourd'hui comme jadis les mêmes problèmes.

Le thème de la captivité humaine, qui apparaît pour la première fois nettement dans la tragédie d'Euripide, nous renvoie aux problèmes de notre temps. Campé dans un paysage social et humain tellement plus ample, ses significations se sont trouvées infiniment multipliées; aujourd'hui encore il porte sur quelque chose d'essentiel de la condition et des aspirations propres à l'homme.

ATAIAS

PAR

PETRE ALEXANDRESCU

Selon Vasile Pârvan, *Getica*, p. 51—55, la situation politique au Bas-Danube à l'époque de Philippe II de Macédoine aurait été la suivante: au nord du Danube, en Bessarabie méridionale, se trouvait le royaume d'Atéas, comprenant une population scythique, déjà ébranlée par les premières poussées des Sarmates. Au sud du fleuve il y avait les *Histriani* sous la conduite d'un roi dont le nom est resté inconnu. Ils attaquèrent Atéas qui fut bientôt contraint de demander l'aide de Philippe II. Celui-ci la lui promit sous certaines conditions. Cependant, le roi des *Histriani* venant à mourir, Atéas traversa le Danube et pénétra victorieusement en Dobroudja, en 339. Mais Philippe y arriva avec son armée et Atéas mourut sur le champ de bataille. À la suite de ce désastre, les Scythes furent chassés de la Dobroudja [1].

La reconstitution proposée par Pârvan se heurte à certaines difficultés. Il s'agit de la localisation des deux formations politiques, le royaume d'Atéas et celui du *rex Histrianorum*.

Le texte principal pour ces événements se trouve dans l'Epitomé de Justin d'après Trogue Pompée (IX, 2): *Erat eo tempore rex Scytharum Atheas, qui, cum bello Histrianorum premeretur, auxilium a Philippo per Apollonienses petit, in successionem cum regni Scythiae adoptaturus; cum interim Histrianorum rex decedens et metu belli et auxiliorum necessitate Scythas soluit. Itaque Atheas remissis Macedonibus nuntiari Philippo iubet, neque auxilium eius se petisse neque adoptionem mandasse: nam neque uindicta Macedonum egere Scythas, quibus meliores forent, neque heredem sibi incolumi filio deesse. His auditis Philippus legatos ad Atheam mittit impensae obsidionis portionem petentes, ne inopia deserere bellum cogatur quod eo promtius eum facere debere, quod missis a se in auxilium eius militibus ne sumptum quidem uiae, non modo officii pretia dederit. Atheas inclementiam caeli et terrae sterilitatem causatus, quae non patrimoniis dilet Scythas, sed uix alimentis exhibeant, respondit nullas sibi opes esse, quibus tantum regem expleat; et turpius putare paruo defungi quam totum*

[1] En donnant une forme rigide aux idées hésitantes et nuancées de V. Pârvan, P. Nicorescu a écrit une étude sur *La campagne de Philippe en Thrace*, publiée dans Dacia, II, 1925, p. 22 et suiv.

abnuere ; Scythas autem uirtute animi et duritia corporis, non opibus censeri. Quibus inrisus Philippus soluta obsidione Byzantii Scythica bella adgreditur, praemissis legatis, quo securiores faceret, qui nuntient Atheae : dum Byzantium obsidet, uouisse se statuam Herculi, ad quam in ostio Histri ponendam se uenire, pacatum accessum ad religionem dei petens, amicus ipse Scythis uenturus. Ille, si uoto fungi uellet, statuam sibi mitti iubet, non modo ut ponatur, uerum etiam ut inuiolatam maneat pollicetur ; exercitum autem fines ingredi negat se passurum. Ac si inuitis Scythis statuam ponat, eo digresso sublaturum uersurumque aes statuae in aculeos sagittarum. His utrimque inritatis animis proelium committitur. Cum uirtute et animo praestarent Scythae, astu Philippi uincuntur. XX milia puerorum ac feminarum capta, pecoris magna uis, auri argentique nihil. Ea primum fides inopiae Scythicae fuit. XX milia nobilium equarum ad genus faciendum in Macedoniam missa [2].

Il ne ressort pas de ce passage que le royaume d'Atéas se trouvait, avant la guerre avec Philippe, en Bessarabie du Sud. Les seules indications permettant une localisation se réfèrent à la région au sud du fleuve. Lorsque Philippe fait connaître à Atéas son intention d'ériger, aux bouches du Danube *(in ostio Histri)*, la statue d'Héraklès, en lui demandant libre accès *(pacatum accessum)* à travers le pays du roi scythe, celui-ci lui répond qu'il ne permettra pas le passage de ses frontières *(exercitum autem fines ingredi negat se passurum)*. Par conséquent, pour arriver au Delta, Philippe devait passer à travers le royaume d'Atéas, qui s'y trouvait avant les hostilités de 339. Cette indication, relevée d'ailleurs par Pârvan lui-même, doit être prise comme point de départ dans toute discussion concernant la localisation de ce royaume. Encore faut-il ajouter que les autres sources littéraires [3] — à l'exception d'une seule [4] — permettent de circonscrire la zone d'action du roi scythe dans les régions du sud du Danube. Par ailleurs, ni Trogue-Pompée-Justin, ni les autres historiens anciens ne signalent une migration ou une invasion conduite par Atéas [5]; au contraire, son royaume se présente plutôt comme une formation politique stable, fixée sur un territoire bien défini.

Quant aux *Histriani*, les adversaires d'Atéas, aucune information ancienne explicite ne suggère une localisation. La seule indication qui existe, et qui se trouve dans leur nom même, se réfère à une région riveraine du Danube.

---

[2] La critique historique moderne a essayé de déterminer les sources de Trogue-Pompée. A. Momigliano, qui a publié en 1933 dans la revue Athenaeum, une étude concernant ces événements et qui s'est également occupé des sources de l'histoire de Philippe II *(Filippo il Macedone, Saggio di storia greca del IV secolo*, Firenze, 1934), a dirigé la recherche vers Théopompe, qui dans la seconde moitié du IVe siècle avait composé une œuvre portant le même titre que celle de Trogue-Pompée. Le passage cité plus haut aurait été inspiré directement par cet historien. M. Rostovtzeff, *Skythien und der Bosporus*, Berlin, 1931, p. 107, montre plus de prudence. La forme anecdotique caractéristique pour tout le passage témoigne, selon lui, plutôt d'une œuvre intermédiaire, peut-être celle de Duris. L'absence de toute indication expresse dans le texte ne me permet pas de prendre une position personnelle.

[3] Frontin, *Strat.*, II, 4; Polyène, *Strat.*, 44, 1; Clem. Alex. *Strom.*, V, p. 240.

[4] Strabon, VII, 3, 18; voir plus loin p. 90.

[5] L'argument de V. Pârvan (repris récemment par C. Daicoviciu, *Actes du Ier Congrès International d'Etudes Balkaniques*, sous presse) tiré du passage de Frontin, sur la nature « migratoire » de « l'expédition » d'Atéas contre les Triballes, ne semble pas autorisé par le texte. Ni dans ce passage, ni dans les autres sources littéraires concernant l'histoire d'Atéas, les Scythes ne sont présentés en migration. Quant au caractère pastoral de leur attroupement, il peut être expliqué plutôt par le stade primitif de leur formation politique.

Dans cette étude nous nous sommes proposé de rouvrir la discussion, en prenant comme point de départ l'indication qui se trouve chez Justin, c'est-à-dire la présence d'Atéas en Dobroudja avant le conflit avec Philippe, donc avant 339.

Revenons donc au passage de Justin, cité plus haut. Atéas était en guerre avec les Histriens. Une phase critique de ce conflit a poussé le roi scythe à demander à la ville d'Apollonie, d'intercéder auprès de Philippe II de Macédoine pour l'envoi d'une aide militaire. La date de cet épisode peut être établie grâce à un passage de Diodore (XVI, 71) où se trouve une description sommaire de la campagne de Philippe en Thrace. Le prétexte de cette guerre fut la pression exercée par le roi odryse Kersobleptes sur les villes grecques de la côte pontique et hellespontique. Au printemps de l'année 342 Philippe déclencha l'attaque et en dix mois de campagne il réussit à vaincre les Thraces et à fonder plusieurs colonies militaires et places fortes dans les vallées de l'est de la Thrace. Par la suite, toute la contrée entre le Nestos et la mer Noire fut organisée comme « province » macédonienne, sous la conduite d'un stratège nommé par le roi [6]. Ces victoires ont eu un grand retentissement dans les villes helléniques du littoral, heureuses d'avoir trouvé en la personne du roi de Macédoine un protecteur contre les menaces continuelles des barbares. Elles ont donc accepté de conclure une alliance militaire avec Philippe. Dans ce climat politique, il est permis de supposer qu'Apollonie se soit rangée, elle aussi, du côté de ces villes et qu'elle ait accepté soit l'alliance, soit l'amitié de Philippe. Cette cité a pu ainsi accomplir le rôle d'intermédiaire entre Atéas et le roi de Macédoine — rôle que les villes pontiques avaient coutume de remplir.

Si Apollonie est entrée dans la sphère de l'influence macédonienne au plus tôt vers 342, cette année représente la date la plus ancienne possible pour la phase critique de la guerre entre les Scythes et les Histriens, et en même temps pour la conclusion de l'accord entre Atéas et Philippe.

Le texte de Justin offre quelques indications concernant les termes de cet accord. Lorsque, après la mort du roi des Histriens, Atéas renvoie les soldats macédoniens, il annonce à Philippe: *Neque auxilium eius petisse neque adoptionem mandasse, nam neque uindicta Macedonum egere Scythas, quibus meliores forent, neque heredem sibi incolumi filio deesse*, ce qui signifie que l'aide du roi macédonien paraît avoir été conditionnée par la protection *(uindicta)* de la part de Philippe et par certaines stipulations concernant la succession au trône d'Atéas *(adoptio)*. Un autre passage paraît également suggestif: lorsque Philippe essuie le refus blessant d'Atéas de contribuer aux dépenses du siège de Byzance et de payer la solde et le transport des soldats macédoniens, il invoque comme prétexte pour pénétrer en Scythie l'érection de la statue d'Héraklès aux bouches du Danube. Ce prétexte avait certainement un sens symbolique: l'installation de la statue de l'ancêtre mythique de la dynastie macédonienne devait marquer d'une manière rituelle la frontière du royaume de Philippe. Atéas, en recevant ce message, ne s'oppose guère au désir de Philippe. Il répond: *Ille si uoto fungi uellet, statuam sibi milti iubet, non modo ut ponatur, uerum etiam ut inuiolata pollicetur.* Il ne refuse que le passage du roi à travers le pays des Scythes, sans leur consentement. Si toutefois Philippe ne tenait pas compte de cet avertissement, ceux-ci détruiraient la statue pour en faire des flèches. La discussion engagée entre les deux rois, revêtant un langage métaphorique, montre qu'en échange de l'aide militaire Atéas

[6] H. Bengtson, *Die Strategie in der hellenistischen Zeit*, I. Munich, 1937, p. 38, sq.

avait accepté une sorte de suzeraineté macédonienne sur la Dobroudja. Les rapports entre Philippe et Atéas semblent donc avoir été du même type que ceux entre le roi de Macédoine et les divers dynastes de Thessalie, du pays des Molosses, d'Illyrie, etc. La réalisation de cet accord paraît indiquer l'intérêt commun des deux rois à annihiler la force des Histriens. Quant à l'identification de cette mystérieuse population, elle ne me paraît pas possible dans l'état actuel de nos connaissances. Nous devons nous en tenir à l'hypothèse de V.Pârvan, qui proposait de reconnaître, sous ce nom générique, les Gètes des deux rivages du Danube, ces Ἰστριανοὶ κατ' ἐξοχήν.

Pour la situation des villes helléniques situées sur la côte roumaine de la mer Noire, des découvertes monétaires récentes sont venues s'ajouter au dossier. Dans les musées de Varna, de Moscou et de Léningrad on a identifié trois tétradrachmes en argent au nom d'*Ataias*. Elles ont été publiées par A. Rogalski de Varna [7] et par V. A. Anohin de Kiev [8]. A cette occasion, deux autres monnaies de la même émission, publiées au début du siècle par Imhoof-Blumer [9] et G. F. Hill [10], ont été apportées à l'appui. Les cinq monnaies se divisent en deux groupes: le premier comprend les deux pièces identifiées en U.R.S.S. Elles représentent sur l'avers la tête d'Héraklès jeune vers la droite, avec la peau de lion et, au revers, l'inscription ΑΤΑΙΑΣ avec le cavalier scythe tirant de l'arc. Leur provenance n'a pu être établie. Le second groupe comprend la monnaie de Varna et les deux autres déjà publiées. Elles représentent sur l'avers la tête d'Artémis vers la droite avec le carquois et l'arc, et au revers, l'inscription ΑΤΑΙΑ en haut et ΚΑΛ en bas, que l'on peut compléter sans difficulté Καλ[λατιανῶν] ainsi que la représentation du même cavalier scythe, vers la gauche, tirant de l'arc. Toutes les monnaies du deuxième groupe ont été trouvées en Bulgarie.

Dans ce qui suit, sans entrer dans l'analyse numismatique de cette découverte, nous allons aborder leur interprétation historique. La datation des cinq monnaies peut être établie, suivant certaines considérations pondérales et stylistiques, dans la seconde moitié du IV[e] siècle [11]. Les numismates bulgares et soviétiques ont proposé une réduction du cadre chronologique, en faisant remarquer la similitude entre l'avers du premier groupe (la tête d'Héraklès jeune) et l'avers des monnaies émises à Héraklée du temps de la tyrannie de Satyros, entre 353—347 [12]. Tenant compte de l'avers du premier groupe et de l'inscription ΚΑΛ du second, on a supposé, à juste titre, que toutes les cinq pièces ont été frappées à Callatis.

Le problème qui se pose dès lors est d'ordre chronologique. Behrendt Pick date le début des émissions monétaires à Callatis du temps d'Alexandre le Grand ou des années ayant immédiatement suivi sa mort. Les plus anciennes monnaies de Callatis, les tétradrachmes frappées d'après l'étalon éginétique, représentent à l'avers la tête d'Héraklès jeune avec la peau de lion, tout comme les monnaies

---

[7] A. Rogalski, Izvestiia-Varna, X, 1955, p. 119 et suiv.

[8] Нумизматика и Сфрагистике, Kiev, 2, 1965, p 3 et suiv.

[9] F. Imhoof-Blumer, Revue Suisse de Numismatique, XIV, 1908, p. 168, pl. X, 22.

[10] G. F. Hill, Numismatic Chronicle, 1912, p. 137, pl. VI, 5.

[11] Selon l'avis du Cabinet Numismatique de l'Institut Archéologique de Bucarest et celui du Cabinet de Médailles de la Bibliothèque de l'Académie.

[12] L'opinion de V. A. Anohin, selon laquelle le premier groupe aurait été exécuté à Héracklée même, est invraisemblable. Récemment, P. R. Franke, *AA*, 1966, p. 130-139, a attiré l'attention sur l'impossibilité de dater les monnaies héraklétes de l'époque de la tyrannie de Satyros et de Kléarchos. Les pièces avec la tête d'Héraklès imberbe ne pourraient être situées que dans l'intervalle 364—305/4 av. n. è. (*art. cit.* p. 138).

d'Alexandre. Nous voici donc dans la situation paradoxale d'admettre qu'une ville grecque ait frappé une série monétaire pour un roi barbare, avant de commencer ses propres émissions [13]! Evidemment, ainsi posé, le problème s'avère insoluble. Cependant nous tenons à rappeler qu'il existe la possibilité que les premières monnaies de Callatis soient plus anciennes que le règne d'Alexandre le Grand. L'avers et le revers se retrouvent sur les monnaies d'Héraklée, métropole de Callatis, dès le milieu du IV[e] siècle. Behrendt Pick, lui aussi, ne semble pas exclure une influence venue directement de la métropole, sans l'intermédiaire d'Alexandre [14]. D'ailleurs ne serait-il pas étonnant que les plus anciennes monnaies callatiennes fussent conformes à l'étalon éginétique, en vigueur à Héraklée, et non à l'étalon athénien qui fut introduit par Alexandre en Macédoine, peu de temps après son arrivée au thrône? Certes, le dernier mot revient aux numismates. Toutefois, je considère pour le moment qu'il n'y a pas de difficulté à attribuer les cinq monnaies d'argent portant l'inscription *Ataias* au roi Atéas mentionné par les sources littéraires. Les nouveaux documents nous restituent le nom exact de ce roi [15].

Les émissions de Callatis en l'honneur d'Ataias prouvent que la ville se trouvait à l'époque sous la domination scythique. Certes, je ne saurais préciser la nature des rapports établis entre Ataias et la colonie hérakléote. Peut-être n'étaient-ils pas trop différents de ceux, établis à une époque plus récente, entre Rhémaxos et les villes de la Dobroudja. Ce qui me paraît extrêmement probable, c'est le fait que le roi scythe a dû exercer sa protection sur tout le territoire compris entre le delta du Danube et Callatis, ce qui revient à dire que les autres villes helléniques du littoral roumain ont subi, elles aussi, la même domination [16]. Cette situation nous rappelle un passage du décret émis vers 200 av.n.è. par la ville d'Histria en l'honneur d'Agathoclès, fils d'Antiphilos, où toute cette région porte, pour la première fois, le nom de Σκυθία. Considérée déjà à l'époque hellénistique comme une unité géographique, la Dobroudja a reçu ce nom, qui, du moins dans ce décret, s'oppose nettement à celui de la Thrace [17]. Je suis donc tenté de supposer que

[13] C'est le point de vue de D. B. Shélov, Нумизматика и Сфрагистика, Kiev, 2, 1965 p. 16 et suiv.

[14] « Die Wahl des Herakleskopfes und der Herakleswaffen als erste Typen der Prägung von Kallatis erklärt sich aus dem herakleotischen Ursprung der Stadt; denn Herakles ist der mythische Gründer der Mutterstadt und ihren Colonien. Auf die Münzen von Heraklea war in älterer Zeit der Kopf des Gottes bärtig dargestellt worden, aber schon früh findet sich auch dort der unbärtige Kopf; dass man in Kallatis den letzteren wählte, mag unter den Einfluss der Alexandermünzen geschehen sein. Auch für die Waffen des Herakles fand man das Vorbild hier wie dort: die Münzen von Heraklea zeigen zuweilen entweder die Keule oder den Bogen im Gorytos als selbstständige Typen, oder beide auf zusammen und ebenso finden sich beide auf kleine Silbermünzen und namentlich auf Bronzen Alexanders. »

[15] La plus ancienne forme attestée par les textes littéraires est celle conservée dans Clément d'Alexandrie, qui reproduit une source hellénistique, où se trouve *Atoias*. Chez Strabon et les autres auteurs grecs tardifs apparaît la forme *Atéas*. Chez les historiens romains on rencontre la forme *Athéas*. L'identification avec la forme *Ataias*, qui se trouve sur les monnaies, est possible, si l'on tient compte du phénomène linguistique qui apparaît à l'époque hellénistique, quand la diphtongue *ai* commence à être prononcée *e*. En transcription grecque le nom du roi a dû être Aatias. Par la suite on l'a prononcé Atéas, en conservant l'accent sur l'avant-dernière syllabe.

[16] Cette idée a été proposée dans une étude récente par Maria Coja, SCIV, XV, 1964, p. 383 et suiv. Notre collègue a essayé de mettre en rapport la destruction de la ville d'Histria, survenue au cours de la deuxième moitié du IV[e] siècle et constatée dans les récentes fouilles avec le conflit entre Philippe et Ataias.

[17] D. M. Pippidi, Studii Clasice, V, 1963, p. 137 et suiv.

le nom de Σκυθία, donné à une contrée habitée surtout par les Gètes, devait rappeler un épisode de son histoire, à savoir celui du règne, célèbre dans l'antiquité, du Scythe Ataias. Le décret en l'honneur d'Agathoclès apporte en outre quelques indications supplémentaires concernant la limite sud de cette région à l'époque hellénistique. Il ressort de ce document que la ville de Bizoné se trouvait également en Scythie. Cette information doit être rapprochée d'un passage de Ps. Skymnos, 756, inspiré, peut-être, par Démétrios de Callatis (dont l'ἀκμή se situe vers 200 av.n.è., c'est-à-dire à la même époque que le décret en l'honneur d'Agathoclès). Dans ce texte, la frontière entre les Scythes et les Thraces (les Krobyzes) est fixée aux alentours de la ville de Dionysopolis. Il paraît donc que vers 200 la Scythie comprenait tout le plateau entre le Danube et la ville moderne de Balčik. Pour le moment, aucun document ne nous permet de transposer cette situation au milieu du IV^e^ siècle. En tout cas, il me semble extrêmement probable que le noyau principal du royaume d'Ataias, qui pouvait fort bien revêtir la forme d'une union de tribus, se serait trouvé au sud de la Dobroudja. C'est ici que les sources hellénistiques et romaines attestent constamment les Scythes, déjà sédentaires. C'est ici encore que se trouvaient, au II^e^ siècle, les petits royaumes scythes documentés par les monnaies.

Si les divers documents discutés jusqu'ici fournissent quelques renseignements sur la limite méridionale du royaume d'Ataias, toute autre est la situation quant à la frontière septentrionale. Un seul texte pourrait être pris en considération: Strabon, VII, 3, 18. En décrivant les régions littorales de la mer Noire, le géographe grec arrive au Borysthène et consacre tout un chapitre au climat excessif de la région comprise entre ce fleuve et la Méotide. Le chapitre commence par la phrase suivante: Ἅπασας δ'ἡ χώρα δυσχείμερός ἐστι μέχρι τῶν θαλάττῃ τόπων τῶν μεταξὺ Βορυσθένους καὶ τοῦ στόματος τῆς Μαιώτιδος. Suit toute une série d'informations sur le climat; le passage finit par ces mots: Ἀτέας δὲ δοκεῖ τῶν πλείστων ἄρξαι τῶν ταύτῃ βαρβάρων ὁ πρὸς Φίλιππον πολεμήσας τὸν Ἀμύντον. Ensuite, au paragraphe suivant, Strabon revient au Borysthène. L'intelligence du texte ne présente pas de difficultés: Ataias, l'adversaire de Philippe, a régné sur la plupart des populations habitant la région entre le Dniepr et le Don. L'opposition qui se dégage, cependant, entre cette dernière information et toutes les autres sources historiques qui attestent l'activité d'Ataias au sud du Danube, est évidente. Aucune donnée ne permet la conciliation entre les documents. Il est donc presque impossible, à l'état actuel de nos informations, de prendre une position ferme dans cette question. Je crois que deux attitudes seulement sont possibles: soit éliminer — comme le propose A. Momigliano — l'information de Strabon, en la considérant comme une simple induction du géographe grec, qui aurait situé Ataias dans la région habitée depuis toujours par la majorité des populations scythiques; soit considérer toutes les informations comme exactes et postuler une grande union de tribus, réalisée par Ataias depuis le Don jusqu'en Dobroudja — comme le suppose B. D. Shélov [18]. Je suis enclin à ne pas accorder une importance démesurée au royaume d'Ataias. Le déroulement des événements, la difficulté que le roi scythe avait eue à résister aux Histriens, les conditions onéreuses dans lesquelles il réussit à obtenir le secours de Philippe, enfin la rapidité de sa défaite par le Macédonien, témoignent plutôt d'une formation politique

[18] Нумизматика и Сфрагистика, p. 16 et suiv.

d'importance mineure, sous la conduite d'un roi énergique. Mais évidemment, jusqu'à l'apparition d'autres documents concernant la frontière nord du royaume d'Ataias, il faut nous contenter de signaler la difficulté d'interprétation historique de ce texte.

Faisant le point des informations que l'on a tenté de dégager dans cette étude, je propose le schéma chronologique suivant:

343/2: Kersobleptes exerce une pression du côté des cités pontiques et helles-pontiques, qui appellent au secours Philippe II.

342/1: Philippe II soumet la Thrace de l'Est, qui devient province macédonienne; en même temps il s'assure l'alliance des cités pontiques jusqu'à Odessos [19]. Le roi scythe Ataias qui domine la Dobroudja et les villes grecques (y compris Callatis) est en guerre avec les Histriens; il demande une aide militaire à Philippe II, qui entend en profiter d'une double manière: prolonger sa domination jusqu'aux bouches du Danube, en faisant d'Ataias son vassal, et détruire complètement la force des Histriens.

340: Mort du roi des Histriens; Ataias croit pouvoir profiter des revers de Philippe devant Byzance pour rompre l'alliance macédonienne et se déclarer indépendant.

339: Riposte de Philippe et mort d'Ataias.

[19] Iordanes, *Getica*, X, 65. La plus grande difficulté dans l'interprétation de ce passage est de se rendre compte de la configuration réelle du récit de Dion Chrysostome, rapporté par Iordanes. Je suis persuadé que le siège d'Odessos par Philippe a eu vraiment lieu et j'accepte aussi le parallélisme avec le fragment 216 de Théopompe, qui suggère l'identification des Goths de Iordanes avec les Gètes. Mais je ne suis pas du tout convaincu que la proposition *quae tunc propter uicinam Thomes Gothis erat subiecta*, dont le sens est d'ailleurs obscur, ne soit une glosse de Iordanes, qui voulait ainsi expliquer la présence des Goths à Odessos. Un avis différent chez Vl. Iliescu, *Revue des études sud-est européennes*, 1968 (sous presse).

LA DÉIFICATION D'ALEXANDRE LE GRAND EN ÉGYPTE ET LA RÉACTION EN GRÈCE

PAR

APOSTOLOS DASCALAKIS
(Athènes)

Quand bien même Alexandre le Grand n'eût pas envahi l'Egypte, le pouvoir perse n'aurait pu s'y maintenir, car les quelques troupes qui y restaient avaient été complètement isolées et il n'existait plus aucune possibilité de communication avec le Grand Roi. Le Satrape perse d'Egypte, Mazakès, après avoir perdu tout contact avec Darius à l'issue de la bataille d'Issos, avait à affronter la haine des indigènes pour lesquels il symbolisait la domination étrangère. La seule possibilité de salut il la voyait dans la reddition des cités et des garnisons d'Egypte à Alexandre.

Mais ce ne fut pas seulement comme libérateur qu'Alexandre fut reçu par les Egyptiens. Il fut salué comme chef national de l'Egypte, comme nouveau Pharaon. Les Egyptiens, fortement attachés à leurs traditions millénaires, ne pouvaient concevoir leur libération autrement qu'en l'identifiant au rétablissement du pouvoir pharaonique émanant de leurs dieux nationaux. Il n'y avait plus de dynastie nationale. Ainsi le libérateur de l'Egypte était-il l'élu des dieux, celui qu'ils désignaient pour exercer sur le peuple égyptien l'antique pouvoir de droit divin.

Les prêtres égyptiens s'empressèrent de légitimer le pouvoir d'Alexandre sur l'Egypte en lui fournissant une consécration divine. Lorsqu'Alexandre alla visiter la ville sacrée de Memphis, les prêtres l'y saluèrent non seulement comme libérateur, mais aussi comme chef national du pays. Des inscriptions hiéroglyphiques ont été conservées, qui attestent que le nom d'Alexandre fut alors inscrit par les prêtres de Memphis dans la liste des Pharaons.

Quant à Alexandre, loin de refuser ces honneurs, il les ratifia en se comportant en chef authentique, en Pharaon et par conséquent en fils de dieu. Il se rendit au sanctuaire de Ptah, le plus sacré de la religion égyptienne, où il sacrifia en tant que Pharaon, adressa à son père divin les prières que lui avait dictées le Grand Prêtre et sacrifia à Apis, le dieu par excellence de l'Egypte, que l'on adorait à Memphis sous la forme du taureau sacré [1]. Il se montra au

[1] Arrien, *Anab.*, III, 1, 4.

StCl, IX, 1967, p. 93—105, Bucureşti

peuple assis sur le trône des Pharaons, portant sur la tête la double couronne traditionnelle. Il montra un intérêt particulier pour la reconstruction des sanctuaires des Pharaons déifiés, que les Perses avaient détruits, comme s'ils avaient été les véritables dieux ancestraux du royaume d'Egypte. Ainsi, il ordonna la reconstruction des temples du Pharaon Thoutmès III à Karnak et du Pharaon Aménophis III à Louqsor.

Ainsi Alexandre s'est-il conduit en toute occasion en authentique Pharaon, en prince légitime des Egyptiens dont il pouvait exiger soumission et fidélité. Conquérant de l'Egypte et maître étranger, Cambyse avait commis des actes sacrilèges à Memphis, tuant le taureau sacré, insultant les dieux, pillant les temples, et cette conduite, injurieuse pour les Egyptiens, avait été aussi celle d'Okhos. Mais Alexandre n'était pas un conquérant; il n'était pas même «le libérateur». Il était le Pharaon authentique et légitime, l'incarnation de la divinité égyptienne.

La nouvelle qualité d'Alexandre, de prince légitime de l'Egypte, semblait se heurter à des obstacles insurmontables, selon les croyances des Egyptiens le Pharaon n'étant pas un simple mortel, mais un dieu, ou du moins un demi-dieu. Il est vrai que la famille royale macédonienne prétendait elle aussi descendre d'Héraklès. Selon les plus anciennes traditions grecques, que rapporte Hérodote, un Héraclide, fils du roi d'Argos Têménos, aurait émigré en Macédoine, où, après de nombreuses aventures, il avait fondé l'Etat macédonien avec pour capitale Aigai [2]. En outre, du côté maternel, Alexandre prétendait descendre d'Achille, étant donné que la maison royale des Molosses d'Epire passait pour avoir été fondée par Néoptolème, fils d'Achille [3].

Ainsi, et par son père, et par sa mère, Alexandre prétendait-il descendre des dieux. Cependant, outre le fait qu'en Grèce les «rejetons de Zeus» étaient considérés comme de simples mortels, en dépit de la fierté qu'ils tiraient de leur origine, le Pharaon devait être un fils direct du dieu national de l'Egypte. Ainsi, les Pharaons se donnaient-ils souvent pour père le dieu Ammon, dieu de la reproduction et de la fertilité, que l'on identifiait à Râ, dieu du Soleil, et que l'on invoquait sous le nom d'Ammon-Râ: il représentait alors la divinité suprême, père des dieux de l'Egypte, tel le Zeus Olympien des Grecs [4].

Or, le dieu Ammon des Egyptiens était loin d'être inconnu aux Grecs: depuis les temps les plus reculés, Ammon était identifié à Zeus, et l'oracle de l'oasis égyptienne de Siwah, très connu dans le monde hellénique, y était vénéré autant que les plus fameux oracles de la Grèce. Selon Hérodote, le roi de Lydie, Crésus, lorsqu'il eut à affronter le danger de l'Empire perse en pleine expansion, fit interroger par des envoyés tous les oracles réputés de la Grèce et, en même temps, l'oracle d'Ammon en Libye. Ce rapprochement entre les plus célèbres oracles de Grèce et l'oracle libyen, l'afflux des pèlerins, les demandes d'oracles faites par des personnages importants du monde grec et du monde barbare, sont attestés à travers toute l'antiquité [5].

---

[2] Hérod., VIII, 137–139.

[3] Plut., *Alex.*, II, 1.

[4] Voir l'article de Ed. Meyer, dans W. Roscher, *Lexikon der Griechischen und Römischen Mythologie*, I, 184, *s.u. Ammon*.

[5] Hérod., I, 46. Selon Pausanias, VIII, 11, 11, Hannibal reçut aussi, avant l'expédition en Italie, une consultation de la part de l'oracle d'Ammon.

Non seulement la mythologie grecque, mais la mythologie égyptienne elle-même identifiait Zeus à Ammon, en bâtissant des mythes propres à rapprocher les deux sanctuaires antiques où l'on adorait Zeus et Ammon. Lorsque Hérodote visita Thèbes d'Egypte, il recueillit une de ces légendes de la bouche même des prêtres de Zeus Thébain, c'est-à-dire d'Ammon. Selon cette légende qui tendait manifestement à lier cette ville sacrée aux deux plus célèbres oracles de l'époque, celui de Dodone et celui de Libye, deux prêtresses du dieu avaient été enlevées de Thèbes par les Phéniciens. L'une d'elles fut vendue en Libye, l'autre en Grèce. Ces deux femmes, naguère prêtresses de Zeus-Ammon Thébain, fondèrent les deux antiques oracles (celui de Dodone en Grèce et celui de l'oasis de Siwah en Libye) [6].

Ce qui ressort du récit d'Hérodote, c'est que plus d'un siècle avant Alexandre le Grand, déjà, en Egypte aussi bien qu'en Grèce on rapprochait le culte de Zeus de celui d'Ammon, en attribuant à leurs oracles la même origine. D'autre part, il ne faut non plus oublier que Dodone se trouvait dans le royaume des Molosses, où vécut la princesse épirote, plus tard épouse mécontente de Philippe, Olympias, la mère d'Alexandre, femme au tempérament mystique et qui s'adonnait avec fanatisme à des démonstrations de piété et de magie. Alexandre lui-même, lorsqu'il entra en conflit avec son père, vécut auprès de la famille de sa mère, et il se peut qu'à cette époque-là il ait rendu visite au sanctuaire de Dodone, où non seulement sa mère, mais les prêtres eux-mêmes ont dû lui parler des traditions qui liaient l'oracle ammonien à celui de Dodone.

Par ailleurs, il convient d'accorder une importance toute particulière au fait que le culte d'Ammon est attesté à Thèbes, en Grèce, dès l'époque de Pindare. Pausanias mentionne un temple d'Ammon à Thèbes non loin de la statue d'Épaminondas, par conséquent à un point central de la ville. Il y avait dans ce temple, encore à l'époque de Pausanias, une statue d'Ammon, œuvre de Calamis, consacrée au dieu par Pindare, lequel avait aussi écrit un hymne à Ammon, qu'il avait envoyé aux prêtres du temple de Libye. Plus tard, Ptolémée fils de Lagos, en devenant roi d'Égypte, se souvint du temple d'Ammon à Thèbes, en Grèce: aussi jugea-t-il bon de faire graver les vers du poète en l'honneur d'Ammon sur une colonne triangulaire dressée à l'intérieur du sanctuaire [7].

Pausanias mentionne deux sanctuaires d'Ammon en Laconie. L'un avait été érigé à Sparte même, à quelque distance du temple de la Chalkioikos. A ce propos, Pausanias écrit que les Lacédémoniens s'étaient adressés à l'oracle d'Ammon depuis des temps très reculés, bien avant tous les autres Grecs. Une tradition avait été conservée selon laquelle, lorsque Lysandre assiégeait Aphytis de Pallène, Ammon lui apparut durant la nuit pour lui dire qu'il vaudrait mieux pour lui et les Lacédémoniens que cessât la guerre contre Aphytis. Lysandre leva alors le siège et, à son retour à Sparte, la vénération des Lacédémoniens envers Ammon s'en trouva augmentée. Dès lors les habitants d'Aphytis, par reconnaissance, honoraient Ammon tout autant que ses adorateurs libyens [8].

---

[6] Hérod., II, 54; cf. II, 55.

[7] Paus., IX, 16, 1. Sans doute, ce temple a dû survivre à la destruction de Thèbes par Alexandre (après la révolution des Thébains), puisque Alexandre avait ordonné de laisser intacts les lieux sacrés (Arrien, *Anab.*, I, 9, 9). Le vers conservé dans Pindare, fr. 17 Bowra.

[8] Plut., *Lys.*, XX, 4–6.

De ces récits de Pausanias et de Plutarque nous pouvons conclure, en ce qui nous concerne, que, sinon dans l'ensemble de la Grèce, du moins à Sparte, l'oracle d'Ammon avait une place à peu près égale à celle des oracles les plus renommés de Grèce, ceux de Dodone et de Delphes. Beaucoup de Lacédémoniens n'hésitaient pas à s'imposer les fatigues d'un long voyage et les risques de la traversée du désert libyen afin de consulter l'oracle de l'oasis de Siwah. Si, à l'époque de Lysandre, on accordait en Lacédémone une telle importance au culte et aux oracles d'Ammon, nous devons penser que le sanctuaire de ce dieu à Sparte devait exister bien antérieurement à cette époque.

Le second sanctuaire laconien d'Ammon qui est mentionné, se trouvait à Gythion [9]. Il avait été construit sur l'agora, près des statues d'Héraklès, d'Apollon Carnéios et de Dionysos, par conséquent en un endroit des plus centraux. Il n'est rien dit au sujet de l'époque à laquelle il avait été érigé, mais de ce qui a été dit plus haut au sujet du temple de Sparte, — dont Gythion était le débouché maritime et le port de guerre —, nous pouvons conclure qu'il était aussi très ancien, remontant probablement à l'époque de Lysandre.

Un renseignement intéressant au sujet du culte d'Ammon en Grèce nous est également fourni par la description d'Olympie. Dans ce centre panhellénique par excellence, où les Grecs venus des extrémités du monde alors connu affluaient tous les quatre ans, on offrait des sacrifices à Ammon-Zeus. Afin d'assimiler plus complètement le dieu égyptien au monde grec, Olympie avait arrangé sa situation familiale sur le modèle de la Théogonie hellénique. C'est ainsi qu'avec Ammon-Zeus on adorait son épouse Ammonia-Hera, et même le fidèle messager du père des Olympiens, Hermès, sous le nom de Parammon. Les Eléens, selon Pausanias, sacrifiaient à Ammon et visitaient son oracle libyen depuis les temps les plus reculés. Il existait dans le temple même d'Ammon en Libye des autels et des ex-voto offerts par des Eléens, sur lesquels étaient inscrits les noms des Grecs d'Elide qui avaient visité l'oracle, ainsi que le texte des oracles rendus.

Il est évident que les prêtres d'Ammon, très bien renseignés sur les choses de Grèce, accordaient une importance toute particulière à ceux qui venaient du plus célèbre sanctuaire grec de l'époque. Quant à ces autels et ex-voto des Eléens, exposés avec une certaine ostentation dans le temple, ils constituaient la meilleure publicité pour l'oracle d'Ammon aux yeux des pèlerins. D'autre part, en honorant tout particulièrement Ammon — identifié à Zeus —, en préférant même, souvent, les risques du voyage en Libye à l'excursion de tout repos à Delphes, les Eléens soulignaient la rivalité existant entre les deux sanctuaires panhelléniques de Delphes et d'Olympie. D'autre part, il n'est pas permis de supposer un développement du culte d'Ammon en Elide à partir seulement de l'époque d'Alexandre le Grand, puisque Pausanias dit clairement que les Eléens avaient recours à l'oracle ammonien ἐκ παλαιοτάτου, c'est-à-dire depuis des temps très reculés [10].

Pausanias mentionne également une statue d'Ammon à Mégalopolis d'Arcadie, analogue aux hermès placés aux carrefours, qui portait des cornes de bélier sur la tête, signe auquel on reconnaissait les statues égyptiennes d'Ammon [11]. Tou-

[9] Paus., III, 21, 8.

[10] Paus., 15, 11. Pausanias, 8, 3, cite aussi Eubotas de Cyrène, qui, conduit par un oracle d'Ammon, se rendit en Olympie, où il fut vainqueur aux jeux. Les Grecs de Cyrène avaient dédié à Delphes une statue d'Ammon (Paus., 13, 5).

[11] Paus., VIII, 32, 1.

tefois, le fait que cette statue était située près d'une demeure qui avait été construite jadis pour Alexandre, permet de penser que la statue elle aussi avait été érigée à cette époque, et par conséquent nous ne pouvons pas la compter parmi les plus anciennes.

En ce qui concerne l'influence qu'a pu avoir sur l'esprit du jeune Alexandre le culte d'Ammon en Grèce, il faut accorder une importance particulière au sanctuaire et à l'oracle d'Ammon à Aphytis. Nous avons exposé plus haut les événements relatifs à la levée du siège d'Aphytis par Lysandre en raison d'un ordre d'Ammon reçu durant la nuit. Depuis lors les gens d'Aphytis nourrissaient des sentiments de respect et de reconnaissance envers leur sauveur Ammon, en l'honneur duquel ils élevèrent un sanctuaire oraculaire, bien connu dans l'antiquité. Aphytis ou Athytos était une ville de la Chalcidique: c'est-à-dire qu'elle se trouvait en Macédoine. L'hypothèse selon laquelle le sanctuaire aurait été érigé à l'époque d'Alexandre ne résiste pas à la critique, étant donné que cette ville avait été détruite par Philippe vers 348 av. n.è. Alexandre ne peut qu'avoir entendu parler, dans sa jeunesse, des honneurs que rendaient les Grecs d'Aphytis à Ammon-Zeus, et de l'oracle d'Ammon qui existait depuis longtemps dans cette ville, non loin de Pella, probablement par imitation de l'oracle de Libye.

Enfin, dans la République athénienne elle-même, le culte d'Ammon était assez répandu, longtemps avant l'hégémonie macédonienne. Il y avait au Pirée un sanctuaire d'Ammon qui était l'objet d'un respect tout particulier de la part des Athéniens, surtout des marins, qui y faisaient de riches offrandes. L'attachement particulier des marins au culte d'Ammon-Zeus s'explique par le fait que ces derniers connaissaient les côtes d'Egypte et étaient bien informés sur cette divinité. De plus, il leur arrivait souvent d'aborder en Cyrénaïque, où les colons grecs les renseignaient sur le sanctuaire ammonien de l'oasis et sur l'oracle célèbre. Il ne faut certainement pas considérer comme fortuit le fait que dans les débouchés maritimes et ports de guerre des deux cités qui dominaient la Grèce, Athènes et Sparte, c'est-à-dire au Pirée et à Gythion, on trouvait des sanctuaires d'Ammon.

On ne sait pas exactement quand fut érigé le sanctuaire du Pirée en l'honneur d'Ammon. Il est cependant certain qu'il existait au début du IV^e^ siècle et qu'il bénéficiait d'honneurs particuliers et d'offrandes considérables. Une stèle provenant de ce sanctuaire, sur laquelle on avait gravé une liste d'offrandes faites au dieu par les Athéniens, a été retirée du fond de la mer près des côtes tunisiennes, où avait coulé un vaisseau pirate qui transportait des objets d'art volés au Pirée [13]. Cette stèle avait été gravée sous l'archonte Chariclidès, c'est-à-dire durant l'année 363/362.

Une fois confirmée de la sorte la diffusion du culte d'Ammon en Grèce, au moins à partir du V^e^ siècle, il n'est pas étonnant que la mythologie grecque elle-même fasse mention d'une visite à l'oracle libyen faite par Héraclès et Persée, qui passaient pour des ancêtres d'Alexandre. Sans aucun doute cela a dû contribuer à sa décision de pousser plus avant dans le désert de Libye. Mais même à l'époque classique de nombreux Grecs visitaient l'oracle libyen d'Ammon, soit en pèlerins soit en demandeurs d'oracles. Nous avons parlé plus haut de Lysandre, de son respect envers Ammon et de sa visite à l'oracle de Libye. L'histoire mentionne également une visite de Cimon. Ainsi l'oracle d'Ammon en Libye était si

[13] Voir A. Dain, *Inscriptions attiques trouvées dans les fouilles sous-marines de Mahdia*, dans RÉG, XLIV, 1931, p. 290 et ss.

bien connu en Grèce que l'on peut dire que la plupart du temps les Grecs le classaient parmi leurs propres oracles nationaux. Aristophane lui-même, dans les *Oiseaux*, mentionne l'oracle d'Ammon avec ceux de Dodone et de Delphes [13].

Nous avons épuisé tout ce que les sources anciennes peuvent porter à notre connaissance et nous nous sommes longuement étendus sur ce qui concerne le culte d'Ammon en Grèce, car c'est ainsi que nous pouvons le mieux comprendre la formation spirituelle d'Alexandre, futur Pharaon, qui s'est manifestée par un attachement particulier à ce dieu égyptien, identifié à Zeus, ce qui en même temps servait à merveille ses desseins politiques.

Alexandre, qui avait sacrifié à Ptah et à Apis à Memphis, aurait pu faire de même à Ammon-Râ, en cette autre ville d'Egypte, Thèbes, où l'on adorait particulièrement Ammon-Râ, qui y avait un sanctuaire. Mais il ne s'agissait plus de cela. Ce qui pesait le plus dans la pensée d'Alexandre, c'était le fait qu'Ammon-Râ était Zeus-Ammon, identifié au dieu suprême des Grecs, Zeus, que l'on adorait tout particulièrement à Dodone d'Epire et en Macédoine même, où, en son honneur, l'on avait fondé Dion, ville des sacrifices et des jeux. De plus, Zeus était son ancêtre paternel et maternel, puisqu'il descendait d'Héraclès et d'Eaque. Ainsi le dieu-ancêtre était-il, d'une part, en tant qu'Ammon, le dieu égyptien le plus indiqué pour légitimer par l'intermédiaire de ses prêtres, aux yeux des Egyptiens, les titres déjà acquis de Pharaon, en proclamant Alexandre son fils véritable, selon les croyances égyptiennes; d'autre part, en tant que Zeus, il l'aidait à assurer sa position en Grèce. Cela ne pouvait se faire que dans le sanctuaire renommé d'Ammon, aux fins fonds du désert libyen, où se trouvait l'oracle le plus réputé de l'antiquité après ceux de Delphes et de Dodone.

Dans cet ordre d'idées, il ne faut non plus oublier qu'indépendamment de la tendance à la déification découlant de sa nouvelle qualité de Pharaon, Alexandre était naturellement enclin au mysticisme. Il croyait sincèrement aux signes divins et il s'entourait de devins aux explications desquels il attachait beaucoup d'importance. Lors de son retour de Grèce en Macédoine, il avait visité l'oracle de Delphes et y avait reçu la prédiction de ses hautes destinées. Sans doute avait-il auparavant visité l'oracle de Dodone durant son séjour en Epire. Dès cette époque, quand bien même il n'eût été question que de cela, il eût accepté de s'imposer toutes sortes de peines et de fatigues pour interroger l'oracle d'Ammon!

En vérité, visiter le sanctuaire de ce dieu dans le désert de Libye n'était pas une petite affaire, ainsi que le prouvèrent d'ailleurs les tribulations et les errances qu'entraîna cette visite, et qui faillirent coûter la vie au roi. L'oasis de Siwah se trouvait à 250 km de la côte, distance qu'il fallait parcourir à travers les sables, sans points d'eau, sans ombre. Outre la marche épuisante sous le soleil brûlant, la traversée comportait des dangers mortels: risque de perdre la piste, risque de tempêtes de sables. Mais les pèlerins qui affluaient, venant d'Egypte, de Libye, de Cyrène ou d'autres contrées plus lointaines, étaient recompensés de leurs fatigues par les impressions merveilleuses qu'ils ramenaient du sanctuaire, situé au milieu d'une étendue d'oliviers et de palmiers, où ils accouraient pieusement pour offrir des sacrifices ou obtenir des oracles [14].

[13] Aristoph., *Oiseaux*, 619.

[14] Arr., *Anab.*, III, 4, 1–4. C'est surtout Diodore, XVII, 50, 1–7, qui donne une description détaillée du désert de Siwah et de l'oracle d'Ammon. Voir aussi Q. Curce, IV, 7, 23–24.

Les biographes anciens d'Alexandre nous livrent un récit assez détaillé de sa traversée du désert libyen et de sa visite à l'oasis de Siwah. Il s'agit de l'une des aventures les plus pittoresques et les plus étonnantes de toute la vie d'Alexandre, qui a passionné de nombreux historiens modernes [15]. Parti du lac Maréotis, avec un corps d'armée, Alexandre longea la côte jusqu'au Paraetonium où il reçut un petit groupe d'amis parmi lesquels Ptolémée, fils de Lagos, et Callisthène. De là, il se dirigea vers l'oasis de Siwah. Marche longue et pénible, extrêmement périlleuse, à travers les sables brûlants que le vent élevait en terribles nuages mouvants. On disait que lors de la traversée de ce désert, les fatigues et les tempêtes de sable avaient coûté à Cambyse cinquante mille hommes.

Mais Alexandre avait foi en sa destinée et le secours des dieux vint au moment critique. Alors qu'on avait épuisé l'eau de l'expédition et qu'on risquait de mourir de soif, une pluie torrentielle s'abattit soudain, qui permit la constitution d'une réserve d'eau en même temps qu'elle rendit l'atmosphère moins étouffante et les sables moins brûlants. Cependant, par la suite, une terrible tempête de sable, le simoun du désert libyen, obscurcit l'horizon et recouvrit les points de repère dont se servaient les guides. Cela eût pu avoir pour résultat la perte de l'expédition dans le désert et une mort certaine. Mais alors, — ô miracle ! — deux corbeaux apparurent devant eux, dirigeant leur vol de façon à guider la marche, ralentissant pour attendre les attardés, faisant connaître leur direction par leurs cris durant la nuit lorsqu'ils ne pouvaient pas être vus [16].

Enfin, au bout de douze jours de marche, Alexandre et son escorte arrivèrent à l'oasis merveilleuse, épaisse forêt d'oliviers et de palmiers au milieu de laquelle, près de la source miraculeuse dont l'eau coulait chaude la nuit et fraîche en plein midi, et du tapis de sel transparent comme le cristal, surgit au sommet d'une acropole ceinte d'une triple muraille le fameux sanctuaire de Zeus-Ammon. Les prêtres reçurent les pèlerins à la porte centrale de la muraille extérieure et les conduisirent au temple. Mais lorsqu'ils arrivèrent au temple, le grand prêtre et devin, se tenant respectueusement face à Alexandre, lui adressa la parole de la part du dieu en tant que père du roi, par conséquent comme au fils d'Ammon [17]. Malgré la relative obscurité des sources, nous pouvons être certains que, sinon la

---

[15] En dehors des renseignements qu'on trouve dans les œuvres générales sur Alexandre le Grand (Droysen, Niese, Beloch, Birt, Berve, Glotz, Otto, Wheler, Tarn. Radet, Roussel, Robinson, Wilcken, Ehrenberg, Wright, Schachermeyer, Kaerst, etc.), la question de la visite de l'oracle d'Ammon par Alexandre fut l'objet d'études spéciales pour plusieurs savants modernes. Voir surtout: H. Berve dans Gnomon, V, 1929, p. 370, etc.; D. Cohen, *De Alex. Ammonis orac. consult.*, dans Mnemosyne, LIV, 1926, p. 83; H. Lamer, *Zu Alexanders Zug in die Oase Siwa*, dans Klio, XXIV, 1930, p. 63, etc.; C. Lehmann-Haupt, *Zu Alexanders Zug in Oase Siwa*, dans Klio, XXIV, p. 169 et ss.; G. Maspero, *Comment Alexandre devint dieu en Egypte*, dans Annales Ecole Hautes Etudes, 1897; G. Pasquali, *Alessandro all'Oasi di Ammone e Callistene*, dans Riv. di Filol., VII, 1929, p. 513 et ss. et VIII, 1930, p. 342 et ss.; G. Radet, *Le pèlerinage au sanctuaire d'Ammon*, dans Rev. ét. anc., XXVIII, 1926, p. 213 et ss., et *La consultation de l'oracle d'Ammon par Alexandre*, dans Ann. Inst. Phil. et Hist. Orient, II, 1933, p. 779 et ss.; R. Vallois, *L'oracle libyen et Alexandre*, dans Sitzungsb. Berliner Akademie, 1928, p. 576 et ss. et 1930, p. 199 et ss.

[16] Plutarque, *Alex.*, XXVII, 1—3, eut comme source Callisthène, qui prit part à l'aventure. Arrien, *Anab.*, III, 3—6 cite Ptolémée et Aristobule, donnant une description légèrement différente. Voir la description de Diodore, XVII, 493—515 et celle de Q. Curce, IV, 8—18.

[17] Plut., *Alex.*, XXVII, 3; Diod., XVII, 51; Q. Curce, IV, 7, 25.

première « salutation », du moins la « prophétie » qui suivit fut prononcée dans le réduit inviolable du temple. C'était là que se trouvait la fameuse idole d'Ammon-Râ, en forme de disque, qui rappelait l'omphalos delphique. L'idole était faite d'émeraudes et de pierres précieuses et était portée sur une nef d'or, soutenue par quatre-vingt prêtres, parmi les péans d'une foule de vierges et de femmes [18].

Selon Strabon, qui tient probablement l'information du témoin Callisthène, personne n'assistait à la rencontre d'Alexandre et du grand prêtre d'Ammon dans le sanctuaire [19]. Comme on peut s'y attendre, les compagnons et amis du roi l'attendaient avec impatience à la sortie du temple, eux qui étaient loin d'ignorer le dessein secret qui le poussait à cette expédition dans le désert. Arrien, qui tient ses informations de Ptolémée, lequel selon toute probabilité participait à l'expédition, laisse entendre qu'Alexandre ne révéla pas — du moins pour le moment — ce qui s'était passé dans le temple et les réponses du devin. Il préféra manifestement commencer par réfléchir dans quelle mesure elles pourraient servir les plans de domination de l'Egypte et de l'Asie, qui déjà germaient dans son esprit. Il lui suffit de déclarer qu'il avait entendu ce qu'il désirait entendre et il ordonna le retour immédiat en Egypte [20].

Plutarque, qui s'appuie ici sur les anecdotes de l'époque, qu'avait recueillies Clitarque, dit qu'Alexandre, grâce à des questions ingénieuses, obtint indirectement la confirmation de son origine divine. Il aurait demandé au devin si l'un des assassins de son père n'avait pas échappé au châtiment. Et le devin lui répondit de faire attention à ce qu'il disait, puisqu'il n'avait pas de père mortel, mais que s'il désirait connaître le sort des assassins de Philippe, il lui apprenait que ceux-là avaient subi leur châtiment. Ensuite, Alexandre l'aurait interrogé au sujet du pouvoir qu'il exerçait, en lui demandant sans détours s'il lui sera accordé de devenir le maître de l'humanité? Le devin lui fournit volontiers un oracle, disant qu'il tenait réellement ce pouvoir de la divinité. Alexandre se retira — sans doute pleinement satisfait — après avoir généreusement déposé des offrandes pour les dieux et de l'argent pour les prêtres. A quelques détails supplémentaires près, Diodore et Quinte-Curce rapportent les mêmes faits et témoignent ainsi de l'origine commune de leur information [21].

Selon Plutarque, Alexandre se serait hâté d'écrire une lettre à sa mère Olympias, lui annonçant qu'il avait obtenu du dieu des prophéties secrètes qu'il ne lui révèlerait qu'à son retour [22]. Il sous-entend de la sorte que les oracles d'Ammon-Zeus concernant la filiation divine d'Alexandre étaient de nature à n'être exposés qu'à sa mère, car ils devaient tenir compte des croyances égyptiennes relatives au commerce mystique de la reine avec le dieu. La profonde piété de Plutarque, sa foi sincère dans les manifestations de la volonté divine au moyen des oracles ne lui permettaient pas de douter des déclarations d'Ammon-Zeus. Mais son attachement strict aux traditions et croyances helléniques, qui n'admettaient pas que des mortels, durant leur vie, eussent des caractères divins, le conduisaient à douter

[18] Q. Curce, IV, 7, 23.
[19] Strabon, XVII, 43.
[20] Arr., *Anab.*, III, 4, 5.
[21] Plut., *Alex.*, XXVI, 3–4; Diod., XVII, 51, 2–4. Voir aussi Just., XII, 11 et Q. Curce, IV, 7, 26–28.
[22] Plut., *Alex.*, XXVII, 5.

de l'oracle concernant la reconnaissance d'Alexandre comme fils d'Ammon-Zeus et non du roi Philippe. C'est pour cela que Plutarque chercha une explication rationaliste qui permît de penser que l'oracle avait été mal interprété [23]. Le Grand prêtre-devin d'Ammon avait voulu s'adresser à Alexandre en grec, en l'appelant « ὦ παιδίον ». Comme cependant il ne savait pas assez bien le grec, il avait commis un barbarisme et avait changé le *nu* final en *sigma*, en prononçant: « ὦ παιδίος »! Alexandre, interprétant alors la faute de prononciation dans le sens qui lui convenait, avait considéré que le devin avait dit non pas « ὦ παιδίος » mais « ὦ παῖ Διός ! ». Alexandre avait pu ainsi, grâce à cette interprétation erronée, proclamer que le devin d'Ammon l'avait appelé « fils de Zeus », reconnaissant de la sorte sa filiation divine. Cette anecdote bâtie de toutes pièces, Plutarque avait dû la puiser dans les récits populaires postérieurs se rapportant à Alexandre. Elle est tout à fait simpliste et ne mérite pas qu'on s'y arrête davantage.

Les sources anciennes sont insuffisantes, et les historiens modernes qui ont écrit au sujet de cet épisode de la vie d'Alexandre passent sous silence un événement réel, découlant de l'interprétation minutieuse des faits, qui fournit l'explication rationnelle de l'oracle d'Ammon concernant la divinité d'Alexandre. Nous croyons fermement que les prêtres et devins du sanctuaire ammonien étaient loin d'ignorer qui était Alexandre et qu'ils n'éprouvèrent aucune surprise de sa visite. Quelque éloigné et isolé qu'il fût, dans l'oasis du désert libyen, l'oracle d'Ammon n'était pas coupé du monde. Tous les oracles s'efforçaient de se tenir au courant de ce qui se passait dans le monde et surtout des événements politiques et sociaux des régions voisines ou lointaines, afin que leurs prêtres et devins, suffisamment renseignés, puissent rendre des oracles plus sûrs, fondés sur l'expérience et le jugement des faits. Nous en possédons des exemples caractéristiques, venant des sanctuaires panhelléniques de Delphes et de Dodone.

Les prêtres d'Ammon avaient donc la possibilité de se renseigner en détail sur les événements d'Egypte et aussi de pays plus éloignés. D'Egypte, de Syrie, de Cyrénaïque et même des régions plus lointaines, pèlerins pieux et marchands affluaient sans cesse, au mépris des dangers et des fatigues, traversant avec des guides expérimentés le désert, en caravanes, afin de sacrifier à Ammon et d'interroger son oracle, ou d'acheter le précieux sel et les dattes d'excellente qualité de l'oasis. En outre, les habitants de l'oasis qui connaissaient les pistes et les saisons des vents et étaient exercés à la marche sur le sable, se rendaient régulièrement à Memphis et dans les autres villes d'Egypte et de Libye pour y vendre leur précieux sel minéral et leurs autres produits et pour acheter des marchandises utiles. A leur retour, ils racontaient aux prêtres tout ce qu'ils avaient appris.

Alexandre était resté quelques jours à Memphis, où il avait sacrifié aux dieux et avait été proclamé Pharaon, chef légitime de l'Egypte. Ensuite, par le bras navigable du Nil, il était descendu au lac Maréotis, restant plusieurs jours en face de l'île de Pharos afin de s'occuper de la construction d'Alexandrie. Ensuite, accompagné de quelques troupes, il s'était rendu à Paraitonion, d'où il avait marché durant douze jours pour arriver à l'oasis de Siwah. Tout cela demandait au minimum l'espace d'un mois. Dans l'intervalle, les prêtres d'Ammon avaient eu tout le temps d'être informés, par des pèlerins ou par des habitants de l'oasis de retour chez eux, ou même encore par des agents spéciaux, de tous les évé-

[23] Plut., XXVI. 5.

nements étonnants qui s'étaient déroulés. Ils avaient certainement appris que la domination perse, détestée du peuple, avait été écrasée par le roi de Macédoine, chef des Grecs. Alexandre, après avoir mis par deux fois en déroute les armées de Darius, était arrivé à Memphis où il avait sacrifié aux dieux de l'Egypte et avait été proclamé chef légitime du pays. Le fait qu'il avait été reconnu par les prêtres de Memphis comme Pharaon authentique avait dû produire une vive impression, car cela signifiait qu'il était reconnu fils d'un dieu d'Egypte.

Il est également probable que les prêtres d'Ammon savaient que le maître d'une grande partie de l'Asie, de la Syrie et de l'Egypte, l'exterminateur des armées de Darius, avait déjà quitté les côtes de Cyrénaïque et s'avançait à l'intérieur du désert de Libye, dans la direction du temple, afin d'interroger l'oracle. Il était facile aux nomades du désert et aux habitants des côtes, qui connaissaient bien les pistes et étaient entraînés à ce genre de marches, d'arriver à l'oasis en un temps beaucoup plus court que les douze jours dont eut besoin Alexandre.

On peut donc considérer comme certain que les prêtres d'Ammon n'ont pas été surpris par la visite d'Alexandre. Ils savaient qui était le personnage qui arrivait au sanctuaire d'Ammon, quelle était sa puissance, quels exploits il avait accomplis, quelles qualités royales et divines lui avaient déjà été reconnues en Egypte même, et aussi quels étaient les buts de son voyage jusqu'à l'oracle. Il découle des récits des témoins oculaires que certains du moins parmi les prêtres savaient le grec. La réception privilégiée dans le saint des saints du temple et sa reconnaissance solennelle en quelque sorte par la bouche du grand prêtre comme fils d'Ammon-Zeus était à la fois la conséquence normale et le couronnement de la situation existant depuis le moment où Alexandre avait été proclamé à Memphis souverain légitime de l'Egypte, authentique Pharaon et par conséquent fils d'un dieu égyptien.

Cependant, la proclamation d'Alexandre comme fils d'Ammon-Zeus, consacrant la légitimité de ses titres de Pharaon, souverain de l'Egypte, ne semble pas avoir exercé d'effet immédiat sur ses sujets, ni avoir notablement changé sa position de roi des Macédoniens et de général en chef des Grecs. Callisthène lui-même, qui accompagna Alexandre dans l'expédition à Siwah, et qui plus tard paya de sa vie son opposition à la déification d'Alexandre, ne semble pas s'être scandalisé de cette proclamation: selon ce que nous pouvons connaître de son œuvre perdue, il aurait décrit avec beaucoup d'art la visite du roi à l'oasis de Siwah et continué à chanter les exploits du héros en Orient. Au demeurant, les oracles grecs d'Asie Mineure, et tout particulièrement celui des Branchides à Milet, s'étaient empressés de confirmer la proclamation d'Alexandre comme fils d'Ammon-Zeus [24].

Ce ne fut que par la suite que les exploits d'Alexandre — après avoir fait de celui-ci le maître véritable de l'Etat perse et des immenses étendues de l'Asie — donnèrent à l'oracle d'Ammon-Zeus un contenu réel, adapté aux nouveaux besoins du gouvernement des innombrables peuples soumis. Dès lors et par la suite la visite d'Alexandre à l'oasis de Siwah et sa proclamation par le grand prêtre comme fils de Zeus-Ammon prit une place considérable dans la vie d'Alexandre, dont l'histoire s'était enrichie d'anecdotes et de légendes. En Egypte, en particulier,

[24] Call., fr. 36.

durant la période des Lagides, elle a été confondue avec les croyances religieuses des Egyptiens. On croyait en Egypte que le dieu apparaissait sous l'aspect d'un serpent et s'unissait à la femme dont devait naître le futur Pharaon, qui était de la sorte non pas le fils de l'époux, mais celui du dieu. Dans le sanctuaire même d'Ammon, où seul Alexandre avait eu accès, se déroulaient des représentations de hiérogamies de ce genre.

C'est ainsi que naquit la légende que le dieu Ammon-Zeus, sous forme de serpent, s'était uni à Olympias et que de cette union était né Alexandre. Nous pensons que les récits postérieurs, que rapporte surtout Plutarque, d'orgies rituelles entre Olympias et des serpents dans le sanctuaire de Samothrace, et de l'habitude qu'avait cette dernière de garder des serpents dans ses appartements particuliers: nous pensons que ces récits sont faux et proviennent de récits alexandrins concernant une union d'Ammon-Zeus sous forme de serpent avec Olympias. (Ce serpent reçoit parfois le nom de dragon.) A l'époque hellénistique se sont développées de nombreuses autres légendes relatives à la naissance d'Alexandre et qui attribuaient au héros déjà adoré comme demi-dieu des qualités surnaturelles dues à une origine divine. Une des plus pittoresques est rapportée par Pseudo-Callisthène, qui raconte comment le dernier souverain national d'Egypte, Nektanebo, fils d'Ammon par hiérogamie, avait émigré en Macédoine, et comment, devin et magicien, il opéra un charme durant le sommeil d'Olympias, s'unit à elle en tant que dieu Ammon, et engendra de la sorte Alexandre [25].

Répandue rapidement en Grèce, la nouvelle de la déification d'Alexandre en Egypte et sa consécration comme fils d'Ammon y provoqua des réactions diverses. Surtout dans les villes démocratiques, où la dynastie macédonienne avait beaucoup d'ennemis, cette nouvelle fut reçue avec scepticisme, voire avec des railleries. Toutefois, à mesure que l'écho des exploits incroyables d'Alexandre à travers l'Asie se répandait en Grèce, enchantant l'imagination populaire, dans les masses du peuple s'affirmait la conviction qu'il s'agissait d'un être surhumain. C'est surtout en Macédoine que ces bruits trouvaient un écho favorable dans les masses populaires, qui, stupéfiées par les exploits d'Alexandre, exaltées par le fait que le jeune roi était déjà le maître d'Asie, étaient tout disposées à ajouter foi aux racontars venus d'Egypte et concernant la naissance d'Alexandre d'une union mystique d'Olympias avec le roi Ammon-Zeus.

Tout cela avait l'air d'un bavardage populaire, amusant et inoffensif, jusqu'au moment où il prit en Grèce même un sens pratique. En effet, Alexandre, de retour des Indes et déjà maître des immenses territoires de l'Asie, pensa soumettre à son pouvoir ces villes démocratiques de la Grèce, toujours bruyantes et sournoisement réactionnaires, en leur imposant sa déification. Avec une adresse politique remarquable, il expédia de Babylone à Olympie Nicanor pour proclamer pendant les jeux sa volonté divine d'une amnistie générale et du retour des exilés dans leurs villes, ce qui du coup lui procurait des partisans dévoués dans presque toutes les cités grecques [26]. Ensuite, par ces intermédiaires, il exigea la reconnais-

---

[25] Pseudo-Call., I, 1–17.

[26] Diod., XVIII, 8, 2. Sur la « lettre » (décret) d'Alexandre et la réaction en Grèce, voir A. Zumetikos, *De Alexandri Olympiadisque epistolarum fontibus ac reliquiis*, Berlin, 1894; A. Plassart, *Règlement tégéate concernant le retour des bannis*, dans BCH, XXXVIII, 1914, p. 116 et ss.; A. Aymard, *Un ordre d'Alexandre*, dans REA, XXXIV, 1937, p. 5 et ss.;

sance de sa divinité, avec une place réservée parmi les divinités de chaque cité. Qui pouvait objecter quelque chose aux exigences du héros d'Asie? Déjà les partis promacédoniens agitaient les cités, et l'armée d'Antipater était prête à intervenir pour rappeler les réactionnaires à la raison. Des informations précises nous manquent, mais il paraît que dans la plupart des cités grecques on n'a vu se manifester aucune réaction.

Pourtant, la chose n'allait pas si facilement dans les deux grandes cités de l'Hellade, Sparte et Athènes, dont les traditions et les gloires étaient indissolublement liées à l'idée de liberté. Sparte, jamais soumise aux Macédoniens, et n'ayant pas pris part à l'expédition d'Asie, feignait, dans son isolement voulu, une indifférence pleine d'animosité. Selon Elien, les Lacédémoniens, quand ils reçurent le message concernant la déification d'Alexandre, auraient répondu avec un flegme plein d'ironie: « Puisque Alexandre veut être Dieu, qu'il soit Dieu! »[27].

C'est à Athènes surtout que ce message a apporté l'orage. Ici nous possédons des données claires, tirées des discours des orateurs contemporains, promacédoniens et antimacédoniens, qui s'emparèrent de la question dans une bataille oratoire à l'Assemblée. Cependant, des raisons de politique intérieure imposaient à Athènes de tolérer, — fût-ce provisoirement, — la déification d'Alexandre, pour obtenir en échange l'annulation du décret concernant le retour des exilés. Sur la proposition même de Démosthène, une ambassade athénienne partit pour Babylone. Cette ambassade était composée de personnes qui avaient une mission non seulement politique, mais en même temps sacrée. Ils étaient des θεωροί, comme ceux qu'on envoyait aux temples et aux lieux sacrés pour représenter la cité aux cérémonies religieuses et pour rendre des honneurs aux dieux[28].

De fait, les envoyés d'Athènes, comme d'ailleurs ceux des autres villes grecques et des sanctuaires, arrivés à Babylone, se présentèrent à Alexandre en portant des couronnes et ils s'empressèrent de poser sur la tête du roi une couronne d'or, selon le cérémonial consacré pour les θεωροί lorsqu'ils visitaient un temple. Après quoi, naturellement, ils demandèrent une audience comme ambassadeurs pour exposer les doléances de leur cité.

Alexandre n'était pas naïf au point de faire le jeu des politiciens grecs. Comme il avait à recevoir plus d'une centaine d'ambassadeurs venus des pays d'Asie et d'Europe, des sanctuaires et des cités, il rédigea lui-même l'ordre de priorité et laissa les Athéniens à la fin de la liste. Ainsi, après avoir accompli leur mission religieuse, les Athéniens durent attendre longtemps pour accomplir leur mission politique. Sans doute un jour Alexandre les aurait-il reçus pour les combler de cadeaux et de donations pour sa chère cité d'Athènes, mais en même temps pour faire parvenir ses réprimandes à la cité indocile qui n'avait pas encore exécuté

E. Bikerman, *La lettre d'Alexandre aux bannis*, dans REA, XLII, 1940, p. 5 et ss.; De Sanctis, *Gli ultimi messagi di Alessandro*, dans Riv. di fil., LXVIII, 1940, p. 1 et ss.

[27] Elien, II, 19; Plut., *Mor.*, 217 E. La question si vraiment Alexandre exigea sa déification en Grèce, ou s'il s'agit de racontars postérieurs, a provoqué beaucoup de discussions parmi les historiens. Voir E. Beurlier, *De diuinis honoribus quos acceperunt Alexander et successores eius*, Paris, 1899; Balsdon, dans Historia, 1950, p. 363 et ss.; E. Meyer, *Alex. der Grosse und die absolute Monarchie*, dans *Kl. Schriften*, Halle, 1910; D. Hogarth, *The deification of Alex. the Great*, dans Engl. Hist. Rev., II, 1887, p. 317 et ss.; F. Ferguson, *Legalised absolutism en route from Greece to Rome*, dans Amer. Hist. Rev., XVIII, 1912, p. 201 et ss.; G. Radet, *La déification d'Alexandre*, dans Rev. des Univ. du Midi, 1897, p. 7 et ss.

[28] Arr., *Anab.*, VII, 15, 4 et 23, 2; Diod., XVII, 113, 1.

l'ordre concernant le rapatriement des exilés. De plus, si, jusqu'à ce jour, ils pouvaient formuler des objections à un stratège de la Grèce, à partir du moment de la déification, ils ne pouvaient plus objecter à un Dieu ! La manœuvre politique, disons aujourd'hui la haute diplomatie de Démosthène et de ses partenaires commençait à tourner mal !

Mais survint la mort subite d'Alexandre et la situation en Grèce changea d'un jour à l'autre. L'hégémonie macédonienne d'Antipater et de ses successeurs ne s'intéressait plus à la déification d'Alexandre et cette affaire tomba dans l'oubli. Plus tard, quand la Macédoine avait cessé de jouer un rôle important dans les affaires de la Grèce, on se rappela la déification d'Alexandre en Egypte et les légendes sur l'union mystique d'Ammon-Zeus et d'Olympias, mais uniquement pour donner libre cours aux railleries. Cependant, à mesure que le temps passa et que les passions politiques s'apaisèrent, les exploits d'Alexandre reprirent à charmer toujours plus l'imagination populaire. Même les historiens et les philosophes se mettent à reconnaître ce que la Grèce devait à Alexandre et ne ménagent plus les éloges à sa personnalité et à son œuvre. Environ trois siècles plus tard, Plutarque compose deux admirables discours dans lesquels, par des arguments aussi vifs que gracieux, il essaie de prouver qu'Alexandre devait sa stupéfiante carrière non point à Tyché, à la chance, mais à son génie grandiose. Le plus critique et le plus profond des historiens de la Grèce ancienne, Polybe, plein d'admiration pour la personnalité et l'œuvre d'Alexandre, lui donne la plus juste et la plus caractéristique des qualifications: μεγαλοφυέστερος ἢ κατ' ἀνθρώπων: Il était plus génial que le pouvait être un homme !

LA DÉIFICATION D'ALEXANDRE LE GRAND EN ÉGYPTE ET LA RÉACTION EN GRÈCE

PAR

APOSTOLOS DASCALAKIS
(Athènes)

Quand bien même Alexandre le Grand n'eût pas envahi l'Egypte, le pouvoir perse n'aurait pu s'y maintenir, car les quelques troupes qui y restaient avaient été complètement isolées et il n'existait plus aucune possibilité de communication avec le Grand Roi. Le Satrape perse d'Egypte, Mazakès, après avoir perdu tout contact avec Darius à l'issue de la bataille d'Issos, avait à affronter la haine des indigènes pour lesquels il symbolisait la domination étrangère. La seule possibilité de salut il la voyait dans la reddition des cités et des garnisons d'Egypte à Alexandre.

Mais ce ne fut pas seulement comme libérateur qu'Alexandre fut reçu par les Égyptiens. Il fut salué comme chef national de l'Egypte, comme nouveau Pharaon. Les Égyptiens, fortement attachés à leurs traditions millénaires, ne pouvaient concevoir leur libération autrement qu'en l'identifiant au rétablissement du pouvoir pharaonique émanant de leurs dieux nationaux. Il n'y avait plus de dynastie nationale. Ainsi le libérateur de l'Egypte était-il l'élu des dieux, celui qu'ils désignaient pour exercer sur le peuple égyptien l'antique pouvoir de droit divin.

Les prêtres égyptiens s'empressèrent de légitimer le pouvoir d'Alexandre sur l'Égypte en lui fournissant une consécration divine. Lorsqu'Alexandre alla visiter la ville sacrée de Memphis, les prêtres l'y saluèrent non seulement comme libérateur, mais aussi comme chef national du pays. Des inscriptions hiéroglyphiques ont été conservées, qui attestent que le nom d'Alexandre fut alors inscrit par les prêtres de Memphis dans la liste des Pharaons.

Quant à Alexandre, loin de refuser ces honneurs, il les ratifia en se comportant en chef authentique, en Pharaon et par conséquent en fils de dieu. Il se rendit au sanctuaire de Ptah, le plus sacré de la religion égyptienne, où il sacrifia en tant que Pharaon, adressa à son père divin les prières que lui avait dictées le Grand Prêtre et sacrifia à Apis, le dieu par excellence de l'Egypte, que l'on adorait à Memphis sous la forme du taureau sacré [1]. Il se montra au

[1] Arrien, *Anab.*, III, 1, 4.

StCl, IX, 1967, p. 93—105, Bucureşti

donne ici la photographie de l'estampage conservé dans les archives des *Inscriptiones Graecae*, lequel me fut aimablement communiqué par G. Klaffenbach (figure 1).

Le vers 3 fut restitué et commenté par Ad. Wilhelm, qui a reconnu la ville de *Serdica*, la cité de Thrace qui fut l'ancêtre de la moderne Sofia [3]. Cette restitution ne fait pas de doute [4].

La restitution de la fin du vers 5 ne fut répétée par Ad. Wilhelm et par J. Kirchner qu'avec un point d'interrogation [5]. Dittenberger ne complétait rien ici. Le supplément est dû à Kaibel, qui expliquait: « sumpsi Artemidorum ex itinere reducem Jovi χαριστήριον vel σωτήριον obtulisse anaglyphum » [6]. Ainsi, cet Artémidore aurait dédié ce relief à Zeus après avoir échappé aux périls de la mer et abordé sur la terre ferme. Cette hypothèse n'est pas seulement tout à fait arbitraire; elle est en contradiction avec tout ce que l'on doit conclure du reste de l'épigramme. Or, il faut essayer de comprendre d'ensemble l'inscription, ce qui ne semble pas avoir été tenté.

Zeus a accordé une faveur en approuvant, en permettant quelque chose, οὕνεκα οἱ ἐπένευσας [7], — exactement en accordant de voir ou de revoir, ἰδεῖν, quelque chose; la terre ferme, selon Kaibel, nous l'avons vu. Zeus est salué des titres qui expriment son élévation et sa souveraineté: ὑψιμέδων, ὔπατε. La seconde épithète est cultuelle aussi bien que poétique [8]; la première est poétique [9]. En les joignant [10], le poète, d'entrée de jeu, a célébré le pouvoir de Zeus avec une force particulière. Aussitôt après, Zeus est appelé « père de la Paix aux moissons épaisses ». L'adjectif βαθύκαρπος semble bien être un *hapax* [11]. Il est heureux; car il marque de façon poétique le lien entre εἰρήνη, εὐκαρπία, εὐετηρία, πλοῦτος [12].

---

bique 1970, de 45–46, où J. Kirchner écrivait (p. 30): « *delta* meist mit nach oben verlängerter rechten Hasta, eine seit Beginn der Kaiserzeit übliche Form (vgl. n. 124) ». La liste 1973 aussi dans P. Graindor, *Album d'inscriptions attiques d'époque impériale* (1924), n. 22, et le n. 1970, en son entier, au n° 24.

[3] *Neue Beiträge*, I (1911), 44–46: *Eine thrakische Stadt in einer attischen Weihinschrift*. D'où Kirchner. J'écrirais plutôt la variante Σέρδων proposée aussi par Ad. Wilhelm. Les textes donnant le nom de la ville de Serdica de nouveau dans G. Mihailov, *IG Bulg.*, IV (1966), pages 23–24; aussi dans D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste* (1957), 430–432, *s. v.* Σέρδοι etc. (là non plus l'épigramme d'Athènes n'est pas rappelée); témoignages aussi (sans celui-ci) et défense de l'origine thrace du nom dans R. Vulpe, *Studia D. Detev* (1958), 93–104: *Le nom de Serdica* (*Bull. Epigr.* 1960, 88).

[4] Kaibel écrivait: « falsum Pittacis supplementum τὸ Σάρδεων, quoniam non rotunda *epsilon*, sed vulgari E forma utitur lapidarius; urbis nomen invenient alii ». Dittenberger donnait: [Σάρ]δε[ων?].

[5] Cette marque de doute disparaît dans Al. N. Oikonomidès, *loc. cit.*

[6] Kirchner commente: « Artemidorum ex itinere reducem Iovi χαριστήριον vel σωτήριον obtulisse anaglyphum sumpsit Kaib. ». R. E. Wycherley, *loc. cit.*, qui garde d'ailleurs le point d'interrogation à la fin du vers 5, traduit: « because thou hast granted him to escape from the sea and see the land ».

[7] Dès l'Iliade le verbe est employé pour Zeus.

[8] Voir par exemple Fehrle dans Roscher, *Lexikon*, s. v. *Zeus*, 650; Bruchmann, *Epitheta deorum quae apud poetas Graecos leguntur*, 141.

[9] Ce seul exemple dans Fehrle, *loc. cit.*, 664; une abondante série tirée des poètes dans Bruchmann, *loc. cit.*, 142.

[10] Kirchner a ponctué: ὑψιμέδων ὔπατε, πάτερ κτλ., comme Wilhelm. Kaibel: ὑψιμέδων, ὔπατε πάτερ; de même Bruchmann, *loc. cit.*, 142. Cela n'a pas d'importance.

[11] Pas d'autre témoignage dans Liddell-Scott-Jones.

[12] Sur les groupes formés par ces mots et par d'autres, ὑγίεια, ὁμόνοια, voir B. Keil, *Eirene, Eine philologisch-antiquarische Untersuchung*, *Berichte Sächs. Ges.*, 68 (1916), 37–49; pour les inscriptions, et spécialement pour qualifier une bonne année dans les listes d'épo-

'La Paix florissante', comme ses sœurs Eunomia et Dikè, est la fille de Zeus, depuis Hésiode [13] et Pindare, et dans les hymnes orphiques [14] comme dans toute la littérature. Si la Paix, parmi les Heures [15], est mentionnée ici comme la fille de Zeus, si Zeus le Tout Puissant est invoqué ici comme le père de la Paix, ce n'est pas remplissage et ornement. Que ces vers soient bons ou mauvais, ils sont expressifs, chargés de sens. Ici commence l'histoire de ceux qui ont fait cette dédicace. Il y a des circonstances particulières; la dédicace fut faite au rétablissement de la paix ou dans l'espoir de la paix rétablie. Cela n'a rien à voir avec un difficile voyage sur mer.

Ce n'est pas non plus un voyage sur mer qui justifie le terme ἱκετεύομεν ἡμεῖς. Les dédicants sont des suppliants de Zeus. Les termes ἱκετεύειν, ἱκέτης ne sont jamais fades. Cela s'accorde bien à « l'autel de la Pitié ». Les deux mots sont liés et la morale ordonne: ἱκέτας ἐλέει[16]. L'Autel de la Pitié se dressait à Athènes [17] et il passait pour une caractéristique de l'humanité et de la religion des Athéniens [18]. Eléos, la Pitié, était la divinité « la plus utile à la vie humaine et aux vicissitudes des choses », μάλιστα θεῶν ἐς ἀνθρώπινον βίον καὶ μεταβολὰς πραγμάτων ὄντι ὠφελίμῳ [19]. Ainsi, dans l'épigramme, la Pitié est en cause, et l'on pense aux μεταβολαὶ πραγμάτων. Cela convient aux exilés notamment. Dans les

---

nymes ou de prêtres, cf. Ad. Wilhelm, *Epitymbion H. Swoboda* (1927), 342–344; *Abh. Ak. Berlin* 1939, fasc. 22, *Vier Beschlüsse der Athener*, 28–29; L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, 257–258; *Hellenica*, II, 142–143; XI–XII, 547. Pour εὐετηρία et Εὐετηρία, cf. *Bull. Epigr.* 1966, 137.

[13] *Theog.*, 901–902: Δεύτερον ἠγάγετο λιπαρὴν Θέμιν, ἣ τέκεν Ὥρας, | Εὐνομίην τε Δίκην τε καὶ Εἰρήνην τεθαλυῖαν. Cf. B. Keil, *loc. cit.*, 37–38.

[14] Ainsi l'hymne 43: Ὥραι, θυγατέρες Θέμιδος καὶ Ζηνὸς ἄνακτος, Εὐνομίη τε Δίκη τε καὶ Εἰρήνη πολύολβε. Cf. B. Keil, *loc. cit.*, 37, n. 3; pour Εἰρήνη πολύολβος, cf. *ibid.*, 45, note 1. *Ibid.*, 45–46, n. 1, pour βαθύπλουτος et le sens de βαθύς.

[15] Cf. *Hellenica*, I, 15–17.

[16] Ainsi dans les maximes morales gravées à Miletoupolis et conservées dans des gnomologues: *Sylloge*³, 1268, l. 24.

[17] Renvois aux textes dans Schultz, *Lexikon* de Roscher, s. v. *Eleos*, où Roscher a ajouté notre épigramme d'après Kaibel, et surtout Waser dans *PW* s. v. *Eleos*. D'après cela, les textes sont largement allégués dans l'étude de H. A. Thompson (ci-après; l'épigramme n'y est pas mentionnée) et ils sont tous transcrits dans R. E. Wycherley, *loc. cit.*, pp. 67–74, section *Eleos*. Je n'entre pas ici dans la question de sa localisation et de son identification avec l'autel des Douze Dieux (ainsi Wilamowitz; encore dans *Glaube der Hellenen*, I, 329; l'étude détaillée de H. A. Thompson d'après les fouilles de l'Agora, *Hesperia* 1952, 47–82: *The altar of Pity in the Athenian Agora*), ou avec l'autel de Zeus Agoraios ou Zeus Meilichios (Al. N. Oikonomidès, Ἀναγνώρισις καὶ τοπογραφικὸς ἐντοπισμὸς τῶν παρ' Ἀθηναίοις Ἐλέου βωμῶν; extrait de Τὰ Ἀθηναϊκά 16 (1960), 13 pp.; cf. *Bull. Epigr.* 1959, 121; 1961, 274).

[18] Pausanias (ci-après). À Épidaure un Ἐλέου βωμός, consacré à l'époque impériale par un particulier, Hieroclès, *IG*, IV², 513, qui dédia aussi un autel au 'Pantheion', *ibid.*, 549; tous les deux *Sylloge*³, 1149 et 1148. Je ne dirais pas avec Waser, *loc. cit.*, que l'affirmation de Pausanias, μόνοι Ἑλλήνων (voir note suivante), « ist allerdings nicht ganz richtig », alléguant « zum Beispiel » (cet exemple semble unique) l'autel d'Épidaure. R. E. Wycherley, *loc. cit.*, p. 71 A, citant l'autel d'Épidaure (sur les deux rameaux incisés qui l'ornent, cf. H. A. Thompson, *loc. cit.*, 49, n. 6), ajoute: « but it does not necessary invalidate the statement of Pausanias that the Athenians alone paid honors to Eleos, since the inscription is of the late 2nd or 3rd century A. D., after his time ». De toute façon, quelle que soit la date, ce petit autel élevé par un particulier, dans la foule des autels du sanctuaire d'Asclépios à Épidaure, ne peut être comparé au culte de l'autel athénien de l'Agora: on peut même croire qu'il en est comme un écho.

[19] Pausanias, I, 17: Ἀθηναίοις δὲ ἐν τῇ ἀγορᾷ καὶ ἄλλα ἐστὶν οὐκ ἐς ἅπαντας ἐπίσημα καὶ Ἐλέου βωμός, ᾧ μάλιστα θεῶν κτλ. μόνοι τιμὰς Ἑλλήνων νέμουσιν Ἀθηναῖοι.

Héraclides, les thèmes de l' ἱκετεία et de l' ἔλεος vont de pair [20]. Les Héraclides se sont réfugiés à l'Autel de la Pitié à Athènes ou ils l'ont eux-mêmes fondé [21], et ils ne sont pas les seuls parmi les héros exilés [22]. *Huc victi bellis patriaque a sede fugati*, disait Stace.

Précisément les dédicants de l'épigramme sont des étrangers, des Thraces de la ville de Serdica. La Paix, fille de Zeus, permet le retour des exilés; Zeus lui-même a permis à Artémidôros et aux siens de voir de nouveau leur pays, la terre ancestrale; ce sens est celui de la fin du dernier vers. Ces Thraces ont obtenu de revenir dans leur patrie.

Avant que la Thrace fût incorporée à l'empire romain en 44 ou 46, il y eut, dans les décennies précédentes, soulèvements et guerres, notamment en 21, surtout en 26, où l'on mentionne le pays de l'Hémus, et à la mort du dernier roi, Rhoimétalkas [23]. On peut conjecturer que c'est lors de quelqu'un de ces troubles qu'Artémidôros et son frère furent envoyés en résidence loin de leur patrie à Athènes [24]. Lors de la paix — celle d'après 44 ou une précédente, — ils eurent l'autorisation de rentrer. Avant de quitter Athènes, ils remercièrent Zeus à son Autel de la Pitié.

II. UNE DÉDICACE À SERDICA.

Dans le dernier volume des *IGBulg.*, G. Mihailov a repris une dédicace de Serdica à Asclépios, qu'il a présentée ainsi, IV, 1934:

Ἀγαθῇ τύχῃ.
Τῷ κυρίωι καὶ
προστάτῃ Ἀ-
σκληπιῷ Κουλ-
κουσσηνῶι
Αὐρ. Ταρσας
Βάσσου β'·
εὐτυχῶς.
Ἀμαζονι.

Il a commenté ainsi les deux dernières lignes: « *Amazonius*, signum viri Cagnat [1], e quo Αὐρ. Ταρ. Βασ. β' (ὁ καὶ) Ἀμαζόνι(ος) G. Mateescu, *Eph. Daco-Romana*, 1 (1923), 73, note 5, n. 27, mihi non placet. An titulum incidere lapicida abstiterit? Ἀμαζόνι? *vel* Ἀμάζονι epithetum divinum? (cf. *RE* 1 (1894), p. 1789, *s.* Amazonios — epithetum Apollinis?). Non liquet ».

---

[20] Voir les passages cités dans Al. N. Oikonomidès. Stace, *Thébaïde*, XII, a consacré un long et intéressant passage, v. 481—509, à cet autel de *mitis Clementia*; transcrit et traduit dans H. A. Thompson, *loc. cit.*, 47, et commenté *passim* (aussi Wycherley, n. 186); j'y relève, v. 483—484: *sine supplice numquam / illa novo*. Cf. Lucien, *Bis Accusatus*, 21 (Wycherley, n. 173); ὥσπερ ἱκέτην ἐπὶ τὸν τοῦ Ἐλέου βωμόν; Libanius (Wycherley, n. 170): ... ἂν ἱκετεύῃ ξένος, πρὸς ἐκείνους θεὸν τὸν Ἔλεον νομίζουσι; la scholie à Eschine, II, 15 (Wycherley, n.163).

[21] Cf. surtout Waser; Thompson; Wycherley, pp. 67—68.

[22] Ainsi Adrastos.

[23] Les passages essentiels sont Tacite, *Annales*, IV, 46 sqq.; XII, 63. Voir surtout C. Patsch, *Sitz. Ak. Wien*, 214, I (1932), *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, 131 sqq., 145—149; B. Lenk, *PW* s. v. *Thrake* (1936), 449—452.

[24] C'est à Alexandrie qu'avait été envoyé le roi Rheskouporis en 19 p. C. (cf. C. Patsch, *loc. cit.*, 132). Dans la révolte de 26, lorsque le vieux Dinis, dans l'Haemus, se rendit aux Romains (cf. C. Patsch, *loc. cit.*, 135), on ne dut pas le laisser sur place, mais l'expédier quelque temps quelque part en dehors de la Thrace.

[1] *IGR*, I, 676.

Le texte est clair sans que l'on ait rien à corriger ni à restituer. La forme Ἀμαζόνι est le vocatif normal du nom masculin Ἀμαζόνις, forme usuelle à l'époque impériale avancée pour Ἀμαζόνιος [2]. Les *signa* en -ιος, et devenant -ις, se trouvent dès le milieu du II^e^ siècle p.C. et ils sont très abondants — un des types onomastiques les plus fréquents — au III^e^ et au IV^e^ siècle [3]. L'inscription de Serdica est à dater du III^e^ siècle, après la Constitution Antoninienne. Une telle interpellation ou acclamation est très fréquente, avec le surnom détaché au début ou à la fin de l'inscription, et qui est différent du nom qu'on a lu dans le corps de l'inscription [4]: εὐτύχι Εὐγένι [5], εὐτύχι Κτίστι [6], εὐτύχι Ἡμέρι [7], etc.; on en trouve toujours de nouveaux exemples; ainsi, à la fin de l'inscription honorant le jeune gymnaste Aurelius Salvianus à Antioche du Kragos, [εὐ]τύχι Τού[η] [8]. La photographie, que je reproduis ici fig. 2, montre comment l'acclamation est détachée à la fin là aussi. Dans une même écriture est gravé le corps de l'inscription, jusqu'à Βάσσου β'; au-dessous, en lettres de même forme, mais plus petites, le souhait εὐτυχῶς; enfin, en lettres plus grandes, bien détaché, avec un blanc à gauche et à droite, le nom Ἀμαζόνι; tout le bas de la stèle reste libre et, après un grand intervalle, une feuille ornementale clôt l'inscription. Il y a une présentation systématique, et non une lubie du lapicide qui aurait arrêté sa gravure sur des syllabes incompréhensibles sans qu'on puisse imaginer ce qu'il aurait dû graver.

Il ne peut y avoir non plus d'épithète divine. Ce n'est pour elle ni la place dans l'inscription, ni la forme du mot, ni la syntaxe [9]. Tout, au contraire, convient à l'acclamation par un *signum*: εὐτυχῶς, Ἀμαζόνι.

Le nom Ἀμαζόνιος est bien connu, et dans sa transcription latine [10] et, en

---

[2] Pour le vocatif en -ι des noms en -ιος comme en -ις, cf. M. Lambertz, *Glotta*, 4 (1913), 90—91.

[3] Cf. par exemple Ad. Wilhelm, *Wiener Studien* 1902, 3—4; J. Keil et A. von Premerstein, *I^e^ Reise in Lydien*, p. 15; *II^e^ Reise*, p. 59; *III^e^ Reise*, p. 33; M. Lambertz, *loc. cit.*, 87—92; 5 (1914), 157—159; L. Robert, *Rev. Phil.* 1959, 20 (Sidè et Apamée), 27—28 (εὐτύχι Τηλεμάχι à Sidè).

[4] Cf. notamment Ad. Wilhelm, *Wiener Studien* 1902, 1—5; *Beiträge zur gr. Inschriftenkunde*, 220—221; M. Lambertz, *Glotta*, 4 (1913), 90—94; j'ai donné des renvois dans *Rev. Phil.* 1929, 127—128, en reconnaissant Μουσίκι (pour Μουσίκιος, cf. aussi J. Keil et A. von Premerstein, *III^e^ Reise*, n. 29; *IGR*, I, 639, à Tomis), et 1959, 128, pour Sidè, et dans *SEG*, VII, 38, pour Παγχάρι à Ancyre; *Hellenica*, XI—XII, 220—221 (pour Εὐχρώτι); *Nouvelles inscriptions de Sardes*, I, 45 (pour les Juifs Θεοσέβιοι à Milet; je développerai ailleurs ce point); cf. aussi *Bull. Epigr.* 1946—47, 255, pour Ἀμάχι à Sétif; 1944, 201, pour Ὀργόνι en Gaule, à Glanum. Dans I. Kajanto, *Onomastic studies in the early christian inscriptions of Rome and Carthage* (Helsingfors, 1963), les pages sur ces surnoms (notamment 25 sqq.) partent d'une documentation beaucoup trop localisée, ce qui empêche de saisir l'évolution et les problèmes (cf. aussi *Bull. Epigr.* 1965, 481; *Hellenica*, XIII, 234, n. 1).

[5] Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, 5, sur une lampe. L'auteur a intitulé ainsi cet article paru dans le volume de la revue dédié à Eugen Bormann.

[6] A Sidè, pour le constructeur ou rénovateur d'un aqueduc; cf. Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, 2—4. Les deux phrases de I. Kajanto, *loc. cit.*, 40, sur ce sujet ne sont pas au point.

[7] A Tarse: Ad. Wilhelm, *loc. cit.*, 1; cf. *Hellenica*, VII, 197 et 199; VIII, 79.

[8] L. Robert, *Documents de l'Asie Mineure méridionale*, p. 87.

[9] Dans l'index G. Mihailov n'a pas mis le mot dans les noms de personnes, mais dans les *dii, deae*: p. 328, « Ἀμαζών? vide Ἄρτεμις »; p. 329, à la fin de la rubrique Ἄρτεμις: « Ἀμαζόνι *cognomen Dianae?*, 1934 *app. cr.* ». Il n'était pas question d'Artémis dans l'apparat critique. On ne voit pas le rapport entre cette suggestion et une dédicace à Asclépios.

[10] Voir le *Thesaurus linguae latinae*, pour *Amazonius* et *Amazonia* comme *cognomen* et *signum*. *Amazonius* est le nom d'un cheval dans une imprécation de Carthage: Audollent, *Defixionum tabellae*, n. 233, l. 19. Le pluriel *Amazonii* dans l'inscription honorifique de Lilybée

grec, dans les papyrus[11] et les inscriptions; ainsi à Termessos de Pisidie[12], de même que le féminin Ἀμαζονίς[13].

L'acclamation accompagne le plus souvent des inscriptions honorifiques. Le cas est différent dans telle inscription de Chypre, à Lapéthos, qui commémore au IIIe siècle la construction des murailles: Ἐκτίσθη τὰ τείχη ἐπὶ Κλ(αυδίου) Λεοντίκου τοῦ λαμπροτάτου ὑπατικοῦ ἀπὸ θεμελίων τῇ λαμπρᾷ Λαπηθίων πόλει; en addition sur une dernière ligne, le personnage est acclamé avec son *signum*: Εὐτύχι Ἰλλύρι[14]. En tout cas, l'acclamation se trouve pour le dédicant après une dédicace à une divinité sur une inscription de Rome expliquée par Ad. Wilhelm. C'est une dédicace à Sarapis et aux divinités égyptiennes[15]: Διὶ Ἡλίῳ Σαράπιδι καὶ τοῖς συννάοις θεοῖς Στάτιος Κοδρᾶτος ὁ κράτιστος νεωκόρος ἐκ μεγάλων κινδύνων πολλάκις σωθεὶς εὐχαριστῶν ἀνέθηκα; on lit ensuite sur deux lignes et avant une autre dédicace[16]: ἵλεώς σοι, Ἀλύπι[17]. Il en va exactement de même pour

---

Dessau, *Inscr. lat. sel.*, 8982: *Pompeianis vita ! Ob insignem iustitiam et merita litterarum et amore, quem non solum circa patriam sed per omnem provinciam conlocavit, Iul. Cl. Peristerio Pompeiano v(iro) c(larissimo), ex cons(ulari) p(rovinciae) S(iciliae), universa curia in coetu splendid(o) suo patrono digno et praestantissimo statuam conlocavit. Amazoniis vita !* J'ai transcrit tout le texte pour que chacun en apprécie le caractère: inscription émanant de la curie, qui a voté à l'unanimité une statue à son patron pour ses grands mérites envers la ville, sa patrie, et la province. Les deux acclamations, au début et à la fin, souhaitent *vita*, c'est-à-dire longue vie, etc., tout comme notre *vive un tel* et le grec ζήτω. Ce texte est pourtant cité par H. Wuilleumier, *Étude hist. sur l'emploi et la signification des signa (Mém. divers savants Acad. Inscr.*, XIII 2; 1932), pp. 63–64, parmi les collèges « groupés dans une même aspiration vers la vie future »; « des *Amazonii* auxquels on adresse le souhait *vita:* ceux-ci espèrent évidemment en l'immortalité, à en juger par les nombreuses amazonomachies représentées sur les sarcophages ».

[11] F. Preisigke, *Namenbuch*, s. v., renvoie à plusieurs recueils.

[12] *TAM*, III, 230: Αὐρ(ήλιος) Ἀγόραστος Ἀμαζονίου κατέστησε τὴν σωματοθήκην ἑαυτῷ κτλ. Cet exemple, comme ceux de la note suivante, ont été réunis par C. Manganaro, *Akten des XI. intern. byz. Kongresses 1958* (1960), 328–330 (cf. *Bull. Epigr.* 1961, 710). Dans l'inscription d'Arabie *SEG*, VII, 1073, j'écris avec les éditeurs Μνησθῇ Ἀμαζόνις (un homme), et non, avec C. Manganaro, Ἀμαζονίς (une femme).

[13] A Termessos, *TAM*, III, 579: Αὐρ(ήλιος) Λούκιος ὁ καὶ Συριάρχης τὴν σωματοθήκην Ἀμαζονίδι; à Aphrodisias, *CIG*, 2768 (un fragment infime a subsisté *MAMA*, VIII, 520): Αὐρηλία Ἀμαζονίς, femme de Ζηνᾶς; à Sébastopolis du Pont: Σελλίαν Μαξίμαν τὴν καὶ Ἀμαζονίν (cf. *Bull. Epigr.* 1961, 710).

[14] Voir *Bull. Epigr.* 1951, 236 *a*, pp. 206–208, où la formule est expliquée et le personnage identifié. Pour le gouverneur d'Achaïe Illyrios, voir aussi maintenant le fragment d'une inscription métrique de Corinthe étudié *Rev. Et. Gr.*, 1966, 740–742.

[15] *IG*, XIV, 1030 (*IGR*, I, 107). L. Moretti, *Rendic. Accad. Lincei* 1964, *Sulle iscrizioni greche di Porto*, 201–202, a montré qu'il n'y avait aucune raison pour enlever cette inscription à Rome et l'attribuer à Porto ou à Ostie. Il a heureusement donné, p. 201, fig. 4, une photographie de cette colonne.

[16] On voit bien par la photographie que cette seconde dédicace fut ajoutée postérieurement, en caractères très différents, sur la partie libre au bas de l'inscription; les quatre premières lignes (sur cinq) de cette addition ne sont pas alignées régulièrement, mais chacune remonte vers la droite. Il faut donc mettre une ponctuation forte après la première inscription.

[17] *Wiener Studien* 1902, 5. Cette interprétation essentielle n'a pas été connue de L. Moretti, qui écrit encore avec les éditeurs précédents: ἵλεώς σοι, ἀλύπι. Ad. Wilhelm écrivait justement: « Vielleicht hat unzeitige Erinnerung an den in Grabschriften häufigen Nachruf ἄλυπε χαῖρε die Deutung verschuldet; ein Verbum ἀλυπέω ist unbekannt ». Cependant ce verbe figure dans le récent dictionnaire de Liddell-Scott-Jones; mais c'est précisément d'après l'inscription de Rome et faute d'avoir connu l'article de Wilhelm: « ἀλυπέω, *to be free from pain*, imper. ἀλύπει *IG*, 14, 1030, etc. ». Autrefois, Fr. Osann, *Sylloge inscr. antiquarum* (1834), 425–426, méconnaissant lui aussi le nom au vocatif, le *nom* ou *signum* courant

la dédicace de Serdica à Asclépios; c'est le dédicant, Aurelius Tarsas, auquel il est souhaité le succès: εὐτυχῶς, Ἀμαζόνι.

III. UN RELIEF FUNÉRAIRE EN MACÉDOINE.

C'est un curieux monument funéraire que G. Mihailov a copié et photographié à l'école d'un village dans la moyenne vallée du Strymon, c'est-à-dire dans la partie du territoire bulgare actuel qui faisait partie de la province de Macédoine. Il l'a publié sous le n° 2254 de *IGBulg.*, IV.

« Tabula marmorea ornata supra aëtomate parvulo et acroteriis parvulis et anaglypho, in quo serta cum uva, supra rosa; in marginibus ornamentum spirale; subest dens »; suivent les dimensions.

Αὐρη(λία) Πυρου-
σαλα Αὐρη(λίῳ) Ἀρτεμι-
δώρῳ τῷ ἀνδρὶ αὐτῆς ἔθηκε
τὸ σκέπαρνον διὰ τὸ μὴ φθάνιν αὐτοῦ
μνήμης χάριν ἔργον (ἐ)πύησε ἐν τῷ ἐνι-
αυτῷ.

« Σκέπαρνον est *ascia, dolabra* (franco-gallice *herminette, aissette, doloire, dolabre*). Sed quid in titulo nostro hoc vocabulum significat? ». Consulté à ce sujet, V. Bešev-liev a vu là un rite magique pour 'couper' ou écarter la mort. Mais B. Gerov a fourni une explication qui a paru plus vraisemblable: « . . . ut σκέπαρνον terminum technicum putemus, quo forma monumenti i.e. tabula cum dente τῷ σκεπάρνῳ similis significetur »; l'on compare le nom médiéval Σκεπαρνέα donné à la constellation d'Orion; on allègue pour cette évolution que ληνός, 'le pressoir', a désigné le sarcophage et, en Phrygie, θύρα, une stèle « portae formam habens ». Certes; mais cela n'éclaire pas σκέπαρνον.

« Insuper elocutio διὰ τὸ μὴ φθάνιν αὐτοῦ nullum sensum habet. Textum ita intellegendum esse censeo: ἔθηκε τὸ σκέπαρνον, διὰ τὸ μὴ <φ>θαν(ε)ῖν αὐτοῦ (ἡ μνήμη) μνήμης χάριν ἔργον (ἐ)πύησε ἐν τῷ ἐνιαυτῷ, ubi ἐνιαυτός non est *annus*, sed *anniversarius*, i.e. *anno sequenti, die anni mortem sequentis*; cf. G(reek) E(nglish) L(exicon), s.v.: « *anniversary* . . . ; ἐνιαυτῷ *on the expiry of a year, Leg. Gort.* 1, 35 ».

Ma première observation concerne l'image; je reproduis ici, fig. 3, la photographie de la planche 126. L'objet représenté n'est pas un soc de charrue, mais un outil à court manche recourbé, à forme triangulaire, avec, à l'opposé de la lame, un marteau ou un pic. Or, le σκέπαρνον est, d'après les textes, un outil employé dans le travail du bois, une sorte de hachette, moins importante que la πέλεκυς ou l'ἀξίνη [1]. Dans une épigramme de Léonidas de Tarente, *AP*, VI, 205, le σκέ-

---

Ἀλύπιος, ne voyait pas là un verbe, mais un adverbe ἀλυπί; « vocem inscriptionis extremam ἀλυπί lexicis addas »; d'où le Thesaurus de Dindorf avec ce seul témoignage. Il est curieux que l'inscription ait fourni deux fantômes, l'un pour un dictionnaire, l'autre pour un autre. Affirmation incompréhensible de I. Kajanto (cf. ci-dessus, 111, n. 4), 41: « There is not much difference between the acclamation ἄλυπε χαῖρε (e. g. *IG*, XIV, 1583, 1638) and the one in which the adjective had been replaced by the new form, ἵλεώς σοι, Ἄλυπι (*IG*, XIV, 1030) ».

[1] Textes divers dans le Thesaurus de Dindorf. Ad. Wilhelm, *Sitz. Ak. Wien*, 224, IV (1947), 6, songeait à restituer ce mot en tête d'une dédicace du sanctuaire de Sinuri près

παρνον figure parmi les outils consacrés à Athéna par un charpentier qui cesse de travailler, τέκτονος ἄρμενα ταῦτα Λεοντίχου[2]. C'est cet outil-là qui est figuré sur la stèle en même temps qu'il est nommé dans l'inscription, ἔθηκε τὸ σκέπαρνον.

Les glossaires donnent la correspondance *ascia* σκέπαρνον[3], et toujours elle seule; voir Goetz, *Corpus Glossar. Lat.*, VI, p. 101 (cf. VII, p. 638). Les passages les plus intéressants sont dans les glossaires classés par matières; ainsi *ibid.*, III, 23, l. 33; 204, l. 23; 325, l. 55; 368, l. 59. Ils font partie du chapitre περι σιδηρῶν, dans un groupe très intéressant d'outils.

Cela évoque aussitôt les très nombreuses stèles de l'Occident latin, surtout en Gaule et en Dalmatie, avec l'image de l'outil appelé *ascia* ou avec les formules *sub ascia*, *sub ascia dedicavit* ou simplement *ascia*, images et formules au sujet desquelles il paraît au moins une interprétation ou discussion par année, bon an mal an[4]. La formule employée par Aurelia Pyrousala, sur la stèle de la tombe de son mari, correspond exactement à *posuit asciam* à Carnuntum[5].

L'ascia des monuments latins est une herminette, à manche court et avec un fer oblique, fer large et servant à tailler ou à racler[6]. L'outil appelé σκέπαρνον de la nouvelle stèle de Macédoine est une *dolabra* mais à manche court[7]. La *dolabra* figure d'ailleurs aussi sur les pierres du monde latin parmi les outils qui accompagnent l'*ascia*[8]. De toute façon, le σκέπαρνον de la nouvelle stèle joue sur la tombe le même rôle que l'*ascia*. Aussi je me permets de signaler cette image aux spécialistes de l'épigraphie latine et de l'archéologie romaine. Par la même occasion je conseillerai aux mêmes spécialistes d'étudier l'outil ou les outils qui ornent des stèles funéraires de la Bithynie ou de la Galatie[9]. Ainsi la stèle n'a pas été appelée

---

de Mylasa: « Ist übrigens in Z. 1...nicht zu ergänzen [σκέ]παρνο[ν], die Bezeichnung eines zum Behauen und Glätten der Baumstämme verwendeten Beiles, dem in dem Heiligtum eine besondere Bedeutung zukommen mochte? ». Ce n'est pas possible, la stèle étant complète au début et il s'agit d'un nom indigène connu par ailleurs; cf. L. Robert dans P. Devambez, *Le sanctuaire de Sinuri*, II (1959), *Architecture et céramique*, 29, note 1.

[2] H. Beckby, dans l'index de son édition (tome IV, 1958), a fort utilement formé des rubriques où il a groupé les détails fournis par les épigrammes; ainsi *Waffen*, *Wein*, *Weingarten;* ici nous intéresse, p. 685, la rubrique *Zimmermann* avec l'énumération des outils du charpentier.

[3] Le Thesaurus notait en tête: « ascia (Gl.) ». Comme d'ordinaire, cette référence aux glossaires (à transformer aujourd'hui en références plus précises) a disparu du dictionnaire de Liddell-Scott-Jones. Les glossaires fournissent la réponse à la question: « et qui nous dira le nom grec de l'herminette? » (P. M. Duval, *Rev. Et. Anc.* 1956, 300, analysant le mémoire de J. Carcopino). D'après ces documents, ce n'est pas ἀξίνη, lequel est réservé à *dolabra*.

[4] Je renverrai seulement, pour les dernières années, à la *Chronique gallo-romaine* de P. M. Duval dans la *Revue des Etudes Anciennes*, « dossier *ascia* »: 1960, 432–433, avec renvois à la Chronique de 1953, 1954, 1955, 1956, 1958, 1959; 1961, 425–426 (cf. 417, n° 27). Deux articles sur le sujet dans les récents *Mélanges J. Carcopino* (1966), 83 sqq.: F. Benoit, *La* dolabra *et* l'ascia *de Cimiez;* 831–838: J. Rougé, *Exasciare*, *deasciare*, *asciare*; il est vrai que l'auteur à qui est dédié le recueil est « le maître incontesté de l'asciologie » (p. 831).

[5] Cf. *Rev. Et. Anc.* 1954, 412.

[6] Je renvoie avant tout au mémoire de P. M. Duval, *Mém. Soc. Antiqu. France*, 83 (1954), 71–79: *A propos de l'ascia*, avec les dessins de la page 73.

[7] Il faut observer aussi que l'emploi de σκέπαρνον pour certains bandages semble bien indiquer une disposition en oblique.

[8] Voir par exemple la liste de J. J. Hatt, *La tombe gallo-romaine* (1951), 95, pour l'Illyrie.

[9] Nous avons fait observer *Bull. Epigr.* 1956, 304, que le relief de Brousse signalé à l'attention de J. Carcopino ne comportait point d'*ascia*, mais une cloche avec marteau dans

DES CARPATHES À LA PROPONTIDE

PAR

LOUIS ROBERT

I. UNE FAMILLE THRACE DANS UNE INSCRIPTION D'ATHÈNES.

Une épigramme de l'époque impériale à Athènes, trouvée par Pittakis, a été plusieurs fois reproduite, notamment par J. Kirchner, *IG*, II ², 4786. Il ne subsiste d'un relief que le bas: la partie inférieure du corps d'un homme, debout près d'un autel, et les pieds d'un enfant. Au-dessous, ces cinq vers:

Ὑψιμέδων, ὕπατε, πάτερ εἰρήνης βαθυκάρπ[ου],
σὸν Ἐλαίου βωμὸν ἱκετεύομεν ἡμεῖς,
Θρήικες οἱ ναίοντες ἀγακλυτὸν ἄστυ τὸ [Σά]ρδῳ[ν],
Ἀρτεμίδωρος σὺν ἀδελφῷ τε κ[αὶ τεκέεσσιν?],
οὕνεκα οἱ ἐπένευσας ἰδεῖν [ἀ]λὸ[ς ἔκτοθι γαῖαν?].

J. Kirchner indique comme date, sans arguments: « II p. ». Dittenberger, dans son édition *IG*, III, 170, en 1878, était plus réservé: « Aetas accuratius definiri quidem non potest, sed et ἐλαίου pro ἐλέου scriptum et versuum pravitas satis recentem aetatem indicare videtur ». Au même moment, indépendamment, G. Kaibel, dans son recueil d'épigrammes (1879), n. 792, disait: « II p. Chr. saeculo convenit Σ forma ». Franchement, le *sigma* de cette inscription est d'une extrême banalité et pourrait se trouver dès la fin du III[e] siècle a. C., quand les hastes supérieure et inférieure sont devenues parallèles et que l'on marque un peu fortement les extrémités des lettres [1]. Ce qui est le moins passe-partout dans les caractères de cette inscription, c'est la haste de droite des *alpha*, des *delta* et des *lambda* qui se prolonge au-delà de sa rencontre avec la haste de gauche. Ce trait se trouve déjà dès le I[er] siècle de notre ère, sans sortir d'Athènes [2]. Je

[1] L'opinion de Kaibel a dû influencer la rédaction de J. Kirchner. Cf. encore Al. N. Oikonomidès (voir ci-après), 7: « ἐπιγραφῆς ἥτις σημειώτεον ὅτι ὑπὸ τῶν μέχρι τοῦδε ἐκδοτῶν χρονολογεῖται κατὰ τὸν β' μ.Χ. αἰῶνα ». « 2nd c. A. D. » aussi dans la reproduction du texte donnée par R. E. Wycherley, *The Athenian Agora*, III, *Literary and epigraphical testimonia* (1957), n. 190.

[2] Voir dans J. Kirchner, *Imagines Inscriptionum Atticarum*, la photographie n. 124, liste éphébique *IG*, II ², 1973, que l'on date entre 40 et 53 p. C.; aussi le n. 126, liste éphé-

StCl, IX, 1967, p. 107—119, Bucureşti

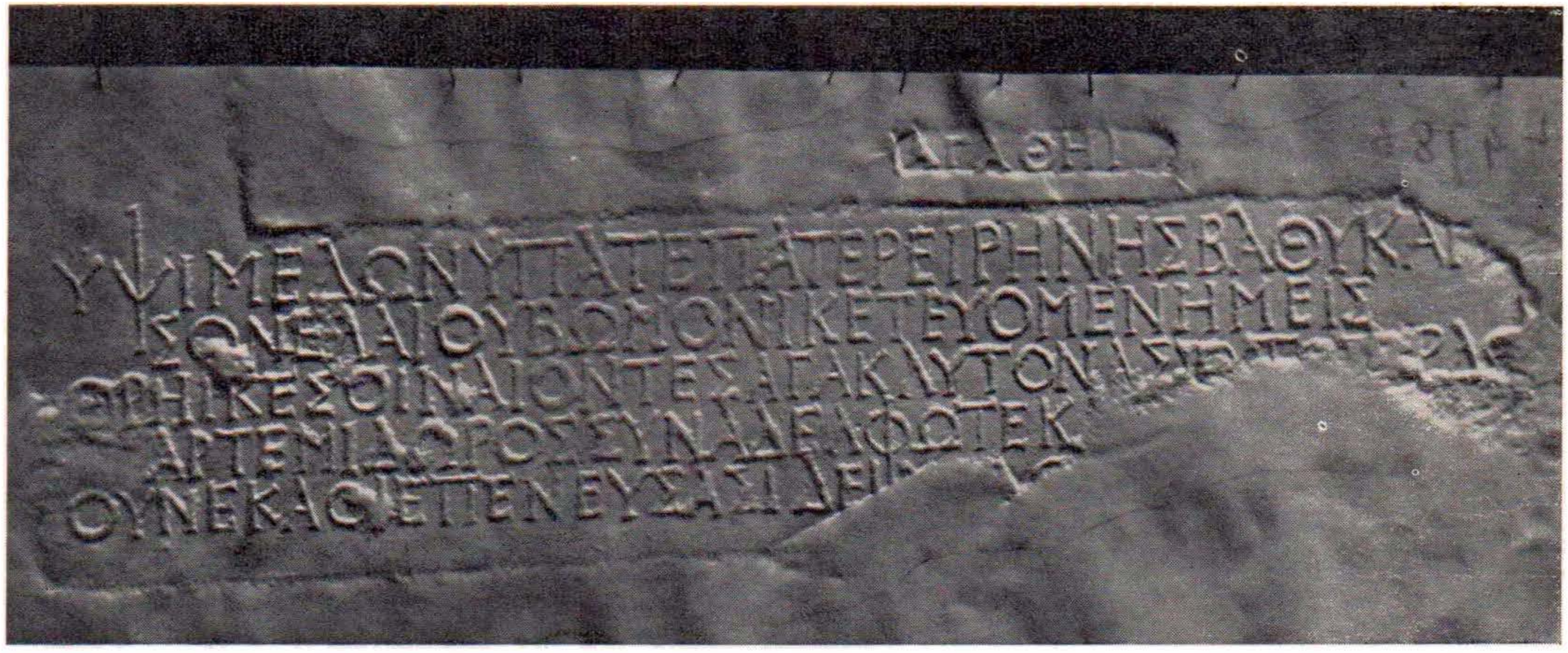


Fig. 1. Dédicace métrique à Athènes.

Fig. 2. Dédicace à Asclépios à Serdica.

Fig. 3. Relief funéraire en Macédoine.

σκέπαρνον parce que, portant l'image d'un soc de charrue *(dens)*, elle ressemblerait à un σκέπαρνον. Le σκέπαρνον est l'outil figuré et la stèle qui porte cette image.

J'imagine que l'inscription aussi de notre stèle intéressera les curieux de l'*ascia* et leur donnera quelque secours pour l'interprétation. Mais d'abord il faut en établir le texte. L'éditeur a redressé cette inscription avec des procédés assez violents. Le verbe φθάνειν, écrit φθάνιν, est bien grec, et il a des nuances assez variées. Pourquoi supprimer le *phi* initial? par quelle erreur se serait-il frauduleusement introduit, transformant θανῖν en φθάνιν? Je voudrais bien accepter que le lapicide ou le fameux *ordinator* ait oublié l'*epsilon* initial de l'aoriste ἐπύησε (ἐποίησε); mais je voudrais alors que le texte reconstitué par retranchements et additions eût un sens qui s'imposât ou qui se comprît. Il faudrait encore admettre que devant μνήμης χάριν la formule ἡ μνήμη est tombée par négligence; il faudrait d'ailleurs, je suppose, 'écrire', comme on dit, τὴν μνήμην. Cela admis, on devra comprendre: « elle a placé le σκέπαρνον », c'est-à-dire, selon l'éditeur, la stèle représentant un soc de charrue; puis, sans copule (ce n'est pas grave), aurait suivi cette affirmation: « pour que sa mémoire (du mari défunt) ne meure pas, elle a fait un monument en mémoire au jour anniversaire ». Je ne rechercherai pas si l'on peut écrire: μὴ θανεῖν αὐτοῦ τὴν μνήμην, « que sa mémoire ne meure pas ». Mais il est assuré que pour faire entendre « pour que sa mémoire ne meure pas », on ne dira pas διὰ τὸ μὴ θανεῖν; cette préposition διὰ suivie de l'accusatif ne pourrait signifier que « parce que sa mémoire n'est pas morte ».

La méthode qui consiste à proposer une série de corrections au texte assuré sur la pierre — c'est le cas ici [10] — ne doit être tentée que si le texte transmis est rebelle à toute interprétation. Je n'ai jamais pensé ni dit que les lapicides étaient infaillibles; mais leurs fautes s'expliquent, et facilement. Je vois les échecs, parfois amusants dans l'onomastique, du petit groupe de latinistes paléographes dont la panacée est l'hypothèse de la mélecture de la minute en cursive. Je ne cesserai de dire — et de montrer, de prouver, ce qui compte, et c'est le cas ici — que l'épigraphiste doit traiter les inscriptions avec douceur, une grande douceur, une douceur compréhensive. Que si cette méthode ne donnait pas de résultats évidents, j'aurais tendance à l'imputer à mon ignorance et je ne me résoudrais pas encore à la violence, même si je devais me faire moquer comme un conservateur pusillanime et effarouché, comme un « ultra-conservateur de la lettre écrite », par ces messieurs de la chirurgie syllabique, qui taillent, amputent et recousent esthétiquement sans avoir étudié suffisamment l'anatomie philologique. Mes études sur la géographie de l'Asie Mineure m'ont amené à me procurer l'ouvrage de William Gell, *The topography of Troy and its vicinity*, publié en 1804 et qui contient une abondante, admirable et séduisante série d'aquarelles de la Troade; l'exemplaire que j'ai pu acquérir porte l'ex-libris d'un baronnet: les armes représentent notamment, sous une tour d'où sortent des flammes, un casque et trois gantelets, assurément de fer; une banderole proclame: *suavitate aut vi*. Chaque fois que j'ai contemplé cette page, j'ai pensé que cette maxime était des plus pernicieuses pour l'épigraphiste et pour ses méthodes.

---

un relief de gymnasiarque relatif à la distribution d'huile. On a quand même répété cette erreur récemment.

[10] Il faut bien distinguer les cas où le texte gravé n'est pas assuré et où l'on discute sur une copie. Cf. notamment *Hellenica*, VII, 60–63; *Comptes Rendus Acad. Inscr.* 1955, *Epigraphie et paléographie*, 205–208; *Hellenica*, XI–XII, 471–474.

Nous n'emploierons donc ici encore que la douceur et la candeur, avec les ressources ordinaires de la langue grecque.

Nous n'irons même pas déranger les lois de Gortyne dans le Liddell-Scott-Jones. La formule διὰ τὸ μὴ φθάνιν αὐτοῦ « nullum sensum habet »; j'en suis d'accord: « sensu caret, sensu cassum »; mais pourquoi rattacher αὐτοῦ à φθάνιν et non pas à μνήμης χάριν, c'est-à-dire « en souvenir de lui »? Nous éviterons aussi de corriger πυησε en (ἐ)πύησε, graphie de l'époque pour ἐποίησε; car c'est tout de même intrusion arbitraire d'une lettre qui établit une asyndète entre ἔθηκε et ἐποίησε. Les syllabes πυησε, dans la phonétique du III^e^ siècle, c'est l'infinitif πυῆσε, c'est-à-dire ποιῆσαι. Cet infinitif dépendra normalement de φθάνιν. Bref, il n'y a pas le moindre changement à apporter dans cette phrase pour la traduire ainsi: « elle a placé l'outil (σκέπαρνον) parce qu'elle n'a pas eu le temps de (elle n'est pas arrivée à) faire un monument en mémoire de lui dans l'année ».

Nous avons ici une explication de l'*ascia* dans ce district de la Macédoine. L'usage imposait de faire le monument funéraire dans l'année; à défaut, Pyrousala, évidemment aussi selon l'usage, a élevé une stèle avec l'image de l'outil. Faut-il conclure que cet instrument est comme une promesse du tombeau qui sera construit? ou qu'il le remplace? On a beaucoup discuté pour établir si l'*ascia* était outil du fossoyeur ou du charpentier travaillant le bois ou du tonnelier, ou « instrument à tout faire du maçon » et du tailleur de pierre. Je laisserai aux confrères de l'archéologie romaine occidentale le soin d'utiliser pour leurs problèmes de l'*ascia*, divers et ardus, cette inscription et ce relief surgis dans la province de Macédoine dans un milieu qui semble thrace.

IV. UN ÉPISODE NUMISMATIQUE APOCRYPHE DE L'HISTOIRE DES ROIS THRACES.

Dans le dernier volume du Bulletin de l'Institut Archéologique Bulgare, 29 (1966), T. Gerasimov a consacré une page à faire connaître une monnaie inédite des rois thraces et à l'expliquer (pp. 216—217). Il a résumé lui-même ainsi le contenu:

« Une devise sur une monnaie thrace du I^er^ siècle de notre ère. La collection numismatique du Musée Archéologique de Sofia comprend une monnaie de bronze du roi thrace Rhemetalk III et Cothys (fig. 1). Elle se distingue des autres monnaies des rois thraces du I^er^ siècle par sa devise. Au lieu du nom du souverain on y lit: ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ ΝΕΝΙΚΑΙΑΣ ΦΙΛΟΠΑΤΡΙΣ. Sur le revers est représenté le buste de Caligula, le suzerain des deux derniers rois thraces. L'auteur suppose que cette émission de monnaies a été mise en circulation pour mettre en évidence la réconciliation entre Rhemetalk III et Cothys, les fils de Cothys V et Rescoporis, morts au cours d'une lutte acharnée pour occuper le trône ».

On apprend par le texte en bulgare que la monnaie fut trouvée en 1910 aux Thermes d'Aytos, *Aquae Calidae*, c'est-à-dire aux Thermes d'Anchialos où l'on adorait les Nymphes d'Anchialos [1] et où l'on a trouvé une grande quantité de mon-

[1] Sur la géographie historique de ce lieu et ses liens avec Anchialos, malgré la distance d'une vingtaine de kilomètres, voir mes observations et mes renvois dans *Rev. Phil.* 1959, *Les inscriptions grecques de Bulgarie*, 223—225; aussi *Bull. Epigr.* 1965, 1, sur l'incon-

naies, offertes par les pèlerins qui venaient demander la santé [2]. Au droit, — car c'est ce côté qui est le droit, et non le revers — la légende Γάϊος Καῖσαρ accompagne l'effigie de Caligula. Au revers, à quoi peut-on donc reconnaître dans les deux têtes accolées, toutes les deux à droite, l'une couvrant en partie l'autre, les effigies d'un Rhoimetalcas et d'un Cotys? A leurs traits? Il faudrait être bien physionomiste, et c'est un domaine où les illusions sont aussi faciles que fréquentes. Pourquoi donc n'y a-t-il pas de nom ni de titre? On lit ailleurs Βασιλεὺς Ῥοιμητάλκας. Quant à φιλόπατρις, au nominatif, ce doit être l'épithète d'un monétaire [3], et c'est le titre d'un citoyen distingué, « ami de sa patrie », non d'un roi, alors que le titre φιλόκαισαρ pourrait s'appliquer, comme à un citoyen, à un roi d'une dynastie vassale de l'empire romain. D'autre part, il n'y a qu'incohérence grammaticale à lier le génitif Φιλαδελφέων, le nominatif φιλόπατρις et le monstre Νενικαίας. Groupant ces trois mots dans une phrase, φιλαδέλφεον νενίκαιας φιλόπατρις, l'éditeur traduit: « sois vainqueur par un amour fraternel réciproque, aimant de la patrie ». Le texte grec constitué est encore plus incompréhensible que cette traduction; il n'y a là que syllabes qui s'entrechoquent sans souci de grammaire ni de l'usage des légendes monétaires.

L'erreur initiale est venue du sens donné aux syllabes ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ. L'éditeur s'est imaginé que c'était une affection fraternelle, des frères amis, et il a reconnu ces frères amis dans les deux têtes imberbes accolées, qui sont ainsi devenues à ses yeux celles de deux rois frères. Si deux frères, par exemple deux empereurs tels Caracalla et Geta, sont célébrés comme unis par les liens de l'affection (même s'il arrive que le premier doive tuer le second), ils sont φιλάδελφοι, mais non pas φιλαδελφεῖς, et il n'y a pas de sens à créer un mot φιλαδέλφεον, qui n'existe pas et ne peut exister en grec. Le mot Φιλαδελφεῖς ne peut être autre chose qu'un ethnique, celui d'une ville appelée Philadelpheia, et il est naturellement au génitif pour indiquer la ville qui a frappé la monnaie.

Toute collection des monnaies de Philadelphie de Lydie comporte des séries de bronzes frappés sous Caligula, avec la légende Γάϊος Καῖσαρ auprès de l'effigie du droit. Au revers, les types sont accompagnés, avec l'ethnique Φιλαδελφέων, d'un nom de magistrat; ceux-ci sont assez nombreux [4] et plusieurs d'entre eux portent le titre de φιλόκαισαρ [5]. Les émissions les plus nombreuses ont pour

---

viennent de grouper les inscriptions d'Anchialos dans un volume du Corpus, *IG Bulg.*, I, et celles du territoire dans un autre, *IG Bulg.*, III, et le renvoi à E. Honigmann, *Byzantion*, 14 (1939), 424, sur les nombreux textes byzantins relatifs aux Aquae Calidae d'Aidos (Aétos). Les concours sacrés en l'honneur des Nymphes, célébrés aux Thermes, le sont par la ville d'Anchialos qui émet des monnaies à représentations agonistiques avec l'inscription Νυμφαῖα Σεβαστά; cf. *Rev. Phil.* 1959, 224–225.

[2] *Rev. Phil.* 1959, 224, note 4, j'ai renvoyé pour les trouvailles numismatiques aux Sources à M. Strack, *Münzen Thrak.*, I, 206, note 4; B. Filov, *Arch. Anz.* 1911, 349–355; T. Gerasimov, *Bull. Inst. Arch. Bulg.*, 20 (1956), 579–581 (pour les monnaies coupées). Pour des trouvailles à Anchialos même, cf. M. Strack, *loc. cit.*, 203 et 211, n. 8; sur le territoire, cf. *Bull. Inst. Bulg.*, 21 (1957), 326.

[3] Voir dans R. Münsterberg, *Die Beamtennamen auf den gr. Münzen* (*Num. Z.* 1912–1915), p. 253, la série des villes où on a relevé ce mot sur les monnaies: en Phrygie Synnada, en Lydie Tripolis et Philadelphie.

[4] Cf. Head, *BMC Lydia* (1901), pp. LXXXV–LXXXVI; R. Münsterberg, *loc. cit.*, 144.

[5] Cf. Imhoof-Blumer, *Lydische Stadtmünzen* (1897), 117–119; les Φιλαδελφεῖς n'ont pas été appelés, dans leur ensemble, Φιλοκαίσαρες comme l'avaient d'abord pensé Imhoof-Blumer, *Griechische Münzen* (1890), pp. 196–197 et K. Buresch, *Aus Lydien*, 217–219.

type le capricorne et la corne d'abondance; on y relève les noms de Ἀντίοχος Ἀπολλοδότου [6], appelé à l'occasion φιλόκαισαρ [7], de Ἀτταλικός [8], lui aussi à l'occasion qualifié de ce titre, dont la seconde partie est en monogramme [9], de Ἐπικράτης [10], de Ζήνων γραμματεὺς φιλόκαισαρ [11], de Κλέανδρος φιλόκαισαρ [12], de Μακεδών (suivi d'un monogramme) φιλόκαισαρ [13], de Μοσχίων Μοσχίωνος φιλόκαισαρ [14]. Attalikos a signé aussi une émission au type du foudre [15], comme une autre le fut par Μέλανθος ἱερεὺς Γερμανικοῦ [16]. Enfin, quatre émissions sous Caligula portent deux têtes imberbes accolées; ce sont rigoureusement celles que nous avons sur la monnaie des Thermes d'Anchialos et on les identifie ordinairement à Apollon et Artémis [17]. La monnaie au musée de Sofia appartient à cette série de Philadelphie de Lydie. Il y a l'un ou l'autre de ces monétaires [18]: Μέλανθος ἱερεὺς Γερμανικοῦ, c'est-à-dire encore le prêtre du père de Caligula [19], — Ἑρμογένης ὀλυμπιονίκης [20] —, Γάϊος Ἰούλιος Διόδοτος [21], proche descendant d'un homme important qui reçut la cité romaine de César. Sur une émission de cette série enfin, on a lu après Φιλαδελφέων: Λ - - Φιλόπατρις [22]. Ce mot a pu certes à l'occasion devenir un anthroponyme [23]. A côté de la série des φιλόκαισαρ, on attend plutôt le titre de φιλόπατρις, si abondamment attesté

---

[6] *Inv. Waddington*, 5134; *Danish Mus. Lydia*, 370.

[7] Imhoof-Blumer, *Lydische Stadtmünzen*, 118, n. 16; *Kleinas. Münzen*, 179, n. 1.

[8] *Inv. Waddington*, 5138, corrigé par Imhoof-Blumer, *Kleinas. Münzen.*, p. 179; *Danish Mus.*, 371.

[9] Imhoof-Blumer, *Kleinas. Münzen*, 523, n. 2.

[10] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 116—117, n. 11—12.

[11] Imhoof-Blumer, *Kleinas. Münzen*, 179, n. 2.

[12] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 118, n. 18; *Inv. Waddington*, 5136.

[13] Imhoof-Blumer, *Kleinas. Münzen*, 179, n. 2 *a*.

[14] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 118, n. 19; *Zur gr. und röm. Münzkunde*, 126, n. 2; *BMC Lydia*, 195, n. 54; *Aulock Lydien*, 3072. Un nom mutilé dans *Lyd. Stadtmünzen*, 118, n. 17: — φαλη —.

[15] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 118, n. 20.

[16] *Ibid.*, 117, n. 15; *BMC*, 194, n. 51.

[17] Cf. Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 117—118: « Die beiden Brustbilder hat man für Porträts der Schwestern Caligula's, Agrippina und Julia, oder der Eltern derselben, Germanicus und Agrippina, gehalten. Allein die Art der Gewandung, der Lorbeerkranz und die Haarlocken um Genick und Hals des vorderen Kopfes stempeln diesen zu einem Bilde Apollon's, während das andere wahrscheinlich Artemis darstellt. Beide Gottheiten haben wir ebenfalls vereinigt in ganzer Gestalt auf den älteren Münzen Nr. 1, 2, 6 und 7 getroffen. Nach dem Charakter der Köpfe ist es indessen möglich, dass hier Apollo und Artemis die Züge des Germanicus und der älteren Agrippina verliehen wurden. Auf einer etwas späteren Münze des Caligula (Nr. 21) finden wir die letztere als Demeter oder als Eubosia verehrt ». Opinion moins raisonnée dans Head, *BMC Lydia*, 195, note 1: « These busts are probably portraits of Germanicus and Agrippina Senior, perhaps in the character of Apollo and Artemis ».

[18] Dans *Cat. Prowe* (1914), 1521, le nom du monétaire n'est pas indiqué par l'éditeur.

[19] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 117, n. 14; *BMC*, 195, n. 52.

[20] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 117, n. 13; *BMC*, 195, n. 53. Sur ce titre d'olympionique, cf. mes remarques *Rev. Arch.* 1934, I, 54.

[21] Je restitue la légende complète en combinant *Inv. Waddington*, 5137: Γάϊος Ἰούλιος Διο — , et Imhoof-Blumer, *Antike gr. Münzen* (1913), 53, n. 155: Γάϊος — — Διόδοτος. De même *Cat. Consul Weber* (1908), 3365 A, avec Γάϊος — τον —. Dans *Aulock, Lydien*, 3071, « Legende unleserlich »; je crois bien lire ΙΟΥ; d'où ce monétaire.

[22] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 116, n. 10. Dans *Danish Mus.*, 369, on a lu Φιλαδελφέων et Φιλόπατρις.

[23] Considéré ainsi par Imhoof-Blumer dans l'index, p. 198.

dans les inscriptions et connu aussi, je l'ai rappelé plus haut, par les monnaies [24].

C'est le mot du bronze des Thermes d'Anchialos. Je croirais que c'est un titre et que le nom du personnage était placé avant: sur les exemplaires publiés par Imhoof-Blumer, dans les lettres disparues dont la première conservée paraissait être un *lambda* [25], — et au musée de Sofia dans les syllabes qui ont été lues NE-ΝΙΚΑΙΑΣ. Cette lecture est évidemment inexacte, ces syllabes ne formant qu'un monstre. On ne peut la vérifier et la corriger; car, sous la loupe, l'image en photogravure ne laisse voir qu'une trame. On pourrait faire une conjecture: ce pourrait être déjà le monétaire Νεικάνωρ connu un peu plus tard à Philadelphie par des monnaies d'Agrippine la Jeune [26] et de Néron [27]. Ce peut être aussi un nom tout différent [28]. L'avenir en décidera, soit par la lecture recommencée de l'exemplaire de Sofia, soit par un autre exemplaire mieux conservé et plus lisible dans quelque cabinet numismatique ou quelque collection. Je ne puis songer maintenant à ces recherches pour élucider ce point mineur. En tout cas, il n'y a point, avec la monnaie de Sofia, le témoignage numismatique et spectaculaire de la concorde entre un Rhoimetalcas et un Cotys, rois de Thrace; simplement, une monnaie de Philadelphie de Lydie, frappée sous Caligula, fut un jour offerte aux Nymphes d'Anchialos.

(*À suivre*)

[24] Comme titre dans Münsterberg, *loc. cit.*, pp. 144 et 253; dans Head, *HN* ², 655.

[25] Sur les autres exemplaires, le nom a dû disparaître entièrement.

[26] Avec la corne d'abondance; ainsi Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 121, n. 29; *BMC*, 196, n. 57–59; *Consul Weber*, 3365 B; *Danish Mus.*, 375.

[27] Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 112, n. 30.

[28] Il ne semble pas qu'on puisse penser à Νεοκαισαρέων, non pas tant parce que Φιλόπατρις serait alors nécessairement un anthroponyme, mais parce que, si les Philadelphiens portent le nom de Νεοκαισαρεῖς, seul, aussi sous Caligula (cf. K. Buresch. *Ath. Mitt.*, 1894, 118–121; *Aus Lydien*, 217–219; Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 122–123; *Kleinas. Münzen*, 522–523), ce n'est que sur des monnaies de Claude que l'on trouve, avec le type des quatre épis et avec trois monétaires différents, le double ethnique Φιλαδελφέων Νεοκαισαρέων (Imhoof-Blumer, *Lyd. Stadtmünzen*, 121, n. 28; *Zur gr. und röm. Münzkunde*, 127, n. 4–6; *Danish Mus.*, 374).

« DEȚINUȚII » (ΕΓΚΑΤΟΧΟΙ) ÎN TEMPLUL LUI SARAPIS DIN MEMFIS

DE

ARAM M. FRENKIAN

La începutul secolului trecut au fost descoperite de indigeni în Egipt o serie de documente pe papirus, în care se vorbește de diverse personaje care poartă denumirea de *enkatohoi*. Aceste texte [1], în majoritate scrisori, au ajuns prin vînzare în diversele muzee din Europa. Întrucît nu provin din săpături sistematice, nu se cunoaște exact locul lor de găsire. În orice caz, ele par a proveni din *Sarapieion*-ul din Memfis, sau din imediata lui apropiere.

Interpretarea caracterului acestor « deținuți » și a cauzelor « deținerii » lor a dat loc la controverse și discuții, care n-au dus nici pînă azi la o soluție finală. După cercetătorii din secolul trecut, acești *enkatohoi* aveau un caracter religios: ei erau un fel de călugări înainte de vreme, care trăiau în chilii, în *Sarapieion*, și care au influențat monahismul creștin [2]. Împotriva acestei concepții a luat atitudine Erwin Preuschen [3], care a rămas totuși la ideea că acești *enkatohoi* erau « posedați » sau « inspirați de zeu ».

Un moment important în interpretarea « deținuților » din *Sarapieion* îl reprezintă Kurt Sethe, în lucrarea sa *Sarapis und die sogenannten κάτοχοι des Sarapis* [4]. Savantul egiptolog neagă că « deținuții » numiți *enkatohoi* ar avea un caracter religios și susține că ei ar fi pur și simplu datornici și delincvenți penali.

Teoria unei « dețineri » cu caracter religios a *enkatohilor* a fost din nou apărată, cu o argumentare bogată, de Ulrich Wilcken: *Urkunden der Ptolemäerzeit (Ältere Funde)*, Bd. I Berlin — Leipzig, 1922—1927 (citat de noi cu inițialele UPZ) [5].

Problema a fost reluată într-o valoroasă lucrare a lui Friedrich von Woess,

[1] Ele sînt datate din timpul lui Ptolemeu al VI-lea Filometor (în jurul mijlocului secolului al II-lea î.e.n.).

[2] Citäm pentru memorie pe Bernardino Peyron și pe Brunet de Presle, v. mai ales H. Weingarten, *Der Ursprung des Mönchtums im nachkonstantinischen Zeitalter*, în Zeitschr. f. Kirchengesch., I (1876), p. 1 și urm.

[3] E. Preuschen, *Mönchtum und Sarapiskult* [2], 1903.

[4] În Abh. d. kgl. Akad. d. Wiss. zu Göttingen. Philol.-hist. Kl. N. F. Bd. XIV, nr. 5, 1913.

[5] Din nefericire, această lucrare care conține cea mai completă și bună ediție privind pe *enkatohii* din Sarapieion, n-am putut-o consulta direct.

SCI, IX, 1967, p. 121—141, București

Das Asylwesen Ägyptens in der Ptolemäerzeit und die spätere Entwicklung, (Münchener Beiträge zur Papyrusforschung und antiken Rechtsgeschichte, 5. Heft., 1923), mai ales p. 113—164. Autorul, bazat pe o cercetare a dreptului de azil acordat de Ptolemei marilor lăcaşuri ale zeilor egipteni, caută să împace atît punctul de vedere al lui Sethe, cît şi pe cel al lui Wilcken. Astfel, după v. Woess, *enkatohii* sînt personaje cu caracter religios, care pot îndeplini funcţiuni religioase în templul lui Sarapis. Ei s-au refugiat aci, pentru a uza de dreptul de azil, punîndu-se la adăpost de pericole care îi ameninţau în afara incintei templului ca: datorii neplătite, recrutare pentru războaie depărtate, persecuţii, răzbunări etc. Aceste personaje au fost «reţinute» de zeul Sarapis la dispoziţia sa şi au devenit figuri venerabile, marcate de amprenta zeului.

Gustav Heuser, în teza sa de doctorat *Die KATOXH' im Sarapieion bei Memphis*, Marburg, 1935, îşi însuşeşte aproape în totul punctul de vedere al lui von Woess. Cu toate interesantele observaţii şi puneri la punct din lucrările lui von Woess şi Heuser, încercarea lor de a concilia două puncte de vedere opuse, greu conciliabile, nu ni se pare acceptabilă. Aceşti «deţinuţi» ai lui Sarapis sînt sau personaje religioase, avînd un caracter sacru şi un rol religios, sau nişte personaje profane, nişte epave umane, care au făcut naufragiu în incinta templului marelui zeu Sarapis. După părerea noastră trebuie ales între aceste două posibilităţi: *tertium non datur* [6].

În această situaţie ne permitem să propunem o nouă ipoteză, care ni se pare de natură a satisface într-un mod deosebit de mulţumitor datele şi informaţiile pe care le avem despre aceşti ἐγκάτοχοι, în scrisorile şi celelalte documente ce ni s-au păstrat de la ei şi despre ei.

Personajul despre care avem cele mai multe informaţii în papirusurile publicate, din grupul acesta privind pe *enkatohoi* din Sarapieion, este un oarecare Ptolemaios, de la care avem scrisori, unele scrise de el, altele primite de la alţii, precum şi un număr de cereri, reclamaţii făcute de el autorităţilor şi regelui. El este fiul lui Glaukias, macedonean de origine, şi are cel puţin trei fraţi: Apollonios, Sarapion şi Hippalos [7]. Ptolemaios se ocupă de soarta a două gemene Thaues şi Thaus, fiicele unui prieten decedat, care au o funcţie în templu [8] şi din a căror remuneraţie se înfruptă şi Ptolemaios al nostru. Acesta scrie şi primeşte scrisori de la diverse personaje în afară de fraţii săi: Lysimahos către Ptolemaios (nr. 37 Witkowski[2]), Dionysios, strateg din Memfis, către Ptolemaios (nr. 38 W.[2]). Scrisoarea nr. 41 W.[2] a lui

---

[6] Unii autori cred că refugierea şi deţinerea în templul lui Sarapis ar fi provocate de o boală, în speranţa de a obţine vindecarea: W. Otto, *Priester und Tempel im hellenistischen Aegypten*, vol. I, Leipzig, 1905, p. 120, nota 1. Şi Preuschen consideră boala ca unul din motivele deţinerii.

[7] Vezi schimburile de scrisori între cei patru fraţi, la S. Witkowski, *Epistulae priuatae Graecae quae in papyris aetatis Lagidarum seruantur*[2], Leipzig, Teubner, 1911, nr. 39—45 şi 48. Interesantă şi scrisoarea lui Apollonios, fratele lui Ptolemaios, către un alt Apollonios, administratorul şi prepusul peste Anubieion, templul zeului Anubis (nr. 46 W.[2]), care era ceva mai jos aşezat ca Sarapieionul. Cine mergea de la Memfis, urcînd spre Sarapieion, trebuia să treacă mai întîi prin Anubieion. În fine, nr. 47 W.[2] conţine textul scrisorii unui oarecare Apollonios (nu fratele) către Ptolemaios.

[8] Avem o plîngere a celor două gemene adresată regelui Ptolemeu şi reginei Cleopatra, prin care ele arată că autorităţile sacerdotale le refuză plata drepturilor de salariu şi imploră intervenţia regală pentru a li se curma suferinţa. Text cu comentariu la Robert Helbig, *Auswahl aus griechischen Papyri*, 1912, nr. VI, p. 66 şi urm.

Apollonios către fratele Ptolemaios este o lungă dare de socoteală de bani, de care ne vom ocupa mai tîrziu.

În afară de documentele care privesc pe Ptolemaios, mai avem două scrisori adresate unui alt *enkatohos* al lui Sarapis, cu numele de Hefaistion: prima (nr. 75 W.[2]) de la soția acestuia, Isias, iar a doua (nr. 36 W.[2]) de la Dionysios, fratele lui Hefaistion.

Alte documente, dintre care unul demotic, se referă la alți doi *enkatohoi*, purtînd fiecare numele de Harmais.

Și acum trecem la noua ipoteză pe care o propunem:

După noi, personajele «deținute» de zeul Sarapis n-au nici un fel de funcție religioasă sau sacrală. Ei sînt niște profani, «deținuți» în Sarapieion pentru datorii contractate din tezaurul templului și pe care nu le-au putut plăti. Deci nu sînt datorii față de creditori din orașul Memfis sau din altă parte, de frica cărora ar fi fugit spre a cere azil în Sarapieion (Sethe, v. Woess, Heuser), ci sînt datornici față de templu, ceea ce este egal cu o datorie față de zeul Sarapis.

În această ipoteză a noastră se lămuresc o mulțime de chestiuni, de informații din textele ce ne-au rămas și care nu se încadrau în explicațiile anterioare, atît cele sacrale religioase, cît și cele profan-economice.

1. Mai întîi să cercetăm, din punct de vedere semantic, denumirea care se dă acestor personaje: în textele din Memfis denumirea exclusiv întrebuințată este aceea de ἐγκάτοχοι pentru persoane, iar actul «deținerii» lor se numește κατοχή, mai rar ἐγκατοχή. Pe cînd pentru alte temple, din Asia Mică, se întrebuințează termenul κάτοχος, care ar putea admite pentru personajul astfel denumit calitatea de a fi «posedat de zeu», «inspirat de zeu», la ἐγκάτοχος acest sens nu pare a fi cu putință: prepoziția ἐν, ca primă parte a cuvîntului compus, indică precis o «deținere» spațială, «deținere în» Sarapieion, în sens strict, concret [9]. Dacă actul «deținerii» este indicat prin κατοχή, aceasta se datorează faptului că în texte cuvîntul e precedat de prepoziția ἐν: deci ἐν κατοχῇ εἰμί. Pe cînd forma ἐν ἐγκατοχῇ εἰμί prezintă o repetare intolerabilă. Întrebuințarea exclusivă a lui ἐγκάτοχος în textele pe papirus de proveniență memfită a fost relevată mai întîi de Sethe, apoi de Wilcken, v. Woess și Heuser. Deci este clar că termenul ἐγκάτοχος este imposibil de interpretat ca însemnînd «posedat de zeu», «proprietatea zeului», ci el poate să însemne numai «deținut în», «reținut în» Sarapieion. Acest lucru este neîndoielnic și constituie un puternic argument în favoarea caracterului profan al *enkatohilor*.

Trecem acum la informațiile, la determinările calității de ἐγκάτοχος, pe care le primim din textele papirusurilor.

2. Durata «deținerii» putea fi de foarte mulți ani. Din textul unei cereri adresate de Ptolemaios regelui (Wilcken, UPZ, nr. 14), aflăm că Ptolemaios era *enkatohos* de 15 ani [10]. Alți *enkatohi* au alt număr de ani de detenție: unul din cei doi Harmais

[9] După cum afirma și U. Wilcken, în UPZ, I, p. 54.

[10] Rîndul 10: συνβάντος δὲ γεγονέναι με ἐν κατοχῇ ἐν τῷ πρὸς Μέμφει μεγάλῳ Σαραπιείῳ ἔτη ιε. Vezi și UPZ, nr. 5 și 6 scrise pe cînd Ptolemaios era de 10 ani *enkatohos*. Apoi UPZ, nr. 13, 7 și urm. Apollonios spune că se află în «detenție» (κατοχή) în templul lui Astarte din Memfis cu fratele său mai mare Ptolemaios, de 15 ani. Numărul anilor se raportă numai la detenția lui Ptolemaios. Apollonios s-a exprimat în mod stîngaci, sau vrea înadins să lase să se creadă că e și el deținut de 15 ani. Textul este al unei cereri a lui Apollonios către autorități.

este «deţinut» de 5 ani (UPZ, nr. 2) etc. Această lungă deţinere nu constituie o onoare pentru deţinut. Cu toate că deţinutul caută să mascheze şi să alunece uşor peste acest lucru, impresia netă este că deţinerea este pentru cel deţinut o nenorocire, care e suportată cu resemnare, dar nicidecum o onoare, fericire sau titlu de glorie. Cum s-a observat foarte bine, nu poate fi vorba de o «inspiraţie divină» sau «o posesie» a individului uman de către divinitate pe bază extatică, întrucît aceasta nu putea dura ani de zile (5—15 ani).

3. Tot din textele păstrate ştim că era interzis unui ἐγκάτοχος să părăsească incinta templului lui Sarapis în care se afla deţinut (περίβολος). Această interdicţie îi este impusă *enkatohului* de către zeul Sarapis şi nu constă într-o interdicţie condiţionată de cele ce îl aşteaptă pe *enkatoh* din partea celor din afara templului, dacă îndrăzneşte să iasă din incintă. În această privinţă textele sînt clare şi au fost interpretate de toţi învăţaţii în sensul expus mai sus. Ptolemaios scrie: «Cînd a murit tatăl meu, eu n-am putut ieşi din incinta templului din cauza zeului Sarapis» [11]. Tot astfel într-o cerere adresată regelui, Ptolemaios zice: «Nu pot ieşi din templu pentru a avea grijă de orfanele acestea» (este vorba de cele două gemene orfane de care am mai vorbit) [12].

În ipoteza lui von Woess după care *enkatohii* ar fi nişte fugari în templul lui Sarapis care beneficiază de dreptul de azil, este inexplicabil de ce zeul i-ar împiedica pe aceşti indivizi de a părăsi incinta templului său. Niciodată zeii n-au împiedicat pe vreun refugiat sau un ἱκέτης la templele şi altarele lor să renunţe de bună voie la dreptul de azil şi la protecţia zeilor. Cel ce a cerut drept de azil este oricînd liber să renunţe la dreptul de azil care e în favoarea sa şi să părăsească incinta protectoare. A spune că am avea de a face cu un mod eufemistic de a exprima pe ocolite imposibilitatea în care se găseşte refugiatul de a părăsi templul din cauza pericolelor care îl pîndesc în afara lui, este, credem, o soluţie comodă, dar neserioasă. Dimpotrivă, în ipoteza noastră totul se leagă în mod logic: *enkatohul* este împiedicat de a părăsi incinta templului de către Sarapis, întrucît îi e dator bani acestuia, respectiv trezoreriei templului, încît realmente este deţinut de zeu.

4. Puţina consideraţie de care se bucură *enkatohii* din partea celor din jurul lor, în general, dovedeşte că ei n-au calificare sacrală-religioasă. Ei nu par a avea vreo funcţie sacerdotală de îndeplinit. Dacă au în mod sporadic şi întîmplător vreo însărcinare în legătură cu cultul zeului Sarapis, această însărcinare este de ordin inferior. Pe deasupra, ei nu se bucură de nici o consideraţie din partea preoţimii templului. Ei sînt dispreţuiţi şi molestaţi de personalul inferior al templului. Astfel după cum ne spun textele UPZ, nr. 6 şi 7, se face de către poliţia din Anubieion o percheziţie în locuinţa lui Ptolemaios, probabil cu ştiinţa şi consimţămîntul marelui preot din Sarapieion pentru a se căuta arme. Se ştie că introducerea de arme în

---

[11] Wilcken, UPZ, nr. 4, rînd 8—10: [τοῦ δὲ πατρό]ς μ[ου] εἰς θεοὺς μετελθόντος, [ἐμοῦ δὲ χάρ]ιν [το]ῦ Σαράπιος χωρισθῆναι [οὐ δυναμένο]υ.

[12] Wilcken, UPZ, nr. 9: δέομαι ὑμῶν μεθ' ἱκετείας, θεοὶ Σωτῆρες Εὐεργέται, ἐμβλέψαντας εἴς τε ἐμέ, ὅτι οὐ δύνομαι ἐξελθὼν ἐκ τοῦ ἱεροῦ ἀντιλαβέσθαι αὐτῶν, κτλ. Acelaşi lucru îl exprimă şi unul din cei doi *katohi*, care poartă numele de Harmais: συμβαίνειν μὴ δύνασθαι καταβῆναι εἰς Μέμφιν πρὸς ἀναγκίας χρείας (Wilcken, UPZ, nr. 2, rînd 22 şi urm.) «Sînt în situaţia de a nu putea coborî (din Sarapieion) la Memfis pentru afaceri urgente».

incinta templului din partea refugiaților care cereau azil era strict interzisă [13]. O reclamație și o percheziție în această direcție puteau veni numai de la preoții locului. Ptolemaios roagă pe rege, în cererea sa, să-l apere de maltratările și recluziunile la care e supus [14].

Din textele publicate de Wilcken în UPZ Nr. 15 și 16 vedem modul în care Ptolemaios a fost maltratat de preoți și de pastofori [15]. Ptolemaios cerusc regelui ca fratele său mai mic, Apollonios, care-și făcea serviciul militar, să locuiască la el în Sarapicion spre a-l apăra. De îndată ce acesta pleca la serviciu, preoții și ceilalți oficianți ai templului îl sechestrau pe Ptolemaios în locuința lui și aruncau în el chiar cu pietre prin fereastră [16]. « Singura mea apărare, zice Ptolemaios în cererea sa către hypodioiketul Sarapion, ești tu și Sarapis » (UPZ, nr. 52, rînd 8—9 și 53, 9: οὐθένα ἔχωμεν βοιητὸν ἀλλ' ἢ σὲ καὶ τὸν Σάραπιν).

Ptolemaios se vede chiar în al zecelea an al detenției sale închis în sala capelelor (παστοφόριον), din care n-a ieșit de fel în acest timp (UPZ, nr. 5) [17]. Iar într-o altă reclamație, adresată regelui, se plînge de același lucru: că e de zece ani închis în pastoforion din care n-a ieșit niciodată [18]. Dar această stare de arest i-a fost ridicată de însuși Amosis, reprezentantul marelui preot, probabil cu aprobarea acestuia. Porțile sălii capelelor i s-au deschis și Ptolemaios a căpătat libertatea de a se mișca în incinta templului [19]. Ce să fie acest arest de zece ani, impus de Marele preot al lui Sarapis și apoi liberarea lui Ptolemaios? Nu este oare în legătură, dacă urmărim mai departe ipoteza noastră, cu datoria pe care presupunem că Ptolemaios o avea către Sarapis și din neplata căreia a ajuns « deținut » al zeului în Sarapicion la Memfis? Ptolemaios vorbește și de încercări făcute pentru a-l scoate prin violență afară din incinta templului [20]. Unul din cei doi Harmais, *enkatoh* și el, a fost maltratat în galeria din fața templului (δρόμος) și această fărădelege a fost săvîrșită

---

[13] Vezi Νόμος Βασιλικός al lui Teodosius II (anul 431), care însă repetă o interdicție veche de pe timpul Ptolemeilor. Cap. 7 init. Ὅπλα ἐν σιδήρῳ ἢ ἐν ἑτέρῳ εἴδει ἀμυντηρίῳ προσφεύγοντας οὐδαμῶς ἔχειν ἢ ἐπιφέρεσθαι ἐντὸς τῆς ἁγίας ἐκκλησίας προστάττομεν, κτλ.

[14] Wilcken, UPZ, nr. 6, 32 și urm.: μὴ ὑπεριδ[εῖν] με παρ' ἕκαστα ὑπὸ τῶν προγεγραμμένων ἀγνωμόνως πολιορκούμενον καὶ ὑβριζόμενων καὶ ἀνουμούμενον; cf. UPZ, nr. 5, 46 și urm.

[15] Rang inferior de preoți care purtau în procesiuni o brancardă pe care era așezată o capelă ce conținea statuia zeului.

[16] Οἵ τε ἱερεῖς καὶ παστοφόροι καὶ ἄλλοι τινές, ὁπηνίκ' ἂν ἐπιγνῶσιν ὅτι κεχώρισθαι ἐπὶ λειτουργίαν ἀστοχήσαντες τοῦ παντὸς εἰσβιαζόμενοι ἐνεχυράζουσιν καὶ ἐμὲ [[τε]] ὑβρίζουσιν, ὥστε διὰ τῆς θυρίδος λιθοκοπεῖσθαί με (UPZ, nr. 16, 14 și urm.).

[17] Plîngerea aceasta este adresată de Ptolemaios lui Diodotos strategul: Διοδό[τῳ τῶν φίλων] καὶ στρατηγῷ πα[ρὰ Πτολεμαίου] τοῦ Γλαυκίου Μακεδό[νος ὄ]ντος ἐν τῶ[ι με]γάλῳ Σαραπιείῳ ἐν κατοχῇ ὢν ἔτη δ[έκα],οὐκ ἐξεληλυθὼς τὸ παστοφόριον ἐν [ὦ]ι [ἐ]γκέκλειμ[αι] ἕως τῆς σήμερον. După v. Woess, Ptolemaios ar fi fost închis de două ori: în anul 19 și în anul 22 al domniei lui Ptolemaios Filometor, dar pentru datorii exterioare templului. Și sechestrul aplicat pe lucrurile lui Ptolemaios *enkatohul* ar fi, după v. Woess, în legătură cu astfel de datorii. Vezi *Das Asylwesen*, p. 134. Cît mai potrivite sînt aceste măsuri coercitive în ipoteza noastră!

[18] UPZ, nr. 6: Βασιλεῖ ... χα[ίρειν] παρὰ [Πτολ]εμαί[ου τοῦ Γλ]αυκίου Μακ[εδὼν ἐγκατεχομέ]νου ἐν τῷ Σαραπ[ι]είω[ι Ἀσταρτιείῳ ἔτ]η δέκα, οὐκ [ἐξεληλυθότος] τὸ παστοφ[όριον,] ἐν ᾧ ἐγκέκ[λ]ε[ιμαι ἕως τ]ῆς σήμερον ἡμέρας.

[19] UPZ, nr. 78 fine: Ὁ Ἀμ[ῶσις] ἥκει ἐπ' ἐμέ, ἔδωκέ μοι τὴν ὁδὸν καὶ διέσ[τη τὸ π]α‹σ›τ‹ο›φόριον ἔμπροσθέν μου.

[20] Wilcken, UPZ, nr. 7, 11 și urm.: εἰσεβιάζοντο βουλόμενοι ἐξσπάσαι με καὶ ἀγαγῆσαι, καθάπερ καὶ ἐν τοῖς πρότερον χρόνοις ἐπεχείρησαν οὔσης ἀποστάσεως. După toate probabilitățile e vorba de o arestare sau sechestrare pentru datorii.

de măturătorii templului (καλλυνταί)[21], de servitorii care făceau rînduială în templu. Dacă astfel de personaje își puteau permite să-l bată pe un «deținut» al zeului Sarapis, ne putem închipui de cîtă considerație se bucurau acești *enkatohoi* în ochii preoților care tolerau așa ceva. De aceiași servitori a fost maltratat și Difilos, un oarecare dintre «codeținuți»[22].

Viața *enkatohilor* în incinta templului lui Sarapis era deci destul de grea. Nu se știe în definitiv din ce trăiau acești oameni. Desigur că nici templul, nici preoții nu-i hrăneau. Ei trebuiau să trăiască din expediente. Ptolemaios pare a avea o casă în proprietate în nomul Herakleopolit, în satul său natal Psihis[23]. El este în legătură prin corespondență cu frații săi și caută de bine de rău să pună regulă în afacerile sale. În scrisorile pe care le primește și care ni s-au păstrat, îl vedem angajat în diverse afaceri. Într-o scrisoare a unui oarecare Lisimah către Ptolemaios este vorba de o afacere cu metraj de pînză fină de in (ὀθόνιον) (nr. 37 W.²).

5. În fine Ptolemaios pare a se fi ocupat și de interpretarea viselor, făcînd profeții. Dar aceste prorociri n-au nimic de-a face cu «inspirația» sau «posesiunea» din partea divinității. De asemenea se pare că aceste profeții n-au un caracter public sau oficial: Ptolemaios nu este proroc al zeului Sarapis pentru marele public al credincioșilor, ci este profet în propria sa cauză și pentru rude și prieteni. Dacă din aceste prevestiri îi ieșea și lui un ban, trebuie să rămînă nehotărît. În orice caz, avem patru interpretări de vise date de Ptolemaios și care ni s-au păstrat pe papirusuri. Aceste profeții de foarte multe ori nu se realizau; de aci ironia cu care este întîmpinat Ptolemaios la sfîrșitul unei scrisori adresate de Apollonios fratelui său Ptolemaios (nr. 48 W.²: πρὸς τοῦς τὴν ἀλήθειαν λέγοντες).

O mare îngrijorare produce lui Ptolemaios și fratelui lui un dezertor (δραπέτης) cu numele de Menedemos de la care ei se tem că vor avea de suferit neplăceri și molestări (UPZ, nr. 68=45 W.²; UPZ, nr. 69 și 79). Deci «deținuții» lui Sarapis duc o viață jalnică în incinta templului, o viață plină de privațiuni, fiind supuși și la vexațiuni nu numai din partea clerului superior, ci chiar și din partea ultimilor servitori ai templului.

6. În al șaselea rînd, starea de *enkatohos* nu este perpetuă, ea încetează după un număr de ani, care poate merge pînă la 15 și 20 de ani. *Enkatohul* liberat de sub «detenția» zeului poate părăsi templul pentru a se întoarce la familia sa. Astfel, în scrisoarea scrisă de Isias soțului ei Hefaistion (nr. 35 W.²), aceasta spune că a aflat că soțul ei este «în detenție în Sarapicionul din Memfis» (ἐν κατοχῇ ἐν τῷ Σαραπιείῳ τῷ ἐν Μέμφει), dar Horos, aducătorul scrisorii, îi aduce în același timp vestea că soțul ei a fost liberat de detenție, după cum îi scria Isias lui Hefaistion (ἀπολελύσθαι σε ἐκ τῆς κατοχῆς). Din aceste cuvinte se vede în mod clar că nu poate fi vorba de o simplă refugiere la templu cu cerere de drept de azil, întrucît, în cazul acesta, respectivul fugar n-ar avea nevoie «să fie eliberat din detenție». Pe cînd în cazul de față se vede că această liberare nu o pot da decît autoritățile

---

[21] Vezi Wilcken, UPZ, nr. 7 și 8.

[22] Wilcken, UPZ, nr. 8, 18 și urm.: τινα τῶν παρακατεχομένων ὑπὸ τοῦ Σαράπιος θεραπευτῶν. În acest text se spune în mod clar că detenția lui Difilos este impusă acestuia de zeul Sarapis însuși.

[23] Vezi nr. 45 W.² rîndul 2; Apollonios către fratele său Ptolemaios: γίγνωσκέ με πεπορεῦσθαι εἰς Ἡρακλέους πόλιν ὑπὲρ τῆς οἰκίας iar în *Pap. Lond.* 45, 7 Ptolemaios însuși scrie: ὑπαρχούσης μοι πατρικῆς οἰκίας π[ερὶ κ]ώμην Ψίχιν τοῦ Ἡρακλεοπολίτου (citat la Witk.² p. 82, nota la rîndul 3).

preoțești ale templului, în numele zeului. Soția imploră pe soț să vină acasă, invocînd faptul că mama lui este mîhnită (ἡ μήτηρ σου τυγχάνει βαρέως ἔχουσα), poate o șiretenie a femeii pentru a decide pe soț la înapoiere, întărind descrierea patetică, dar plină de demnitate, a propriei sale mizerii și a copilului lor rămas acasă cu mama. Mai avem despre același subiect o scrisoare adresată lui Hefaistion de fratele acestuia, Dionysios (nr. 36 W.²). Și aci este vorba de mulți «deținuți»[24], între care și un oarecare Konon, care fiind eliberați s-au întors la casele lor. Și Dionysios face reflexia: «Oricine, de îndată ce a scăpat de primejdii, se străduiește cît mai repede să vină acasă și să-și îmbrățișeze soția, copiii și prietenii»[25]. Dionysios îl îndeamnă pe fratele Hefaistion să facă și el la fel ca ceilalți, dacă nu-l reține vreo nevoie mai mare (εἴπερ μὴ καί σε ἀναγκαιότερόν <τι> περισπᾷ). După cum vedem din aceeași scrisoare, Hefaistion, a cărui scrisoare n-o avem, scria că trecuse prin mari pericole și că acum era în «detenție»[26]. Toate aceste scrisori sînt documente umane de un interes deosebit, chiar dacă sensul lor specific ne scapă.

În concluzie, după părerea noastră, «deținutul» denumit pe grecește ἐγκάτοχος este o persoană care a împrumutat bani din tezaurul templului, deci de la zeul Sarapis. Nerestituind banii împrumutați, datornicul este reținut în incinta templului ca un fel de ostatec, arestare pe jumătate consimțită. Poate că prin servicii de ordin secundar, pe care «deținutul» le aduce timp de ani de zile, el își achită datoria și atunci este eliberat. Astfel, el poate avea femeie și copii în oraș, în timp ce este «deținut», dar nu poate părăsi incinta templului și nu poate merge să-și vadă soția și copiii. Caracterul religios al actului prin care un ἐγκάτοχος e reținut de zeu în templul său moderează pînă într-un grad oarecare brutalitatea cu care se aplică garanția personală pentru acoperirea și achitarea sumei datorate. În textele de pe papirusurile din Sarapieion, «deținerea» numită κατοχή nu este socotită ca ceva agreabil sau ca un noroc neașteptat pentru deținut. Dimpotrivă, această constrîngere corporală este prea puțin plăcută pentru cel care este obiectul ei.

Dacă, în ipoteza noastră, a *enkatohului* datornic al zeului Sarapis, adică al templului său, multe din elementele și împrejurările cunoscute din papirusuri își găsesc o explicație finală satisfăcătoare, sîntem datori să relevăm și faptele care nu se integrează în ipoteza noastră. Iată deci obiecțiile pe care le putem aduce:

Textele destul de numeroase pe care le avem pe papirus cu privire la «deținuții» în Sarapieionul din Memfis nu spun absolut nimic despre «datorii» ale *enkatohilor* către templu și, prin urmare, către zeu. Cum să ne explicăm această tăcere a foarte numeroase documente, formate din scrisori, cereri, reclamațiuni sau plîngeri în toată regula, și în care nu se spune absolut nimic despre cauzele care au dus la starea de «detenție» (κατοχή) sau de «deținut» (ἐγκάτοχος)? E drept că dacă nu se spune în mod expres că *enkatohii* datorau bani, erau datornici ai zeului Sarapis, respectiv ai templului, documentele nu dau nici vreo altă cauză a acestei detenții. Se vede că acești *enkatohi* au tot interesul să nu insiste asupra cauzei «detenției» lor și să alunece ușor asupra acestei chestiuni a motivelor. În lipsa unei justificări textuale, ne rămîne deci libertatea de a alege justificarea care satisface mai bine

---

[24] Cuvîntul întrebuințat aici este ἀπειλημμένοι de la ἀπολαμβάνομαι care, după Witkowski, înseamnă ἐν κατοχῇ εἰμί.

[25] Rînd 17 și urm.: ἀλλὰ πᾶς τις πειρᾶται, ὑπηνίκ' ἂν ἐκ κινδύνων διασωθῇ, ταχέως παραγίνεσθαι καὶ ἀσπάζεσθαι τὴν γυναῖκα καὶ τὰ παιδία καὶ τοὺς φίλους.

[26] Rînd 5—7: κομισάμενος τὴν παρὰ σοῦ ἐπιστολήν, ἐν ᾗ διεσάφεις διασεσῶσθαι ἐκ μεγάλων κινδύνων καὶ εἶναι ἐν κατοχῇ.

toate datele pe care le avem din textele papirusurilor rămase. De altfel şi controversa de pînă acum între cele două poziţii extreme, cea a lui Sethe şi cea a lui Wilcken, se explică prin lipsa unor texte precise, care să ne spună motivul sau motivele pentru care locuitori ai Egiptului, probabil din preajma Memfisului, deveneau *enkatohoi*, deţinuţi ai zeului Sarapis. Dacă motivul ar fi fost de ordin religios (vocaţie, consacrare etc.), de natură să facă cinste deosebită «deţinutului» şi să-l facă să crească în stima concetăţenilor săi, desigur el n-ar fi neglijat să ne spună cum a ajuns *enkatoh*. În loc de aceasta, noi constatăm că aceşti «deţinuţi» se mulţumesc să facă aluzii vagi, din care pare a rezulta că starea de κατοχή este ceva accidental, mai mult o nenorocire de care nu poţi scăpa şi pe care trebuie s-o suporţi, este ceva care produce o oarecare milă şi compătimire, şi, dacă ea nu este dezonorantă, nu este nici ceva de invidiat sau de rîvnit.

Dacă, în adevăr, starea de κατοχή este o detenţie a unor indivizi în incinta templului lui Sarapis, în calitate de «deţinuţi» ai zeului, pentru datorii contractate de la zeu, respectiv din tezaurul templului, şi neplătite, atunci se explică de ce textele pe care le avem alunecă uşor peste cauza detenţiei, întrucît ele sînt scrise în marea lor majoritate de aceşti «deţinuţi» sau de familiile ori prietenii lor, care nu aveau nici un interes să insiste asupra acestor cauze.

În orice caz, chiar dacă ipoteza noastră ar fi justă, două lucruri ni se par curioase: 1. Faptul că niciodată nu se vorbeşte de o eliberare din κατοχή în urma plăţii datoriei contractate, ci chiar în cazurile de eliberare avem termeni vagi asupra modului de scăpare din κατοχή; 2. rezultă că *enkatohii* ar fi fost puşi la muncă în templu pentru a se plăti în felul acesta de datoria contractată şi neachitată. Administraţia templului nu-l putea întrebuinţa ca sclav şi pune la muncă. Ptolemaios era macedonean, deci din neamul stăpînilor, pe cînd preoţii, măcar în parte, erau egipteni, din neamul celor subjugaţi. Din toată această situaţie rezultă şi ciuda, şi reaua voinţă cu care personalul preoţesc al templului privea pe aceşti «deţinuţi» ai zeului Sarapis, pe aceşti intruşi care nu erau de nici un folos templului şi care încurcau treburile preoţeşti, trebuind a locui undeva şi umblînd după fel de fel de afaceri, primind lume din afară, între care se puteau strecura şi elemente dubioase. Preoţimea aceasta ar fi fost mulţumită de a vedea templul curăţat de plaga «deţinuţilor», dacă n-ar fi existat datoriile neplătite care cereau o secbestrare personală a datornicului.

Aceasta este noua noastră ipoteză şi justificarea pe care am adus-o, bazată pe documentele găsite în legătură cu «deţinuţii» din Sarapieionul din Memfis.

Nu se pot trage concluzii din textele privitoare la *katohii* din Asia Mică, Siria, Palestina şi Mesopotania, pentru explicarea *enkatohilor* de la Memfis. În acele ţări, alta era tradiţia, altele erau condiţiile de viaţă şi credinţele religioase.

În Asia Mică, *katohii* par a fi persoane «posedate», inspirate de zeu. În inscripţia din Smirna (CIG, II, 3163 din anul 212 al e.n.) filozoful Papinios, *enkatoh* al lui Sarapis, este o persoană bogată, care a promis să mărească templul zeiţelor Nemeseis [27].

Katohii lui Zeus din Baitokaike (lîngă Apameia, în Siria de nord) pun o inscripţie care consemnează donaţia satului Baitokaike făcută templului lui

[27] Ὑπὲρ διαμονῆς τοῦ εὐσεβεστάτου Αὐτοκράτορος Ἀντωνίου Παπίνιος ὁ φιλόσοφος ἐγκατοχήσας τῷ κυρίῳ Σαράπιδι παρὰ ταῖς Νεμέσεσιν εὐξάμενος αὐξῆσαι τὸ Νεμεσεῖον τὸν παρατεθέντα οἶκον ταῖς Νεμέσεσιν ἀνιέρωσαν ὡς εἶναι ἐν ἱερῷ τῶν κυριῶν Νεμέσεων τὸ ὅλον.

Zeus [28], iar în text [29] ei construiesc pe cont propriu lui Zeus un obiect nedeterminat mai de aproape. Ce interes aveau aceşti *katohi* de a lua asupra lor sarcina acestei publicări a donaţiei şi solicitudinea lor pentru Zeus din Baitokaike? Credem că ipoteza lui Dittenberger, pentru cazul acesta special, trebuie acceptată ca valabilă. Ei sînt colonişti aşezaţi în acele locuri, ceea ce în alte părţi ale Greciei se numeşte κάτοικοι [30]. Ei sînt deci oameni care au un lot de pămînt şi o locuinţă pe care le stăpînesc (κατέχουσι) concedat lor în incinta lui Ζεὺς Οὐράνιος, de unde şi titulatura lor οἱ κάτοχοι ἁγίου Οὐρανίου Διός. Fireşte acest sens al cuvîntului κάτοχος, dat aci, este specific pentru cei din Baitokaike şi nu trebuie extins în alte cazuri. O altă inscripţie, din Priene, dă textul unei legi despre cultul zeilor egipteni în care se prevede, cu privire la *katohii* zeului, ca ei să ia parte la mesele aranjate de popor [31]. În Asia Mică, Siria şi Palestina, *katohii* pot fi personaje religioase, « posedaţi ai zeului », « inspiraţi ai zeului ». Ei diferă de colegii lor după nume din Egiptul ptolemaic.

În ce priveşte literatura astrologică, care e în mare parte de provenienţă din Egipt, în general în ea termenul de *katohos* este întrebuinţat în sens peiorativ. *Katohii* apar menţionaţi în companie rea. Iată cîteva din aceste texte, care se găsesc la Heuser, *op. laud.*, p. 107 şi urm.

În aceste texte este vorba de oameni născuţi în anumite zodii, sub dominaţia anumitor constelaţii. După Vettius Valens (CCAG, V, II, p. 65, 33 şi urm.) . . . ἐν ἱεροῖς κάτοχοι γίνονται ἀποφθεγγόμενοι ἢ καὶ τῇ διανοίᾳ παραπίπτοντες « respectivii devin posedaţi care vorbesc şi sînt ieşiţi din minţi ». Aci *katohos* înseamnă « posedat » de zeu, extatic. Cf. Vettius Valens (CCAG, V, II, p. 56, 32—33): ἢ ἐγκάτοχοι ἐν ἱεροῖς γίνονται παθῶν καὶ ἡδονῶν ἕνεκα, unde sensul cuvîntului ἐγκάτοχος este acelaşi.

La astrologul Rhetorios (163.3) ἐγκάτοχοι apar alături de ἀποφθεγγόμενοι, ὀνειροπόλοι, φιλόσοφοι (în sens peiorativ).

La Claudius Ptolemaeus (*Tetrabibl.*, p. 42, 16), ἐγκάτοχοι sînt citaţi alături de καλλωπιστάς, γυναικονοήμονες, προαγωγικούς şi μυστηριακούς, deci o societate foarte proastă.

Un text interesant, tot din Vettius Valens (*Anthologiarum libri*, ed. W. Kroll, p. 210, 2 şi urm.), după ce vorbeşte de « deţinerea » după locuri: νήσοις, ἐρήμοις τόποις, ἐν ἱεροῖς τόποις ἢ ναοῖς, apoi de diferite cauze de « posesiune »: ἱεραῖς νόσοις, θεοληψίαις, μαγείαις, σκιασμοῖς, ῥυγοπυρέτοις etc., observă mai departe cu fineţe: εὐσυνέτως οὖν περὶ τούτων τῶν τόπων τὴν διάκρισιν δεῖ ποιεῖσθαι, πότερον δόξῃ ἢ δι'ἀνάγκης καὶ ἑτέραν κακωτικὴν αἰτίαν ἡ κατοχὴ γενήσεται. În aceste cuvinte, Vettius distinge între « deţinerea » cu forţa într-un anumit loc: în insule, locuri pustii, locuri sacre şi temple, şi între posesiunea extatică, în urma epilepsiei, posesiei divine, magiei, umbririi, frigurilor. Primele sînt deţineri cu forţa (δι'ἀνάγκην) sau din cauze răufăcătoare (καὶ ἑτέραν κακωτικὴν

[28] CIG, III, 4474 = OGIS, 262, r. 26 sq. Οἱ κάτοχοι ἁγίου Οὐρανίου Διὸς τῆς ὑπὸ τῶν Σεβαστῶν εἰς τε τὸν θεὸν εὐσεβείας καὶ τὸν τόπον ἐλευθερ‹ε›[ί]ας τὴν θείαν ἀντιγραφὴν ὑπὸ πάντων προσκυνουμένην προέταξαν.

[29] CIG, III, 4475: θεῷ Βαιτοχειχεῖ οἱ κάτοχοι ἐκ τῶν ἰδίων ἐν τῷ βπυ' ἔτει ἐποίησαν.

[30] OGIS, I, nr. 262, nota 26 (*uox* κάτοχοι) *eos significat qui in illo uico fundos domosque habent* (κατέχουσι). *Neque enim est cur ea* κάτοικοι *corruptam existimamus, etsi significatione quidem fere ad idem redit.*

[31] *Inschr. von Priene* ed. Hiller von Gärtringen, Berlin, 1906, nr. 195: ἀπὸ δὲ τῶν τραπεζῶν ὧν ἂν δῆ[μος κοσμῇ δεδόσθω τ]οῖς κατεχομένοις ὑπὸ τοῦ θεοῦ.

αἰτίαν), pe cînd cele din a doua categorie (posesiunea extatică) sînt de bună reputaţie (ἐπὶ δόξῃ).

Deci, în acest text de Vettius Valens avem ambele categorii de *katohe:* 1. detenţia corporală, cu forţa, din cauze de necesitate materială şi 2. posedarea extatică din cauze trimise de zei şi care sînt spre gloria posedatului.

★

Pentru a desăvîrşi argumentarea noastră cu privire la noua ipoteză pe care am emis-o asupra « deţinuţilor » în templul memfit al lui Sarapis, ne mai rămîne să cercetăm economia şi regimul de împrumuturi şi datorii din dreptul egiptean ptolemaic către mijlocul secolului al II-lea î.e.n. Recurgînd tot la papirusuri, vom avea de culeş informaţii dintr-o sumedenie de documente scurte şi lungi: scrisori particulare, reclamaţii la autorităţi şi la rege, acte de vînzare-cumpărare, acte de închiriere, acte de împrumut, chitanţe de confirmare a plăţii, aluzii la legi în vigoare şi la uzanţe cu valoare legală.

Din nefericire numărul considerabil de documente: acte, contracte de împrumut, chitanţe de restituire, acte de garanţie sau gir etc. se referă la tranzacţii în care părţile contractante sînt doi sau mai mulţi particulari, pe cînd acte în care împrumutătorul să fie templul, respectiv zeul căruia îi aparţine templul, nu ne sînt cunoscute din Egipt. De aceea vom avea de folosit în mare măsură aluziile din alte documente şi analogia, pentru a putea deduce cu aproximaţie regimul şi normele de împrumut atunci cînd una din părţile contractante era templul unui zeu.

Un număr important de documente de împrumut între persoane particulare, profane, se referă la garanţii *sui generis* date de datornici sau de terţe persoane în favoarea celui ce dă bani cu împrumut. Aceste texte se găsesc înşirate în opera citată a lui F. von Woess, *Das Asylwesen Aegyptens in der Ptolemäerzeit* (texte demotice p. 12—16; texte greceşti nr. 3—5; 14—18; 23—25, p. 17—25) [32]. În aceste documente datornicul însuşi sau o terţă persoană se obligă să-l predea pe datornic creditorului, şi-şi ia angajamentul ca, în caz de neplată a datoriei, datornicul să nu recurgă la dreptul de azil al vreunui templu, ci să se predea creditorului în afara oricărei incinte sacre sau a vreunui altar sau alt sanctuar. Acest document avea desigur valoare şi în faţa justiţiei şi era prezentat curţii care judeca procesul, pentru a obţine cîştigarea procesului în lipsa de prezentare a debitorului (vezi Taubenschlag, *The Law of Greco-Roman Egypt in the light of the Papyri* (232 B.C. 640 A.D.), New-York, 1944, p. 379 sq.). În *Pap. Hibeh.* 92 şi 93 garanţii se obligă a prezenta pe datornici în faţa strategului sau să-i plătească datoria. În primul caz (92) datornicul este trac de origine, iar în al doilea caz (93), persan. Vedem că, la fel ca în dreptul roman primitiv, şi în vechiul drept egiptean, sub Ptolemei, garanţia oferită de debitori creditorului era

[32] Von Woess, *op. laud.*, p. 160, nota 1 afirmă că Ptolemaios nu este *enkatoh* în Serapieion din cauză de datorii, căci el este proprietarul unei case (*Pap. Lond.* 45). Cu funcţionarii administrativi din Memfis şi din Anubieion este în raporturi bune şi e în graţia regelui. Chiar după amnistia din 163 î.e.n. (*Pap. Paris.* 63, col. 13) el a rămas în azil. Tatăl lui Ptolemaios, Glaukias, murise puţin după ce Ptolemaios intrase în templul lui Sarapis ca *enkatoh.* Von Woess se gîndeşte la o teamă a lui Ptolemaios de răzbunare pentru un omor, ceea ce nu se sprijină pe nici un text. El, ca macedonean, ar fi fost urît de egipteni. Această ură poate explica întrucîtva atitudinea răuvoitoare a preoţilor egipteni din Serapieion faţă de el, dar nu e un motiv ca el să fi plecat din satul său natal în spre templul lui Sarapis din Memfis. Dacă ar fi existat o asemenea teamă de egipteni, nici un macedonean n-ar fi putut rămîne în Egipt.

în primul rînd «personală» și apoi «reală»: debitorul garanta plata datoriei punînd zălog, mai întîi, cel puțin pentru anumite clase sociale, persoana sa fizică, și numai în al doilea rînd venea averea sa [33]. Dar datornicul avea un mijloc de a sustrage creditorului zălogul dat, care era propriul său corp, adică persoana sa fizică, și anume prin refugierea într-o incintă sacră în care beneficia de dreptul de azil și de unde (în principiu) nu putea fi scos cu forța [34]. De aci, aceste documente de garanție de care am vorbit, prin care datornicul renunța în prealabil la o refugiere eventuală într-un azil, iar garantul se obliga a-l preda pe datornic în afara oricărei incinte cu drept de azil. O dată această garanție dată, creditorul, sprijinit pe ea, putea cere scoaterea cu forța a debitorului său din incinta de azil. De obicei, dacă debitorul era persan de origine, Πέρσης τῆς ἐπιγονῆς, el nu putea beneficia de dreptul de azil al templelor, întrucît strămoșii lui, sub Cambyses, siluiseră templele, statuile zeilor și chiar pe zeii egipteni. În orice caz, acești Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς reprezintă pătura cea mai oropsită a populației (în afară de sclavi), ei stînd aproape mai rău decît egiptenii băștinași, supuși macedonenilor [35].

De altfel, atît în Egiptul ptolemaic, cît și mai tîrziu în timpul dominației romane, fiecare categorie de cetățeni, fiecare națiune își reglementa afacerile juridice după legi proprii fiecăreia din ele. Astfel egiptenii aveau «legea băștinașă» ὁ τῆς χώρας νόμος după care își reglau raporturile juridice. Tot astfel și grecii la care se ținea cont în raporturile lor reciproce și de locul lor de origine, de legile cetății, după originea lor ionică, dorică sau eolică. Acestea erau așa-numitele «legi citadine» πολιτικοὶ νόμοι [36]. Și perșii, Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς aveau legile lor, pe care le cunoaștem mai ales cu privire la procedura specială de urmărire a lor pentru datorii [37]. Nici sub Ptolemei și nici sub imperiul roman nu s-a ajuns la o adevărată unificare legislativă a Egiptului, adică la legi unitare care să fie aplicabile tuturor categoriilor de cetățeni. Singurul element de unificare erau legile și edictele regale, pe timpul Ptolemeilor, și imperiale, pe timpul dominației romane, așa-numitele διαγράμματα sau προστάγματα, ale căror dispoziții aveau precădere față de legea egipteană, ὁ τῶν Αἰγυπτίων νόμος și de legile cetăților grecești οἱ πολιτικοὶ νόμοι ale căror dispoziții nu aveau valabilitate dacă se contraziceau cu cele ale legilor și edictelor regale și imperiale.

Într-un conflict dintre un egiptean și un grec, legea valabilă era aceea a limbii în care era redactat contractul: legea egipteană dacă contractul litigios era în demotică, legea elină dacă limba documentului juridic era greaca [38]. Totuși cele două legi s-au influențat reciproc în decursul istoriei Egiptului ptolemaic și imperial: un număr de dispoziții legale au trecut din legea greacă în cea egipteană și invers, un alt număr de dispoziții juridice au trecut din legea egipteană în cea greacă. De aci a rezultat o lege comună care se aplica la ambele categorii de cetățeni, deși unele dispoziții specifice legii egiptene sau legii elenice au rămas valabile unele pentru

[33] Garanția personală a persistat în dreptul feudal, iar rămășițe ale ei au ajuns pînă în codul civil austriac și german antebelic.

[34] Datornicii către stat, fisc, nu puteau să se sustragă prin refugiere într-un templu cu drept de azil.

[35] Vezi expunerea succintă și clară a lui Raphael Taubenschlag, *op. cit.*, p. 2–6.

[36] *Ibid.*, p. 6–8.

[37] *Ibid.*, p. 8–12.

[38] *Ibid.*, p. 12–14. Judecători greci (χρηματισταί) judecă καθ' Ἑλληνικὰ σύμβολα συνηλλαχότας iar judecători egipteni (λαοκριταί) judecă κατ' Αἰγύ(πτια) συναλλάγματα.

egipteni, altele pentru greci. O dată cu cucerirea romană a intrat în vigoare în Egipt pentru cetățenii romani legea romană, modificată întrucîtva prin constituțiile împăraților, senatus-consultele și edictele prefecților Egiptului. Aceste dispoziții legale au tendința să se extindă și la celelalte categorii de cetățeni, ajungînd pînă la urmă la un fel de *ius gentium* aplicabil tuturor neamurilor, dar cu oarecari mențineri și ale unor dispoziții ale drepturilor particulare popoarelor care locuiesc în Egipt.

Fazele succesive ale executării unei sentințe rămase definitive pentru datorie sînt descrise de R. Taubenschlag, în opera sa de mai multe ori citată [39]. Executorul era un magistrat special numit «prepusul pentru lucrurile judecate» (ὁ ἐπὶ τῶν κεκριμένων BGU, 613 — M. Chr. 89, 5). Magistratul obișnuit însărcinat cu executarea sentințelor era numit πράκτωρ ξενικῶν, un fel de portărel. Pe timpul Ptolemeilor sentințele băneşti se executau pe averea (ὑπάρχοντα) sau pe persoana (σῶμα) datornicului. După *Papyrus Halensis*, I, v. 116 execuția pe persoană se făcea dacă cea asupra averii nu reușea [40]. Mai întîi se făcea «indicarea» (παράδειξις) averii mobile și imobile a debitorului. Acestea erau luate în gaj (ἐνεχυρεσία) de către stat, apoi erau scoase în vînzare prin licitație și erau adjudecate prin προσβολή celui mai mare ofertant. Se făcea un contract între agentul de stat și cumpărător.

Taubenschlag continuă mai departe (p. 403): «Nu toate clasele populației erau supuse execuției personale. Astfel alexandrinii, agricultorii regali (βασιλικοὶ γεωργοί) și personalul monopolurilor de stat (ὑποτελεῖς) erau scutiți de execuția corporală» [41]. Rămîne de văzut dacă execuția personală ducea la sclavia personală. Excepțiile par a confirma regula. În *Pap. Rainer* 7 debitorul se teme să nu devină din om liber sclav [42]. Mai departe (p. 405): «Sclavia personală pentru datorii pare a fi fost suprimată la finele epocii ptolemaice. Totuși arestarea personală a rămas în vigoare. Tiberius Alexander a limitat-o numai la debitorii fiscali. În practică arestarea personală se aplica și la persoane particulare în cazul că n-au executat cedarea bunurilor lor către creditori deoarece, prin acest act, debitorul dovedea că nu vrea să defraudeze pe creditor».

Creditorul nu avea dreptul de a aresta el însuși pe debitorul său. Se făcea excepție numai cu debitorii perși de origine, cînd ei, printr-o declarație, concedau creditorului dreptul ca în caz de neplată să fie ridicați (ἀγώγιμοι) de aceștia. Debitorul putea cere de la autoritățile judiciare suspendarea executării personale, dînd o garanție, un gaj sau un garant [43]. Probabil că parte din documentele de garanție de care am vorbit (von Woess, p. 17—25) sînt de această natură și proveniență. Altfel nu s-ar înțelege de ce au dat debitorii astfel de garanții sau au pus un garant să le dea.

Următorul pas al procedurii de execuție era vînzarea bunurilor și a debitorului. Garantarea de prezentare de care am vorbit mai sus putea face ca datornicul să

[39] P. 401 sqq.

[40] ὁ πράκτωρ ἢ ὁ ὑπερήτης πραξά[τω καθάπερ ἐγ δίκης ἐκ τ]ῶν ὑπαρχόντων, ἐὰν δὲ μὴ ἐμποιῇ, καὶ ἐκ τοῦ σώματος.

[41] *Pap. Tebtunis*, 5, 225.

[42] ἀντ' ἐλευθέρου δοῦλος γενέσθαι.

[43] Într-un alt caz debitorul consimte pentru eliberarea sa să-și lase în închisoare soția în locul său. *Pap. Mich. Zen.* 87: καταλίψω ἐν τῷ δεσμωτηρίῳ περὶ ἐμοῦ. Starea de arest se numește și ἐν ἀσφαλεῖ εἶναι «a fi în siguranță», fiește din punctul de vedere al păgubașului, care își vede adversarul în imposibilitate de a fugi. Vezi *Pap. Lond.*, 1651, 17 (363 e.n.) *Pap. Oslo*, III, 128 (368 e.n.). Aci avem cuvîntul ἄγειν «a aresta», la pasiv ἀχθῆναι «a fi arestat».

obținã o scurtã amînare (cf. *Pap. Lond.*, II, nr. 220, col. II, p. 6 — M. Chr. 35 (133 î.e.n.)).

O datã cu cucerirea romanã, procedura de execuție se modificã în sensul cã nu se poate face decît de agentul de execuție, portărelul πράκτωρ ξενικῶν. În loc de vînzare, creditorul poate cere și intrarea în proprietatea bunurilor debitorului, ceea ce necesitã însã o judecatã aparte (χρηματισμὸς ἐμβαδείας). Tot acest agent, în caz de execuție personalã, încredințează pe debitor închisorii [44].

De altfel într-un decret al lui Ptolemaios Euergetes al II-lea, din 118 î.e.n., se prevede *expressis uerbis* interzicerea de a aresta pe cineva și a-l deține în stare de arest în propria casã sau în alte locuri închise, pentru datorii particulare [45], ceea ce înseamnã cã abuzul, dacã nu și uzul, exista în acel timp. Pentru datorii publice, impozite, arestarea pentru neplatã este de regulã, caz pentru care nu exista nici posibilitatea de refugiu într-o incintã beneficiind de drept de azil.

În orice caz arestarea pentru datorii pare lucru curent în Egiptul ptolemaic [46]. Ea se putea face prin autoritãți, poliție, sau respectivul datornic putea fi închis într-un loc ales de creditor (de multe ori un turn sau o pivniță în propria casã a acestuia) și acest lucru se fãcea de cãtre creditorul însuși. Probabil cã și categoria de locuitori cãreia îi aparținea debitorul juca un rol în brutalitatea mai mult sau mai puțin mare cu care putea proceda creditorul împotriva lui. Se mai putea proceda și la sechestrarea de bunuri aparținînd debitorului, cum a pățit Ptolemaios, *enkatohul* nostru din Sarapieion *(Pap. Paris.*, 35 — UPZ, 6, 30). Aceastã sechestrare s-a fãcut pentru gaj (ἐνεχυρεσία), ceea ce face sã se presupunã cã Ptolemaios datora bani, chiar dacã protestează, întrucît acest procedeu de luare de garanție realã nu era poate legalã, fãrã un titlu executoriu obținut prin judecata în fața instanțelor [47].

În timpul domniei Ptolemeilor, templele, cu toate prerogativele de care se bucurã și pe care le pãstrează în aparențã, nu par a fi avut un rol prea important în viața economicã a statului egiptean. Ptolemeii erau obligați sã menajeze clerul și privilegiile lui, din cauza aderenței puternice pe care o aveau în toate straturile supușilor lor egipteni. Dar stãpînii greci erau preocupați în primul rînd sã-și asigure mijloace bãnești importante, printr-un sistem de exploatare a bogãțiilor vãii Nilului, care-și gãsește expresia în legea fiscalã a lui Ptolemeu Filadelful [48].

În acest regulament al așezãrii și încasãrii impozitelor, vedem sistemul feroce de urmãrire a dãrilor, a așezãrii, garantãrii și încasãrii lor, cum puține regimuri au fost în stare sã le așeze pe baze mai solide și minuțios calculate. În aceste condiții, templele nu pot beneficia de vreun concurs din partea statului pentru garantarea

---

[44] BGU, 1138 (δημωτήριον).

[45] Vezi *The Tebtunis Papyri*, I, nr. 5, col. X, 11, 255—264.

[46] *Pap. Hibeh.*, nr. 60: ordin de arestare a lui Ctesicles, dacã nu plãtește 20 de drahme pînã la 19 ale lunii, ora 6. Cf. nr. 61, 62, 59. Ultimele douã, arestare pentru furt. Numãrul 79: arestare pentru restituirea unui mãgar, sau a prețului lui de cost. Un papirus din Cairo 49478 (— nr. 872 *Pubbl. Soc. Ital. dei Pap. gr. e lat. in Eg.*, vol. VIII, fasc. 1) de la Oxyrhynchos sec. VI e.n., conține textul unei reclamații cãtre ἔνδικος, pentru sechestrare, închidere într-un beci și luarea cu forța a unei hîrtii de recunoaștere a unei datorii, pe care reclamantul o declarã fictivã: . . . συνέσχεν με ἐν ἰδιωτι[κ]οῖς τοίχοι[ς κα]ὶ ἐμβέβληκέν με κατάγειους.

[47] Von Woess, p. 160, nota 13, crede cã motivul refugierii lui Ptolemaios în Sarapieion ar fi teama de vendetta: el n-ar putea fi acolo pentru datorii, întrucît are o casã în satul sãu natal Psihis în nomul Heracleopolit (*Pap. Lond.*, 45). Argumentul nu ni se pare valabil.

[48] *Revenue Laws of Ptolemy Philadelphus*, ed. by B. P. Grenfell. Introd. by J. P. Mahaffy. Oxford, 1896.

afacerilor: vînzări, împrumuturi, pe care le fac, şi ele trebuie să se sprijine pe propriile lor mijloace şi posibilităţi de apărare. Ni se pare că templul lui Sarapis din Memfis se găseşte angajat într-un asemenea conflict economic cu «deţinuţii» din Sarapieion de teapa lui Ptolemaios al nostru. Acesta, în ipoteza noastră, deşi datornic al templului, fiind de neam macedonean, deci din neamul cuceritorilor Egiptului, se adresează pentru molestările la care e supus în templu cu o petiţie regelui în persoană. Prin intervenţia acestuia, i se ridică starea de arest în care se afla în sala capelelor pentru procesiuni (παστοφόριον), el capătă şi diverse alte favoruri: dreptul fratelui său mai mic, care îşi făcea serviciul militar, de a locui cu dînsul în incinta templului, spre a-l apăra de maltratări. Preoţimea, văzînd că nu-i poate face un rău direct, se mulţumeşte cu şicane: să arunce în ascuns cu pietre în el etc., intervenind poate aci şi vechea ură a egiptenilor împotriva cotropitorilor ţării lor.

★

Iată care pare a fi regimul proprietăţii pămîntului în Egiptul faraonic şi apoi în cel ptolemaic[49]. Încă din documentele cele mai vechi pe care le posedăm, pămîntul arabil al văii Nilului pare a fi proprietatea faraonului, stăpîn absolut atît pe sol cît şi pe oameni. Centralizarea puternică a celor două regate, Egiptul de sus şi Egiptul de jos, încă din timpul primelor dinastii din imperiul vechi, duce la această situaţie a absorbirii întregii proprietăţi funciare de către faraoni, temple şi marii demnitari.

Ptolemeii, cînd iau în stăpînire pămînturile regale ale faraonilor, donează militarilor macedoneni, veterani din războaiele lor, loturi de pămînt în teorie inalienabile, pe care aceşti veterani le lucrează şi le lasă moştenire copiilor lor, iar dacă nu au succesori, aceste pămînturi revin din nou în proprietatea regelui. Moştenitorul trebuia să ia faţă de coroană aceleaşi obligaţii ca şi antecesorul său. Acestea în teorie, întrucît avem nenumărate contracte de vînzare sau de cesiune: παραχώρησις, cum sună termenul eufemistic[50], în loc de vînzare prin care aceste terenuri (κατοικικὴ sau κληρουχικὴ γῆ) trec la o altă persoană în schimbul plăţii unui preţ de cumpărare în mîinile vînzătorului.

Deci, sub Ptolemei, regimul juridic al proprietăţii templelor este destul de dezavantajos pentru acestea. Pămîntul lor este pe cale de a trece din mîinile preoţilor în mîinile monarhului, care, după ce a absorbit toată bogăţia ţării, trebuie să asigure din propriile sale mijloace subzistenţa preoţilor şi a cultului zeilor. Şi aceasta este o concesie diplomatică, pe care Ptolemeii o fac supuşilor lor egipteni reduşi la sclavie. De aci poate şi animozitatea clerului din Sarapieion împotriva lui Ptolemaios *enkatohul*, care este macedonean de origine şi face parte din clasa privilegiaţilor, a prietenilor regelui. Ciuda neputincioasă a preoţimii egiptene se traduce prin acte vexatorii îndreptate împotriva lui, care e oarecum fără protecţie imediată, într-o situaţie de inferioritate şi la discreţia duşmanilor săi fanatici. Ştim cu cîtă uşurinţă se putea transforma ura populaţiei egiptene faţă de dominatori şi instrumentele lor într-o

[49] Un studiu bun al problemelor privitoare la regimul proprietăţii funciare în Egiptul ptolemaic se găseşte la A. B. Ranovici, *Elenismul şi rolul său istoric*, trad. rom., Buc., 1953, p. 219 şi urm. la care trimitem pentru o informare mai sistematică. V. şi R. Taubenschlag, *The law of Gr. Rom. Egypt in the light of the Papyri*, p. 175 sqq. p. 177: «in the Ptolemaic era the possession of arable land was in a transitory stage, slowly turning into private property».

[50] Pentru acest termen, vezi *Pap. Hibeh*, nr. 96, rîndul 3 (ed. Grenfell şi Hunt, vol. I, 1906).

răscoală în toată regula, răscoală în care elementul economic are desigur un rol dominant. Grecul, macedoneanul sînt pentru egiptean nu numai cuceritorii care-l stăpînesc, dar și cei care-i exploatează munca. Prin amestecul grecilor cu egiptenii, în urma căsătoriilor mixte, se formează o populație greco-egipteană care muncește pămîntul și a cărei muncă o exploatează clasele sus-puse, conducătoare. Astfel încît, după cum observă Ranovici (p. 213 a trad. rom.) ἐν τοῖς Ἕλλησι înseamnă poziția socială și nu apartenența etnică a individului la care se referă. O scăpare din mînă și imediat urma răscoala, însoțită de distrugeri și incendieri.

*

După regimul funciar, urmează să vedem acum forma în care se prezintă regimul de împrumuturi în epoca ptolemaică. Acest studiu ne va ajuta să vedem în ce regim de împrumut putea intra *enkatohul* Ptolemaios, în ipoteza că el ar fi fost un datornic al templului lui Sarapis din Memfis.

Din nefericire, nu avem texte care să ne fi conservat decît foarte puține acte de împrumuturi acordate de temple particularilor pe timpul Ptolemeilor. Astfel, o socoteală de bani împrumutați de templul din Arsinoe: *Berliner Griechische Urkunden*, nr. 362 (anul 215 al e.n.); cf. *Pap. Oxyrh.*, nr. 1725 (după anul 229). Este o simplă întîmplare această lipsă? În orice caz, decăderea și sărăcirea templelor pe timpul diadohilor lui Alexandru și epigonilor lor trebuie să fie una din cauzele pentru care nu se găsesc astfel de acte de împrumut acordat de temple. Am văzut în cele precedente decăderea și sărăcirea templelor din punct de vedere economic și politic. Ptolemeii absorb și secheștrează pentru ei înșiși toată vlaga Egiptului, tot rodul muncii țăranului egiptean oropsit și lipsit de drepturi, lovit de impozitul personal [51], pe cînd categoriile favorizate ale populației, macedonenii și grecii, beneficiază de scutire de acest impozit și de alte favoruri. Numai perșii rămași în Egipt (Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς) sînt în aceeași stare de inferioritate ca egiptenii și constituie partea cea mai umilă a locuitorilor Egiptului. Nu trebuie uitat că și preoții templelor din Egipt sînt în cea mai mare parte tot egipteni, provin deci din populația băștinașă, chiar dacă beneficiază de anumite prerogative, între care și de scutirea de impozitul pe cap de locuitor. De altfel prin căsătoriile mixte, numărul greco-egiptenilor trebuie să se fi mărit considerabil.

Mai întîi să vedem în general regimul de împrumut în Egipt pe timpul Ptolemeilor și al împăraților romani, între particulari. Apoi vom face inducții cu privire la regimul eventual al împrumuturilor între templu și un particular, în speță vom căuta să fixăm regimul lui Ptolemaios, *enkatohul* din templul zeului Sarapis din Memfis.

---

[51] Acest impozit poartă numele de λαογραφία sau ἐπικεφάλαιον τέλος iar încasatorul acestui impozit pe cap de locuitor se numește κεφαλαιώτης funcțiunea lui purtînd numele de κεφαλαιωτία (vezi L. Mitteis, *GU Pap. Samml.*, Leipzig, nr. 52, 14. Această funcțiune constituia o *leiturghia*. De o astfel de *leiturghia* caută să se lepede Silbanos, invocînd calitatea sa de filozof (Mitteis, *ibid.*, nr. 47). Pentru plata acestui impozit, *capitatio*, se făcea în Egipt un recensămînt riguros, fiecare al 14-lea an sub dominație romană cu declarația scrisă a capului de familie, cu toate persoanele libere și sclavi care depindeau de el. Vezi asemenea declarații publicate în *Berliner Leihgabe griechischer Papyri*, ed. Ture Kalîn, Uppsala, 1932, nr. 16 și 17, relativ la recensămîntul din 159/160 e.n. (κατ' οἰκίαν ἀπογραφή este termenul pentru declarația de recensămînt).

Avem mai întîi acte de împrumut în toată regula, ca în *Oxyrh. Pap.*, III, 507, cu însemnarea sumei împrumutate (260 drahme de argint), cu dobînda de o drahmă pe lună de fiecare mină (μνᾶ), cu termenul de plată fixat pentru capital şi dobînzi (30 Phamenoth.). În caz de neplată la termen, debitorul va plăti în afară de dobînzile de întîrziere, o dată şi jumătate suma împrumutată, ca daune cominatorii. Aceşti bani sînt împrumutaţi pentru cumpărare de iarbă. Această iarbă nu va putea fi transportată din loc sau vîndută pînă nu va fi achitată în întregime datoria.

Avem şi chitanţa de plata completă a datoriei, dată sub formă de scrisoare adresată de creditori debitorului. Plata s-a făcut, ne spune scrisoarea-chitanţă (ἀποχή) prin banca lui Sarapeios, fiul lui Herakleides şi asociaţii (v. *Oxyrh. Pap.*, I, 98). În alte cazuri, împrumutul pare deghizat sub genuri de operaţii comerciale diferite.

Astfel avem acte de dare în păstrare: παραθῆκαι sau παραθέσεις. În caz de refuz de restituire a obiectului sau sumei date în păstrare, respectivul va plăti dublul sumei date în păstrare «după legea valorilor date în păstrare» (κατὰ τὸν τῶν παραθηκῶν νόμον), observă textele papirusurilor respective (*Pap. Lond.*, II, 298; III, 943; *Berl. Griech. Urk.*, III, 637; 856). Dacă avem aci de a face cu acte de împrumut deghizate, atunci dobînda exorbitantă ar fi de 100%.

În alte acte se vorbeşte de un împrumut în bani cu obligaţia de restituire la termenul fixat în produse agricole [52]. S-ar părea deci că e vorba de o vînzare anticipată a recoltei, lucru care era interzis de *Gnomonul Idiologului* (§ 104 [ἀ]τρύγητα γενήματα οὐκ ἐξὸν πωλεῖν . . .). Deci forma actului care apare ca un act de împrumut ar fi un mod de ocolire a interdicţiei puse de lege.

În fine, într-o serie de papirusuri avem un act de vînzare de casă şi, imediat după aceea, pe coloana a doua, un act de împrumut (vezi *Pubbl. Soc. Ital. Papiri.*, vol. VIII, fasc. 1, 1925, nr. 908 *Tebtynis* anul 42—43 şi nr. 910 *Tebtynis* anul 48 e.n.). În fiecare din aceste cazuri vînzătorul şi cel ce ia bani cu împrumut este aceeaşi persoană. În ambele texte se confirmă primirea întregii sume convenite ca preţ de vînzare a casei, fără însă a se da preţul exact în cifre. În primul text (nr. 908) vînzătorul şi cel ce ia bani cu împrumut este Harmiysis Oseus, în textul al doilea (nr. 910) Orseus Orseutos. Pe cînd în actul de vînzare, în ambele cazuri, nu se menţionează categoria de locuitori ai Egiptului ptolemaic căreia îi aparţin cele două personaje, în actul de împrumut care urmează imediat actului de vînzare ambele personaje sînt caracterizate cu cuvintele Πέρσης τῆς ἐπιγονῆς, adică ele sînt indicate ca aparţinînd celei mai oropsite categorii de locuitori ai Egiptului (împreună cu băştinaşii egipteni). Acest lucru îşi avea importanţa în actul de împrumut, deoarece asupra acestei categorii de locuitori se putea aplica constrîngerea corporală, arestarea etc., după cum ştim din documentele timpului, pentru a-l forţa să-şi plătească datoria, sau în caz că nu poate plăti, să muncească fie el, fie să-şi dea fiul pentru a munci în contul datoriei.

De altfel şi cele mai multe texte cu privire la renunţarea din partea datornicilor, în caz de neplată, de a se refugia într-un templu şi de a face uz de dreptul de azil, privesc indivizi de neam persan, Πέρσαι τῆς ἐπιγονῆς, care erau cei mai oropsiţi locuitori ai Egiptului. Asupra lor se putea executa constrîngerea corporală

[52] V. textele la Arangio-Ruiz, *Lineamenti del sistema contrattuale nel diritto dei papiri*, Milano, 1927, p. 68—69.

și arestările pentru datorii neplătite; papirusurile ne vorbesc despre acest mod de a proceda [53].

Antihreza pentru acoperirea dobînzilor unui împrumut, este deosebit de cunoscută și practicată în tot domeniul mesopotamian și din împrejurimi, adică cedarea către creditori fie a unui obiect, ca un ogor, o livadă etc. pentru exploatare sau chiar a persoanei proprii, a unui sclav sau al copiilor, pentru muncă. Acest procedeu de închiriere a serviciilor personale pentru o datorie contractată pare a se fi extins și în Egipt.

Din Dura-Europos, staţiune militară pe fluviul Eufrat, avem un contract de împrumut cu *antihreza* muncii datornicului ca plată a dobînzii. Condiţiile contractului sînt foarte detailate și interesante [54]. Creditorul este un oarecare Phraates din satul Paliga, eunuc, iranian, care dă 400 de drahme de argint chirie lui Barlaas, un semit, care se oferă să-l servească pe Phraates, în schimbul dobînzii banilor, făcîndu-i treabă de sclav (δουλικὰς χρείας). El va primi în schimb hrană și îmbrăcăminte. Dacă nu va putea plăti banii, contractul se prelungește indefinit, afară dacă creditorul va dori altfel.

Pentru duritatea regimului aplicat datornicilor incapabili să-și plătească datoriile, avem un exemplu elocvent în Evanghelia lui Matei, XVIII, 23 și urm.: vinderea datornicului ca sclav, împreună cu soţia, copiii și cu întreaga avere, aruncarea lui în închisoare (φυλακή) și chiar torturarea (παρέδωκεν αὐτὸν τοῖς βασανισταῖς).

Interesant pentru cercetarea noastră este și textul conservat și publicat în *Pap. Teblynis*, 53, 3 și urm. Aci, un păstor reclamă secretarului satului că niște locuitori posesori de loturi de pămînt (κλῆροι) i-ar fi furat niște oi, proprietate a templului (πρόβατα ἱερά). Păstorul cere ca înainte de toate să se sechestreze pămîntul răpitorilor oilor, înglobîndu-se loturile lor în pămîntul regal [55]. Secretarul satului [56] trimite reclamaţia mai departe cu menţiunea: «Propun ca, dacă nu se decide altfel, să se sechestreze loturile pîrîţilor» [57]. Interesante sînt expresiile κατέχειν și κατεγγυᾶν. Ambele expresii le-am tradus prin «a sechestra» [58]. Deci,

---

[53] *V. Pap. Hibeh.*, I, nr. 73 unde e vorba de un ins care dacă nu va plăti costul unui măgar sau dacă nu va restitui măgarul, urmează să fie aruncat în închisoare (δεσμωτήριον). *Pap.* nr. 872 *Pubbl. Soc. Ital.*, vol. VIII, fasc. 1, vorbește de o deținere în pivniță ἐν ἰδιοτικοῖς τοίχοις . . . καταγείοις. În *Pap. Hibeh.*, vol. I, nr. 59, 60, 61, 62 se ocupă de arestări, din care numărul 60 pentru datorie (de 20 drahme!). Despre stările groaznice din închisori, unde deținuții mureau literalmente de foame v. textele citate de F. v. Woess, *op. laud.*, p. 79 și notele. Vezi *Pap. Petrie*, III, 36 (a), lin. 27 sq: ἀξιῶ σε δεόμενος μὴ με ἀπολέσῃ τῷ λιμῷ ἐν τῇ φυλακῇ etc. *Pap. Paris.*, 12 (157 î.e.n.) un pelerin arestat din greșeală la o razie în Anubieion se roagă să fie liberat ὅπως μὴ ὑπὸ τοῦ λιμοῦ διαλύω (rînd 22 și urm).

[54] Publicat și comentat de M. I. Rostovtzeff și C. Bradford Welles, *A Parchment Contract of Loan from Dura-Europus on the Euphrates*, în Yale Class. Stud., II, 1931, p. 1—78. Textul este din anul 121 e.n.

[55] L. 24 și urm: πρὸ δὲ πάν[τ]ων οἱ κληροῖ αὐτῶν κατασχεθῶσι ἐν τῷ βασιλικῷ.

[56] κωμογραμματεύς este vechiul scrib egiptean.

[57] ἀναφέρω ἵνα ἐὰν μὴ ἄλ[λ]ως φαίνηται κατεγγυ(ᾶν) αὐτῶν τοὺς κλ(ήρους).

[58] *Pap. Tebt.*, 53, este din anul 110 î.e.n. O amplă discuţie foarte importantă și interesantă a acestui text cu citate se găsește la Mariano San Nicolò, *Aegyptisches Vereinswesen zur Zeit der Ptolemäer und Römer*, II, 1 (în Munch. Beitr. zur Pap. Forsch., II Heft) München, 1915, p. 152, 153 și nota 1. După San Nicolò κατεγγυᾶν și διεγγυᾶν τι ar însemna «Beschlagnahmen, mit Arest belegen» iar κατέχειν κλῆρον ar indica «die staatliche Beschlagnahme der κλήροι». Vezi și F. v. Woess, *Untersuchungen über das Urkundenwesen und den Publizitätsrecht im Römischen Aegypten* (Munch. Beitr. z. Pap. Forsch., VI Heft), München,

vedem cum cuvîntul κατέχειν exprimă atît arestarea, sau mai bine, deţinerea în stare de arest a unei persoane, cît şi sechestrarea şi luarea în posesie a unui bun.

Termenii κατοχή şi κατέχειν sînt termeni juridici care se întrebuinţează cu privire la sechestrare pentru garantare de datorii. Κατοχή exprimă în general limitarea dreptului de a dispune asupra unui bun. Κατοχὴ ὑπάρχοντων este sechestrul pus asupra anumitor bunuri. Se poate sechestra şi întreaga avere a unei persoane. Aceasta este κατοχὴ ὀνόματος. Sub formă verbală avem κατέχειν τὸ ὄνομα, înregistrarea datornicului în cartea de datornici ai fiscului. Foarte interesant în această privinţă este *Edictul lui Tiberius Iulius Alexander*, prefect al Egiptului din anul 68 e.n. [59]. Iată pasajul în chestiune § 3 rîndul 21 şi urm.: « Ordon ca oricare epitrop al împăratului sau econom de aci care va găsi pe cineva suspect că ar administra bunuri publice, să-i pună sechestru pe nume şi să-l înregistreze mai dinainte pentru ca nimeni să nu intre în relaţii de afaceri cu el; sau ei pot să-i înregistreze sechestrul pe părţi din averea lui în registrul de notariat pentru datorii. Dacă nu s-au pus sub sechestru nici numele respectivului nici bunurile pe care le stăpîneşte, i se vor putea împrumuta bani în mod legal, luîndu-se ipotecă, şi dacă cineva reuşeşte să încaseze banii pe care i-a împrumutat lui sau va cumpăra un bun de la el, fără ca numele acestuia să fie pus sub sechestru şi nici averea acestuia, acela nu va avea nici o neplăcere ». Aşa cum aci κατοχή şi κατέχειν înseamnă « punere sub sechestru » şi « a sechestra » tot astfel în textele din Sarapieionul din Memfis ἐγκατοχή şi κατέχειν exprimă punerea sub sechestru, reţinerea ca zălog a datornicului de către zeu, adică de către templu pînă la plata datoriilor şi « a reţine ca zălog ». Dacă termenii de mai sus, după cum totul indică, nu au un înţeles religios, atunci sensul juridic dat de noi este singurul posibil. *Enkatohii* sînt « reţinuţii pentru datorii contractate faţă de zeu, adică faţă de tezaurul templului ».

Arestarea unui ins de neam egiptean pentru datorii a fost un lucru curent în Egiptul ptolemaic şi chiar pe timpul imperiului roman. Într-un alt edict al lui Tiberius Iulius Alexander [60] ni se vorbeşte de o βούλησις, să zicem « o decizie » a împăratului August, prin care se interzicea deţinerea în stare de arest a unui om liber pentru datorii. Iată traducerea textului edictului: « În conformitate cu decizia divinului August, ordon ca, pentru motivul datoriilor publice, nimenea să nu accepte în cesiune un împrumut al altuia, dacă nu este el însuşi originar împrumutătorul şi în general oamenii liberi să nu fie puşi în nici un fel sub stare de arest ». Din acest text ca şi din următoarele vedem că în Egipt exista arestarea pentru datorii, care are tendinţa să se impună şi cetăţenilor greci şi romani.

După un alt text, vedem că un tată este închis împreună cu fiul său pentru datorii. Tatăl iese din arest, pe cînd fiul rămîne arestat mai departe [61]. În fine, într-un alt text, o persoană deţinută pentru datorii se referă la legea imperială (textul e din anul 280 e.n.), spunînd: « legile ordonă ca nimenea să nu fie deţinut

---

1924, p. 7, nota 1. Şi aici κατέχειν este tradus cu « a sechestra ». Vezi un caz asemănător şi în *Pap. Tebt.*, 14, v. Woess, *ibid.*, p. 8, notă.

[59] OGIS, 669, § 3, rîndul 21 şi urm.

[60] Vezi *M. Chr.*, II, nr. 102: ἐπόμενος τῇ τοῦ Θεοῦ Σεβαστοῦ βουλήσει κελεύω μηδένα τῇ τῶν δημοσίων προφάσει παραχωρεῖσθαι παρ' ἄλλων δάνεια ἃ μὴ αὐτὸς ἐξ ἀρχῆς ἐδάνεισεν μηδ' ὅλως κατακλείεσθαί τινας ἐλευθέρους εἰς φυλακὴν ἠντινοῦν κτλ.

[61] *Col. Zen.*, II, 83, 12 (245 î.e.n.): ἀγαγὼν αὐτούς — κατέκλεισεν — τὸ δὲ παιδιον ἔτι καὶ νῦν ἔχει συνκεκλεικώς.

(notează cuvîntul κατέχεσθαι) pentru socoteala altuia, nici tatăl pentru fiu, nici fiul pentru tată, nici fratele pentru frate»[62].

Toate acestea ne arată că arestarea pentru datorii este bine dovedită pentru Egipt, și cu tendințe de extindere a ei și la cetățenii romani.

Desigur acest regim de sechestrare a persoanei nu se putea aplica decît cu rezerve unui grec sau unui macedonean cum era Ptolemaios, *enkatohul* în templul lui Sarapis din Memfis. Dacă el se găsește ca «deținut» în templul pentru datorii față de zeu, atunci această deținere trebuia să fie pe jumătate impusă lui de contractul de împrumut al templului și pe jumătate consimțită de el, în calitatea sa de credincios al zeului Sarapis, obligație de care nu se putea eschiva, o dată ce și-o asumase, fără a comite un grav sperjur.

Din nefericire nu avem acte de împrumut în care templul unui zeu, în calitate de creditor, să dea bani cu împrumut unui debitor particular. Se vede că absorbirea averilor templelor de către Ptolemeii hrăpăreți nu permitea templelor să dispună de sume de bani importante spre a fi plasate în împrumuturi. Asemenea operațiuni făceau toate templele din Grecia, care dispuneau de un numerar ce se putea plasa cu folos în împrumuturi aducătoare de dobînzi[63].

Vom trece în revistă cîteva texte revelatoare asupra raporturilor de creditor și debitor între temple și particulari. Cum nu avem la îndemînă edițiile originale ale acestor texte, ne vom folosi de rezumatul lor, ce se găsește la Ranovici, *op. laud.*

Cele mai importante documente în această privință sînt *Pap. Columb.*, Inv. 480 (din anul 198—197) și *Pap. Gradenwitz* 1 (din timpul lui Ptolemaios Filadelful). În partea finală a primului text se vorbește de «sclavi datornici (adică «sclavi pentru datorii»), care de fapt sînt oameni liberi»[64]. În *Pap. Rainer*, Inv. nr. 24552, se vorbește de vînzare de oameni liberi ca sclavi σώματα λαϊκὰ ἐλεύθερα, în Siria și Palestina. Acest decret al lui Ptolemaios Filadelful (?) condamnă procedeul acesta de a vinde oameni liberi ca sclavi, exceptînd însă vînzările făcute de vistierie, care rămîn valabile[65]. În fine, mai citățm un ultim text din seria aceasta, în traducerea lui Ranovici (p. 234), text prezentat de H. Thompson la Congresul de papirologie ținut la Oxford în 1937[66]. Aici este vorba de vînzarea propriei persoane a autorului documentului către un templu. Persoana în chestiune se constituie, el, copiii săi și copiii copiilor săi, ca sclavi ai zeului Sokneotinis: «Eu nu voi avea dreptul să fiu liber în templul tău în vecii vecilor. Tu mă vei apăra... Eu îți voi ceda ca venit din slujba mea, în fiecare lună... pînă se vor împlini 99 de ani... 1 1/4 chit... și voi plăti preoților în fiecare lună... Voi îndeplini negreșit și fără întîrziere poruncile tale». Și Ranovici

---

[62] *P.S.I.* 807 (280 e.n.) οἱ δὲ νόμοι κελέουσιν μηδένα κατέχεσθαι ὑπὲρ ἄλλ[ων] μήτε πατέρα ὑπὲρ υἱοῦ μήτε υἱὸν ὑπὲρ πατρὸς μήτε ἀδελφὸν ὑπὲρ ἀδελφοῦ. Aceste ultime trei texte sînt citate după R. Taubenschlag, *op. laud.*, p. 20, nota 92, p. 33, nota 182 și p. 34.

[63] Vezi Théophile Homolle, *L'administration des temples en Grèce*, Paris, 1909. În insula Amorgos, pe un stîlp al templului erau scrise numele datornicilor, capitalul împrumutat și dobînzile scadente datorate. E. Ziebarth, *Kulturbilder aus griechischen Städten*, Leipzig, 1907, p. 4.

[64] *Pap. Columbia*, Invent. 480, rînd 23 și urm. [τ]ῶν δὲ ὑποχρέων σωμάτων ὅσα ἐλεύ[θε]ρα ὄντα ἑαυτά, după care urmează o lacună de 10 litere. Textul publicat de W. L. Westermann, *Upon Slavery in Ptolemaic Egypt*, New York, 1929.

[65] V. la Ranovici, p. 233: ὧν ἡ πρᾶσις καθήκει ἐκ τοῦ σώματος γίνεσθαι.

[66] H. Thompson, *Self dedications*, în *Actes du Congrès de Papyrologie*, p. 497—504. V. și R. Taubenschlag, *op. cit.*, p. 52; *P.S.I.*, 549.

observă: «După cît se pare, ne aflăm în faţa unui caz cînd un om se oferă de bună voie ca hierodul, pentru ca sub protecţia templului să fie ferit de viforele şi nenorocirile vieţii. Faptul acesta aruncă o lumină nouă asupra instituţiei aşa-numiţilor κάτοχοι, a pustnicilor (затворников) templului lui Sarapis din Memfis». Ranovici nu cercetează mai îndeaproape chestiunea [67]. Totuşi individul din textul prezentat de Thompson pare a fi un om simplu, un modest locuitor din păturile oropsite ale Egiptului ptolemaic, pe cînd Ptolemaios şi ceilalţi *enkatohi* nu se constituie ca sclavi, sînt din neamul cuceritorilor macedoneni şi au simţul rangului lor, cu toată situaţia de inferioritate în templu care-i face să intre în conflict cu preoţimea şi servitorimea zeului.

De ce fel poate fi raportul dintre aceşti «deţinuţi» şi templul zeului Sarapis? Noi am emis ipoteza că ei ar fi împrumutat bani de la templu, pe care nu i-ar fi restituit. În actul de împrumut se obligau oare să se constituie prizonieri în templul lui Sarapis şi să nu-i părăsească incinta pînă nu vor achita integral suma de bani pe care au împrumutat-o? Nu avem nici un text care să spună aşa ceva sau care să facă o cît de vagă aluzie la un asemenea angajament. Totuşi, dacă datornicii şi-au luat această obligaţie faţă de zeu şi templul lui, ei nu se pot sustrage contractului încheiat în numele divinităţii, fără a comite un grav sacrilegiu, poate chiar fără a deveni sperjuri faţă de zeu [68]. Sarapis era un mare zeu greco-egiptean şi puţini oameni pe acea vreme ar fi îndrăznit să-l sfideze în felul acesta. Credem că ipoteza noastră explică situaţia neclară a acestor *enkatohi*, a acestor «deţinuţi». Ei nu sînt sclavi ai templului din cauza originii lor macedo-elene; ei sînt simpli «reţinuţi», care nu prestează muncă prin care să-şi achite datoriile. De unde se credea că această deţinere semiobligatorie, semiconsimţită de ei, îi va sili să-şi regleze datoriile către templu, îi vedem obişnuindu-se cu situaţia ce li s-a creat de «reţinuţi» în preajma templului, nemaifăcînd nici un efort de a ieşi din această situaţie. Dimpotrivă, îi vedem chiar făcînd afaceri şi conducînd afaceri din locuinţa lor din templu prin intermediul altor persoane, rude, fraţi din afara templului. Astfel, Ptolemaios dirijează afaceri cu pînză (pentru înfăşurat mumiile?) ὀθόνιον, cu papirus etc. (W.[2] nr. 41). De aici supărarea neputincioasă a preoţilor contra lui şi a semenilor lui. O încercare de sechestrare de bunuri şi apoi de sechestrare personală este zădărnicită de Ptolemaios printr-o reclamaţie la autorităţile civile din Memfis şi Anubicion şi la rege. Atunci autorităţile preoţeşti ale templului se mulţumesc cu sfeţieli mai mărunte. Cu timpul, se ajunge la o tolerare reciprocă din neputinţa de a face altfel. *Enkatohii* se obişnuiau cu deţinerea lor în incinta templului, unde aveau de dus o viaţă mizeră, dar liniştită, la adăpost de furtunile din afară: recrutări pentru campanii îndepărtate, arendări obligatorii de pămînturi ale regelui, leiturghii apăsătoare, chiar ruinătoare, răzbunări ale ţăranilor egipteni — iar preoţii trebuiau să se resemneze să-i vadă în

[67] Vezi scurta expunere de la p. 368.

[68] Din Mesopotamia ne sînt cunoscute două texte care vorbesc de deţinerea în temple pentru datorii. Aceste texte au fost publicate de R. P. Dougherty, *The Babylonian Principle of Suretyship as administered by Tempel Law*, în AJSL, XLVI, 1930, p. 73—103. În primul document (p. 92 şi urm.), datat din anul 3 al domniei lui Cambyses (526 î.e.n.), un oarecare Gimillu este deţinut în templul din Uruk pentru neplată de datorii; al doilea text (p. 95 şi urm.), din acelaşi an, are acelaşi obiect. Totuşi aceşti deţinuţi nu erau puşi la muncă în templu (la fel ca în Egipt). Ei puteau fi chiar eliberaţi pe o garanţie dată, în mod temporar, pentru a-şi procura banii şi a-şi plăti datoria.

incinta templului pe aceşti *enkatohi*, buni de nimic, care erau tot timpul vizitaţi de rude, uneori şi de persoane suspecte [69], tot timpul în căutare de mijloace băneşti pentru a putea duce un trai cît de modest sub aripa ocrotitoare a zeului.

În concluzie, nu pretindem a fi rezolvat problema *enkatohilor* din Sarapieionul din Memfis. Textele papirusurilor din Sarapieion sînt echivoce, încît ele au putut da loc la interpretări diametral opuse. La acestea noi am adăugat propria noastră explicaţie, după care *enkatohii* sînt persoane profane, n-au nimic religios în caracterul şi funcţiile lor. Ei sînt datornici, dar nu ai unor creditori din afara templului, ci datornici chiar ai templului, ai zeului. Făgăduiala lor este însăşi obligaţia luată prin contractul de împrumut de a se constitui de bunăvoie, ca « deţinut » în incinta templului, în caz de neplată a datoriei contractate de la zeu.

Credem că această nouă ipoteză are şansa de a se dovedi tot aşa de valabilă ca oricare din celelalte, ba chiar satisface mai bine anumite informaţii pe care le avem din papirusuri, despre viaţa şi apucăturile *enkatohilor*. În lumina ipotezei pe care am formulat-o, poate că alţii mai pătrunzători, avînd la dispoziţie mai multe documente ale timpului — texte cu caracter juridic, inscripţii sau papirusuri —, vor reuşi să elucideze mai bine misterul care planează în jurul acestor « deţinuţi » ai zeului Sarapis din templul său din Memfis.

[69] În *Pap. Paris.*, 12 (anul 157 î.e.n.) un biet pelerin este arestat într-o razie în Anubieionul din preajma templului lui Sarapis din Memfis. El imploră autorităţile să-l libereze ca să plece în satul său, spre a nu muri de foame în închisoare; rînd 22 şi urm.: ὅπως μὴ ὑπὸ τοῦ λιμοῦ διαλύω. Stările în închisori erau groaznice în Egiptul cel bogat al Ptolemeilor. Deţinuţii mureau pur şi simplu de foame. Vezi v. Woess, *op. laud.*, p. 78 şi urm. împreună cu notele.

NUOVI DOCUMENTI SUI CULTI DI ISTROS IN EPOCA ELLENISTICA

DI

GABRIELLA BORDENACHE

Recentemente, il collega D. M. Pippidi ha pubblicato su questa stessa rivista una serie di iscrizioni inedite relative ai culti di Istros in epoca ellenistica, in vista di quella storia dei culti nella città del Ponto Sinistro che, com'egli sottolineava, « est encore à écrire »[1]. Iniziativa oltremodo felice, qualora si pensi che la pubblicazione sistematica di tutto il materiale votivo — epigrafico e scultoreo — accumolatosi in circa cinquant'anni di scavo richiederà qualche anno di preparazione e che non è neppure iniziato il lavoro di valorificazione, dal punto di vista cultuale, dei singolari tipi monetali emessi da Istros tra il V e il III secolo prima dell'e.n.

Per questo credo di fare cosa utile continuando l'edizione di materiale votivo inedito di epoca ellenistica con tre monumenti di diversa entità venuti in luce ad Istros nelle ultime due campagne di scavo (1965, 1966); essi vengono a completare la serie pubblicata, sia con un'ulteriore documentazione relativa a divinità già testimoniate — quale Afrodite — sia con dati del tutto nuovi che rivelano culti sinora ignorati a Istros, né troppo frequenti nel resto del mondo greco. Debbo premettere che i primi due monumenti hanno anche l'eccezionale valore di provenire dalla zona sacra della città, ove quindici anni di tenaci ricerche hanno messo in luce tutta una serie di importanti vestigia — templi, altari, basi modeste o monumentali, innumerevoli resti ceramici — ma, per quanto ciò possa sembrare assurdo, nessun resto di statue di culto o di materiale scultoreo di carattere anatematico[2]. Di piú: in un suolo cosí sconvolto come quello di Istros e, in particolare, della zona sacra, essi sono apparsi *in situ*, nel pronaos del tempio cui appartenevano, seppelliti sotto la massa di travi e tegole del tetto incendiato e crollato.

AFRODITE

Il monumento piú importante è dedicato ad Afrodite (Tav. I—II). Esso è apparso nella campagna del 1966 nello spesso strato di arsura del pronaos di un

[1] Studii clasice, IV, 1964, p. 125 ss.
[2] Cfr. G. Bordenache, in Dacia N.S., V, 1964, p. 187.

StCl, IX, 1967, p. 143—151, Bucureşti

tempietto ellenistico che, grazie a questo ritrovamento, sappiamo dedicato alla dea. Si tratta di quattro lastre marmoree, una con dedica votiva, le altre tre con ornamenti di bucrani e ghirlande, di marmo a grossi cristalli, verosimilmente Paros. Esse non sono apparse raggruppate in un sol punto ma spezzate e disseminate nell'area scavata del pronaos, a una certa distanza l'una dall'altra — quale riflesso dell'ultimo momento di distruzione e di saccheggio del tempio. Lo scavo essendo ancora in corso, non è esclusa la possibilità di trovare altri frammenti.

Alt. m. 0,27. Per l'altezza dei singoli elementi decorativi componenti il fregio vedi fig. 2.

La lunghezza delle varie lastre varia, come sempre nei fregi architettonici di grande e piccolo modulo:

Lastra a (con iscrizione)	lungh. m. 0,88;	spess.	0,072
Lastra b	lungh. m. 0,64;	spess.	0,07
Lastra c	lungh. m. 0,61;	spess.	0,08
Lastra d	lungh. m. 0,54;	spess.	0,08

Le quattro lastre sono diversamente conservate: gli angoli superiori sono scheggiati e smussati in modo ineguale, soprattutto a causa dei cramponi a grappa (i frammenti sono stati oggi accuratamente rimontati). La lastra b, ricomposta da nove frammenti (la metà inferiore annerita dall'incendio) ha l'angolo inferiore destro irregolarmente spezzato; quella c è invece mutila, meno gravemente, nell'angolo inferiore sinistro. La lastra d è ricomposta da due frammenti in senso verticale. In complesso però la conservazione dei pezzi è soddisfacente: l'iscrizione è intatta e la superficie del rilievo è ben conservata; corrosioni e piccole fratture (le estremità delle corna dei bucrani, alcuni ornamenti) non impediscono di cogliere il valore altamente decorativo del piccolo fregio. Attiriamo l'attenzione sul fatto abbastanza singolare che la superficie del marmo, là dove non è attaccata del fuoco o da depositi calcarei, è tirata a lucido come uno specchio.

Tre di queste lastre — a, b, c — hanno un angolo lavorato (a, b, quello di destra; c quello di sinistra) e si ricollegano perfettamente per il tramite di cramponi a grappa di ferro, avvolti nel piombo [3], fissati in incassi rettangolari sul piano superiore orizzontale; il che ci permette di restituire con la massima precisione due lati di una base rettangolare di m. 0,95 × 1,25 (vedi tavola analitica II). Le lastre b, c, che compongono il lato lungo della base, erano collegate anche verticalmente per mezzo di ceppi lignei fissati in profondi incassi rettangolari, alti ed angusti (alt. m. 0,07, largh. 0,015; prof. 0,03) riservati sul margine verticale della lastra stessa (vedi fig. 2). La lastra d rimane, per il momento, isolata.

Tanto il piano superiore che quello inferiore delle lastre sono lavorati con un'*anathyrosis* non troppo raffinata: quella in alto per il contatto con il piano superiore della base stessa, quella in basso per il contatto diretto con il piano di posa. Mentre la parte superiore era fissata per semplice forza di adesione, senza aiuto di perni metallici o lignei, in basso esistono alcuni incassi a sezione qua-

[3] Nonostante però la cura della colata di piombo sui cramponi di ferro per impedire i disastri della ruggine sul marmo, tali disastri non si sono potuti evitare e gli angoli superiori sono tutti gravemente ingialliti a causa della ruggine formatasi per il lungo giacere del fregio nella terra umida e salsa di Istros.

drata, disposti con una certa irregolarità (vedi fig. 2), per perni verticali di ancoraggio. Non abbiamo nessun elemento di giudizio per stabilire l'altezza di questa base: non sappiamo cioè se le nostre lastre costituissero il fregio di coronamento di una serie di ortostati (o di una o piú assise in opera isodomica) o un basso zoccolo fissato direttamente sul piano di calpestio del tempio.

È logico postulare che la lastra a, con iscrizione, costituisse la fronte di tale base. Tale iscrizione (fig. 1), tracciata nel centro, su due linee di lunghezza quasi uguale, ci offre, con estrema brevità, il nome del dedicante e della divinità. L'altezza delle lettere varia da cm. 1,3 (O,Θ) a cm. 2 (I, P, Σ)

'Αθηναγόρας Θεοδότου

'Αφροδίτη, ἱερησάμενος.

È il sacerdote stesso della dea, Athenagoras figlio di Theodotos che, compiuto il periodo del suo sacerdozio (ἱερησάμενος), offre alla dea questo dono. Non credo sia azzardato supporre che la sua offerta non si limitasse alla base ma comprendesse anche la statua da essa sostenuta; forse l'immagine stessa della dea che, per la forma allungata della base, dobbiamo immaginare seduta sul suo trono «scintillante»?

La forma delle lettere — il Σ ancora aperto, il P alto e con l'orecchia piccola, l'O e il Θ sensibilmente piú piccoli delle altre lettere, l'H e il M assai larghi — è assai vicina, identica, direi, anche se di esecuzione piú sciatta, all'iscrizione monumentale del tempietto del Θεὸς Μέγας, datata dal Pippidi [4] nella seconda metà del III secolo prima dell'e.n.

Sia la faccia principale con iscrizione, sia quelle laterali e posteriore con fregio di ghirlande e bucrani, sono decorate in alto e in basso da profili ornati con motivi ben noti nell'arte greca, sin dall'epoca arcaica: in alto ovuli e astragali, in basso astragali e kymation lesbico. Tale cornice è eseguita con abilità, con una certa finezza, ma non con quella precisione che distingue lavori similari e contemporanei del mondo greco quali ad esempio la cornice dell'epistilio del Ptolemaion di Samotracia [5]: la freccia tra gli ovuli non cade sempre tra le due perle della fila di astragali e cosí pure quella del kymation inferiore.

La lastra con iscrizione presenta un dettaglio singolare: a destra e a sinistra della dedica votiva sono accuratamente scavati due incassi poco profondi (3 mm.) di altezza diversa (a sinistra, cm. 15; a destra, cm. 13) che sembrano avere la linea di contorno di un'immagine ammantata. Il fondo di questi due incassi è lasciato grezzo, lavorato a punta di scalpello, per una migliore adesione di un pezzo inserito. Dobbiamo dunque postulare un lavoro ad intarsio con altro materiale — marmo colorato o metallo (oro o bronzo dorato), vivamente contrastante col fondo bianco del marmo. Naturalmente, date le proporzioni ridotte, quasi miniaturistiche, di questa figurina non si deve pensare a un vero e proprio intarsio di piú marmi, nel senso monumentale romano [6], ma di un pezzo unico, lavorato a parte in un dato materiale e poi incastrato nell'apposito spazio riservato. La linea di contorno dell'incasso, specialmente quello di destra, lascia chiaramente

[4] Studii Clasice, IV, 1964, p. 137 s.

[5] Conze-Hauser-Benndorf, *Arch. Untersuchung aus Samothrake*, II, 1880, Tav. XXXIV, XXXVIII–XL.

[6] Come ad esempio la splendida testa di Helios scoperta nel Mitreo di S. Prisca (M. J. Vermasseren, *Sole o Medusa? Un intarsio romano*, in *Homm. à W. Deonna*, p. 514 ss.) o i piú correnti pavimenti ad intarsio marmoreo.

individuare, come abbiamo già detto, la siluetta di una immagine ammantata e velata. La differenza di altezza suggerisce l'ipotesi di un'immagine della dea (a sinistra) e di quella di un adorante (a destra) — che potrebbe essere lo stesso ἱερεύς Athenagoras — con le mani sollevate nel ben noto gesto di venerazione. Ma sarebbe incauto avventurarci nel cammino spinoso delle ipotesi, nel tentativo di restituire le piccole immagini perdute. Mi limiterò piuttosto a sottolineare l'eccezionale importanza di questi intagli; sebbene infatti i fini lavori di cesello e di incrostazione (toreutica, avori e legni intarsiati) si ricolleghino agli albori stessi dell'arte greca e all'attività di mitici artisti quali Ikmalios [7] e Daidalos [8] — δαιδάλλειν significando proprio il lavoro minuzioso di un cesellatore o di un gioielliere — nessuna di tali opere preziose descritte già nella poesia omerica (*Il.*, XVIII, 389; *Od.*, X, 314, 366; XIX, 70 ss.), conservate a volte nei santuari ancora ai tempi di Pausania tra i piú vetusti doni votivi (quali il famoso δίφρος ὁκλαδίας nel tempio di Athena Polias ad Atene) è giunta sino a noi. Ed io non conosco lavori di intarsio da avvicinare alla nostra base, dal punto di vista cronologico e tipologico. Opere minori tuttavia, come il loutherion ricordato nei conti di Delos «ornato da un pesce dorato» [9] ci provano la costante applicazione degli artigiani greci per questa raffinata tecnica, fragile e ricca a un tempo. La base di Istros riporta sul piano della discussione il problema dell'intarsio in epoca ellenistica, offrendoci elementi nuovi per quanto riguarda l'inserzione di figurine umane.

Continuando l'esame della nostra base, attiriamo l'attenzione sulla sintassi decorativa del fregio con bucrani e ghirlande degli altri lati (fig. 1); il vieto motivo di carattere sacro cosí comune in tutto il mondo antico — e anche a Istros — nell'arte maggiore e minore, è tracciato con una ricchezza di dettagli non comune e con la precisione e nitidezza di una *caelatura* in metallo; si osservino le ghirlande a foglie aguzze, a volte con le punte che si ripiegano finemente sul fondo del rilievo (lastra c); gli anelli metallici che le ornano — tra le corna del bucranio e nel centro della ghirlanda stessa — ciascuno con una decorazione diversa; i bucrani stilizzati in maniera puramente ornamentale, dal triangolo di ciuffi pelosi sulla fronte alle incisioni del lungo e irreale cranio, al rendimento delle singolari orbite (fig. 2); le *vittae* a perline che cingono i bucrani e ricadono lateralmente, terminando in fiocchi variamente stilizzati (a campanello, a fiore di loto, a fiore con tre o piú pistilli); le rosette semplici o doppie. È degna di nota, nella valutazione preziosistica del pezzo, anche la già osservata lucidatura del marmo, come uno specchio, rarissima in epoca greca.

I piú vicini confronti per cronologia, per gusto e per stile sono i fregi dei templi di Samotracia: all'ordine interno dell'Arsinoeion ci riporta la forma della patera [10] e al Ptolemaion, già citato, la speciale struttura della cornice di ovuli con il bulbo dell'ovulo affondato nell'ombra della bordura che lo comprende, molto

[7] L. Lacroix, *Ikmalios*, in *Homm. à W. Deonna*, p. 309 ss.; cfr. anche G.M.A. Richter, *Ancient Furniture*, p. 42, f. 118.

[8] Cfr. G. Becatti, *La leggenda di Dedalo*, in RM, 60/61, 1953–1954, p. 22 ss. specialmente p. 28.

[9] *Fouilles de Delos* XVIII, p. 73. Al loutherion di Delos si può aggiungere un altro bacino frammentario conservato nel Museo di Reggio Calabria (che credo inedito) con una sobria decorazione in bianco e nero, ottenuta colando del piombo in un racemo di volute intagliato nel marmo.

[10] Conze-Hauser-Benndorf, *Arch. Untersuchung aus Samothrake*, I, 1876, Tav. LXII.

larga lateralmente [11]. Solo che nel fregio di Istros si nota da una parte una minore raffinatezza nell'esecuzione — nella lastra b l'*umbo* della patera non è centrato, nella cornice superiore e inferiore, come abbiamo già osservato non esiste sempre una perfetta corrispondenza tra gli elementi che la compongono — dall'altra una minore sobrietà, anzi una netta tendenza verso il gusto decorativo, verso il dissolvimento delle forme organiche in un compiaciuto arabesco, processo particolarmente evidente nel trattamento dei bucrani stessi.

Si può osservare sin da ora, in un prodotto di buona epoca ellenistica, quella tendenza verso un lavoro eccessivamente adorno, che appare chiaramente quale un indizio di un mondo periferico, che si allontana a poco a poco dal μέτρον dell'arte greaca.

Della numerosa serie di fregi a grande e piccola scala ornati con lo stesso motivo di ghirlande restituiti dallo scavo di Istros è questo senz'altro il piú completo, il piú ricco e il piú prezioso. Essendo inoltre datato con una certa precisione esso permette di stabilire una cronologia assoluta e relativa per questa classe di monumenti minori, venuti in luce strappati dal loro contesto archeologico, riadoperati cioè quale materiale da costruzione nei muretti miseri della città romano-bizantina. Di tale materiale, che sarà pubblicato in altra sede, riproduciamo un'arula e un frammento di fregio, cosí affini al nostro rilievo per finezza e preziosità d'esecuzione (fig. 3) da permettere l'ipotesi non solo di una stretta contemporaneità ma di una provenienza da una stessa bottega di marmorari.

LE MOIRE

Il secondo ἀνάθημα, dedicato alle Moire, è apparso nella stessa campagna di scavo, non lontano dai resti della base precedente, cioè nello spesso strato di arsura che ricopriva il pavimento del pronaos del tempio di Afrodite, proprio presso l'ingresso della cella.

È un rilievo votivo di tipo corrente, che ha riutilizzato una base di colonna ionica: due pilastri dorici, forniti di piccola base, che sostengono un epistilio sormontato da un'alta cornice dal delicato profilo (fig. 4).

I profili dell'epistilio girano sulle facce laterali.

Alt. totale m. 0,515 (zoccolo 0,08; pilastri 0,335; trabeazione 0,10).

Nel margine inferiore, tre incassi a sezione rettangolare, per fissare il rilievo su un'alta stele.

A differenza del fregio precedente, questo rilievo è apparso annerito e friabilizzato dall'incendio, spezzato in sei frammenti. Manca parte della parete laterale e del pilastro di destra. I volti delle dee gravemente corrosi, quasi svaniti. Abbastanza corroso anche il panneggio sulle ginocchia.

Sull'epistilio, su due linee, è tracciata l'iscrizione votiva, in accuratissime lettere, incise con un solco profondo. Alt. delle lettere cm. 1—1,2.

Γυκεία Διονυσίου θυγάτηρ,
Θεοφίλου γυνὴ τοῦ Θεοδότου, Μοῖραις.

« Gykeia, figlia di Dionysios, moglie di Theophilos, figlio di Theodotos, (ha dedicato) alle Moire ».

[11] Cfr. n. 5, spec. Tav. XXXIV.

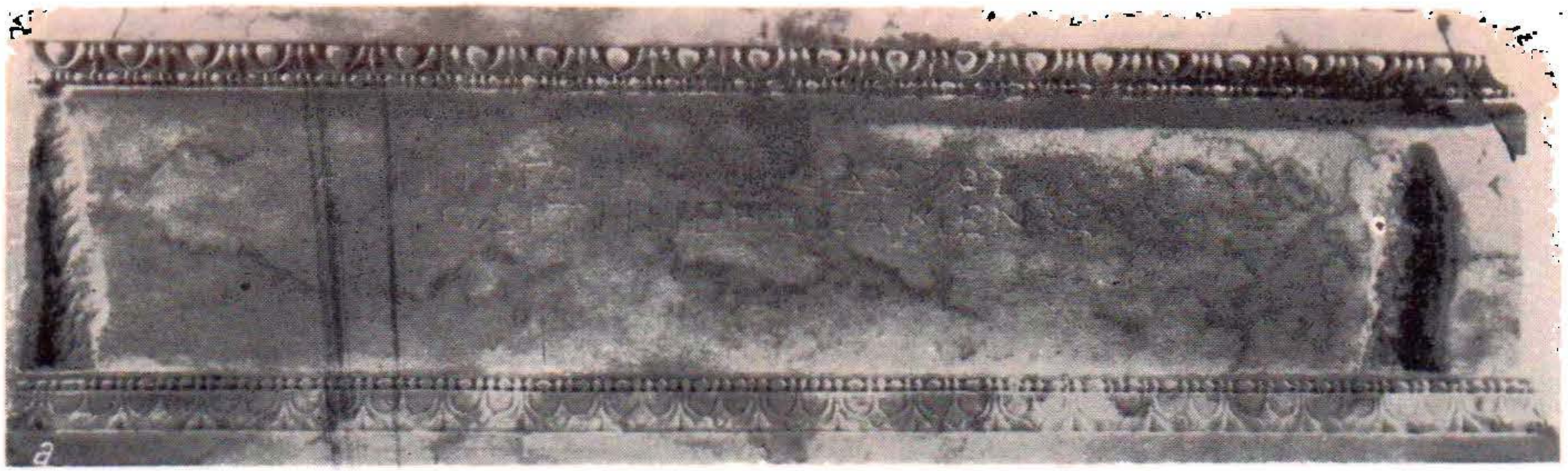
Per la forma delle lettere si possono fare le stesse osservazioni che per la base di Athenagoras, con la differenza però che la dedica di Gykeia è tracciata con piú cura e, come abbiamo già osservato, con lettere piú profondamente incise. Anche l'anathema di Gykeia si può datare dunque nella seconda metà del III secolo prima dell'e.n. Possiamo postulare che si tratti di un membro della stessa famiglia del precedente sacerdote di Afrodite — Athenagoras e Theophilos essendo forse due fratelli, figli di Theodotos.

Nell'ombra della nicchia profonda (cm. 5—5,5) le tre Moire sono rappresentate a tutto tondo, sedute su una banchetta unica, velate, in ieratica immobilità, la destra protesa con una phiale mesomphalos, pronte a ricevere il sacrificio da parte dei devoti [12]. Il cattivo stato di conservazione non ci impedisce di cogliere gli elementi essenziali del tipo statuario: è chiaro che si tratta di un tipo di dea seduta e velata nelle forme a noi note specialmente per il tramite del materiale votivo dedicato alla madre degli dei, come ad esempio il bel rilievo del Pireo e i naiskoi di fattura piú corrente conservati nel Museo di Berlino [13]: sottile chitone scollato, altocinto, con maniche sino al gomito abbottonate lungo la linea delle spalle e del braccio, e pesante mantello che copre le spalle e il capo e avvolge la parte inferiore del corpo, ricadendo con un gruppo di pieghe, piú o meno voluminoso, lungo la gamba sinistra. Per mancanza di spazio, tale gruppo di pieghe — nel nostro caso piatte ed espresse in un artificioso schema a zig zag — ricade soltanto presso l'ultima dea, a destra. Tale panneggio è espresso in un linguaggio corrente di bottega ben noto per il tramite della già citata serie di Cibele del Museo di Atene e di Istros stessa — con la differenza però che, generalmente, Cibele non è velata. Il chitone, piú sottile, è espresso con piegoline verticali, accentuate nella parte inferiore da forti ombre, mentre il mantello, piú pesante, è ridato con poche pieghe essenziali oblique, risalenti verso il ginocchio sinistro.

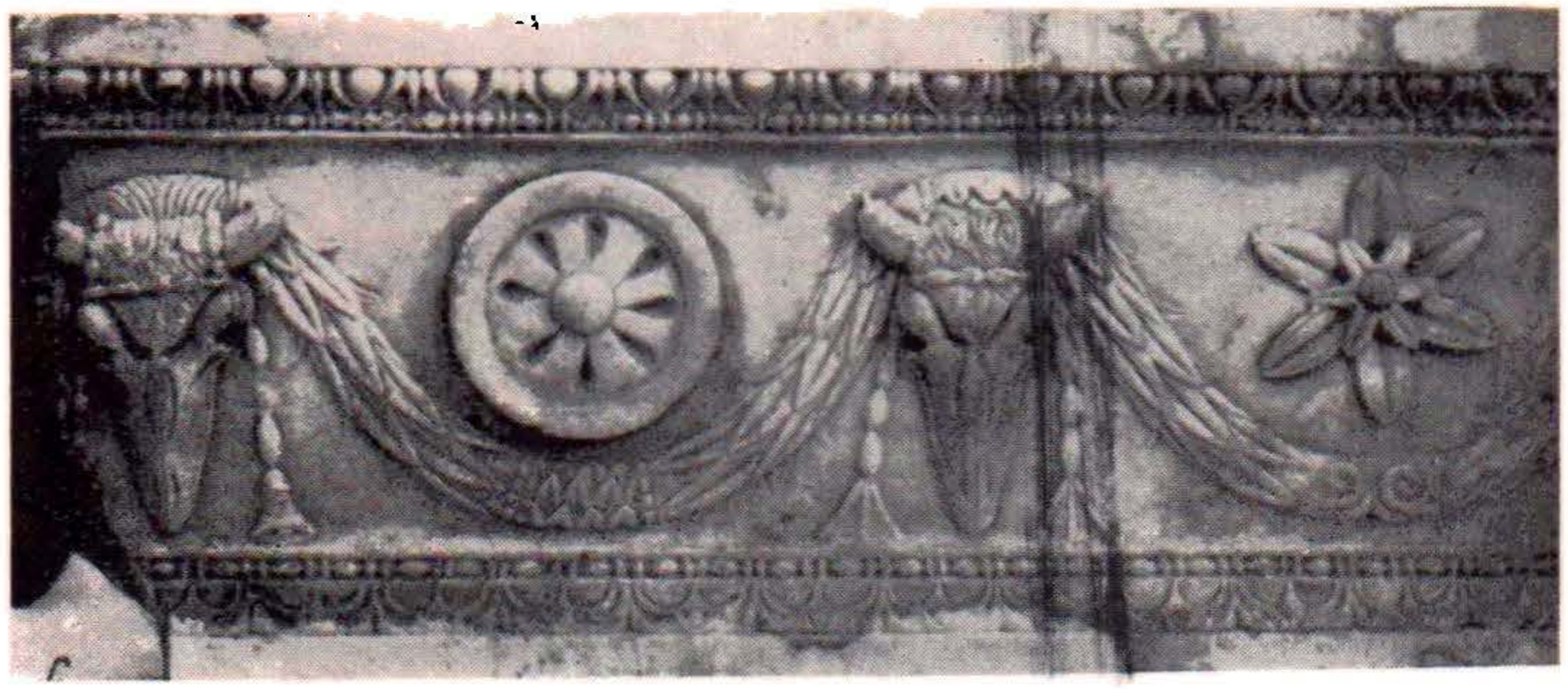
Nonostante l'identica disposizione del panneggio le tre dee erano leggermente differenziate: la prima e l'ultima hanno la sinistra abbandonata sulle ginocchia con un attributo oggi indecifrabile, la seconda — nel centro — solleva la destra all'altezza del seno nel consueto gesto di allontanare dal viso (o di avvicinare?) il margine del pesante mantello. Queste piccole differenze — forse sufficienti per i devoti del III secolo prima dell'e.n. — non bastano a noi per individuare le tre Moire che, quali manifestazioni di uno stesso destino, non sembrano distinte, in epoca greca, da speciali attributi; il fatto che potessero essere complessivamente chiamate Κλῶθες o Λαχέσεις mi sembra significativo a questo riguardo. Di piú: a simbolo dell'impenetrabilità del destino umano, erano anche raramente rappresentate. È vero, la tradizione letteraria ci conserva il ricordo di statue a tutto tondo nel tempio di Apollo a Delfi (Paus., X, 24, 4); di esse vengono ricordati piú rilievi (cfr. RE, c. 2484), apparivano accanto agli altri dei anche sul fregio dell'altare di Pergamo; ma di questo scarso materiale figurativo nulla è arrivato

[12] Sul significato della *phiale* nella destra protesa delle statue di culto vedi recentemente E. Simon, *Opfernde Götter*, Berlin, 1953, p. 7, la quale attira giustamente l'attenzione su un fatto da lungo tempo noto, ma spesso dimenticato, che la patera nella mano protesa delle statue di culto si deve intendere generalmente nel senso dell'«Opferempfang», la phiale stessa rappresentando un tratto di unione tra il dio e il devoto che sacrifica (cfr. A. Furtwängler, Intermezzi, *Kunstgesch. Studien*, 27).

[13] C. Blümel, *Kat. der griech. Skulpturen der V. und IV. Jahrh. v. C.*, Berlin, 1928, K. 106 Tav. 84 (rilievo del Pireo); K. 107, Tav. 66; K. 108—111, Tav. 85.

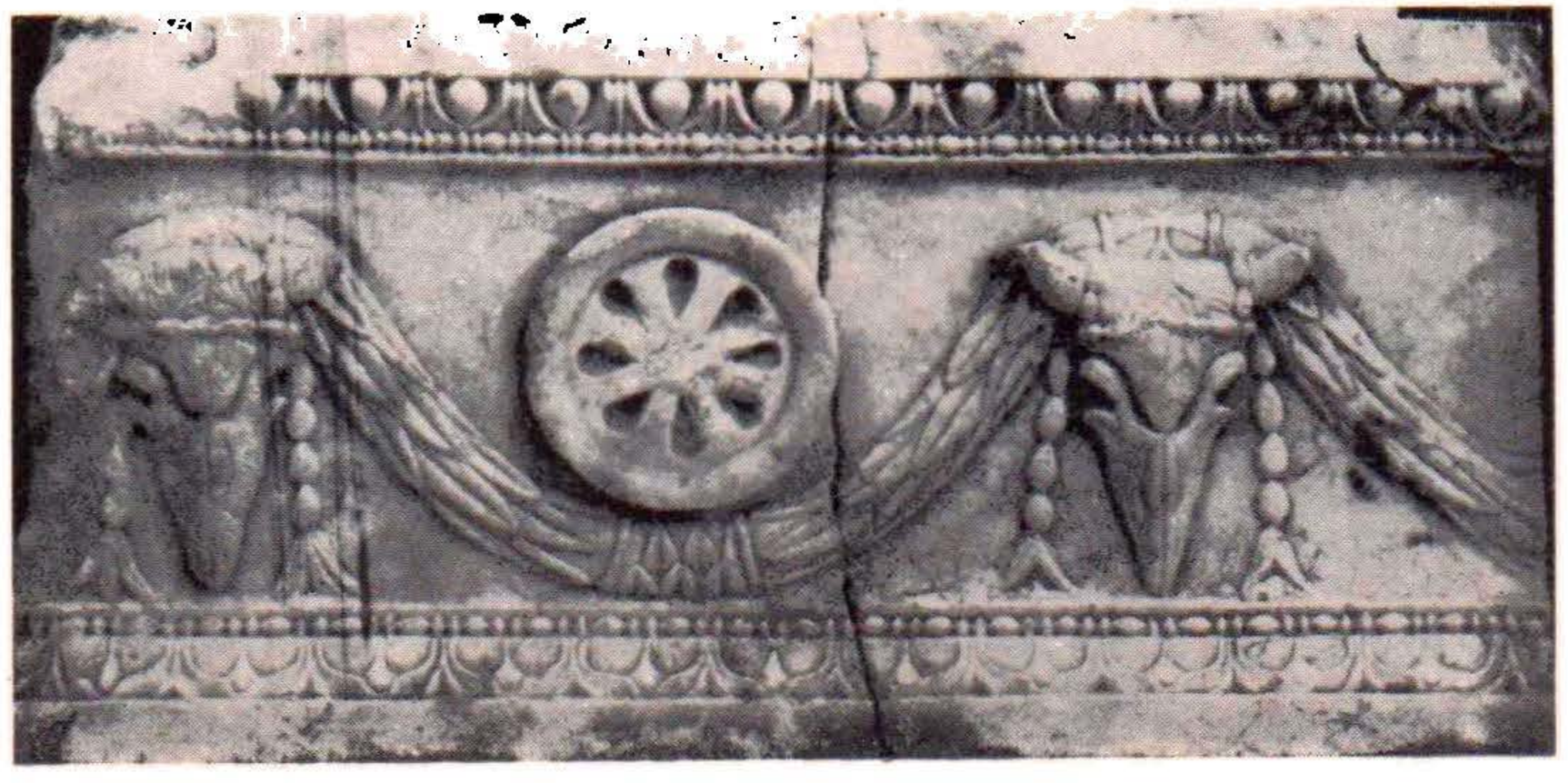


a



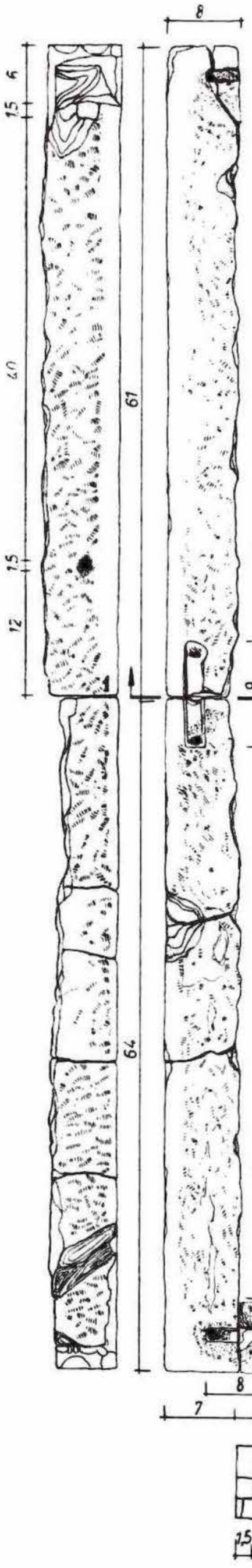
c

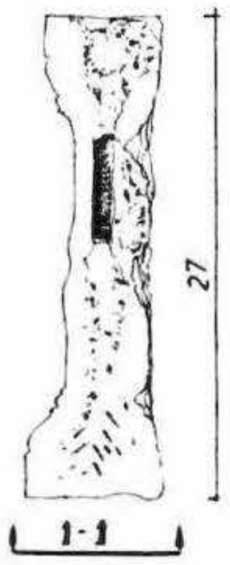
b

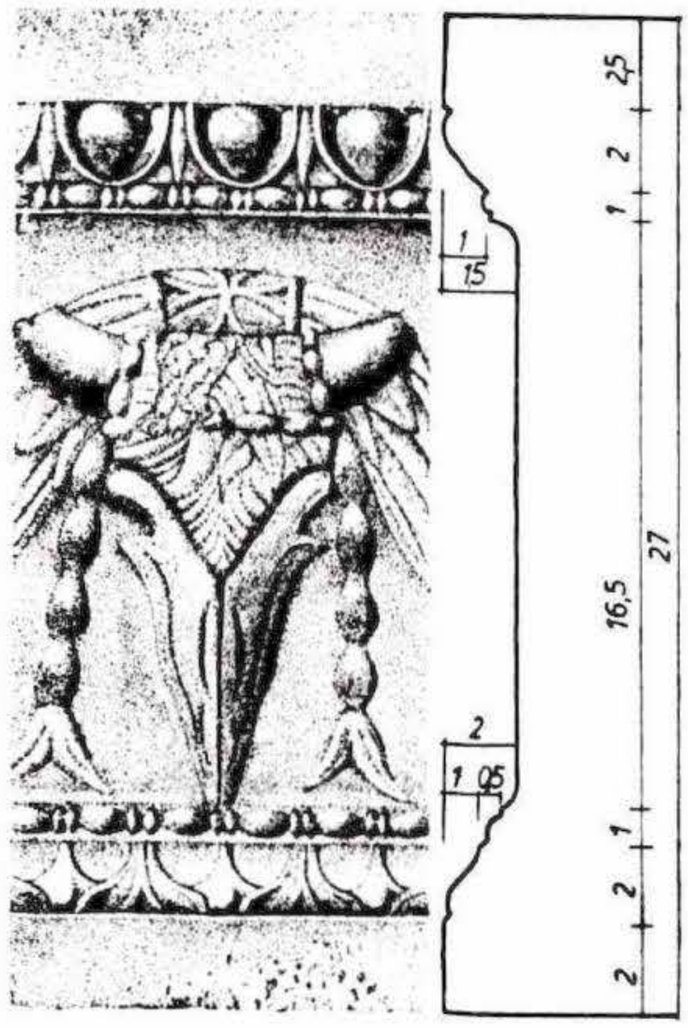


d

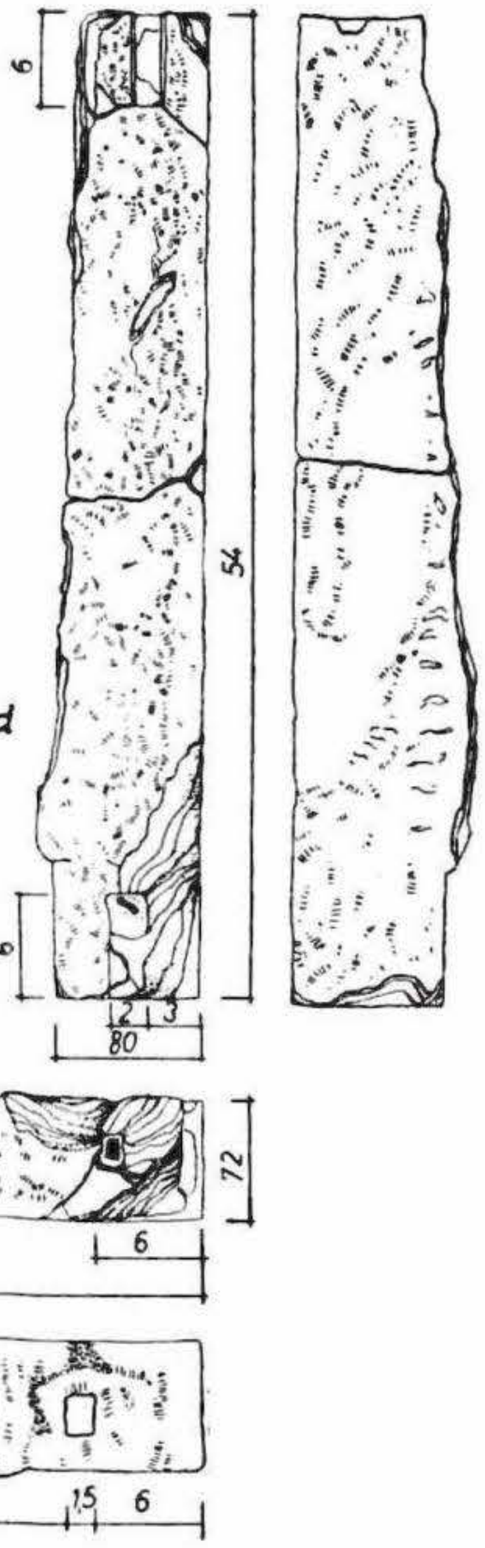
Fig. 1


8
6
15
40
61
15
12
c
9
1
64
b
8
7


27
1-1



25
2
1
15
16,5
27
2
1
15
2
1
2
2


6
54
d
6
2
3
80
72
6

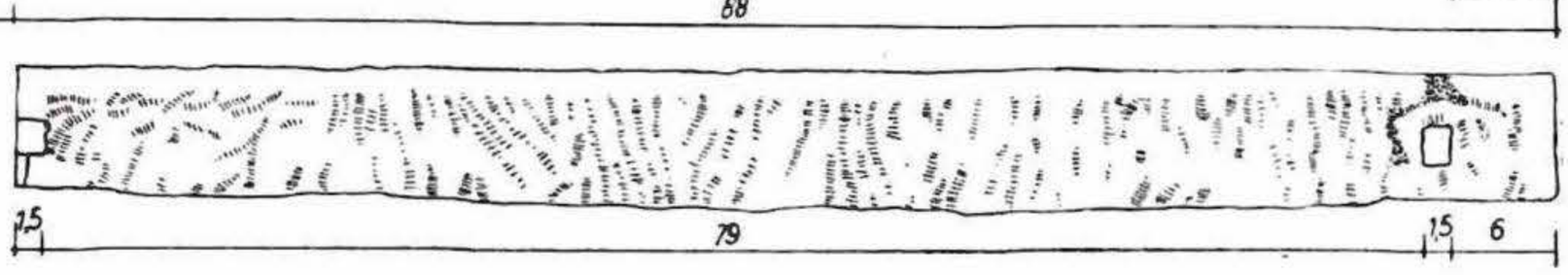

a
68
15
79
15
6

Fig. 2.

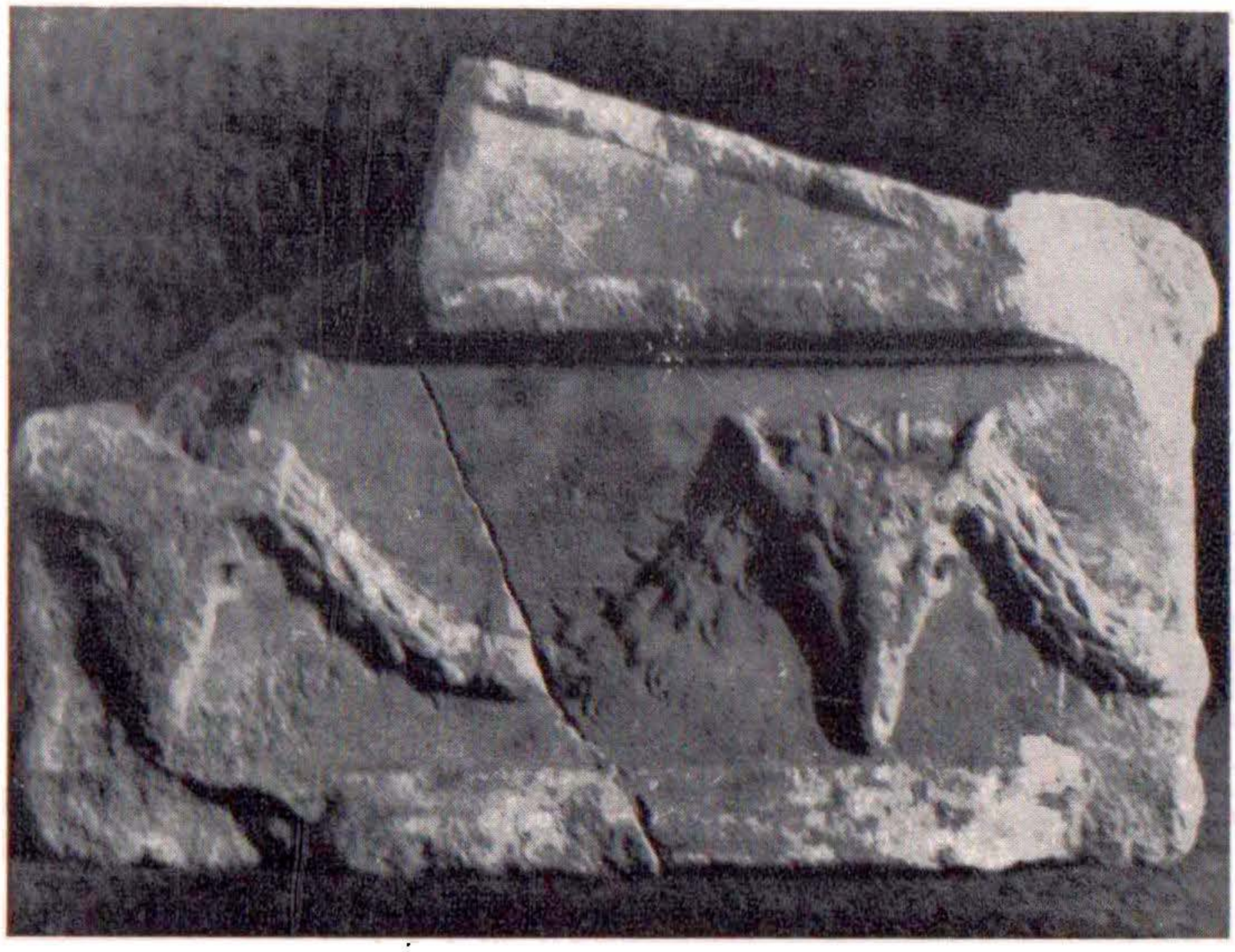


Fig. 3

Fig. 4 (Fotografia prima del restauro in corso)

Fig. 5

sino a noi, sul fregio di Pergamo è rimasto solo il nome di Klothos, Κλωθώ e qualora si escludano la rappresentazione, che direi generica, delle *quattro* Moire del vaso François (quattro giovani donne senza nessun attributo) e le esegesi azzardate o incerte (le csd. Moire del frontone orientale del Partenone), la nostra documentazione iconografica si limita a prodotti indiretti e certo non autorevoli dell'arte neo-attica quali il puteale di Madrid e l'ara Borghese [14]. Si deve all'arte romana e precisamente alla corrente erudita del simbolismo privato e ufficiale, specialmente di uso funerario, la compiaciuta rappresentazione delle Moire — che diventano le Parche [15] — con tutta una serie di attributi distintivi, quali il fuso e la conocchia, la cornucopia, la bilancia, il dittico del destino, il globo, in una grande varietà di vesti e di atteggiamenti. Ma siamo ormai in un altro mondo, dal punto di vista ideologico e formale.

Ritornando all'iconografia delle dee in epoca classica ed ellenistica è chiaro che, nella estrema carenza di materiale figurativo, il nostro rilievo votivo assume un'importanza particolare; grazie all'iscrizione che ci offre una cronologia e un'esegesi certe, esso assume un valore documentario di prim'ordine non solo nel quadro ristretto di Istros, ove le Moire appaiono per la prima volta, ma in quello piú vasto del mondo greco ove le dee appaiono pure per la prima volta, in questa forma severa e solenne quale si conviene a forze divine oscure, inseparabili, forti e indifferenti al destino degli uomini. L'esecuzione un po' sciatta e superficiale dell'ignoto scultore di materiale votivo che lavorava nella città pontica nella seconda metà del III secolo non ci impedisce di cogliere l'alto valore, dal punto di vista cultuale e artistico, della composizione che gli è servita di modello.

Cosí per un fortunato ritrovamento, proprio Istros che ci ha ridato un materiale scultoreo di carattere votivo eccezionalmente scarso, ci ha conservato una versione iconografica delle dee finora sconosciuta. Possiamo aggiungere che, una volta identificato il tipo statuario delle Moire, non è escluso che se ne possano trovare le tracce in rilievi similari i quali, per mancanza di dedica votiva, possono esser stati interpretati diversamente — dee madri protettrici, divinità ctonie — oppure sono rimasti senza interpretazione esegetica soddisfacente.

Quanto alla presenza delle Moire in un tempio di Afrodite essa è ben lungi dal sorprendere essendo conosciuta la loro presenza a Sparta nel tempio di Afrodite Ἐνόπλιος e ad Atene nel tempio di Afrodite Urania (ἐν κήποις) che, a detta di Pausania — 1, 19, 2 — era la piú vecchia delle Moire [16].

SABAZIOS

Il terzo dei nostri documenti cultuali è una protome fittile frammentaria, non trovata *in situ* come i due pezzi precedenti, ma strappata dal suo contesto archeologico, come accade correntemente nel tormentato suolo di Istros. Essa è venuta in luce nel 1965, in una trincea di saggio tracciata perpendicolarmente

[14] Sulle Moire in generale vedi Roschers *Lexikon*, II, 2 c. 3088 ss.; S. Eitrem in RE, XV, 1932, c. 2449 ss.; C. Caprino, in *Enc. Arte Antica* V, p. 143 s., s.v. Moirai (ivi ricca e dettagliata bibliografia).

[15] Heichelheim, in RE, XVIII, 1949 c. 1417 s.v. Parcae.

[16] Roschers *Lexikon*, *l.c.*, c. 3089; RE, *l.c.*, c. 2494.

al bastione F della cinta tardo-romana (verso l'esterno), in un livello romano databile nel II—III secolo e.n. [17].

Alt. totale cm. 11,5; alt. del solo volto cm. 5,1. L'argilla è chiara, rosea, epurata, senza la minima traccia di mica. Sul volto e sui capelli, resti di una ingubbiatura bianca.

Lo stato di conservazione è relativamente buono; nonostante le irregolari fratture alla base del collo e a sinistra, la superficie del volto è intatta e ci conserva senza alterazione alcuna l'immagine di un dio dall'aspetto mite e benevolo, con folta chioma ricadente sulla fronte e ai lati del viso in corte ciocche ondulate, con barba e baffi fluenti; egli è caratterizzato da un alto berretto frigio a punta ricurva e da un serpente avvolto alla base del collo a guisa di *torques*. La parte posteriore della protome, ricavata da altra forma, è andata perduta.

I lineamenti sono fini, sfumati, eccessivamente aggraziati: si osservi la delicatezza del trattamento degli occhi, la bocca piccola, dalle labbra tumide, la fronte triangolare con le bozze frontali appena espresse: capelli e barba sono indicati senza insistenza, con pochi colpi di stecca, in maniera pittorica. La piccola immagine ha la freschezza e la ricercata grazia della produzione fittile del tardo ellenismo, quando le protomi di divinità a questa scala sono state di moda. Una protome barbata apparsa nell'agorà di Atene, simile, per fattura, allo Zeus di Mylasa ora a Boston, appartenente all'ultimo gruppo del materiale fittile ellenistico dell'agorà classificato con precisione e competenza da D. Burr Thompson [18], costituisce il migliore confronto stilistico per il nostro frammento; il quale si può pure datare tra la metà del II secolo e l'86 prima dell'e.n.

Mentre l'aspetto sereno e mite del volto si addice alle maggiori divinità del pantheon greco-romano, quale Zeus e Dionysos, il pesante cappuccio orientale, nonché il serpente disposto intorno al collo come una collana dirigono la nostra esegesi verso il mondo delle divinità orientali: un dio barbato, con berretto frigio e l'attributo del serpente non può essere che Sabazios, dio traco-frigio che ha goduto di una indubbia popolarità nel mondo greco, anche se considerato un dio barbaro i cui misteri restavano piú o meno clandestini e in certo qual modo disprezzati [19].

È la prima volta che questa divinità appare a Istros e, in linea piú larga, nelle città pontiche, sia pure in un modesto prodotto della plastica fittile; ma, come vedremo, questa immagine di Sabazios non è soltanto utile per una migliore conoscenza del pantheon istriano ma anche, e soprattutto direi (come abbiamo già messo in evidenza per le Moire) per lo studio iconografico del dio non troppo noto in epoca preromana.

---

[17] Mi è grato ringraziare anche per questa via il collega Nubar Hamparţumian, che ha eseguito lo scavo, di avermi offerto questo frammento per lo studio e la pubblicazione.

[18] *Three Centuries of Hellenistic Terracottas*, in Hesperia, XXXIV, 1965, p. 67 s., Tav. 22,6.

[19] Su Sabazios, oltre agli articoli ben noti e ormai invecchiati di Roschers *Lexikon* IV, 232 (Eisele), Daremberg et Saglio (Cumont), Pauly-Wissowa, RE IA c. 1540—1551 (Schaeffer), s.v. Sabazios vedi: M. P. Nilsson, *Gesch. der griech. Religion*, II, 1950, p. 630 ss.; E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, 1955, p. 135 ss., 256 ss.; 301, 421; Ch. Picard, *Sabazios, dieu thraco-phrygien: expansion et aspects nouveaux de son culte*, in RA, 1961, II, p. 129 ss. (ivi ricchissima, anche se caotica bibliografia).

La tradizione letteraria infatti ci prova, senza possibilità di dubbio, che Sabazios è arrivato ad Atene prima della fine del V secolo [20]: Aristofane nomina già Sabazios insieme alla sua paredra Cibele, facendolo intervenire in una preghiera parodistica degli « Uccelli »: nel IV secolo Demostene, nel passo ormai famoso del *De corona* ci offre l'unica descrizione del culto e degli officianti, con preziosi dettagli. La profonda diffusione del culto già all'inizio dell'epoca ellenistica è provata dalla leggenda sulla nascita miracolosa di Alessandro; mentre nel corso del II secolo vediamo il dio accettato ufficialmente a Pergamo, quale σύνναος nel Nikephorion fuori le mura della città (cfr. Picard, *l.c.* p. 132 ss.).

Ma se nella tradizione letteraria non mancano tracce del dio, in buona epoca greca, a prova della sua celebrità e del suo prestigio, per quanto riguarda la sua iconografia siamo meno informati: la piú antica rappresentazione figurata del dio è quella dello splendido cratere polignoteo trovato a Spina (440–430), assai discusso dal punto di vista esegetico, che lo rappresenta in trono accanto a Cibele, in mezzo al thiasos di iniziati [21]; il dio segue qui, in linee generali, l'iconografia dionisiaca pur differenziandosi dal dio greco per i serpenti che costituiscono una specie di corona intorno ai lunghi capelli, la sopravveste riccamente ornata, la phiale e lo scettro. Questa immagine però rimane isolata nel repertorio della ceramica greca del V secolo. Gli esempi citati dal Curtius [22] e dal Metzger [23] nella statuaria e nella pittura vascolare del IV secolo prima dell'e.n. sono tutt'altro che convincenti, in ogni caso discutibili e discussi. Cosí che tra il cratere di Val Trebba, ove il dio appare secondo una piú antica iconografia dionisiaca e le placchette di epoca romana che ci offrono l'immagine « vulgata » in berretto frigio e costume orientale c'è uno *hiatus* enorme, allo stato attuale delle nostre conoscenze. In altre parole, quando ha assunto il dio, in terra greca, quel costume orientale che rimarrà canonico in epoca romana — quale ce lo mostrano le placchette bronzee di Berlino, Plovdiv, Ampurias e Tekije [24]? La protome istriana, databile nella seconda metà del II secolo prima dell'e.n., ci offre uno degli anelli — isolato per il momento — di questa catena evolutiva: possiamo dire oggi che l'iconografia del dio con berretto frigio (e certo il rispettivo costume orientale) che diventerà cosí popolare in epoca romana, era già formata in terra greca durante l'ellenismo medio; il serpente, che rappresentava il dio non come un semplice simbolo, ma come una sua incarnazione vera e propria, non è piú motivo predominante — come nel citato vaso polignoteo — ma cinge discretamente il suo collo.

La frattura dell'alto cappuccio a sinistra ci indica senza possibilità di dubbio che il dio non era rappresentato solo, ma con una divinità paredra: si potrebbe postulare — ma con tutte le riserve — che fosse rappresentato insieme a Cibele, secondo una tradizione ormai secolare.

---

[20] Per il culto in epoca greca, specialmente per la viva polemica svoltasi intorno alla rappresentazione di uno splendido cratere di Spina vedi E. Simon, *Öpfernde Götter*, Berlino, 1953, p. 79–87. L'esegesi della Simon è stata recentemente ripresa e ampliata da Stella Patitucci, *Osservazioni sul cratere polignoteo della tomba 128 di Val Trebba*, in Arte Ant. e moderna, 18, 1962, p. 146 ss., Tav. 44 (ivi bibliografia per quanto riguarda il culto nel V e nel IV secolo prima dell'e.n.).

[21] Vedi Stella Patitucci, *l.c.* n. precedente, Tav. 44.

[22] L. Curtius, JdI, 43, 1928, p. 285 f. 6.

[23] H. Metzger, *Les représentations dans la céramique attique du IV^e s.*, 1951, p. 148–150, p. 377.

[24] Cfr. Ch. Picard, *l.s.c.*, p. 140 ss., fig. 4–6, 10, 11 e Will, *o.c.*, p. 266.

«A DOUA ÎNTEMEIERE» A HISTRIEI, ÎN LUMINA UNUI DOCUMENT INEDIT

DE

D. M. PIPPIDI

Cu treizeci de ani în urmă, ocupîndu-se de stratigrafia Histriei în cartea-i despre *Vasele arhaice* din această aşezare [1], Marcelle Lambrino făcea observaţia că «principala caracteristică a săpăturilor histriene e starea de răscolire în care unele întîmplări tragice, urmate de refaceri succesive, au lăsat terenul». Şi adăuga: «în adîncime se văd urmele a două incendii; mai sus, obiecte trecute prin foc ne lasă să presupunem altele» [2]. De-atunci, cercetări efectuate cu o mai riguroasă metodă şi în puncte felurite ale vastei arii explorate au precizat aceste prime notaţii, sporind numărul calamităţilor prin care arată a fi trecut cetatea de-a lungul existenţei ei milenare. Ca să mă restrîng la esenţial şi lăsînd la o parte rezultatele neverificate prin compararea situaţiilor din cel puţin două sectoare de săpături, amintesc că — potrivit observaţiilor concordante din Sectorul X şi din Zona sacră — pare neîndoios că la sfîrşitul secolului al VI-lea Histria a trecut printr-o grea încercare: chiar de nu va fi fost în întregime distrus, oraşul a suferit la această dată pustiiri grave, care în prima jumătate a secolului al V-lea au făcut necesare reclădirea templului lui Zeus Polieus şi sistematizarea din nou a ariei înconjurătoare [3]. O catastrofă similară se datează la sfîrşitul secolului al IV-lea pe baza constatărilor din Zona sacră şi din Sectorul Z_2, indiferent de gravitatea pagubelor şi de cauzele care vor fi pricinuit-o [4]. O a treia calamitate se situează către jumătatea secolului I î.e.n., cum rezultă din indicaţiile decretului în cinstea lui Aristagoras fiul lui Apaturios şi din observaţiile stratigrafice din Zona sacră [5], confirmate în ultimele luni de descoperiri încă inedite. În sfîrşit, cum e îndeobşte ştiut şi cum n-am încetat de a ne convinge pe măsura con-

[1] *Les vases archaïques d'Histria*, Bucarest, 1938.

[2] *Op. cit.*, p. 15 şi n. 2.

[3] Cf. cele scrise în această privinţă în *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos (Din istoria Dobrogei*, I), Bucureşti, 1965, p. 162 şi 173 urm.; de asemeni, despre Sectorul X în special, Suzana Dimitriu, în *Histria II* (Bucureşti, 1966) p. 21 urm.

[4] *Geţi şi greci*, p. 171 şi 218, n. 149, pe lîngă M. Coja, în SCIV, XV, 1964, p. 383–398.

[5] *Geţi şi greci*, p. 284 urm.; cf. *Contribuţii la istoria veche a României*[2] (Bucureşti, 1967), p. 219 urm. şi 270 urm.

StCl, IX, 1967, p. 153–166, Bucureşti

tinuării cercetărilor, către jumătatea secolului al III-lea e.n. Histria a suferit o distrugere totală din partea goților, laconic amintită într-un izvor literar de o îndoielnică autenticitate [6].

Enumerarea de pînă aci a arătat limpede că, ori de cîte ori nu sîntem ajutați de un izvor scris, constatările arheologiei ne pot dezvălui existența unui dezastru, dar nu și pe autorii lui. În cazul care ne reține atenția, înțelegem că Histria a suferit pustiiri grave la sfîrșitul secolelor al VI-lea și al IV-lea, putem chiar risca supoziții cu privire la vrăjmașii care le-au pricinuit, dar sîntem lipsiți de certitudinea pe care ne-o pot oferi numai mărturiile epigrafice și literare. Măcar că discutabilă din alte puncte de vedere, menționea goților în notița din *Historia Augusta* prezintă avantajul de a confirma și de a explica totodată nenorocirea abătută asupra Histriei în secolul al III-lea, după cum decretul în cinstea lui Aristagoras, corect interpretat și redat vremii căreia-i aparține, lămurește împrejurările pustiirii din secolul I a cetății, punînd-o pe seama supușilor lui Burebista. Același episod din istoria coloniei de pe țărmul lacului Sinoe îmbracă astăzi o semnificație nouă în lumina unui document abia descoperit, al cărui cuprins îl înfățișăm mai jos, cu deslușirile cerute de însemnătatea-i neobișnuită [7].

Bloc de marmură cenușie (poate de Thasos), descoperit întîmplător în primăvara 1966 pe platoul din vestul cetății, la oarecare distanță de sectorul convențional ~~denumit~~ X, cu prilejul muncilor agricole. Dimensiuni actuale: 118 × 65 × 18 cm; înălțimea literelor: 10—17 mm. Tăiat în chip de stelă cu fronton (împodobit în mijloc cu un motiv circular), blocul prezintă particularitatea de a fi fost folosit în cel puțin trei rînduri:

ca bloc de cornișă într-un templu ionic (fig. 1);

ca stelă pentru săparea textului editat mai jos;

ca material de construcție într-un zid, cu care prilej s-a tăiat o parte din cornișă la stînga, distrugîndu-se începutul coloanei I-a a textului.

Lapicidul a știut folosi cu îndemînare suprafața vătămată de crampoanele menite să fixeze blocul la prima-i întrebuințare: două, de tipul «coadă de rîndunică», la extremitățile-i de sus și de jos; alte două (unul de secțiune pătrată, altul dreptunghiular) chiar la mijlocul lui. Scrisul ocolește cu luare aminte nu numai aceste goluri mai mari (în antichitate, astupate probabil cu stuc), dar și celelalte defecte ale pietrei, cum se poate vedea în numeroase locuri ale suprafeței scrise (col. II, r. 31—34 și 36—37).

Gravura e corectă, cu o vizibilă preocupare de simetrie în distribuirea textului între cele două coloane. Observația e valabilă îndeosebi pentru intitulație, unde e ușor de notat că r. 1 se împarte în două grupe de cîte șapte litere, de o parte și de alta a axei centrale, cîtă vreme r. 2 se distribuie, în aceleași condiții, în două grupe de cîte 26 litere.

Textul nu pare săpat în întregime de aceeași mînă. Anume rînduri (din col. a II-a mai ales) sînt gravate cu slove mai mari, de un meșter mai puțin abil

[6] Cf., în *Contribuții la istoria veche a României*[2], p. 469 studiul intitulat *Data distrugerii Histriei de goți;* în aceeași problemă, Em. Doruțiu-Boilă, *Zur Frage der Zerstörung Histrias im 3. Jh. u. Z.*, în Studii Clasice, VI, 1964, p. 247—259.

[7] Îmi îndeplinesc o plăcută datorie mulțumind în acest loc colegei Gabriella Bordenache și foștilor mei elevi Emilian Popescu, Petre Alexandrescu și Al.-Simion Ștefan pentru desenele și fotografiile care ilustrează prezentul studiu.

(r. 39 urm., de pildă). Spre sfîrşitul aceleiaşi coloane, e evident că unele nume au fost şterse pentru a fi săpate din nou, sau pentru a face loc altora, urmele primului scris fiind pretutindeni vizibile şi, în unele cazuri, citibile.

Despre caracterele paleografice ale documentului se vorbeşte mai departe (p. 160 urm.), unde se încearcă şi o încadrare a lui cronologică.

Τύχῃ ἀγαθῇι· οἵδε
[τῆς Βορέω]ν φυλῆς εὐεργέται μετὰ τὴν δευτέραν κτίσιν τῆς πόλεως.

— — — — Μόσχου	Ἀριστόνεικος Ἀθηνοδώρου	
— — — — ΟΡΑΣ [Β̃]	Σαραπίων Ἀθηνοδώρου	
5 — — — ΑΝΕΙΝΙΟΣ	Χρύσιππος Λυσιμάχου	5
— — — — Σ Μονίμου	Μόσχος Β̃ νεώ(τερος)	
— — — — ΟΣ Μονίμου	Διογένης Παπίου	
— — — — Σ Πολυαινέτου	Διονύσιος Κλειτοφώντος	
— — — — Ἀνθρωπίωνος	Ἀπολλόδωρος Κλειτοφώντος	
10 — — — — ΡΟΣ Β̃	Ἀχιλλόδωρος Κλειτοφώντος	10
— — — — ΟΣ Παταίκου	Δημήτριος Β̃	
— — — — Σ Μονίμου	Ἄνα Δημητρίου Β̃ γυν[ή]	
— — — — [Ἀ]ριστοκράτους	Νουμήνιος Διοκλέους	
— — — — Μόσχου	Πολύξενος Νεικηράτου	
15 — — — — Β̃	Ξενοχάρης Νεικηράτου	15
— — — — Σ Β̃	Ἀρτεμίδωρος Ἀπολλοδώρου	
— — — — Μόσχου	Ἀρτεμίδωρος Πυθοδώρου	
— — — — [Ἀ]πολ[λ]ωνίου	Ἀρισταγόρας Πυθοδώρου	
— — — — Διογένους	Ἀρχέλαος Πυθοδώρου	
20 — — — — Διογένους	Ἀριστόλαος Θεοφίλου	20
— — — — ΟΣ Θεοδότου	Εὐκλῆς Θεοφίλου	
— — — — ΩΝ Β̃	Θεόδωρος Ἀρτεμιδώρου	
— — — — Διογένους	Ἀπολλον[ί]δης Λυσιμάχου	
— — — — [Ν]ουμηνίου	Ζωΐλος Διογένους	
25 — — — — Διογένου[ς]	Δημόχαρις Ἀρτεμιδώρου	25
— — — — ΣΕΤΚΕΛΕΙ	Διονύσιος Ἀρτεμιδώρου	
— — — — ΡΟΣ Β̃ νεώ(τερος)	Δημήτριος Ἀρτεμιδώρου	
— — — — Β̃	Ἀπελλᾶς Λυσιμάχου	
— — — — ΟΣ Β̃	Ἡδίστη Παπίου τοῦ Διογένους γυνή	
30 — — — — ΤΟΣ Στρουθίωνος	Φιλιστίδης Μόσχου	30
— — — ΤΙΗΣ Στρου[θίων]ος	Διονύσιος Β̃ νεωτέρου	
— — — — Δημητρίου	Πολέμων Ὄσπου	
— — — — ΝΙΟΣ Μόσχου	Διοσκουρίδης Θεοκλέου[ς]	
— — — — ΦΩΝ Β̃ νεώ(τερος)	Ἀρισταγόρας Νεικηράτου	
35 — — — — Ν Φιλιστίδου	Φίλιππος Θεοδώρου	35
[Ἀπολ]λόδωρος Διονυσίου	Διονύσιος Θεοκλέους	
— — — — Ν Διοκλέους	Διογένης Ζωΐλου	
— — — — ΩΝ Νουμηνίου	Θεόγνητος Παπίου	
— — — — Β̃	Μόσχος Ζωΐλου	

40 — — — — Σ Θεοδώρου	Διοσκουρίδης Παπίου	40
— — — — Θεοδώρου	Δημόχαρις Ποσιδωνίου	
— — — — Θεοκλέους	Σαραπίων Ὄσπου	
— — — — Θεοκλέους	Ἀριστοκράτης Κλυτοῦ	
— — — — [Δ]ιογένους γυνή{ι}	Ἀνθρωπίων Μόσχου	
45 — — — — ΩΝ Β̃	Ἀπολλώνιος Πολυαινέτου	45
— — — — ΟΝ Χαιρήμωνος Β̃ γυνή	Ἀριστοκράτης Πολυαινέτο[υ] Ἀριστόνεικος Ὄσπου	
— — — — Σ Κ‹λ›εομβρότου	Ἀριστομένης Μηνίου	
— — — — ΣΙΟΣ Β̃ νεώ(τερος)	Δημήτριος Β̃ [[Δημητρίου]]	
— — — — ΩΝ Ἀρχελάου	Δημήτριος Ἀπατουρίου	50
50 — — — — ΜΟΣ Δατειζει	Δωτοῦς Δατιζει	
— — — — ΛΑΣ Ἀρισταγόρου	Ἀπτηλας Μενίσκου	
— — — ΜΑΧΟΣ Β̃ νεώ(τερος)	Ἄττας Πολυαινέτου	
[Ἀπολ]λώνιος Ἀθηνοδώρου	Διογένης Θεοφίλου	

Cum e uşor de văzut din fig. 2, în ciuda unei izbituri recente, care a smuls din partea de sus a inscripţiei o aşchie mărişoară, şi a altor vătămări mai mici la nivelul rîndurilor 21—28 şi 37—43, tăietura din stînga a blocului e destul de regulată. Ca urmare, de-a lungul întregii coloane I a textului, numele individuale ale persoanelor înşirate au dispărut fără excepţie, reduse în cel mai bun caz la o literă sau la silaba finală. Unele din ele ar putea fi întregite ipotetic, dar folosul ştiinţific al încercării e îndoielnic. Un mai mare grad de certitudine prezintă restituirile rîndurilor 36 şi 53, — într-un caz [Ἀπολ]λόδωρος, în celălalt [Ἀπολ]λώνιος, — dar nici în cazul lor nu ajungem la vreo identificare interesantă din punct de vedere prosopografic. În coloana a II-a, în schimb, textul e întreg şi, chiar dacă nu peste tot citeţ, în ansamblu lesne descifrabil.

R. 2: dacă observaţia din lemmă cu privire la distribuţia simetrică a textului de-o parte şi de alta a axului central al lespezii e exactă, înseamnă că lungimea lacunei iniţiale e de 7—8 semne: conjectura [Βορέω]ν convine dar întocmai, dar poate şi [Ὀπλητῶ]ν sau [Οἰνοπῶ]ν. — Col. I, r. 4: după terminaţia de nominativ — ΟΡΑΣ, aşteptăm patronimicul care, în acest caz, n-a putut fi exprimat decît printr-o prescurtare (cf. mai jos la r. 10). — R. 5: terminaţia — ΑΝΕΙΝΙΟΣ e neobişnuită la un nume grec, şi la fel lipsa patronimicului; de altă parte, un nume roman pare anevoie de admis la această dată şi într-un document unde nu se întîlneşte nici un alt nume de origine italică[8]. — R. 10: aci şi în numeroase alte pasaje ale textului omonimia dintre tată şi fiu (cu alte cuvinte: identitatea dintre patronimic şi numele individual) e exprimată prin abreviaţia Β̃, notată cu o consecvenţă ce nu cunoaşte abateri. Astfel, în r. 49 al coloanei a II-a, unde lapicidul apucase să sape, după numele Δημήτριος, patronimicul Δημητρίου,

[8] În stadiul actual al informaţiei, primul roman stabilit în Histria şi participînd la vicisitudinile ei ar putea fi un Ὠταχ[ίλιος] menţionat în scrisoarea — de prin anii 47-50 — a lui Tullius Geminus către autorităţile cetăţii, dacă trebuie acceptată o recentă conjectură a soţilor Robert: SEG, I, 329 (= *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias*, Berlin, 1962, p. 135), r. 52; cf. RÉG, LXXIX, 1966, p. 403. Acelaşi nume e citit Ὠταχ[ός] de J. H. Oliver (Greek- Roman- Byzantine Studies, VI, 1965, p. 148—149), dar cf. obiecţiile formulate de J. şi L. Robert în ultimul Buletin epigrafic, 1966, sub nr. 276.

acesta din urmă a fost şters cu ciocanul şi înlocuit cu sigla B̃. — R. 15: B̃ abia vizibil; înaintea lui, vagi urme ale unei litere pe care n-o pot recunoaşte. — R. 26: literele notate se disting lesne, dar sensul lor îmi scapă. — R. 30: T iniţial în parte distrus, dar totuşi vizibil. — R. 31: prima literă anevoie de identificat; IHΣ citeţe. — R. 44: pe piatră ΓΥNHI, greşeală a lapicidului. — R. 46: omicron iniţial pe jumătate distrus. — R. 47: KAEOMBPOTOΥ pentru KΛEOMBPOTOΥ, altă greşeală a lapicidului. — R. 50: prima literă ar putea fi şi Λ. La sfîrşitul coloanei, *uacat* egal cu ultimele cinci rînduri din coloana a II-a.

Textul coloanei a II-a, mai bine conservat, e pretutindeni citeţ. De reţinut împrejurarea (relevată şi în lemmă) că, avînd la dispoziţie un bloc străpuns pe faţa destinată scrisului de patru găuri de crampoane, lapicidul le-a evitat cu grijă, stricînd alinierea numelor şi începîndu-şi rîndurile mai la dreapta. De notat, de asemeni, că pentru o pricină sau alta unele rînduri sînt gravate cu slove mai mari (astfel 40—41 şi 45—54). Despre ştergerea unor nume din partea finală a listei şi înlocuirea lor prin altele, s-a vorbit în lemmă.

Faţă de caracterul documentului — listă de nume precedată de o scurtă intitulaţie — simpla transliteraţie a acestora mi se pare fără utilitate. În schimb, traducerea primelor două rînduri ale textului e cu atît mai necesară cu cît cuprinsul lor e mai neaşteptat: *Noroc bun! Aceştia sînt binefăcătorii din tribul* (să zicem: *Boreis*), *după cea de-a doua întemeiere* (sau *zidire*) *a oraşului*.

În fraza reprodusă, singurul element incert e numele tribului, căzut în ruptură. S-a păstrat din el numai ν final al genitivului plural, ceea ce — teoretic — ne dă dreptul să introducem aci numele oricăreia din cele şase φυλαί milesiene: Αἰγικόρεις, Ἀργαδεῖς, Βορεῖς, Γελέοντες, Οἰνοπες Ὅπλητες[9]. În fapt, lungimea lacunei ne îndeamnă să optăm pentru numele cel mai scurt, şi acesta e motivul pentru care în încercarea-mi de întregire n-am şovăit să citesc: [Βορέω]ν. Oricare ar fi în această privinţă adevărul, e uşor de văzut că interesul neobişnuit al documentului stă în menţiunea a ceea ce originalul grec numeşte δευτέρα κτίσις τῆς πόλεως. Mai ales interpretarea ei ne va reţine deci atenţia, după ce în prealabil voi fi formulat cîteva observaţii cu privire la numărul şi calitatea aşa-zişilor «binefăcători» (εὐεργέται).

Cum s-a putut vedea, e vorba de o listă lungă, săpată pe două coloane, cu slove mărunte: la un loc nu mai puţin de 107 bărbaţi şi femei, nu o dată grupaţi pe familii[10]. Nota dominantă a ansamblului e rezonanţa curat greacă a imensei majorităţi a numelor păstrate[11], printre care se remarcă — pe lîngă unele frecvent întîlnite în inscripţii ioniene din toate vremile: Aristagoras, Aristokrates, Aristarchos, Aristomenes, Aristonikos, Eukles, Kleitophon, Pataikos, Polyainetos, Philistides[12]

---

[9] G. Busolt, *Griechische Staatskunde*[3] (München, 1920), p. 256 urm.; V. Ehrenberg, *Der Staat der Griechen*[3] (Zürich, 1965), p. 15.

[10] Col. I, rîndurile 6—7, 19—20, 30—31, 40—41, 42—43; Col. a II-a, r. 3—4, 8—10, 11—12, 14—15, 17—19, 20—21, 25—27, 45—46.

[11] Cu excepţia puţinelor citiri nesigure de care s-a vorbit în notele critice (col. I, r. 5 şi 26) şi a două nume trace discutate mai jos în n. 16.

[12] Pentru o rapidă verificare, cf. indicele de nume proprii la SGDI, III, 2,5 (Ionien), întocmit de P. Gärtchen şi O. Hoffmann, *Grammatik u. Wortregister*, Göttingen, 1914. Materialul onomastic din documentele milesiene publicate ulterior (Delphinion, Didyma) întăreşte această primă impresie.

— numeroase *teofore:* Apollonios, Apollonides, Artemidoros, Demetrios, Dioskurides, Diogenes, Dionysios, Theocles, Theodotos şi altele. Dintre acestea, caracteristic e îndeosebi Σαραπίων, pentru întîia oară întîlnit într-un document histrian anterior secolului al II-lea e.n. [13], dar care nu ne poate surprinde, după publicarea decretului din care rezultă că încă din secolul al III-lea î.e.n. histrienii se preocupau de primirea în panteonul lor a zeului alexandrin [14].

Cum am mai avut prilejul s-o relev, nume romane nu se citesc în lista pe care o comentăm, nici nu par să se ascundă în vreuna din lacunele coloanei I-a [15], destul de numeroase, dar de fiecare dată urmate de un patronimic care subliniază obîrşia greacă a persoanelor necunoscute. În schimb, e de reţinut prezenţa printre «binefăcători» a unui număr fie şi restrîns de traci [16], care-şi fac intrarea în viaţa publică a Histriei într-o împrejurare neobişnuită şi în tovărăşia unora din membrii cei mai cu vază ai corpului cetăţenesc [17].

Dintre aceştia din urmă, nimeni nu ne era cunoscut dinainte, nici nu poate fi identificat cu siguranţă. De bună seamă, numele nu sînt noi şi, cu puţine excepţii [18], se regăsesc izolat în numeroase inscripţii histriene, începînd din secolul

[13] Nu mai puţin de trei Σαραπίων figurează printre fruntaşii gerusiei din 138 (*Histria IV*, 20 = SEG, I, 330, col. I, r. 60, 75 şi 81); un al patrulea, în lista de nume publicată de D. M. Pippidi în Studii Clasice, VIII, 1966, p. 56, nr. 19, — cu multă probabilitate din a doua jumătate a secolului al II-lea.

[14] D. M. Pippidi, în CRAI, 1964; id. Studii Clasice, VI, 1964, p. 103 urm.

[15] Mai sus p. 156 şi n. 8.

[16] Col. I, r. 26, grupul de litere ΣΕΤΚΕΛΕΙ ar putea ascunde un nume trac pe care nu l-am ştiut recunoaşte; tot acolo, r. 50, patronimicul Δατειζει (de la un nominativ Δατειζεις: G. Mihailov, *La langue des inscriptions grecques en Bulgarie*, Sofia, 1943, p. 120) ne îndeamnă spre o presupunere asemănătoare, măcar că terminaţia — ΜΟΣ a numelui fiului pare mai curînd greacă. Situaţie identică şi în r. 51 al col. a II-a, unde Δωτοῦς ar putea fi un nume elenic derivat din rădăcina *δω- (astfel Bechtel, *Personennamen*, p. 148, urmat de L. Zgusta, *Die Personennamen griech. Städte der nördl. Schwarzmeerküste*, Praha, 1955, p. 375, 967 a). Trebuie observat însă că, la Herodot, VII, 72, o căpetenie a paflagonienilor poartă numele Δῶτος şi că în imediata apropiere a Histriei, pe un altar din Vicus Quintionis, un magistrat local se numeşte *Dotu* Zinebti (Pârvan, *Histria VII*, Bucureşti, 1923, p. 67, nr. 50). După primul editor, *Dotu* sau *Dotus* ar fi trac (cf. D. Dečev, în Linguistique Balcanique, II, 1960, p. 179), opinie neîmpărtăşită, pare-se, de I. I. Russu, din a cărui carte lipseşte (*Limba tracodacilor*, Bucureşti, 1959, p. 66—67). Faţă de patronimele de care e însoţit atît în lista noastră cît şi în inscripţia din Vicus Quintionis, caracterul băştinaş al numelui e, oricum, de luat în consideraţie.

[17] Dacă mai era nevoie, documentul pe care-l analizăm se adaugă argumentelor cu care, în mai multe rînduri, am respins afirmaţiile neîntemeiate ale lui Sc. Lambrino şi ale altora cu privire la caracterul mixt, «geto-grec», al populaţiei cetăţilor de pe litoralul dobrogean către începutul erei noastre. Cf. *Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias*, p. 73, n. 54; *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos*, p. 297, n. 47—48.

[18] Cît pot să-mi dau seama, fără un examen mai adîncit al problemei, *noi* (în sensul de atestate pentru întîia oară într-o inscripţie histriană) par a fi numele: Ἄνα (scris cu un singur N, nu cu doi, ca în cele mai multe cazuri cunoscute: Zgusta, *op. cit.*, p. 294—295; L. Robert, în N. Firatli - L. Robert, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine*, Paris, 1964, p. 138—141), Ἀνθρωπίων, Ἀπτηλας (anevoie de explicat, dar de citire sigură), Ἄττας, Ἀχιλλόδωρος, Δημόχαρις (Δημοχάρης într-un alt document histrian: *Histria IV*, 20 = SEG, I, 330, col. I, r. 56), Διοκλῆς, Θεοκλῆς, Κλυτός, Ὄσπος, Πάταικος, Πολύξενος, Πυθόδωρος (cf. Πυθίων : Dacia, II, 1925, p. 219, nr. 21, r. 11; Studii Clasice, VIII, 1966, p. 55, nr. 17, r. 3), Φιλιστίδης. Un caz interesant e al numelui Στρουθίων, timid postulat într-un decret fragmentar din sec. al II-lea (Studii Clasice, VII, 1965, p. 186, nr. 5, r. 11: cf. notele critice p. 187—188), restituit cu oarecare verosimilitate într-un vechi decret olbian de cinstire a unui cetăţean din Istros (IPE, I², 21; cf. Studii Clasice, VIII, 1966, p. 244 şi n. 59), iar acum atestat cu deplină certitudine în două locuri diferite ale listei noastre (col. I, r. 30 şi 31).

al IV-lea î.e.n. pînă la sfîrşitul dinastiei Severilor [19]. Dar identitatea nimănui nu poate fi stabilită în chip neîndoios şi încercarea de încadrare cronologică a documentului pe temeiul indicaţiilor prosopografice mi se pare, în stadiul prezent al informaţiei, dinainte sortită eşecului [20].

O întrebare pe care sîntem ţinuţi să ne-o punem, înainte de a împinge mai departe analiza noastră, e şi aceea dacă οἱ τῆς [Βορέω]ν φυλῆς εὐεργέται trebuie socotiţi ca «binefăcători *ai* tribului» sau «*din* tribul» Βορεῖς, cu alte cuvinte dacă liberalităţile sau serviciile lor vor fi fost destinate tribului propriu sau cetăţii îndeobşte. Gramatical, ambele înţelesuri sînt posibile, dar aluzia la reclădirea cetăţii şi argumentele pe care voi fi adus să le invoc înclină cumpăna spre ultima interpretare. Ne găsim deci înaintea unei liste de cetăţeni dintr-un anumit trib — indiferent de numele-i exact —, care, după o gravă pustiire a oraşului, urmată de reconstruirea lui în condiţii echivalînd cu o adevărată «a doua întemeiere», au contribuit într-un fel sau altul la ajutorarea obştii [21]. În unele cazuri, numele erau însoţite de arătarea daniei în monede de aur sau argint, aşa cum vedem că se întîmplă la Callatis către anul 200 î.e.n., cu prilejul înălţării unui templu lui Dionysos [22]; alteori totul se reducea la indicarea scopului şi la înşirarea binefăcătorilor, cum e cazul — la Histria chiar, către jumătatea secolului al II-lea e.n., — cu subscriitorii la construcţia unei grote mitriace [23].

În documentul pe care-l comentez, numele nu-s însoţite de titluri, nici de arătarea serviciilor aduse. E deci cu neputinţă să se spună după ce criterii s-a făcut înşirarea, cu excepţia amănuntului că membrii aceleiaşi familii — uşor de

[19] Un releveu complet al inscripţiilor locale unde apar cele mai multe din numele «binefăcătorilor» ar ocupa prea mult loc, fără multă utilitate. Mă mulţumesc deci să notez, renunţînd la alte deslușiri, antroponimele din lista noastră cel puţin o dată menţionate într-un document histrian (Ἀπατούριος, Ἀπελλᾶς, Ἀπολλονίδης, Ἀπολλώνιος, Ἀριστοκράτης, Ἀριστόλαος, Ἀριστόνεικος, Ἀρτεμίδωρος, Ἀρχέλαος, Διοσκουρίδης Θεόφιλος, Κλειτοφῶν, Λυσίμαχος, Μένισκος, Μήνις, Νεικήρατος, Νουμήνιος, Ξενοχάρης, Παπίας, Φίλιππος, Χρύσιππος), precizînd că parte din ele se citesc în lista fruntaşilor gerusiei din anul 138 (*Histria*, *IV*, 20 = SEG, I, 330), iar altele în cataloagele publicate de I. I. Russu, SCIV, IX, 1958, p. 39 urm. şi D. M. Pippidi, *Histria*, I (Bucureşti, 1954), p. 548 urm., 559 urm.; SCIV, VI, 1955, p. 61 urm.; Studii Clasice, IV, 1962, p. 292; VII, 1965, p. 301; VIII, 1966, p. 54, nr. 17, 55, nr. 19, 57, nr. 20.

[20] Nici un nume *întreg* din listă (nume individual + patronim) nu se întîlneşte în aceleaşi condiţii într-un document cunoscut, fie şi dintr-o altă vreme. Ca o simplă ipoteză, cu neputinţă de controlat, se poate presupune că lacuna din col. I, r. 39, ar ascunde un [Πολέμ]ων Νουμηνίου ai cărui coborîtori — alternativ numiţi Πολέμων şi Νουμήνιος — ar fi continuat spiţa pînă în zilele lui Hadrian, cînd, printre fruntaşii gerusiei, întîlnim depotrivă un Νουμήνιος Πολέμωνος şi un Πολέμων Νουμηνίου τοῦ Νουμηνίου, poate din aceeaşi familie (*Histria*, *IV*, 20 = SEG, I, 330, col. I, r. 39 şi 93).

[21] Deşi lucrul nu e spus anume, presupunerea cea mai firească e că dărnicia «binefăcătorilor» va fi sprijinit refacerea oraşului sau a unor monumente publice, cum se vede în multe locuri din lumea greacă, deseori menţionate în inscripţii. Cf., în culegerea întocmită de F. G. Maier, *Griechische Mauerbauinschriften*, I (Heidelberg, 1959), documentele cu numerele 17 (Atena), 31 (Melitaia), 32 (Troizen), 36 (Megalopolis), 38 (Ioulis), 55 (Thasos), 83—84 (Olbia). Din punctul de vedere al modului de redactare, apropierea cea mai mare de lista noastră o prezintă un lung *album* din Chios (J. Vanseveren, Rev. Phil., XI, 1937, p. 321, nr. 4 = Maier, *op. cit.*, nr. 52) a cărui intitulaţie explică limpede rostul şi însemnătatea daniei fiecărui subscriitor: Οἵδε βουλόμενοι διὰ παντὸς ἐλευθέραν καὶ αὐτόνομον τὴν πατρίδα διαμένειν κατὰ τὴν ἑαυτῶν προαίρεσιν ὑπέσχοντο δωρεὰν χρήματα καὶ ἔδοκαν εἰς τὴν ὀχύρωσιν τῶν [τ]ειχῶν ἑαυτῶν τὸ ψήφισμα κτλ.

[22] Dacia, I, 1924, p. 126—144 şi 317—324 = Rev. arch., XXI, 1925, (I), p. 258—271.

[23] Dacia, II, 1925, p. 218, nr. 21.

recunoscut după patronimic — sînt grupaţi împreună: fraţi cu fraţi, mai rar soţi şi soaţe [24]. Prezenţa femeilor printre bărbaţi e o particularitate cu atît mai vrednică de reţinut cu cît e mai rară, înainte de epoca romană. Alături de alte consideraţii de care va fi vorba, ea ne va ajuta să dăm documentului o încadrare cronologică corectă.

Ajungem astfel la ceea ce constituie aspectul principal al cercetării întreprinse: situarea în timp a inscripţiei şi, pe această cale, la stabilirea împrejurărilor istorice de care se leagă. În această privinţă sînt de luat în consideraţie felurite criterii pe care le voi evoca pe rînd, începînd cu cel paleografic.

Firește, anevoinţa de a data o inscripţie după forma literelor mi-i cunoscută, şi tot aşa precauţiile de care trebuie să fie însoţită orice încercare în această direcţie. E limpede că analiza conţinutului trebuie să precumpănească în raport cu simpla înfăţişare a scrisului, ale cărui particularităţi într-o anumită perioadă şi într-un caz izolat pot lesne să ne înşele. Nu-i mai puţin adevărat totuşi că, atunci cînd între impresia lăsată de examenul paleografic şi rezultatul criticii interne există o indiscutabilă concordanţă; cînd, de asemeni, ne stau la îndemînă pentru comparaţie inscripţii *datate*, cu ajutorul cărora riscul de amăgire se reduce simţitor, încercarea de datare poate fi întreprinsă cu încredere, iar ceea ce în alte condiţii n-ar fi decît o prezumţie, într-un asemenea caz se apropie de certitudine.

Se întîmplă însă că tocmai aceasta e situaţia în care ne găsim faţă de inscripţia noastră, pe care analiza internă, informaţii de natură istoriografică şi caracteristicile scrisului concordă s-o atribuie aceleiaşi perioade. Ca să încep cu aspectul paleografic al problemei, mi se pare neîndoios că o comparaţie cu unele documente din a doua jumătate a secolului I î.e.n. şi din prima jumătate a secolului I e.n. duce inevitabil la concluzia că lista binefăcătorilor a fost săpată între aceleaşi limite de timp, cu alte cuvinte *către începutul erei noastre*.

E uşor de văzut, bunăoară, că multe din litere (cu excepţia celor rotunde) îşi au extremităţile îngroşate, în timp ce altele — ca *alpha*, *delta*, *epsilon*, *my*, *sigma* — oferă privirii un aspect «înflorit», rezultat al faptului că hastele lor verticale sau oblice, precum şi barele orizontale, se prelungesc dincolo de punctele de intersecţie într-un chip care, în evoluţia alfabetului histrian, nu se întîlneşte decît la documentele din această perioadă [25]. Tot aşa, e uşor de văzut că *omega* din lista noastră e identic cu cel din decretul pentru Aristagoras, ori din fragmentul atribuit de Pârvan (şi de Wilhelm) primei jumătăţi a secolului I e.n. [26], în timp ce bara frîntă a lui *alpha*, prelungită printr-o liniuţă pînă la nivelul inferior al literei, se regăseşte în inscripţia de pe baza statuii lui Nerva editată în 1961 [27]. În sfîrşit, — observaţie poate şi mai concludentă decît potrivirile de amănunt, — o privire fie şi superficială asupra întregului grup de inscripţii aduse în discuţie dezvăluie că distribuţia slovelor în cuvinte e în toate aceeaşi, că aspectul «pătrat» al literelor se regăseşte în fiecare din ele şi că, într-un cuvînt, între documentele aci confruntate există o similitudine ce nu înşală.

Către aceeaşi încadrare cronologică duc, de altă parte, şi unele fapte de limbă, în ciuda împrejurării că într-un simplu *album*, ca acel pe care-l comentăm, ase-

[24] Mai sus p. 157 şi n. 10.

[25] Cf., în *Contribuţii la istoria veche a României*², p. 283 şi pl. 12—13, discuţia cu privire la particularităţile scrisului din decretul pentru Aristagoras.

[26] *Histria VII*, p. 23, nr. 16 (cu pl. V 1 şi desenul lui D. Pecurariu).

[27] SCIV, XII, 1961, p. 25—34 = *Contribuţii la istoria veche a României*², p. 338 urm.

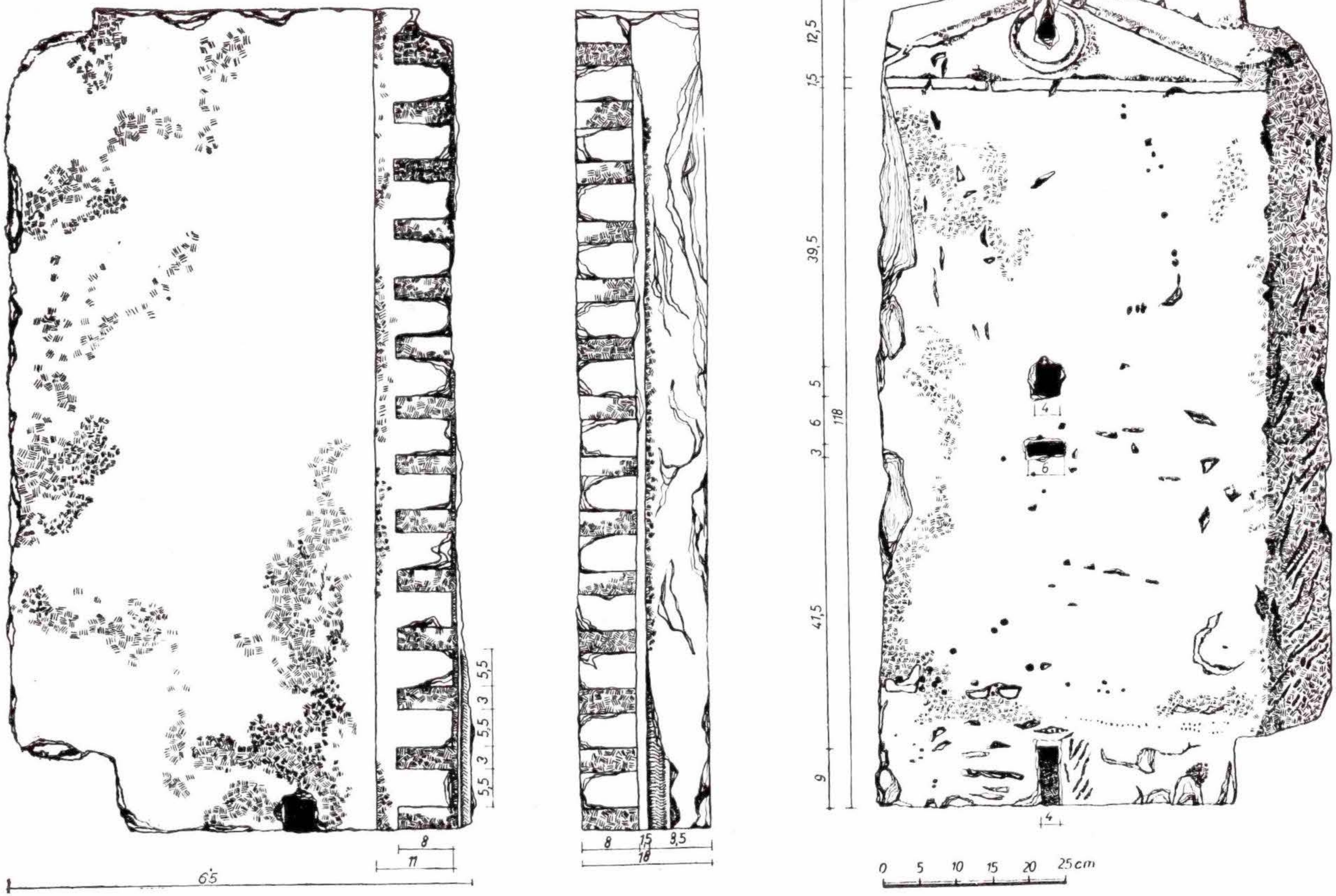


Fig. 1. «Steļa binefăcătorilor»: cele două fețe și profilul blocului folosit pentru inscripție (Muz. Histria, inv. 395).

Fig. 2. Stela «binefăcătorilor», ansamblu (Muz. Histria, inv. nr. 396).

Fig. 3. Stela «binefăcătorilor», detaliu. Intitulația și partea superioară a col. I—II.

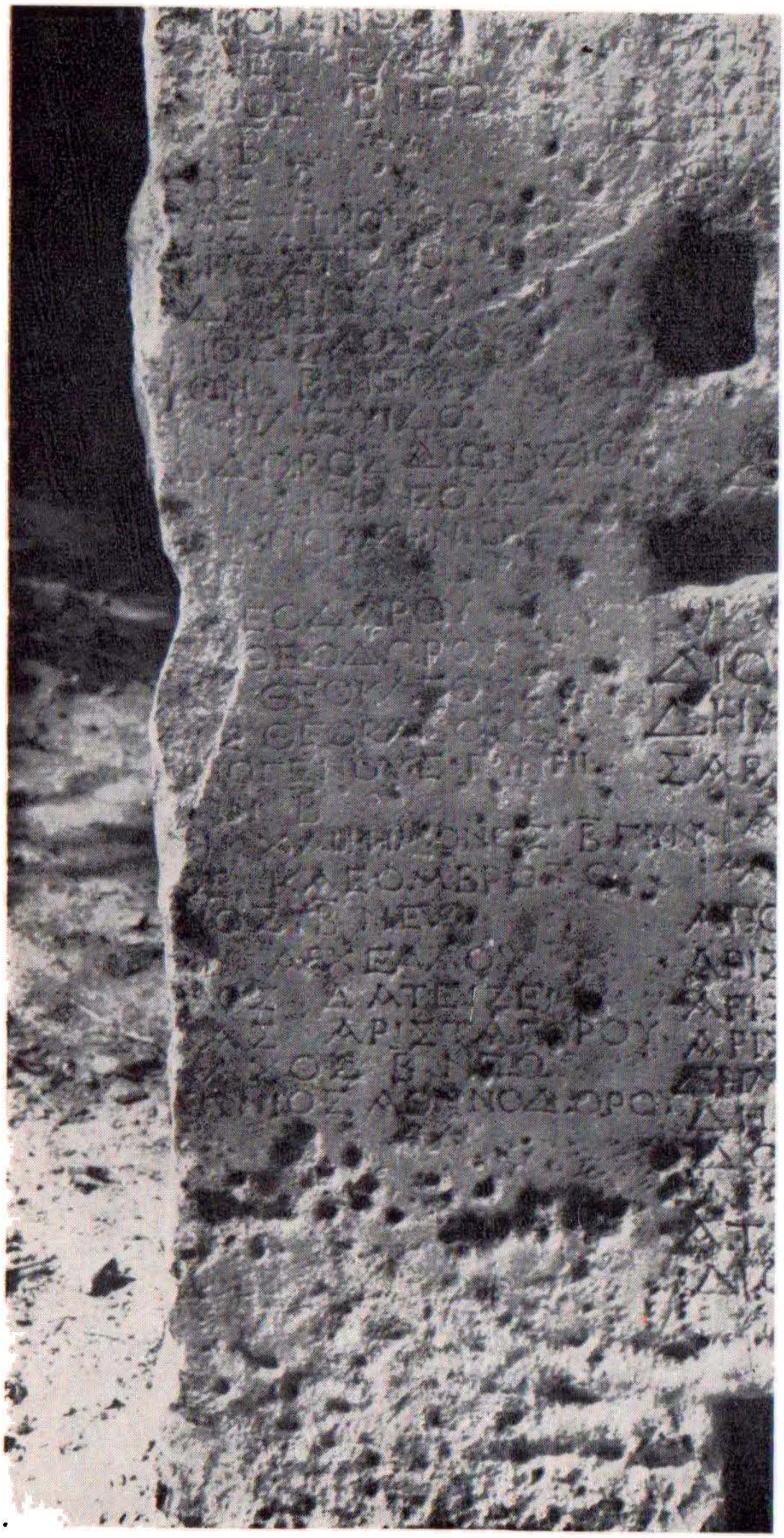


Fig. 4. Stela „binefăcătorilor". Partea centrală şi inferioară a col. I.

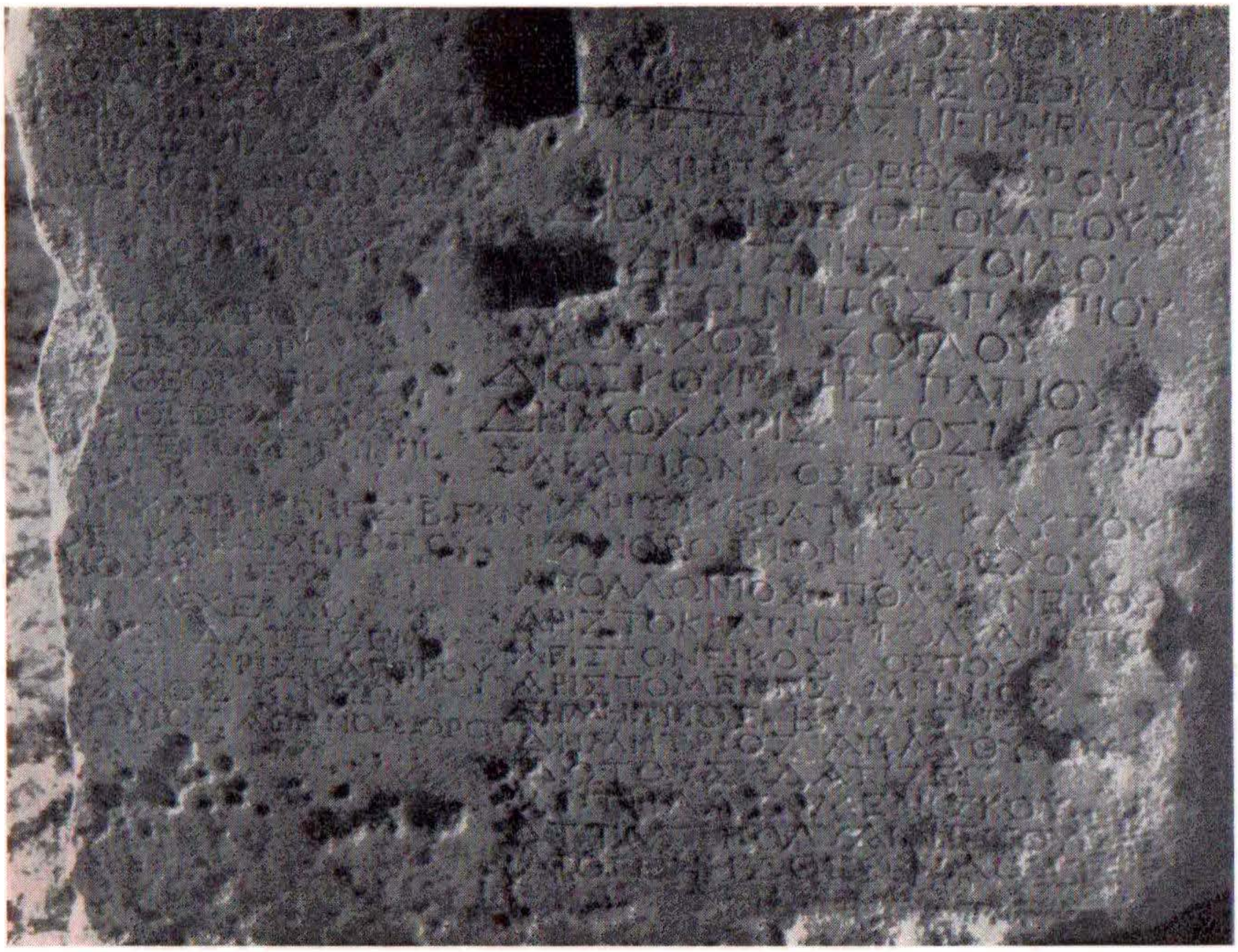


Fig. 5. Stela «binefăcătorilor», detaliu. Partea inferioară a col. I—II.

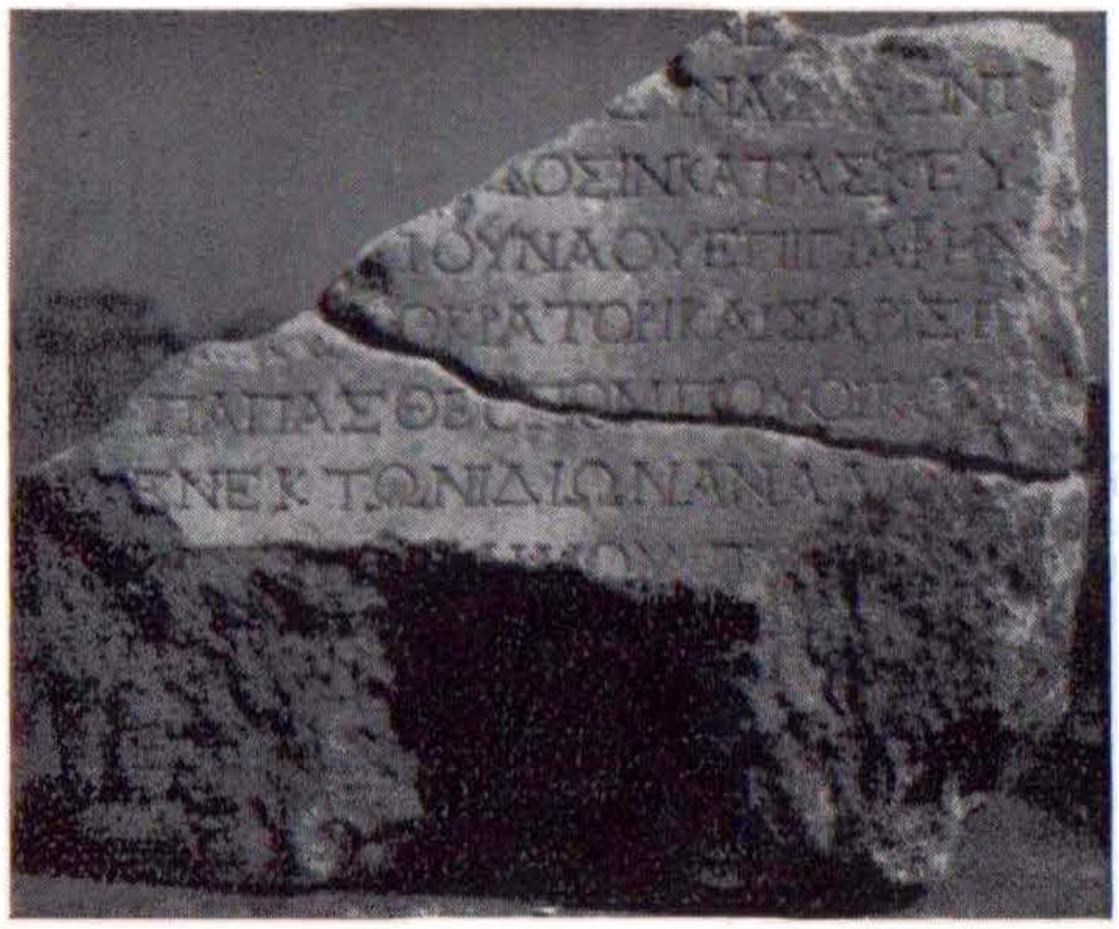


Fig. 6. Fragment dintr-o inscripție histriană menționînd templul închinat lui August încă în viață (Muz. Histria, inv. nr. 114).

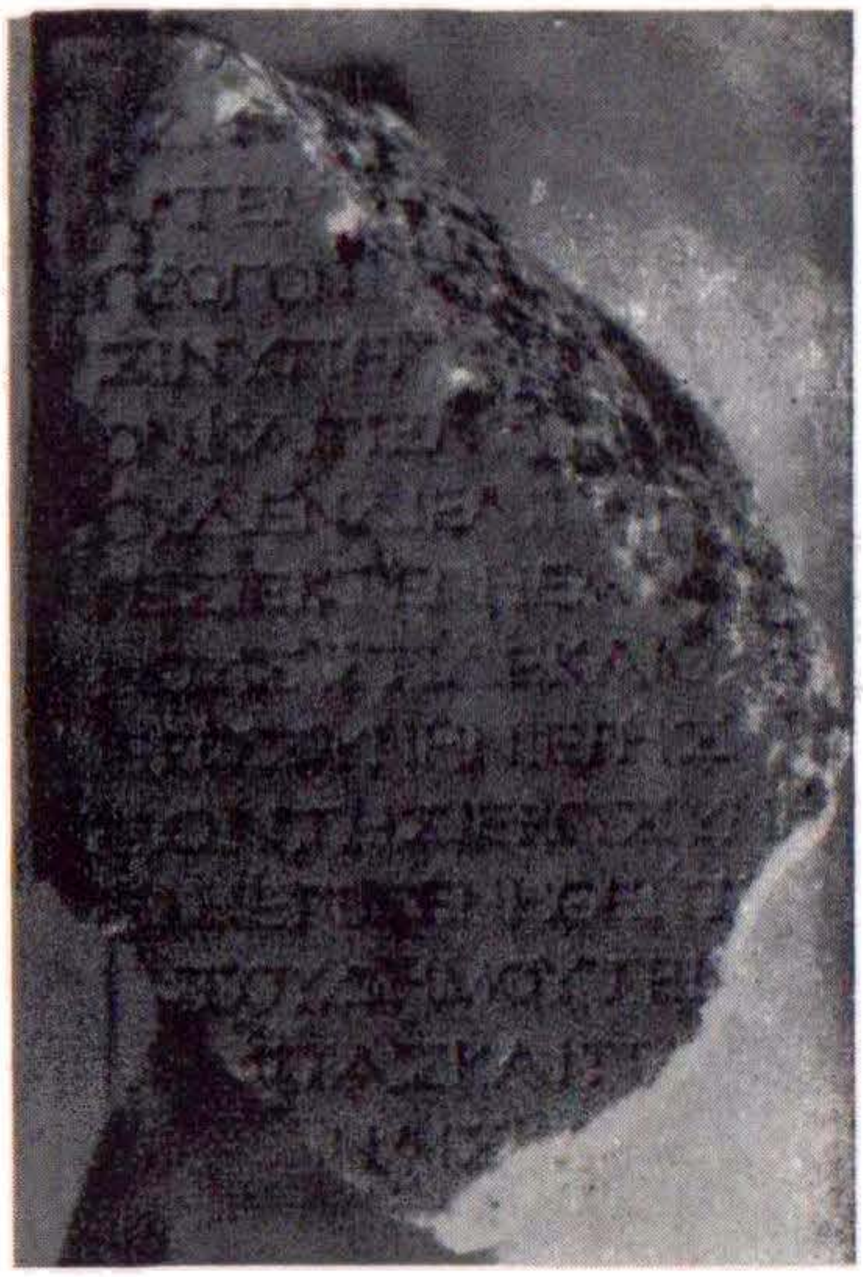


Fig. 7. Fragment dintr-un decret histrian din sec. I e.n. (Muz. Histria, inv. nr. 116).

Fig. 8. Buza unei statui a împăratului Nerva (Muz. Histria. inv. nr. 312).

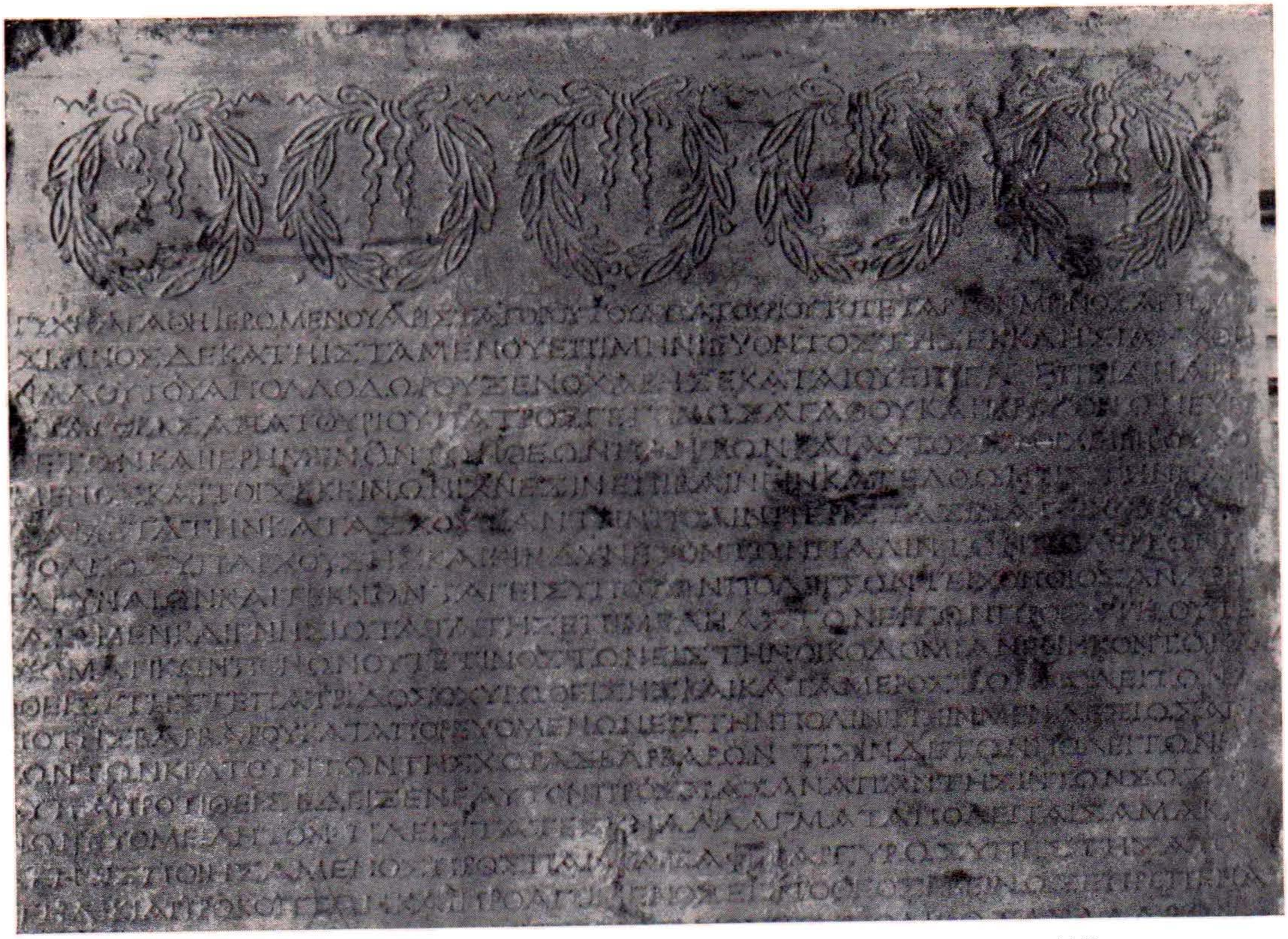


Fig. 9. Fragment din decretul pentru Aristagoras al lui Apaturios (MNA, L 907).

menea observaţii sînt mai anevoioase decît într-un text «legat». E vorba, în primul rînd, de ezitarea — caracteristică epocii de sfîrşit a elenismului — în notarea lui ἰῶτα ἀνεκφώνητον, care, în rîndul 1 al textului, într-o formulă consacrată ca Τύχῃ ἀγαθῇι, e subscris în primul cuvînt şi adscris în cel de-al doilea; e vorba, de asemeni, de alternarea ι/ει în cîteva nume caracteristice: Ἀριστόνεικος în loc de Ἀριστόνικος, Δατειζει (genitiv al tracului Δατειζεις) scris uneori Δατιζει, Νεικήρατος pentru Νικήρατος. Cum am avut prilejul s-o scriu altădată, această fluctuaţie fonetică e în realitate mai veche, în sensul că în documente din alte locuri se înregistrează mai de timpuriu: nu se generalizează însă decît spre sfîrşitul epocii elenistice, iar în textele epigrafice histriene nu apare decît cu începere din secolul I î.e.n. [28].

Paleografic şi lingvistic, inscripţia se situează deci la sfîrşitul erei păgîne, şi mai precis în anii următori expansiunii getice spre Marea Neagră. Vijelioasa revărsare de forţe care avea să facă din Burebista mai-marele ţinuturilor de la Dunărea-de-jos, stăpîn necontestat al «pămînturilor de dincolo şi de dincoace de fluviu» (cum se exprimă un document contemporan din Dionysopolis [29]), pare să se fi petrecut începînd din 55 î.e.n., cînd prezenţa geţilor e semnalată la Olbia. O serie de campanii fulgerătoare îi poartă pînă la Apollonia, pe coasta tracă, pentru ca în 48 î.e.n., în ajunul bătăliei de la Pharsalus, să-l vedem pe «cel dintîi şi mai mare dintre regii Traciei» (cu cuvintele aceluiaşi izvor) gata să intervină în războiul care sfîşia Roma şi oferindu-şi alianţa lui Pompeius, în schimbul unor avantaje pe care nu le putem decît întrevedea.

Nesocotind celelalte aspecte ale acţiunii lui Burebista şi restrîngîndu-ne la atitudinea lui faţă de cetăţile greceşti de pe coastele de nord şi de vest ale Mării Negre, pare neîndoios că — în cele mai multe cazuri — luarea lor în stăpînire s-a făcut cu forţa: cîte au încercat să reziste au fost luate cu asalt, unele au fost distruse total sau parţial, toate şi-au văzut locuitorii împrăştiaţi şi pămînturile prădate. Rarele izvoare istoriografice privitoare la acest important episod din istoria Pontului Stîng pun în lumină strălucirea regelui, despre care Strabon ne asigură că, «trecînd Dunărea fără frică, pustia Tracia pînă la hotarele Macedoniei» (διαβαίνων ἀδεῶς τὸν Ἴστρον καὶ τὴν Θράκην λεηλατῶν μέχρι Μακεδονίας [30]), în timp ce Dion Chrysostomul, pomenind cucerirea Olbiei de geţi, arată că în aceeaşi împrejurare *au fost luate şi celelalte oraşe greceşti pînă la Apollonia:* εἷλον δὲ καὶ ταύτην Γέται καὶ τὰς ἄλλας τὰς ἐν τοῖς ἀριστεροῖς τοῦ Πόντου μέχρι Ἀπολλωνίας [31].

Ştirile celor doi autori sînt precizate şi întărite de indicaţiile izvoarelor locale — epigrafice şi arheologice. Dacă o inscripţie fragmentară din Mesambria ne-a păstrat numele a trei *strategi* ilustraţi «în timpul războiului împotriva regelui Bure-

---

[28] *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 277—282, cu literatura citată în note.

[29] *Syll.*[3], 762 (= IGB, I, 13), r. 24—26.

[30] Strabon, *Geogr.*, VII, 3, 11; Dion, *Or.*, XXXVI, 4 urm. Despre importanţa cu totul excepţională a acestui din urmă text pentru istoria Olbiei la sfîrşitul sec. I e.n., vezi K. Treu, *Zur Borysthenitica des Dion Chrysostomos*, în *Griechische Städte u. einheimische Völker des Schwarzmeergebietes*, Berlin, 1961, p. 137—154.

[31] Dion Chrysostomul, *Or.*, XXXVI, 4, după care evenimentul s-ar fi petrecut ... οὐ πρὸ πλειόνων ἢ πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ἐτῶν, altfel spus către mijlocul secolului I î.e.n., cum e îndeobşte admis din zilele lui Mommsen, *Röm. Geschichte*, V, p. 285, n. 1. O recentă afirmaţie a lui G. Marenghi (*Arriano, Periplo del Ponto Eussino*, Napoli, 1958, p. 21), care situează atacul geţilor «poco avanti il 100 d.C.», nu-i altceva decît o inadvertenţă, cum am avut prilejul s-o arăt în Athenaeum, XXXVI, 1958, p. 268.

bista »[32] (στρατηγήσαντες [ἐν τῶι πρὸς Γετῶν βασιλέα] Βυρεβίσταν πολέμωι), fără alte amănunte cu privire la soarta oraşului; dacă din Odessos dispunem de o listă de preoţi (eponimi?) întocmită «după întoarcerea din bejenie» (μετὰ τὴν κάθοδον: aluzie evidentă la risipirea locuitorilor prilejuită de atacul geţilor[33]), importantul document care e decretul în cinstea lui Aristagoras fiul lui Apaturios ne oferă asupra împrejurărilor cuceririi Histriei informaţii preţioase. «Întrucît Aristagoras al lui Apaturios, — citim în expunerea de motive,[34] — coborîtor dintr-un părinte de seamă şi din strămoşi binefăcători ai obştii,... năzuind să le urmeze pilda şi să calce pe urmele lor, *la întoarcerea în patrie, după nenorocirea abătută asupra oraşului, cînd cetatea era fără ziduri*, iar locuitorii se găseau din nou în primejdie împreună cu nevestele şi copiii, însărcinat de locuitori cu construcţia zidurilor, a luat asupră-şi cu bărbăţie şi devotament întreaga supraveghere a lucrărilor, fără să se sustragă ostenelilor trupeşti, nici vreuneia din celelalte griji legate de opera de reclădire; iar *după ce patria a fost din nou întărită* şi, unul cîte unul, *cetăţenii au prins să revină în oraş de pe meleaguri duşmane*, cîte o dată negociind cu iscusinţă cu barbarii ce stăpîneau ţinutul, alteori punînd la dispoziţia cetăţenilor sumele necesare pentru răscumpărare, s-a arătat săritor la toate nevoile celor mîntuiţi, acordînd nu numai alor noştri dar şi străinilor (domiciliaţi în Histria -NB) împrumuturi numeroase şi purtîndu-se cu toţi în chipul cel mai dezinteresat...».

Alte particularităţi ale textului pot fi aci lăsate la o parte. Ceea ce e de reţinut — în ciuda limbajului învăluit la care a recurs redactorul şi care se explică prin împrejurările schimbate în care a fost votat decretul — e, înainte de toate, gravitatea primejdiei abătute asupra cetăţii, amploarea «nenorocirii» la care face aluzie textul. Din acest punct de vedere, trebuie spus că în literatura mai veche semnificaţia inscripţiei lui Aristagoras a fost nesocotită nu numai prin aceea că, în pofida sigurelor indicii paleografice şi lingvistice, s-a încercat să se atribuie documentului o dată arbitrară, — secolul al II-lea î.e.n.[35], — dar şi în măsura în care obscurele aluzii ale textului au fost înţelese atenuat, ocolindu-se, ca să zic aşa, evidenţa că în frazele meşteşugite se vorbeşte de o cucerire brutală, însoţită de distrugeri a căror amploare abia dacă putea fi bănuită.

În această ordine de idei, amintesc în treacăt afirmaţia lui Patsch după care, pînă în zilele lui Aristagoras, «timp de cinci sute de ani de viaţă istorică», Histria ar fi fost lipsită de un zid de înconjur[36], ori interpretarea lui Behrendt Pick potrivit căreia aluzia la «întoarcerea» lui Aristagoras în patrie, care se citeşte în rîndul 6 al textului, ar privi revenirea personajului dintr-o călătorie de afaceri sau de agrement[37]. În primul caz, cercetările arheologice s-au însărcinat să facă dovada că în epoca elenistică Histria era apărată de o incintă ale cărei resturi impunătoare au fost scoase la iveală în campaniile 1950—1954[38]; în cel de-al

[32] IGB, I, 323.
[33] IGB, I, 46.
[34] *Syll.*[3], 708, r. 3—17.
[35] În această privinţă, vezi discuţia din *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 270 urm.
[36] *Beiträge zur Völkerkunde von Südosteuropa*, V 1 (Akad. Wien, Sitzber. phil-hist. Klasse, 214. Bd., 1. Abhdl.), Wien, 1932, p. 25: «Auffallend ist, dass Istros erst damals, nach fünfhundertjährigem Bestande eine Stadtmauer erhielt... Es wird sich also bis dahin auf eine andere Weise für geschützt gehalten haben».
[37] *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, I, 1 (Berlin, 1898), p. 144, n. 2.
[38] Raportul de ansamblu asupra acestor descoperiri a fost publicat de C. Preda şi A. Doicescu, în *Histria II*, p. 297—334: *Zidul de apărare din epoca elenistică*.

doilea, simpla considerare a înţelesului lui κατέρχομαι în inscripţii şi la prozatorii atici arată limpede că e vorba de o *întoarcere din bejenie sau din exil*, accepţie întru totul potrivită cu contextul nu numai literal, dar şi istoric al decretului, cum rezultă limpede din compararea purtării histrienilor cu a locuitorilor altor cetăţi pontice, în împrejurări similare. Se ştie, într-adevăr, că la Olbia, în zilele lui Protogenes, în faţa ameninţării celţilor, locuitorii erau pe punctul de a părăsi oraşul, poate pentru totdeauna: πολλῶν ἐχόντων ἀθύμως καὶ παρασκευασμένων ἐγλείπειν τὴμ πόλιν[39]; se ştie, de asemeni (am avut prilejul s-o amintesc mai sus), că la Odessos o inscripţie contemporană cu Burebista menţionează întoarcerea locuitorilor din locurile unde-şi căutaseră adăpost în faţa ameninţării geţilor; se ştie, în sfîrşit, că, încă în secolul al III-lea e.n., o inscripţie din Apollonia gravată... μετὰ τὴν ἔκπτοσιν, ne lasă să înţelegem că, după împrejurări tulburi cărora avuseseră să le facă faţă, locuitorii cetăţii de pe coasta tracă păstrau amintirea «dărîmării» sau «părăsirii» oraşului (ambele accepţii sînt posibile şi atestate), urmată de o reconstrucţie din temelii, din iniţiativa sau sub controlul cuiva care se mîndreşte de a fi reclădit oraşul, împodobindu-l şi cu unele monumente importante:...κτίσας τὴν πόλιν... καὶ ἐπισκευάσας τὸ τρίπυλον καὶ τὴν βᾶριν[40].

Dacă, după evocarea fugară a acestor situaţii, oglindite în documente care din punctul de vedere al conţinutului şi al exprimării prezintă analogii frapante cu decretul în cinstea lui Aristagoras, revenim la examenul acestuia, e limpede că aluzia la «întoarcerea» în patrie a binefăcătorului nu ne va mai înşela, nici activitatea neobosită desfăşurată de el în ajutorul patriei strîmtorate: refacerea incintei ne apare ca o primă măsură recomandată de gravitatea situaţiei, iar regruparea locuitorilor împrăştiaţi (inclusiv răscumpărarea celor căzuţi în robie), ca o condiţie indispensabilă a reluării în Histria a unui minimum de activitate, în aşteptarea normalizării mai mult sau mai puţin depline a vieţii, la care se face o aluzie discretă în rîndurile 37—38 ale decretului: «şi astfel s-a întîmplat ca oraşul să ajungă iarăşi la bună stare şi cetăţenii să se mîntuiască: (ἐφ' οἷς συνέβη τήν τε πόλιν εὐσταθεῖν καὶ το[ὺ]ς πολείτας σῴ[ζ]εσθαι).

Aci, ca şi în restul textului, exprimarea vagă şi termenii generali folosiţi de redactorul documentului au putut crea confuzii. Era nevoie de date noi pentru ca pustiirea suferită de oraş să ne apară în toată tragica-i amploare şi pentru ca să înţelegem că — în ochii contemporanilor, poate şi a urmaşilor lor apropiaţi — prăpădul pricinuit de geţi apărea pînă-ntr-atît de grav încît reîntronarea în Histria a unei vieţi normale putea fi considerată ca o «a doua întemeiere a cetăţii».

Dacă-i aşa, ne putem întreba cu drept cuvînt cum de nu ni s-au păstrat şi alte urme sau dovezi ale grelei încercări, cum de cercetările prelungite timp de jumătate de veac n-au ajuns să ne dezvăluie împrejurarea că, la fel cu Olbia (despre care Dion Chrysostomul ne asigură că în trecutul ei mai fusese cucerită, dar *niciodată ca în zilele lui Burebista*[41]), cetatea de pe ţărmul lacului Sinoe a cunoscut la jumătatea secolului I î.e.n. catastrofa cea mai pustiitoare abătută pînă atunci asupra ei?

În realitate, asemenea indicii există şi sînt mai mulţi ani de cînd — încercînd a le încadra într-o viziune de ansamblu a istoriei Histriei către începutul erei

[39] IPE. I², 32 B, r. 12—13.

[40] IGB. I, 400.

[41] *Or.*, XXXVI, 4: ... ἀεὶ μὲν πολεμεῖται (Olbia), πολλάκις δὲ καὶ ἑάλω, τὴν δὲ τελευταίαν καὶ μεγίστην οὐ πρὸ πλειόνων ἢ πεντήκοντα καὶ ἑκατὸν ἐτῶν (cf. mai sus n. 30).

noastre — am fost adus să scriu, referindu-mă la constatări făcute în săpăturile din Zona sacră: «...în secolul al III-lea (dacă nu chiar la sfîrşitul secolului al IV-lea) monumentele mai vechi din această parte a oraşului au fost supuse unei distrugeri sistematice, locul lor fiind luat de o nouă serie de zidiri de cult, din care cel puţin una a fost identificată şi datată cu precizie. La rîndu-i, templul Marelui Zeu şi cîte alte clădiri din aceeaşi perioadă vor mai fi zăcînd ascunse în partea încă neexplorată a incintei sacre arată a fi fost distruse de un incendiu ale cărui urme sînt vizibile pe întreaga suprafaţă cercetată şi care, după observaţii verificate cu grijă, *pare să fi avut loc către jumătatea secolului I î.e.n.*». Şi mai departe: «de bună seamă, ipoteza unui accident nu poate fi a priori exclusă, trebuie chiar socotită mai firească decît altele, în general vorbind. Totuşi, ţinînd seamă de faptul că nu-i vorba de un monument izolat ci de un complex urbanistic, şi că atunci cînd viaţa reîncepe în acest loc — aproximativ un veac mai tîrziu — destinaţia întregii arii se schimbă, pe ruinele edificiilor sacre ridicîndu-se modeste locuinţe particulare, se impune concluzia că la data incendiului oraşul a avut de suferit una din acele distrugeri a căror amintire e păstrată de tradiţia istoriografică şi ale căror urme sînt vizibile în mai multe locuri din straturile adînci ale ruinelor. *La Histria însă, în secolul I î.e.n., o catastrofă de asemenea proporţii n-a putut fi pricinuită decît de geţi, de unde concluzia că în cursul campaniilor ce aveau să-i aducă stăpînirea cetăţilor pontice, Burebista n-a lăsat să-i scape vechea colonie milesiană, în ciuda împrejurării că evenimentul nu e lămurit consemnat în vreun izvor*»[42].

Observaţiile stratigrafice la care m-am referit nu-s de altfel singurele dovezi în sprijinul ipotezei astfel formulate. Indicaţii ca ale lui Strabon, care, cercetînd aşezările de pe ţărmul de vest al Mării Negre, în primii ani ai erei noastre, numeşte Histria «orăşel» (πολίχνιον), în opoziţie cu Callatis, calificată drept «oraş» (πόλις), afirmaţiile răspicate ale unor guvernatori ai Moesiei de la mijlocul secolului I, în scrisori adresate autorităţilor histriene, prin care se recunoaşte «slăbiciunea» (ἀσθένια) cetăţii şi se caută mijloacele de a-i veni în ajutor[43]; împrejurarea deseori semnalată, dar niciodată explicată, că săpăturile de pînă acum n-au scos la iveală nici un monument din secolul I e.n. şi numai foarte rare inscripţii din perioada dintre August şi Traian: toate aceste mărturii care vorbesc de ruină şi dezolare şi a căror convergenţă nu poate fi întîmplătoare, nu se lămuresc decît în lumina presupunerii că Histria trebuie să fi suferit o catastrofă de mari proporţii, care, pricinuind cetăţii pierderi grele de bunuri şi de oameni, privînd-o pentru un timp de folosinţa teritoriului rural şi stingherind-o în exerciţiul activităţilor ei productive, i-a întrerupt pentru o vreme dezvoltarea firească.

Astfel stînd lucrurile, mi se pare evident că de o «înflorire a Histriei sub protecţia regilor daci», către începutul erei noastre, poate fi vorba tot atît de puţin ca de «împăcarea» cetăţii «cu Burebista», postulată de Pârvan în aceeaşi împrejurare[44]. Mărturiile pe care le-am citat arată contrariul, şi impresia desprinsă din ele e întărită de documentul pe care-l comentăm, al cărui covîrşitor interes e de a dovedi fără putinţă de tăgadă, în primul rînd, că la mijlocul secolului I î.e.n.

[42] *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 219—220; *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos*, p. 286—287.

[43] *Histria IV*, nr. 16 (= SEG, I, 329 = *Epigraphische Beiträge*, p. 136—137), rîndurile 19—22, 32—35, 45—47.

[44] *Dacia. Civ. străvechi din reg. carpato-danubiene*, Buc., 1957, p. 86 şi 106.

Histria a trecut printr-o primejdie de moarte, în al doilea rînd, că în amintirea contemporanilor fatala încercare a fost resimţită ca o *cezură în istoria cetăţii*, ca o «a doua întemeiere» după cea din secolul al VII-lea.

Cît timp se va fi păstrat vie această amintire, cu alte cuvinte pînă către ce vreme histrienii au continuat să vorbească de o δευτέρα κτίσις, în inscripţii publice sau particulare, e o întrebare pe care nu m-aş încumeta s-o formulez, dacă n-am dispune în această privinţă de un document semnificativ, faimosul *album* al fruntaşilor gerusiei din zilele lui Hadrian[45]. În intitulaţia acestei lungi liste de nume citim (cum e îndeobşte ştiut, dar cum se cade să amintesc): γερουσίας φιλότειμοι οἱ μετὰ τὴν δευτέραν κτίσιν, — cuvinte pe care Vasile Pârvan şi, după el, toţi cîţi s-au ocupat de această importantă instituţie, le-au interpretat ca referindu-se la *a doua întemeiere a gerusiei*. «Membrii gerusiei sînt caracterizaţi ca aparţinînd toţi epocii a doua de existenţă a acestui colegiu» — citim în comentariul primului editor[46]. Şi, în continuarea cuvintelor reproduse: «Această a doua fundaţie a gerusiei din Histria nu poate fi mult mai veche ca data inscripţiei, căci în acest caz arătarea fundării colegiului n-ar mai avea nici un rost; dimpotrivă gerusia de la Histria, dizolvată din cauza vitregiei timpurilor, e reîntemeiată foarte probabil sub auspiciile chiar ale lui Hadrian şi lista gerusiaştilor, tocmai cu acest prilej alcătuită, e caracterizată în chip lăudabil prin menţiunea că nu mai e vorba de gerusia cea veche, depreciată, ci de cea din nou fundată, serios reorganizată...».

În stadiul de atunci al documentării, raţionamentul apărea impecabil şi aceasta explică pentru ce, într-un recent studiu despre gerusiile din Histria şi Callatis, ocupîndu-mă în treacăt de data constituirii lor, mă raliam opiniei după care — asemenea altor întocmiri de acest tip din Orientul grec — ar fi fost întemeiate la scurtă vreme după instalarea în Dobrogea a stăpînirii romane[47]. Totodată, în lipsa oricărui temei de a suspecta o interpretare devenită tradiţională, mă făceam ecoul punctului de vedere potrivit căruia gerusia histriană ar fi suferit în zilele lui Hadrian o reformă radicală. Iată însă că descoperirea inscripţiei pe care-o comentez vine să pună sub semnul îndoielii aceste încheieri, — dacă nu în ce priveşte gerusia din Callatis, a cărei dată poate fi considerată mai departe mulţumitor stabilită, cel puţin în ce priveşte gerusia histriană, în legătură cu care se pune întrebarea dacă aluzia la o δευτέρα κτίσις în intitulaţia marelui *album* publicat de Pârvan se referă la *a doua întemeiere a acestei asociaţii*, sau la *a doua întemeiere a cetăţii*? — Fără să putem pretinde în această privinţă la o certitudine absolută, socot că ultima interpretare se apropie mai mult de adevăr, dacă se ţine seamă de faptul că deprinderea de a vorbi de reclădirea oraşului, după catastrofa pricinuită de geţi, ca de «a doua întemeiere a cetăţii» e dovedită cu prisosinţă de documentul al cărui cuprins îl analizăm.

Alte aspecte ale importantului text pot fi astăzi trecute cu vederea. Înainte de a încheia, ţin totuşi să observ că, dacă de o restructurare a gerusiei în zilele lui Hadrian nu se mai poate vorbi, ci numai de întîmplătoarea compilare şi publicare a unei liste a fruntaşilor ei (aşa-numiţii φιλότειμοι), urmează că trebuie abandonată speranţa de a recunoaşte printre documentele histriene astăzi cunoscute un catalog fie şi fragmentar al «celei dintîi» gerusii. Textul în care, nu fără oare-

[45] *Histria IV*, nr. 20 = SEG, I, 330.
[46] *Histria IV*, p. 601–602.
[47] Studii Clasice, VIII, 1966, p. 235–240.

care uşurinţă, Pârvan credea a fi descoperit « lista primei gerusii a Histriei, înainte de reforma şi revizuirea cadrelor ei, făcută de Hadrian »[48], e, în realitate, posterior domniei acestui împărat, cum a înţeles-o mai de mult Ion Iosif Russu[49] şi cum rezultă fără putinţă de îndoială din lista de ἱερονίκαι publicată de mine în ultimul volum din Studii Clasice[50].

LA 'SECONDE FONDATION' D'ISTROS, À LA LUMIÈRE D'UN DOCUMENT NOUVEAU

RÉSUMÉ

Une découverte épigraphique faite au commencement de l'été 1966 vient de projeter une vive lumière sur un épisode de l'histoire d'Istros qui — à deux reprises déjà, au cours des dernières années — avait retenu l'attention de l'Auteur (*Epigraphische Beiträge zur Geschichte Histrias*, Berlin, 1962, p. 89—100; *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos*, Bucureşti, 1965, p. 282 suiv.). Il s'agit d'un album de grandes dimensions, gravé sur un bloc de corniche remployé, qui nous a conservé les noms de plus d'une centaine de personnes désignées dans l'intitulé du document comme des ...εὐεργέται ... μετὰ τὴν δευτέραν κτίσιν τῆς πόλεως. En publiant ce texte précieux pour l'anthroponymie et la prosopographie histriennes, et en l'accompagnant de remarques critiques, l'Éditeur s'attache à souligner l'intérêt de l'information selon laquelle, à un certain moment de son histoire, Istros aurait subi de la part d'ennemis inconnus une destruction suivie d'une reconstruction considérée par ses habitants comme une véritable « seconde fondation » de la ville.

L'examen attentif de ce problème conduit l'Auteur aux conclusions suivantes:

1° paléographiquement et linguistiquement l'album accuse de nombreux traits communs avec des inscriptions d'Istros datant de la période qui va de la moitié du I^er^ siècle *avant* à la moitié du I^er^ siècle *de* notre ère;

2° des découvertes archéologiques faites au cours des dernières années, venant préciser les rapides indications de Strabon et de Dion de Pruse (également étayées par des documents épigraphiques, dont le décret en l'honneur d'Aristagoras fils d'Apatourios: *Syll.*³, 708), nous permettent d'affirmer que vers le début de la seconde moitié du I^er^ siècle av. notre ère la ville d'Istros a subi une grave défaite, accompagnée de destructions considérables de la part des Gètes de Byrebistas;

3° le souvenir de cette épreuve est resté dans la tradition locale au moins jusqu'au II^e^ siècle, puisqu'un document du règne d'Hadrien en fait encore mention, en précisant qu'il concerne les γερουσίας φιλότειμοι μετὰ τὴν δευτέραν κτίσιν (*Histria IV*, n° 20 = SEG, I 330), paroles qu'on doit désormais interpréter non pas comme une allusion à une « seconde fondation » de la gérousie (Pârvan, Wilhelm), mais comme l'écho vivace de la catastrophe qui — vers la fin de l'ère païenne — avait contraint les Histriens à rebâtir leur ville détruite par les sujets de celui qu'une inscription contemporaine de Dionysopolis appelle... πρῶτος καὶ μέγιστος τῶν ἐπὶ Θράκης βασιλέων (*Syll.*³, 762 = IGB, I 13, 22—23).

[48] *Histria VII*, p. 41.
[49] SCIV, IX, 1958, p. 39 urm., în special p. 46.
[50] VII, 1965, p. 301—306.

DESPRE COMPUNEREA CĂRȚII A III-A A ENEIDEI

DE

G. GUȚU

Cartea a III-a a *Eneidei* este una dintre cele care se citesc mai puțin de către lectorul obișnuit. Ea este probabil aceea de care Vergilius era mai nemulțumit și asupra căreia ar fi revenit, dacă și-ar fi putut termina opera. Pe de altă parte, comparația cu glorioasele cărți a II-a, a IV-a și a VI-a, ca să mă refer numai la cîmturile odiseice ale epopeii, face și mai aspră aprecierea asupra acestei cărți. În schimb, nu este alta care să fi atras în mai mare măsură pe cercetătorii care s-au ocupat de cronologia redactării *Eneidei*, a locului pe care îl ocupă această carte în procesul de creație al întregii epopei, în așa măsură încît problema a devenit, cel puțin pînă la o anumită vreme, un cîmp de discuție fără sfîrșit. Cu cît a fost mai studiată, cu atît numărul ipotezelor a crescut și posibilitatea unei rezolvări satisfăcătoare pare mai îndepărtată. E de înțeles astfel rezerva lui Luigi Castiglioni, care, într-un studiu privitor la cartea a III-a, spunea: « Sia lungi da me la tentazione di venire all'astruso problema sul posto che spetta a questo libro nella composizione del poema »[1].

Aș fi urmat bucuros exemplul vestitului filolog, dacă în analiza acestor diferite ipoteze n-aș fi observat că mai toate tezele se bazează pe argumente interne, scoase din comparația cărții a III-a cu restul operei lui Vergilius: incongruențe între diferitele pasaje ale *Eneidei*, mai ales în comparație cu cartea I și a II-a, reluări de teme în alte cărți, repetări de grupuri de versuri sau de versuri,versuri necomplete etc. Fără a neglija rezultatele criticii interne, mi se pare că pe acest teren atît de frămîntat nu s-ar putea ajunge la un rezultat care să se impună mai mult, dacă nu se face apel într-o măsură mai mare la date externe, la evenimente istorice al căror ecou se poate descoperi, oricît de prelucrată poetic ar fi materia lor, în cartea a III-a, dacă nu se observă consonanța atmosferei acestei cărți cu atmosfera politică, moral-religioasă și literară a vremii în care cu mai multă probabilitate acest cînt a fost compus. Se citează adesea informația lui Donatus privitoare la felul de a lucra al lui Vergilius: *Aeneida prosa prius oratione formatam digestamque in XII libros particulatim componere instituit, prout liberet quidque et nihil in ordinem arripiens. Ac ne quid impetum moraretur, quaedam*

[1] Luigi Castiglioni, *Il terzo libro dell'Eneide*, în *Studi virgiliani*, vol. II, 1932, p. 63.

StCl, IX, 1967, p. 167—180, București

imperfecta remisit, alia leuissimis uerbis ueluti fulsit, quae per iocum pro tibicinibus interponi aiebat ad sustinendum opus, donec solidae columnae aduenirent[2]. Această informație, sprijinită pe numeroase observații ale criticii interne, este sursa celor mai variate combinații în fixarea ordinii probabile a cărților *Eneidei*. Cît de variate sînt ipotezele, mai ales cele privitoare la primele șase cărți, se poate vedea, pînă la 1935, la Schanz-Hosius, unde scepticismul asupra rezolvării problemei se exprimă lămurit[3]. Ca probă se înșiruie cele mai cunoscute teze, numeroase și imposibil de conciliat. O trecere în revistă a lor făcuse și Dra Guillemin în *L'originalité de Virgile* »[4]. L. A. Constans în a sa *L'Enéide de Virgile*[5], căutînd să pună oarecare ordine în acest labirint de opinii și simplificînd lucrurile, reducea aceste teze privitoare la cartea a III-a la trei și anume: teza după care aceasta a fost prima carte redactată de Vergilius — este teza susținută mai ales de H. I. Karsten[6], Carlo Pascal[7], R. Sabbadini[8], A. Cartault[9] și alții, teză emisă prima dată de F. Conrads în *Quaestiones Virgilianae*, Trier, 1863; teza după care ea a fost scrisă cel puțin după cartea a VIII-a, care și-a găsit în Richard Heinze[10] apărătorul cel mai de prestigiu, și în fine părerea sa, a lui Constans, care ne apare ca o reacție împotriva excesului critic, dar care și-a găsit cei mai puțini partizani, că aceste teze sînt inutile și că nu e nevoie nici de ipoteza unei redacții prealabile și nici de aceea a unei redacții posterioare.

Menținem, pentru disciplina discuției, această simplificare a lui Constans. Cum nu este posibil a intra în dedalul argumentației fiecărui cercetător, socotim util să înfățișăm schematic cuprinsul cărții a treia și o dată cu aceasta să ilustrăm argumentele în favoarea tezei pe care o adoptăm.

Cartea a III-a alcătuiește, așa cum ni se prezintă acum, împreună cu cartea a II-a o unitate, căci amîndouă ne apar ca povestirea nenorocirilor troienilor și a rătăcirilor lor pe mare, provocate de viclenia grecilor. Cartea I se încheie astfel (v. 753—755):

> Immo age, et a prima dic, hospes, origine nobis
> insidias, inquit, Danaum casusque tuorum
> erroresque tuos.

Dacă liber II cuprindea *casus Troianorum*, cartea a III-a cuprinde *errores Troianorum*. Ea este cartea rătăcirilor pe mare timp de 7 ani — nu ne ocupăm aici de calculul timpului folosit, care a iscat atîta discuție — de la dărîmarea Troiei pînă la sosirea în Sicilia, la Drepanum, după care troienii vor fi aruncați

---

[2] Donatus, *Vita* (23).

[3] Martin Schanz-Carl Hosius, *Geschichte der röm. Lit.*, Zweiter Teil, p. 58 subcapitolul *Die Reihenfolge der Ausarbeitung:* « Die Untersuchung ist in einen krausen Wirrwarr der Meinungen ohne rechtes Resultat ausgelaufen. Es handelt sich besonders um die ersten sechs Bücher, und hier zumal um das dritte Buch, das bald an die erste Stelle,...bald an die letzte verlegt wird ».

[4] A. M. Guillemin, *L'originalité de Virgile*, Étude sur la méthode littéraire antique, Paris, 1931, capitolul *La critique et la chronologie de la composition.*

[5] L. A. Constans, *L'Enéide de Virgile*, étude et analyse, Paris, 1938, p. 109 sqq.

[6] H. I. Karsten, *De Aeneidos libro tertio*, Hermes, 1904.

[7] Carlo Pascal, *Scritti varii di letteratura latina*, 1920, studiul: *La composizione del libro III dell'Eneide.*

[8] R. Sabbadini, ediția la Aeneis 1926.

[9] A. Cartault, *L'art de Virgile dans l'Enéide*, Paris, 1926.

[10] R. Heinze, *Vergils epische Technik*, Leipzig, 1928.

de furtună pe țărmul african. Vergilius avea din punct de vedere poetic o sarcină fără seamăn de grea: să condenseze aceste rătăciri într-o singură carte — la Homer povestirea rătăcirilor lui Ulise se desfășoară în 4 cărți (IX—XII) —, să dea un cu totul alt sens acestor rătăciri, care la Vergilius nu au caracterul fabulos al rătăcirilor lui Ulise la cicloni, lotofagi, Circe etc., nu sînt o *narratio mirabilis* în care admirăm neașteptatul aventurii și ingeniozitatea unui erou, ci eroismul moral al unor năpăstuiți de soartă ce-și caută o nouă patrie și-și urmăresc țelul cu sentimentul adînc al unei misiuni ce depășește destinul personal, să găsească un mijloc de gradare a interesului de la popas la popas, în sfîrșit, contopind legenda cu sensul evenimentelor pe care poetul le trăia, să dea epocii sale semnificația unor destine mărețe care se împlineau și să întruchipeze într-o figură exemplară (Aeneas) valorile politic-morale și religioase, care, în concepția sa, biruiau adversitățile și dădeau temei misiunii, istorice și totodată supratemporale, a Romei. Astfel concepută, printre primele șase cărți ale *Eneidei* nu este alta în care efortul către originalitate să se fi luptat cu atît de mari dificultăți. Nu este de mirare dacă, la începutul compunerii epopeii, Vergilius privea întreprinderea sa aproape ca un act de nebunie. Răspunzîndu-i lui Augustus, aflat în Spania, în războiul cu cantabrii, care-i cerea — ne spune Macrobius [11] — să-i trimită acolo o ὑπογραφή sau un colon din *Eneida*, poetul zice: *ego uero frequentes a te litteras accipio...; de Aenea quidem meo, si mehercle dignum auribus haberem tuis, libenter mitterem. Sed tanta inchoata res est, ut paene uilio mentis tantum opus ingressus mihi uidear.*

În construcția cărții se pot deosebi două părți: prima, cea mai lungă (v. 1—505), s-ar putea numi «dezvăluirile destinului»; a doua (v. 506—718): «alte minunate întîmplări ale călătoriei pe mare». În prima parte, rătăcirile servesc spre a aduce, prin profețiile lui Apolo, care apare de fiecare dată fie direct, fie indirect, ca zeul unic sub tutela căruia se desfășoară călătoria, din ce în ce mai multe lămuriri asupra noii patrii destinate troienilor. Deși în cartea a II-a, v. 619—620 Venus, mama lui Aeneas, îi spunea:

> Eripe, nate, fugam finemque impone labori:
> *Nusquam abero* et tutum patrio te limine sistam

iar în cartea I, 380 și 382:

> Italiam quaero patriam...
> *Matre dea monstrante uiam...*

aici ea, *Aeneadum genitrix*, nu este la nici o nevoie invocată și nici un zeu nu apare cu rol activ în afară de Apolo. Despre dușmănia dintre Venus și Iuno, care în liber II dezlănțuise furtuna pe mare și aruncase pe troieni pe malurile Libiei, aici nici o urmă. Dar, ca să repet cuvintele lui Karsten privitoare la Iuno: *Haec eius maligna uoluntas, quae adnuntiatur in prooemio libri I et pertinet usque ad XII 822 sqq., ubi tandem cedit certa condicione... praecipuum est rerum momentum per omnes libros praeter III* [12].

Sînt în această primă parte a cărții șase popasuri și cinci prevestiri. Singurul popas care nu are nici o motivare internă și nu e însoțit de nici o prevestire, căci rostul său era altul, este cel de la Actium, omagiu pe care Vergilius îl aducea

[11] Macrobius, *Saturn.*, I, 24, 11.
[12] Karsten, *op. cit.*, p. 276.

victoriei lui Octavianus din septembrie a. 31 asupra lui Antonius și a Cleopatrei. Dar asupra acestuia vom reveni.

Primul popas este la Aenos în Tracia, localitate la gurile rîului Hebru, unde troienii ridică orașul Aeneadae, după numele lui Aeneas. Acesta, încercînd să rupă de pe o movilă o ramură de corn, ca să acopere altarul ridicat în cinstea zeilor, picuri de sînge negru se scurg din mlădița smulsă, mînjind pămîntul. Alte încercări, și un glas se aude din apropiere. Este glasul lui Polydorus, fiul lui Priam, care, trimis odinioară, împreună cu aurul tatălui său, pe lîngă regele Lycurgus, pe acea vreme prieten al troienilor, fusese ucis de acesta, după ce-i furase aurul (III, 56—57: *...quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames!*), și îngropat fără onorurile cuvenite mortului. Doborît sub o «holdă de săgeți», acestea înverziseră însă în ramuri ascuțite din trupul celui ucis. Troienii părăsesc repede, după ce fac onorurile înmormîntării lui Polydorus, acest pămînt pîngărit de crimă. Deși faptul are o izbitoare asemănare cu ceea ce i se întîmplase lui Sychaeus, soțul Didonei, în prezența căruia se făcea povestirea, din partea lui Pygmalion, fratele ei (I, 340—359), nu aflăm aici nici o aluzie la răsunetul pe care asemănarea nelegiuirii o putea avea asupra reginei. De altminteri, în tot liber III nu găsim nici o amintire a Didonei, nici măcar în rîndurile de încheiere ale cîntului, deși povestirea începuse, la cererea ei, cu rînduri de cavalerească deferență (II, 10: *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros...*), argument nu fără importanță, pentru teza anteriorității cărții a III-a față de a II-a, putînd servi, împreună cu altele, la sprijinirea ipotezei, de care nu ne ocupăm aci, că episodul «Aeneas la Cartagina» (iubirea Didonei) din liber IV, cel puțin, nu se delinease în concepția poetului.

Al doilea popas (III, 73—120) este cel de la Delos *(sacra tellus)*, insula consacrată lui Apolo, *pius Arquitenens*, care apare prima dată în această carte ca îndrumătorul unic al troienilor și va apărea în toate împrejurările din liber III cu acest rol. În cartea a VIII-a, cu care epitetul *(Arquitenens)* se pune în relație, în bucata de aparat, lucrată cu artă consumată, a scutului lui Aeneas, apare nu numai Apolo (v. 704: *Actius haec cernens arcum intendebat Apollo desuper*), ci și Mars, Neptunus, Venus, Minerva, Dirae, Discordia, Bellona, iar Caesar este acum Augustus — cartea este deci redactată după a. 27 — în versurile 678—679:

> Hinc Augustus agens Italos in proelia Caesar,
> cum patribus populoque, Penatibus et magnis Dis

care pregnează prin însăși ordinea cuvintelor (*Augustus... Caesar*, la fine de vers) și prin al doilea vers spondaic — vers preluat altminteri din liber III, 12, modificat în prima lui parte *(Cum sociis natoque, Penatibus et magnis Dis)* dar reprodus aidoma în a doua lui parte și urmărind același efect — măreția învingătorului de la Actium. Aci, troienii sînt primiți de către regele Anius, totodată preot al lui Apolo (III, 80: *rex Anius, rex idem hominum Phoebique sacerdos*) și prieten al lui Anchises. Aeneas se duce la templul zeului și-l imploră să arate troienilor calea de urmat și locul așezării. Muntele din jur se cutremură, un glas se aude: Apolo prevestește că pămîntul din care se trage neamul troian îi va primi din nou la sînul lui (III, 96 *antiquam exquirite matrem*). Totodată prevestește misiunea hegemoniei universale a neamului ieșit din Aeneas, a romanilor (III, 97—98):

> Hic domus Aeneae cunctis dominabitur oris
> et nati natorum et qui nascentur ab illis.

Să observăm tonul de fervoare patriotică, care, pe lîngă rolul nu numai predominant, dar exclusiv, atribuit lui Apolo, apare în mod izbitor ca o trăsătură caracteristică în această carte. La finele cărții a II-a însă, deci în cursul aceleiași povestiri desfășurate la ospățul Didonei, Creusa apărîndu-i lui Aeneas, îi destăinuise care va fi sfîrșitul căutărilor, pe care acum Aeneas nu-l cunoștea (II, 780—784):

> Longa tibi exsilia et uastum maris aequor arandum:
> et terram Hesperiam uenies, ubi Lydius arua
> inter opima uirum leni fluit agmine Thybris.
> Illic res laetae regnumque et regia coniux
> parta tibi; lacrimas dilectae pelle Creusae.

Explicațiile date de Heinze și de Constans asupra acestei profeții: o revelație de care Aeneas va fi uitat, zice Constans [13]; Aeneas știe că țelul este Hesperia, dar nu știe unde este aceasta, precum nu știe unde este acel Tibru lidian, zice Heinze [14], și de asemenea și Constans, nu par satisfăcătoare. Între cartea a II-a și a III-a, precum atîția cercetători au arătat, și vom arăta la timp contradicțiile, nu este succesiune de redactare. O observație în treacăt, fiindcă ne găsim la acest fragment, care arată că liber III el însuși a fost lucrat în etape diferite, este că în partea I a cărții (v. 124) Delosul este numit și Ortygia *(Linquimus Ortygiae portus pelagoque uolamus)*, iar în partea a II-a a ei (v. 692—694) Ortygia este o insulă în golful Syracusei, în fața promontoriului Plemurium:

> Sicanio praetenta sinu iacet insula contra
> Plemurium undosum (nomen dixere priores
> Ortygiam),

ceea ce n-ar fi fost posibil într-o redactare cursivă a cărții, chiar dacă două locuri ar fi purtat același nume.

Al treilea popas este în insula Creta (v. 118—189): Anchises înțelesese că aceasta este vatra neamului troian. El aduce jertfe zeilor, pregătindu-și plecarea din Delos — să se observe tonul adresării directe față de Apolo (v. 118—120: *Sic fatus, meritos aris mactauit honores, / taurum Neptuno, taurum tibi, pulcher Apollo*) — și ajungînd cu bine înalță o cetate *(Pergameam urbem)*, dar aici — loc blestemat — o molimă pustia totul. Anchises sfătuiește pe Aeneas să se reîntoarcă la Delos și să ceară ajutorul zeului, dar Penații îi apar în vis și, din porunca lui Apolo, care preîntîmpină călătoria, prezic lui Aeneas același destin măreț pe care soarta i-l rezervă (III, 158—160):

> Idem uenturos tollemus in astra nepotes
> imperiumque urbi dabimus. Tu moenia magnis
> magna para...

în versuri însuflețite de sentimentul măreției Romei. Acum profeția este mai precisă: este vorba de ținutul pe care grecii îl numesc Hesperia, iar urmașii l-au numit Italia,

[13] L. A. Constans, *op. cit.*, p. 116.
[14] R. Heinze, *op. cit.*, p. 87.

de asemenea caracterizat prin epitete de rezonanță patriotică (III, 163—166)[15].

Est locus, Hesperiam Grai cognomine dicunt,
terra antiqua, potens armis atque ubere glaebae
Oenotri coluere uiri; nunc fama minores
Italiam dixisse, ducis de nomine, gentem.

grup de versuri care apar, fără schimbare, și în liber I, 530—533. O observație: Aeneas nu-și amintește nici acum, cînd se rostește numele Hesperiei, de prezicerea făcută de Creusa (liber II); în schimb, Anchises își aduce aminte că asemenea încercări îi fuseseră prezise de Casandra (III, v. 184—185), dar cine putea, adaugă el, să pună temei pe o profeție făcută de aceasta?

Înainte de al IV-lea popas, mijloc de variere, Vergilius descrie o furtună pe mare de trei zile și trei nopți (III, v. 192—208), care nici pe departe nu poate suporta comparație cu furtuna din liber I, v. 80—123. Poetul făcea aici doar prima încercare. Acolo fragmentul atinge prin forța dramatică a expunerii, prin mișcarea sentimentelor, rezultată din desperarea oamenilor în fața stihiilor dezlănțuite, prin particularizarea situațiilor și prin concretețea elementelor descrierii, orchestrate într-un spațiu larg (43 versuri) spre același efect, limitele perfecțiunii.

Aci (liber III), o descriere exterioară neadîncită, fără participarea omului, desfășurîndu-se pe un spațiu restrîns (16 versuri), dintre care primele 4 (III, 192—195) se reiau cu neînsemnate schimbări și la începutul cărții a V-a:

III, 192—195:

Postquam altum tenuere rates, nec iam amplius undae
apparent terrae, caelum undique et undique pontus,
tum mihi caeruleus supra caput adstitit imber
noctem hiememque ferens et inhorruit unda tenebris.

V, 8—13:

Ut pelagus tenuere rates, nec iam amplius ulla
occurrit tellus, maria undique et undique caelum
olli caeruleus supra caput adstitit imber
noctem hiememque ferens et inhorruit unda tenebris,

ultimul (III, 208): *Annixi torquent spumas et caerula uerrunt* e reluat neschimbat în IV, 583, al șaselea (III, 197) ... *iaclamur gurgite uasto* amintește prin sfîrșitul lui pe I, 118 (... *nantes in gurgite uasto*), finelui de vers din III, 198 (... *nox humida caelo*) îi răspunde, în aceeași poziție, versul II, 8: *nox humida caelum*, finele de vers III, 199 *(abruptis nubibus ignis)* este un ecou din Lucretius II, 214 *(abrupti nubibus ignis)*. Precum vedem, o descriere numai schițată, pe care Vergilius a folosit-o apoi în realizările mai fericite ca expresie, în alte locuri. Este greu să ne închipuim, dacă am admite că liber III este posterior cărții I și a II-a, că Vergilius ar fi putut relua aceeași temă, fericit tratată anterior, spre a o coborî la un nivel atît de scăzut. Însuși faptul că atîtea ecouri ale fragmentului răspund în alte locuri ne face să adoptăm părerea lui Carlo Pascal, care spunea: « Il poeta usufruiva i versi già composti, perchè gli toglieva appunto di là, onde essi erano destinati a sparire. Questo libro fu per lui

[15] Și în același timp de prestanță literar-arhaică: primul vers este imitat, ne spune Macrobius, VI, 1. 11, după Ennius: *Est locus Hesperiam quam mortales perhibebant.*

come un gran serbatoio, cui egli liberamente attingeva, perchè tutto il libro era destinato ad essere profondamente modificato »[16].

Al patrulea popas (III, 209—269) este într-una din insulele Strofade. Ca răzbunare pentru uciderea de către troieni a unor boi și capre, Harpiile pîngăresc — iarăși ideea pîngăririi — tot ce ating. Celaeno, *maxima Furiarum*, prevestește troienilor, ceea ce i-a poruncit Apolo (prezența permanentă a lui Apolo): troienii vor ajunge în Italia, dar nu vor întemeia un oraș pînă cînd nu vor fi siliți de foame să mănînce și mesele (III, 253—258). Profeția Celaenei pare aici o răzbunare. În realitate, ca este îmbucurătoare: cu toată foametea, troienii vor ajunge, ceea ce este esențial, în Italia. În liber VIII, 124—128 însă, ambiguitatea este rezolvată și aceeași profeție, pusă acum pe seama lui Anchises, este așezată într-un context natural și, ideea răzbunării fiind înlăturată, ea capătă un singur sens.

Al cincilea popas (III, 274—288) este cel de la Actium. Precum am mai observat, oprirea lui Aeneas la Actium nu are nici o motivare internă; ea nu este determinată de nici o rațiune alta decît de a aduce un omagiu victoriei lui Octavianus. Apare, chiar dintr-al doilea vers al fragmentului, Apolo, mai precis templul lui Apolo, ridicat acolo după victorie de Octavianus, simbol grăitor al ideologiei lui politic-religioase (III, 275: *Et formidatus nautis aperitur Apollo*). Se aduc sacrificii și se sărbătoresc, amănunt tot atît de elocvent, jocuri, aluzie la *ludi Actiaci*, instituite acolo de Octavianus îndată după victorie (III, 280: *Actiaque Iliacis celebramus litora ludis*), jocuri a căror origine este împinsă de Vergilius în trecutul legendar pînă la Aeneas. Acesta dedică templului scutul lui Abas, care, precum s-a observat, este aici un grec, pe cînd în liber I, 121, este unul dintre șefii troieni, tovarăș al lui Aeneas.

În sfîrșit, ultimul popas în partea I a cărții a III-a este cel de la Buthrotum, cel mai lung (v. 294—505) și cel mai realizat artistic dintre fragmente. Întîlnirea aici cu Andromaca și Helenus, alte victime dintre ai săi ale nefericirii Troiei, care-și găsiseră totuși o resemnată împăcare cu soarta, a dictat lui Vergilius cîteva pagini care stau alături de cele mai izbutite din întreaga *Eneidă*. Helenus, fiul lui Priam, devenit din rob al lui Pyrrhus Neoptolemus, după omorîrea acestuia, conducătorul ținutului și soț al Andromacăi, este în același timp preot al lui Apolo, un *uates, interpres diuum*, care-l conduce pe Aeneas la altarul zeului și, împlinind acolo ceremoniile, profetizează tot ce avea să i se întîmple mai important lui Aeneas, cu excepția, zice el, a ceea ce Parcele și Iuno nu-i îngăduie să fie destăinuit. Profeția cuprinde și cele două prodigii: scroafa albă cu 30 de purcei și prevestirea făcută anterior de Celaeno (mîncarea meselor). Helenus însă nu pomenește nimic despre drumul lui Aeneas de la Drepanum la Cartagina și despre furtuna pe mare (materia cîntului întîi), ci dă a înțelege că din Sicilia drumul îl va duce direct în Italia
III 439:

sic denique uictor
Trinacria fines Italos mittere relicta

Evenimentele din liber I nu se delineaseră, probabil, în mintea poetului. Nu lipsesc nici aici versuri în care se prezice măreția Romei, cea de-a doua Troie (III, 462: *Vade age et ingentem factis fer ad aethera Troiam*) și nici aluzia (III, 500—506) la un fapt istoric recent, împlinirea de către Octavian a unui destin legendar, prin întemeierea coloniei Nicopolis la Actium, ai cărui locuitori deveneau *cognati* cu

[16] Carlo Pascal, *op. cit.*, p. 177.

romanii, fiindcă aveau același strămoș *(Dardanus auctor)*; Epirul și Hesperia vor fi unite și vor avea același destin, legămînt lăsat nepoților *(manet nostros ea cura nepotes)*, pe care Octavian îl împlinea.

Analiza primei părți a cărții a III-a ne impune deocamdată cîteva constatări mai generale:

1. Prezența permanentă, semnificativ insistentă, și rolul exclusiv al lui Apolo în conducerea călătoriei pînă în Epir și absența oricărei alte divinități cu rol activ, mai ales a Venerei, în ciuda ajutorului promis, și a Iunonei, rivala ei.

2. Contradicțiile numeroase față de cartea I și a II-a, care exclud posibilitatea redactării cursive a primelor trei cărți și fac probabilă teza redactării anterioare a cărții a III-a; pe de altă parte, reluarea unor fapte și grupuri de versuri, într-o îmbinare mai fericită, în alte cărți.

3. Accentele patriotice cu care se exprimă, în ton de inspirație profetică, misiunea hegemonică a Romei, realizată prin victoria lui Octavian la Actium, împlinire a unui destin prescris de zei.

Partea a II-a a cărții cuprinde, într-un spațiu restrîns (v. 506—718) și într-un ritm neegal — cînd acumulare de locuri comune (Charybdis, Aetna, abuz de geografie mitologică și stăruința asupra unui episod fără suficientă motivare (fragmentul Achemenides)), cînd grabă ciudată și un final de carte abrupt ca sub imperiul necesității de a încheia oricum călătoria din Epir pînă la Drepanum. Apar versuri care se vor repeta și în alte cărți [17], este vizibilă lipsa de adîncime și de dramatism, care nu e pe măsura lui Vergiliu și pe care artificiul sau ecourile literare n-o pot salva. Fragmentul Achemenides, căruia în spațiul de care vorbeam — 213 versuri — îi sînt rezervate aproape 100 de versuri (v. 588—683), pe cînd moartea lui Anchises este abia semnalată de Aeneas în cinci versuri, care cuprind o exclamație retorică artificială, are o izbitoare asemănare cu fragmentul Sinon din liber II, iar în povestirea aventurii lui Ulise cu Polifem poetul urmează îndeaproape narațiunea homerică din *Odiseea*, IX, 288—293 și 371—390 pînă la decalc de expresii [18]. Lipsit de motivare și repetînd o succesiune de situații și mișcări sufletești asemănătoare în aceeași povestire (lib. II—III), este de crezut că într-o redactare definitivă Vergiliu ar fi sacrificat acest fragment inutil în avantajul episodului Sinon din liber II, acolo deplin motivat.

Care era însă tradiția legendară privitoare la călătoria pe mare a lui Aeneas pe care Vergiliu o avea la îndemînă? O găsim la Varro, *Libri rerum diuinarum II*, pe care-l citează Servius, în comentariul său la *Aen.*, I, 382, care ne spune că: *Ex quo die Troia est egressus Aeneas, Veneris cum per diem cotidie stellam uidisse, donec ad Laurentem agrum ueniret; ex quo eam non uidit ulterius.* O găsim, de astă dată direct, la Dionysius din Halicarnas [19], care, venit la Roma în anul 30 î.e.n., își alcătuia lucrarea sa în vremea șederii la Roma timp de vreo 22 de ani și o publica în anul 7 î.e.n. Cum nu e vorba aci de o cercetare proprie, ci de ceea ce autorul nostru găsea în izvoarele grecești și romane anterioare, pe care le și citează în liber I, 7 (Polybius, Timaios, Cato Maior, Fabius Maximus, Valerius Antias, Licinius Macer și alții), avem o posibilitate de comparație deosebit de semnificativă. Redăm în rezumat datele din liber I, 50 și următoarele care ne interesează: Plecînd din Troia, troienii ajung în Tracia în peninsula Pallene. Rămîn aci iarna și ridică un templu Venerei,

[17] Lista lor a întocmit-o Carlo Pascal, *op. cit.*, p. 175—176.
[18] v. Sabbadini, Apendice la comentariul cărții a III-a a *Eneidei* (ed. 1926), p. 138—139.
[19] *Antiquitates Romanae*, I, cap. 50 și urm.

pe un promontoriu. Aci lasă pe toți cei care nu puteau suporta oboselile navigației. De la Pallene troienii merg la Delos, unde domnea Anius. Apoi navighează către Cythera, unde înalță un templu Venerei. De la Cythera ajung la Zakynthos. Acolo aduc sacrificii la templul Venerei, pe care-l înălțaseră, și dau jocuri care se numesc pînă azi — zice Dionysios — jocurile lui Aeneas și ale Venerei (vezi jocurile actiace ale lui Vergiliu). De acolo ajung la Leucadia și aci înalță un templu Venerei, care se numește templul lui Venus și al lui Aeneas. Ajung apoi la Ambracia, unde domnea Ambrax, nepotul lui Heracles, și înalță și aci un templu Venerei. Se opresc la Actium: un templu e ridicat în cinstea Venerei și a marilor zei. Aeneas se duce la Dodona, spre a consulta oracolul, apoi la Buthrotum... și legenda, fără vreun relief deosebit și fără alt scop înfățișată decît acela de a explica originea lăcașurilor sfințite ale Venerei și a tradiției cinstirii ei în diferite localități, se urmează monoton.

Observăm că direcția drumului și localitățile în care Aeneas se oprește sînt, cu unele deosebiri, aproape aceleași ca și la Vergiliu, cu omiterea, fapt deosebit de semnificativ, a acelora care erau legate de cultul Venerei (Cythera, Zakynthos), sau de al altor zei (călătoria la Dodona și consultarea oracolului lui Zeus), sau a unora pe care natura poetică a povestirii le neglija. Legenda are la Dionysios în centrul ei cultul Venerei, la Vergiliu pe Apolo, care apare aici, cu rol activ însă, căci e vorba de poezie epică, aproape cu aceeași insistență cu care numele Venerei apărea la poligraful grec. Pe cînd însă la Dionysios povestirea nu urmărea alt scop decît cel amintit, Vergiliu, poet, punînd sub tutela lui Apolo în mod exclusiv întreaga călătorie, ar fi căzut în monotonie, dacă nu ar fi inventat un mijloc de gradare a interesului de la etapă la etapă. Mijlocul găsit a fost destăinuirea *treptată* a drumului de urmat și a țelului urmărit și, fiindcă artificiul risca totuși să apară prea evident prin deasa lui folosire, varierea prin alte episoade: interpretarea greșită a oracolului și poposirea în Creta, episodul Harpiilor prin poposirea în Strofade, sau întîlnirea cu Andromaca la Buthrotum. Dar acestea sînt prelucrate astfel, încît tot Apolo se impune atenției cititorului. Acest mijloc al gradării interesului, prin destăinuirea treptată a drumului de urmat, care transforma o povestire plată într-o acțiune dramatică, nu putea fi folosit decît fiindcă, în momentul redactării cărții a III-a, Aeneas nu știa nimic despre ținta fixată de zei rătăcirilor sale în căutarea unei noi patrii, adică, precum s-a observat, capătul acestora îi era necunoscut, deci profeția Creusei din liber II nu fusese încă redactată.

Dar e vorba aici numai de un artificiu literar? Cred că lucrurile au o mai adîncă semnificație: ținuturile pe care Aeneas le părăsește sînt ținuturi orientale, pîngărite de crimă și blestemate de zei: oprirea la Aenos, pîngărit prin uciderea lui Polydorus; Creta, unde bîntuie ciuma trimisă de zei; Strofadele, pîngărite de Harpii. După fiecare contagiune religioasă prin atingerea unui ținut blestemat, urmează poposirea, sub inspirația lui Apolo, într-un ținut al purificării și numai după aceasta îndrumarea mai departe a călătoriei: după Aenos în Tracia, Delosul; după Creta, intenția reîntoarcerii la Delos, preîntîmpinată însă prin Penații care apar în vis din porunca aceluiași Apolo; după Strofade, Buthrotum și cea mai amănunțită prorocire, iar înainte de aceasta Actium, cu rolul particular pe care l-am arătat. Purificarea se face sub inspirația lui Apolo, purificator și prevestitor totodată, iar la capătul călătoriei unde acești oameni năpăstuiți de nedreptăți, dar purificați prin încercări, visează și năzuiesc să ajungă: Țara de Apus, Hesperia. Sensul religios și moral-politic al acestei alternări este clar. Nu este vorba numai de un artificiu literar, ci de o intenție ce răspundea atmosferei antiorientale din preajma anului 31 î.e.n. și traducea,

cu învăluirea literară cuvenită, apolinismul lui Octavian-August și sensul politicii sale.

Încleștarea supremă în drumul spre conducerea unică punea în mișcare nu numai forțe armate uriașe, ci dădea războiului dintre Octavian și Antonius caracterul unui război între Occident și Orient, care angaja, prin propaganda politică, religioasă și literară, toate temeiurile ideale de viață romană, opuse Orientului «monstruos». Amenințarea formelor de viață politică, morală, religioasă romană este o temă curentă îndeosebi în operele literare databile între anii 31—27, etapă de patriotism și devotament fervent față de politica lui Octavian, care se încheia deocamdată cu orînduielile consfințite în ședința senatului din ianuarie 27 (acordarea titlului de Augustus, împărțirea provinciilor în imperiale și senatoriale etc.). La aceasta se adaugă fervoarea deosebită de care tocmai în acești ani se bucura cultul lui Apolo, expresia cea mai cuprinzătoare și, în același timp, simbolul cel mai clar și manifest al tendințelor ideologiei politice a lui Octavian. Apolinismul contopește toate aceste tendințe. Cultul zeului grec — *ritus Graecus* — devine simbolul patriotismului roman și invocarea lui Apolo este totdeauna un act de devotament civic pentru cauza lui Octavian. Nu este în intenția mea să insist asupra chestiunii, căci problema apolinismului augusteic a fost amănunțit studiată [20]. Cuplului hierogamic Antonius (Neos Dionysos) — Cleopatra (Isis) i se opune Apolo purificatorul (καθάρσιος). Augustus, după legenda acreditată și păstrată de Suetonius [21], este fiul lui Apolo; se zice că maică-sa ar fi adormit la o solemnitate religioasă; de ea s-a apropiat un șarpe: o pată a apărut pe trupul ei, după 10 luni s-a născut Octavius *et ob hoc Apollinus filium existimatum*. În anii 33—32 Octavian este membru al Colegiului *sacris faciundis* al lui Apolo. Îndată după lupta de la Actium, Octavian clădește acolo orașul Nicopolis, repară și lărgește templul lui Apolo de la Actium, sub protecția căruia cîștigase victoria, pe lîngă care instituie jocuri quinquenale [22] *(ludi Actiaci)*. La 9 octombrie 28, el inaugurează strălucitul templu al lui Apolo Palatinul, început deja din a. 36, după înfrîngerea lui Sextus Pompeius la Mylae, în continuarea palatului său. Pseudo-Acro, în comentariul la Horatius (Ep. I, 3), scrie că Augustus își ridicase în biblioteca palatină o statuie *habitu ac statu Apollinis*. Cultul lui Apolo nu putea să nu fie privit de către unii dintre contemporani ca un mijloc politic cu care Octavian voia să adoarmă pe naivi. Aceasta este, îmi închipui, originea legendei, pe care tot Suetonius ne-o relatează [23], despre parodierea *lectisternium*-ului celor 12 zei, în care acela parodia pe Apolo. Observația conclusivă a lui Lambrecht [24] sintetizează astfel lucrurile: «Il (Octavien) fit donc d'Apollon son dieu personnel en même temps que divinité principale d'État. Du coup ce dieu, qui avait été resté assez obscur jusqu'ici ... connût une fortune retentissante, en même temps que déclina

[20] Se impune mai ales teza lui J. Gagé: *Apollon romain, essai sur le culte d'Apollon et le développement du ritus Graecus des origines à Auguste*, Paris, 1955, în care problema apolinismului lui Octavian August este profund studiată în ultimile peste 200 de pagini ale lucrării. Cf. J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*, Paris, 1957; P. Lambrechts, *Auguste et la religion romaine*, în Latomus, 1947, p. 177—191; H. Jeanmaire, *La politique d'Antoine et de Cléopâtre*, în Rev. Arch., 1924, p. 241—261; K. Latte, *Römische Religionsgeschichte*, München, 1960.

[21] Suet., *Aug.*, 94.

[22] Dio Cassius, L, 12—13; Suet., *Aug.*, 18, 2; 96, 2.

[23] Suet., *Aug.*, 72.

[24] *Art. cit.*, p. 182.

proportionnellement la place prépondérante occupée par Jupiter dans la religion officielle ».

Dacă *regnum Apollinis* este caracteristic întregii perioade augusteice, este firesc ca fervoarea maximă s-o fi atins în momentele primejdiei supreme din a. 31 și în cei cîțiva ani următori victoriei.

Vergiliu, cel mai mare poet al epocii, este și cel care s-a făcut permanent, începînd cu *Bucolicele*, ecoul poetic cel mai imediat și mai însuflețit al politicii lui Octavian-Augustus. El nu este nici un convertit politic, care părăsea partida adversă, ca Horatius după Philippi, nici un poet angajat numai după încheierea definitivă a luptei pentru putere, după Actium, ca Propertius. Prezent la orice eveniment hotărîtor din cariera politică a lui Octavian-Augustus, el a transsubstanțiat materia istorică în poezie, chiar atunci cînd nouă ni s-ar părea mai puțin potrivit [25]. Dar nicăieri această veneratie nu se exprimă într-o viziune poetică mai îndrăzneață și mai emoționantă ca în vestitul pasaj de la începutul cărții a III-a a *Georgicelor* — templul ideal, pe care Vergiliu îl ridica lui Octavian după lupta de la Actium în ținutul cel mai drag inimii lui de poet, locul lui de baștină, « patria » lui:
Georg., III, 10

> Primus ego in patriam mecum, modo uita supersit,
> Aonio rediens deducam uertice Musas;
> Primus Idumaeas referam tibi, Mantua, palmas
> et uiridi in campo templum de marmore ponam
> propter aquam, tardis ingens ubi flexibus errat
> Mincius et tenera praetexit harundine ripas.
> In medio mihi Caesar erit, templumque tenebit.

Și în vedenia sa el, Vergiliu, este cel care aduce darurile la altare, cu fruntea încinsă de ramuri de măslin (III, 21: *Ipse, caput tonsae foliis ornatus oliuae, dona feram)*, el conduce jocurile la care participă toată Grecia, el pompa și sacrificiile, el sculptează în aur și fildeș porțile templului, veșnicind acolo victoriile lui Octavian, el așază acolo statuile de Paros — *spirantia signa* — pe toți urmașii lui Assaracus, regele Troiei, străbunul lui Anchises și Aeneas (deci al lui Octavian) și, încheind, statuia lui Apolo Cynthius, întemeietorul Troiei *(et Troiae Cynthius auctor)*, zeul protector al acestuia și al imperiului Romei. Deocamdată însă poetul trebuie să împlinească, terminînd *Georgicele, haud mollia iussa Maecenae* și să cînte *Dryadum siluas saltusque intactos.* În curînd însă — promite — va cînta luptele lui Caesar Octavian, *ardentes pugnas*, și-i va perpetua numele tot atîți ani cîți au trecut de la Tithonus (fratele lui Priam, pînă în vremea sa. Acum, repetă în *Georg.*, IV, 2—7, justificîndu-se, el cîntă altfel de bătălii, comandanți și războaie, cîntă luptele albinelor: *leuium spectacula rerum* (în comparație cu cele de la Actium) și continuă, conștient de valoarea operei pe care astfel o realiza:
Georg., IV, 6—7:

> In tenui labor; at tenuis non gloria, si quem
> numina laeua sinunt auditque uocatus Apollo.

(dar finele de vers — *auditque uocatus Apollo* — răsună în curînd, credem noi, în *Aen.*, III, 395: *aderitque uocatus Apollo).*

[25] Verg., *Egl.*, I, 6; *Georg.*, I, 40—43; I, 500—502; II, 169—172.

Avea Vergiliu mai întîi de gînd să scrie o Caesariadă, ca să răspundă pe dată înaltelor solicitări? se întreabă Will Richter în excelentul comentar al *Georgicelor*[26] — sau voia doar să amîne, pentru a găsi răgazul necesar pentru o grandioasă prelucrare poetic-epică, cu alt sens deci și alte proporții decît ale unui poem dinastic, care-l angaja pentru tot restul vieții, *modo uita supersit*, de complexitatea și măreția *Eneidei*, a cărei întreprindere, am văzut, i se părea aproape un act de nebunie? Nu o dată scriitorii epocii găsesc scuze, ca să refuze a da ascultare unor invitații înalte, care nesocoteau natura însăși a inspirației poetice. Vergiliu însuși îi răspundea lui L. Alfenus Varus *(Egl.*, VI), care comanda în a. 40 î.e.n. în Gallia Cisalpină, că talentul său nu e potrivit să-i cînte armele, că se găsesc mulți care ar putea-o face și că el trebuie să asculte ordinul lui Apolo:
Egl., VI, 6:

...namque super tibi erunt qui dicere laudes,
Vare, tuas cupiant et tristia condere bella.
Agrestem tenui meditabor harundine musam.
Non iniussa cano.

Iar versurile din *Egl.* VIII, 7—10 către Asinius Pollio nu sînt decît o delicată *recusatio*. Horatius, scuzîndu-se, îl îndrepta, după Actium, pe Vipsanius Agrippa, care-i făcea o cerere asemănătoare — căci Vergilius era considerat ca fiind cîntărețul lui Octavian — către L. Varius Rufus
(*Carm.*, I, 6):

Scriberis Vario fortis et hostium
Victor Maeonii carminis alite.

declarînd despre sine:

Imbellisque lyrae Musa potens uetat
laudes egregii Caesaris et tuas
culpa deterere ingenii.

Propertius, poet angajat, începînd cu cartea a II-a, cînd intră în cercul lui Maecenas, publicată după cei mai mulți cercetători (Plessis, M. Rothstein, Rudolf Helm, Enk) între a. 28—26, se eschivează de repetate ori cu scuza naturii talentului său modest și a genului în care scrie de obicei, nepotrivit cu marile teme epice, declarînd în III, 9 de exemplu că, de altminteri, el nu face decît să urmeze exemplul poetului Maecenas (v. 20: *Naturae sequitur semina quisque suae)*, și că nu poate îmbrățișa un subiect atît de îndrăzneț:
v. 35

Non ego uelifera tumidum mare findo carina:
Tuta sub exiguo flumine nostra mora est.

Iar în cartea a II-a, 34, v. 59 sq. în celebrul pasaj, adesea discutat, același Propertius, scuzîndu-se, afirma că gloria de a cînta ținuturile actiace ale lui Apolo și victoria navală a lui Octavian îi revine lui Vergilius, «care acum, zice el, reînvie luptele troianului Aeneas și zidurile fundate pe țărmii lavinici», terminînd cu distihul bine cunoscut:

Cedite Romani scriptores, cedite Grai:
Nescio quid maius nascitur Iliade.

[26] Vergil, *Georgica*, München, 1957, p. 261—270.

Chiar dacă Vergiliu, la început, cînd redacta «templul ideal» din *Georgice* III, va fi avut o asemenea intenție [27], el nu putea să nu vadă enorma dificultate de a da grandoare epică unor evenimente contemporane, înlănțuindu-le într-o acțiune dramatic-eroică, motivată literar și ridicată la dimensiuni de legendă. Propertius nu este, în fragmentul de mai sus, decît ecoul acestei amarnice perioade de gestație, despre care va fi aflat din cercul lui Maecenas, vreme în care Vergiliu se frămîntă să contopească legenda reînvierii Troiei cu trecutul legendar roman și cu *res Caesaris*. Nu e vorba deci de două epopei, ci de reluarea unei intenții mai vechi în alte împrejurări și de caracterul complex al *Eneidei*. Legenda troiană, pe lîngă tradiția pe care poetul o moștenea, îi era indispensabilă, fiindcă numai astfel putea să depășească materia istorică constrîngătoare, încorporînd-o într-un univers epic. Evenimentele istorice contemporane nu-și găseau deocamdată răsunetul decît în excursurile la *Georgice*, expansiuni lirice, alexandrin prelucrate, de proporții limitate, exterioare totuși temei.

Poetul însă, *cui mens diuinior atque os magna sonaturum*, nu se putea, după Actium, mulțumi cu atît; el nu putea lipsi de la rolul său, dar angajat în grandioasa sinteză a *Eneidei*, nu-l putea împlini decît aluziv, făcînd din Apolo — protectorul divin al lui Octavian, patronul victoriei supreme și simbolul ordinei noi — inspiratorul exclusiv al călătoriei lui Aeneas în cartea a III-a, ca un omagiu de toți înțeles, adus principelui și ca semn al prezenței inspirate la împlinirea unor profeții poetice de el făcute, care acum se realizau.

Cartea a III-a a *Eneidei* este, după părerea noastră, ecoul imediat al acestei atmosfere politic-religioase. Pe lîngă numeroase și grave contradicții față de cartea I și a II-a, care fac mai probabilă teza anteriorității cărții a III-a, consonanța cu această fervidă atmosferă de apolinism, de exaltare patriotică și de devotament față de Octavian ne fac să credem că acest cînt a fost scris în anii imediat următori după Actium, probabil în a. 29—28, îndată după terminarea *Georgicelor* (sau în timp ce încă mai lucra la ele, dacă se admite ipoteza unei a doua ediții a acestora în a. 27). Materia istorică, prea proaspătă, impunea lui Vergilius un artificiu elocvent ca simbol politic-religios, dar, în același timp, un ritm de lucru prea grăbit, care avea să-i creeze multe dificultăți în armonizarea amănuntelor cu întregul, asupra cărora poetul ar fi revenit, dacă temerea lui — *modo uita supersit* — nu și-ar fi găsit în anul 19 o funestă confirmare.

SUR LA COMPOSITION DU III[e] LIVRE DE L'ÉNÉIDE

RÉSUMÉ

La thèse de l'antériorité de la composition du III[e] livre de l'Énéide par rapport au I[er] et au II[e] livre compte plus de cent ans d'existence et a fait l'objet d'une riche

[27] Intenție care relua, în alte împrejurări, un vechi proiect de tinerețe, părăsit în vremea compunerii *Bucolicelor* sau mai înainte, dar care își găsise un început de realizare, acela de a scrie o epopee care lega legenda troiană de persoana lui C. Iul. Caesar, după împătritul triumf al acestuia din septembrie 46. O arată *Egl.*, VI, 3: *Cum canerem reges et proelia...* și *Catalepton*, VI *Si mihi susceptum fuerit decurrere munus...* v. Tenney Frank, *Virgilio, l'uomo e il poeta*, 1930 (versiune ital.), p. 78 și urm.

littérature. Avancée pour la première fois par F. Conrads dans *Quaestiones Virgilianae*, Trèves 1863, et soutenue par la suite par H.T. Karsten, Carlo Pascal, R. Sabbadini, A. Cartault et autres, elle s'est surtout appuyée sur des arguments de critique interne et notamment sur les nombreuses contradictions que l'on relève entre le livre III et les livres I—II, contradictions qui constituent une grave objection à la thèse de la rédaction continue des premiers trois livres. Mais quels que soient le nombre et le poids de ces arguments, ils ne paraissent pas décisifs: ils ont suscité et peuvent susciter encore différentes tentatives de justification.

L'auteur estime possible de dépasser le niveau des confrontations quasi-matérielles — qu'il utilise du reste dans la première partie de son ouvrage — et porte son attention sur le rôle politique, religieux et littéraire d'Apollon dans le III^e^ livre par rapport à l'apollinisme d'Octavien — tel qu'il apparaît dans les études de Gagé, de J. Bayet, de P. Lambrechts, de K. Latte, de H. Jeanmaire, etc. — dont le culte atteint son point culminant au cours des années qui font suite à la bataille d'Actium. Il situe la composition du III^e^ livre dans l'atmosphère de patriotisme fervent et d'anti-orientalisme de cette période, en insistant sur le rôle exclusif d'Apollon en tant que divinité protectrice d'Énée (ainsi que d'Octave) lors de ses « pérégrinations » racontées dans la première partie du livre III (v. 1—505) par l'omission de manière significative de toute mention de Vénus, qui est la divinité conductrice chez Denys d'Halicarnasse, I, 50 et chez Varron (Servius, à l'Aen. I, 382), ainsi que de toute autre dieu (même de Zeus, présent dans le récit de Denys d'Halicarnasse). Il faut souligner également les accents patriotiques, le ton d'inspiration prophétique dont Virgile exalte, dans ce livre, la mision d'hégémonie de Rome réalisée par la victoire remportée par Octave à Actium. La succession, dans le récit des pérégrinations, des fragments où il est question de souillure (contractée en touchant un lieu maudit) et de purification (par Apollon καθάρσιος et par l'abandon des régions orientales) ne constitue pas un simple procédé littéraire en vue de la variation, mais correspond à toute l'atmosphère et à la propagande idéologique et politique de ces années, durant lesquelles l'Orient était présenté comme quelque chose de monstrueux. La monotonie du procédé, les défauts de composition visibles, plus marqués dans ce livre que dans le reste de l'œuvre, la reprise dans d'autres livres de certains vers ou groupes de vers, enfin les contradictions par rapport aux livres I et II, tout mène à la conclusion que le livre III a été rédigé le premier et qu'il reflète autant l'atmosphère des années immédiatement consécutives à Actium (mais antérieures au 27 janvier, date à laquelle Octave devient Auguste, v. III, 12 et VIII, 678—679), que les difficultés inhérentes au commencement de la composition de la grande épopée.

ASPECTE ALE COLONIZĂRII ŞI ROMANIZĂRII ÎN DACIA ŞI SCYTHIA ÎN LUMINA UNOR INSCRIPŢII DIN MUZEE BUCUREŞTENE

DE

EM. POPESCU

Marele învăţat şi neobosit cercetător al antichităţilor romane, Th. Mommsen, a cutreierat, în secolul trecut, şi pămîntul vechii Dacii, de unde a cules numeroase informaţii şi documente privind stăpînirea romană în ultima şi cea mai greu cucerită provincie de către imperiu la Dunăre. Ceea ce l-a îndemnat, în primul rînd, pe Mommsen să vină în aceste locuri au fost inscripţiile. Într-adevăr, în vederea publicării volumului III din *Corpus Inscriptionum Latinarum*, Mommsen avea nevoie de documentele din Dacia, numeroase şi importante, şi despre care pînă la el nu relataseră decît amatori de antichităţi sau entuziaşti. O deplasare în provincia Dacia, pentru un examen autoptic al documentelor, era deci necesară. Numai că munca pe care avea s-o depună Mommsen nu era de loc uşoară. Documentele se aflau risipite prin sate şi prin parcurile sau locurile virane ale oraşelor. Puţine doar erau adunate de cîte un colecţionar, şi încă şi mai rare cele transportate în muzee. Unele inscripţii erau utilizate ca material de construcţie în garduri, temelii de case, ziduri de clădiri publice. Studierea integrală a acestor documente a fost deci grea, uneori chiar imposibilă. Laturi sau părţi întregi din monumente nu puteau fi văzute din cauza aşezării lor în ziduri.

Cu toată această stare de lucruri, Th. Mommsen a căutat monumentele, le-a citit şi le-a dat lectura cea mai plauzibilă. Dacă, în decursul timpului, unele din conjecturile sale au trebuit să fie părăsite, aceasta nu reflectă decît condiţiile nefavorabile în care era nevoit să lucreze acest gigant al ştiinţei, iar pe de altă parte, progresul neîntrerupt al studiilor istorice.

De atunci şi pînă azi soarta unor inscripţii s-a schimbat. Ele au fost scoase din zidurile în care zăceau şi adunate în muzee sau în colecţii particulare.

În cele ce urmează ne vom ocupa de trei din aceste documente, care în secolul trecut erau folosite ca material de construcţie, iar în anii din urmă au fost aduse în muzee în Bucureşti. Acestor texte, deja publicate, le vom adăuga unul inedit, descoperit în Dacia Inferior şi care, pînă la aducerea în Bucureşti, se păstra într-o colecţie particulară împreună cu un document cunoscut de Mommsen.

BCMI IX 1937 p. 181—201, Bucureşti

Am socotit utilă republicarea documentelor de care s-a ocupat Mommsen pentru motivul că la unele se pot face precizări şi observaţii în măsură să îmbogăţească stadiul cunoştinţelor noastre despre colonizarea şi romanizarea provinciilor dunărene şi în primul rînd a Daciei; în al doilea rînd, fiindcă avem azi posibilitatea să le facem cunoscute lumii ştiinţifice mai amplu decît în secolul trecut, înainte de toate prin fotografii. Fotografierea inscripţiilor nu era posibilă în secolul trecut din cauza stării lor de conservare, şi nici nu era obişnuită în felul de prezentare al culegerilor în care apăreau pentru prima dată.

Cele patru inscripţii, de care va fi vorba, au fost găsite la date diferite şi în locuri diferite. Două din ele, nr. 1 şi 4, le-am găsit în anul 1958 la gospodăria agricolă de stat din comuna Rătească (r. Roşiori de Vede)[1]; alte două, nr. 2 şi 3, în 1965, la Muzeul Tehnic de pe lîngă Ministerul Minelor şi Energiei Electrice[2]. Întîmplarea a făcut ca trei din ele să provină din aceeaşi localitate, şi anume de la Zlatna *(Ampelum)*.

1. Pentru istoria colonizării Daciei şi a legăturilor ei cu Dalmaţia, un document important şi deseori menţionat în literatura de specialitate este cel publicat în CIL, III, 1322. Locul de păstrare, pînă la aducerea în colecţia particulară şi apoi la MNA, este menţionat în chip diferit în publicaţii. Mommsen spune că se afla pe vremea sa « apud Lucam Lucacz », iar C. Daicoviciu[3] îl găseşte, prin anii 1935—1936, « neben dem Kellereingang des Gebäudes der Nationalbank in Zlatna eingemauert ».

Înainte de Mommsen documentul fusese văzut de Reinbold[4], care ne-a lăsat o copie şi un desen, şi apoi de Neigebaur[5]. Copiile acestor cercetători sînt însă

---

[1] În primăvara anului 1958, direcţiunea Muzeului naţional de antichităţi a fost sesizată că în curtea gospodăriei agricole de stat, mai sus citate, se află mai multe pietre cu inscripţii, sarcofage, vase de piatră şi din ceramică. Conducerea gospodăriei cerea sprijin în determinarea obiectelor şi le oferea Muzeului de antichităţi pentru valorificarea lor istorică. Deplasîndu-mă la faţa locului am constatat că obiectele au făcut parte din colecţia particulară a lui Gheorghe Neagu, cunoscut în cercul arheologilor, fiindcă acesta mai oferise spre publicare obiecte preistorice de mare importanţă (cf. Dacia, V—VI, 1935—1936, p. 169—173; IX—X, 1941—1944, p. 531—538). Am adus la Bucureşti două inscripţii latine (nr. 1, 4), un sarcofag de piatră descoperit la Turda (inedit) şi un vas de piatră (mortaria de marmură), de asemenea inedit. Vasele, în special chiupuri, nu prezentau interes pentru muzeu, multe din ele fiind din epoca modernă. Am constatat însă cu acest prilej că unele din obiectele care alcătuiseră colecţia se pierduseră şi se distruseseră, cele de piatră fiind în special folosite la construcţii. Ţinem să aducem, pe această cale, mulţumiri conducerii gospodăriei pentru sesizare, iar fostului posesor al colecţiei, Gh. Neagu, să-i exprimăm recunoştinţa pentru explicaţiile utile şi binevoitoare, în legătură cu proveniența obiectelor.

[2] În luna mai a anului 1965, direcţiunea Muzeului tehnic a comunicat Muzeului naţional de antichităţi că au fost aduse de la Zlatna două inscripţii pe piatră (nr. 2, 3), al căror sens ruga să fie lămurit. Inscripţiile fuseseră scoase din zidurile unui cuptor pentru prelucrat minereul aurifer, cu ocazia demolării lui. Monumentele se păstrează pentru moment laMuzeul tehnic; sperăm însă ca în viitor ele să revină, lîngă celelalte inscripţii de la MNA. Pentru sprijinul pe care ni l-au dat în studierea acestor documente exprimăm recunoştinţa noastră ing. Drăgătoscu, ing. Dumitru Popescu, ing. Pavel Stroe şi lui M. Popescu, care a fotografiat inscripţiile la Zlatna (vezi fig. 4) şi s-a preocupat de aducerea lor la Bucureşti.

[3] C. Daicoviciu în Dacia, VII—VIII, 1937—1940, p. 304.

[4] *Ignatii Reinbold, doctoris chirurgiae Zalatnae « monumenta romana quae anno 1836 in facie loci delineauit, nunc uero 1842 ad usum musei Transilvanici nouiter descripsit » in tabulis XIV museo illi destinatis et iam opinor illatis uidi Klausenburgi apud Alexandrum Mike...*; după Th. Mommsen, în CIL, III$_1$, index auctorum s.v. Azi manuscrisele lui Reinbold se află în biblioteca Universităţii din Cluj.

[5] Joh. Ferd. Neigebaur, *Dacien aus den Ueberresten des klassischen Alterthums mit besonderer Rücksicht auf Siebenbürgen*, Kronstadt, 1851, p. 178, nr. 43.

greu de descifrat, iar o lectură a lor este aproape imposibilă. Ele au intrat totuşi în literatura de specialitate[6] anterioară apariţiei primului fascicol din CIL III. Ediţia lui Mommsen a însemnat însă o cotitură în fixarea lecturii. Mai tîrziu şi aceasta a suferit mici modificări, dar ele nu provin, aşa cum vom vedea, din lipsa vreunei părţi din document şi deci din necesitatea împlinirii vreunei lacune din text, ci din greutatea de a citi literele scrise cu foarte multe, chiar neobişnuit de multe, ligaturi.

După scoaterea din zid piatra a peregrinat, aşa cum am văzut, prin regiuni îndepărtate, ajungînd de la Zlatna la Roşiori de Vede, dar nu a avut de suferit prea mult din această cauză. Ea a fost văruită în ultima vreme, ceea ce a dus la o acoperire parţială a suprafeţei scrise. De asemenea se pare că cele trei spărturi, două pe latura stîngă şi una jos, sub scris, se datoresc tot acestor preumblări (fig. 1).

Este o stelă de calcar, întreagă, avînd pe margini un cadru împodobit cu un vrej de iederă, ce creşte dintr-un vas. Faţa lucrată este împărţită în două cîmpuri: în cel de deasupra e un călăreţ, care călăreşte spre dreapta, cu mantia fluturînd în vînt şi cu o suliţă (?) în mîna dreaptă[7]; în cel de jos, mai mare şi cu profil, se află inscripţia. Dimensiunile stelei: înălţimea: 1,44 m; lăţimea: 0,83 m; grosimea 0,25 m. Înălţimea literelor: circa 5 cm. Literele din primele două rînduri sînt mai mari, ajung chiar pînă la 8,5 cm, iar cele din rîndurile de la sfîrşit mai mici; O este de 2 cm.

Textul a fost citit de Mommsen în felul următor:

D. M. / T. Aur(elius) Afer Delmata princ(eps) / adsignato [debuit esse adsignatus] ex m(unicipio?) Splono/uix(it) ann(os) XXX. Aur(elius) Sat/[b]tara lib(ertus) patr(ono) optimo p(osuit).

La puţin timp după lectura lui Mommsen, Alfred von Domaszewski a corectat, pe baza estampajelor, două cuvinte din rîndul 2: *Aper* nu *Afer* şi *Dalmata* nu *Delmata*[8]. Mai tîrziu rîndul al treilea a dat naştere la citiri diferite. Cuvintele *ex m(unicipio?)*, redate de Mommsen cu semn de întrebare, au făcut pe unii să le pună la îndoială[9] sau să le suprime[10].

Deşi piatra este azi mult erodată, examenul ei repetat m-a determinat să adopt următoarea lectură:

D. M. / T. Aur(elius) Aper, Delmata princ(eps), / adsignato(sic) ex m(unicipio) Splono, / uix(it) ann(os) XXX. Aur(elius) Sat/[b]tara lib(ertus) patr(ono) optimo p(osuit). Din cauza ligaturilor este foarte greu să ne pronunţăm asupra formei «Dalmata» sau «Delmata»; liniuţa transversală de la mijloc, semn distinctiv şi pentru A şi pentru E, nu e concludentă în cadrul literei M în care e

---

[6] Michael I. Ackner — Friedrich Müller, *Die römischen Inschriften in Dacien*, Wien, 1865, p. 120, nr. 581.

[7] Monumente funerare decorate cu călăreţi nu se află în Dacia decît foarte puţine şi acestea inedite. Gr. Florescu în lucrarea sa *I monumenti funerari della Dacia Superior*, în ED, IV, 1930, nu înregistrează nici unul. Acest motiv ornamental îl găsim însă pe monumentele din Dalmaţia (C. Patsch, *Archäolog. ep. Untersuch. zur Gesch. d. röm. Provinz Dalmatien*, VII, în WMBH, XI, p. 163, fig. 83, p. 165, fig. 88, p. 177, fig. 124—125, p. 180, fig. 131 etc.) arătînd astfel legătura spirituală a titularului inscripţiei cu locul de baştină.

[8] CIL III, p. 1400.

[9] G. Alföldy, Σπλαῦνον—*Splonum*, în Acta Antiqua Acad. Scient. Hung., X, 1—3, 1962, p. 4.

[10] ILS, 7153.

așezată. Pe de altă parte ambele forme sînt atestate. Reținem totuși forma lui Mommsen, cu E, ca mai uzuală în inscripții (cf. CIL, III, 2776).

Textul se încheie cu o frunză de iederă [11]. În sprijinul acestei lecturi dăm fotografia și desenul de la figurile 1 și 2.

Am insistat asupra acestor *uariae lectiones* [12] nu numai pentru a arăta evoluția înțelegerii unui text, ci pentru a fixa pentru totdeauna noțiuni care, prezentate într-un chip nesigur sau inconsecvent, pot da naștere la suspiciuni sau greșeli în interpretarea istorică. Ne referim nu atît la cuvintele din rîndul 2, a căror citire nu schimbă conținutul textului, cît mai ales la cele din rîndul 3, unde omiterea sau îndoiala asupra cuvîntului *m(unicipium)*, cum au făcut Dessau și G. Alföldy, ne-ar priva de o informație de primă importanță cu privire la statutul juridic al orașului Splonum.

Am arătat mai înainte că documentul este important și a fost cotat ca atare, pentru că ilustrează aspecte ale colonizării în Dacia și legăturile acestei provincii cu Dalmația. El a fost adus ca sprijin în atestarea unor grupuri de dalmați, din seminții le Pirustae și Baridustae, în regiunea minelor de aur din munții Apuseni [13]. Nu s-a insistat însă îndeajuns asupra unor amănunte din inscripție, cuvinte sau expresii al căror sens ar fi contribuit la o mai bună înțelegere a textului. Aceasta a avut ca urmare o insuficientă punere în valoare a informațiilor documentului, iar pe de altă parte că opiniile emise sînt uneori neprecise sau în contrazicere.

Pasajul asupra căruia cercetătorii nu s-au pronunțat îndeajuns și nu au spus limpede ce trebuie să înțelegem este *princeps adsignatus ex m(unicipio) Splono*. De asemenea cu privire la data inscripției nu s-au făcut considerații circumstanțiate, majoritatea cercetătorilor limitîndu-se la afirmații neargumentate.

Vom încerca să aducem puțină lumină în aceste probleme, chiar dacă, în unele cazuri, nu vom putea face decît să sintetizăm puncte de vedere mai vechi. Așa cum se va vedea, totuși, progresul studiilor istorice din ultimii ani ne va ajuta, măcar în parte, să mișcăm problemele din punctul în care au rămas.

Ceea ce de la prima vedere iese în evidență, ca mai puțin obișnuit, în textul inscripției noastre, este termenul *princeps*. Atestarea în Dacia a unui *princeps* nu este totuși singulară. Într-o tăbliță cerată datînd din anul 139 se pomenește un alt *princeps*, pe nume Maximus Venetus [14]. Acesta din urmă semnează într-un contract ca martor, garantînd valabilitatea actului cu iscălitura sa. Deși sensul cuvîntului *princeps* din inscripțiile noastre nu era bine definit s-a înțeles totuși prin el că indică realități specifice vieții populațiilor din Dalmația și astfel ambele

---

[11] Mommsen menționează două, dar azi se observă numai una.

[12] Textul nefiind bine stabilit, a fost adoptat în literatura de specialitate cu variații care oscilează, în principal, între lectura lui Mommsen și aceea a lui Domaszewski; uneori sînt inconsecvențe și față de aceste lecturi, chiar atunci cînd se ia una din ele ca bază. C. Daicoviciu (*Les « Castella Delmatarum » de Dacie*, în Dacia, N.S., II, 1958, p. 261, nota 12, cf. și p. 262—263, nota 25) adoptă lectura lui Mommsen; la fel procedează și Duje Rendić-Miočević (*Princeps municipii Riditarum*, în Arheološki radovi i rasprave, II, Zagreb, 1962, p. 321, 327, 330), dar cu deosebirea că acesta din urmă scrie *Dalmata* nu *Delmata*; C. Patsch (*Archäolog. epigr. Untersuchungen zur Geschichte der röm. Provinz Dalmatien III*, în WMBH, VI, 1899, p. 264 nota 9) și D. Tudor (*Istoria sclavajului în Dacia Romană*, București, 1957, p. 213, 258 nr. 82) adoptă lectura lui Domaszewski.

[13] C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 260—262.

[14] CIL, III, p. 939.

menţiuni epigrafice au fost aduse ca dovadă pentru a se arăta că formele de viaţă caracteristice Dalmaţiei au fost transplantate întocmai în Dacia [15].

Deşi în general valabile, aceste afirmaţii pot fi astăzi adîncite şi înţelese într-un context mai cuprinzător.

Documentele privitoare la *principes* în imperiul roman s-au înmulţit în timpul din urmă şi ele au prilejuit unele comentarii sau studii care conturează mai bine conţinutul acestui termen [16]. Dar diversitatea sub care apare în texte, însoţit, aşa cum vom vedea, de epitete sau determinative, cît şi faptul că a fost studiat separat în textele literare [17] şi separat în inscripţii — în această situaţie din urmă numai pe o mică zonă geografică, limitată la regiunile de la Dunărea de mijloc [18] — au făcut să mai rămînă încă multe aspecte neclare. Pentru a le clarifica este nevoie de o cercetare amplă, care să cuprindă laolaltă atît inscripţiile, cît şi textele literare, iar concluziile trase să reflecte situaţia de pe întreg cuprinsul imperiului roman. Pînă atunci ne vom mulţumi să utilizăm cunoştinţele pe care le avem în momentul de faţă.

Din analiza textelor literare făcută de Lothar Wickert [19] reiese că romanii nu aveau o noţiune clară asupra acestui termen. Conţinutul său nu era bine definit nici în vocabularul juridic oficial, nici în vorbirea curentă. Sfera noţiunii lui era foarte largă şi prin ea se desemnau atît fruntaşii romani cît şi cei neromani. Scriitorii îl folosesc în epoca Republicii şi sub Imperiu, dar nu desemnează prin el, în chip consecvent, aceleaşi noţiuni, atît într-o epocă cît şi în cealaltă. De aceea este foarte greu să stabilim o normă chiar la un singur scriitor.

Pentru epoca Republicii modul de exprimare arată totuşi două categorii de *principes*: romani şi neromani (menţionaţi singuri sau cu unele determinative ca de pildă *ciuitatis* etc.). În epoca imperială întîlnim în genere trei sensuri: 1) cuvîntul îl arată pe împărat şi pe ceilalţi membri ai casei imperiale; 2) pe unii *principes romani priuati*, adică aceia care nu sînt împăraţi şi nu au legătură cu casa imperială; 3) pe anume bărbaţi din afara Romei. Cînd se vorbeşte de *principes priuati*, se adaugă de cele mai multe ori *uir*, *ciuitatis* sau alte calificative. Cel mai adesea însă autorii epocii imperiale folosesc cuvîntul ca *adjectiv* pe lîngă *uiri*, *ciuis* etc., dar şi singur ca *substantiv* (cu sau fără *ciuitatis*) [20]. Există totuşi o mare varietate de calificative care se adaugă pe lîngă *princeps*: *princeps fori*, *princeps in Caesaris*

---

[15] C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 260–261. Acelaşi autor susţine, cu ocazia republicării în limba română a articolului său (în Acta Musei Regionalis Apulensis, IV, 1961, p. 59) că *principes* erau conducătorii unor mici aşezări rustice din regiunile aurifere ale Transilvaniei denumite în inscripţii *castella*.

[16] M. Rostovtzeff, *The social and economic history of the Roman Empire*, IInd ed. revised by P. M. Fraser, Oxford, 1957, p. 240 (4), 242–243, 640, nota 71, p. 246, 642, nota 81, p. 322, 684, nota 77; A. Mócsy, *Zur Geschichte der peregrinen Gemeinden in Pannonien*, în Historia, VI, 1957, p. 488–498; idem, *Die Bevölkerung von Pannonien bis zu den Marcomanenkriegen*, Budapest, 1959, p. 46 şi urm., 78, 107, 111, 114; Duje Rendić-Miočević, *op. cit.*, 315–334; Erich Swoboda, *Carnuntum. Seine Geschichte und seine Denkmäler*, Graz-Köln, 1964, p. 88, 208, 270, nota 3, 295–296, nota 10; Umberto Laffi, *Adtributio et contributio. Problemi del sistema politico-amministrativo dello Stato Romano*, Pisa, 1966, p. 28, 54, 80, 81, 97.

[17] Vezi amplul articol al lui Lothar Wickert, s.v. *Princeps*, în RE, XXII, 2 (1954) col. 2001–2296.

[18] A. Mócsy, *loc. cit.*; Duje Rendić-Miočević, *loc. cit.*; Erich Swoboda, *loc. cit.*

[19] *Op. cit.*, col. 2006 şi urm.

[20] *Ibidem*, col. 2007–2011.

amicitia[21], *princeps prouinciae*[22], *princeps Altinatium*[23], *princeps Ephesiorum*[24], *princeps alicuius peregrini populi*[25], *princeps nobilitatis*[26], *princeps optimatum*[27] etc.

Ceea ce reiese din texte este că *principes* erau deţinătorii celui mai înalt rang social în lumea romană sau neromană. Ei formau elita unei societăţi, elită ai cărei membri aveau rol în viaţa politică şi economică. Determinativele care însoţesc cuvîntul *princeps* se referă la locul de unde sînt, la unitatea administrativă, la apartenenţa etnică sau la poziţia lor socială *(honor)*. Ţinînd seama de poziţia dominantă pe care o aveau *principes*, unii scriitori îi desemnează cu cuvinte ca *primores* sau *proceres*, iar în greceşte întîlnim expresii ca acestea: ἡγεμόνες, ἐπιφανέστατοι ἄνδρες καὶ μέγιστοι, πρωτεύοντες ἀρετῇ καὶ δόξῃ τῶν πολιτῶν, οἱ τὰς μεγίστας ἀρχὰς ἄρξαντες *(Res g. d. Aug.)*

Dacă ne referim la inscripţii observăm că aici apar expresii asemănătoare celor din textele literare. În genere însă limbajul epigrafic e mai variat şi mai precis. Cercetări mai atente s-au făcut asupra documentelor epigrafice descoperite în Dalmaţia, Pannonia, Noricum[28]. Se pare însă că rezultatele la care s-a ajuns în aceste regiuni se aplică şi altor părţi ale lumii romane[29].

Ca urmare a cercetărilor epigrafice făcute s-a admis că termenul *princeps* redă mai ales noţiunea de şef, conducător, fruntaş al populaţiilor neromane (autohtone), cu care romanii au venit în contact. Pe baza descoperirilor din Dalmaţia (Danilo)[30] s-a constatat că *principes* formau o instituţie veche ilirică, care s-a perpetuat şi în vremea stăpînirii romane. Expresii ca *princeps Iapodum*[31], *princeps Delmatarum*[32], *princeps Daesitiatium*[33], ar dovedi aceasta. La populaţiile din Illyricum existau două forme de organizare care grupau pe *principes*: una mai largă, regională, în sarcinile căreia intrau problemele generale ale tribului (pomenită sub denumiri ca cele de mai sus) şi alta mai restrînsă în cadrul aşezărilor locale: *princeps coloniae*[34], *princeps municipii*[35], *princeps ciuitatis*[36], *princeps Kastelli*[37] etc. Deşi nu se cunosc amănunte cu privire la modul de funcţionare a organelor conducătoare se pare totuşi că *principes* se conformau principiului colegialităţii.

---

[21] Tacit, *Dial. de or.*, 8, 3 (cf. 13, 4).

[22] Plinius cel Tînăr, *Epist.*, I, 10, 8.

[23] Idem, *Epist.*, III, 2, 2.

[24] Idem, *Epist.*, VI, 31,3.

[25] La Gaius (sec. II e.n.), *Inst.*, III, 94, sînt puşi faţă în faţă *imperator noster* cu *princeps alicuius peregrini populi* (cf. J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Schweizer. Beitr. zur Altertumswiss., 6, 1963, p. 42).

[26] Florus, 5, 5 (cf. RE, XIV, col. 1563).

[27] Cicero, *Pro Sestio*, 138; Asconius Pedianus, 21 (23 cl.); cf. RE, XXII, 2, col. 2032.

[28] Duje Rendić-Miočević, Erich Swoboda şi A. Mócsy, cu studiile menţionate la nota 16.

[29] P. Romanelli, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma, 1959 , p. 373 şi urm., 382, 409, 440, 461, 477; vezi Umberto Laffi, *loc. cit.*, care precizează rolul acelor *principes* în comunităţile *adtributae*.

[30] Vezi studiul citat al lui Duje Rendić-Miočević.

[31] CIL, III, 14324, 14326.

[32] CIL, III, 2776.

[33] Spomenik, XCIII, 10; cf. Dessau, ILS, 6800, 9392: *princeps gentis Numidarum*.

[34] CIL, III, 9540.

[35] CIL, III, 2774: *princeps municipii Riditarum;* Duje Rendić-Miočević, *op. cit.*, p. 323.

[36] Spomenik, LXXI, 242: *princeps ciuitatis Doclealium;* cf. CIL, III, 1481.

[37] Spomenik, LXXI, 241: *Agirrus Epicadi f(ilius) princeps K(astelli) Sallhua.* În Bulgaria a fost descoperită o inscripţie care ne dovedeşte existenţa unui *princeps uici: Aur. Victorinus f(ilius) princeps uici Tautomosis;* cf. Izvestiia-Institut, XIX, 1955, p. 201.

În epoca autonomiei, anterioară cuceririi romane, ei aveau conducerea efectivă, politică şi administrativă, a tribului lor. O dată cu intrarea sub stăpînirea romană *principes* capătă cei dintîi cetăţenia şi privilegiile legate de ea, devenind elemente de influenţă ale stăpînitorilor în sînul conaţionalilor. Unii capătă funcţia de *praepositi*, adică conducători civili ai tribului, în locul acelor *praefecti romani*, conducători militari din perioada imediat următoare cuceririi. Pe măsură ce aşezările indigene mai importante se romanizează şi se organizează în *ciuitates*, *municipia* sau *coloniae*, *principes* se acomodează noului mod de viaţă şi îi întîlnim în cadrul administraţiei municipale îndeplinind unele funcţii oficiale ca *decuriones*, *quinquennales* etc. Ei sînt desemnaţi în cazul acesta cu funcţia pe care o îndeplinesc, la care se adaugă locul (unitatea administrativă) în care activează, de pildă: *Q(uintus) Rutilius Q(uinti) f(ilius) Proculus (duum)uir q(uin)q(uennalis), princeps municipii Riditarum* [38]. Cînd nu îndeplinesc vreo funcţie, li se arată doar titlul de *principes* însoţit sau nu de unitatea administrativă căreia îi aparţin *(princeps municipii, princeps ciuitatis, princeps Kastelli* etc.), vezi mai jos, p. 188—189.

În cadrul administraţiei municipale instituţia «principatului» îşi pierde prerogativele puterii de odinioară şi rămîne doar ca ceva onorific. Titlul de *princeps* se adaugă numelui pentru a se arăta originea nobilă a personajului şi se păstrează în virtutea unei tradiţii. Se pare că organizarea mai largă teritorială a tribului a dispărut mai devreme decît cea locală, pe care o întîlnim pînă în secolul III e.n.

Din cele de mai sus reiese că titlul de *princeps*, în provinciile dunărene, apare pe lîngă nume pentru a indica, în primul rînd, pe indigeni (romanizaţi sau neromanizaţi). Deşi nu este exclusă posibilitatea ca el să se fi adăugat numelui unor romani de seamă, care activau în provincii [39], totuşi documentele epigrafice descoperite pînă acum nu atestă aceasta.

O situaţie asemănătoare celei descrise mai sus pare să fi existat şi în Scythia, de unde avem unele inscripţii în care sînt pomeniţi *principes*. Insistăm puţin asupra acestor documente fiindcă ele sînt importante şi nu au fost interpretate în literatura de specialitate în sensul vederilor de mai sus.

Pe un monument funerar închinat memoriei lui C. Iulius Quadratus [40] citim că titularul a fost în timpul vieţii: *loci princeps et quinquennalis territorii Capidauensis*.

Expresia *loci princeps* este foarte rară şi de aceea nu uşor de explicat [41]. În textele literare *locus* apare în asociaţie cu *princeps*, dar are sensul de «rang,

---

[38] CIL, III, 2774; Duje Rendić-Miočević, *op. cit.*, p. 319, 323: *dec(urio) et pr(inceps municipii) Riditaru*[m].

[39] Pe baza inscripţiilor şi a textelor literare, J. Marquardt (*Organisation de l'Empire Romain*, I, traducerea franceză de A. Weiss et P. Louis-Lucas, Paris, 1889, p. 279, nota 2) vede în *princeps coloniae* sau *municipii* un reprezentant al unei clase ai cărei membri erau *omnibus honoribus functi*. *Princeps* nu era un funcţionar în cadrul administraţiei municipale, ci mai degrabă cineva *e principalibus*. Dreptul de a face parte din această clasă putea fi acordat ca *honor*. E de presupus, continuă acelaşi învăţat, că în unele municipii, în locul clasei *patronilor*, să fi existat clasa acelor *principales*, din care făceau parte romanii distinşi.

[40] CIL, III, 12491; V. Pârvan, *Începuturile vieţii romane la gurile Dunării*, Bucureşti, 1923, p. 52—54, fig. 31—33, p. 105.

[41] M. Rostovtzeff, *op. cit.*, p. 246, vorbeşte de un *princeps loci*, lîngă Singidunum: «un băştinaş romanizat care şi-a construit pentru el şi familie un frumos cavou după moda romană». Dar în lucrările la care trimite, pentru a sprijini aceste afirmaţii, nu există vreo

poziţie socială », fiind substantivul pe lîngă care *princeps* este adjectiv: *locus princeps*, se traduce cu « rang de principe »[42]. În textul nostru *locus* reprezintă probabil o unitate administrativă teritorială, după modelul expresiilor *princeps municipii*, *princeps ciuitatis*, *princeps Kastelli*, *princeps uici*[43].

Fără să putem preciza în ce măsură o corespondenţă între *locus* şi τόπος era posibilă, în regiunile noastre, totuşi nu ezităm să facem o apropiere între cei doi termeni. Considerăm posibilă o influenţă greacă asupra realităţilor romane din Scythia Minor.

În literatura română nu s-a încercat decît de Gr. Florescu să se stabilească sensul cuvîntului *locus*[44]. Gr. Florescu a presupus că termenul ar desemna o *comună autonomă*, adică un centru cu administraţie proprie, după modelul municipiului sau al unei *ciuitas*, care, după cum se ştie, avea un teritoriu cu mai multe sate *(uici)* sau conace *(uillae)*. Acest centru ar fi fost, după acelaşi autor, chiar Capidava şi aici C. Iulius Quadratus ar fi îndeplinit funcţia de conducător suprem, *princeps*, adică un fel de primar al întregului teritoriu.

Deşi plauzibilă, teza lui Gr. Florescu, în privinţa identificării termenului *locus*, cu comuna autonomă, mai are nevoie de dovezi. Exemplele pe care le aduce nu sînt pe deplin concludente. De asemenea nici sensul pe care-l acordă cuvîntului *princeps* nu este cu totul adecvat. Ceea ce poate fi totuşi reţinut din ipoteza sa este semnificaţia administrativă (teritorială) acordată cuvîntului *locus*. O apropiere a lui *locus* de τόπος nu este, aşa cum am văzut, nepotrivită[45]. Probabil că în Scythia avem de-a face cu transpunerea în terminologie latină a unor realităţi care înainte îmbrăcaseră o formă greacă.

Oricare ar fi adevărul în această privinţă, ceea ce ne interesează mai mult, în problema pe care o urmărim, este să ştim dacă C. Iulius Quadratus a fost un *princeps* indigen sau roman şi dacă în Scythia avem de-a face cu o instituţie a « principatului » de felul celei documentate în Dalmaţia?

În literatura română au predominat, cu privire la aceasta, opiniile lui V. Pârvan care vedea în C. Iulius Quadratus, *princeps loci et quinquennalis territorii Capidauensis* un roman pur, civil sau militar, venit pe la începutul secolului al II-lea e.n. (sau născut chiar aici) din părţile apusene ale imperiului. Funcţia de *princeps*

---

inscripţie cu expresia *princeps loci*. În revista Starinar, 1906, p. 128 şi urm., de asemenea citată de Rostovtzeff, se descrie doar un mormînt cu picturi, fără textul care să pomenească pe *princeps loci*. În articolul *locus* din RE, XIII, col. 957–964, nu se înregistrează o expresie asemănătoare.

[42] Tacit, *Ann.*, I, 13, 2; III, 75, 1: *principem in ciuitate locum studiis ciuilibus adsecutus;* IV, 60, 2: *spe obiecta principis loci;* Suetonius, *Aug.*, 51, 1: *ne enumerem, quot et quos diversarum partium uenia et incolumitate donatos principem etiam in ciuitate locum tenere passus sit; cf.* Lothar Wickert, *op. cit.*, col. 2010.

[43] Marquardt, *op. cit.*, II, Paris, 1892, p. 415–416, distinge în Egipt, ca subdiviziuni ale toparhiei, κῶμαι (teritoriile) şi τόποι, *loca* (districtele). Acestea aveau funcţionari proprii κωμογραμματεῖς şi respectiv τοπογραμματεῖς, care îngrijeau mai cu seamă de documentele privind împărţirea pămîntului. Τόπος este şi o bucată de pămînt cultivată (γῆ σιτοφόρος) sau necultivată (ψιλότοπος) care a căpătat un nume Τόπος Βίηγχις Πετενεφώτου, Τόπος Ἀσκληπιείος. Mai tîrziu τόπος devine un termen general prin care se desemnează o localitate. Pentru τόποι, *loca*, textul din Gromatici Veteres, I, p. 407, ed. Lachmann, ni se pare foarte sugestiv: *Maiores itaque nostri orbem in partibus, partes in prouinciis, prouincias in regionibus, regiones in locis, loca in territoriis, territoria in agris, agros in centuriis, diuiserunt.*

[44] *Capidava, Monografie arheologică, I.* Bucureşti, 1958, p. 19–21.

[45] Vezi nota 43.

loci Pârvan o considera echivalentă cu cea de *magister uici*, adică o funcţie colegială, în care era ales împreună cu un alt coleg, pe termen de un an, de către *uicani*. Dacă în documentul nostru acest funcţionar se numeşte *princeps loci* şi nu *magister*, ca în alte sate din Scythia, aceasta s-ar datora, continuă Pârvan, faptului că Quadratus şi-ar fi ales un nume *mai frumos* [46].

Noi socotim însă că C. Iulius Quadratus, deşi cu nume complet roman (atît el cît şi soţia lui) trebuie să fi fost un descendent din acei *principes* indigeni, care au primit cetăţenia şi modul de viaţă roman, întocmai ca atîţia reprezentanţi ai păturii înstărite tribale din regiunile de la Dunărea de mijloc şi din alte părţi ale imperiului. Ceea ce s-a întîmplat în Dalmaţia sau în altă parte se putea repeta şi în Scythia, unde colonizarea şi romanizarea au îmbrăcat forme asemănătoare celor din alte regiuni. De altfel Quadratus nu este singurul *princeps* romanizat în Scythia. În teritoriul oraşului Tomis avem pomenit pe *M. Atius T. f. Firmus loci princeps* [47], iar în teritoriul oraşului Tropaeum două menţiuni ne arată, mai clar, aceeaşi situaţie: una pomeneşte un *princeps* al cărui nume s-a pierdut, dar a rămas acela al soţiei cu rezonanţă indigenă *Zudecitulp* [48], iar alta numele Antonius Zinenis *princeps*, deci nume indigen [49]. Explicaţia aceasta ni se pare cu atît mai firească cu cît există multe documente care ne vorbesc de prezenţa populaţiei băştinaşe alături sau în interiorul noilor aşezări romane. Nume de persoane traco-dace scrise în greceşte sau latineşte, apar în mai toate localităţile din Scythia. De asemenea, nume de localităţi traco-dace, care au fost adoptate de romani (Capidava, Sucidava, Cius, Troesmis etc.) vin să se adauge acelaşi dovezi. Dar în afară de menţiunea izolată a autohtonilor există dovada existenţei lor, organizaţi în comunităţi mari, ca *ciuitas Ausdecensium et... Daci* [50], sau în sate al căror nume au fost păstrate fragmentar sau în întregime: *uicus Amlaidina*, *Vicani Buteridauenses* [51] etc.

Este interesant de observat că două din inscripţiile care pomenesc *principes* în Scythia au fost descoperite în zone în care se presupune că a existat acea *ciuitas Ausdecensium*, iar una în regiunea Capidavei, localitate cu nume traco-dac.

După aceste consideraţii, în care am încercat să arătăm, pe scurt, ce se înţelegea prin *princeps*, în vremea în care a fost dăltuit documentul nostru, revenim la inscripţia de la Zlatna, unde realităţile de care am vorbit îşi găsesc o deplină

---

[46] Uneori *magister uici* putea fi *ales* singur sau *numit* de autorităţile superioare romane. Calitatea de *q. q. territorii Capidauensis* a constat, în interpretarea lui Pârvan, în îndeplinirea funcţiei de magistrat suprem — un fel de primar — al întregului *territorium Capideuense*, teritoriu în care intrau toate satele *(uici)* şi cătunele *(pagi)* din regiunea Capidavei, organizate într-o comună rurală (V. Pârvan, *Celatea Ulmetum*, I, în ARMSI, seria II, tom. XXXIV, 1912, p. 588—589; idem, *Începuturile*, p. 119, 121). R. Vulpe *(Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 199) împărtăşeşte opiniile lui V. Pârvan, cu privire la funcţia de *quinquennalis* a lui Quadratus, dar adaugă că expresia *princeps loci* ar putea fi echivalentă cu cea de „primar" într-un *uicus*.

[47] CIL, III, 772; cf. p. 997.

[48] CIL, III, 7481; pentru nume vezi G. G. Mateescu, în ED, I, 1923, p. 166, nota 3; D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Wien, 1957, p. 194.

[49] CIL, III, 14210; Pârvan socoate că inscripţia a fost găsită în teritoriul acelei *ciuitas Ausdecensium*, dar în CIL locul descoperirii este dat între Varna şi Rassova.

[50] CIL, III, 14437; locul descoperirii acestei inscripţii este nesigur; cf. D. Tudor, *Cohors I Cilicum în Scythia Minor şi Taurida*, în AUB, secţia şt. sociale, istorie, 5, 1956, p. 50—57.

[51] CIL, III, 14447; V. Pârvan, *Histria IV*, p. 633—637; I. I. Russu, în SCIV, VI, 1—2, 1955, p. 75—81.

confirmare. T. Aur. Aper, care vine din Splonum la Ampelum, este un *princeps* indigen romanizat. El făcea parte din acea pătură înstărită tribală, care s-a romanizat, s-a aşezat la oraşe şi a început să trăiască după moda romană. Apartenenţa sa etnică o arată clar cuvîntul *Delmata*, iar titlul de *princeps* indică rangul social. Născut într-o regiune minieră, unde metodele de exploatare aveau un îndelungat trecut, el poseda o experienţă pe care o va aplica, alături de alţi numeroşi dalmaţi, în provincia unde-şi stabileşte noua reşedinţă.

Cînd s-a întîmplat venirea lui T. Aur. Aper în Dacia şi ce a determinat sosirea lui aici? Răspunsurile la aceste întrebări au fost date în chip diferit. Th. Mommsen socotea că T. Aurelius Aper a făcut parte din grupul coloniştilor aduşi *ex toto orbe romano* (Eutropius, VIII, 6, 2) de către împăratul Traian [52]. Această părere a avut ecou în rîndurile specialiştilor şi a fost adoptată, fie în mod expres, fie în mod tacit [53]. Unii se exprimă totuşi cu mai multă prudenţă atunci cînd spun că el a fost adus de *un* împărat, fără să precizeze care anume [54]. Cel care în privinţa cronologiei exprimă o opinie cu totul separată este G. Alföldy, datînd inscripţia la sfîrşitul secolului al II-lea sau mai degrabă în secolul al III-lea e.n. Fără să-şi sprijine afirmaţia pe vreo argumentaţie, el emite această opinie în treacăt, într-un studiu care se ocupă de localizarea oraşului Splonum [55]. În ultimul timp cercetătorul englez J. J. Wilkes a emis o părere asemănătoare datînd inscripţia în vremea Severilor [56].

Cu excepţia lui Wilkes, dar şi el într-o mică măsură, nici un cercetător n-a adus în discuţie, pentru fixarea datei inscripţiei, argumente care să pornească direct de la document. Ipotezele lor au fost emise mai ales pe baza consideraţiilor de ordin general istoric, şi anume s-a avut în vedere faptul că de un aflux mare de coloniști se poate vorbi în Dacia în timpul lui Traian şi al succesorilor săi imediaţi. În ce ne priveşte, socotim că pentru fixarea datei documentului pot fi luate în considerare cel puţin trei elemente: în primul rînd numele persoanelor pomenite în text; în al doilea rînd scrisul (caracterele paleografice); în sfîrşit, data la care statutul juridic de *municipium*, pomenit în inscripţie, i-a fost acordat oraşului Splonum.

Gentiliciul Aurelius, care a aparţinut atît titularului inscripţiei cît şi libertului său, ne duce către o vreme ce nu poate fi, decît cu greu, mai timpurie de Marcus Aurelius. Cînd avem în vedere acest nume, ne gîndim în mod obişnuit la perioada de la M. Aurelius pînă la Commodus, sau la cea de la Caracalla

---

[52] În comentariul la inscripţia 1322 Mommsen spune: *adsignatum esse Afrum e Splono Ampelum iussu imperatoris, qua de re dixi in praefatione Alburnensium;* iar la p. 214, în prefaţa de la Alburnus Maior, referindu-se la inscripţia noastră: *id est nisi fallor imperatoris iussu ex Dalmatia in Daciam translatus. Quae translatio cum in uniuersum conueniat cum testimonio supra p. 169 recitato Traianum colonos Dacicos contraxisse • ex toto orbe romano • habet praeterea rationem sibi propriam.* Acelaşi lucru îl exprimă şi în comentarul inscripţiei 1323, care urmează celei de care ne ocupăm: *si lapis scriptus est circa aetatem Traiani...ipsaque deductio ex Dalmatia quacum hunc titulum coniunctum esse supra p. 214 uidimus pertineat ad primam aurariarum institutionem.*

[53] V. Christescu, *Viaţa economică a Daciei Romane*, Bucureşti, 1929, p. 20–21; C. Daicoviciu, *op. cit.*, p. 260–261.

[54] M. Macrea, în *Istoria României*, I, Bucureşti, 1960, p. 357.

[55] G. Alföldy, *op. cit.*, p. 11.

[56] J. J. Wilkes, Σπλαῦνον – *Splonum again*, Acta Antiqua Ac. Sc. Hung., XIII, 1–2, 1965, p. 124. Studiul lui Wilkes ne-a parvenit în momentul cînd articolul nostru era deja pregătit pentru tipar.

înainte. Situaţia poate fi valabilă pentru noi cu atît mai mult cu cît persoanele în cauză sînt peregrini, nu romani de sînge, şi deci aceştia nu puteau primi cetăţenia şi numele decît de la vreun împărat din cei citaţi mai sus.

La aceasta se poate adăuga faptul că cercetările onomastice asupra Dalmaţiei au arătat că nu se întîlnesc, în secolele I—II, italici purtînd numele Aurelius şi care, venind aici, ar fi putut împrumuta localnicilor numele lor. Inscripţiile care pomenesc pe Aurelii italici sînt foarte rare şi se datează în secolul al III-lea e.n.[57]. Chiar dacă documentarea noastră în această privinţă va fi fiind lacunară, e de admis totuşi că numărul lor a fost restrîns, de vreme ce nu ne-a rămas nici un indiciu.

În sprijinul datării pe care o propunem, pare a veni şi scrisul. Am arătat mai sus că există foarte multe ligaturi, aşa de multe că au îngreunat înţelegerea textului. Se ştie însă că o scriere în care se folosesc ligaturi pe scară largă e caracteristică — atît în epigrafia latină, cît şi în cea greacă — secolului al III-lea, mai degrabă decît secolului al II-lea e.n.

La cele de pînă aici se poate alătura şi următorul amănunt: în inscripţie se menţionează — şi am arătat că faptul e în afară de orice îndoială — că titularul monumentului s-a stabilit la Ampelum, venind din municipiul Splonum: *ex m(unicipio) Splono*. După cît se pare însă, oraşul Splonum n-avea rang de municipiu în timpul lui Traian[58]. Problema datei la care Splonum a atins treapta de *municipium* e încă neclară dar nu cu totul insolubilă.

Ceea ce îngreunează în chip deosebit lămurirea ei este faptul că pînă acum localizarea acestui oraş nu este încă pe deplin stabilită şi aceasta are o însemnătate primordială, fiindcă trebuie ştiut ce documente pot fi grupate şi luate în considerare. O încercare recentă pentru a localiza acest oraş se datoreşte lui G. Alföldy[59], dar concluziile lui au fost, pe bună dreptate, combătute de către J. J. Wilkes[60]. Cercetătorul maghiar socotea că ruinele aflate pe valea inferioară a rîului Urbas, în localitatea actuală Šipovo, ar fi aparţinut oraşului antic Splonum. Cu o argumentare mai judicioasă J. J. Wilkes propune ca oraşul Splonum să fie identificat cu aşezarea de la Plevlje, în nord-estul Muntenegrului, pe valea rîului Čehotina. O analiză a izvoarelor literare, dar şi a documentelor arheologice, fac mai probabilă această ultimă ipoteză. La Plevlje şi în regiunea învecinată au fost descoperite numeroase şi importante inscripţii care arată existenţa aici a unui impozant centru, dezvoltat pînă a atins gradul de *municipium*. Documentele epigrafice atestă numeroase personaje în funcţia de *duumuiri*, *duumuiri iuredicundo* etc... denumiri care presupun organizarea municipală. Tot de aici provin două inscripţii care, deşi de o lectură anevoioasă, par să dezlege enigma localizării oraşului în discuţie. Una din ele conţine menţiunea *municipium S.*,[61] care se poate completa azi cu *Municipium S(plonum)*. Cealaltă, mai importantă, pare să ne dea numele întreg

[57] C. Daicoviciu, *Gli Italici nella provincia Dalmatia*, în ED, V, 1932, p. 82, 103, 118—119 şi tab. II, VI.

[58] Tomaschek emite ipoteza neverosimilă (*Die vorslavische Topographie der Bosna*, în Mitteil. d. geogr. Gesellschaft in Wien, 1880, 507) că Splonum a devenit *municipium* mult mai devreme şi anume că ar fi fost ridicat la acest rang după potolirea răscoalei comunităţilor din Dalmaţia, de către Germanicus, răscoală la care a participat şi Splonum (Dio Cassius, LVI, 11, 1—2; cf. RE, III A col. 1841, s.u.).

[59] *Op. cit.* p. 1 şi urm.

[60] *Op. cit.*, p. 111—126.

[61] CIL, III, 8309.

al municipiului — *Municipium Aurelium Splonum* — şi prin aceasta să ne ajute şi în problema cronologică pe care o urmărim.

Textul acestei ultime inscripţii conţine lacune, completate de specialişti în chip diferit. Pentru interesul documentului în problema noastră, reproducem textul după CIL, III, 8308 şi A. Evans, *Archaeologia*, 49, 1885, p. 44, fig. 21:

D(is) M(anibus) S(acrum). P. Ael(io) P[l]adome/[no] Carauanio (sau Carauantio) an... / ... [praef(ecto)] ciuitatium /[5] *... m praef(ecto) / [mun?] Aureli S[.]lo / [et Aure]lia[e] Pantoni con /[iu]gi eius uiua(e) parentibus pientissimis A[e]l(ii)/*[10] *Titus, Lupus et Firminus h(eredes) p(onendum) c(urauerunt). H(ic) s(itus) [e(st)].*

Rîndurile 5—6 au fost citite de Domaszewski [62] *praef.*[*i.d.mun*] *Aur.S*[*a*]*lo (niani)* în timp ce A. Evans, urmat de J. J. Wilkes [63], propun *S*[*p*]*lo(nistarum)*. Socotim şi noi că e puţin probabil ca aici să fie vorba de oraşul Saloniana, menţionat doar de un singur text din Ptolemeu [64] şi localizat în interiorul provinciei Dalmaţia, de aceea adoptăm lectura lui Evans şi Wilkes, sprijinită de argumente istorice şi arheologice.

Dacă această lectură are şanse de adevăr atunci problema datei la care Splonum a căpătat titlul de *municipium* se poate soluţiona în sensul că numele oficial al oraşului *Municipium Aurelium Splonum(-istarum)* ne duce către domnia împăratului M. Aureliu [65].

Deşi cercetătorii amintiţi au raportat inscripţia la oraşul Splonum, utilizînd-o pentru localizarea lui şi citînd în acest scop literele *S.LO.*, ei s-au limitat numai la aceasta fără să tragă şi concluziile necesare în legătură cu data la care oraşul şi-ar fi dobîndit un nou statut juridic şi pentru care numele oficial al municipiului este grăitor. J. J. Wilkes atinge în treacăt această problemă şi emite ipoteza că Splonum ar fi ajuns municipiu în prima jumătate a secolului al II-lea, fiindcă, spune el, *Aelii* şi *Aurelii* sînt prezenţi în inscripţii în mod egal [66].

În afară de inscripţia din Dacia şi de cea citată mai sus, un singur document mai pomeneşte Splonum cu rangul de *municipium*. Este piatra funerară descoperită la Sučurac, lîngă Salona şi pusă în amintirea lui P. Aelius Rastorianus [67]. Ea este datată de Wilkes la sfîrşitul secolului al II-lea e.n., deşi nu conţine vreun element cronologic sigur.

Din observaţiile făcute pe marginea documentelor de mai sus, reiese dar posibilitatea ca oraşul Splonum să fi căpătat rangul de *municipium* în a doua jumătate a secolului al II-lea şi, dacă acordăm credit întregirilor din inscripţia de la Plevlje, atunci putem considera că aceasta s-a întîmplat chiar în timpul împăratului Marcu Aureliu. Adăugînd şi consideraţiile cu privire la nume precum şi criteriile paleografice scoase din inscripţia lui T. Aurelius Aper, putem data stela de la Zlatna într-o vreme *posterioară domniei lui M. Aurelius*. Cum se va vedea mai departe acest lucru concordă şi cu împrejurările istorice care au prilejuit probabil venirea lui T. Aurelius

[62] CIL, III, 1481.
[63] *Op. cit.*, p. 123.
[64] Ptol., II, 16, 7 (Müller): Δαλματίας δὲ πόλεις μεσόγειοι ...Σαλωνιάνα.
[65] Domnia lui Caracalla e mai puţin probabilă.
[66] Totuşi o evaluare aproximativă a numelor din inscripţii ne-a dus la rezultatul că *Aelii* sînt mai puţin de jumătate din numărul total al *Aureliilor*.
[67] CIL, III, 8783 (cf. p. 3136, 2326) şi AEM, XVI, 1893, p. 109—112; în Acta Antiqua Acad. Sc. Hung., XIII, 1—2, p. 122, nota 52 se dă următoarea lectură: *D. M. P. Ael. Rastoriano eq. R. decur. Naron*[*itan.*] *q. municipp. Azina*[*tium*] *Splonistarum Ar*[*upi-(norum)*] *et Ael(i)ae Procili*[*anae*] *etc.*

Fig. 1. Stela funerară în amintirea lui T. Aurelius Aper descoperită la Zlatna.

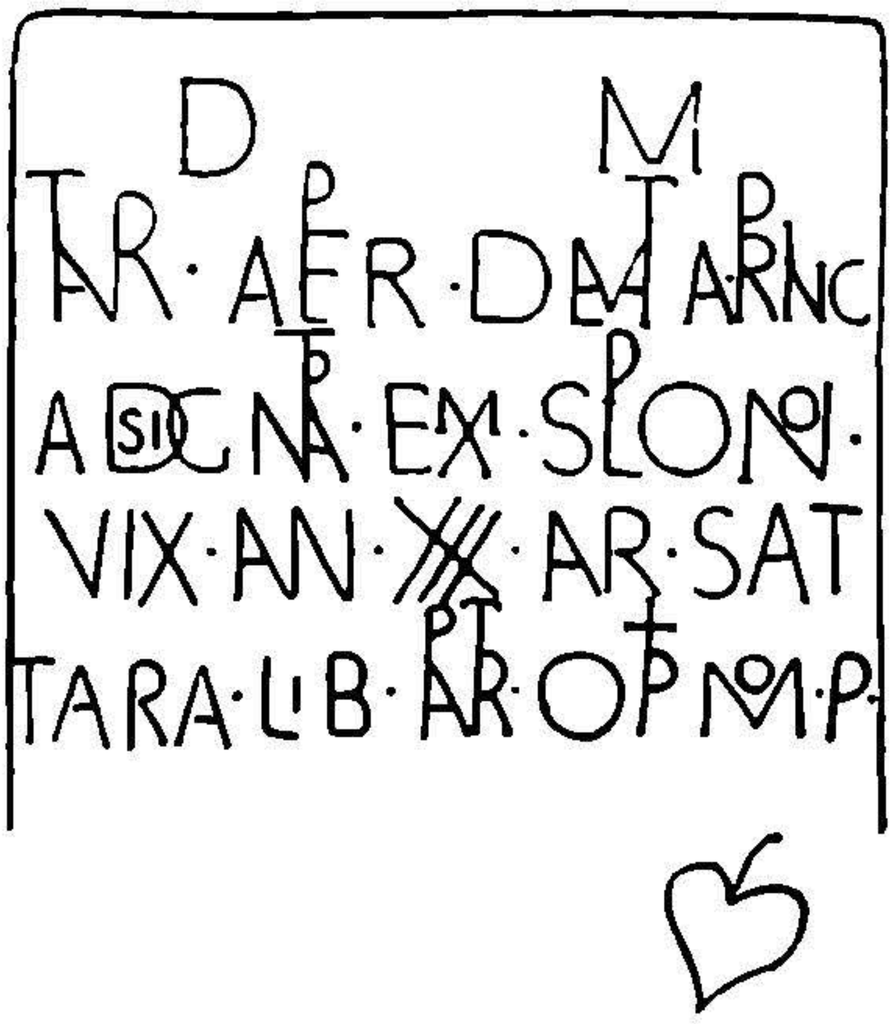


Fig. 2. Desen după inscripția lui T. Aurelius Aper de la Zlatna.

Fig. 3. Dedicație în onoarea împăratului Septimius Severus descoperită la Zlatna.

Fig. 4. Dedicație în onoarea împăratului Septimius Severus descoperită la Zlatna (starea de dinainte de scoaterea din zid).

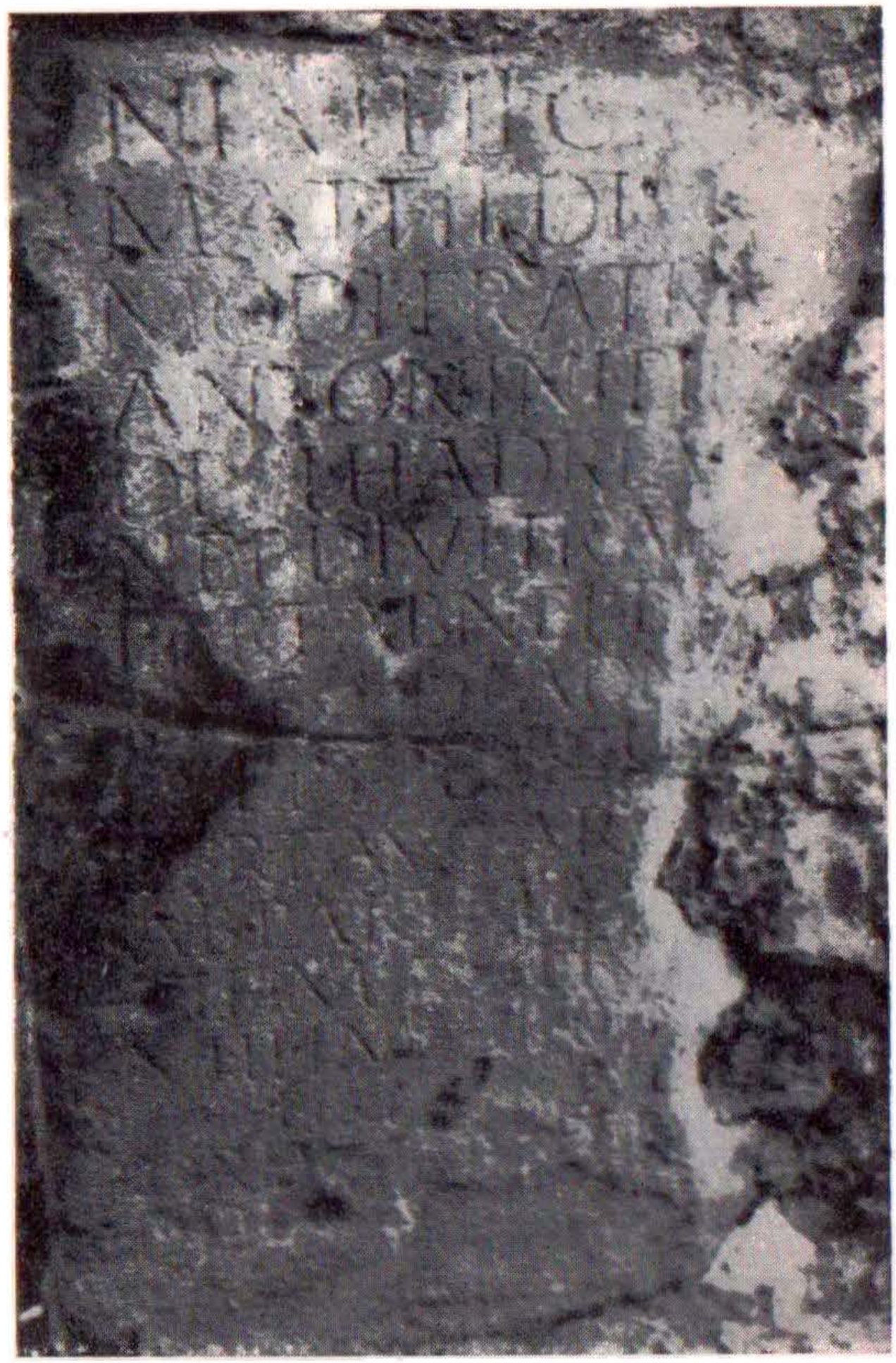


Fig. 5. Detaliu din dedicația în onoarea împăratului Septimius Severus descoperită la Zlatna.

Fig. 6. Inscripție funerară descoperită la Zlatna.

Fig. 7. Attis reprezentat pe latura dreaptă a pietrei funerare descoperită la Zlatna.

Fig. 8. Attis reprezentat pe latura stîngă a pietrei funerare descoperită la Zlatna.

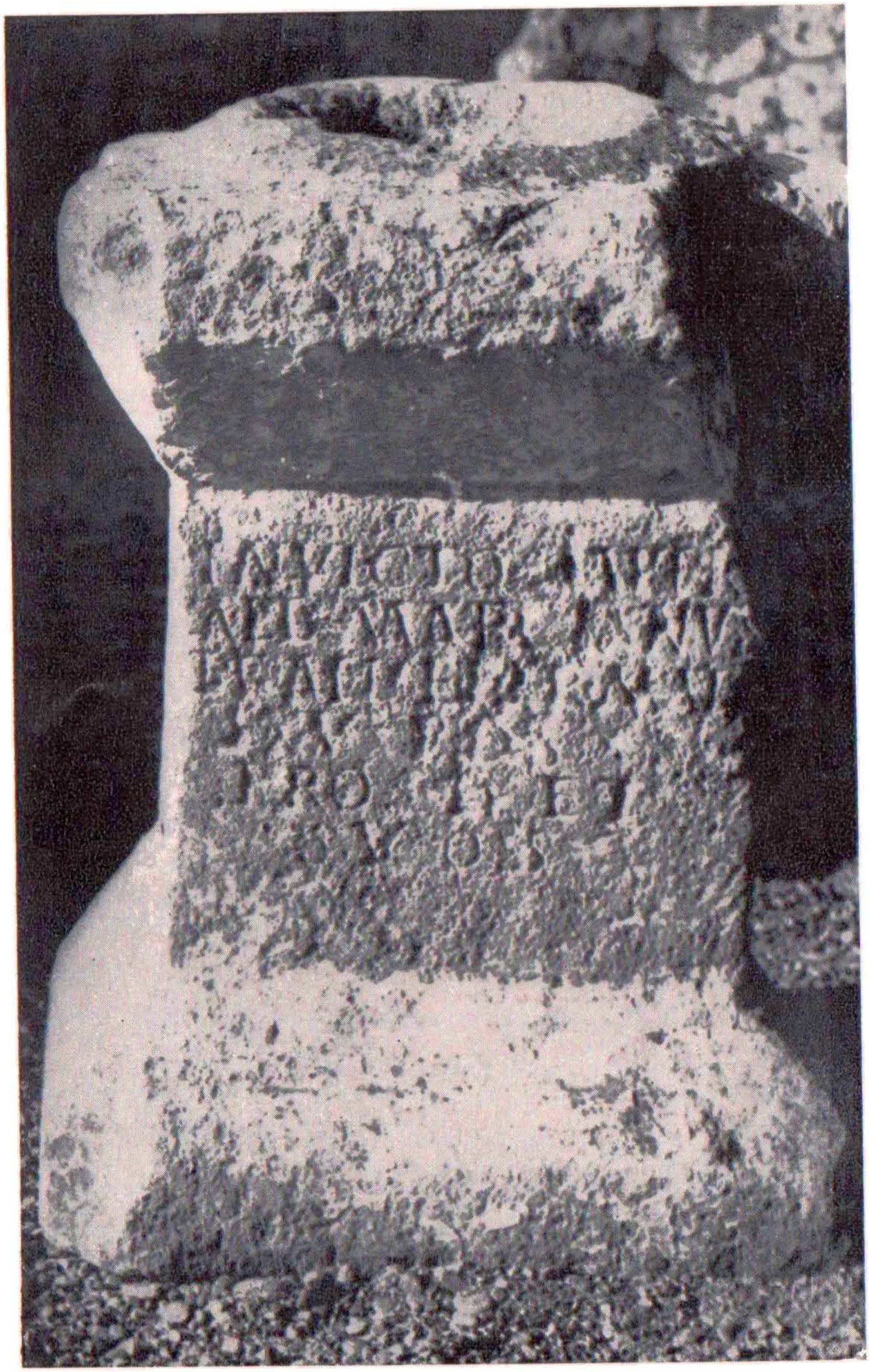


Fig. 9. Altar dedicat lui Mithra descoperit în com. Sfinţeşti, raionul Roşiori de Vede.

Aper în Dacia. Ne referim adică la războaiele marcomanice care, cum se ştie, au dezorganizat în chip serios viaţa înfloritoare a provinciei Dacia [68]. Economia a avut de suferit şi s-a presupus că a încetat chiar exploatarea minelor aurifere din Munţii Apuseni [69]. Anul 167, pomenit de ultimele tăbliţe cerate ascunse în galeriile de la Alburnus Maior, ar preciza, după unii autori, chiar data părăsirii minelor. Dar inscripţia de care ne ocupăm e posterioară acestui moment şi ea menţionează un personaj a cărui activitate se înscrie tocmai în efortul de redresare a vieţii economice. Prin aceasta documentul nostru capătă o deosebită valoare pentru istoria economică a Daciei.

Dar dacă textul lui constituie o dovadă de netăgăduit pentru reluarea activităţii economice el nu este tot aşa de grăitor în arătarea rolului exact avut de T. Aurelius Aper. Cu privire la aceasta, cercetătorii sînt unanimi în a susţine că T. Aurelius Aper a activat în munca minieră. Ei se deosebesc numai atunci cînd vor să precizeze exact calitatea pe care a avut-o.

Unii au afirmat vag că era conducătorul unui grup de dalmaţi din semiinţiile Pirustae şi Barudistae folosiţi în exploatarea minieră [70], sau că era intermediarul dintre minerii dalmaţi şi administraţia romană [71]. Alţii, căutînd să-i definească mai exact funcţia, au spus că era un miner înstărit sau un *legulus*, adică arendaşul unor puţuri sau galerii de mine aurifere [72]. Fără alte indicaţii în plus decît cele pe care ni le dă inscripţia, orice încercare de a merge mai departe pe această linie ni se pare infructuoasă. Totuşi, ţinînd seama de poziţia sa socială, indicată, aşa cum am văzut, de titlul de *princeps*, rolul lui trebuie să fi fost important.

Termenul *adsignatus* nu ne ajută nici el să lămurim problema. El arată numai că T. Aurelius Aper a venit la Ampelum în calitate de colonist şi că a fost aşezat aici în condiţiile juridice pe care le presupune *adsignatio* [73]. Nu ştim dacă în regiunea în care el se aşeza şi cu rolul pe care avea să-l joace va fi intrat în categoria acelor *adsignati* cărora în mod obişnuit li se da o suprafaţă de pămînt *(sors)* de două jugăre *(bina iugera)*, sau mai mult, repartizată din *ager publicus* de către acei *uiri agris dandis adsignandis*,prin atribuire individuală *(adsignatio uiritana* [74]*)* asupra căruia ei căpătau dreptul de *possesio*. Termenul *adsignatus* exprimă aici o nuanţă egală cu a cuvintelor *deductus (translatus*, cf. CIL, III, 4277) sau *adtributus* (CIL, V, 5050), obişnuite în vocabularul juridic roman. În inscripţia noastră el este un caz tipic şi

---

[68] C. Daicoviciu, *La Transylvanie dans l'antiquité*, Bucarest, 1945, p. 102–104, 130–138; M. Macrea, *op. cit.*, p. 451–453.

[69] O. Davies, *Roman Mines in Europe*, Oxford, 1935, p. 198–202.

[70] C. Daicoviciu, *Les castella Delmatarum...*, p. 260–261; V. Christescu, *op. cit.*, p. 21.

[71] J. J. Wilkes, *op. cit.*, p. 124.

[72] D. Tudor, *Istoria sclavajului în Dacia Romană*, Bucureşti, 1957, p. 213, 214.

[73] În *Diz. epigr. di antichità romane*, I, Roma, 1893, al lui De Ruggiero, s.u. *adsignatio*, p. 102, termenul e definit în felul următor: *Nel diritto pubblico l'adsignatio e uno istituto speciale, con forme e regole proprie e determinate di cui il concetto sostanziale consiste nel passaggio della proprietà domaniale dal dominio dello stato in quella diretto o utile dei privati.* Pentru *adsignatio* vezi RE, I, 1894, col. 426–428 s.u.; Th. Mommsen, *Le droit public romain* (în traducerea franceză a lui Paul Frédéric Girard), Paris, 1894, IV, p. 336–353; J. Marquardt, *op. cit.*, I, Paris, 1889, p. 165–176; *Thesaurus Linguae Latinae*, II, Lipsiae, 1906, col. 890–894, în special col. 892; P. Romanelli, *op. cit.*, p. 58, 83, 105, 134; M. Macrea, în *Istoria României*, I, Bucureşti, 1960, p. 356–357, 383–384.

[74] *Adsignatio uiritana*, pentru coloniţti izolaţi sau în grupuri mai mici îşi are asemănarea în acordarea cetăţeniei *uiritim*; cf. de pildă CIL, III, 5232: *uiritim ciuitate donatus.*

înregistrat ca atare în literatura de specialitate [75] de mutare a unui cetăţean dintr-un municipiu într-un alt centru *(municeps adsignatus)*.

Între inscripţiile descoperite pînă acum în Dacia cuvîntul *adsignatus* se întîlneşte numai la Ampelum. Cu toate acestea el ne atestă aspectul cel mai general pe care l-a îmbrăcat colonizarea în Dacia. O altă formă de colonizare care ne e cunoscută în aceeaşi provincie este *asignatio coloniaria (publica)* pe care o întîlnim numai la Sarmizegetusa romană, unde se ştie că a fost fundată o colonie ce se bucura de *ius italicum*. Coloniştii de aici căpătau deplina proprietate asupra pămîntului primit *(ager priuatus optimo iure)* şi erau scutiţi de impozite, pe cînd cei aşezaţi prin *adsignatio uiritana* aveau numai *possesio*.

Stabilirea la Ampelum a lui T. Aurelius Aper trebuie să fi avut loc într-un moment cînd aşezarea de aici se dezvoltase simţitor şi constituia de fapt centrul administrativ al întregii zone miniere. Inscripţiile descoperite la Zlatna ne atestă această dezvoltare [76]. Dar o reorganizare a aşezării şi o întărire a ei cu elemente noi şi capabile era necesară după daunele pe care le suferise în timpul războaielor marcomanice şi după aceea. Reactivarea vieţii economice şi administrative explică prezenţa lui T. Aurelius Aper aici şi ca a dus poate şi la rezultatul că oraşul a fost ridicat la rangul de municipiu — după cum se crede — în timpul lui Septimius Severus [77] (vezi mai jos nr. 2).

Ni se pare probabil ca T. Aurelius Aper să fi venit dintr-un municipiu şi să se fi aşezat tot într-un municipiu: *Municipium Ampelum (Ampelensium)*.

Dacă în momentul de faţă nu avem o viziune clară asupra tuturor problemelor pe care le ridică inscripţia deja publicată, o revenire asupra ei justifică măcar în parte răgazul pe care i l-am consacrat. Ni se pare că ea conţine elemente importante cu privire la formele colonizării în Dacia, relevînd pe de o parte *momente succesive* din istoria stăpînirii romane, în care colonizarea s-a reînnoit şi întărit, iar pe de alta *rangul şi calitatea* coloniştilor. De acum încolo se va putea arăta şi mai mult ce importanţă au acordat împăraţii romani provinciei Dacia, pe care au organizat-o şi colonizat-o intens şi neîntrerupt cu elemente *capabile*, chemate să dea impuls unei vieţi economice înfloritoare, într-o provincie aşa de bogată, şi din care ei nu aveau decît să tragă imense foloase.

2. Prezentăm acum două fragmente dintr-o inscripţie descoperită tot la Zlatna şi care, într-o oarecare măsură, se leagă de documentul de care am vorbit pînă aci. Este o dedicaţie ridicată de conducerea oraşului Ampelum în onoarea împăratului Septimius Severus. Azi se păstrează, cum am arătat, la Muzeul Tehnic. Înainte de a fi adusă la Bucureşti, dedicaţia a fost încastrată în zidul unui cuptor de prelucrat minereul de aur de la Zlatna [78] (fig. 3).

În secolul trecut monumentul a fost văzut şi copiat de Reinbold [79], Neigebaur [80], Ackner şi Müller [81]; apoi de Th. Mommsen, care ne-a dat lectura cea mai bună (CIL, III, 1308).

---

[75] Cf. de Ruggiero, *op. cit.*, p. 102.

[76] CIL, III, 1278–1357, 7832–7846; cf. p. 215.

[77] C. Daicoviciu, *La Transylvanie*, p. 102–104; M. Macrea, *op. cit.*, p. 365, 451–453.

[78] Aici a fost văzută de C. Daicoviciu (Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 304, nr. 7) despre care scrie: *im Werkhof ist in die Westecke des Pilzschen Ofen die Inschrift CIL, III, 1308 eingemauert.*

[79] Planşa 8, din manuscrisele păstrate la Cluj; cf. mai sus nota 4.

[80] *Op. cit.*, p. 176.

[81] *Op. cit.*, nr. 598.

Monumentul este rupt sus, jos şi la dreapta. Pe latura stîngă, la mijloc au fost rupte două bucăţi (aşchii), care s-au pierdut cu prilejul scoaterii monumentului din zid sau al transportării lui la Bucureşti. Din fericire posedăm o fotografie anterioară scoaterii din zid (fig. 4), unde se văd şi aceste bucăţi. Partea de jos a inscripţiei este tocită, încît azi unele rînduri nu mai pot fi citite.

Dimensiuni: înălţimea: 1,06 m; lăţimea: 0,70 m; grosimea 0,61 m; înălţimea literelor circa 4,5—5 cm la primele 2—3 rînduri; în rest circa 4 cm.

În copiile mai vechi (Neigebaur), la început mai apărea încă un rînd, care era dispărut pe vremea lui Mommsen. Probabil că acest rînd a fost distrus cu ocazia aşezării monumentului în zidul cuptorului.

Dăm o copie, în majuscule, a ceea ce poate fi citit azi; literele punctate arată ceea ce a fost citit de Mommsen şi azi este distrus:

imp. caes.
DIVI Marci anto
NINI·PII·GER·sAr
RMAT·FIL·DIVI·Com
MODI·FRATRI·Divi
ANTONINI·PII·Nep
DIVI HADRIANI·pro
NEP·DIVI·TRAIAni
PART·ABNEP·DIVi ner
VAE uacuum ADNEpoti
L·SEPT·SEVERo pio
PERT·AVG ARab adi
AB·PART·MAX pon
TIF MAX TRIb pot
VIII IMP XI COs ii
PROCONSVLi
ORDO AMPELEnsium
DDL·OCTiVLIANo cos iii
dae
MAC////////////////

Documentul se datează în anul 200, atît pe baza titulaturii imperiale, cît mai ales prin pomenirea lui Lucius Octavius Iulianus, care a fost guvernator al Daciei în acest an [82]. Activitatea acestui guvernator ne mai este cunoscută şi din alte documente epigrafice descoperite în Dacia [83].

Importanţa documentului nostru stă în faptul că în el se află prima menţiune datată, anume *ordo Ampelensium*, care a făcut să se creadă că oraşul a devenit *muni-*

[82] A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien* (Diss. Pann., 1, 12), Budapesta, 1944, p. 58—59; Attilio Degrassi, *I fasti consolari dell'impero romano dal 30 avanti Cristo al 613 dopo Cristo*, Roma, 1952, p. 56.

[83] CIL, III, 876, 1393, 14.485 a = Dessau ILS, 9179.

cipium de la Septimius Severus. În al doilea rînd în text se găseşte numele întreg al aşezării: AMPELE(nsium) sau AMPEIE(nsium). Acest nume a dat naştere la discuţii ample cu privire la forma denumirii pe care o va fi avut oraşul antic, adică *Ampelum* sau *Ampeium* şi la posibilitatea transmiterii unei forme sau alteia rîului Ampoiul, care curge pe lîngă Zlatna [84]. Regretăm că tocmai această parte din text s-a distrus şi nu mai poate fi azi citită (fig. 5). Pierderea este cu atît mai mare cu cît în alte documente numele aşezării antice este scris prescurtat: AMP (CIL, III, 1293). Th. Mommsen oscila între forma cu L sau cu I, dar a peferat-o, în chip neconsecvent, pe cea cu L [85].

3. Cippus de calcar scos, ca şi inscripţia precedentă, din zidurile cuptorului de prelucrat minereul de aur de la Zlatna [86]. El a fost probabil încastrat într-un colţ de zid întrucît nu se puteau vedea, pînă la scoaterea lui, decît două feţe, cea cu inscripţia şi cea cu relieful din dreapta [87]. Pe o faţă are o inscripţie funerară al cărei text este foarte şters (fig. 6). Pe feţele laterale, din dreapta şi din stînga inscripţiei, este reprezentat Attis în relief (fig. 7; 8).

Dimensiuni: înălţimea: 1,02 m; lăţimea: 0,60 m; grosimea: 0,58 m; înălţimea literelor circa 0,05 m. Pe faţa din dreapta Attis are picioarele încrucişate şi se sprijină pe piciorul stîng şi în toiag *(pedum)*; mîna dreaptă o ţine pe toiag, iar stînga este pusă pe şold; este îmbrăcat cu o cămaşă care se opreşte mult deasupra genunchilor. Adîncituri stîngace în piatră vor să sugereze cutele cămăşii. Pe cap poartă căciula frigiană. Pe faţa din stînga, care este ruptă în colţul de jos, Attis este figurat într-o formă asemănătoare, îmbrăcat cu aceeaşi cămaşă şi tot cu picioarele încrucişate. De data aceasta însă e răzimat pe piciorul drept şi în *pedum*, pe care îl ţine cu mîna dreaptă; cotul mîinii stîngi este pus pe *pedum*, iar palma e adusă spre faţă, în aşa fel încît sugerează o atitudine gînditoare.

Asemenea reprezentări nu sînt izolate pe monumentele din Dacia. Ele se află atît pe monumente din Ampelum, cît şi pe cele din alte localităţi [88].

Inscripţia a fost copiată de Reinbold [89], Neigebaur [90], Ackner şi Müller [91] şi de

---

[84] N. Drăganu, *Ampoiu*, în *Închinare lui N. Iorga cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani*, Cluj, 1931, p. 133–137, preferă forma *Ampeium*; cf. şi Vl. Georgiev, *Zur dakischen Hydronymie*, Acta antiqua Acad. Scient. Hung., X, 1–3, 1962, p. 117–118.

[85] CIL, III, 1308, comentariul la r. 16: *AMPELE certum est, nisi quod paenultima littera aut I fuit aut L; hoc titulum examinanti mihi probabilius uisum est;* dar în comentariul la o altă inscripţie (CIL, III, 876) citează numele *Ampeiensis*, referindu-se la inscripţia noastră. C. Daicoviciu (Dacia, VII–VIII, 1937–1940, p. 304 nr. 7) a făcut o verificare a aceleiaşi părţi din inscripţie şi ne spune următoarele: *der Versuch nachzuprüfen, ob der Name der römischen Siedlung Ampele oder Ampeie lautete, führte zu keinem Ergebnis; sogar bei PIL in der 3. Zeile ist das L durch einem einfachen senkrechten Strich (I) wiedergegeben.*

[86] C. Daicoviciu, *op. cit., ibidem: an der entgegengesetzten Ecke des gleichen Ofens ein unleserlicher Grabstein mit einem sonderbar gebildeten Attis.*

[87] Neigebaur (*op. cit.*, p. 177, nr. 29 şi p. 179, nr. 45) a putut vedea toate laturile. Înseamnă că monumentul, ca şi cel precedent (la care tot Neigebaur ne transmite r. 1, azi pierdut) a fost încastrat în cuptor după anul 1847, cînd Neigebaur a călătorit în Dacia.

[88] Gr. Florescu, *I monumenti funerari della Dacia Superior*, în ED, IV, 1930, p. 107, nr. 53, p. 108, nr. 54, p. 108–109, nr. 56–58, fig. 48–49, p. 112, fig. 53/a, p. 113, nr. 66, fig. 55/b, p. 114, nr. 67, fig. 56/b, p. 117, fig. 59/d; cf. JÖAI, 12, 1909, Beiblatt, p. 194, fig. 128 şi p. 195 (din Serbia).

[89] Pl. 6 din album.

[90] *Op. cit.*, p. 177, 179 bis.

[91] *Op. cit.*, 597–604.

Mommsen (CIL, III, 1336). Textul este foarte rău păstrat, din cauza pietrei care este tocită. Dăm aici copia pe care am putut-o face:

D / / / /
IV / / / / / / / / / / /
DV / / / / / / / / / / / R
VIX / / / / / / / / / / V
5. FR / / / / / / / / / / / II
DA / / / / / / / / / / / I
/ / / / / / / / / / / / / /
IVS / / / / / / / / / M
10. II R / / / / / / / / / / I
/ / / / / / / / T / / I

La Mommsen r. 3: DVII / / / / P; r. 4: VI / / / / / / / V; r. 6 FR / / / / / / / / / / / / II; r. 7: DA / / / / / / / / II; r. 8: IVC / / / / / SE; r. 9: TvS / / / / / / / / V; r. 10: / VI / / / / / / II; r. 11: P / II / / ETTI.

4. Altar de calcar gălbui descoperit prin anii 1938—1939, cu ocazia demolării bisericii din comuna Sfînţeşti, raionul Roşiori de Vede, unde se afla ca material de construcţie, la temelie. Locul de unde a fost adus şi pus la temelia bisericii nu se ştie. După informaţiile pe care le avem [92], biserica a fost construită în anul 1821 şi nu există amănunte cu privire la munca şi materialele de construcţie. În partea superioară, altarul are o scobitură în formă de farfurie, care a servit, foarte probabil, pentru depunerea ofrandelor. Un colţ din latura dreaptă, superioară, este rupt. Suprafaţa scrisă a fost văruită ca şi la inscripţia nr. 1. Dimensiuni: înălţimea: 0,47 m; lăţimea: 0,38 m; grosimea: 0,30 m; înălţimea literelor: 18—20 mm (fig. 9).

Textul este întreg, dar vătămat pe alocuri din cauza ciocăniturilor şi loviturilor pe care le-a suferit piatra. În general calcarul este zgrunţuros şi suprafaţa scrisă nu a putut fi bine netezită. De aceea în săparea unor litere s-a ţinut seama de spaţiile improprii scrisului.

Citim:

INVICTO MITR	Inuicto Mit(h)r(ae)
AEL MARCIANVS	Ael(ius) Marcianus
ET AEL FIRMVS	et Ael(ius) Firmus
EX V POS	ex u(oto) pos(uerunt)
5. PRO SE ET	pro se et
SVOS	suos.

În rîndul 1 am completat cuvîntul Mit(h)rae, adăugînd la sfîrşit două litere, fiindcă am ţinut seama că dacă au fost scrise (ceea ce nu era obligatoriu) au putut cădea în spărtura [93] din colţul din dreapta sus. Nu am legat primele două litere din rîndul 2 AE de sfîrşitul cuvîntului anterior, la care ne-am referit, ci am considerat că se citeşte numele *Aelius*. În caz contrar ar fi trebuit să citim *Lucius Marcianus*,

[92] Informaţii primite de la Gh. Neagu; vezi nota 1.

[93] Cuvîntul acesta putea fi scris prescurtat MITR, ca într-o inscripţie de la Durostorum (CIL, III, 7475 = AEM, III, p. 44 nr. 15; cf. Fr. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, Bruxelles, 1896, p. 130, nr. 223) sau MITRE — şi se pare că două litere încăpeau mai greu pe piatră — ca într-o inscripţie din Noricum (CIL, III, 11687).

ceea ce nu este probabil. Aceasta pentru că ni se pare că dedicanţii altarului lui Mithra au fost fraţi şi au avut acelaşi gentiliciu, *Aelius*.

Ţinînd seama de caracterele paleografice ca şi de numele pomenite în inscripţie, socotim că monumentul poate fi datat în a doua jumătate a secolului al II-lea e.n. sau la începutul secolului al III-lea.

Descoperirea unei inscripţii latineşti în regiunea pe care am pomenit-o este importantă, dar în acelaşi timp curioasă, fiindcă pînă acum nu mai avem semnalate asemenea monumente aici. Pentru explicarea prezenţei ei în această zonă am putea să ne gîndim că provine de la castrul roman de la Băneasa, foarte apropiat de locul descoperirii, sau de la castrul roman de la T. Măgurele, sau, în sfîrşit, de la alt castru de pe limesul transalutan. În descoperirile şi săpăturile arheologice care s-au făcut în aceste locuri nu au fost găsite însă inscripţii. Evident faptul acesta nu exclude *de plano* posibilitatea aflării lor în viitor, dar pînă la confirmări viitoare ne putem gîndi că ea ar fi putut fi adusă de mai departe, de la vreo aşezare romană din Oltenia sau chiar de peste Dunăre. O analiză atentă a calcarului ar putea eventual ajuta la determinarea provenienţei.

Regăsirea celor trei inscripţii de la Zlatna (Ampelum) ne-a prilejuit consideraţiile de mai sus, din care au reieşit, credem, date cu privire la colonizarea Daciei, în lumina primului document, la organizarea administrativ-juridică a oraşului Ampelum, în lumina celui de al doilea şi informaţii mai sumare, dar utile cu privire la viaţa religioasă-artistică, oferite de cel de-al treilea document. În acelaşi timp am avut ocazia să ne referim la cîteva inscripţii din Scythia în care se menţionează *principes loci* şi să interpretăm aceste expresii ca indicii pentru fruntaşii indigeni romanizaţi. Contextul în care apar *principes loci* nu ne ajută să lămurim şi sensul cuvîntului *locus*; totuşi credem că el are o semnificaţie administrativă.

Altarul de lîngă Roşiorii de Vede, deşi mai sărac în informaţii, este totuşi de luat în seamă pentru istoria romanizării regiunii dintre cele două *limesuri* — *Alutanus* şi *Transalutanus* — ca şi pentru răspîndirea cultelor orientale în regiunile dunărene.

ASPECTS DE LA COLONISATION ET DE LA ROMANISATION DE LA DACIE ET DE LA SCYTHIE À LA LUMIÈRE DE QUELQUES INSCRIPTIONS DES MUSÉES DE BUCAREST

RÉSUMÉ

L'étude traite de trois inscriptions (nos 1, 2 et 3) publiées dans CIL, III 1322, 1308 et 1336, qui ont été découvertes en Transylvanie et proviennent de Zlatna (Ampelum), ainsi que d'une quatrième inscription inédite (no 4), découverte près de Roşiorii de Vede, dans le sud-ouest de la Munténie, dans la région du limes transalutanus. Les quatre inscriptions sont entrées récemment dans des musées de Bucarest, à savoir, les inscriptions nos 1 et 4 au Musée National des Antiquités (MNA), et les nos 2 et 3 au Musée Technique. Les deux inscriptions qu'abrite le MNA ont fait partie d'une collection particulière, d'où elles ont été apportées en 1958, tandis que les deux autres ont été extraites en 1965 des parois d'un four de réduction du minerai aurifère de Zlatna.

1) Le commentaire le plus ample est consacré à l'inscription posée à la mémoire de *T. Aur(elius) Aper, Delmata princeps*, publiée par Th. Mommsen dans CIL, III, 1322. Des considérations en marge du document permettent à l'auteur de toucher des aspects du problème de la romanisation en Scythie, s'attachant particulièrement aux termes *princeps loci* et *princeps*, que l'on retrouve dans des inscriptions de cette province.

Le texte de l'inscription publiée par Mommsen a donné lieu à des *variae lectiones*. Ainsi, certains mots des lignes 2—3 ont été lus différemment: *Afer, Delmata* (l. 2) et *ex m(unicipio?)* (l. 3) par Mommsen, *Aper* et *Dalmata* par Alfred v. Domaszewski (CIL, III, p. 1400). D'autres, plus tard, ont douté de la véracité de la lecture *ex m(unicipio)*, donnée par Mommsen avec un point d'interrogation (G. Alföldy, Σπλαῦνον — *Splonum*, Acta Antiqua Acad. Scient. Hung., X, 1—3, 1962, p. 4) ou l'ont même exclue du texte (Dessau, ILS, 7153). Les chercheurs modernes ont oscillé entre la lecture de Mommsen et celle de Domaszewski, mais ont fait preuve d'inconséquence à son égard même lorsqu'ils ont adopté l'une ou l'autre de celle-ci. L'auteur a adopté la lecture suivante: *D. M / T. Aur(elius) Aper, Delmata princ(eps), / adsignato (sic) ex m(unicipio) Splono, / uix(it) ann(os) XXX. Aur(elius) Sat/ᵇtara lib(ertus) patr(ono) optimo p(osuit)*.

Si les *variae lectiones* des mots de la l. 2, ne représentent en somme que des aspects phonologiques, et sont d'une importance réduite, en échange le doute en ce qui concerne le mot *municipium* (l. 3), ou son omission, rejaillit sur les informations concernant le statut juridique de la ville de Splonum. Or la mention de ce mot doit être considérée comme certaine et elle est la plus éloquente de toutes celles faisant état de Splonum en tant que municipium.

Mais le texte de l'inscription renferme encore une information importante qui n'a pas retenu l'attention des chercheurs: celle résultant du titre de *Delmata princeps* de T. Aur(elius) Aper. On n'a accordé à ce titre qu'une signification vague, à savoir on a considéré qu'il indique « des réalités spécifiques pour les populations de la Dalmatie, réalités qui ont été transplantées telles quelles en Dacie », lors de la venue dans ces provinces de ces Pirustae et de ces Barudistae, mineurs expérimentés du groupe desquels faisait également partie T. Aur(elius) Aper.

Certaines recherches, plus anciennes ou plus récentes, permettent de mieux saisir le sens de ce terme, autant dans les textes littéraires que dans les inscriptions. En s'appuyant sur ces recherches et notamment sur l'étude de Duje Rendić-Miočević, *Princeps municipii Riditarum*, dans Arheološki radovi i rasprave, II, Zagreb, 1962, pp. 315—334, l'auteur estime que le terme de *princeps*, tel qu'il apparaît dans les inscriptions, se réfère en général aux chefs des populations indigènes, romanisés. Ceux-ci furent parmi les premiers à devenir citoyens romains et à jouir des privilèges correspondants, devenant des éléments de propagation de la civilisation romaine dans le sein des autochtones. Le terme de *princeps* est, le plus souvent, accompagné de déterminatifs désignant soit le groupe ethnique (*princeps Iapodum, princeps Delmatarum, princeps Numidarum*), soit l'unité administrative (*princeps coloniae, princeps ciuitatis, princeps uici*, etc.) dont les personnages respectifs faisaient partie. Pour ceux qui détenaient des charges dans le cadre de l'administration romaine, on relève également des indications sur leurs fonctions: *quinquennales, decuriones*, etc. Parfois le terme de *princeps* apparaît sans autre épithète, chez les personnes qui ne détenaient pas une fonction spéciale et dans le but de montrer leur origine nobiliaire.

Ces considérations fournissent à l'auteur l'occasion de se référer aussi à certaines mentions des inscriptions de Scythia Minor où apparaissent des *principes* (CIL, III, 772, cf. p. 997, 7481, 12 491, 14 210) et d'interpréter ce terme comme désignant des chefs indigènes romanisés. Son commentaire s'arrête surtout sur l'épitaphe de C. Iulius Quadratus, *loci princeps et quinquennalis territorii Capidauensis* (CIL, III, 12 491), la conclusion en étant que les interprétations de V. Pârvan et des chercheurs ultérieurs, selon lesquelles Quadratus serait « un chef romain venu des régions occidentales de l'Empire ou peut-être même né ici » et devenu ensuite une espèce de « maire » du territoire de Capidava, doivent être abandonnées. Bien que les sens précis du terme *locus* ne puisse être élucidé pour l'instant, la mention fournie par la Scythie étant seule de son espèce, il convient pourtant de lui accorder une signification administrative, territoriale, selon le modèle des expressions susmentionnées: *princeps municipii*, *princeps ciuitatis*, etc. *Locus* pourrait être rapproché de τόπος et il s'agirait alors ici d'une transposition dans la terminologie latine de réalités autochtones qui avaient revêtu auparavant une forme grecque. Ainsi donc, en Scythie aussi bien qu'en Dalmatie ou qu'en d'autres régions, les formes qu'a revêtues la romanisation des chefs autochtones furent similaires. En Scythie, les mentions de *principes* apparaissent surtout dans les localités où il est avéré qu'il a existé des communautés aux dénominations autochtones.

T. Aur*(elius)* Aper est par conséquent un chef indigène romanisé, venu en Dacie en tant que colon et spécialiste des travaux miniers. Le mot *Delmata* atteste son appartenence ethnique, le titre de *princeps* son rang social. L'auteur s'arrête sur les circonstances et le moment de l'arrivée de T. Aur*(elius)* Aper en Dacie, ses conclusions différant de celles des auteurs antérieurs. Il considère, en effet, comme erronée la datation proposée par Mommsen et ceux qui l'ont suivi, qui l'assignent au temps de Trajan. Des arguments d'ordre tant paléographique qu'onomastique nous conduisent vers la fin du II^e^ siècle ou le début du III^e^ siècle de n.è. Mais il existe une preuve décisive en faveur d'une telle datation: c'est l'époque à laquelle la ville de Splonum a acquis le rang de municipe, rang dont on fait mention dans l'inscription. Dans cet ordre d'idées, l'auteur aborde le problème de la localisation de la ville de Splonum, problème d'une importance capitale, puisqu'il faut savoir quels sont les documents pouvant être pris en considération. A ce sujet, l'auteur adopte la thèse de J. J. Wilkes, Σπλαῦνον — *Splonum again*, Acta Antiqua, Acad. Scient. Hung. XIII, 1—2, 1965, pp.111—125, selon laquelle la ville de Splonum pourrait être identifiée avec la localité Plevlje, située dans le nord-est du Monténégro, sur les rives de la Čehotina. Parmi les inscriptions qui y ont été mises au jour, on compte aussi celle publiée dans CIL, III, 8 308 et par A. Evans, Archaeologia, 49, 1885, p. 44, fig. 21, qui renferme le nom officiel de la ville, *Municipium Aurelium Splonum*, dont il est possible de déduire que la ville a reçu le rang de municipe de Marc Aurèle. L'inscription de Dacie, où apparaît le terme de *municipium*, doit donc être postérieure au règne de cet empereur. La date la plus probable est l'époque de Septime Sévère, car c'est alors qu'a dû avoir lieu l'arrivée de T. Aur(elius) Aper en Dacie, au moment de la réorganisation de la vie économique et administrative, troublée auparavant par les guerres des Marcomans. De nouveaux groupes de colons vinrent alors en Dacie, afin p'imprimer un nouvel essor à la vie économique. La condition juridique dans le cadre de laquelle T. Aur(elius) Aper s'établit en Dacie est celle d'*adsignatus*, ou plus précisément de *municeps adsignatus*, car il venait d'un municipe (Splonum) pour s'établir dans un autre municipe (*municipium Ampelesium*). L'inscription posée à

la mémoire de T. Aur(elius) Aper renferme par conséquent des éléments importants relatifs à la colonisation de la Dacie, par le fait qu'elle atteste d'une part des *moments successifs* de l'histoire de la domination romaine, au cours desquels la colonisation s'est renouvelée et s'est renforcée, et d'autre part le rang et la qualité des colons.

2) Dédicace en l'honneur de l'empereur Septime Sévère (CIL, III, 1308), faite par Ordo Ampe(l)ensium en l'année 200—201 de n.è., du temps du gouverneur de la Dacie Lucius Octavius Iulianus. C'est la seule inscription qui nous donne le nom entier de la ville d'Ampelum ou d'Ampeium. Malheureusement, le texte en est détérioré justement à l'endroit de cette mention et il est impossible de décider si le nom de la ville était écrit avec un L ou avec un I. Mommsen hésitait entre ces deux formes, avec une préférence pour la première. Il résulte de l'inscription que la ville avait le rang de municipe.

3) Inscription funéraire au texte très effacé (CIL, III, 1336). Sur deux côtés, Attis est représenté dans son costume bien connu.

4) Dédicace en l'honneur de Mithra, due aux frères Aelius Marcianus et Aelius Firmus. C'est la première inscription sur pierre trouvée à proximité de Roşiorii de Vede. Sa provenance est inconnue, étant donné qu'elle a été découverte dans les fondations de l'église du village de Sfinţeşti, en tant que matériau de construction. Si elle n'a pas été apportée de quelque établissement antique d'Olténie *(Dacia Inferior)* ou de Bulgarie, elle pourrait provenir d'un *castrum* proche du limes transalutanus.

ÎN JURUL PAPIRILOR DE LA DERVENI ŞI CALLATIS

DE

D. M. PIPPIDI

Cu şapte ani în urmă, descoperirea într-un mormînt din Callatis a unui papir grec, în condiţii care îndreptăţeau nădejdea că ar putea fi salvat, stîrnea în lumea ştiinţifică o vîlvă cu atît mai legitimă cu cît evenimentul era mai rar [1]. Se ştie, într-adevăr, că, în ciuda marelui număr de papiri aflaţi în Egipt, la Dura-Europos şi, de la o vreme, în mai multe locuri din Palestina, în cuprinsul Europei asemenea documente n-au fost scoase la iveală decît în Italia, la Herculanum, în împrejurări care au conferit faimoasei « vile a Pisonilor » (şi, deopotrivă, Cabinetului papirologic al Muzeului Naţional din Napoli) o celebritate meritată [2].

Alte particularităţi ale mormîntului calatian erau şi ele făcute să reţină atenţia cercetătorilor: despre ele va fi vorba mai departe. Pentru moment, mi se pare util să amintesc că, la cîtva timp după descoperirea de la Mangalia, o descoperire similară avea loc în regiunea septentrională a Greciei, la Derveni, localitate situată la 10 km nord de Salonic. Aci, în cursul unor săpături întreprinse de Serviciul grec de Antichităţi, care aveau să scoată la iveală mai multe excepţionale piese arheologice (printre ele, faimosul crater de bronz aurit, devenit din primul moment o podoabă a noului şi bogatului Muzeu de Artă antică din oraşul Sfîntului Dimitrie), în mantaua unui tumul acoperind un mormînt de piatră cunoscut ca « mormîntul A », cercetătorii au găsit, printre alte resturi ale rugului de incineraţie, un sul de papirus în parte carbonizat. Las la o parte descrierea mormîntului şi a mobilierului funerar, fără interes din punctul nostru de vedere. În schimb, reţin amănuntul că, în ciuda gravelor avarii suferite de *uolumen*, o însemnată parte din text a putut fi salvată cu ajutorul unui specialist austriac, Anton Fackelmann, conservatorul colecţiei de papiri a Bibliotecii Naţionale din Viena. Semnalez de asemeni împrejurarea că, la mai puţin de un an după descoperire, prin meritul

[1] G. Daux, BCH, LXXXVI, 1962 (II), p. 793; J. Irigoin, RÉG, LXXV, 1962, p. XXIV–XXV; Ch. Picard, Rev. arch., 1963 (I), p. 179–184 (şi, acum în urmă, în *Mélanges Carcopino*, Paris, 1966, p. 737–746).

[2] Cf. D. Comparetti şi G. De Petra, *La Villa ercolanese dei Pisoni*, Torino, 1883. Pentru o rapidă informare cu privire la contribuţia italiană în dezvoltarea studiilor papirologice, vezi Ar. Calderini, *Papyri. I. Guida allo studio della papirologia antica greca e romana* [2] (Milano, 1944), p. 21 urm., 38 urm., 51 urm.

profesorului S. G. Kapsomenos, de la Universitatea din Salonic, filologii şi istoricii din întreaga lume puteau lua cunoştinţă de natura textului, printr-o notă publicată de învăţatul grec în revista Gnomon din 1963 [3]. De atunci, o conferinţă a editorului în faţa Societăţii Americane de Papirologie, cu prilejul Congresului Internaţional de Studii clasice întrunit la Philadelphia în 1964 [4], ne-a adus — cu privire la conţinutul şi la starea de conservare a documentului — informaţii suplimentare, pe care nu va fi de prisos să le înfăţişez cititorilor Studiilor Clasice, într-un moment cînd nădejdea de a salva fie şi cîteva fărîme din papirul calatian pare pierdută cu desăvîrşire.

Cum am arătat-o mai sus în treacăt, sulul pe jumătate distrus al papirului a fost găsit în mantaua tumulului A, laolaltă cu alte resturi ale rugului de incinerare. Întrebarea dacă a făcut cumva parte din obiectele de uz personal destinate să piară o dată cu cadavrul, sau dacă va fi fost folosit ca materie inflamabilă la aprinderea rugului, lepădată ca netrebnică după ridicarea flăcării, e din cele despre care se poate discuta la nesfîrşit, fără şanse de a convinge pe toată lumea [5]. Editorul înclină spre primul răspuns, în ciuda faptului că şi în ochii lui apare incomprehensibilă distrugerea intenţionată a unei lucrări menite mai curînd păstrării în tainiţa subpămînteană, laolaltă cu celelalte ofrande funerare (κτερίσματα).

Oricum ar sta lucrurile în această privinţă, ceea ce ne-a ajuns reprezintă resturile unui sul lung la origine de cca. 59 cm, redus la un număr de 150 fragmente de mărimi inegale. Acestea se distribuie între 22 coloane: mai bine păstrate în partea superioară, distruse jos şi pe lături, clar scrise şi — în măsura în care au putut fi întărite în laborator — destul de citeţe (fig. 1).

O seamă de cuvinte descifrate din primul moment — μύσται, θεοῖς, θύειν, χοάς — lăsau să se înţeleagă că textul ar avea un caracter religios. Această presupunere a fost confirmată de studiul ulterior al documentului, din care rezultă limpede că ne găsim înaintea comentariului unui poem orfic, şi anume a unui comentariu alegoric, cum ştim că s-au întocmit în antichitate nu arareori pentru desluşirea cîte unui text cosmogonic ori theogonic. Din poemul autorului necunoscut care a stat la baza comentariului, s-au păstrat în total 18 versuri. Două din ele ne erau cunoscute din tratatul pseudo-aristotelic *De mundo* (cap. 7, p. 401 a 25), unde — împreună cu altele, figurează printre Ὀρφικά, fără altă precizare:

Ζεὺς κεφαλή, Ζεὺς μέσσα, Διὸς δ'ἐκ πάντα τελεῖται

şi

Ζεὺς βασιλεύς, Ζεὺς δ'ἀρχὸς ἁπάντων ἀργικέραυνος [6].

Restul textului păstrat e alcătuit din desluşiri de un tip cunoscut atît din mărturii indirecte, cît şi din unele fragmente ajunse pînă la noi sub formă de citate. Cu

[3] P. 222—223: *Der Papyrus von Derveni. Ein Kommentar zur orphischen Theogonie.*

[4] Publicată în The Bulletin of the American Society of Papyrologists, II, 1964, p. 1—12, şi, mai de curînd, cu uşoare modificări, în Ἀρχαιολογικὸν Δελτίον, XIX, 1964 (apărut 1965), p. 17—25.

[5] Cf., în Bull. Amer. Soc. of Papyrologists, p. 21 urm., observaţiile formulate în această privinţă de Ch. B. Welles şi F. W. Walbank; de asemeni, propriile reflecţii ale lui Kapsomenos, Ἀρχ. Δελτίον, p. 17, n. 1.

[6] Bulletin, p. 10 = Ἀρχ. Δελτίον, p. 21 (ambele la Kern, *Orphicorum Fragmenta*, Berlin, 1922, p. 91, fr. 21a.

titlu de exemplu, reproduc cele scrise în coloana a XIV-a în legătură cu expresia Μοῖραν ἐπικλῶσαι:

...τοῦτ οὖν τὸ πνεῦμα Ὀρφεὺς
ὠνόμασεμ Μοῖραν, οἱ δ' ἄλλοι ἄνθρωποι κατὰ φάτιμ 'Μοῖραν
ἐπικλῶσαι' φασι[ν] σφίσιγ καὶ 'ἕσεσθαι ταῦθ' ἅσσα Μοῖρα
ἐπέκλωσεν', λέγοντες μὲν ὀρθῶς, οὐκ εἰδότες δὲ
οὔτε τὴμ Μοῖραν ὅ τι ἐστὶν οὔτε τὸ ἐπικλῶσαι. Ὀρφεὺς γὰρ
τὴμ φρόνησιμ Μοῖραν ἐκάλεσεν, ἐφαίνετο γὰρ αὐτῶι
τοῦτο προσφερέστατον ε[ἶ]να[ι] ἐξ ὧν ἅπαντες ἄνθρωποι
ὠνόμασαμ. πρὶμ μὲγ γὰρ κληθ[ῆ]ναι Ζῆνα ἦμ Μοῖρα
φρόνησις τοῦ θεοῦ ἀεί τε καὶ [δ]ιὰ παντός. ἐπεὶ δ'ἐκλήθη
Ζεὺς γενέσθαι αὐτὸν [δοκοῦσι...[7]

Întîmplător, comentariul ne aduce şi trei versuri homerice (unul din *Odiseea* şi două din *Iliada*) în forme care se deosebesc întrucîtva de tradiţia manuscrisă. Astfel, în θ 335, pentru citirea tradiţională: Ἑρμεία, Διὸς υἱέ, ni se prezintă varianta: Ἑρμῆ, Μαιάδος υἱέ... Această împrejurare şi unele explicaţii lexicale la care recurge Anonimul ridică problema raportului cronologic dintre compunerea Comentariului şi dezvoltarea filologiei alexandrine, de care se leagă şi problema paternităţii operei, în măsura în care comportă o dezlegare. În amîndouă privinţele, poziţia profesorului Kapsomenos e limpede, chiar dacă nu pe de-a-ntregul convingătoare: Comentariul e anterior activităţii celor mai vechi filologi alexandrini, autorul lui ar putea fi acel Epigenes despre care mărturii demne de crezare ne asigură că ar fi scris Περὶ τῆς Ὀρφέως ποιήσεως, deslușind profanilor (şi credincioşilor deopotrivă) formulele obscure ale simbolismului orfic. Despre Epigenes, o informaţie a lui Harpocration arată că ar fi fost anterior lui Callimachos, — trăitor poate în secolul al IV-lea. Fără să-şi însuşească hotărît ideea acestei paternităţi, editorul fragmentelor pune în lumină împrejurarea că — după caracterele-i paleografice — papirul pare scris în secolul al IV-lea şi că observaţii de natură arheologică asupra mormîntului şi a conţinutului lui duc şi ele la concluzia că tumulul n-ar putea fi mai nou decît anul 300 î.e.n.[8].

În această privinţă, şi în altele, unele interesante observaţii şi-au făcut loc în discuţia desfăşurată după expunerea profesorului Kapsomenos, cu participarea unora din papirologii şi elenişti cei mai cunoscuţi din Europa şi America. Obiecţii împotriva datei timpurii a Comentariului s-au formulat de Hugh Lloyd-Jones, de pildă, întemeiat pe faptul că alte încercări exegetice ale unor scrieri poetice nu ni s-au păstrat din veacurile clasice şi că, în stadiul actual al documentării, nici Epigenes, nici Metrodor din Lampsac nu-s pentru noi mai mult decît nişte simple nume. «Even though most of the experts who discussed the paper have the impression that the find must be as early as the fourth century, I think we should be rash if we regarded that as an absolute certainty. How strong the archaeological evidence is for the dating is not yet clear. But if the text really is so early, its importance for the history of scholarship and of Greek religion is very great. As impressive as the consensus in favor of the early date has been, we have so little of Greek writing of this period that it would be exceedingly

[7] Ἀρχ. Δελτίον, p. 23.
[8] Bulletin, p. 7 urm.; Ἀρχ. Δελτίον, p. 19 urm.

dangerous if the hypothesis of an early date were to be generally accepted without careful consideration of all the difficulties involved »[9]. Rezerve similare, chiar dacă mai puţin categorice, s-au formulat şi de Herbert Musurillo[10], dar opinia celor doi elenişti a rămas, se poate spune, în minoritate, faţă de numărul mare de vorbitori care s-au raliat la concluziile editorului, în privinţa vechimii interpretării textelor poetice în literatura greacă îndeobşte, ca şi în privinţa datei de atribuit mormîntului şi mobilierului funerar, — *terminus ante quem* pentru compunerea Comentariului. În această din urmă materie, sînt de reţinut declaraţiile lui Georges Daux, unul din primii învăţaţi care au înţeles şi subliniat însemnătatea descoperirilor de la Derveni. « I must say — scrie el — that I quite agree that it is impossible to date a papyrus within about 50 years, but for epigraphy it is not exactly so for the fourth century. As I said, there is an inscription on this beautiful vase which was found, published since — and it will be published more — and there is no doubt that the inscription and the dialect are from the fourth century. There is no doubt that the archaeological finds are from the fourth century. There is no doubt about it »[11].

În aceste condiţii, pare probabil că papirul de la Derveni e cel mai vechi din cîte au ajuns pînă la noi, chiar comparat cu descoperirile din Egipt: mai vechi decît papirul Timotheos, mai vechi şi decît contractul din 311, pînă de curînd socotite cele mai timpurii documente papiriacee transmise din antichitate. Aceasta ne face să ne gîndim cu amărăciune la papirul calatian, prăpădit înainte de a fi fost identificat, pe care mai multe elemente îl apropie de descoperirea din Macedonia, începînd cu data probabilă a tumulului funerar. În această privinţă, observaţiile făcute de exploratorii necropolei calatiene în campania 1959 duc la încheierea că frumosul mormînt în care papirul a fost găsit (o cistă din lespezi de calcar, închisă ermetic şi acoperită cu o movilă strînsă într-un inel de piatră) trebuie să dateze din ultima treime a secolului al IV-lea[12], — aproximativ vremea mormintelor de la Derveni. Se poate deci spune că — în măsura în care ar fi fost salvat — papirul din Mangalia s-ar fi numărat printre cei dintîi în dată din cîţi ne sînt astăzi cunoscuţi: tot atît de vechi ca mormîntul, poate chiar mai vechi, dacă presupunem că sulul era proprietatea defunctului şi că achiziţionarea lui nu se va fi făcut chiar în ultimul an al vieţii acestuia[13].

Afirmaţia din urmă se leagă de o întrebare pe care sîntem ţinuţi să ne-o

---

[9] Bulletin, p. 20.
[10] Bulletin, p. 23.
[11] Bulletin, p. 21; cf. p. 16.
[12] Em. Popescu, P. Diaconu, C. Preda, în Materiale, VIII, p. 447—448; Const. Preda, în Dacia, N.S., V, 1961, p. 295—297. — Ca o indicaţie cronologică de valoare generală, menită să confirme concluziile arheologilor, trebuie menţionată împrejurarea că — la fel cu Comentariul de la Derveni — papirul calatian era scris cu *caractere epigrafice:* puţinele litere văzute mi s-au părut lipsite de ligaturi, caligrafice, cu alte cuvinte anterioare formării scrierii cursive, care începe să se răspîndească în sec. al III-lea î.e.n. Cf. W. Schubart, *Einführung in die Papyruskunde*, Berlin, 1918, p. 18 urm. şi, în fasciculul citat din Bulletin, opiniile unor atît de eminenţi cunoscători ai paleografiei greceşti ca E. G. Turner, Claire Préaux, Ch. B. Welles, Herbert Youtie — resp. p. 15, 16—17, 18.
[13] Preţioasă, în această ordine de idei, e informaţia lui Xenofon (*Anab.*, VII 5, 14) după care, pe ţărmul de la Salmydessos, între alte epave ale unor corăbii naufragiate (din cele ce asigurau legăturile coloniilor pontice cu porturile metropolitane), ar fi văzut şi « multe suluri de papirus scrise » (πολλαὶ βύβλοι γεγραμμέναι) mărturii ale unui comerţ desigur înfloritor, dar şi ale unei vieţi culturale susţinute în cetăţile de pe ţărmurile de vest şi de nord

punem, oricît de anevoios ar fi răspunsul: care a putut fi caracterul textului îngropat cu defunctul, ce presupuneri se pot face cu privire la conţinutul papirului? — Cîtă vreme nu ne stă la dispoziţie nici un crîmpei de frază pe care să clădim o ipoteză, firește, o afirmaţie categorică în această privinţă ar fi gratuită. Cu această rezervă, reflecţiile asupra naturii documentului sînt cu atît mai legitime cu cît, şi pînă acum, unele speculaţii în legătură cu el n-au lipsit, cum ar fi afirmaţia după care textul pierdut ar fi cuprins o recunoaştere publică a meritelor defunctului. « Sînt indicii — scrie, într-o broşură recentă, Radu Vulpe, cu o fermitate care riscă să confere ipotezei mai multă crezare decît merită — că e vorba de textul grecesc al unui decret de proxenie de care beneficiase defunctul ». Şi adaugă: « datînd din sec. al IV-lea î.e.n., papirul este unul din cele mai vechi documente din această materie, în limba elenă, cunoscute pînă acum » [14].

În privinţa vechimii papirului, mi-am spus părerea înainte şi voi mai avea prilejul s-o fac: datarea lui în secolul al IV-lea (şi, mai precis, în a doua jumătate a acestui veac) nu ridică îndoieli. Obiecţii stîrneşte, în schimb, afirmaţia că ne-am găsi înaintea unui decret de cinstire, şi mai ales a unui decret de proxenie, pe care răposatul l-ar fi luat cu sine în lumea de dincolo. Asemenea dovezi de preţuire din partea unei cetăţi — pentru fiii ei sau pentru străini — se săpau pe piatră şi se bucurau de o largă publicitate în timpul vieţii celui cinstit. Exemple ale practicii postulate de Vulpe nu se cunosc însă şi situaţia e cu atît mai greu de admis cu cît instituţia proxeniei şi dubla cetăţenie legată de ea se generalizează abia în epoca elenistică [15]. De altă parte, cu rare excepţii, care se întîlnesc spre sfîrşitul erei păgîne şi în epoca imperială, decretele de cinstire sînt scurte, cîtă vreme papirul calatian, după spusa descoperitorilor, se înfăţişa ca un sul de o oarecare grosime, aşa cum apare şi în fotografia reprodusă în fig. 4.

Dacă de un decret nu poate fi deci vorba, şi dacă introducerea sulului în mîna dreaptă a scheletului pare să indice o relaţie afectivă între decedat şi textul pus să-l însoţească în lumea de peste veac, concluzia se impune că natura papirului trebuie să fi fost fie literară, în sensul larg al cuvîntului, fie religioasă. În primul caz, ne-am putea gîndi la o lucrare nu prea întinsă, cu deosebire îndrăgită de defunct în timpul vieţii [16] (ca o variantă a aceleiaşi explicaţii, nu trebuie exclusă nici posibilitatea ca scrierea să fi fost a decedatului); în cel de-al doilea, la un text eshatologic, cuprinzînd — în legătură cu lumea de apoi — prescripţii rituale sau învăţături împărtăşite de defunct din timpul vieţii.

Dacă e îngăduit să continuăm aceste speculaţii şi dacă trebuie exprimată şi

---

ale Mării Negre. Interpretarea lui Ch. Picard, Rev. arch., 1963 (I), p. 179 urm., potrivit căreia — la Callatis ca şi la Derveni — n-am avea a face cu « cărţi » propriu-zise, ci cu « talismane pentru viaţa de apoi » (p. 186: « talisman — peut-être divinatoire — pour l'au-delà »; cf. p. 193, n. 2: « ...mais un talisman n'est pas un livre ») trebuie respinsă hotărît, acum cînd descifrarea Comentariului orfic a făcut progrese şi cînd caracterul unuia cel puţin din papirii în discuţie nu mai poate fi pus la îndoială.

[14] *Vechi focare de civilizaţie: Istria, Tomis, Callatis*, Bucureşti, 1966, p. 86.

[15] G. Busolt-H. Swoboda, *Griechische Staatskunde*[3] (München, 1926), p. 1246 urm.; W. W. Tarn, *La Civilisation hellénistique* (tr. fr. Lévy), Paris, 1936, p. 83.

[16] Cum am încercat s-o arăt în *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos*, Bucureşti, 1965, p. 244, lista literaţilor şi cărturarilor originari din Callatis care şi-au cîştigat loc de cinste în literatura greacă — de la Demetrios la Satyros şi la Heracleides Lembos — e destul de lungă. E de presupus că numărul celor rămaşi să activeze în cetatea de baştină trebuie să fi fost cel puţin tot atît de mare ca al celor porniţi să dobîndească faimă în metropolele culturale ale timpului.

o preferinţă între două explicaţii deopotrivă posibile, voi spune că ultima supoziţie mi se pare mai plauzibilă, pentru că are pentru ea o serie de circumstanţe asupra cărora nu se poate trece cu vederea. Înainte de toate, se cunoaşte deprinderea — păstrată de-a lungul întregii antichităţi, de la tabletele orfice de la Petelia pînă la mormîntul gnostic din Viale Manzoni, — de a pune la îndemîna decedaţilor iniţiaţi în tainele vreunei secte mistice, sub formă de texte sau de imagini, îndrumări şi îmbărbătări echivalînd cu o făgăduială de veşnicie şi de beatitudine [17]. Alături de această indicaţie generală (care-şi găseşte confirmare în situaţia constatată la Derveni, unde alegerea textului ars cu cadavrul n-a fost de bună seamă întîmplătoare [18]), şi alături de faptul arătat înainte că papirul n-a fost pur şi simplu depus în cutia de piatră, ca atîtea texte literare aflate în Egipt, ci introdus — desigur nu fără noimă — în mîna dreaptă a mortului, se cuvine relevată împrejurarea, semnalată de descoperitori, că în mormînt, în preajma scheletului, s-au aflat presărate boabe de grîu, iar pe capacul de lespezi al cistei funerare, un oarecare număr de coji de ouă [19]. Tîlcul acestor ofrande nu-i greu de înţeles — într-un caz şi în celălalt e vorba de făgăduinţi de viaţă veşnică —, dar ceea ce trebuie mai ales notat e legătura dintre simbolismul oului şi riturile dionisiace. E mai bine de o jumătate de veac de cînd, într-un studiu deseori citat, M. P. Nilsson a semnalat prezenţa unor ouă — naturale sau artificiale: de lut sau de piatră — în morminte din Grecia şi Italia (mai ales Etruria) [20]. De-atunci şirul acestor descoperiri a continuat, punînd în lumină nu numai răspîndirea extraordinară a unei practici care se întîlneşte de pe ţărmul de nord al Mării Negre pînă în Vestul mediteranean şi din zorile istoriei pînă în epoca imperială romană, dar şi asocierea de la o vreme statornică dintre ou, ca simbol de viaţă veşnică, şi Dionysos, devenit — printr-o transpoziţie uşor de urmărit şi de reconstituit — din zeu al naturii care moare şi reînvie, domn al sufletelor şi chezaş al nemuririi [21].

Firește, problema e prea vastă şi comportă prea numeroase aspecte pentru a putea fi tratată aci, fie şi numai în parte. Ceea ce se poate face, ceea ce trebuie

---

[17] După Comparetti (1910) şi Olivieri (1915), laminetele «orfice» au fost din nou publicate — în 1922 — de Otto Kern, *Orphicorum fragmenta*, p. 104—109; pentru mormîntul din Viale Manzoni, vezi în ultimă instanţă J. Carcopino, *De Pythagore aux Apôtres*, Paris, 1956, p. 85—221 (cu toată literatura mai veche). Cum e uşor de înţeles, nu-mi stă în gînd să discut aci semnificaţia exactă a fiecăruia din monumentele amintite, nici a altora din aceeaşi categorie care s-ar mai fi putut cita (ca lamineta «eleusiniană» descoperită într-un mormînt din Pharsalus de N. Verdelis, Ἀρχ. Ἐφημερίς, 1950—1951, p. 80—105): peste deosebirile de doctrină şi de ritual, ceea ce-şi face drum în toate e nădejdea nemuririi cîştigate cu preţul unei iniţieri realizate la vreme.

[18] De notat, în această ordine de idei, faptul că decorul marelui crater cu figuri din mormîntul B al necropolei (în imediata apropiere a mormîntului A, unde a fost găsit papirul) e şi el de inspiraţie dionysiacă, aşa cum s-a relevat la vreme de arheologi.

[19] Materiale, VIII, p. 447; Dacia, N.S., V, 1961, p. 295.

[20] *Das Ei im Totenkultus der Alten*, în ARW, XI, 1908, p. 530—545 = *Opuscula selecta*, I (Lund, 1951), p. 3—20. Cf. G. Karo, în AA, XLVI, 1931, col. 247; G. Jacopi, în Clara Rhodos, III, p. 127; K. Schauenburg, în *Charites* (vol. omagial Langlotz), p. 170 şi n. 10: mai ales H. Metzger, *Collection Hélène Stathatos*, III (Strasbourg, 1963), p. 160—179. De asemeni, G. Roux, *L'architecture de l'Argolide aux IV^e et III^e siècles av. J.-C.*, Paris, 1961, p. 195; J. Deshayes, în BAH, LXXV, 1963, p. 49, n. 2.

[21] P. Boyancé, în MEFR, LII, 1935, p. 119; H. Metzger, în BCH, LXVIII—LXIX, 1944/45, p. 296—339; K. Schauenburg, în JDAI, LXVIII, 1953, p. 60 urm.; M. P. Nilsson, *Griechische Religionsgeschichte*, I² (München, 1954) p. 598. Cf. şi P. Alexandrescu, Studii Clasice, VIII, 1966, p. 75—86.

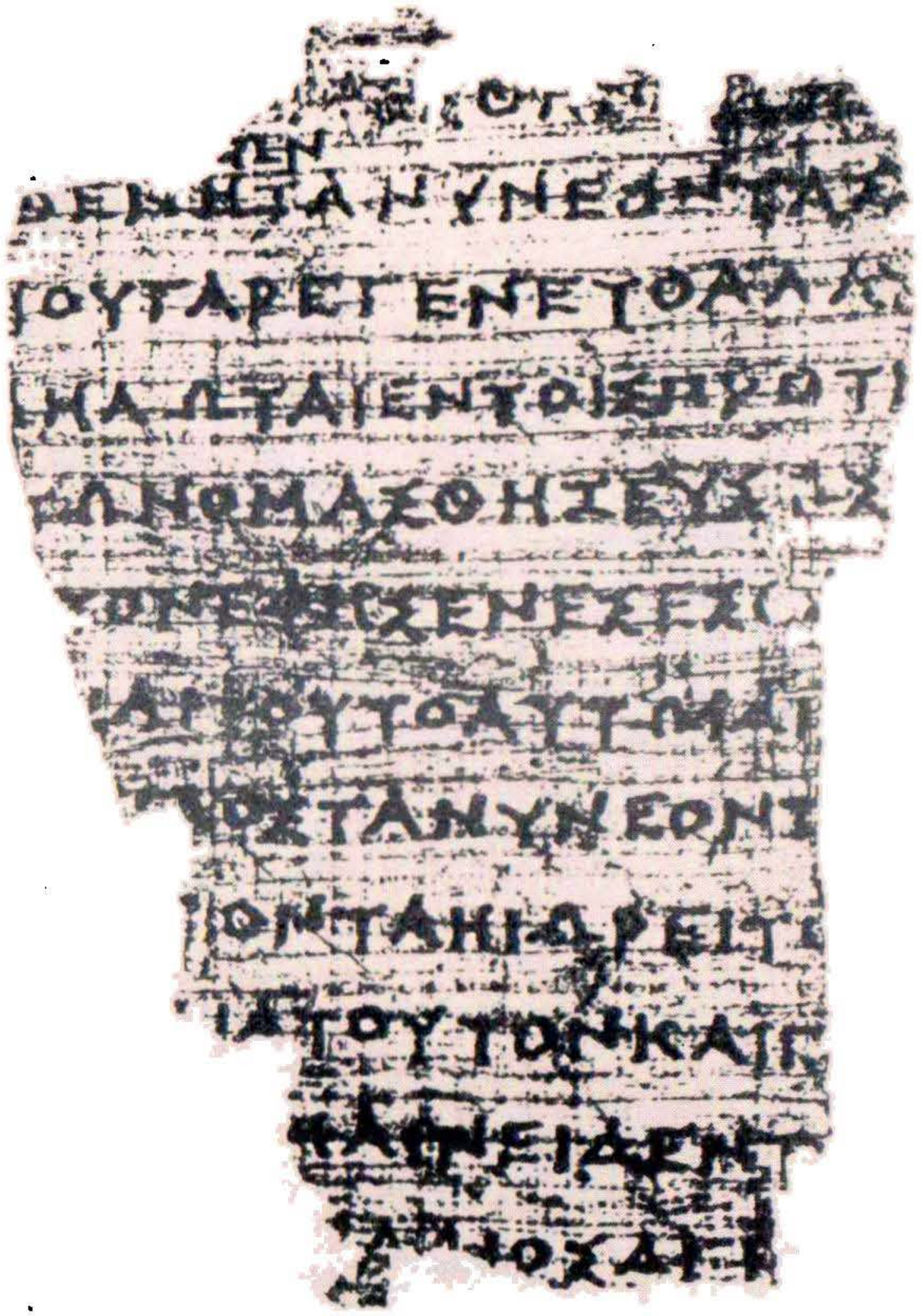
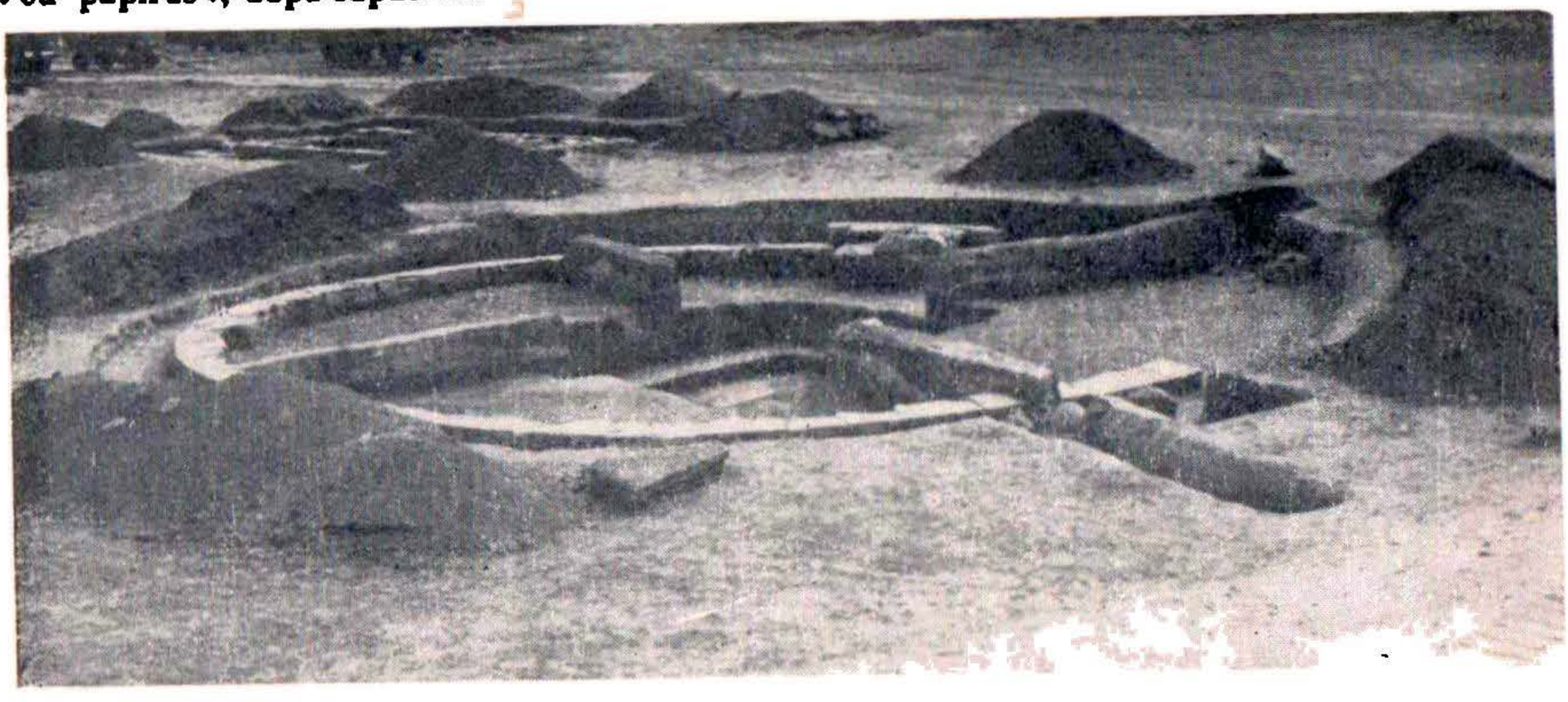


Fig. 1. Fragment din col. XIII a papirului de la Derveni (După Bull. Amer. Soc. of Papyrologists, 11, 1964).

Fig. 2. Mormîntul calatian • cu papirus •, după săpătură.



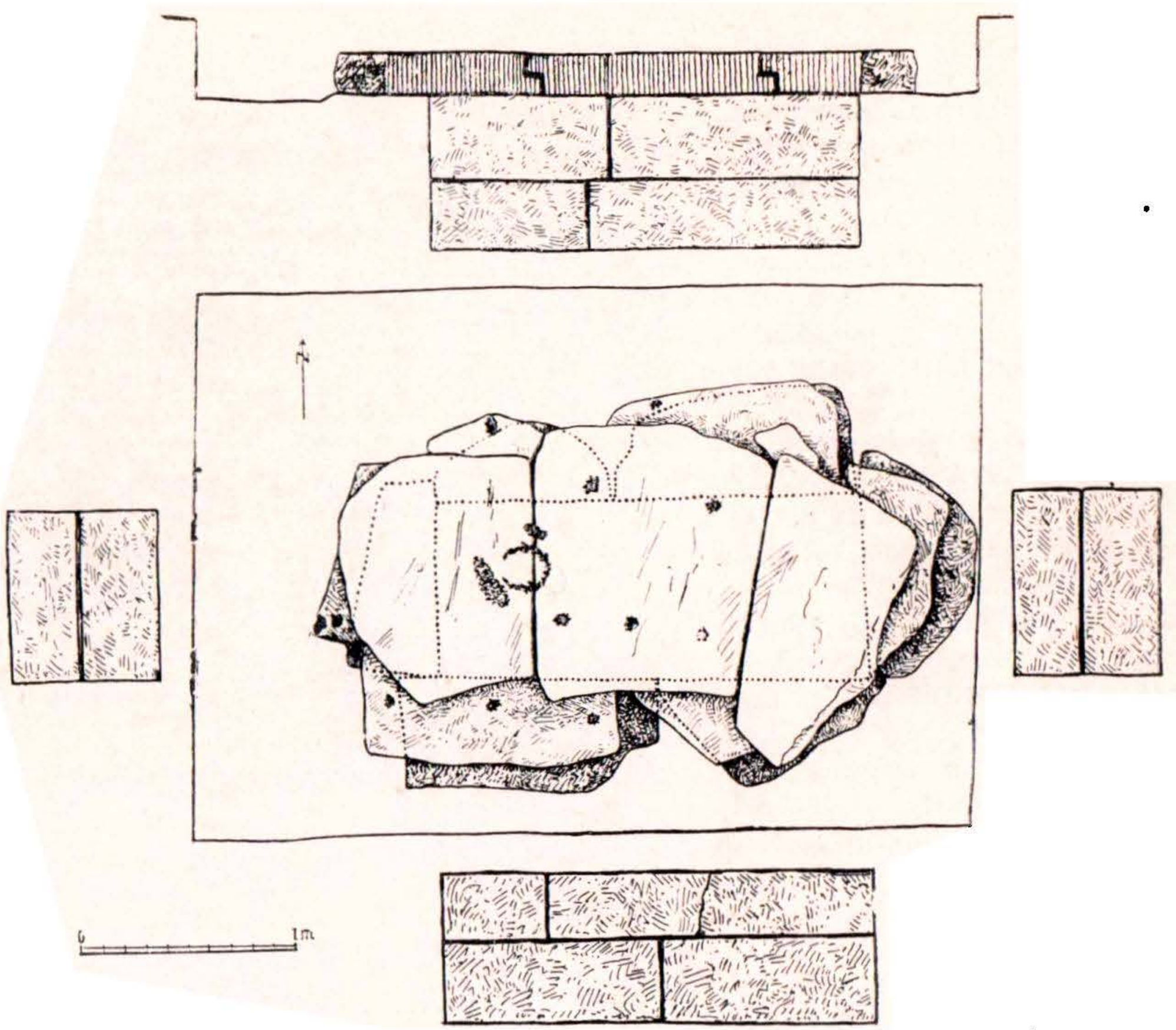


Fig. 3. Mormîntul calatian „cu papirus": acoperămîntul cutiei de piatră. Se remarcă poziţia coroniţei şi distribuţia simetrică a ofrandelor funerare.

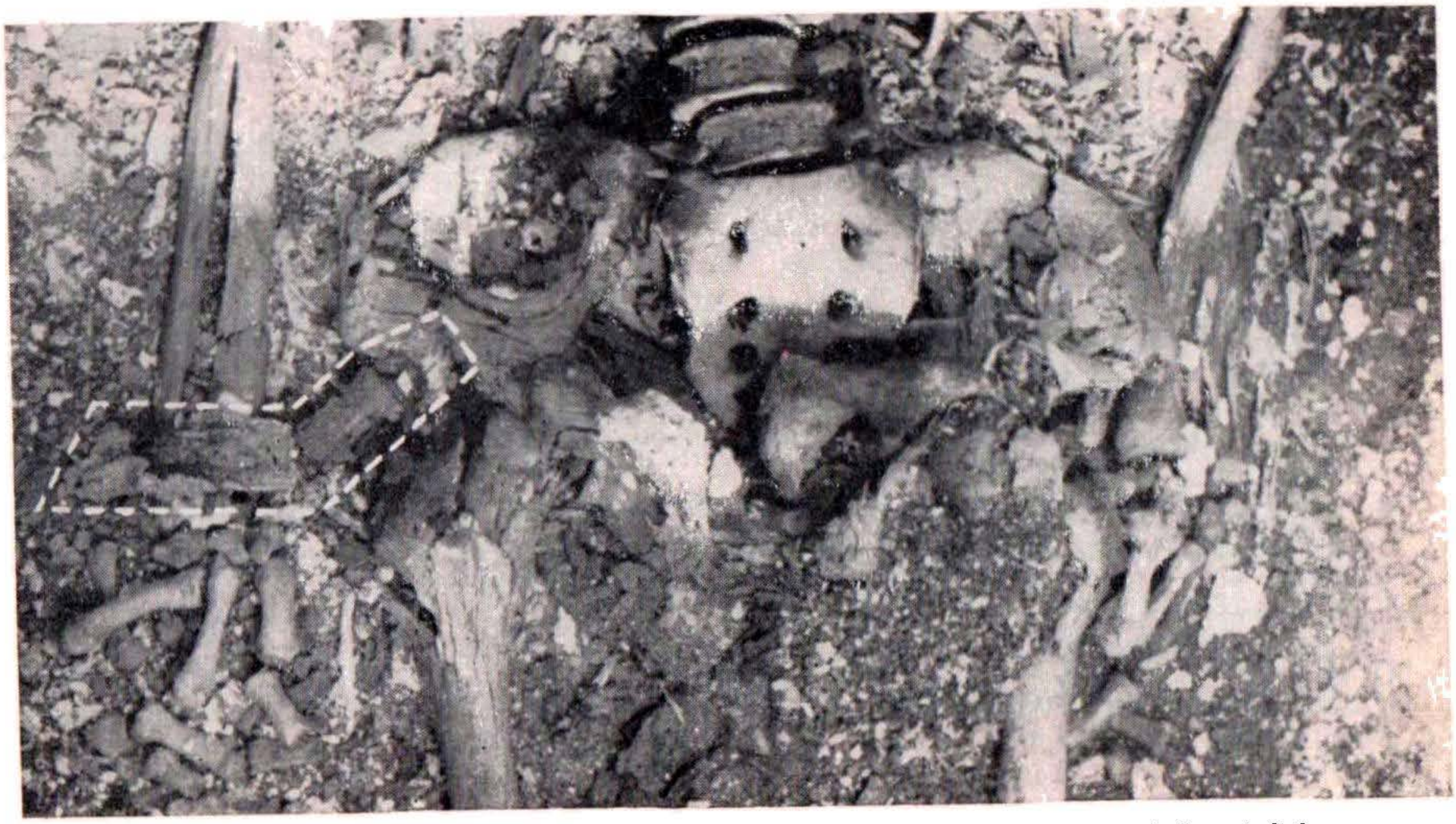


Fig. 4. Acelaşi mormînt: sulul de papirus în mîna dreaptă a defunctului.

subliniat, în această ordine de idei, e excepţionala popularitate a religiei dionisiace la Callatis, numărul impresionant de mărturii epigrafice şi arheologice privind cultul public şi cultul tainic al Zeului viţei în cetatea dobrogeană. Dăinuirea vreme de mai multe veacuri a unor thiasuri active în epoca elenistică şi în primele veacuri ale erei noastre [22]; menţiunile repetate ale unor temple şi grote destinate cultului, construite cu jertfa bănească a credincioşilor [23]; existenţa printre locuitorii oraşului şi ai teritoriului a unui mare număr de iniţiaţi în misteriile fiului Semelei [24]: toate aceste dovezi ale persistenţei în Callatis a unei atmosfere de fervoare dionisiacă, întreţinută de-a lungul vieţii ca o pregătire în vederea morţii, mi se par a îndreptăţi presupunerea că defunctul din mormîntul descoperit în 1959 a putut fi un adept al Zeului, poate chiar un demnitar în ierarhia lui tainică, judecînd după proporţiile tumulului şi calitatea construcţiei de piatră, judecînd şi după cele două coroniţe îngropate cu el, mărturii, poate, ale unei demnităţi sacerdotale.

Dacă-i aşa, şi revenind la papirul al cărui caracter ne-a prilejuit această digresiune, ne putem întreba dacă cuprinsul lui nu va fi fost — de aproape sau de departe — legat de credinţa a cărei excepţională însemnătate în mediul calatian am încercat s-o relev. Firește, de o adevărată dovadă, într-o astfel de materie, nu poate fi vorba, cîtă vreme sîntem lipsiţi pînă şi de un început de bază textuală. Cu precauţiile impuse de natura subiectului, o ipoteză de lucru poate fi însă încercată, şi sînt împrejurări cînd mi se pare că trebuie formulată.

AUTOUR DES PAPYRUS DE DERVENI ET DE CALLATIS

RÉSUMÉ

En faisant état de deux récentes publications de S. G. Kapsoménos sur le papyrus de Derveni, on fournit des précisions sur le caractère de ce texte et sur les discussions suscitées par un exposé de l'éditeur devant la Société Américaine de Papyrologie, à l'occasion du IV^e^ Congrès International d'Études Classiques, réuni en 1964 à Philadelphie (Bull. Amer. Soc. of Papyrologists, II, 1964, p. 3—12 = Archaiol. Deltion, XIX, 1964, p. 17—25).

Par la même occasion, on rappelle la découverte un peu antérieure d'un papyrus à Callatis, cette fois dans une tombe d'inhumation et dans des conditions qui permettent de l'attribuer avec certitude à la même période à laquelle appartient le papyrus de Derveni, c'est-à-dire *au dernier tiers du IV^e^ siècle*. Sur le contenu du document aujourd'hui perdu on ne peut naturellement faire que des suppositions. L'auteur écarte résolument l'hypothèse de R. Vulpe selon laquelle il s'agirait d'un décret de proxénie; il repousse également l'hypothèse de Ch. Picard, qui croyait y reconnaître « un simple talisman pour l'au-delà », témoignant de l'influence

[22] AEM, VI, 1882, p. 10, nr. 16 (= SGDI, 3090); AEM, XIV, 1891, p. 32, nr. 35 (= *Syll.*[3], 1108); Dacia, I, 1924, p. 139 şi 317—324 (= Rev. arch., XXI, 1925, p. 258—271).

[23] Dacia, I, 1924, p. 126; III—IV, 1927/32, p. 450 *a*; BCH, LXXXVIII, 1964 (I), p. 151—158; Studii Clasice, VIII, 1966, p. 87—96.

[24] AEM, XVII, 1894, p. 101, nr. 43 A (= Prott-Ziehen, *Fasti Graecorum sacri*, I, p. 43, nr. 22); Studii Clasice, V, 1963, p. 315; VII, 1965, p. 319—322.

exercée jusque sur les bords de la mer Noire par la religion éleusinienne. En analysant le rituel de la tombe (et plus particulièrement la signification des coquilles d'œuf pieusement disposés à côté du squelette et sur le couvercle de la ciste funéraire), en tenant compte aussi de la faveur toute particulière dont le fils de Sémélé a toujours été l'objet en Scythie, avant aussi bien qu'après la conquête romaine, il suggère qu'il pourrait s'agir d'un écrit d'inspiration dionysiaque, sinon orphique, qu'il s'agisse d'un texte généralement connu ou même de l'œuvre d'un auteur local, à une époque de l'histoire de Callatis où cette ville a fourni à la culture grecque un assez grand nombre de littérateurs et d'hommes de science.

DOMVS DIVINA ÎN DACIA

DE

I. I. RUSSU

Între cele mai de seamă documente epigrafice care comportă o semnificaţie arheologică-arhitectonică şi culturală, deci social-istorică deosebită pentru Dacia romană, în primul rînd pentru «metropola-capitală» Ulpia Traiana Dacica (Sarmizegetusa; Grădiştea Haţegului), este o piesă fragmentară de mari proporţii, cu forme grafice şi plastice impozante la nivel provincial, închinată IN HONOREM DOMVS DIVINAE. Ea constă din două mari lespezi de marmură, disparate şi dispersate, ale căror peregrinări în zona sud-vestică a vechii provincii carpatice apar stranii şi chiar extravagante la fel ca redescoperirea, gruparea lor şi reconstituirea monumentului în dimensiunile şi forma genuină. Cele două plăci de marmură (una fragmentară, cu textul relativ uşor de întregit) au fost regăsite în interval de cîteva decenii, la mare distanţă una de alta şi de locul iniţial unde fuseseră scoase la iveală în vasta zonă arheologică a Ulpiei Traiana (Sarmizegetusa); una într-un sat pe malul Mureşului central, a doua (se pare) la Peşteana, spre nord de fosta «capitală» a Daciei romane (sau chiar în această din urmă localitate, de unde a fost transportată la Lugoj, fiind semnalată în bibliografia arheologică la a. 1902). Apartenenţa împreună, rezultînd din regruparea grafică a fragmentelor *a* şi *b*, permite restabilirea unui armonios ansamblu epigrafic-arheologic, care — vrednic să reţină atenţia epigrafiştilor-arheologi şi istoriografilor lumii provinciale romane — este prezentată aici, în legătură cu atestările unei forme a cultului imperial, al aşa-numitei *domus diuina*.

a) Lespede fragmentară de marmură albă, cu chenar în frumoasă profilatură la marginea de sus şi la cea de jos, fracturată pieziş la marginea stîngă, dar retezat drept în sens vertical la dreapta [unde se racordă cu bucata de mai jos, fragm. *b*], lungime 116, lăţime 76, grosime 25 cm; scrierea este elegantă, litere «clasice» (cf. nota 2), de mărimi diferite, descrescînd în cele patru rînduri: în r. 1 înalte de 11, în r. 2 şi 3 de 10, în r. 4 de 7 cm. La colţul drept de sus, pe dungă, are o adîncitură în formă pătrată □ pentru fixarea unei scoabe sau cep de metal în angrenajul arhitectonic al construcţiei unde se aflau legate ca părţi integrante. Piesa fragmentară a fost descoperită de gospodarul Avram Munteanu în grădina casei sale din comuna Săuleşti (Şuleşti, Sárfalva; est de Deva), nr. 41, cu ocazia

StCl, IX, 1967, p. 211—219, Bucureşti

unei săpături în pămînt la adîncime de circa 80—100 cm, acum vreo trei decenii («prin a. 1935», cum ne informa după amintire, în ziua de 17 IV 1966, cînd în urma informației amicale primite de la prof. dr. O. Floca am cercetat, împreună cu muzeograful V. Găinaru, Deva, monumentul și locul descoperirii)[1]. La aceeași dată, în apropiere, a fost descoperit un mare bloc fragmentar de marmură, asimetric, de 192 × 59 × 55 cm, avînd gravată pe una din laturile lungi litera A înaltă de 11 cm; este probabil o piesă de la construcție, pe care descoperitorul a transportat-o la gospodăria sa de peste drum așezînd-o ca laviță în curte. Textul păstrat pe fragmentul *a* (care spre stînga continua cu încă vreo 80 cm avînd și un relief analog fragmentului *b* este următorul (fig. 1 și 3).:

...ONOREM DOM...
...ONIVS PAP DOM...
...COL DACIC PECVN...
L D D.

b) Lespede întreagă de marmură albă, tăiată simetric la marginea stîngă, de 145 × 76 × 25 cm, cu chenar identic celui precedent (*a*); textul în patru rînduri de aceleași dimensiuni descrescînde (11, 10 și 7 cm) este păstrat întreg; la capăt în triunghiul *tabulei ansata* un bust de femeie, cu coafură tipică pentru sec. II e.n., de modă romană: în contrast cu scrierea îngrijită, de o remarcabilă eleganță pentru mediul Daciei, avînd analogii semnificative în capitala-metropolă [2], sculptura

[1] Este puțin probabil ca fragmentul descoperit de A. Munteanu la Săulești să fi fost cărat aici din vreo colecție de antichități, cum ar fi cea existentă odinioară în parcul conacului Ocskay din Biscaria (fost Dedács, cartier al orașului Simeria; azi Parcul-rezervație dendrologică a Academiei Republicii Socialiste România), cu piese aduse de la Ulpia Traiana și din alte puncte; o cercetare amănunțită la fața locului ori în arhivă ar putea să elucideze această chestiune de «anticariat». Oricum, piesele epigrafice din Săulești (întrucît au fost descoperite «în pămînt, la adîncime de vreun metru»), puteau fi aduse aici mai demult direct de la Ulpia Traiana, prin sec. XVIII ori mai înainte, chiar în sec. XV—XVI, cînd se transportau spre nord pe valea Mureșului și în afara Transilvaniei materiale arheologice romane, inscripții, sculpturi etc., din ruinele Ulpiei Traiana, ca și din Apulum, Germisara, Micia, Potaissa și alte centre mari sau mai mici cu ruine antice.

[2] Cu toate că în general forma literelor oferă prea puține criterii pentru cronologia pieselor în epigrafia latină (spre deosebire de epigrafia greacă, unde este posibilă o «periodizare» în «18 perioade»; W. Larfeld, *Handbuch der griech. Epigraphik*, Leipzig, II. 1902, p. 391—506 etc.), vom aminti totuși unele analogii pentru stilul s c r i e r i i, cîteva din piesele existente și vizibile, cu forme foarte apropiate sau chiar identice de la Ulpia Traiana Sarmizegetusa; astfel: *A)* două inscripții onorare C ARRIO ANTONINO FIL C ARRI ANTONINI LEG AVGVS PR PR COL VLP TRAIA AVG DAC SARM (fotografie în vol. *Închinare lui N. Iorga*, Cluj, 1931, p. 130, nr. 2, fig. 1 = AnÉp. 1931, 123 = ACMIT, IV, 1932—1938, p. 394, fig. 40) și «dubletul» piesei C ARRIO QVADRATO FIL C ARRI ANTONINI LEG AVG PR PR COL VLP TRAIA AVG DAC SARM (*Închinare lui N. Iorga*, p. 130, nr. 3, fig. 2 = AnÉp. 1931, 124), care sînt de prin anii 175—177 (cf. A. Stein, *Die Reichsbeamten von Dazien*, Dissertationes Pannonicae, I, 12, Budapest, 1944, p. 46). Epigrafele pentru cei doi juni «Arrii» (feciori de «*legatus augusti*» — prim ministru al Daciei) sînt asemănătoare nu numai ca scriere, ci și ca ornamentație, avînd chenarul identic cu al tablei lui Antonius Domitius Priscus; ceea ce n-ar exclude ca ele (ca și altele identice) să fie executate de un meșter pietrar eventual în același «studiou» ori măcar aceeași «școală de sculptură»; *B)* fragmentul CIL, III, 1465 (Muz. Deva) litere identice, de citit probabil [M. Clau]DIO [Fronton]I LEG AVG [pr] PR (dar cf. Stein, *op. cit.*, p. 27 și 38); *C)* CIL, III, 1490 (Muz. Deva) altar, fragment D M L ANT RV[fus] IIVIRAL[is col.] SARM — L ANTON [Pris]CVS (infra, p. 216; remarcabilă comunitatea antroponimiei). — Dar pot fi citate alte exemple de scriere frumoasă, monumentală din sec. III: cele două altare onorifice de piatră calcaroasă

are un caracter net provincial; adaptarea unui bust la triunghiul unei *tabula ansata* a fost rezolvată într-un mod destul de neîndemînatic: nişa de scoică este deplasată lateral, iar corpul figurii este tăiat oblic, în formă bizară, trăsăturile feţei sînt masive, urechile întinse lateral (ca în toate reliefurile provinciale). Pieptănătura în mici ondulaturi, ca ghirlande, pe frunte, suprapuse de un fel de turban alcătuit din cosiţe, apare în sec. II e.n., începînd de la Hadrianus (a. 117—138) şi continuă în tot sec. II, preferată în vremea Antoninilor[3]; la gît femeia are vreo trei şiruri de mărgele. În alte două triunghiuri mai mici (care completează cu primul dreptunghiul de la marginea tabulei) este ornamentaţie vegetală, frunze de acant bine stilizate (fig. 2; foto V. Wollmann; 3). Piesa se păstrează în Muzeul raional de istorie din Lugoj, provenind din fostul «Muzeu diecesan» al aceluiaşi oraş[4], unde fusese dusă de către episcop în a. 1901 de la Ulpia Traiana sau (după altă informaţie, JÖAI, V, 1902, Bbl. 136) din satul Peşteana (la nord de Ulpia, în teritoriul rural al metropolei). În cursul periegezei lor arheologice-epigrafice prin Dacia ardeleană în a. 1901, R. Münsterberg şi J. Oehler «auzind la Ulpia Traiana că din Peşteana (Nagypestény) episcopul lugojan a dus la reşedinţa sa o placă de piatră calcaroasă avînd imaginea unei ‚dame frumoase'», au căutat şi regăsit în reşedinţa vlădicească din Lugoj piesa pe care o publicară în repertoriul descoperirilor epigrafice-sculpturale din Dacia (JÖAI, V, Bbl. 136) cu o scurtă descriere şi un facsimil-desen numai al epigrafei într-un cadru (fără marginea cu relief şi chenar), restituind în rîndul 1 just şi complet [*in honorem do*]*mus Diuinae*, în r. 3 parţial [*pecu*]*nia sua fecit*, r. 4 complet [*l. d. d.*]*d.;* la sfîrşit aserţiunea lor parţial valabilă «placa s-a păstrat, cum se vede, cam pe jumătate (din original)»[5]. Peste un an, piesa a fost semnalată în *Şematism istoric* (Diocesa Lugoşului), Lugoj, 1903, p. 183—184 «un fragment de marmoră sepulcrală adusă de la Grădişte în anul 1901, de 145 × 76 cm, ornată cu un bas-relief fin lucrat şi provăzută cu

închinate de Napoca (Cluj) împăratului M. Iulius Philippus (Arabul) şi împărătesei Marcia Otacilia Severa, prin anii 244—249 (în Muz. Cluj, Dacia, VII—VIII, 1937—1940 (1941), p. 313, nr. 1—2, fig. 11).

[3] Cf. Bianca M. Felletti Maj, *Museo Nazionale Romano*, I, Ritratti. Roma, 1953, nr. 185, 198; de asemenea aşa-zisa «Domitia Lucilla» din Ostia: R. Calza, *Museo Ostiense*, 1962, p. 50, 9, fig. 30. În epoca Antoninilor se potriveşte şi felul de executare a frunzelor de acant din triunghiurile *tabulei ansata*. Despre coafura feminină în sec. II, cf. M. Wegner, în *Archaeologischer Anzeiger*, 1938, col. 276 şi urm.; 1946/7, col. 62 şi urm. Observaţiile, descrierea portretului şi bibliografia citată o datorăm competenţei prof. dr. G. B. Bordenache (Institutul de arheologie, Bucureşti). — De altă parte însă, anumite analogii în coafură se pot cita şi din sec. III: la Fulvia Plautilla, soţia împăratului Marcus Aurelius Antoninus (Caracalla, 211—217), cf. K. Buchholz, *Die Bildnisse der Kaiserinnen der Severischen Zeit nach ihren Frisuren (193—235 u. Ztr.)*, Frankfurt/M., 1963, p. 38, fig. 17, 18, 21; pe monete: H. Cohen, *Description historique des monnaies frappées sous l'empire romain*, Paris, 1860, III, pl. XII, fig. 19 (informaţie I. Winkler).

Despre coafură la romani, cf. în general RE, Suppl. VI (1935), col. 90—102 (M. Stephen). Portretul de pe inscripţia din Sarmizegetusa a lui Antonius Domitius Priscus ar merita un studiu mai atent şi direct, cu documentare şi analogii mai numeroase, spre a determina eventual personajul şi cronologia monumentului, mai explicit decît o permite forma literelor (v. supra, nota 2).

[4] Materialul arheologic existent la a. 1903 în acest muzeu lugojan este catalogat în *Şematismul istoric* (citat mai jos), p. 176—184.

[5] «Die Platte ist anscheinend zur Hälfte erhalten». Textul stereotip din JÖAI, în traducere ungurească: *Hunyadmegyei történelmi és régészeti társulat évkönyve*, Deva, XIII, 1902, p. 137.

inscripţiunea IVS DIVINAE /ITIVS PRISCVS/ NIA SVA FECIT/ D• (fără lectură sau vreo tentativă de întregire şi fără să ştie de publicarea în JÖAI din anul precedent).

Descoperite succesiv, la date necunoscute, în vreun punct central din zona arheologică a Ulpiei Traiana şi cărate în direcţii diverse (una la Mureş, alta la Peşteana, apoi la Lugoj, în a. 1901), cele două piese (*a* şi *b*) alăturate în această succesiune se racordează deplin, două litere ale textului (M în r. 1, N în r. 3) fiind repartizate pe ambele fragmente, a căror legătură de continuitate este absolut evidentă. Dar fiindcă deocamdată bucăţile nu pot fi alăturate efectiv, s-a făcut din cele două fotocopii (fig. 1 şi 2, a doua executată în condiţii de optică necorespunzătoare) numai reconstituirea grafică (fig. 3); cu întregirea îngăduită şi impusă la marginea stîngă (începutul epigrafei) de textul existent şi de simetria cerută de sculptura-relief de la marginea dreaptă, s-a obţinut din piesa întreagă *b* 145 cm + fragmentul *a* 116 cm + porţiunea lipsă la început evaluată la 85—90 cm [din reconstituirea grafică]: un ansamblu lung de 350—360 cm. Textul integral este:

[*In h*] *o n o r e m D o m u s D i u i n a e*
[*?L. Ant*]*onius Pap(iria tribu) Domitius Priscus*
[*?dec(urio)*] *col(oniae) Dacic(ae) pecunia sua fecit.*
L(ocus) d(atus) d(ecurionum) d(ecreto).

Traducere: «în cinstea casei divine (imperiale), (?) L(ucius) Antonius Domitius Priscus, din tribul Papiria, decurion(?) al coloniei dacice, pe cheltuiala sa a făcut (această lucrare, construcţie); loc acordat prin decretul decurionilor».

În reconstituirea desenului, piesa epigrafică-arhitectonică înălţată *in honorem domus diuinae*, avînd peste 3,50 m lungime — document de proporţii, forme şi chiar eleganţă gliptică remarcabile, impunîndu-se ca atare printre cele mai de seamă în toată provincia Dacia — era aşezată (ca *titulus operis publici*, în chenarul cu tipica *tabula ansata*) pe un edificiu, ca: terme, basilica, ori chiar un sanctuar sau altar mare destinat cultului imperial, pe faţada principală a construcţiei, deasupra intrării. Construcţia (despre care nu ştim deocamdată nimic altceva decît ceea ce rezultă vag din textul şi dimensiunile epigrafei) era dedicată casei imperiale, prin îngrijirea şi cheltuielile unui bogătaş şi fruntaş din aristocraţia provincială a coloniei dacice. Este a c i n c e a menţiune despre DOMVS DIVINA în Dacia, două fiind identice:

1) inscripţia descoperită în nord-estul provinciei «inter Mikháza [Călugăreni] et Deményháza [Dămieni]» din valea superioară a Nirajului (Nyárád, r. Tg. Mureş), CIL, III, 944: IN H DD /ADRASTIAE/ COLLEG/ VTRICLARIORVM, — adică ofranda unui collegium, altar sau lespede al cărei rost în Valea Nirajului, aproape de castrul roman de la Călugăreni[6], nu este clar, probabil nici lectura nu e deplin sigură, piesa epigrafică fiind dispărută mai demult;

2) la Apulum (Alba Iulia), altar, fragment, IN HONOR /DOMVS DIVIN... (*Studii şi Comunicări* [Apulum, IV], Bucureşti, 1961, p. 104, nr. 12); cf. fragmentul IN HONOREM [...?] (CIL, III 1164);

3) la Micia (Veţel) un altar votiv frumos scris, cu ornamente, dar cu mici neglijenţe de limbă latină populară *pro salute domus diuinae sacrum, Genium*

[6] *Castrul roman de la Călugăreni*, în ActaMN (= Acta Musei Napocensis), II, 1965 [1966], p. 209—214 (D. Protase).

Miciae, M. Cornelius Stratonicus aug(ustalis) col(oniae) et ante f(rontem) lapi(dibus) strauit (*Dolgozatok* Kolozsvár Cluj, IV, 1913, p. 260 = ACMIT 1930—1931 [1932], p. 39, nr. 11 = AnÉp. 1931, nr. 120 = 1933, nr. 10; Muz. Deva): un roman greco-oriental (Stratonicus) augustalis în colonia Ulpia Traiana, cu relaţii frumoase şi mare influenţă la Micia, înalţă aici pentru sănătatea dinastiei romane un altar şi execută o lucrare de pavaj în faţa sanctuarului duhului protector (Genius) al Miciei ospitaliere; un altar de marmură „In honorem Domus Diuinae, Genio Miciae, M. Cornelius Stratonicus aug. col. Dac. Sarmizeg" este publicat de L. Marghitan şi V. Vasiliev.

4) la Ulpia Traiana, altar, inscripţia fragmentară, închinat «duhului casei imperiale», dovedind şi aici existenţa unui veritabil cult al ei *G[enio?]* [*Daci*]*AE(?) Feli*[*cis? et*] *Genio Dom(us) Diuinae, Diogenes Eutychetis aug(ustorum trium) n(ostrorum) disp(ensatoris) uik(arius) u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)* (*Archaeologiai Értesítő*, XXXII, 1912, p. 350 = *Archaeologischer Anzeiger*, 1913, 335 = Dacia, I, 1924, p. 249—250)[7];

5) epigrafa noastră reconstituită (fig. 3) are o semnificaţie arhitectonică-arheologică şi deci social-religioasă mult mai amplă, ce iese din comun, cum arată proporţiile şi conţinutul ei, ca şi analogiile cu piese din alte provincii. Formula *in honorem domus diuinae* (sau în alte variante) stă în legătură cu cultul oficial al Romei şi al împăratului, cult care la Ulpia Traiana, metropola Daciei, se bucura de mare cinste, desfăşurat în jurul altarului imperial *(ara Augusti)* şi întreţinut de colegiul *ordo augustalium*, în palatul lor[8].

Domus Diuina (sau *Domus Augusti*) «casa imperială» era termenul consacrat spre a designa întreaga familie imperială, dinastia, ce apare la începutul sec. I e.n., ajungînd foarte răspîndit abia spre sfîrşitul sec. II e.n. şi mai ales în sec. III, frecvent în epigrafele conţinînd vreo invocaţie (ca cele trei din Dacia citate) *pro salute* sau *in honorem Domus Augustae* ori *Diuinae;* de fapt termenul însuşi *domus diuina* este rar sau lipseşte total în menţiunile documentare pînă la sfîrşitul sec. II, iar sub forma *in honorem domus diuinae* invocaţia apare frecvent mai tîrziu, numai după împăratul Commodus (a. 180—192), cum a întrezărit acum un veac Th. Mommsen. Astfel, inscripţia sarmizegetusensă reconstruită mai sus nu pare a fi anterioară ultimelor două decenii ale sec. II al imperiului, mai probabil oricum din vremea lui Commodus, eventual a lui Septimius Severus (?), întrucît portretul de femeie din *tabula ansata* nu poate să fie decît din sec. II, indiferent dacă vrea să reprezinte vreun personaj (chiar împărătească, — ceea ce apare puţin probabil) din *domus diuina* sau este o femeie din aristocraţia locală, de la Ulpia Traiana, adică chiar soţia lui Antonius Domitius Priscus, care a ridicat impozanta construcţie dotată cu inscripţia monumentală de mai sus, ce este unul din documentele cele mai semnificative despre activitatea constructivă a epocii. Analogia cea mai apropiată din punct de vedere al conţinutului epigrafic pare să fie fragmentul de pe cornişa unui templu în forul din Philippi (Macedonia de est) cu textul [*in honorem*] *diuinae domus et col(oniae) Iul(iae) Aug. Philipp.* (AnÉp., 1933, 80). Deci şi la Ulpia Traiana este vorba de un sanctuar sau templu (altar?), dedicat în cinstea dinastiei,

[7] Formula [I H] D [D], restituită ipotetic în CIL, III, 14216, 1 (Drobeta), *Revista istorică română*, XVII, 1947, p. 75—76 (D. Tudor), a fost contestată: *Anuarul Instit. Studii clasice*, V, 1949, p. 342 (Macrea).

[8] ACMIT, IV, 1932—8, p. 365, 379—390; ActaMN, III, 1966 (1967), p. 155 (C. Daicoviciu).

căci *Domus Diuina* era considerată ca o zeitate (cf. *Genius Domus Diuinae*, supra, nr. 4), în consecinţă avea un cult deosebit, bine organizat în capitala provinciei carpatice.

Gruparea şi analiza menţiunilor epigrafice — foarte numeroase, dar nu la fel de explicite — din întreg imperiul roman arată că dedicaţiile şi invocările cu *domus diuina* sînt mai frecvente în zonele occidentale, începînd cu Italia: Galia, Germania, Britania, Raetia, Africa romană de nord-vest şi în general provinciile renane şi danubiene; mai rare în răsărit. Caracteristic este că în marea majoritate a cazurilor ea apare asociată cu vreo zeitate mai importantă: aproape toate zeităţile panteonului roman şi unele dintre cele «barbare»-peregrine pătrunse în imperiu sînt ataşate în invocaţia pentru *domus diuina: Adrastia, Aesculapius, Apollo, Concordia, Diana, Matres, Epona, Fortuna, Genius, Iupiter, Liber, Mars, Mercurius, Minerva, Mithras, Neptunus, Sucellus, Victoria, Volcanus* etc. [9]. Lucrările citate menţionează ca documentare aproape exclusiv material din CIL (fără completări ulterioare); de aceea sînt necesare adausuri numeroase, din care — neavînd pretenţia şi putinţa de a întocmi un repertoriu complet, ca un supliment la listele din DizEpigr. (ceea ce nu şi-ar avea rostul şi locul aici) — vom menţiona numai cîteva exemple în formulări mai remarcabile dintre cele apărute după primul război mondial, astfel: *In H D D pro salute I O M materni Marcianus Valeriana soror ex uoto posuit* (AnÉp., 1923, 31); *Isidi Reg. sac. ob honor. Diuin. Domus pro salute colon. Iul. Aug. Philippiensis, Q. Mofius Euhemer(us) medicus ex imperio p(ecunia) s(ua) p(osuit)* (AnÉp., 1921, 4); *In H D D Deo Inuicto Mythr(a)e aram et templum ex uoto dei de suo impendio instituer(unt* etc.); (An Ép., 1923, 34, cf. 1924 140; 1925, 5; 1927 65); *In H D D D I O M ceteris dis deabusq(ue) M. Aur. Titius Iulianus bf. cos. pro salute ... posit* ([a. 219], 66, 156, 182, 188; 1931, 25, 67; 1932, 48; 1935, 7, 29, 64; 1937, 230; 1939, 46; 1941, 74, 90, 107; 1951, 134, 136, 259 ş.a.).

Personajul dedicant, care pe cheltuiala proprie *(pecunia sua)* a ridicat impozanta construcţie ce purta placa epigrafică, [*?L. Ant*]*onius Pap(iria tribu)* [10] *Domitius Priscus* este unul din fruntaşii bogaţi ai provinciei carpatice, fie că era *decurion* sau *IIuir*, ori eventual *augustalis*, resp. *augur* al coloniei dacice, — localitate ce apare aici scrisă numai în această formă iniţială, arhaizantă, COL DACIC, ca în primul deceniu al provinciei, cu toate că inscripţia este ulterioară cu vreo 6—8 decenii, după ce adică metropola Ulpia Traiana a primit determinativul toponimic indigen dacic SARMIZEGETUSA [11]. Numele gentiliciu *Antonius* îl arată ca aparţinător unei familii (ginte) cu numeroşi reprezentanţi în provincie, mai ales în marile centre urbane Ulpia Traiana şi Apulum. Cel mai apropiat (dacă nu cumva identic cu el) este *L. Ant. Pap. Priscus*, mort la 62 de ani *(D M L Ant Pap Priscus uixit ann*

---

[9] *Dictionnaire des Antiquités* (Paris), II (1892), p. 392 (E. Saglio); RE, V (1903), col. 1527 (Neumann); *Thesaurus linguae Latinae*, V (1910), 1620, 1987; *Dizionario Epigrafico* (De Ruggiero), Spoleto, II (1926), p. 2062—2067 (G. Calza) dă ample tabele, dar cu material epigrafic numai din CIL, fascicole apărute pînă prin a. 1910, p. 2063—2066; din Dacia cunoaşte numai piesa CIL, III, 944 de la Mikháza—Călugăreni.

[10] G. Forni, *Dacia Romana tributim discripta*, în *Omagiu C. Daicoviciu*, Bucureşti, 1960, p. 238—240.

[11] Cf. *Revista istorică română*, XIV, 1944, p. 397—399; numele traco-dacic SARMIZEGETUSA purtat de capitala Daciei libere a lui Decebalus (cetatea pe muntele de lîngă Grădiştea Muncelului, vreo 30 km la est de Ulpia Traiana Dacica) a fost transpus asupra acesteia din urmă (oraş roman întemeiat de Traianus pe temelii noi) probabil în vremea lui Aelius Hadrianus (a. 117—138); ActaMN, III, 1966, p. 164 (C. Daicoviciu).

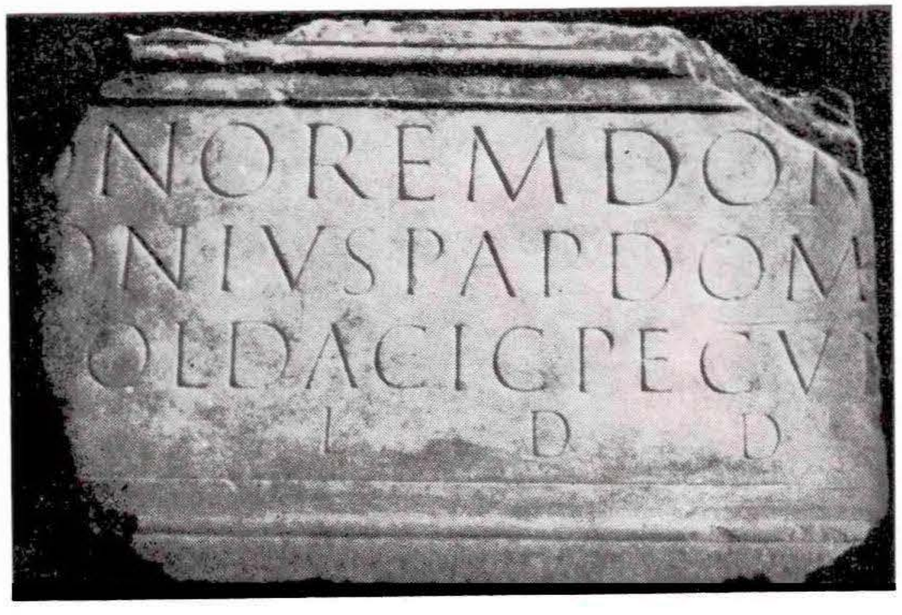


Fig. 1. Fragment de lespede, marmură, găsit la Săulești (Deva).

Fig. 2. Placă de marmură, găsită în 1901 la Ulpia Traiana; Muzeul Lugoj.

Fig. 3. Ansamblul epigrafei, reconstituire (fig. 1 + 2).

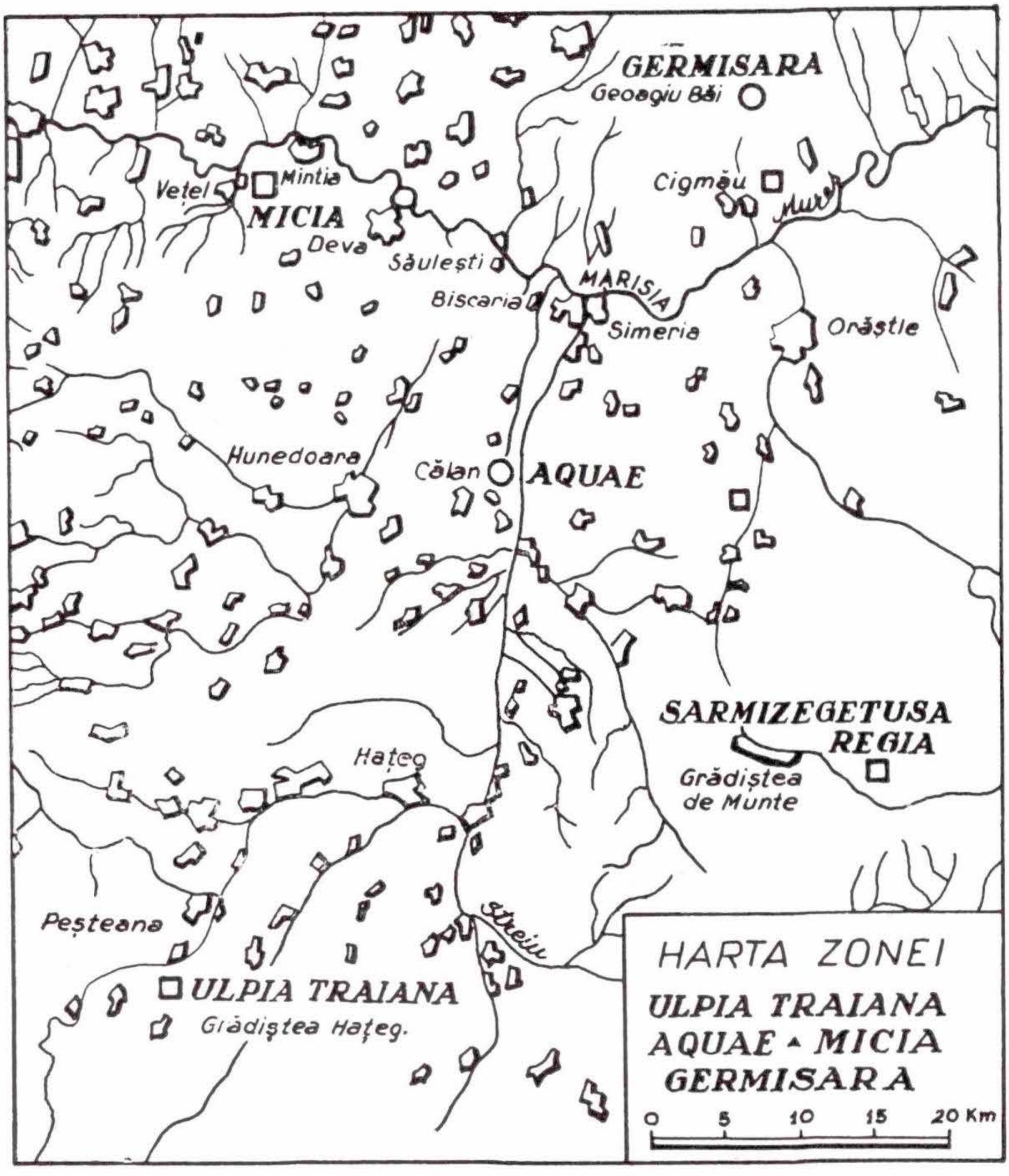

GERMISARA
Geoagiu Băi
Cigmău
Mureș
Vețel
Mintia
MICIA
Deva
Săulești
Biscaria
MARISIA
Simeria
Orăștie
Hunedoara
Călan
AQUAE
SARMIZEGETUSA
REGIA
Grădiștea
de Munte
Hațeg
Peșteana
Strei
ULPIA TRAIANA
Grădiștea Hațeg.
HARTA ZONEI
ULPIA TRAIANA
AQUAE ▲ MICIA
GERMISARA
0 5 10 15 20 Km

Fig. 4

LXII, Antonius Rufus dec. col et Antonia Priscilla patri, CIL, III, 1489); dar elementul « Domitius » pe care-l poartă personajul nou apărut arată că este cazul unui omonim care (tocmai spre a se evita confuzia) şi-a adăugat un plus în nomenclatură, al doilea gentiliciu *Domitius*. Alt omonim pare să fie *L. Antonius Priscus eq(ues) Rom(anus), dec. col.* (CIL, III, 1490) şi resp. mai simplul *Antonius Priscus* (CIL, III, 1430, 7909, 1491). Faţă de frecvenţa gentiliciului vechi roman şi italic *Antonius* şi a cognomenului *Priscus*, apare greu de spus dacă este vorba de unul şi acelaşi personaj, care în dedicaţia noastră să poarte două *gentilicia(?)* sau două *cognomina*, *Domitius* şi *Priscus* [12]. Numeroşi sînt ceilalţi *Antonii* la Ulpia Traiana: *P. Antonius Super dec. col. Sarmiz. metropolis* (Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 518); *M. Antonius Sabinus, dec. col.* (CIL, III, 7793); *Antonius Rufus, Rufinus* (CIL, III, 1491) etc. Ramificaţii ale « dinastiei » apar la Apulum: CIL, III, 7804 *C. Ant. C. fil. Papir. Valentino, q(uondam) dec(urioni) col. Apul., C. Ant. Agrippinus a milit(iis) dec. col. Napoc(ae) et munic. Pot(aissae) et Gaii Ant. Marcellus Agrippinus dec. col. Apul.* (etc.); *Marcus Antonius Sabinianus* (CIL, III, 7856, 7793 etc.; 1433) *M. Antonius Valentinus eq. R. dec. m. Apul. sacerdos arae aug. n. coronatus Dac(iarum)* (III, 1433; 1474, 7869 etc. [13]).

Epigrafa în tabula ansata cu portretul (sau portretele) unor personaje din aristocraţia capitalei Daciei (?), pe o lungă placă de marmură avînd proporţii neobişnuite, se impune ca una din cele mai remarcabile piese între materialele epigrafice şi gliptice, foarte multe şi arătoase (dacă nu totdeauna ca valoare calitativă artistică, cel puţin ca dimensiuni şi semnificaţie documentară) ale marii metropole a Daciei romane [14]. Cum s-a spus, prin aspectul şi stilul ei, piesa epigrafică reconstituită şi deci construcţia pe care Antonius Domitius Priscus a ridicat-o în capitala politico-religioasă a provinciei constituie o noutate revelatoare din punct de vedere arheologic-epigrafic şi arhitectonic. Dacă încercarea de întregire a textului la început poate fi socotită ipotetică sau neconvingătoare în privinţa unor detalii (r. 2 prenumele L. al lui *Antonius;* r. 3 calitatea şi rangul lui: DEC sau altă magistratură municipală), în schimb însă — în ansamblu — reconstituirea este verosimilă, chiar sigură în ce priveşte aspectul şi dimensiunile întregii *tabula ansata* lungă de circa 350—360 cm, ca şi proporţiile ce sînt de atribuit clădirii făcute pe cheltuiala proprie (sumă considerabilă) de către Antonius Domitius Priscus. În urma deplasării celor două fragmente de marmură succesiv la Mureş în Săuleşti (fragm. *a*) şi la Peşteana (apoi la Lugoj, fragm. *b*), într-o vreme şi în condiţii necunoscute, dintr-un loc necunoscut al ruinelor Ulpiei Traiana, lipsind vreun indiciu asupra punctului topografic, — nu se poate face nici o precizare asupra construcţiei de care ţinea inscripţia cu semnificaţia portretului feminin, ca şi a altor detalii care ar fi rezultat din studiul ruinelor şi a terenului unde a fost amplasată de către Antonius Domitius Priscus grandioasa placă de marmură pe construcţia *in honorem Domus Diuinae* la Ulpia Traiana Dacica.

---

[12] Cf. de ex. *Ulp. Domitius Pap. Rufinus* (Dacia, III—IV, 1927—1932, p. 547), la care însă Domitius face impresia a fi un gentiliciu, iar Ulpius un ... praenomen !

[13] Un tabel de personaje cu gentiliciul *Antonius* (vreo 40) în Dacia romană: A. Kerényi, *A Dáciai személynevek* (Die Personennamen von Dazien; Dissertationes Pannonicae, I, 9), 1941 (1942), p. 23—27, nr. 234—274; *Antonia* nr. 275—286.

[14] Arheologia, monumentele şi istoria coloniei Ulpia Traiana Dacica Sarmizegetusa: Dacia, I, 1924, p. 225—263, 264—272; III—IV, p. 516—556; IX—X, 1941—1944, p. 431—440; XI—XII 1945—1947, p. 275—280; *Sargetia* (Deva), I, 1937, p. 1—19, 34—37, 55—60; II, 1941, p. 30—34, 37—40; ACMIT, IV, p. 355—413 (C. Daicoviciu); C. Daicoviciu—H. Daicoviciu, *Ulpia Traiana*, Bucureşti, 1962; O. Floca, *Muzeul de arheologie Ulpia Traiana Sarmizegetusa*, Deva, [1967].

DOMVS DIVINA EN DACIE

RÉSUMÉ

L'une des épigraphes les plus importantes et significatives de la Dacie romaine est sans doute la plaque de grandes dimensions, « tabula ansata » longue d'environ 3,50 m, qu'on a reconstitué des deux pièces retrouvées dans deux endroits différents: *a)* fragment de marbre, 116 × 76 × 25 cm (fig. 1), trouvé dans un jardin du village de Săuleşti (près de Deva, en 1935?), *b)* plaque de 145 × 76 × 25 cm, découverte en 1901 dans les ruines de l'Ulpia Traiana (ou bien dans le village avoisiné de Peşteana; conservée dans le Musée de Lugoj; fig. 2), avec un bas-relief: buste d'une femme dont la coiffure est caractéristique pour l'époque des Antonins (a. 138—192 n.è). Le texte épigraphique (supra, p. 214) et les dimensions de la plaque reconstituée (fig. 3) qui se trouvait à une certaine hauteur (ou bien sur le socle?) de la façade d'un édifice de la « capitale » de la *colonia Dacica (Ulpia Traiana)* peuvent donner une idée approximative des proportions réelles d'une telle construction, érigée *in honorem domus diuinae, pecunia sua*, par *Antonius Domitius Priscus*, l'un des riches « aristocrates » provinciaux de la Dacie romaine. C'est ici la quatrième mention en Dacie de la *Domus Diuina*, qui était très répandue dans les zones occidentales de l'empire (Italie, Gaule, Afrique, provinces rhénanes, etc.); on cite des analogies, la documentation et la bibliographie concernant la *Domus Diuina* dans l'empire; les *Antonii* connus dans le matériel épigraphique de la Dacie romaine sont assez nombreux, mais le dédicant [*L.*?] *Antonius Pap. Domitius Priscus* semble être un personnage nouveau.

NOTE FILOLOGICE: TEMNEIN KAI KAIEIN

DE

C. SĂNDULESCU

« A tăia şi a arde, a cauteriza », τέμνειν καὶ καίειν, este o expresie care se leagă probabil de străvechi procedee curative populare, oglindite ulterior în textele hipocratice, dar care se întîlneşte şi în unele opere pur literare, greceşti, depăşind astfel sfera de interes medical şi oferind suficiente şi importante date spre a justifica o scurtă analiză.

Τέμνειν καὶ καίειν posedă cu precădere o semnificaţie terapeutică-chirurgicală. În scopul orientării prealabile, vom cita trei locuri din colecţia hipocratică unde întîlnim perechea de verbe menţionată, în legătură cu diverse experienţe curative.

Astfel, în scrierea Περὶ ἀρθρῶν, 40 (Littré, IV, 175) este vorba, de pildă, despre indicaţia ambelor procedee terapeutice, incizia şi cauterizarea, în cazul unui abces al urechii:

Ἢ δὲ μὴ πέρην καίηται, τάμνειν χρὴ τὸ μετέωρον μὴ πάνυ σμικρὴν τομήν. « Dacă nu se cauterizează dintr-o parte într-alta, trebuie să se incizeze, nu prea mult, la punctul de sus ».

Într-o altă scriere, Περὶ νούσων, I, 6 şi 10 (Littré, VI, 314 şi 418) aflăm o apreciere critică a dublului procedeu terapeutic de tăiere şi ardere, τέμνειν καὶ καίειν şi anume se incriminează atît utilizarea exagerată, cît şi cea prea cruţătoare a acestor metode. Este prin urmare nepotrivit:

. . . καὶ τάμνοντα ἢ καίοντα ἐλλείπειν ἢ τοῦ βάθεος ἢ τοῦ μήκεος· ἢ καίειν τε καὶ τάμνειν ἃ οὐ χρή, « ... incizînd sau cauterizînd, să se neglijeze fie în profunzime, fie în lungime; sau să se cauterizeze şi incizeze ceea ce nu trebuie ».

În aceste recomandări aforistice întîlnim un exemplu de aplicare a concepţiei măsurii, τὸ μέτρον, ἡ μετριότης, de importanţă primordială în practica medicală, ca şi în alte domenii ale culturii şi activităţii omeneşti.

Şi un citat din Aforisme VI, 27 (Littré, IV 571):

Ὁκόσοι ἔμπυοι ἢ ὑδροπικοὶ τέμνονται ἢ καίονται, ἐκρύεντος τοῦ πύου ἢ τοῦ ὕδατος ἀθρόου, πάντως ἀπόλλυνται. « Bolnavii de empiem sau cei de hidropizie se prăpădesc cu totul, dacă puroiul sau apa sînt evacuate deodată ».

Despre concepţia hipocratică prezentă în acest pasaj, referitoare la atitudinea abstenţionistă în folosul bolnavului — *primum non nocere* — nu este necesar să vorbim.

StCl, IX, 1967, p. 219—222, Bucureşti

Vom analiza acum cîteva locuri caracteristice din literatura greacă, unde formula dublă «a inciza şi a cauteriza» este folosită în diverse circumstanţe şi anume ne vom ocupa mai întîi de un text deosebit de interesant, cu conţinut medico-filozofic. Este vorba de un fragment al lui Heraclit (Diels [6] 58):

... καὶ ἀγαθὸν καὶ κακόν (scil. ἕν ἐστιν). οἱ γοῦν ἰατροί, -φησὶν ὁ 'H., — τέμνοντες, καίοντες, πάντας βασανίζοντες κακῶς τοὺς ἀρρωστοῦντας, ἐπαιτέονται μηδὲν ἄξιοι μισθὸν λαμβάνειν παρὰ τῶν ἀρρωστοῦντων, ταὐτὰ ἐργαζόμενοι, τὰ ἀγαθὰ καὶ τὰς νόσους. «... şi bine şi rău sînt una. Totuşi medicii cînd taie, ard şi chinuiesc în tot felul pe bolnavi, mai cer încă şi plată de la dînşii, pe cînd ei nu au meritat să primească nimic, căci ei fac acelaşi lucru (ca şi bolile)».

S-ar părea la prima lectură că acest text posedă un caracter predominant medical, fiind aici vorba de simpla părere că medicii chinuind în fel şi chip bolnavii — ceea ce se obţine prin însăşi boala — nu sînt îndreptăţiţi să primească răsplată bănească. În realitate expresia τέμνειν — καίειν joacă în acest text un rol secundar, fiind folosită doar ca mijloc comparativ pentru afirmarea uneia din concepţiile fundamentale ale filozofiei heraclitice, anume ideea contrariilor. Această concepţie nu iese net la iveală decît dacă considerăm într-un mod critic, deosebit cuprinsul fr. 58. Altminteri gîndirea răscolitoare a efesianului se estompează sub presiunea ideii banale că medicii nu merită onorariul, pentru că fac rău bolnavilor.

Cîteva modificări propuse de filologi sînt necesare, pentru a reda fragmentului sensul originar heraclitic. Mai întîi, Bywater şi apoi Gomperz adoptă lecţiunea ἐπαιτῶνται în loc de ἐπαιτέονται (Diels), ceea ce schimbă sensul fragmentului în «a aduce o imputaţie, a reproşa», în loc de «a cere, a pretinde» (onorariu, μισθὸν, Diels) [1]. Zeller consideră necesară eliminarea finalului τὰ ἀγαθὰ καὶ τὰς νόσους, ca o parafrază vădită a lui Hipolit, păstrătorul fragmentului. În sfîrşit, tot Zeller — şi aceasta ni se pare faptul capital pentru restabilirea sensului heraclitic al fragmentului — a propus să se pună în legătură strînsă începutul fragmentului ... ἀγαθὸν καὶ κακόν (= ἕν ἐστιν) cu sfîrşitul ταὐτὰ ἐργαζόμενοi, cu alte cuvinte sintagmele «bine şi rău (sînt una)» şi «fac acelaşi lucru» să fie coroborate în contextul fragmentului 58. Interpretarea capătă astfel următorul sens: binele şi răul sînt identice, deoarece cînd medicul taie şi arde produce suferinţă, adică *rău;* simultan acţiunea lui reprezintă totuşi un *bine*, pentru că vindecă bolnavul. Bine şi rău sînt deci acelaşi lucru, aşa cum la Heraclit muritor şi nemuritor de pildă (fr. 62), zi şi noapte (fr. 67) sau început şi sfîrşit (fr. 103) sînt fapte identice. Înţelesul autentic al fragmentului 58 se cuvine şi aici detaşat cu grijă şi nu fără motiv cei vechi au acordat filozofului «veşnicei treceri» calificativul de «întunecat».

Perechea de cuvinte τέμνειν — καίειν este folosită şi de Eschil ca mijloc de argumentare. În *Agam.*, 848—850 incizia şi cauterizarea sînt considerate leac salvator, φάρμακον παιώνιον pentru înlăturarea flagelului bolii, πῆμ' ἀποστρέψαι νόσου, dar trebuie să adăugăm că Agamemnon se referă aici la relele sociale pe care el, asemeni medicului, le va tăia şi le va arde din rădăcină.

Mult timp după Eschil, Plutarh va considera pe romanul Cato tot ca pe un chirurg al rănilor obşteşti: «Cerea poporului, ca, dacă este înţelept să nu aleagă

---

[1] ἐπαιτέω, «demander encore, redemander»; mediu: «demander pour soi»; ἐπαιτιάομαι «se plaindre de...», «accuser qqn de qqe ch.» (Bailly). Cf. Zeller, *Die Phil. d. Griechen*, I, 1[6], 1920, p. 803—804, nota 3.

medicul cel mai plăcut ei pe cel mai neînduplecat, μὴ τὸν ἥδιστον, ἀλλὰ τὸν σφοδρότατον τῶν ἰατρῶν. Spunea că un astfel de medic este el cu Valerius Flaccus, căci numai împreună cu el socoteşte că va putea să taie şi să ardă desfrîul şi moliciunea, τὴν τρυφὴν καὶ τὴν μαλακείαν » *(M. Porcius Cato*, XVI. Trad. Barbu).

Se ştie că opera lui Platon abundă în referinţe medicale; şi vom constata cu anumit interes că concepţiile aflate în scrierile hipocratice citate se regăsesc la filozoful ideilor; între altele expresia τέμνειν — καίειν este utilizată în dialogul *Gorgias*, 480c în legătură cu activitatea retorică pe care trebuie să o desfăşoare cei care au comis fapte rele. În acest caz, retorica nu este de nici un folos — argumentează Socrate — οὐ χρήσιμος οὐδὲν ἡ ῥητορική. Mai bine este să te prezinţi în faţa judecătorului şi să te acuzi tu însuţi κατηγορεῖν δεῖν μάλιστα μὲν ἑαυτοῦ, aşa cum te înfăţişezi înaintea medicului pentru ca boala nedreptăţii τὸ ἀδίκημα să nu devină cronică: ...ἀλλὰ παρέχειν μύσαντα καὶ ἀνδρείως ὥσπερ τέμνειν καὶ καίειν ἰατρῷ, τὸ ἀγαθὸν καὶ καλὸν διώκοντα, μὴ ὑπολογιζόμενον τὸ ἀλγεινόν « ... ci să te prezinţi (la judecată) cu ochii închişi şi cu curaj, ca în faţa medicului care taie şi arde, urmărind binele şi frumosul fără a ţine seama de durere ».

Medicul taie şi arde, chinuieşte — cum spune Heraclit — numai spre binele celui bolnav; uneori succesul însuşi, adică vindecarea bolnavului se obţine prin calitatea medicului de a fi neînduplecat, de a nu ţine seama de suferinţa bolnavului. Binele este un rău şi răul este un bine; conceptul heraclitic al identităţii străbate în mod firesc argumentaţia filozofului. Intervenţia terapeutică trebuie să fie pe măsura necesităţii, incizia şi cauterizarea trebuie executată în conformitate cu regulile ştiinţei — aceasta este cerinţa pe care am întîlnit-o în pasajul citat la început din Περὶ νούσων şi pe care o regăsim în dialogul platonic *Cratylos*, 387 a b: « Incizia şi cauterizarea trebuie să fie corecte κατὰ τὴν φύσιν, spre a obţine rezultate bune. Dacă nu se va tăia corect, cădem în greşeală şi nu realizăm nimic, ἐὰν δὲ παρὰ φύσιν, ἐξαμαρτησόμεθα τε καὶ οὐδὲν πράξομεν ».

Medicul foloseşte aceste mijloace algogene, tăierea şi arderea, numai spre binele celui suferind, aceasta este încheierea pe care o aflăm încă o dată la Xenofon. Autorul nostru pare să se fi aflat într-o situaţie deosebit de grea în calitatea lui de comandant al grecilor care se retrăgeau în condiţiile cunoscute. Poziţia sa devenise foarte dificilă, cînd a trebuit la un moment dat să răspundă pentru pedepsele aplicate unora dintre subordonaţi. Atunci Xenofon devine orator *pro domo*, apărîndu-se în modul următor: « Judecata mea este simplă: dacă am pedepsit pe cineva spre binele lui, ἐπ' ἀγαθῷ, eu cred că trebuie să fiu supus pedepsei pe care o au părinţii de la copii şi profesorii de la elevi: medicii de asemeni ard şi taie spre binele bolnavilor, καὶ γὰρ οἱ ἰατροὶ κάουσι καὶ τέμνουσιν ἐπ' ἀγαθῷ » (*Anab.*, V, 8, 18).

Pedeapsa aplicată ostaşilor sau elevilor reprezintă prin urmare un bine, după cum suferinţa, durerea provocată de medic τὸ ἀλγεινόν *(Gorgias)* este de asemeni un bine. Acest adevăr aparent paradoxal a fost — după cum vedem — utilizat ca argument comparativ în diverse situaţii consemnate de autorii greci. Τέμνειν καὶ καίειν nu reprezintă deci o simplă formulă medicală, tehnică, ci comportă o accepţie mai largă cu implicaţii în literatura filozofică greacă. Aceste implicaţii depăşesc în cîteva texte semnificaţia unui instrument pur comparativ, menţionată de noi cu prilejul scurtei analize a fragmentului heraclitic 58 Diels, unde se găseşte atît de pregnant expusă fundamentala teorie a contrariilor. A tăia şi a cauteriza, într-un cuvînt a trata, a executa o intervenţie chirurgicală — ca să folosim un termen actual —

reprezintă un rău necesar, un fapt bivalent în esența căruia coexistă binele și răul, în cel mai autentic sens al concepției filozofului veșnicei treceri.

În sfîrșit, dubletul de verbe, τέμνειν καὶ καίειν este utilizat și în sens concret, ceea ce ar echivala în limba română cu expresia « prin foc și sabie », cum este cazul în relatările despre lupte, invazii etc. De exemplu, la Xenofon, *Hell.*, IV, 2, 15 τέμνοντες καὶ κάοντες τὴν χώραν, are înțelesul material pe care la Titus Livius îl posedă expresia *ferro ignique uastare*. Acțiunea distructivă legată de război fiind un fenomen mai extins, expresia se găsește în mod firesc și în alte limbi: « durch Feuer und Schwert », « with fire and sword », « tüzzel vassal » etc. Din domeniul limbajului medical formula τέμνειν — καίειν a trecut lesne în acela al vorbirii generale, ca multe alte expresii ale vocabularului grec. Este un fenomen de interferență culturală, care denotă vechea difuziune firească a ideilor.

NOTES PHILOLOGIQUES: TEMNEIN KAI KAIEIN

RÉSUMÉ

Dans les textes littéraires classiques, comme partout d'ailleurs, il y a des mots et surtout des expressions, qui en dépit de leur aspect apparemment anodin possèdent un sens plus profond, avec des nuances assez complexes, fait qui explique leur persistance et parfois leur prestige même. *Habent sua fata ... uocabula!* C'est le cas de l'expression grecque τέμνειν καὶ καίειν qui, loin d'avoir un intérêt purement médical (comme il arrivait probablement à son origine), est passée dans le domaine subtil de la philosophie, pour ne plus rappeler celui de la littérature grecque même, par exemple les historiens.

La présence de cette expression dans le fr. 58 d'Héraclite n'a pas l'importance exclusive d'un simple instrument stylistique, mais sert évidemment à souligner avec plus de fermeté l'essence même d'une des principales thèses de la pensée de l'Ephésien: la conception des contraires; cette interprétation devient possible si l'on adopte une lecture du texte, qui diffère de celle de Diels.

Quelques autres lieux où se trouve l'expression τέμνειν — καίειν sont brièvement analysés du même point de vue de leur structure intime, psychologique.

NOTE DE LECTURĂ *

DE

D. M. PIPPIDI

11. ÎN JURUL DECRETULUI PENTRU EPINIKOS

Recitind ediţia inscripţiilor din Samothrake îngrijită de P. M. Fraser *(Samothrace*, II, 1, 1960; cf. Dacia, N.S., V, 1961, p. 597—600), cad peste o frază din decretul pentru Epinikos, guvernatorul ptolemaic al Maroneii [1], reprodusă de învăţatul englez fără observaţii şi care, cel puţin într-un loc, mi se pare susceptibilă de o lectură diferită. E vorba de rîndurile 31 urm., în care Fraser recunoaşte cu dreptate o înlesnire făcută de guvernator samothracienilor într-o împrejurare despre care nu ni se dau amănunte: « among Epinikos' benefactions to the city is the gift — whether personal or official we cannot tell — of money free of interest for the purchase of wheat » [2]. În ediţia Bakalakis-Scranton, textul sună în acest loc: π[ρεσβ]είας τε ἀποσταλείσης πρὸς αὐτὸν ἐδάνεισεν χρήματα ἄτοκα εἰς σι[τηρ]έσι[ον] ἐν καιροῖς ἀναγκαίοις, ceea ce, dacă înţeleg bine, vrea să spună altceva, cel puţin în forma în care a fost restituit. Într-adevăr, σιτηρέσιον, după cîte ştiu, nu înseamnă « rezerve de grîne, stocuri constituite pentru a evita o foamete », ci « alocaţie în grîne sau în bani », de unde « soldă » sau « indemnizaţie de deplasare » [3]. O traducere corectă ne-ar duce deci spre o interpretare diferită a rîndurilor avute în vedere de Fraser, şi totuşi comentariul acestuia mi se pare corect. Sensul general al frazei, şi mai ales cuvintele: ἐν καιροῖς ἀναγκαίοις nu lasă îndoială asupra faptului că suma împrumutată de Epinikos servise la constituirea de rezerve, într-un moment cînd

---

* Primele serii ale acestor însemnări au apărut în Studii Clasice VII, 1965, p. 319—332 şi VIII, 1966, p. 231—246.

[1] Descoperit în ajunul celui de-al doilea război mondial şi publicat de G. Bakalakis şi R. Scranton, în AJPh, LX, 1939, p. 452; cf. J. şi L. Robert, RÉG, LII, 1939, p. 298; P. Roussel, BCH, LXIII, 1939, p. 133—141; M. I. Rostovtzeff şi Ch. B. Welles, AJPh, LXI, 1940, p. 207—208. Altă literatură la H. Bengtson, *Die Strategie in hellenistischer Zeit*, III, München, 1952, p. 183, n. 1.

[2] *Samothrace*, II, 1, p. 11.

[3] LSJ dau ca sens (s.u.): « provision-money, allowance, pension », şi trimit la Xenofon, *Anab.*, VI, 2, 4: οὐ πειρῶνται (οἱ στρατηγοὶ) ἡμῖν ἐκπορίζειν σιτηρέσιον; cf. Demosth., IV, 28: δέκα τοῦ μηνὸς ὁ στρατιώτης δραχμὰς σιτηρέσιον λαμβάνει . .

StCl, IX, 1967, p. 223 — 237, Bucureşti

pentru un motiv sau altul aprovizionarea insulei era dificilă. Dacă-i aşa, e nevoie ca lectura primilor editori să fie corectată, şi anume într-un fel ce mi se pare deopotrivă lesnicios şi convingător: în loc de σι[τηρ]έσι[ον], propun deci să se citească: σί[του παράθ]εσι[ν], şi trimit pentru comparaţii la decretul olbian în cinstea lui Protogenes (IPE I², 32, r. 25 urm.: ὀλουμένου τοῦ δήμου παραθέσθαι σῖτον ἱκανόν κτλ.) şi la scrisoarea lui Antigonos către locuitorii din Teos-Lebedos, în cuprinsul căreia παράθεσις şi παραθέσθαι apar în numeroase rînduri, în contexte similare [4].

12. INSCRIPŢIE GREACĂ DIN COLECŢIA MARCU BEZA

Cu ani în urmă, moştenitorii regretatului Marcu Beza, multă vreme consul al României la Ierusalim, ofereau spre cumpărare Muzeului Naţional de Antichităţi o plăcuţă cu inscripţie greacă achiziţionată de dispărut în timpul petrecut în Palestina (despre activitatea lui Beza ca explorator al arhivelor locale şi cercetător al relaţiilor dintre Principatele Româneşti şi Ţara Sfîntă de-a lungul veacurilor, ne informează cartea lui *Urme româneşti în Răsăritul ortodox*, publicată în 1935). Pentru un motiv sau altul, inscripţia n-a fost achiziţionată de Muzeu şi cred că se găseşte şi astăzi în posesia familiei, împrejurare pe care ţin s-o relev, întrucît documentul a reţinut în mai multe rînduri atenţia specialiştilor între care domneşte convingerea *că s-ar găsi încă în ţara de origine*. Textul, pe care am avut prilejul să-l văd, are următorul cuprins: καὶ ταύτην τῆς τ(ῶν) ὑδάτων μηχανῆς ὁ λαμπρ(ότατος) πατὴρ Ἱλαρίων ἐφεῦρεν ἀρετήν, din care se înţelege că puţinele cuvinte aveau ca scop să perpetueze meritele «părintelui Hilarion» în instalarea unei conducte de apă, sau în construirea unui dispozitiv de irigaţie mai mult sau mai puţin complicat. Oricum vor fi stat lucrurile cu născocirea lăudată, notez că textul nu-i inedit. Copiat de Moses Schwabe în vremea cînd Beza se găsea la Ierusalim, documentul a fost editat de epigrafistul israelian în 1942, într-o publicaţie în limba ebraică. De-atunci, căutînd să facă cunoscute cercetările compatriotului şi înaintaşului său, B. Lifshitz a revenit asupra lor într-o serie de *Note de epigrafie greacă* publicate în Revue Biblique [5]. Şi mai de curînd, Jeanne şi Louis Robert, semnalînd publicaţia lui Lifshitz şi oprindu-se şi dînşii asupra inscripţiei din colecţia Beza, fac presupunerea că placa pe care e gravat textul, şi care e *găurită la mijloc*, ar fi încadrat gura conductei. Cît priveşte pe «preacinstitul părinte Hilarion», sîntem îndemnaţi să credem că titlul lui n-ar fi fost religios şi că e vorba de o demnitate civilă, des întîlnită sub Imperiul tîrziu [6].

13. TOMITANA ITERUM

O lectură atentă a cărţii lui Iorgu Stoian, *Tomitana* (Bucureşti, 1962), revelă multe lucruri, şi nu toate îmbucurătoare. Despre unele a fost vorba în *Notele epigrafice* ale lui I. I. Russu publicate în volumul precedent al revistei (p. 221—225);

---

[4] *Syll.*³, 344. Cf. decretul histrian publicat în Studii Clasice, VII, 1965, p. 186, r. 5—6, şi inscripţia din Messene la An. Orlandos, Τὸ Ἔργον τῆς Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, 1963, p. 91, cu observaţiile soţilor Robert, RÉG, LXXVII, 1964, p. 169.

[5] 1963, p. 255—265.

[6] RÉG, LXXVII, 1964, p. 231.

cu altele ne vom ocupa în viitor, în şirul acestor însemnări, *quodsi uita suppeditet*. Astăzi aş vrea să atrag atenţia asupra tratamentului de care are parte, în lucrarea amintită, o inscripţie din Tomis publicată la sfîrşitul secolului trecut de Tocilescu şi de-atunci în mai multe rînduri reeditată şi comentată. E vorba de regulamentul faimos al cultului Zeilor din Samothrake, păstrat într-o formă fragmentară şi, din această pricină, nu întotdeauna corect înţeles [7]. Printre cei care i-au acordat atenţia lor de-a lungul timpului se numără epigrafişti de seamă, de la Theodor Gomperz şi Ludwig Ziehen pînă la Pierre Roussel şi Louis Robert. S-ar putea deci crede că textul nu mai prezintă taine, cel puţin în partea-i conservată, şi aşa-mi închipuiam şi eu, înainte de a fi căutat să-mi lămuresc unele nedumeriri recurgînd la luminile ultimului editor. De lămurit, n-aş putea spune că m-am lămurit. În schimb, am aflat pricini de îndoieli faţă de anume cunoştinţe de limbă greacă (ca să nu zic de epigrafie greacă), cu care eram deprins din tinereţe şi pe care le regăsesc triumfător călcate în picioare.

Las la o parte chestiunea de a şti dacă puţinele cuvinte păstrate în coloana din stînga fac parte dintr-un decret al poporului, ceea ce ar îndreptăţi clasarea fragmentului printre documentele menite să ilustreze funcţionarea organelor deliberative la Tomis. Cu Adunarea poporului tomitan, cum crede Stoian, hotărîrea nu mi se pare că ar avea legătură, cuvîntul δῆμος din r. 3 putîndu-se tot atît de bine raporta la ansamblul membrilor asociaţiei de la care emană decretul [8]. Dar nu de aceasta e astăzi vorba. Mai curînd aş vrea să atrag atenţia asupra propunerii de întregire a rîndurilor 2—3, aşa cum figurează în *Tomitana*, şi care, nesocotind reticenţele lui Ziehen (mulţumit să citească aci: ... εἰκόνα χαλ]κὴν ἐν τῷ ἱ[ερῷ...), adaugă la conjecturile epigrafistului german: [τῶν μυστῶν θεῶ]ν. Statuia în chestiune (dacă de statuie e vorba) ar fi urmat deci să-şi găsească locul ... ἐν τῶι ἱερῶι τῶν μυστῶν θεῶν: dar ce înseamnă aceste cuvinte ne-am putea întreba mult şi bine, dacă nu ne-ar spune-o editorul: «în templul *zeilor îndurători*» (p. 77). Aşa să fie oare? Să fie μυστῶν un adjectiv şi, admiţînd chiar că ar fi adjectiv, să însemne într-adevăr «îndurători»? — Dar nedumeririle nu se sfîrşesc aci. Un rînd mai departe, textul stabilit de Gomperz şi reprodus în *Tomitana* sună: στε[φάνωσις τῶν γραπτῶν εἰκόν]ων; iar traducerea în româneşte cu care sîntem îmbiaţi: «încoronare a statuilor». O fi vina mea, dar iar nu înţeleg: să însemne cu adevărat γραπτὴ εἰκών «statuie»? Atunci la ce-ar mai fi bune dicţionarele? Iar dacă e vorba de *picturi*, cum totul ne îndeamnă să credem [9], ce fel se va fi făcut încununarea? Se vede că Ziehen nu era chiar de tot ignorant, cînd lăsa să cadă conjecturile repuse în cinste de colegul nostru. Să zicem însă că proasta stare de conservare a textului ar putea explica, dacă nu scuza, erori de felul celor semnalate. Cum rămîne însă cu coloana din dreapta a inscripţiei, relativ bine păstrată, şi unde cuvintele perfect clare: ὁ πριάμενος τὴν ἱερω[σύνην τῶ]ν μυστῶν θεῶν τῶν ἐν [Σαμοθρά]κῃ sînt din nou redate prin «cumpărătorul preoţiei *Zeilor îndurători* din Samothrake»? Aci se vede limpede că traducătorul n-a înţeles un lucru esenţial: că documentul

[7] AEM, VI, 1882, p. 8, nr. 14 = LGS, 84.

[8] Cum e ştiut, în organizarea lăuntrică şi în nomenclatura diferitelor lor organe, asociaţiile de credincioşi imită pilda instituţiilor statale. În documente, adunările lor periodice poartă numele adunărilor populare, cu variaţiile ştiute de la un oraş la altul: ἀγορά, ἐκκλησία, σύλλογος, σύνοδος, συναγωγή etc. Asupra problemei, în general, Fr. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig, 1909, p. 330 urm.

[9] Cf. G. Klaffenbach, *Griechische Epigraphik* [3] (Göttingen, 1966), p. 79.

emană de la o asociație de credincioși ai Zeilor din Samothrake [10] și că acestora li se spune în text μυσταὶ θεῶν τῶν ἐν Σαμοθράκῃ; în al doilea rînd, că preoția scoasă la mezat *e a asociației* și că în originalul grec ἱερωσύνη se leagă de μυστῶν. Cuvintele reproduse înainte ar fi trebuit deci traduse: «cumpărătorul preoției *credincioșilor* (altfel spus: *asociației de credincioși* a) Zeilor din Samothrake»; ceea ce, dacă nu ne scoate din ambianța religiilor misterice, cîte vor fi înflorit la Tomis în epoca elenistică, ne apropie cel puțin de gramatica limbii grecești, de care n-ar fi trebuit să ne răzlețim nici o clipă.

14. CYBELE SAU ANAITIS?

O inscripție latină din teritoriul tomitan, publicată altădată de I. Micu în *Călăuza vizitatorului în Muzeul regional al Dobrogei* (Constanța, 1937, p. 15, nr. 72), a fost de curînd reeditată de Radu Vulpe în *Akte des IV. Kongresses für griechische und lateinische Epigraphik* (Wien, 1964), p. 411 și urm. În studiul său, pe lîngă unele citiri noi în puncte unde citirea textului era și continuă să fie anevoioasă, autorul prezintă un comentar istoric-religios al documentului, zăbovind îndeosebi asupra cuvîntului *dumus* din rîndurile 5—7, în care recunoaște un termen tehnic din vocabularul religiilor de mîntuire și ale cărui legături cu cultul Cybelei încearcă să le pună în lumină cu ajutorul unei întinse informații.

Cum relevă cu dreptate Vulpe, substantivul apare aci pentru întîia dată într-o inscripție latină, chiar dacă un compus al său — *dumopireli* — se întîlnește într-o dedicație din Novae semnalată în 1927 de Kazarow [11]. În schimb, fără să fie extrem de abundente, textele grecești unde se menționează un δοῦμος sînt mai numeroase și numărul lor a mai crescut de la data publicării articolului care-mi prilejuiește aceste însemnări. Oricare ar fi etimologia-i adevărată, înțelesul cuvîntului nu lasă loc îndoielii: e vorba de o grupare de credincioși, analogă atîtor alte asociații indicate prin nume speciale: μίνδις, σπεῖρα, στιβάδιον etc. Mai puțin limpede e în serviciul căror divinități erau puse confraternitățile cu numele δοῦμος — *dumus*, și aci mi se pare că e loc pentru unele deslușiri care lipsesc în comentariul lui Vulpe.

Pentru învățatul coleg, toate textele cunoscute — literare sau epigrafice — unde se vorbește de δοῦμος (inclusiv dedicația referitoare la *dumopireli*) s-ar lega neîndoios și exclusiv de cultul Cybelei. «Tous se rapportent d'une façon indubitable au culte de Cybèle» — scrie el la p. 416 a studiului citat; iar la p. 417: «le terme resta toujours fixé en relation avec le culte de la Mère des Dieux». În realitate, dacă în unele cazuri apropierea de Maica Zeilor se impune (astfel într-o epigramă a lui Philodem din Gadara unde e vorba de μήτηρ θεῶν [12]), în altele, și sînt *cele mai multe*, caracterul sincretistic al documentelor (aproape toate dedicații) lasă să planeze o îndoială asupra faptului dacă δοῦμος era o asociație de închinători ai Cybelei singure, ai Cybelei asociate cu alte divinități anatolice, ori de-a dreptul ai unei alte divinități decît Zeița din Ida. O rapidă revenire asupra documentelor invocate de Vulpe îndreptățește observația că inscripția din Gölde e pusă în cinstea

[10] Că-i așa, o dovedește și pompos intitulatul *Index rerum*, în care, la p. 298, sub *preot*, citim nu fără stupoare: «preot al zeilor mysti *(sic!)* din Samothrake»; cu trimitere la pasajele din carte pe care le-am discutat.

[11] AA, 1927, col. 342—344.

[12] *Anth. Pal.*, VII, 222.

a trei divinităţi masculine: Zeus Masphalatenos, Men Tiamou şi Men Tyrannos [13]; inscripţia de pe muntele Toma, ar putea fi în cinstea Cybelei, dar şi a zeiţei Artemis-Anaitis [14]; într-o altă inscripţie, din Kuyucak, lîngă Dorylaion, δοῦμος apare în legătură cu zeul anatolic numit de greci Ὅσιος Δίκαιος [15], iar în dedicaţia bilingvă, greco-frigiană, studiată altădată de Solmsen şi Kretschmer, lipseşte numele oricărei divinităţi, în ciuda faptului că din r. 10—12 ale textului păstrat rezultă limpede că e vorba de o pluralitate de zei [16]. Ajungem astfel la cele două inscripţii din Bulgaria: una, din Novae, închinată de un L. Oppius Maximus, preot al Maicii Zeilor, *dendroforis et dumopiretis* [17]; cealaltă, din Serdica, pusă în cinstea Cybelei, dar şi a lui Attis: *Matri Deum* [*Magnae*] *Id*[*aeae et Atti Meno*]*tyranno* [18]. Ultima nu se deosebeşte de cele pomenite înainte şi nu e cazul să ne oprim mai mult asupra ei. Mai interesantă e prima, pe care Vulpe o socoate cu totul probantă pentru legăturile asociaţiilor de tipul *dumus* cu religia Cybelei, de vreme ce L. Oppius se înfăţişează singur ca *sacerdos M(atris) D(eum)*, iar dedicaţia e închinată unor « dendrofori » dintotdeauna asociaţi cu cultul zeiţei. Atît doar că, şi în acest caz, alături de adoratorii Cybelei şi ai lui Attis, se menţionează în inscripţie o a doua categorie de credincioşi — *dumopireti* — a căror natură a fost lămurită încă din 1929 de Deubner [19], într-un studiu pe care Vulpe îl citează pentru a-i prefera pînă la urmă o interpretare mai puţin plauzibilă a lui Zingerle [20]. În realitate, ipoteza lui Deubner că am avea a face cu un cuvînt compus din δοῦμος şi πύραιθος (« adorator al focului »), ca şi raportarea lui la ştirile lui Strabon despre cultul focului practicat de magi în Cappadocia [21], sînt nu numai corecte dar şi fecunde. Demonstraţia a fost reluată în 1946 de Stig Wikander într-o carte extrem de importantă: *Feuerpriester in Kleinasien und Iran* [22], în care, la capătul unei argumentări prea lungi pentru a putea fi aci rezumată, învăţatul suedez conchide: « Wenn Strabon von πύραιθοι spricht, so können zu dieser Zeit nur die Anahita-Feuer-Priester gemeint sein: das Wort muss . . . ein Terminus der einheimischen Kultsprache sein, der deutlich den bodenständigen Charakter dieses Kultus zeigt » [23]. Iar în alt loc: « Es ist nicht nötig, mit Deubner für diese Art von Feueranbetern (scil. *dumopireti*) an die Vereinigung zwischen Mithras- und Kybelekultus zu denken. Im Gegenteil: die Voraussetzungen liegen eben in der Annäherung zwischen den zwei Muttergöttinen, der phrygischen und der iranischen, die beide im lydischphrygischen Gebiet verehrt wurden. Hier wie in Pontos hiessen die Anaitis-Priester πύραιθοι » [24].

---

[13] CIG, 3439.

[14] A. Fontrier, Mouseion, 1886, p. 76, nr. 564 = K. Buresch, *Aus Lydien*, p. 58, nr. 34.

[15] MAMA, V, 183.

[16] AM, XXIII, 1898, p. 362 (= J. Fredrich, *Kleinasiatische Sprachdenkmäler*, p. 135, nr. 48).

[17] *Supra*, n. 11.

[18] Klio, IX, 1907, p. 253—259; cf. O. Walter, AM, XXXV, 1910, p. 139—148.

[19] JDAI, XLIV, 1929, p. 133 urm.

[20] *Serta Hoffilleriana*, Zagreb, 1940, p. 233—236. Opinia lui Zingerle era că *dumopireti* trebuie pus în legătură cu cuvîntul macedonean περιῆτες, păstrat de Hesychius, care-i dă şi înţelesul: φύλακες. *Dumopireti* ar însemna deci, cu oarecare aproximaţie, οἰκοφύλακες, ναοφύλακες sau ceva asemănător.

[21] *Geogr.*, XV, 15 (p. 736).

[22] Acta Societatis Humaniorum Litter. Lundensis, XL. Lund, Gleerup.

[23] *Op. cit.*, p. 218.

[24] *Ibid.*, p. 219.

Un pas mai departe ar reprezenta dovada că termenul δοῦμος nu-i nici el lipsit de legături cu cultul iranian şi că, măcar ocazional, se întîlneşte aplicat asociaţiilor de închinători ai Anahitei, în inscripţiile Asiei Mici de cele mai multe ori numită Artemis-Anaitis [25]. Această dovadă poate fi şi ea acum făcută, de cînd Peter Herrmann a publicat rezultatele unei deosebit de rodnice explorări epigrafice a Lydiei de nord-est [26], în cursul căreia, pe lîngă alte texte de o însemnătate neobişnuită, a copiat şi o dedicaţie făcută să arunce lumină asupra problemei ce ne interesează. E vorba de un document bine conservat din anul 223/24 e.n., săpat din iniţiativa unui ἱερὸς δοῦμος care cinsteşte în felul acesta pe un oarecare Aurelius Glykon, preot al zeiţei iraniene, pentru meritele lui faţă de asociaţia pe care de bună seamă a slujit-o [27]. Că această grupare era formată din închinători ai Anahitei e ceea ce rezultă, cred, cu prisosinţă din textul pe care-l reproduc şi care se dispensează de alte comentarii:

Ἔτους τή μη(νὸς) Πανήμου ιή.
Ὁ ἱερὸς δοῦμος ἐτείμησαν (sic) Αὐρ.
Γλύκονα Διονυσίου τὸν ἐκ προ-
γόνων ἱερέων πρῶτον Ἀρτέμι-
δος Ἀναειτις τῆς συνγενικῆς
θεοῦ σὺν καὶ Διονυσίῳ τῷ υἱῷ αὐτοῦ
κ(αὶ) Χαμάσωνι τῷ ἐκγόνῳ αὐτοῦ διὰ
τὴν ἰς τοὺς θεοὺς θρησκείαν καὶ
τὰς ἰς τὸν δοῦμον πολλὰς εὐερ-
γεσίας καὶ τετελεκότα κ(αὶ) τελοῦντα.

15. INSTALAŢII PORTUARE ÎN HISTRIA ROMANĂ

Despre portul Histriei s-a vorbit în ultimii ani în mai multe rînduri, fie pentru a deplînge taina în care continuă să rămînă învăluită aşezarea-i exactă, fie pentru a semnala existenţa — sub nivelul apelor lagunei — a unui dig de piatră a cărui lungime şi orientare au putut fi în oarecare măsură cercetate. E evident că explorări mai sistematice şi mai stăruitoare se impun în această privinţă, dar nu de ele îmi propun să vorbesc astăzi, ci despre împrejurarea că în materialul epigrafic cunoscut pînă acum un document face aluzie la lucrări portuare executate în oraşul dobrogean către jumătatea secolului al II-lea. E vorba de două inscripţii onorifice cu acelaşi cuprins, descoperite de Pârvan în zidul de incintă (unde continuă a fi încastrate) şi publicate în *Histria IV*, sub numerele 27 şi 28. Din textul uşor de citit rezultă că sărbătoritul — un necunoscut al cărui nume a fost şters pe pietre ca urmare a unei *damnatio memoriae* — se mîndrea cu meritul « de a fi veghiat la amenajarea portului », pe lîngă alte servicii « în care-şi vădise rîvna faţă de patrie », şi pe lîngă « îndeplinirea cu credinţă a misiunii de controlor împărătesc al finanţelor cetăţii ». În original, textul editat de Pârvan sună: Ἡ βουλὴ καὶ ὁ δῆμος τὸν ἀρχιερέα

[25] Cf. Fr. Cumont, în RA, V, 1905, p. 24–31, şi, mai ales, L. Robert, *Hellenica*, VI, 1948, p. 27–28 şi 61; XI–XII, 1960, p. 257; *Anatolia*, III, 1958, p. 136, n. 130.

[26] *Ergebnisse einer Reise in Nordostlydien* (Denkschriften Österr. Akad. Wiss., LXXX), Wien, 1962. Cf. J. şi L. Robert, RÉG, LXXVI, 1963, p. 165 urm., mai ales 167.

[27] *Op. cit.*, p. 37, nr. 25.

καὶ ποντάρχην ////////////// ἐ[ν] πολλοῖς διαδεξάμενον τὴ[ν] περὶ τὴν πατρίδα εὔνο[ιαν], προνοησάμενον δὲ [καὶ] τῆς κατασκευῆς τ[ο]ῦ λ[ι]μένος καὶ λογιστε[ύ]σ[αν]τα μετὰ πάσης πίστεως... [28].

Las la o parte orice speculaţie în jurul identităţii necunoscutului, despre care altădată am emis ipoteza că ar putea fi M. Ulpius Artemidorus, cunoscut din documente ca unul din histrienii cei mai cu vază ai vremii sale [29]. Reţin doar aluzia la serviciile aduse cetăţii ca supraveghetor «al lucrărilor de amenajare a portului», mod de exprimare care nu ne dă dreptul să spunem în ce anume vor fi constat îmbunătăţirile: ar putea fi vorba de o reparaţie a cheiurilor sau a digului, ar putea fi vorba şi de alte instalaţii, pe care ni le putem numai închipui. În această ordine de idei, nu mi se pare fără rost să relev împrejurarea că, la fel cu cele mai multe porturi antice, începînd din epoca elenistică, Histria avea sub romani un far a cărui urmă s-ar fi şters cu totul, dacă amintirea lui nu s-ar fi păstrat de două documente numismatice. E vorba, în primul rînd, de un bronz din zilele lui Elagabal, descris de Pick în lucrarea-i clasică despre monedele histriene: piesa înfăţişează pe revers, în primul plan, o divinitate fluvială care e desigur Istrul, iar în planul al doilea, un turn paralelipipedic înalt, interpretat cu drept cuvînt ca un far: «im Hintergrunde ein Leuchtturm» [30].

Zece ani mai tîrziu, şi mai precis în 1907, cu prilejul unei călătorii de studii în Dobrogea care avea să-l poarte şi la Histria, Raimund Netzhammer, care ne-a lăsat interesante însemnări despre aspectul cetăţii înainte de începerea cercetărilor lui Pârvan, amintindu-şi de moneda cu reprezentarea farului, deplîngea dispariţia oricărei urme a acestuia în termenii pe care-i reproduc: «Wie gerne möchte man ... wenigstens noch die Trümmer jenes Leuchtturmes entdecken, welcher auf die Istrosmünze aus der Zeit... Heliogabals dargestellt ist. Wo dieser Leuchtturm gestanden haben mag?» [31]. Mai departe în cuprinsul cărţii, acelaşi autor ne dă amănuntul că, umblînd să examineze la Bucureşti un exemplar din moneda cu pricina, ar fi aflat în colecţia Knechtel o monedă inedită cu acelaşi revers, datînd din zilele lui Severus Alexander: «Knechtel... hat nun zwar die Heliogabalusmünze nicht, dafür besitzt er aber eine bis heute noch nicht veröffentlichte Istrosmünze, deren Avers das Bild des Kaisers Severus Alexander und deren Revers den liegenden Flussgott und den Leuchtturm zeigt».

Dacă, pînă la urmă, Knechtel îşi va fi publicat sau nu moneda, n-aş putea spune. Nu ştiu nici pe ce mîini va fi încăput colecţia lui. Sigur e doar că un sfert de veac mai tîrziu o monedă similară avea să-şi facă apariţia în colecţia doctorului Severeanu, care a şi publicat-o, cu o descriere sumară şi un comentariu nu tocmai convingător. Cît se poate judeca, piesa e exact de tipul celei din colecţia Knechtel. Dar ceea ce pentru Netzhammer apărea în chip firesc ca un far, în descrierea lui Severeanu figurează ca un turn de apărare. Cu propriile lui cuvinte: «incontestabil vechiul turn al cetăţii ce era în fiinţă pe timpul imperiului lui Alexander Severus, turn care cu multă probabilitate a fost ridicat sub imperiul lui Elagabal, deoarece imaginea lui apare pentru prima oară pe seria monedelor acestui împărat» [32].

[28] *Histria IV*, p. 626.

[29] Cf. *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 385 urm. şi 414 urm.

[30] B. Pick, *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, I, 1 (Berlin, 1898), p. 176, nr. 511.

[31] *Aus Rumänien*[2] (Bucureşti, f.d.), p. 235. Capitolul «Auf dem Razelm», din care e scos citatul, a fost scris, după arătările autorului, în 1907.

[32] Buletinul Societăţii Numismatice Române, XXV–XXVI, 1930/31, p. 16–17.

O discuţie în această privinţă ar fi aci nelalocul ei. Mai util mi se pare să relev observaţia lui Severeanu după care farul-turn ar fi fost înălţat sub Elagabal, pe ale cărui monede îşi face apariţia pentru întîia oară. Ipoteza nu-i absurdă, cu condiţia să ne gîndim *nu* la o zidire din temelii, ci la refacerea unei clădiri obosite de vreme. Indiferent ce port, dar mai cu seamă unul ca Histria, al cărui acces era îngreuiat de existenţa unui cordon litoral şi de umplerea treptată a lagunei, altădată golf al mării deschise, nu se putea dispensa de serviciile unui far, desigur mai vechi decît secolul al III-lea, urcîndu-se poate în timp pînă la epoca elenistică [33]. Aşa fiind, ne putem pune întrebarea dacă necunoscutul onorat în inscripţiile de care a fost vorba nu va fi avut şi un rol în construcţia farului, printre celelalte lucrări portuare a căror grijă a dus-o. Lucrul nu-i exclus, dar nu trebuie să pierdem din vedere că bazele onorifice (pe nedrept socotite de Pârvan ca socluri de statui) sînt cu cel puţin o jumătate de veac mai vechi decît monedele aduse în discuţie. După scris, primul editor le data « cam de prin anii 160—180 p. Chr. » [34]; în ce mă priveşte, sînt înclinat să-i dau dreptate.

16. ALTĂ AŞEZARE UITATĂ DIN DOBROGEA ANTICĂ

S-au împlinit de curînd patruzeci de ani de la publicarea de T. Sauciuc-Săveanu a unei interesante inscripţii din fosta colecţie a doctorului Slobozianu [35]. E vorba de o aşchie de marmură ruptă pe toate laturile, păstrînd urmele a zece rînduri de text anevoie de înţeles şi de întregit din pricina lungimii lacunelor. Cum s-a relevat de primul editor, e neîndoios că frîntura face parte din decretul unei adunări populare; tot atît de sigur, de altă parte, şi faptul că — judecînd după limbă — aceasta n-a putut fi adunarea calatiană. În lectura lui Săveanu (cu unele propuneri noi la rîndurile 3, 6, 9 şi 10), fragmentul se prezintă precum urmează:

— — — — ΦΟΝΤΩ — — — —
— — — ψη]φισμάτων — — —
— — — οἰου]μένου τοῦ [δήμου — — —
— — — τοῦντος υ — — —
— — — πάντ]ων τῶμ πολιτῶ[ν — — —
— — — τ]οῖς σώμασι πολιτ[ικοῖς — — —
— — — τὸν δ]ῆμον ἀποδοῦναι — — —
— — — οὓς ἐπέλυσεν τοῦ — — —
— — — δο]ὺς χρήματα καί . . . — — —
? χρημά]των ἀπέδωκεν αὐ[τῶι?

Despre rostul şi cuprinsul decretului nu se pot face decît presupuneri. În succintul său comentariu, primul editor notează că: « les mots σώμασι, χρήματα et surtout ἐπέλυσεν semblent faire allusion aux complications guerrières ou aux conséquences des complications guerrières d'une époque qui ne peut pas être pré-

[33] Problema formării unui cordon litoral la gurile Dunării şi a transformării golfului histrian în lagună, cu urmări extrem de importante pentru viaţa economică a cetăţii în epocile elenistică şi romană, e examinată pe larg, în lumina datelor oferite de izvoarele antice, în ale noastre *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 35 urm., şi 196 urm.

[34] *Histria IV*, p. 630.

[35] Dacia, II, 1925, p. 122, nr. 3.

cisée »[36]. Observaţia e fără îndoială întemeiată, dar în aceeaşi ordine de idei se pot face acum şi alte precizări.

În privinţa datei, mai întîi, despre care nu fără şovăială Săveanu scrie: « la forme des lettres nous conduit jusqu'au commencement du II-e siècle av. notre ère ». E şi convingerea mea că inscripţia e din secolul al II-lea, cu multă probabilitate din prima jumătate a veacului. Această perioadă din istoria Dobrogei ni-i acum mai bine cunoscută, după publicarea decretului histrian pentru Agathocles al lui Antiphilos, iar împrejurările tulburi pe care acest document le înfăţişează se potrivesc din multe puncte de vedere cu evenimentele la care fragmentul pare a face aluzie[37]. Verbe ca ἀποδίδωμι, ἀπολύω, substantive ca σώματα, χρήματα ne îndreaptă gîndul spre locuitori luaţi prizonieri de vrăjmaşi sau de piraţi, răscumpăraţi cu sacrificiul unor particulari sau al obştii. Exemple de asemenea situaţii nu lipsesc în inscripţiile histriene, chiar dacă semnificaţia lor n-a fost întotdeauna înţeleasă[38].

Oricare ar fi însă adevărul în această privinţă, mă grăbesc să arăt că nu cuprinsul inscripţiei mă îndeamnă să-i închin aceste sumare consideraţii, ci *provenienţa* ei, despre care am lăsat să se înţeleagă că nu poate fi în nici un caz Callatis. După informaţiile date editorului de regretatul Slobozianu, fragmentul ar veni dintr-un loc al Dobrogei situat între Tomis şi Histria, mai precis din satul Gargalîc, pe numele-i de azi Corbu. Întrebarea pe care sîntem îndreptăţiţi să ne-o punem, în aceste condiţii, e dacă ne găsim înaintea unui decret histrian, sau a unuia tomitan? De altă parte, ipoteza unui al treilea loc de proveniență nu-i nici ea exclusă, dacă ţinem seamă de faptul că în Dobrogea au mai existat colonii greceşti al căror nume ni s-a transmis, dar a căror aşezare n-a putut fi stabilită, şi dacă nu uităm nici împrejurarea că, în legătură cu satul Gargalîc, dispunem de informaţia preţioasă după care, la jumătatea veacului trecut, se puteau vedea aci ruinele unor impunătoare monumente, urme — poate — ale unei aşezări importante. Ştirea se citeşte în memoriul întocmit de Ernest Desjardins la capătul unei lungi călătorii de studii în părţile Dunării-de-jos, publicat sub forma unei *Lettre à M. Henzen sur quelques inscriptions inédites de Valachie et de Bulgarie, provinces de Dacie, de Mésie et de Scythie* (în care, fie spus în treacăt, se stabileşte pentru întîia oară aşezarea exactă a Histriei: « au sud du petit village bulgare de Karanasou, tout près de la rive occidentale du lac Raselm, au milieu de ruines qui sont, pour moi, celles d'Histropolis, une des cités grecques de la Pentapole »[39]).

Ca să revenim însă la Gargalîc, iată ce ne spune în lucrarea sa epigrafistul francez, care a bătut cu piciorul locurile despre care vorbeşte şi ale cărui indicaţii s-au dovedit exacte în toate cazurile cînd au putut fi controlate: « Près du petit golfe où s'élèvent les deux bourgades de Grand-Gargalik et de Petit-Gargalik <acum

---

[36] *Mem. citat*, p. 123.

[37] D. M. Pippidi, în Studii Clasice, V, 1963, p. 137–161; cf. *Geţi şi greci la Dunărea-de-jos*, p. 225 urm.

[38] Pârvan, *Histria IV*, p. 540, nr. 2 (urmat de I. Stoian, SCIV, IV, 1953, p. 683–685); dar cf. Ad. Wilhelm, Anzeiger Akademie Wien, 1922, nr. XV–XVIII, p. 34 urm. (= SEG, I, 328), cu observaţiile lui D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 66, n. 113. Situaţii asemănătoare, la date diferite, şi în fragmentul de decret publicat de Pârvan în *Histria VII*, p. 6, nr. 4 (cu întregirile lui Ad. Wilhelm, tot acolo p. 8), şi în decretul pentru Aristagoras al lui Apaturios (AEM, VI, 1882, p. 36, nr. 78 = *Syll.*[3], 708), ale cărui rînduri 12–16 preamăresc activitatea desfăşurată de acesta în sprijinul concetăţenilor săi luaţi în robia getică.

[39] Annali dell'Ist. di Corrisp. archeologica, XL, 1868, p. 93.

Corbu-de-sus şi Corbu-de-jos>, tout près de la mer Noire, sont *des ruines considérables*. J'ai trouvé, dans le cimetière turc établi au N. de Grand-Gargalik, *au milieu de ruines de temples et de monuments de toute sorte*, cette inscription, gravée sur un bloc de marbre servant de tombe musulmane. Elle est facile à comprendre et peut se passer de commentaire:

Θαλόνις 'Αρτεμιδώρο‹υ›
θυγάτηρ, 'Αρσίφρωνος γυνή,
ΕΛΥΤΗΝ (cu multă probabilitate: ε‹ὐχ›ὴν) Δημήτρι
ἐπ' ἱερε‹ω› Γέρωνος τοῦ
'Αντιάναχτος[40].

Evident, această mică inscripţie (de-atunci dispărută fără urmă) a putut fi adusă la Gargalîc dintr-un alt loc: de la Histria, bunăoară, cum nu şovăia să susţină la sfîrşitul secolului trecut Behrendt Pick, în al cărui Corpus monetar e folosită pentru a dovedi eponimia preotului lui Apollo în colonia noastră milesiană[41]. Presupunerea nu-i absurdă, ar fi chiar singura firească, dacă n-ar exista informaţiile lui Desjardins despre importanţa ruinelor de la Gargalîc şi inscripţia din colecţia Slobozianu. Primele ne obligă să ne întrebăm dacă aşezarea semnalată nu va fi fiind una din coloniile ale căror nume ne-au fost transmise de tradiţia literară ca πόλεις de sine stătătoare? A doua, să ne amintim de dedicaţia copiată de Desjardins în 1868 şi care, măcar în teorie, ar putea proveni din localitatea a cărei identitate rămîne de stabilit[42].

Fireşte, răspunsul definitiv nu-l pot da decît cercetări la faţa locului, fie şi sub forma unor sondaje preliminare. Pînă atunci, şi ţinînd seamă de împrejurarea că nici un alt călător sau izvor nu semnalează o aşezare mică sau mare în punctul indicat de epigrafistul francez[43], înclin să cred că «ruinele» pe care acesta le menţionează trebuie înţelese ca fragmente arhitectonice de marmură (printre ele şi stele cu inscripţii) aduse de locuitorii turci ai Gargalîculuí din alte locuri pentru a-şi împodobi cu ele mormintele din cimitirul sătesc. Cum se ştie, e ceea ce s-a întîmplat cu numeroase fragmente sculpturale ale trofeului de la Adamklissi, culese de Tocilescu din cimitirele turceşti de pe întreg cuprinsul Dobrogei de sud[44]. Dacă aşa stau lucrurile, înseamnă că Pick avea dreptate să vadă în dedicaţia copilei lui Artemidoros un document histrian; înseamnă însă şi că fragmentul de decret din colecţia Slobozianu are cu multă probabilitate aceeaşi origine şi că, pînă la dovada contrară, se cuvine inclus în Corpus-ul inscripţiilor greceşti şi latine aflate în cetatea de pe ţărmul lacului Sinoe.

---

[40] Annali dell'Ist. di Corrisp. archeologica, XL, nr. 103, p. 93–94.

[41] *Die antiken Münzen Nord-Griechenlands*, I, 1, p. 139, n. 1.

[42] Alte inscripţii actualmente cunoscute, descoperite de-a lungul timpului la Gargalîc, sînt: CIL, III, 7614 şi Materiale..., II, 1956, p. 594, nr. 72 (ambele latine şi ambele din secolul al III-lea); nici una nu păstrează un eventual nume antic al aşezării.

[43] Pentru J. Weiss (*Die Dobrudscha im Altertum*, Sarajevo, 1911, p. 58), ca şi pentru Pârvan ori Vulpe (*Ulmetum I*, p. 576 şi harta anexată; *Hist. anc. de la Dobroudja*, Buc., 1938, p. 169, 286), Corbu nu-i decît un sat roman prosper, pe drumul care lega cetăţile greceşti de pe coastă, de la Byzanţ spre gurile Dunării şi mai departe.

[44] *Monumentul de la Adamklissi*, Viena, 1895, p. 21 urm. Opera de colectare a pieselor «dispersate» a fost continuată cu vigoare de Florea Bobu Florescu, *Monumentul de la Adamklissi-Tropaeum Traiani*, ed. a II-a, Bucureşti, 1961, p. 50 urm.

Fig. 1. Bronz histrian din zilele lui Severus Alexander (Muz. oraşului Bucureşti, col. Severeanu, nr. 6.098)

Fig. 2. Fragment al unei inscripţii de proveniență necunoscută (MNA. L. 1511)

17. PIETRE CĂLĂTOARE

Într-o notă publicată nu de mult în Dacia, cu titlul *Pierres errantes*, am avut prilejul să semnalez împrejurarea că un altăraş închinat lui Pankrates, păstrat în muzeul din Varna şi publicat în volumul I al culegerii *Inscriptiones Graecae in Bulgaria repertae* [45], provenea în realitate din Histria, unde a fost găsit în 1915 de Pârvan, care l-a şi editat şi comentat, chiar dacă nu în chipul cel mai fericit [46]. Asemenea deplasări ale unor monumente dintr-un loc într-altul, şi chiar dintr-o ţară în alta, sînt frecvente în istoria studiilor epigrafice şi nu trebuie să surprindă [47]. Surprinzătoare e numai tendinţa unor cercetători de a atribui documentelor o obîrşie greşită împotriva arătărilor limpezi ale textelor supuse discuţiei, sau de a nu ţine seamă de unele particularităţi ale lor susceptibile să contribuie la stabilirea provenienţei.

Două exemple recente ne îndeamnă să reflectăm asupra acestui defect de metodă. În volumul *Tomitana* (de care a mai fost vorba în aceste pagini), Iorgu Stoian înscrie printre monumentele interesînd istoria sclavajului din capitala Dobrogei romane un relief din colecţia Mavros a cărui inscripţie dovedeşte fără putinţă de îndoială că e vorba de o piatră ajunsă în Bucureşti pe calea comerţului de antichităţi [48]. Cum scria de curînd Louis Robert, referindu-se la acest monument: « L'éditeur l'a publié parmi les monuments de Tomis, sans aucun argument: « de provenienţă necunoscută, dar foarte probabil tomitan ». On y lit ces trois noms, les « patronymes » étant gravés sur la ligne 2: Τερτία Θαλλίωνος, Ἀντίγονος Βυζαντίων, Θαλλίων Βυζαντίων. Antigonos et Thaliôn ont pour « père » le peuple de Byzance; ils étaient des esclaves publics de cette cité. Comment ils auraient pu, en cette qualité, habiter non à Byzance, mais à Tomis, et s'y faire élever un monument funéraire, avec cette nomenclature, cela m'échappe. Comme, d'autre part, cette stèle de Bucarest est « d'origine ancienne » et qu'il n'y a aucune raison de vouloir en chercher l'origine à Tomis, il me paraît évident qu'elle a été portée en Roumanie depuis Constantinople » [49].

În aceeaşi lucrare, la p. 99, autorul citează şi editează un fragment inedit din lapidariul Muzeului Naţional de Antichităţi, socotit de provenienţă 'nesigură', dar, în ciuda acestei împrejurări, care ar fi trebuit să-l îndemne la prudenţă, înscris fără ezitare printre documentele privitoare la organele deliberative ale cetăţii Tomis. « Cu toate acestea, — ni se spune, — şi pentru motivele arătate în altă parte (în realitate, la locul din carte unde sîntem trimişi nu ni se dă nici un argument valabil în legătură cu fragmentul în discuţie), provenienţa tomitană ni se pare foarte probabilă, dacă nu chiar sigură. De aceea îl inserăm aici, cu atît mai mult cu cît el aduce unele informaţii pe care nu le întîlnim în alte documente ».

---

[45] IGB, I, 300 (loco incerto, nunc in museo Odessitano); cf. Dacia, N. S., V, 1961, p. 533–535.

[46] *Histria IV*, p. 549, nr. 9. În loc de Παγκρατ[εῖ] καὶ Νίκη[ι] (Mihailov, Pippidi), Pârvan citea: [Ἀφροδίτ]ηι παγκρατ[ίστ]ηι καὶ νικη[φόρωι].

[47] Cf., între alte cazuri edificatoare, exemplele spicuite în publicaţia lui H. W. Pleket, *The Greek Inscriptions in the Rijksmuseum van Oudheden at Leyden*, de Louis Robert: *Inscriptions d'Asie Mineure au Musée de Leyde*, în Hellenica, XI–XII, 1960, p. 214 urm. De asemeni, în Buletinul epigrafic publicat cu regularitate, an de an, de Jeanne şi Louis Robert în RÉG, rubrica intitulată: *Musées, pierres errantes et provenances.*

[48] *Tomitana*, p. 203 şi pl. LV.

[49] Nezih Firatli, *Les stèles funéraires de Byzance gréco-romaine. Avec l'édition et l'index commenté des épitaphes* par Louis Robert, Paris, 1964, p. 159.

Ultima precizare seamănă parcă a mărturisire. Includerea inscripţiei printre documentele tomitane nu se face pe temeiul unor indicii relevate în text, cum ne-am fi aşteptat, ci pentru că o anume particularitate a ei oferă editorului posibilitatea să-şi completeze documentarea despre instituţiile Tomisului, insuficient cunoscute. Mai clar vorbind, se atribuie inscripţiei o origine tomitană nu pentru că acolo preşedintele Adunării populare ar fi purtat în chip obişnuit titlul de ἐπιμηνιεύων, ci pentru că, din lipsă de ştiri în această privinţă, editorul e bucuros să-şi agonisească informaţia dintr-o inscripţie de proveniență incertă. « Tot atît de importantă — citim în continuarea pasajului citat — este menţionarea, pentru prima dată, a funcţiunii de ἐπιμήνιος, destul de frecventă în cetăţile ioniene, dar neîntîlnită, pînă acum, la Tomis ».

« Importantă », nu zic: dar şi dovedită? E evident că raţionamentul încriminat păcătuieşte în două privinţe: lasă să se înţeleagă că instituţia despre care se discută s-ar întîlni în foarte multe cetăţi ioniene, dar citează un singur exemplu; omite să tragă concluzia firească a împrejurării că, pînă în clipa de faţă, singura colonie de pe teritoriul ţării noastre unde exemple de ἐπιμηνιεύοντες τῆς ἐκκλησίας sînt atestate, şi chiar abundent atestate, *e Histria* [50]. Aşa stînd lucrurile, un cercetător neprevenit ar găsi firesc să atribuie fragmentul cetăţii de pe ţărmul lacului Sinoe, aşteptînd momentul cînd descoperiri neîndoioase, în Constanţa ori împrejurimi, vor veni să facă dovada că preşedintele Adunării populare tomitane purta şi el titlul de ἐπιμηνιεύων [51].

În sprijinul acestei concluzii prudente pledează şi consideraţia, care n-ar fi trebuit nici ea pierdută din vedere, că în trei decrete *sigur* tomitane al căror preambul s-a păstrat se vorbeşte de eponimul cetăţii, — un preot, — se vorbeşte de colegiul de magistraţi numiţi ἄρχοντες, dar niciodată de ἐπιμηνιεύων [52]. Amănuntul nu-i indiferent, cum nu-i indiferentă cutare particularitate de formular[53], cum nu-i indiferentă nici împrejurarea că fragmentul în discuţie (fără îndoială din secolul al III-lea, iar nu din secolul al II-lea, cum susţine Stoian pentru nevoile cauzei) ar reprezenta, dacă proveniența-i tomitană ar putea fi dovedită, cea mai veche inscripţie din acest oraş pînă astăzi cunoscută.

Observaţiile de pînă aci au lămurit, cred, cum stau lucrurile cu fragmentul de decret histrian din Muzeul Naţional de Antichităţi, devenit tomitan printr-o adopţiune întrucîtva silnică. Înainte de a mă ocupa şi de alte inscripţii din cetatea de pe ţărmul lacului Sinoe ajunse pe meleaguri străine în condiţii necunoscute, nu

---

[50] Cf. textele citate în *Contribuţii la istoria veche a României*[2], p. 80 urm. Tot acolo, o discuţie adîncită a semnificaţiei termenului, în alte cetăţi şi la Histria, unde nu lipseşte din preambulul nici unui decret din epoca elenistică.

[51] Ἐπιμηνιεύων, şi nu ἐπιμήνιος, cum scrie Stoian în pasajul reprodus în text: termenii au înţelesuri diferite şi a-i întrebuinţa unul pentru altul e o nepermisă confuzie. Cf. Szanto, în RE, VI, 179 şi, mai ales, Busolt-Swoboda, *Griechische Staatskunde*[3], p. 451 cu n. 4, 477 cu n. 3, 478, 481, 500.

[52] AEM, XI, 1887, p. 41, nr. 55 (cf. XII, 1888, p. 127—130); AEM, XIV, 1891, p. 22, nr. 50 (= *Syll.*[3], 731 I—II).

[53] Acea, de pildă, că în cele trei texte citate în nota precedentă, după arătarea eponimului, se menţionează propunerea arhonţilor: ἄρχοντες εἶπαν, *de fiecare dată fără articol*, ceea ce nu e cazul cu fragmentul pe care-l discutăm, unde οἱ (omis în ediţia Stoian) se citeşte limpede pe piatră (cf. fig. 2). La fel e situaţia la Histria, unde, în toate decretele menţionînd intervenţia acestor magistraţi, numele colegiului e precedat de articol: οἱ ἄρχοντες εἶπαν (Em. Popescu, SCIV, VII, 1956, p. 347; D. M. Pippidi, *Contribuţii la istoria veche*[2], p. 69 şi 70, cu trimiterile din note).

mi se pare inutil să-l retipăresc într-o formă mai completă decît a primului editor. Un cîştig prea substanţial nu se realizează pe această cale, dar în noua-i transcriere textul se apropie mai mult de semnele actualmente păstrate pe piatră (fig. 2).

[Ἔ]δοξε τῶ[ι δ]ήμωι· ἐπιμηνιεύοντος Ἀ-
2 [...] ΟΚΑΙ [....] τοῦ ΑΕ..... οἱ ἄρχοντε[ς]
[εἶ]παν· ἐπειδὴ — — — — — — — — — Ἀγαθ[ο]κλέου[ς]
4 ... Α. ΜΕ — — — — — — — — — ΥΑ.. τοῦ πα-
[τρ]ός? — — — — — — — — — — — — Π [44].

NOTES DE LECTURE *

RÉSUMÉ

11. Dans le décret des Samothraciens en l'honneur d'Epinikos, gouverneur de Maronée, publié par Scranton et Bakalakis dans l'AJPh LX, 1939, p. 452, on propose de lire — toutes réserves faites quant à la longueur de la lacune — au lieu du mot σι[τηρ]έσι[ον] des premiers éditeurs σί[του παράθ]εσι[ν], qui semble mieux convenir et au sens de la phrase, et à la nature des services rendus à l'île par le bénéficiaire du décret, dont il est dit: ἐδάνεισεν χρήματα ἄτοκα εἰς ... ἐν καιροῖς ἀναγκαίοις.

12. Une inscription grecque de Palestine, publiée naguère par Moses Schwabe et rééditée dernièrement par B. Lifshitz (Rev. Biblique, 1963, p. 255 suiv.; cf. J. et L. Robert, RÉG, LXXVII, 1964, p. 231), est signalée actuellement à Bucarest dans la collection de feu Marcu Beza, pendant longtemps consul général de Roumanie à Jérusalem.

13. En rééditant (dans son livre *Tomitana*, Bucarest, 1962, p. 76 suiv.) le fameux règlement concernant la prêtrise des Dieux de Samothrace (LGS 84), Iorgu Stoian propose de lire, à la l. 3 de la I[re] colonne, ... ἐν τῷ ἱ[ερῷ τῶν μύστῶν θεῶν], ce qui signifierait, à l'en croire: «dans le sanctuaire des dieux *miséricordieux*». Il entend de la même manière la première phrase de la II[e] colonne (ὁ πριάμενος τὴν ἱερω[σύνην τῶ]ν μυστῶν θεῶν τῶν ἐν [Σαμοθρᾴ]κῃ), qu'il rend par: «l'acheteur de la prêtrise des dieux *miséricordieux* de Samothrace». Nulle part, dans son commentaire, il n'est fait allusion au sens précis du mot μυστῶν, qu'il prend chaque fois pour un adjectif. On s'étonne à peine, dans ces conditions, de ce qu'à un autre endroit du texte (où, à l'encontre de Ziehen, il s'en tient aux leçons

[44] Cu excepţia a trei litere distruse prin izbituri, rîndul 1 al textului se citeşte fără greutate. Din numele «preşedintelui» Adunării s-a păstrat iniţiala A şi, după o lacună de trei semne la începutul rîndului 2, literele ΟΚΑΙ (sau Ε) urmate de o nouă lacună de trei-patru semne: poate Ἀγαθοκλέους, dar tot atît de bine Ἀριστοκλέους sau altceva. Tot în rîndul 2, după τοῦ, ΑΕ (sau ΔΕ: prima, oricum, e o literă triunghiulară), apoi din nou lacună de cinci-şase semne; înainte de ἄρχοντε‹ς›, οἱ perfect citeţ. — În rîndul 3, toate literele notate sînt sigure. — În rîndul 4, puţinele litere se recunosc cu anevoinţă. — La fel în rîndul 5.

* Les deux premières séries de ces *Notes* ont paru dans Studii Clasice VII, 1965, p. 319–332, et VIII, 1966, p. 231–246.

discutables de Gomperz) Stoian traduise les mots στεφά[νωσις τῶν γραπτῶν εἰκόν]ων par « le couronnement des statues ».

14. Rééditant un autel votif du musée de Constantza, datant vraisemblablement du II^e^ siècle et dédié par les dignitaires d'un *dumus* à une divinité dont le nom ne nous a pas été conservé, R. Vulpe (*Akte des IV. Intern. Kongresses f. Epigraphik*, Wien, 1964, p. 416) croit pouvoir soutenir qu'il aurait été érigé en l'honneur de Cybèle. Il estime en outre que tous les documents épigraphiques émanant d'un *dumus* se rapporteraient *d'une façon indubitable et toujours* au culte de cette déesse. Contre cette prise de position par trop catégorique, on s'est efforcé, dans cette note, de montrer que si dans un épigramme de Philodème δοῦμος concerne effectivement le culte de la Mère des Dieux, les inscriptions où est nommée cette confraternité religieuse sont tantôt des dédicaces à des divinités masculines qui n'ont rien à voir avec Cybèle (Zeus Masphalatenos, Men Tiamou, Men Tyrannos, Hosios Dikaios), tantôt à Cybèle associée à Artémis-Anaitis, tantôt à Anaitis seule, comme il a été plus d'une fois montré dans des études de Stig Wikander et de Louis Robert, comme il vient encore d'être prouvé par un document d'Ayazviran publié en 1962 par Peter Herrmann (Denkschr. Akad. Wien, 80. Bd., p. 37, n° 25).

15. A propos d'une inscription honorifique d'Istros, qui mentionne brièvement une réfection du port au II^e^ siècle de notre ère (Pârvan, *Histria IV*, p. 626, n^os^ 27—28), on rappelle le fait qu'un bronze d'Elagabale frappé dans cette ville présente au revers, à côté d'un dieu-fleuve qui est sans doute Istros, l'image nettement reconnaissable d'un phare, figuré sous la forme d'une haute tour parallélépipédique (Pick-Regling, I 1, p. 176, n° 511). Le phare reparaît au revers d'un autre bronze d'Istros, du règne de Sévère Alexandre, ayant appartenu à la collection Severeanu: Pick n'en avait pas eu connaissance, mais Severeanu n'a pas manqué de publier la pièce dans Buletinul Soc. Numismatice de Bucarest (XXV—XXVI, 1930/31, p. 16—17), supposant qu'il s'agissait d'une tour « de la vieille enceinte » de la cité. Une pièce identique, autrefois dans la collection Knechtel, avait été signalée dès 1907 par R. Netzhammer, *Aus Rumänien*[2] (Bucarest, 1918), p. 235.

16. Un décret fragmentaire de l'ancienne collection Slobozianu publié par Th. Sauciuc-Săveanu dans Dacia II, 1925 (qu'on réédite avec quelques leçons nouvelles), offre à l'Auteur l'occasion de rappeler que le village de Gargalik (aujourd'hui Corbu, entre Istros et Tomis) avait été visité au siècle passé par Ernest Desjardins au cours d'un voyage d'études dans la région du Bas-Danube. Ce savant y signale « des ruines considérables »; il y a même copié une dédicace à Déméter publiée en 1868 dans les Annali di Corrisp. archeologica de Rome (XL, p. 93, n° 102). Au moins deux autres inscriptions latines fragmentaires ayant été découvertes depuis au même endroit, on peut se demander si tous ces textes proviennent de ce même endroit, ou s'ils y ont été transportés d'Istros, dont les ruines ont servi pendant des siècles de carrière aux habitants des villages environnants, et plus spécialement aux habitants turcs de ces villages, qui y ont puisé des marbres destinés à embellir leur cimetières.

17. Dans un livre récent (*Stèles funéraires de Byzance*, p. 159) L. Robert a signalé le fait qu'un relief du Musée des Antiquités de Bucarest revendiqué par I. Stoian

pour Tomi provient en réalité de Byzance, comme il ressort indubitablement de l'inscription qui y est gravée et dont l'auteur de *Tomitana* a eu le tort de méconnaître le sens. Par ailleurs, dans ce dernier ouvrage on trouve non sans surprise attribué à Tomi un décret fragmentaire (toujours du musée de Bucarest et toujours de provenance inconnue) qui accuse tous les traits propres aux décrets histriens d'époque hellénistique. Aucune inscription de Tomi n'ayant jusqu'ici fourni la preuve que dans cette ville le président de l'Assemblée populaire portait le titre d'ἐπιμηνιεύων, et d'autres particularités de rédaction du fragment concourrant également à le rapprocher des décrets pris à Istros aux III^e^ et II^e^ siècles, on estime son attribution à cette ville préférable à celle préconisée par Stoian à l'encontre de toute vraisemblance.

SĂPĂTURILE DE LA SARDIS

DE

AL.-SIMION ŞTEFAN

La extremitatea vestică a celui mai important drum spre Orient, — acela care folosea trecătoarea săpată de Pactol în lanţul Munţilor Tmolus, barieră apuseană a Podişului Anatolian — Sardis a avut în toate timpurile avantajele unui punct strategic-cheie, la graniţa dintre Orient şi lumea egeeană. Celebra capitală a regilor lidieni — al cărei nume a intrat în tradiţia istorică greacă legat de fabuloasele bogăţii ale lui Croesus — e în numărul relativ restrîns al marilor centre urbane greco-romane care, întrerupîndu-şi firul existenţei dincolo de pragul antichităţii, oferă azi arheologilor şansa de a le explora ruinele libere de orice suprapuneri moderne.

Vizitate de diferiţi călători de-a lungul Evului Mediu, ruinele încă vizibile de lîngă satul turcesc de azi Sart Mustafa au fost întîia dată săpate în secolul trecut de doi consuli apuseni la Smyrna: George Dennis, care a cercetat *cella* templului Artemidei, şi H. von Spiegelthal, care a săpat un tunel într-unul din tumulii colosali din împrejurimi. Primele săpături sistematice de amploare au fost întreprinse în anii 1910—1914 şi 1922 de expediţia Universităţii Princeton condusă de Howard Crosby Butler, care a degajat templul Artemidei şi a săpat 1100 de camere funerare în cimitirul de lîngă Pactol. Rezultatele, cu excepţia unei părţi a materialului sculptural, ceramic şi a micilor descoperiri, au fost publicate într-o serie de monografii apărute între 1916 şi 1932 [1].

Începînd din 1958, cercetările de la Sardis au fost reluate pe o scară largă de o expediţie patronată de American Schools of Oriental Research la care participă Fogg Art Museum al Universităţii Harvard şi Colegiul de Arhitectură al Universităţii Cornell, cărora li s-a alăturat din 1960 şi The Corning Museum of Glass. Avînd în frunte, ca director, pe George M. A. Hanfmann de la Harvard şi, ca director asociat, pe A. Henry Detweiler de la Cornell, preşedintele A.S.O.R., personalul expediţiei cuprinde profesori şi studenţi de la o sumă de Universităţi şi Institute din Statele Unite şi din Turcia, beneficiind şi de colaborarea prof. Louis Robert. În primii ani, cercetările expediţiei s-au desfăşurat pe întreaga întindere a oraşului, săpîndu-se concomitent în mai mult de zece sectoare, în puncte şi pentru epoci

[1] H. C. Butler, *Sardis I: 1, The Excavations* (1922) şi *Sardis II, The Temple of Artemis* (1925); C. R. Morey, *Sardis V: 1, The Sarcophagus of Claudia Antonia Sabina* (1924); E. Littman şi W. H. Buckler, *The Lydian Inscriptions, Sardis VI: 1* (1916) şi *Sardis VI: 2* (1924); W. H. Buckler şi D. M. Robinson, *The Greek and Latin Inscriptions* (1932); T. L. Shear, *Sardis VII: 1, The Architectural Terracottas* (1926); H. W. Bell, *Sardis XI: 1, The Coins* (1916); C. D. Curtis, *Sardis XIII: 1, Jewelry* (1925).

StCl, IX, 1967, p. 239—242, Bucureşti

diferite; în ultimele campanii eforturile au fost concentrate asupra cîtorva zone în partea de vest a cetății și asupra marilor tumuli din cimitirul regal de la Bin Tepe, la 12 km depărtare.

Rezultatele celor opt campanii publicate pînă în 1966[2] încep să contureze tot mai precis lunga istorie pe care a avut-o Sardis — ale cărei începuturi au fost fixate de descoperirile din ultimii ani la sfîrșitul epocii bronzului —, luminînd epoci întregi pentru care puținele știri ale surselor literare nu ofereau nici o informație. Înainte de toate, o particulară însemnătate o au progresele obținute în cunoașterea civilizației lidiene formate sub înrîurirea considerabilă a orașelor Ioniei învecinate, asupra cărora, de la un anumit moment, regii din Sardis și-au extins autoritatea. Sincronismul dezvoltării și prosperității statului lidian cu perioada de maximă strălucire a Greciei microasiatice — beneficiind îndeobște de aceleași condiții istorice favorabile ale Orientului Apropiat și găsindu-și amîndouă sfîrșitul în dominația persană — a prilejuit și în Lydia unul din acele procese de contact de civilizații de la periferia lumii greco-romane, ce stau în ultima vreme tot mai stăruitor în atenția istoricilor antichității. Cercetările expediției Harvard-Cornell vin să dea substanță, să precizeze măsuri și proporții diferitelor aspecte ale acestui proces pentru care tradiția literară — Herodot îndeosebi — nu lăsa să se întrevadă decît liniile sale prea generale.

Din punct de vedere urbanistic, Sardis începe să fie cunoscută în forma refacerii care a urmat distrugerii generale provocate de trecerea cimmerienilor prin Lydia în prima jumătate a sec. VII î.e.n. — prima din seria de mari distrugeri care au determinat în cursul existenței sale tot atîtea epoci de restructurare urbană. Reconstrucția s-a realizat după anume principii de sistematizare evidente în zona mai intens cercetată a complexului de caracter meșteșugăresc și comercial numit de descoperitori «Bazarul lidian», conceput ca o unitate urbanistică închegată, delimitată de rest printr-un puternic zid, și într-un cartier de locuințe construite în tehnica specifică a zidăriei de cărămizi nearse, celebră pînă în vremea lui Vitruviu pentru rezistența ei. Meșteșugul avansat al lucrării pietrei, dezvoltat la Sardis în sec. VII—VI î.e.n. în forme pe care grecii nu le atinseseră încă și care nu-și găsesc deocamdată analogii decît în așezările urarteene din regiunea lacului Van[3], conferă arhitecturii lidiene un caracter progresist pentru epoca respectivă. Structuri monumentale din piatră prezintă singurul turn rămas din fortificațiile concentrice ale acropolei, clădit din blocuri de calcar, dar mai ales descoperirile din imensii tumuli regali de la Bin Tepe. În tumulul lui Gyges, mort în luptele cu cimmerienii, a fost găsit un impozant soclu circular, înălțîndu-se la aproape doi metri, compus din trei rînduri de blocuri de calcar bine ecuarisate și terminat la partea superioară cu un «tor»; construit doar pe un sfert din circumferință, soclul a fost acoperit în urma măririi movilei inițiale la proporții duble. O realizare și mai evoluată prezintă camora funerară, clădită din blocuri de marmură perfect îmbinate, a movilei lui Alyattes, sau construcțiile interioare a doi tumuli de dimensiuni mai reduse din același cimitir. Evoluția tot mai bine cunoscută a ceramicii locale lidiene evidențiază o puternică și crescîndă influență din partea celei grecești, ea însăși prezentă la Sardis începînd din perioada miceniană și protogeometrică. Producția artistică constituie aceeași fuziune între tradiții locale și forme grecești, îndeosebi în perioada de ἀκμή a culturii lidiene, marcată de domnia lui Croesus,

[2] Rapoarte preliminare anuale cu o bibliografie *Sardis* completă pentru fiecare an, publicate în Bulletin of the American Schools of Oriental Research de către G. M. A. Hanfmann și A. H. Detweiler: BASOR, nr. 154 (aprilie 1959); nr. 157 (februarie 1960); nr. 162 (aprilie 1961); nr. 166 (aprilie 1962); nr. 170 (aprilie 1963); nr. 174 (aprilie 1964); nr. 177 (februarie 1965); nr. 182 (aprilie 1966); rapoarte anuale și la M. J. Mellink în AJA. Cf. și G.M.A. Hanfmann, *Greece and Lydia. The Impact of Hellenic Culture*, *VIII^e Congrès International d'Archéologie Classique* (Paris, 1965), p. 491—499; G. M. A. Hanfmann și A. H. Detweiler, *Sardis through the Ages*, în Archaeology, vol. 19, nr. 2 (aprilie 1966), p. 90—97 și D. G. Mitten, *A New Look at Ancient Sardis*, în The Biblical Archaeologist, vol. 19 (mai 1966), nr. 2, p. 38—68.

[3] Cf. D. G. Mitten, *art. cit.*, p. 50.

cînd sculptori veniţi din oraşele ioniene au creat la Sardis o şcoală artistică greco-lidiană. Între sculpturile din prima jumătate a sec. VI î.e.n. descoperite în ultimii ani, de un deosebit interes e o reprezentare miniaturală a unui templu cu coloane angajate ionice, figurînd pe faţa principală o divinitate feminină încadrată de doi şerpi, foarte probabil Cybele (Kubaba) — zeiţa protectoare a oraşului, şi decorată pe celelalte laturi cu panouri cu scene mitologice a căror semnificaţie nu a putut fi încă lămurită.

Cercetările expediţiei Harvard-Cornell au constatat că influenţa persană asupra culturii lidiene în cei mai bine de două sute de ani cît Sardis a fost capitala de apus a Imperiului Persan a fost minimă. Distrusă în cursul asediului lui Cyrus din mai 547 î.e.n., cetatea s-a refăcut în scurt timp, ridicîndu-şi vechile cartiere cu case clădite din cărămizi nearse şi adăugîndu-şi edificii monumentale din marmură, în stil grecesc, ale căror fragmente, recuperate din construcţii mai tîrzii, datează din ultimul sfert al sec. V. Producţia ceramică a rămas cea tradiţională, iar monedele lui Croesus au continuat să mai circule o vreme. Singurele vestigii persane se reduc, pînă în prezent, la mici descoperiri şi la mormintele minorităţii persane din Sardis, între care se remarcă unul, cercetat de expediţia Princeton, ca o replică la scară redusă a celebrului mormînt al lui Cyrus de la Pasargadae. Urmele incendiului provocat în cetatea de jos de incursiunea ioniană din 499 au putut fi de asemenea distinse în stratigrafia săpăturilor.

Epoca elenistică a început fără o nouă zguduire, prin cucerirea paşnică a cetăţii de către Alexandru cel Mare în 334 î.e.n. După secole întregi de asimilare a civilizaţiei elenice, Sardis s-a transformat foarte rapid într-un oraş grecesc care şi-a căpătat şi aspectul urbanistic corespunzător prin noul synoikismos de care vorbesc inscripţiile, produs la sfîrşitul sec. III î.e.n. după distrugerea cetăţii în cursul luptelor între Antiochos al III-lea şi uzurpatorul Achaios. Săpăturile au urmărit pe alocuri marile lucrări de nivelare, de reamenajare a terenului în vederea reconstrucţiei oraşului, a cărui repartizare teritorială apare ca modificată faţă de cea anterioară, o bună parte a zonei de la vest de Pactol fiind cedată unui cimitir cu construcţii funerare remarcabile în privinţa arhitecturii, a decoraţiei interioare şi a bogăţiei inventarului. În afară de ridicarea în această vreme a marelui templu de ordin ionic al Artemidei, avînd două *cellae*, una probabil închinată lui Zeus, inscripţii recent descoperite emanînd de la Antiochos al III-lea şi de la soţia sa amintesc reconstruirea gimnasiului şi a Metroon-ului deja existente.

Săpăturile practicate pînă acum lasă necunoscută perioada sec. II—I î.e.n., care coincide cu începuturile istoriei romane a Lydiei (133 î.e.n.). Sardis romană e cunoscută abia în forma pe care i-a dat-o ultima reconstrucţie generală din istoria sa, realizată după principiile urbanismului roman, provocată de teribilul cutremur care a transformat oraşul în ruine în 17 e.n. O idee asupra proporţiilor considerabile ale efortului constructiv, al cărui prim impuls îi aparţine lui Tiberius, prin substanţialul sprijin acordat oraşului sinistrat (Tac., *Ann.*, II, 47), dar care s-a desfăşurat de-a lungul mai multor generaţii, o oferă complexul de grandioase edificii publice a cărui degajare şi reconstituire e unul din obiectivele principale ale expediţiei Harvard-Cornell în ultimele campanii. Cel mai important monument e un imens gimnasiu (în ansamblu cca 170 m × 130 m), cuprinzînd două săli, fiecare cu două absede, un *aleipterion*, o monumentală curte interioară înconjurată de coloane şi o foarte întinsă palestră pavată. Inscripţii din vremea lui Lucius Verus şi a Severilor indică succesiunea ridicării încăperilor şi contribuţia unor binefăcători ai oraşului la strălucirea decoraţiei edificiului. În imediata apropiere a gimnasiului a fost dezvelită cea mai mare sinagogă romană cunoscută pînă în prezent, construită de puternica şi prospera comunitate iudaică din Sardis, în sînul căreia tradiţia atestă constituirea unei comunităţi creştine încă de la sfîrşitul sec. I e.n. Numeroase inscripţii greceşti pe panouri de mozaic, pe plăci de marmură provenind de la *skoutlosis*, pe diferite obiecte de mobilier fac cunoscute numele donatorilor care au participat la împodobirea clădirii de cult. Prăvălii aparţinînd membrilor comunităţii au fost descoperite de-a lungul foarte îngrijitei străzi, pavate cu

marmură, cu trotuare și cu o elegantă colonadă adăpostind statui, care mărginește la sud ansamblul gimnasiu-sinagogă.

Monumentele epocii romano-bizantine aduc mărturia unei perioade de ultimă înflorire în vremea lui Theodosius, în care gimnasiul a fost reparat, sinagoga a atins forma sa cea mai amplă și în care s-a construit și un edificiu de băi, descoperit lîngă Pactol. Mozaicurile din gimnasiu sau cele cu motivele obișnuite ale decorației băilor: scene cu delfini și scene de vînătoare reflectă un nivel artistic care se păstrează foarte ridicat. În secolul al VI-lea, deși incinta restrînge suprafața orașului, o singură clădire rezidențială cercetată, construită în terase și avînd o curte interioară pavată în *opus sectile*, face dovada unui curs normal al vieții cetății. Sardis și-a încheiat existența ca mare oraș în împrejurări istorice care cheamă în minte evenimente similare de la Histria; incendiată și distrusă în cursul raidului în Asia Minor al armatei sassanide a lui Chosroes al II-lea, cetatea a fost părăsită de locuitori în primele decenii ale sec. VII, cele mai recente monede găsite în săpături datînd din primii ani ai domniei lui Heraclius. O restrînsă așezare, care în sec. XII—XIII și-a ridicat o biserică în coasta templului ruinat al Artemidei, a continuat să existe pînă la invazia lui Timur Lenk din 1402, după care din Sardis s-a mai păstrat doar amintirea numelui în acela al satului turcesc învecinat.

Lucrările misiunii americane avansează într-un ritm susținut, așa încît rapoartele anuale din ce în ce mai bogate au început să fie însoțite în ultima vreme de articole și studii speciale. O primă parte a primei serii monografice apărute sub auspiciile expediției e datorată prof. Louis Robert, care publică cu această ocazie cîteva din inscripțiile recent descoperite[4]: un decret de epocă elenistică timpurie, cel mai vechi dintr-o serie lărgită prin recolta campaniilor ulterioare, trei interesante dedicații de ispășire către divinități indigene, datînd din epoca romană, și cea mai mare parte a inscripțiilor din sinagogă, amintite mai sus. Deja anunțat, fasciculul următor va cuprinde studiul: *Tribus et monnaies de Sardes*, în același timp epigrafic și numismatic. În articole anterioare prof. Louis Robert a studiat probleme de onomastică elenistică[5] sau de prosopografie a perioadei de început a stăpînirii romane la Sardis[6]. Epigrafia latină, sau cea ebraică, alături de cea lidiană sau carianā — cărora li se adaugă o nouă scriere încă nedescifrată[7] — au avut de asemenea de beneficiat prin descoperirile numeroase încă inedite.

Rapoartele preliminare și cele cîteva succinte prezentări de ansamblu apărute pînă în prezent au făcut cunoscute în linii mari rezultatele explorării de la Sardis și au scos în circulație o parte din materialele ceramice, sculpturale, arhitecturale, din care semnalăm, cu titlu informativ, pentru sculptură, în afara pieselor, de valoare majoră, arhaice, pe cele, mai numeroase, privind portretistica romană; pentru arhitectură, planurile importante ale celor două edificii romane, cîteva elemente interesante de decorație din *terracotta* și cîteva capitele corintice figurative cu capete omenești între frunzele de acant; numeroasele mozaicuri romane sînt obiectul unui raport aparte[8].

Prin complexitatea problemelor unei istorii care începe în epoca bronzului și continuă pînă în perioada islamică, reluarea cercetărilor de la Sardis justifică în egală măsură interesul a numeroase și variate discipline dedicate studiului antichității; în același timp, prin proporțiile descoperirilor de pînă acum, îndeosebi ale celor de epocă romană, Sardis se anunță a deveni unul din acele mari șantiere-muzeu, precum Timgad, Leptis Magna, Baalbek.

---

[4] *Nouvelles Inscriptions de Sardes, Ier fascicule*, Paris, Maisonneuve, 1964; cf. Studii Clasice, VII, 1965, p. 459—460.
[5] *The Inscription of the Sepulchral Stele from Sardis*, AJA, 64 (1960), p. 53—56.
[6] *Alcée de Sardes*, RÉA, 62 (1960), p. 342—346.
[7] Cf. BASOR, nr. 174 (aprilie 1964), p. 50.
[8] W. C. Kohler în BASOR, nr. 170 (aprilie 1963), p. 26—31.

LA MONETA COME DOCUMENTO D'ARTE

DI

GABRIELLA BORDENACHE

Sotto il titolo generico di *Arte e Moneta*, l'Istituto Italiano di Numismatica ha promosso una collana di volumetti che ci sembra del piú alto interesse per mettere in rilievo i rapporti diretti o indiretti tra l'arte e le monete di tutti i tempi [1]. I primi tre fascicoli apparsi tra gli anni 1958–1961 – *Magna Grecia* (sic), *Bisanzio*, *I tetrarchi* – che si riferiscono a periodi ben diversi per estensione, tematica e forme d'arte, sembrano scelti con una libertà di criterio che potremmo definire programmatica per l'intiera collana: evitare cioè di chiuderne «gli orizzonti nei limiti di un tema troppo particolare».

Lo schema di ogni volume è di una lodevole *concinnitas*, tanto piú apprezzabile nella generale tendenza a un'ingombrante verbosità che distingue i libri di archeologia: quattro pagine introduttive con l'esposizione chiara e precisa dei principali problemi relativi a ogni periodo trattato e sedici tavole, ciascuna con un'ottima riproduzione ingrandita di una moneta e, sul verso, una scheda modello; in tale scheda appaiono non solo i dati esegetici, cronologici e stilistici relativi a ogni moneta ma anche la bibliografia essenziale nonché la riproduzione delle due facce della stessa moneta a grandezza naturale, per non falsare l'aspetto della creazione originaria per il tramite di attraenti e irreali ingrandimenti.

Premetto che la mia ritardataria presentazione è dovuta alla fiduciosa attesa di nuovi fascicoli, almeno dei due già annunciati (l'uno sulla zecca di Taranto, l'altro sul rilievo storico sulla moneta di Roma repubblicana) che si annunciavano di grande importanza per una piú completa presentazione e illustrazione di questa iniziativa eccezionalmente valorosa. Ma, dopo cinque anni di inutile attesa, mi decido a parlare solo dei fascicoli apparsi, nella viva speranza di poter indurre i numismati italiani ad adempiere la promessa e di suggerire collane similari agli Istituti numismatici di altri paesi. Infatti, il materiale pubblicato nei presenti volumetti è esclusivamente scelto nelle collezioni dei Musei d'Italia (Napoli, Roma) e ci sembra inutile sottolineare l'importanza di iniziative del genere che, attingendo al materiale dei grandi musei e delle grandi collezioni private degli altri paesi, potrebbero costituire un mezzo rapido, efficace e preciso per una piú vasta conoscenza dell'immenso materiale, specialmente sotto il punto di vista non troppo studiato dei problemi d'arte.

---

[1] *Arte & Moneta:* I. Laura Breglia, *Magna Grecia;* II. Attilio Stazio, *Bisanzio;* III. Franco Panvini Rosati, *I tetrarchi*. Istituto Italiano di Numismatica, Palazzo Barberini, Roma, 1958–1961.

StCl, IX, 1967, p. 243–245, Bucureşti

Il primo fascicolo, a cura della nota studiosa italiana Laura Breglia, è dedicato alle belle monete della Magna Grecia, compresa la Campania, meno ammirate e riprodotte di quelle della Sicilia. Esso comprende un lungo periodo, dallo statere argenteo di « Asi » (seconda metà sec. VI) sino al singolare statere di Locri con l'immagine di Zeus (seconda metà sec. IV) di grande interesse per le correnti d'arte alla soglia dell'epoca ellenistica (ripresa di un vecchio tipo in un gusto sostanzialmente decorativo). È naturale che la Breglia parta dal principio, ormai generalmente scontato, che le forme d'arte offrono dati fondamentali per la classificazione cronologica delle monete greche — l'attento studio della successione dei coni permettendo poi di precisare l'evoluzione interna di un tipo.

Si sfiora, pur in questa brevissima introduzione, il delicato problema del rapporto tra arte classica e arte periferica, intendendo per arte periferica non « espressioni incompiute o degradate » ma forme diverse dalla visione classica, viventi di vita propria « per il confluire di differenti mondi culturali ». Secondo l'A. la moneta, documento d'arte ufficiale — quindi del tutto estranea al piano dell'espressione popolare — può portare un contributo sicuro a tale problema. Però — e forse proprio perché si esce dal campo dell'arte popolare — non mi sembra che le belle monete di Eraclea, Crotone, Locri, Taranto, Metaponto o Napoli permettano di cogliere accenti che non siano consoni alla grecità a noi nota dai prodotti d'arte dei vari centri della Grecia propria e delle colonie occidentali o orientali.

Nel commento alle monete scelte sagacemente (Museo di Napoli), l'A. cerca di cogliere la personalità degli incisori che, anche se non raggiungono l'eccellenza di un Kimon, di un Eukleidas o di un Euainetos, si possono facilmente enucleare; e attira l'attenzione sul singolare interesse che potrebbe assumere una ricerca in profondità per definire e circoscrivere la personalità degli incisori e i loro rapporti con le varie zecche.

Nel secondo fascicolo *Bisanzio*, Attilio Stazio limita la sua ricerca a un periodo relativamente breve — fine VI—VII secolo e.n. — opportunatamente scelto per due principali motivi: innanzitutto perché in quel secolo la documentazione monetale è la sola sopravvissuta al naufragio quasi totale di ogni altro monumento d'arte; poi perché il gran numero di zecche distribuite in tutto il territorio dell'impero può meglio documentare gli orientamenti stilistici dei vari centri, dato che in un'epoca nella quale le immagini imperiali diventano sempre piú convenzionali ed astratte sino ad una totale indifferenza iconografica (non solo la stessa immagine per piú imperatori ma, quel che è piú grave, immagini notevolmente diverse per lo stesso imperatore), le varianti tra le diverse serie monetarie si possono cogliere, come afferma l'A., solo nell'ambito artistico, quali « articolazioni linguistiche dei vari ambienti e zecche ».

Commentando acutamente le immagini scelte, l'A. attira l'attenzione sia sulla titolatura imperiale, sia sulla tipologia che, spezzando i legami con il repertorio simbolico della tradizione romana (Nuova Roma, Vittoria che scrive sullo scudo, Genii che sorreggono un medaglione), assume un accento piú nettamente cristiano (la croce su gradini, il Cristo), sia, infine, sullo stile delle varie zecche: dall'astratto stile lineare delle zecche costantinopolitane a quello piú plastico, di gusto tardo-romano, delle zecche occidentali come Ravenna o i vari centri dell'Italia centrale e meridionale, sempre sulla stessa linea di decisa corporeità ma di un gusto piú barbarico, con un disegno meno sicuro e frequenti errori di interpretazione nelle figure e nelle leggende.

Dobbiamo aggiungere che le immagini ingrandite delle monete bizantine — scelte sempre nel medagliere del Museo di Napoli — appaiono come cosa del tutto nuova — dato l'uso e l'abuso di ingrandire quasi esclusivamente le belle monete greche e romane — e utilissima nella ricerca delle peculiarità dell'arte figurativa bizantina.

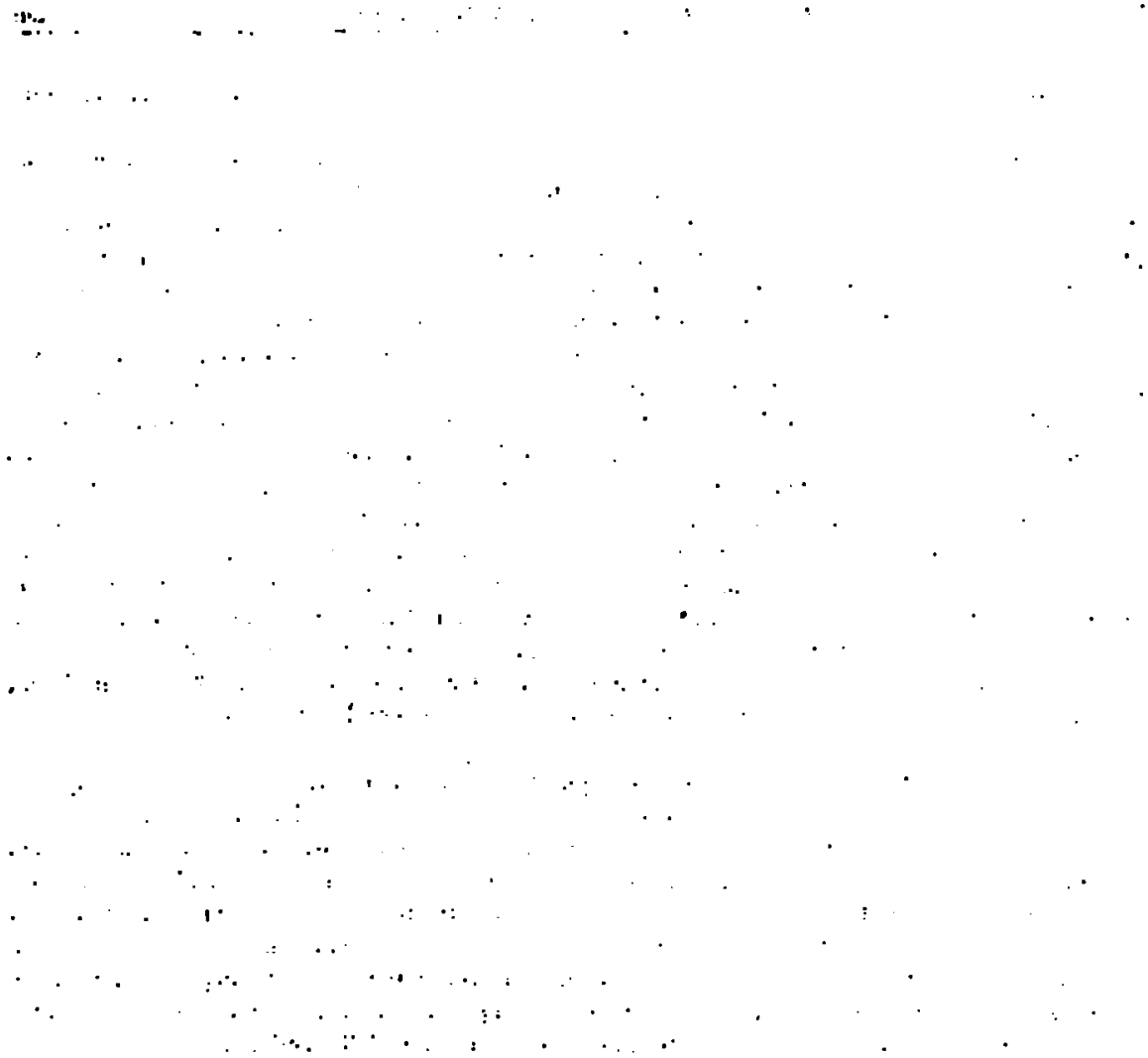
L'ultimo fascicolo *I tetrarchi*, a cura di Franco Panvini Rosati ci presenta, in una scelta di monete fior di conio, d'oro e d'argento (collezioni del Museo Nazionale Romano)

le dure immagini della prima e seconda tetrarchia. Si deve a questa scelta l'eccezionale nitidezza delle tavole.

In netto contrasto con la visione realistica dell'effigie imperiale che, sino ai tetrarchi, aveva costituito la principale preoccupazione dell'arte monetale romana, comincia ora l'indifferenza per i tratti fisionomici individuali, lo scopo essendo di ridare non questo o quell'imperatore ma «un tipo di effigie che esprima la grandezza e la forza del capo supremo dell'impero»; il tipo iconografico creato in questi decenni ha proporzioni massicce, cranio schiacciato, fronte bassa solcata da rughe, corta barba a collare, collo taurino.

Trattandosi di un periodo ancora poco noto e studiato, le chiare e competenti osservazioni dell'A. su ogni tavola sono di un prezioso sussidio per metterne in rilievo i valori artistici e antiquari: l'appiattirsi del rilievo, che porta con sé non solo una rappresentazione meno aderente alla realtà ma «una maggiore spaziosità del ritratto che viene ora a riempire quasi tutto il campo monetale» (vedi specialmente Tav. X) contribuisce a creare quell'impressione di forza cui sopra abbiamo accennato. La mirabile esecuzione e la minuziosità decorativa, mettendo in evidenza tutta una serie di dettagli (la magnificenza dell'abito consolare, gioielli e diademi) ci offre dati utilissimi per la storia dell'abbigliamento (vedi Tav. XIII); e, per quanto riguarda il contenuto figurativo del rovescio, l'ultimo fiorire dei culti pagani alla vigilia del trionfo del cristianesimo – sia in forme tradizionali (Pietas, Ercole, Giove, Tav. III, V, VII, XV) sia in associazioni come quella di Sol e Serapis (aureo di Massimino Daza, Tav. XI) di netta influenza orientale – è di estremo interesse per lo studio dei culti del tardo antico.

Se vogliamo trarre una conclusione da quanto ci offrono i primi tre fascicoli di questa nuova collana ci sembra di poter affermare che, dati i ferrei limiti di spazio tipografico e illustrativo imposti ad ogni fascicolo, è piú opportuna la scelta di un periodo limitato nel tempo, nonostante la ferma premessa di escludere temi «troppo particolari»; solo un periodo relativamente breve infatti permette di enucleare, in un testo cosí concentrato, i principali problemi che lo toccano e di risolverli in profondità nelle sedici tavole concesse Sarebbe anche utile, in calce alle quattro pagine introduttive, una bibliografia essenziale moderna (qualora essa esista) specialmente per un migliore orientamento dei lettori nei problemi d'arte che costituiscono la parte nuova ed essenziale della collana.



DOUĂ NOUTĂȚI FILOZOFICE ÎN «COLLECTION DES UNIVERSITÉS DE FRANCE»

DE

CONSTANTIN NOICA

După mulți ani de la editarea *Fizicii* lui Aristotel de către H. Carteron, în aceeași colecție apare *De caelo*, opera care, într-un fel, face urmare celei dintîi [1].

Aristotel a avut o soartă relativ ingrată, sub raportul tipăriturilor, în cultura europeană, și în particular în Franța. E destul să reamintim că, spre deosebire de Platon, care se citează după ediția Stephanus din sec. al XVI-lea, Aristotel este citat abia după ediția Bekker, de la mijlocul veacului trecut. Iar în Franța, unde, în cadrul colecției Les Belles Lettres, Platon este de mult editat complet — cu excepția *Legilor*, care au apărut și ele recent, — Aristotel nici astăzi nu se bucură de o ediție completă, abia acum încheindu-se, în colecția amintită, publicarea *Organon*-ului (apărut între timp în traducere completă la editura Vrin). În secolul trecut, în afară de ediția Bekker, reeditată întocmai la Firmin Didot, cultura franceză a trebuit să se mulțumească, în ansamblu, cu traducerile, desigur utile, dar adesea penibile sub raport filozofic, ale lui Barthélemy — Saint — Hilaire.

Totuși tipăriturile din Les Belles Lettres, inițiate în prima jumătate a veacului nostru, au venit să reabiliteze cultura franceză, aducînd acel plus, tipic ei, de grație și bun gust, sortit să facă, dintr-o operă erudită, o carte accesibilă oricărui om de cultură.

În Germania erudiților, unde în materie de filologie clasică s-a făcut aproape totul în sec. al XIX-lea, edițiile din clasici au fost precumpănitor savante și au trebuit să fie dublate de ediții, traduceri și comentarii școlărești (în particular cele din ed. F. Meiner). Recent, chiar, ediția Bekker a fost reeditată în întregime (în 1960—1961, la W. de Gruyter), împreună cu cîteva comentarii mai rare și bineînțeles indicele lui Bonitz, dar tipăritura, chiar prin formatul ei masiv, este destinată folosinței exclusive de către specialiști. În Anglia, s-au dat încă din veacul trecut și se publică și acum, mai ales în ediția Oxford, cîteva tipărituri de prestigiu (între altele *Metafizica* lui Aristotel, îngrijită de Werner Jaeger). Dar numai edițiile franceze — poate cu edițiile engleze Loeb, — în particular Les Belles Lettres, reușesc miracolul de a răspunde și exigențelor științifice, și bunului gust, și interesului unor categorii largi de cititori. De aceea pentru toate țările de cultură franceză, tipăriturile Asociației Guillaume Budé au însemnat o binefacere.

[1] Aristote, *Du ciel*, texte établi et traduit par Paul Moraux (Paris, Les Belles Lettres, 1965, CXC + 165 p.).

SUBB, IX, 1967, p. 247—249, Bucureşti

În colecția aceasta, așadar, și în același spirit, apare acum ediția din *De caelo* a lui Paul Moraux, profesor la Freie Universität din Berlin și autor al unor lucrări aristotelice utile, *Les listes anciennes des ouvrages d'Aristote* (1951) și o anunțată *Histoire de l'aristotélisme*.

Pentru ediția sa, în text și traducere, Moraux scrie o întinsă și erudită *Introducere*, alcătuită din trei capitole: I. Obiect și structură a tratatului; II. Analiză a tratatului; III. Transmisiunea textului. Editorul reia problema lipsei de unitate a celebrului tratat aristotelic, arătînd că titlul *Despre cer* nu se justifică pe deplin (p. XV), că importante probleme rămîn fără soluție (p. XIX) și că nu putem defini «obiectul propriu» al operei (p. XXVI). Dificultățile acestea, cum arată și autorul, nu sînt proprii tratatului aristotelic despre cer, oricare dintre lucrările aristotelice păstrate reprezentînd, sub raportul compunerii, o operă neunitară. Aceasta n-a împiedicat, ba deseori a favorizat rodnicia lor, astfel încît stăruința lui Moraux pe o asemenea temă este, poate, excesivă.

La capitolul transmisiunii textului, editorul dă indicații interesante, stăruind asupra faptului că ediția Andronicus din veacul I î.e.n. — cea întreprinsă după așa-zisa «redescoperire» a manuscriselor aristotelice — n-a putut fi singurul izvor (p. CLXII). În ce privește *De caelo*, se subliniază că pînă și comentatori cvasi contemporani, ca Proclus, Philopon, Simplicius, cîteva veacuri mai tîrziu, au în fața lor cópii divergente între ele (p. CLXV). În general, capitolul acesta privitor la «transmisiunea textului» ne face să așteptăm cu interes lucrarea anunțată de Moraux: *Histoire de l'aristotélisme*. Introducerea se încheie cu o erudită discuție asupra celor două familii de texte din *De caelo*, una din operele aristotelice cele mai des editate, nu numai în limbă greacă dar și în limbă latină și arabă.

Interesul care se manifestă, în cultura europeană — și de altfel nu numai în ea, — pentru aristotelism, în particular pentru *De caelo*, ne face să regretăm încă o dată că interpretarea lui Teofil Coridaleu, privitoare la acest tratat, nu este încă editată. Nu încape îndoială că, atît editarea ei cît și a restului manuscriselor coridaleene, aflate în bibliotecile noastre, ar avea un răsunet deosebit printre aristotelicienii atît de numeroși astăzi. Și cu siguranță că, într-o viitoare ediție a lui *De caelo*, Paul Moraux ar ține seamă de opera învățatului bizantin.

★

În aceeași colecție a apărut în 1964 *Lexique de la langue philosophique et religieuse de Platon*, în două volume, ca al XIV-lea tom și ultimul al ediției Platon, un indice alcătuit de către Edouard des Places și utilizabil, fără îndoială, chiar de posesorii altor ediții platoniciene. Deși, așa cum spune și autorul Indicelui în *Avant propos*-ul său, lucrarea nu poate înlocui marele Indice Ast (publicat între 1835—1838, reimprimat în 1908 și apoi în 1956), ea este întreprinsă cu o seriozitate și acurateță care o vor face indispensabilă oricărui cercetător platonician. Însă despre un lexic, sortit să fie un instrument de lucru, nu se pot spune prea multe lucruri la prima vedere. Abia utilizarea lui, de-a lungul anilor, îi poate verifica valoarea. În acest sens, nu facem decît să semnalăm apariția lucrării. O recenzare a ei la timp ar fi înainte de timp.

PRIMUL CONGRES INTERNAȚIONAL DE STUDII BALCANICE ȘI SUD-EST EUROPENE

DE

EM. POPESCU

Între primele roade ale activității Asociației internaționale de studii sud-est europene (AISEE) și ale comitetelor naționale afiliate, se înscrie și congresul care a avut loc la Sofia între 26 august—1 septembrie 1966. Organizat sub auspiciile AISEE, de către comitetul național bulgar, el a marcat momentul cel mai de seamă al afirmării pe plan internațional a unei munci care se duce de cîțiva ani cu succes.

Un pas premergător întrunirii științifice de la Sofia l-a constituit colocviul internațional de la Sinaia, din 1962, la care au participat specialiști în studii balcanice și sud-est europene din mai multe țări. Colocviul de la Sinaia n-a avut nici pe departe anvergura congresului de la Sofia, dar el a însemnat o etapă importantă în munca de coordonare a forțelor științifice, care s-au manifestat cu acest prilej, întrucît la Sinaia s-au pus chiar bazele înființării AISEE.

Participarea la congresul de la Sofia a fost mare, poate neobișnuit de mare: peste 1200 de delegați reprezentînd țări din Europa, America, Orientul apropiat, și tot mare a fost numărul comunicărilor înscrise în program (circa 700).

Cum era și firesc, cei mai mulți delegați au fost din țările balcanice și sud-est europene. Din țara noastră a participat o delegație de circa 80 de persoane, condusă de acad. C. Daicoviciu și formată din istorici, arheologi, lingviști, literați, istorici de artă, etnografi. Delegația română a fost poate cea mai numeroasă dintre cele străine venite la congres.

O caracteristică a Congresului de la Sofia este faptul că lucrările lui au fost axate nu pe discutarea unui singur domeniu sau a unei singure specialități, cum este de fapt obișnuit în practica unor asemenea manifestări științifice, ci ele au cuprins, la un loc, mai multe: istoria, arheologia, lingvistica, literatura, arta, folclorul și etnografia. Mai mult decît atît, fiecare din aceste specialități nu au fost limitate în timp, ci privite pe întreaga lor evoluție istorică.

Este ușor de înțeles însă că o asemenea concentrare de preocupări pune probleme speciale de organizare — care, în treacăt fie spus, au fost depășite remarcabil de către colegii bulgari — dar și de alt ordin, și ne gîndim în primul rînd la posibilitățile de discutare și aprofundare, în mod egal, a chestiunilor majore din toate domeniile. Aceasta cu atît mai mult cu cît avem în vedere că ele aparțin unei civilizații foarte complexe și multimilenare. După experiențele de la Sofia, se pare că nu în toate ramurile de activitate s-au obținut aceleași

StCl, IX, 1967, p. 249—251, București

rezultate. Pentru exemplificare ne referim la istoria veche şi arheologie, care au fost mai puţin reprezentate. Citãm aceste exemple întrucît cunoaştem mai bine situaţia şi despre ele vrem mai ales să informăm în rîndurile de faţă.

În afară de inconvenientele de mai sus, se adaugă un altul: contactul între specialişti a fost mult îngreunat din cauza numărului exagerat de mare al participanţilor, în mijlocul cărora riscai mai degrabă să te pierzi, decît să găseşti un coleg de preocupări.

Cu toate acestea realizările au fost remarcabile şi ar fi nedrept să le contestăm. Observaţiile de mai sus au numai menirea să atragă atenţia asupra unor puncte slabe, care sperăm să fie remediate în viitor.

Lucrările congresului au avut loc în clădirea Universităţii şi s-au desfăşurat pe specialităţi şi secţii, în şedinţe plenare şi restrînse. Pentru fiecare specialitate au existat rapoarte generale, pregătite dinainte şi împărţite congresiştilor pentru a le discuta în şedinţele plenare. Celelalte comunicări s-au desfăşurat în şedinţe restrînse, pe secţii.

Rapoartele generale au fost redactate, în colaborare, de specialişti cu renume, majoritatea din ţările balcanice şi sud-est europene, şi se refereau la o temă principală, tratată în ansamblul ei de un referent şi apoi adîncită în aspectele ei particulare de către coreferenţi.

Pentru istorie, tema principală a fost: *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire*; referent pentru antichitate a fost Em. Condurachi, iar coreferenţi M. Garaşanin (Iugoslavia) şi Ion Nestor: *Les peuples de l'Europe du Sud-Est à l'époque préromaine*; Sp. Marinatos (Grecia): *La « diaspora » crétomycénienne*; Radu Vulpe: *Les populations Sud-Orientales de l'Europe et l'Empire romain*. Pentru epoca bizantină referent principal a fost D. Zakythinos (Grecia), iar în problemele speciale coreferenţii D. Anghelov (Bulgaria), M. Berza (România), A. Buda (Albania) au tratat despre situaţia ţărilor lor în raport cu Bizanţul.

Aceeaşi temă generală, cu aspectele ei speciale, a fost tratată şi pentru timpuri mai noi, adică de la căderea Constantinopolului sub turci pînă în epoca contemporană, de către A. Inalcik (Turcia), A. Dascalakis (Grecia), V. Maciu (România), D. Djordjević (Iugoslavia), N. Todorov (Bulgaria), S. Pollo şi N. Plasari (Albania), B. S. Baykal (Turcia).

Deşi în prezenta dare de seamă intenţionăm să informăm, aşa cum am spus, asupra lucrărilor din secţia de istorie veche şi arheologie, amintim şi titlul rapoartelor generale ţinute în celelalte secţii. În secţia de literatură, tema *Le développement du Sud-Est européen en relation avec les autres littératures du XVIII^e siècle à nos jours* a fost tratată de A. Mirambel (Franţa) şi de alţi coreferenţi (din partea României A. Dima). În secţia de artă M. Hadzidakis (Grecia) a prezentat raportul *Communauté et diversité de l'art des pays balkaniques* (XVI^e siècle—début du XVIII^e siècle), iar în cea de lingvistică Vl. Georgiev (Bulgaria): *Les problèmes fondamentaux de la linguistique balkanique*. La aceste ultime două rapoarte coreferenţi din partea ţării noastre au fost V. Vătăşianu şi, respectiv, Al. Rosetti.

În ciuda unor dificultăţi semnalate mai sus, participanţii la congres au avut prilejul să asculte în secţia de istorie antică şi arheologie unele comunicări privind subiecte de sinteză sau descoperiri noi, care au stîrnit un viu interes. De pildă, la istoria antică, comunicări ca acelea ale lui C. Daicoviciu, *Die Rolle der Daker im süd-osteuropäischen Raum*; H. Danov (Bulgaria), *Die Rolle der griechischen Kolonien an der West- und Nordküste des Schwarzen Meeres im Wirtschaftsleben Griechenlands während der vorrömischen Zeit*; A. Mócsy (Ungaria), *Zur Geschichte Obermösiens im hellenistisch-römischen Zeitalter*; I. I. Russu, *Le substrat illyrien et thraco-dace de la romanité balcanique et carpatho-danubienne*; L. Petersen (R.D.G.), *Zur Bedeutung der Donauprovinzen für die Laufbahn der römischen Senatoren*; V. Velkov (Bulgaria), *Der Ostbalkan in der Flavierzeit* (69—79); T. Sarafov (Bulgaria), *Les Besses et Rome*, şi altele, au fost ascultate cu multă atenţie.

La arheologie s-a vădit grija ca unele comunicări să fie axate pe anumite probleme. Așa, de pildă, un ciclu de patru comunicări s-au ocupat de *villa* romană: C. Dremsizova-Nelcinova (Bulgaria), *La villa romaine en Bulgarie*; D. Nicolov (Bulgaria), *Une « villa rustica » thrace près de Stara Zagora*; J. Mladenova (Bulgaria), *La villa romaine d'Ivailovgrad*; M. Stanceva (Bulgaria), *Le développement et la destruction d'une « villa rustica » romaine près de Serdica*. Un alt ciclu a fost consacrat portretului roman: M. Grbič (Iugoslavia), *Antike Porträte in Jugoslavien*; R. Heidenreich (R.D.G.), *Le portrait romain en Bulgarie*; A. Vavritsas (Grecia), *Eine goldene Buste des Kaisers Marc Aurelius aus Thrakien*, sau asupra urbanismului antic în Iugoslavia și Bulgaria: M. Suič (Iugoslavia), *Urbanisme antique sur le littoral yougoslave*; T. Ivanov (Bulgaria), *Der Städtebau in Untermösien und Thrakien während der römischen und spätantiken Zeit*. Alte comunicări au tratat despre arta tracică (I. Venedikov, L. Ognenova-Marinova, Bulgaria), sau despre noile cercetări în necropolele trace (M. Cičikova). Evident că nu e posibil să menționăm și alte comunicări care ar interesa pe toți cei ce studiază istoria popoarelor din spațiul balcano-dunărean.

Deși ne-am propus să ne limităm informarea la domeniul istoriei și arheologiei, reținem totuși și cîteva comunicări prezentate în secția de lingvistică, dar care au o strînsă atingere cu istoria: V. Beșevliev (Bulgaria), *Keltische Kastellnamen in der Kastellverzeichnissen bei Prokop*; G. Mihailov (Bulgaria), *Rapports onomastiques entre les régions de l'est des Balkans et l'Asie Mineure*; O. Masson (Franța), *Les rapports entre les Grecs et les Illyriens d'après l'onomastique d'Apollonia d'Illyrie et Dyrrachion*; E. Petrovici, *Les éléments sud-slaves orientaux de l'istro-roumain et le problème du territoire de formation de la langue roumaine*.

Numai din cele cîteva titluri citate mai sus ne dăm seama de importanța problemelor discutate la congresul de la Sofia. Atmosfera amicală care a domnit în timpul lucrărilor, precum și dorința de colaborare, manifestată de toți delegații sau concretizată în numeroase propuneri de lucrări în comun, reprezintă un gaj serios de succes pentru manifestările ulterioare și, în primul rînd, pentru congresul ce urmează să aibă loc în 1969 la Atena.

ARISTOTELISMUL ÎN PRINCIPATELE ROMÂNE ÎN SEC. XVII—XVIII

Pentru valorificarea filozofică a lui Teofil Coridaleu

DE

CONSTANTIN NOICA

Este poate momentul să se vorbească şi în termeni de *filozofie*, atunci cînd se invocă numele lui Teofil Coridaleu, filozoful aristotelic.

De un secol istoricii noştri se lovesc de numele acesta, subliniază activitatea discipolilor lui Coridaleu la Academiile de la Bucureşti şi Iaşi, întemeiate în sec. al XVII-lea, şi afirmă, prin scrisul autorizat al lui Nicolae Iorga, că învăţămîntul de la acele Academii face ca Universităţile noastre să aibă 250 (în 1928), respectiv astăzi aproape 300 de ani de existenţă. Pe de altă parte eleniştii, cu Erbiceanu în frunte, semnalează prezenţa, în bibliotecile noastre, a celui mai mare număr de manuscrise din tot răsăritul european, din opera filozofului aristotelic.

Învăţaţii noştri şi-au făcut din plin datoria de a pune în lumină un veac şi jumătate de afirmare românească în straie greceşti. Singuri cercetătorii filozofici au fost absenţi de la această îndatorire, deşi era vorba, în ultimă instanţă, tocmai de domeniul lor. Prima lucrare la noi în ţară, şi de altfel prima scriere cuprinzătoare despre Coridaleu în literatura europeană, este cea din 1948 a istoricului grec Cleobul Tzurcas, care a studiat în Bucureşti. Lucrarea, cuprinzînd în a doua ei parte prezentarea filozofică a lui Coridaleu, constituie şi va rămîne, probabil, baza studiului ce se va întreprinde asupra acestui filozof răsăritean. Dar nici lucrarea aceasta n-a trezit vreo obligaţie specialiştilor respectivi.

În general — şi lucrul trebuie spus tocmai spre a înţelege întîrzierea în a valorifica pe Coridaleu, — au lipsit în filozofia noastră, pînă în ceasul transformărilor istorice recente, trei lucruri: interesul pentru text; interesul pentru limba greacă; interesul pentru cuvîntul românesc. Dacă primul dezinteres se plăteşte în strictă filozofie, celelalte două, privind limba greacă şi cuvîntul românesc, au păgubit cultura noastră, în sens larg.

Faţă de extraordinara investigaţie întreprinsă asupra ţărilor româneşti de către marii noştri istorici şi întregită, după 1944, cu mijloace sporite şi dintr-o perspectivă nouă, ca şi faţă de admirabila activitate a filologilor noştri trecuţi, de asemenea superior întregită de învăţaţii mai noi, — filozofia din trecut n-a adus decît cîteva interpretări impresioniste asupra sufletului românesc şi aproape nimic în substanţa lui istorică reală. Opera filologilor a rămas mută pentru grăitorii de filozofie în limba română, iar teza istoricilor cum că a existat un învăţămînt superior la Academiile de la Bucureşti şi Iaşi, anume un învăţămînt în spirit liber, un adevărat iluminism, a rămas fără întregire filozofică, deci fără conţinut efectiv.

StCl, IX, 1967, p. 253—266, Bucureşti

Căci era vorba tocmai de Coridaleu şi de filozofie. Totul este admirabil susţinut şi întemeiat de istorici, dar schelele rămîn simple schele.

Absenţa filozofilor păgubeşte, de altfel, nu numai cultura română şi cea neogreacă, dar şi pe cea europeană. Sună straniu, şi pînă la urmă acuzator pentru noi, să afli de cele ce urmează. Cînd, în 1935, un tînăr cercetător german, Otto Jochem, îşi trece la Giessen o teză de doctorat despre Coridaleu, el anunţă ca un fapt senzaţional că un manuscris care comentează tratatul *Despre suflet* al lui Aristotel, achiziţionat de prof. Kalbfleisch la Therapia, a fost identificat de un alt cercetător, anume O. Schneider, ca fiind al lui Coridaleu, descoperirea făcîndu-se pe urmele unei indicaţii din Krumbacher, prin care s-a ajuns la un articol al lui Ruelle, în Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, XV, 1881, unde se vorbeşte de un comentar la *Despre suflet* al lui Coridaleu, aflat la Biblioteca pariziană Sainte Geneviève[1]. A trebuit să aibă loc toată această cercetare complicată, spre a se descoperi ceva ce era din plin de resortul nostru. Căci, între timp, cel puţin şase manuscrise din *Despre suflet* aşteptau, alături de alte cîteva zeci din restul operei, să fie măcar semnalate sumar, de către un Ruelle al filozofiei româneşti.

Indiferenţa în materie a cercetătorilor filozofici explică de ce doi mari cărturari, ca Xenopol şi Erbiceanu, au putut lăsa să apară, în apendicele lucrării lor *Şcolarea şcolară de la Iaşi* (1885), în cadrul listei manuscriselor de «Ştiinţi», p. 368 urm., menţiunea că, în afară de cele trei manuscrise filozofice — un comentariu la *Despre suflet*, o *Îndrumare în filozofie* şi *Comentariile* lui Coridaleu la logică — mai sînt două manuscrise, nr. 7: «περὶ φυσικῆς ἀκροάσεως (despre *acustică* din Fizică)» şi nr. 10: «συνοπτικαὶ ὑπομνήσεις εἰς τὸ γ' περὶ φυσικῆς ἀκροάσεως (interpretări sinoptice la cartea a III-a despre *acustică*)», ambele reprezentînd desigur — deşi nu ni se spune — un comentar coridalean. A traduce titlul, bine cunoscut, al *Fizicii* aristotelice (care este redat de obicei prin «curs», sau în latină cu *auscultatio*) prin «acustică», reprezintă o scăpare ce nu poate fi atribuită unui învăţat ca Erbiceanu, ci doar vreunui redactor pe care nu s-a găsit nici un cercetător filozofic să-l lămurească.

Regretabila şi prelungita absenţă a cercetătorilor filozofici de la opera de cercetare adîncită a culturii noastre trecute nu a putut fi îndreptată dintr-o dată după 1944. În condiţiile nou create, însă, s-a făcut şi desigur se va mai face mult în această privinţă. Capitolul Coridaleu, totuşi, care reprezintă piesa centrală pentru un veac şi jumătate de cultură superioară românească, a rămas pînă acum neadîncit. De aceea contribuţia de aci nu va fi, poate, inutilă, chiar dacă izvorăşte dintr-un domeniu restrîns, cel al logicii, şi este încărcată de tot aproximativul şi erorile începutului.

Rămîne faptul că e vorba de un singur nume: cel al lui Coridaleu. Dar acest lucru nu trebuie să surprindă. Coridaleu nu e Coridaleu: este Aristotel. Şi de altfel Aristotel nu e nici el Aristotel: este cultura filozofică greacă. Opera sa reprezintă, întîi, o imensă doxografie; prin aceasta, chiar, ar fi de o deosebită însemnătate pentru noi. Dar, în al doilea rînd, ea este cu adevărat una «de sedimentare», în dublul sens că Aristotel a putut lua, ca Euclid, lucruri gata făcute (problema Archytas, autorul anterior al *Categoriilor*, a fost reluată în zilele noastre) şi în sensul că lucrările, respectiv cursurile aristotelice, adică tot ce ni s-a păstrat, conţin un material ce n-a putut fi adunat de un singur om, lucru izbitor de evident în materie de ştiinţe ale naturii.

Oricum ar fi, se întîmplă ceva unic cu Aristotel: cu fiecare operă a sa, aşadar cu fiecare demers de gîndire, el săvîrşeşte un act de ctitorie. Cu *Categoriile*, Aristotel dă ontologia; cu *Analiticele prime* se naşte logica; cu *Analiticele secunde*, teoria cunoaşterii; cu *Metafizica*

[1] *Scholastisches-Christliches und Medizinisches aus dem Kommentar des Theophilos Korydalleus zu Aristoteles' Schrift von der Seele.* Dissertation. Giessen, 1935.

se naşte pînă şi numele a ceea ce avea să fie disciplina de mai tîrziu; cu *Despre suflet*, psihologia; cu *Eticele*, etica; cu *Poetica*, estetica; iar cu *Politica*, ştiinţa societăţii, dacă nu chiar ceea ce se va numi mult mai tîrziu sociologie. Tot arborele filozofiei creşte dintr-o dată, cu Aristotel. Şi nu numai filozofia: din *Despre interpretare* se naşte gramatica; *Retorica* va codifica ştiinţa respectivă; *Fizica* şi *Despre naştere şi pieire* o vor face pentru fizica propriu-zisă; *Tratatul despre cer* va fi cea mai frumoasă operă de astrofizică şi în acelaşi timp de fizică teoretică din antichitate; iar o treime din opera sa reprezintă un fantastic inventar pentru ştiinţele naturale. A lipsit numai, cum era firesc, chimia, spre a avea dintr-o dată tot ce a posedat, în materie de ştiinţe şi discipline filozofice, umanitatea pînă mai ieri.

O asemenea ispravă nu putea să nu copleşească veacurile; şi *acest* lucru nu trebuie uitat, atunci cînd ne surprinde tirania de lungă durată a unui nume (şi, în mic, la noi, exclusivitatea învăţămîntului coridalean). Dacă a spune despre Aristotel că e Filozoful înseamnă într-un fel prea mult, într-altul înseamnă prea puţin. El reprezintă Filozofia, în sensul precis de *uniuersitas scientiarum*, *panepistemion*. Aşa cum s-a spus despre Goethe că este «un om deplin, de la început pînă la capăt» şi ca atare reprezintă un dar fără echivalent în alte culturi, la fel se poate spune despre Aristotel că reprezintă cunoaşterea umană desfăşurată pînă la capăt, ceva probabil fără echivalent în alte culturi. Înăuntrul culturii europene, în orice caz, nimeni altul nu putea fi, direct şi exhaustiv, o «Universitate», — cum se va vedea încă o dată, în termeni originali, tocmai în cazul culturii româneşti din veacul al XVIII-lea. Nici Platon nu e o *Uniuersitas* şi nici Democrit n-ar fi reprezentat una, chiar dacă i s-ar fi păstrat lucrările. Iar pitagoreicii, oricît de cuprinzători ar fi, n-au putut da lucrări de seamă, ci doar un *spirit* filozofic, în timp ce stoicismul a fost o promisiune de ştiinţă şi filozofare, resorbită în cele din urmă în etic.

Cînd aşadar se vorbeşte de Coridaleu, este în joc unicitatea aristotelismului în cultura lumii. Noi, românii, l-am primit într-o versiune, minoră în aparenţă, dar mai vie decît oricare alta la timpul ei. Nu am fost creatori în el şi nu am dat lumii, cu iluminismul nostru neaşteptat aristotelic, o replică demnă să fie înscrisă în istoria filozofiei. Dar pentru istoria *culturii* europene receptivitatea autohtonă a fost încă o dată semnificativă, aşa cum s-a întîmplat cu arta bizantină. Popoarele nu se definesc numai prin ce dau, ci şi prin ce primesc ori refuză. *Calitatea* manifestărilor româneşti e adesea definitorie, chiar în lipsa creaţiei.

Poate că, în versiunea ei iniţială şi în spiritul Stolnicului Cantacuzino sau al domniei lui Brâncoveanu, universitatea *grecească* (la fel cu cele latineşti din apus) de la Bucureşti, ca şi cea din Moldova, întemeiată încă dinainte, ar fi dat alte roade, mai autentic româneşti. Se poate întoarce şi astăzi gîndul către un veac al XVIII-lea românesc care să nu fi văzut căzînd, la începutul lui, capul Stolnicului şi al Brâncoveanului, deopotrivă cu fuga în lumea largă a lui Cantemir. Dar aşa a fost istoria noastră. Ne rămîne să valorificăm măcar realizările, de aci, ale culturii greceşti, de care istoria noastră nu se mai poate desprinde. În particular, sîntem datori să vedem mai bine ce poate reprezenta acest Coridaleu, care n-a călcat niciodată pe pămînt românesc şi al cărui avînt filozofic, totuşi, a purtat cu el, la un moment dat, toate aspiraţiile către cultură ale sufletului acestuia înăbuşit. În orice caz, dacă e vorba de spiritul şi limba greacă, nu trebuie uitat că ne-am căutat *singuri* prin ele, înainte de a fi fost înăbuşiţi, cu fanarioţii, de ele.

*

Despre viaţa lui Coridaleu, nu vom fi în măsură să dăm decît datele esenţiale, după cartea lui Cleobul Tzurcas, la care trimitem[2]. Născut la Atena în jurul lui 1560, Coridaleu

[2] *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée (1560–1646)*, Bucarest, 1948. Ed. 2-a Thessalonique, 1967.

a învățat întîi acolo, apoi la Roma și a sfîrșit prin a urma filozofie și medicină la Padova, cu Cremonini. Între 1609 și 1614 a fost profesor la Comunitatea greacă din Veneția. Între 1614—1615 profesează la Atena, ținînd pentru prima dată, după multe veacuri, cursuri în limba veche a lui Aristotel. Apoi trece în Cefalonia, iar în 1620 practică medicina și predă filozofia la Zante. Aci se preoțește, dar, fiind o natură independentă și irascibilă, nu rămîne multă vreme sub straie religioase. Prin 1625 este numit conducător al reputatei Academii patriarhale din Constantinopol, pe care o conduce pînă la 1641 și unde introduce învățămîntul pe bază aristotelică, aducînd astfel o reformă ce avea să fie durabilă și cu ecouri în mai toată aria postbizantină. În 1639 fusese acuzat de calvinism și ateism în biserica patriarhiei. Numit totuși mitropolit de Arta și Naupactos în 1641, este revocat în 1643. E rechemat de atenieni, ca un compatriot de mare renume, și ține acolo, la bătrînețe, cursuri celebre. Moare în 1646, lăsînd mulți elevi, dintre care unii vor profesa la Academiile din București și Iași.

Opera sa tipărită și în manuscris cuprinde, în afara lucrărilor de retorică și a epistolariilor (un epistolar publicat la Londra, în 1624, este singura lucrare editată în timpul vieții lui Coridaleu, iar ea a apărut, în secolul al XVIII-lea, în alte trei ediții), precum și în afara unei epistole teologice, următoarele lucrări filozofice și științifice, în ordinea indicată de Tzurcas:

1. *Comentarii și cercetări asupra întregii logici a lui Aristotel* (500 p., ap. în 1729, la Veneția)
2. *Expunerea rezumativă a logicii* (inedit).
3. *Introducere la cursul de fizică*, după Aristotel (625 p., ap. 1779, la Veneția).
4. *Despre naștere și pieire*, după Aristotel (ap. 1780, Veneția, ca al doilea volum al *Fizicii*).
5. Comentarii și cercetări asupra operei *Despre cer* (inedit).
6. Comentarii la *Despre suflet* (inedit).
7. Comentarii la *Metafizică* (inedit).
8. *Tratat de geografie* sau *Despre Univers și părțile lui* (inedit).

Cu excepția ultimei lucrări, toate celelalte interesează pentru învățămîntul filozofico-științific de la Academiile noastre și toate lucrările se află la îndemîna oricărui cercetător român și *numai* la îndemîna lui, tocmai pentru că lucrările au fost folosite aci mai mult decît oriunde aiurea [3].

Valoarea ca gînditor și poate chiar ca interpret aristotelic a lui Coridaleu nu trebuie să trezească iluzii. Căldura cu care îl prezintă primul lui istoric, în opera menționată mai sus, trebuie înțeleasă ca privind mai mult semnificația lui culturală. În această privință, însă, trebuie făcut totul, mergînd pînă la editarea întregii opere coridaleene. Căci istoria culturii, ba chiar istoria filozofiei, înseamnă adesea istoria spiritelor de a doua mînă. Nu se pot înțelege sfîrșitul culturii antice și întreaga cultură medievală fără Porfir (care a salvat plotinismul, a făcut astfel posibil pe Augustin și a generat direct filozofia scolastică), după cum nu se poate înțelege cultura europeană modernă fără spiritele de a doua mînă ale Olandei, spunea Dilthey (a acelei Olande de la a cărei monedă avem «leul» românesc). Dacă, filozofic, Platon și Aristotel, ca mai tîrziu Kant și Hegel, au fost copleșitori, cu atît mai mult este loc pentru spiritele de a doua mînă în *interpretarea* lor. În materie de idei, mai important decît autorul devine, la un moment dat, felul cum este el înțeles și valorificat. Iar așa cum natura poate fi tratată magic, sau artistic (cu grecii), sau științific, la fel un univers de idei poate fi prilej de subjugare ori eliberare a gîndirii, de contemplație ori de acțiune, de transformare a societății, de înghețare a ei, ori de revoluție.

[3] Dintre lucrările tipărite, nu se găsesc la Biblioteca Academiei decît *Comentariile* la logică. Pentru celelalte două există însă numeroase manuscrise.

A fost destinul lui Aristotel să aibă interpreți de toate felurile, cu excepția celor revoluționari, dacă nu ne gîndim tocmai la Coridaleu și elevii lui. Noutatea lor relativă va fi să schițeze un vag dar real sens revoluționar de gîndire. Nu era ceva în spiritul aristotelismului, care, ca și platonismul, este prea împăcat antic (în timp ce Kant se *putea* racorda cu o mare revoluție, iar Hegel putea deschide către o alta, la fel de mare). Dar era totuși un sens mai apropiat lui Aristotel decît lui Platon, căci dacă acesta din urmă merge spre esența realității, chiar a celei sociale, Aristotel deschide către existența ei imediată și deci către prefacerile ei reale și posibile.

Comentariile cele mai întinse ale lui Coridaleu vor fi tocmai despre natură (fizică, despre naștere, despre cer, despre suflet ca natură umană). În măsura în care știința a fost efectiv revoluționară, la un moment dat, Aristotel putea deci și el deveni așa. Iar ciudățenia istorică face că, în timp ce în Apus știința se ridică împotriva lui Aristotel, ca aliat al bisericii și în orice caz ca dogmatic, în Răsărit spiritul științific se va ridica în *numele* lui Aristotel, împotriva oricărui dogmatism, în frunte cu cel teologal. Este așadar vorba de accentele puse și nu atît de substanța interpretării. De aceea și trebuie cunoscute lucrările lui Coridaleu: căci dacă din ele nu se pot scoate multe idei noi, ceva totuși în spiritul și în patosul lor iluminist, raționalist și libertar, este nou.

În materie de idei, într-adevăr, Coridaleu nu este deosebit de nou: cel puțin în principala sa operă tipărită, *Comentariile* la logică (1729), el nu numai că nu se dovedește întotdeauna original, dar chiar, cum vom vedea îndată, e uneori îngrijorător de tributar altora.

Coridaleu se înscrie pe una din cele trei linii — unice în istoria filozofiei și remarcabile toate, în felul lor, — de interpretare aristotelică: linia greacă, linia arabă și cea latină. Dacă ultimele două au avut o extraordinară însemnătate istorică, seria interpreților greci, mai numeroși, mai bine încolonați și mai autentic aristotelici, a reprezentat totuși o înfundătură; sau ar fi fost una și s-ar fi pierdut perfect în apele stătătoare ale Bizanțului, dacă n-ar fi apărut, la capăt de drum, tocmai Coridaleu! Cînd, în cele de mai jos, vom fi siliți să arătăm pe Coridaleu drept un simplu continuator, pe firul interpretării aristotelice grecești, în lipsa aceasta de originalitate vom sfîrși totuși prin a vedea un ultim triumf și o ultimă transfigurare a celei mai bune vine aristotelice. În versiunea arabă aristotelismul murea, cu averroismul. În versiunea latină el îngheța, cu Toma din Aquino. În versiunea greacă aristotelismul rămîne undeva deschis, aporetic și viu. De aceea se va și putea prelungi cu Coridaleu, într-o ultimă ecloziune.

De altfel Coridaleu ar putea fi cuceritor pentru istoricul filozofiei nu numai pentru că reflectă, o ultimă dată, vîna cea mare a interpretărilor aristotelice, dar și fiindcă le înmănunchează pe toate, într-un fel. Căci el e tributar Padovei unde învață, iar aci va fi găsit atît tradițiile interpretării latine cît și pe cele ale interpretării arabe, combătute de profesorul său, Cremonini. Istoricul filozofiei ar putea spune: este o fericire că interpretarea lui Coridaleu *nu* e originală; căci abia așa putem vedea care sînt aluviunile latine și arabe, alături de cele grecești, din opera sa, în speță cum țin laolaltă, pentru o primă și ultimă dată, cei trei Aristoteli.

Nu vom susține însă acest sens de sincretism hermeneutic al coridaleismului, ci — rămînînd ca influența lui Cremonini și a Padovei să fie cercetate — vom trage pe Coridaleu mai degrabă spre țărmul grec, unde el este atît de acasă încît, la prima vedere cel puțin, pare a nu mai ști prea mult de latini și în orice caz a pune în joc tradiții pe care nu le cunoșteau bine latinii.

Căci în interpretarea aristotelică s-a întîmplat, ca și în istorie, o despărțire de ape. Totul se petrece în jurul lui Porfir: de la el pleacă atît latinii cît și al doilea val al interpretărilor grecești (după cei mari, sfîrșind cu Alexandru din Afrodisia). Influența lui Porfir pe linia Boețiu

se cunoaşte; dar încă mai vie şi mai directă este influenţa lui asupra comentatorilor greci, sau lanţul pe care-l deschide şi care se continuă cu Dexip, Ammonius, Themistius, Syrianus, Asclepius, marele doxograf Simplicius, Olympiodor, Philoponus, David (Elias), Stephanus, Eustratius, Sophonias. Pe toţi aceştia, Apusul latin nu i-a mai cunoscut bine şi ei ar fi fost astăzi ca şi uitaţi, dacă Academia din Berlin n-ar fi dat, în jurul lui 1900, o monumentală ediţie în 23 tomuri, deschisă cu Alexandru din Afrodisia (anterior lui Porfir, care e din sec. III e.n.) şi continuată tocmai cu aceştia, pînă după secolul al VII-lea, iar cu Sophonias chiar pînă în secolul al XIII-lea [4].

Autorul vastei istorii a logicii din veacul trecut, Carl Prantl – care e un model de istoric lipsit de simţ istoric şi care a rămas util numai prin vastitatea lucrării sale – (acelaşi care se osteneşte să înfrunte întreg evul mediu, spre a spune că nu e mai nimic de găsit acolo) avea să declare că, dacă ne-ar fi rămas numai Alexandru din Afrodisia, ne-am fi putut lipsi de toţi ceilalţi, cu excepţia, poate, a doxografului Simplicius [5]. Nu încape îndoială că, de la un moment dat încolo, comentatorii aceştia minori încep să se reia, ba chiar să se repete pur şi simplu; dar transformarea aceasta, nu numai a aristotelismului ci chiar a interpretării aristotelice într-o achiziţie sigură, îşi poate avea semnificaţia ei. Un fel de anacreontică îşi face loc şi în filozofie: nu se mai pot da decît exemple tip, nu se mai poate vorbi decît despre cele patru teme ale cercetării filozofice (cum îşi începe şi Coridaleu *Comentariile*) şi nu există mai multe sau mai puţine decît unsprezece feluri de «a fi în ceva».

Dar ce înseamnă aceasta, decît că interpretarea s-a prefăcut în ştiinţă şi ea? Astăzi nimeni nu este surprins să vadă că un tratat de matematici, fizică sau chimie reia pe cel anterior şi îl repetă. Ceva de ordinul acesta se petrecuse cu opera aristotelică. De aceea nu trebuie să surprindă faptul că tradiţia s-a păstrat şi, după o mie de ani, este preluată de Coridaleu.

El preia totuşi lucrurile într-un fel care ne poate nemulţumi astăzi. Este bine să recunoaştem deschis chiar «plagiatul», dacă este. Pentru partea sa introductivă la *Comentariile* editate în 1729 [6], am putut determina cîteva împrumuturi directe din David Armeanul, comentatorul întîrziat de prin sec. al VII-lea, care scrie *Prolegomena* la filozofie. Astfel, al doilea capitol al lui Coridaleu, imediat la început, este întreg din David. După ce arătase, întocmai ca David, că patru sînt temele oricărei cercetări: dacă ceva este; ce este; de ce fel este; şi pentru ce este, urmează în paralel:

Coridaleu, cap.:
«Observaţie asupra celor patru puncte cercetate» (p. 4)

Εἰκότως ταῦτα ζητεῖται τὰ τέτταρα. τῶν γὰρ πραγμάτων, τὰ μέν ἐστιν ἀνύπαρκτα, ὡς τραγέλαφος, ἱπποκένταυρος, καὶ τὰ λοιπά, ὅσα δηλαδὴ ἡ ἡμετέρα διάνοια ἀναπλάττει· τὰ δὲ ὕπαρξιν ἔχει. καὶ τούτων αὖθις τῶν ὑπαρξιν ἐχόντων, τὰ μὲν ἀμφιβαλλομένην ἔχει

David (f.127[r], rînd 12 urm.; p. 1 în ediţia A. Busse, vol. XVIII, pars II al ed. Academiei din Berlin)

καὶ εἰκότως τὰ τέσσαρα ταῦτα ζητοῦμεν· τῶν γὰρ πραγμάτων τὰ μὲν ἀνύπαρκτά ἐστιν, ὡς τραγέλαφος, σκινδαψός, βλίτυρι καὶ τὰ λοιπά, ὅσα ἡ ἡμετέρα διάνοια διαπλάττεται, τὰ δὲ ὕπαρξιν ἔχει. καὶ τούτων αὖθις τῶν ὑπαρξιν ἐχόντων, τὰ μὲν ἀμφιβαλλομένην ἔχει

[4] În 1960–1961, într-o reproducere a ed. Bekker, din Berlin (la editura W. de Gruyter) sînt redaţi în anexă o parte din aceşti comentatori şi tocmai cei mai puţin cunoscuţi.
[5] C. Prantl. *Geschichte der Logik*, vol. I, p. 620, Leipzig, 1927, ed. fotocopiată după cea din 1855.
[6] Sub titlul de *Introducere la logică* am tradus şi înaintat ed. Academiei ceea ce putea părea original din tratatul de logică al lui Coridaleu, adică circa 80 pagini din cele 500 ale cărţii.

τὴν ὕπαρξιν, ὡς ἡ ἄναστρος σφαῖρα, ὡς ἀντίποδες, καὶ τὰ παραπλήσια. ταῦτα γὰρ ἀμφιβάλλονται εἴτε εἰσί, εἴτε οὔ. τὰ δέ ἐστιν ὁμολογούμενα, ὥσπερ ἄνθρωπος, ἢ βοῦς· καὶ ἐπὶ μὲν τῶν ὕπαρξιν ἐχόντων, ἀμφιβαλλομένην δὲ, ζητοῦμεν τὸ εἰ ἐστίν. ἄτοπον γὰρ ὄντος καὶ ἀμαθὲς μήπω μαθόντας εἰ ἐν ὑπάρξει τόδε ἐστίν, ἐρευνᾶν περὶ αὐτοῦ τί ἂν εἴη. ἐπὶ δὲ τῶν ὁμολογουμένων ἐχόντων τὴν ὕπαρξιν, ζητοῦμεν τὸ τί ἐστι. τὸ δὲ τί ἐστιν, ἢ δι' ὀνόματος ἐκφέρεται, ἢ δι' ὁρισμοῦ. δι'ὀνόματος μὲν, ὅταν βλέποντές τι λέγωμεν, τί ἐστι, καὶ ἀκούομεν ὅτι ἐστὶν ἄνθρωπος, ἢ βοῦς, ἢ ἕτερόν τι. δι'ὁρισμοῦ δὲ, ὅταν λέγωμεν, ζῶον λογικὸν θνητὸν, νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικόν. ἐπεὶ δὲ τὰ πράγματα οὐ μόνον κοινωνοῦσι κατὰ τὸ γένος, ἀλλὰ καὶ διαφέρουσι, φέρε εἰπεῖν τῶν ζώων, καθ' ὃ τὰ μὲν εἰσὶ λογικὰ, τὰ δὲ ἄλογα, καὶ διὰ τοῦτο ζητοῦμεν ὁποῖον τί ἐστιν; ἵνα γνῶμεν τὰς διαφορὰς τούτων.

καὶ γὰρ αἱ διαφοραὶ τῷ ὅρῳ συναναφέρονται. Εἰδέναι δὲ δέον ὅτι ἡνίκα τὸ τί ἐστι δι'ὀνόματος ἀποδίδοται, τότε δεῖ ζητεῖν ὁποῖον τί ἐστιν, ἡνίκα δὲ δι'ὅρου, τότε οὐ ζητητέον τό, ὁποῖον τί ἐστι, ἀλλὰ τό, διατί ἐστίν. ἐπεὶ δὲ πάντα πρός τι τέλος ὁρῶσι, καὶ οὐδὲν μάθην, οὔτε θεός, οὔτε φύσις, οὔτε ἡ τέχνη ἐπενόησαν, τούτου χάριν ζητοῦμεν, διατί ἐστιν. οἷον, διατί ἐστι κλίνη; διὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀνάπαυσιν. καὶ διατί ἐστιν ἄνθρωπος; διὰ τὸ κοσμῆσθαι τόδε τὸ πᾶν. καὶ γὰρ τὸ πᾶν ἦν ἂν ἀτελὲς τοῦ ἀνθρωπείου μὴ παράχθεντος εἴδους.

τὴν ὕπαρξιν, ὡς ἄναστρος σφαῖρα ἢ ὡς ἀντίποδες (ταῦτα γὰρ ἀμφιβάλλονται εἴτε εἰσὶν εἴτε οὔ), τὰ δὲ οὐκ ἀμφιβαλλομένην ἀλλ' ὁμολογουμένην, ὥσπερ ἄνθρωπος, ἢ βοῦς, καὶ ἐπὶ μὲν τῶν ὕπαρξιν ἐχόντων ἀμφιβαλλομένην δὲ ζητοῦμεν τὸ εἰ ἔστιν,

ἐπὶ δὲ τῶν ὁμολογουμένην ἐχόντων τὴν ὕπαρξιν ζητοῦμεν τὸ τί ἐστι. τὸ δὲ τί ἐστιν ἢ δι'ὀνόματος ἢ δι'ὁρισμοῦ γιγνώσκεται, δι'ὀνόματος μὲν, ὅταν βλέπωμέν τι καὶ ἐρωτῶμεν τί ἐστι, καὶ λέγωμεν ὅτι 'ἄνθρωπος',

δι' ὁρισμοῦ δὲ, ὅταν λέγωμεν 'ζῷον λογικὸν θνητὸν νοῦ καὶ ἐπιστήμης δεκτικόν'. εἶτα δὲ ἐπειδὴ τὰ πράγματα οὐ μόνον κοινωνοῦσιν ἀλλὰ καὶ διαφέρουσιν (καὶ γὰρ τὰ ζῷα οὐ μόνον κοινωνοῦσι κατὰ τὸ γένος καθὸ ζῷα, ἀλλὰ καὶ διαφέρουσι, καθὸ τὰ μὲν λογικὰ τὰ δὲ ἄλογα), διὰ τοῦτο ζητοῦμεν τὸ ὁποῖόν τί ἐστιν, ἵνα γνῶμεν τὰς διαφοράς·

καὶ γὰρ τῷ ὅρῳ συναναφαίνονται αἱ διαφοραί. [ἰστέον δὲ ὅτι ἡνίκα τὸ τί ἐστι δι' ὀνόματος ἐκφέρεται, τότε δεῖ ζητεῖν τὸ ὁποῖον τί ἐστιν, ἡνίκα δὲ δι'ὅρου γιγνώσκεται, τότε οὐ δεῖ ζητεῖν ὁποῖόν τί ἐστιν, ἀλλὰ τὸ διὰ τί ἐστιν.] ἐπειδὴ δὲ πάντα πρός τι τέλος ὁρῶσι καὶ οὐδὲν μάτην οὔτε ὁ δημιουργὸς οὔτε ἡ φύσις οὔτε ἡ τέχνη ἐπενόησεν, τούτου χάριν ζητοῦμεν τὸ διὰ τί ἐστιν· οἷον διὰ τί ἐστι κλίνη; διὰ τὴν τῶν ἀνθρώπων ἀνάπαυσιν. καὶ πάλιν διὰ τί ἐστιν ἄνθρωπος; διὰ τὸ κοσμῆσαι τόδε τὸ πᾶν. καὶ γὰρ τὸ πᾶν ἀτελὲς ἦν, εἰ μὴ ἦν τὸ ἀνθρώπειον γένος...

E semnificativ, din pasajele citate, că micile schimbări nu sînt de copist obişnuit, ci indică pe cineva care şi-a «însuşit» textul, şi care de altfel l-a integrat perfect în succesiunea sa de idei. S-ar putea spune, şi lucrul merită să fie subliniat: este vorba de un *curs*, în care autorul nu era ţinut să-şi indice izvoarele, iar cursul acesta a fost publicat întocmai abia în 1729, deci la aproape un veac de la ţinerea lui. Rămîne totuşi faptul că lucrarea a putut trece drept o operă total originală, astfel că istoricul de azi trebuie prevenit că nu e vorba de una, cel puţin nu originală în înţeles obişnuit.

De altfel, la fel cum am dat aceste citate în paralel, am putea da şi altele, din partea de început a *Comentariilor* la logică: capitolul *Explicarea definiţiei şi în cîte feluri se spune definiţie* conţine locuri şi exemple din David de la 132^r, rînd 20 urm.; capitolul *Despre virtutea definiţiei* are locuri de la 134^r, rînd 1 urm.; cel *Despre diviziune*, locuri de la 151^r, rînd 20 urm., la fel cu cap. *Deosebirea dintre diviziune, diviziune suplimentară şi subdiviziune;* cap. *Despre deosebirea dintre încercare, experienţă* etc. este inspirat direct din locurile de la

146[v], rînd 24 urm. Iar toate acestea privesc doar începutul lucrării şi doar împrumuturile de la David. Este de aşteptat ca în restul lucrării (care interpretează *Isagoga* lui Porfir şi apoi *Organon-ul*) să regăsim locuri din numeroşi comentatori ai *Categoriilor* şi *Analiticelor*, sau, în interpretarea din *Fizică*, locuri din întinsele comentarii ale lui Simplicius ori Philoponus ş.a. Nu mai puţin firesc este să găsim multe locuri din Cremonini.

Dacă, oricum, figura lui Coridaleu iese scăzută prin aceste împrumuturi — pe care nu facem decît să le bănuim, în definitiv, pe baza cîtorva locuri identificate — nu trebuie să trecem cu vederea cîteva aspecte istorice, poate secundare, şi unul, cel din urmă, esenţial temei noastre.

Întîi, cum o aminteam, originalitatea de autor este ceva relativ nou. David însuşi, din care Coridaleu a luat multe pasaje, a putut lua de altundeva, la rîndul său. Ba chiar Aristotel a fost acuzat că a plagiat, şi anume din Archytas, în *Categorii*, după cum se poate vedea din comentariul lui Simplicius. Apoi, în cazul culturii noastre, nu trebuie să uităm că *Învăţăturile lui Neagoe* nu sînt o lucrare decît parţial originală, iar la Cantemir însuşi s-ar putea găsi unele împrumuturi.

În al doilea rînd, în ciuda faptului că nu e decît un comentator, Coridaleu se dovedeşte a nu fi lipsit de orice originalitate; în orice caz el are o culoare personală şi o însufleţire de calitate, ce fac şi astăzi impresie oricui îl întîlneşte direct. Cercetătorul german Jochem, citat mai sus, observă că parcurgerea interpretării din *Despre suflet* îţi revelă o personalitate «impresionantă» şi de o «uimitoare informaţie» în materie de scrieri antice (p. 5); iar în final, el vorbeşte despre seducţia pe care o exercită acest «călător între două lumi» (p. 74—76), căruia îi vede, în afara dimensiunii aristotelice, pe cea platonic-augustiniană.

În al treilea rînd — cum iarăşi o aminteam — pentru istoria filozofiei este interesant de văzut *ce* s-a păstrat şi cum a fost comentat în Răsărit, după o mie de ani, Aristotel; în speţă, ce sinteză a făcut Coridaleu. Chiar dacă el n-ar fi făcut decît să pună cap în cap părerile altora, încă ar merita, pentru istoria filozofiei, să fie editat, ca doxograf. Se ştie importanţa pe care au avut-o, pentru cultura europeană, un Sextus Empiricus, un Simplicius, sau un compilator mediocru ca Diogene Laerţiu. Dacă au fost publicaţi, în Occident, toţi comentatorii aristotelici, fără un interes direct pentru culturile respective, cum poate Coridaleu rămîne needitat, în Grecia şi deopotrivă în România? El este cel mai *cuprinzător* comentator aristotelic din cîţi s-au păstrat (cu excepţia lui Philoponus, care — cel puţin după interpretarea din *Categorii* pe care am folosit-o — pare sub nivelul său şi e totuşi editat în întregime); este *ultimul* mare comentator grec; reflectă aproape *toate* interpretările vechi şi noi; reînsufleţeşte întreg aristotelismul, în spiritul unei Renaşteri caracteristice Răsăritului, pe care-l domină aproape două veacuri cu suflul său progresist. Iar în ce priveşte interpretarea aristotelică propriu-zisă, el regăseşte la filozoful antic multitudinea de probleme ce-l transformă din nou, pe gustul contemporaneităţii, într-o mare aventură deschisă a gîndirii [7].

Dar în ultimul rînd — şi *acest* lucru este esenţial pentru noi — ceea ce importă la el este funcţia istoric-culturală, mai mult decît conţinutul operei. E treaba învăţaţilor greci, în definitiv, să arate că e vorba totuşi de un mare interpret al aristotelismului, dacă o pot arăta, cum credem. Pe noi, românii, ne interesează mai puţin dacă e vorba de un Aristotel regîndit personal sau de unul tratat cu impersonalitatea omului de ştiinţă. Ce ne interesează direct nu este ştiinţa aristotelismului, ci aristotelismul ca ştiinţă, sau ca *ştiinţe*, la propriu.

Iar aceasta ne interesează într-un dublu scop: întîi, spre a arăta concret că a fost vorba, la Academiile noastre, de un învăţămînt cu adevărat de nivel universitar, întru nimic

[7] A se vedea între altele interesanta lucrare: *Le problème de l'être chez Aristote*, de Pierre Aubenque, Presses Universitaires, Paris, 1962.

mai prejos de cel din Italia ori Germania timpului; în al doilea rînd, spre a arăta că învăţămîntul nostru (cum o va sugera şi statistica de mai jos a manuscriselor de la noi) a avut un caracter luminat şi raţionalist. Nu era, firește, unul pe linia ştiinţei experimentale, cum se iniţia în Apus (deşi în sec. al XVIII-lea am avut şi noi unele tendinţe în această privinţă). Dar dacă în Apus apăruseră Bacon, Galilei şi Descartes, nu trebuie uitat că primul nu a avut nici o influenţă directă asupra ştiinţelor, iar ceilalţi doi doar una tîrzie asupra învăţămîntului. În ciuda învăţămîntului au apărut şi s-au dezvoltat acolo marile angajări în ştiinţa experimentală, iar matematicile, care aveau să transforme întreg tabloul ştiinţelor, nu sînt nici ele produsul universităţilor. Or, în cazul nostru, este în principal vorba de o problemă de *învăţămînt*, aşa cum au arătat minunat de bine istoricii, care şi astăzi se pasionează — şi nu în gol — pentru datarea exactă a întemeierii Academiei de la Sf. Sava [8].

La noi, învăţămîntul superior, şi chiar învăţămîntul pur şi simplu, a fost aproape de fiecare dată o cucerire, sau un act de mare ctitorie, ca în cazul lui Vasile Lupu cu Academia din Iaşi şi cel al Stolnicului, cu cea din Bucureşti. Marea deosebire dintre o ţară ortodoxă şi cele catolice este că, în ultimele, învăţămîntul, de la cea mai de jos treaptă pînă la marile Sorbone ale Apusului, a fost iniţiat, preluat şi pînă la urmă blocat de Biserică (de aci lupta, şi înăuntrul învăţămîntului, a iezuitismului cu jansenismul, care rămîne totuşi o luptă înăuntrul bisericii, deci o mare răfuială în familie), pe cînd la noi şi în general în Răsărit — iar pe *această* linie trebuie înţeles cît de însemnat este Coridaleu dascălul, Coridaleu simplul interpret, care niciodată filozofic ori ştiinţific n-a pretins să fie mai mult, — *învăţămîntul a fost întotdeauna un act ca şi revoluţionar şi progresist.* La noi cel mult se învăţa *şi* teologie; şi se făcea independent de Biserică, chiar cînd era ocrotit de patriarhi ai Bisericii, cum s-a întîmplat cu Hrisant Notara, coridaleanul.

Pentru noi — cum o arată din plin şcoala latinistă, Gh. Lazăr şi tot începutul sec. al XIX-lea — şcoala n-a fost niciodată simplă şcoală; ea a fost şi un act de afirmare naţională, mijloc de luptă, unul nespus mai activ decît mult răbdătoarea, însă păstrătoarea, ortodoxie. Dar încă dinainte de afirmarea, deschisă sau piezişă, a spiritului naţional, adică încă din sec. al XVII-lea, şcoala a fost deopotrivă un act de afirmare spirituală liberă, respectiv o pornire către cultură izvorîtă din realităţi sociale şi spirituale autentice, iar nu un simplu prilej de catehizare. Aşa au fost cele două Academii româneşti, pe care nici Biserica nu le-a cerut, nici turcii, nici grecii din Fanar şi nici simpla trufie a vreunui domnitor — numească-se el Despot-Vodă sau Vasile Lupu, Şerban Cantacuzino sau Constantin Brâncoveanu.

De aceea istoria învăţămîntului românesc este într-atît de încărcată de sensuri — ca în puţine alte părţi ale Europei — încît istoricii noştri par, la un moment dat, să facă simplă operă de istorici ai pedagogiei. Dar e cu totul altceva la mijloc — şi Coridaleu dă expresia rezumativă, pentru un veac şi jumătate, a acestui „altceva".

Aci era deci locul în care trebuia să se înscrie filozofia noastră trecută. Şi n-a făcut-o. După ce am reuşit să dăm lumii pe Conta şi Xenopol, cu ce pot ei reprezenta în panteonul filozofic al lumii, filozofia n-a venit încă să umple golul pe care-l lăsau, fatal, la capătul drumului lor, istoricii.

Erbiceanu spune: profesorii de aci, unii chiar de origine română „au ţinut instrucţia, la aceste două Academii, la înălţimea sciinţei occidentale" (*Discurs*, p. 16); sau: „Nu existau şcoale pe acele vremuri grele aiurea decît în apusul Europei şi la noi la români. Cele din

[8] A se vedea, după Iorga, Gomoiu şi alţii, studiile de astăzi ale unor istorici ca V. Papacostea, I. Ionaşcu, precum şi replica lui Tzurcas. De asemenea cercetările prof. Bârsănescu, pentru Iaşi. Pe un plan mai larg, menţionăm studiile lui Virgil Cândea despre personalităţile secolului al XVII-lea.

Constantinopol şi din tot Orientul erau de aproape privegheate şi aspru cenzurate de autoritatea turcească. La români însă, şcoalele s-au bucurat de toată libertatea în învăţămînt şi pentru aceea năvăleau aicea toţi cei din Orient, ori de ce naţie erau» (*Bărbaţii culţi*, p. 3). Sau în sfîrşit: «Dacă Italia a fost cîntată şi lăudată de istorici ca adăpostitoarea şi cultivatoarea Muzelor după căderea Constantinopolului, acum cu drept cuvînt, cunoscînd faptele se cuvine să fie recunoscut că şi noi românii sîntem cultivatorii, educatorii şi eliberatorii popoarelor orientale... mai ales în sec. al XVII-lea şi al XVIII-lea»[9].

Este înălţător gîndit şi spus. Dar ce anume se preda la acele şcoli?

În 1928, Nicolae Iorga publică, în limba franceză şi română, comunicarea al cărei simplu titlu este grăitor: *Comemorarea a 250 ani de la întemeierea unei Facultăţi de litere la Bucureşti*, arătînd că întemeierea ei, în spiritul universităţii din Padova, poate fi atribuită, cel puţin indirect, lui C. Cantacuzino Stolnicul. După ce dă indicaţii despre învăţămîntul la acea Academie, Iorga încheie (p. 16): «aceasta e desigur o Facultate» — Din nou: ce se preda acolo?

În anii ce au urmat, istoricii învăţămîntului şi istoricii pur şi simplu au reluat şi dezvoltat această afirmaţie. Astfel Gh. Cronţ[10] arată că «greci sau români, conducătorii şi profesorii Academiilor domneşti din Bucureşti au dovedit o solidaritate intelectuală în spiritul culturii Renaşterii», în speţă au manifestat «tendinţe înnoitoare, prin cultivarea filozofiei aristotelice şi a ştiinţelor».

Aşadar era vorba de Aristotel şi de ştiinţă. Care Aristotel şi ce ştiinţe? Rămîne de spus acum.

În studiul *Originile învăţămîntului superior în Ţara Românească*[11], regretatul Victor Papacostea arătase şi mai pe larg că lumea grecească era, în sec. al XVII-lea, pradă a două partide, cel progresist (neoaristotelic) cu Chiril Lucaris şi Coridaleu, şi cel tradiţionalist, care era intransigent şi retrograd (p. 1143). Iar în lucrarea postumă, din care nu s-a publicat decît prima parte, sub titlul *La fondation de «l'Académie grecque» de Bucarest. Les origines de l'erreur de datation et sa pénétration dans l'historiographie*[12], după ce arată că se poate cu adevărat vorbi de un învăţămînt superior în Ţările Româneşti, V. Papacostea spune, cu o admirabilă intuiţie de istoric: «Judecînd după cursurile păstrate în caietele studenţilor (e vorba însă tocmai de manuscrisele coridaleene N.R.) nu mai e vorba de acel Aristotel falsificat de scolastică şi pus în serviciul teologiei, ci de noul Aristotel, aşa cum rezultase din munca de reconstituire a tratatelor originale întreprinsă de profesorii padovani».

Istoricul simte aci perfect care e problema. Un nou Aristotel; altul, vom zice, decît cel dogmatizat de scolastică, sfidat de Bacon şi Descartes, altul decît cel ridiculizat de Molière. Dar care? Şi nu cumva e vorba de un Aristotel nou sau de o funcţie nouă a aristotelismului chiar faţă de Padova?

Dar — se va spune — poate că nu e chiar atît de mult vorba de Aristotel şi Coridaleu, la şcolile acelea. Te întorci atunci la lista profesorilor şi învăţaţilor greci despre care vorbesc

---

[9] V. *Discurs asupra şcoalei grece şi române din timpurile lui Vasile Lupu şi Matei Basarab pînă la 1828.* (Iaşi, 1885) şi *Bărbaţii culţi, greci şi români şi profesorii din Academiile de Iaşi şi Bucureşti din epoca fanariotă* (Buc., 1905).

[10] V. Gh. Cronţ, *Academia domnească din Ţara Românească în secolul al XVIII-lea*, în Studii. Revistă de istorie, vol. XVIII, fasc. 4, 1965.

[11] În Studii. Revistă de istorie, XIV, nr. 5, 1961.

[12] Papacostea vede data de întemeiere, nu la 1679, cum era socotită de obicei, ci pe la 1695, sub Brâncoveanu deci, iar nu sub Şerban Cantacuzino. În Balkan Studies, VI, 1963, din Salonic, istoricul Cl. Tzurcas dă o replică acestei teze — pe care o cunoştea din manuscris şi din studiile lui I. Ionaşcu — încercînd să arate că întemeierea şcolii ar fi avut loc chiar înainte de Şerban Cantacuzino, pe la 1675, sub Gh. Duca. — Am folosit partea inedită din lucrarea lui V. Papacostea prin bunăvoinţa dnei Cornelia Papacostea-Danielopolu.

istoricii, un Erbiceanu întîi (în lista sa, oarecum haotică, apare, la nr. 113, p. 35 din *Bărbaşii culţi*, chiar numele lui Teofil Coridaleu, despre care se spune că «a fost numit profesor la Academia domnească din Iaşi şi egumen la Trei Ierarhi pe timpul lui V. Lupu», ceea ce s-a dovedit cu totul inexact), sau la lista de astăzi a lui Gh. Cronţ, din studiul citat despre *Academia domnească*, — şi atunci poţi vedea cît de des se menţionează că e vorba de adepţi ai lui Coridaleu, chiar dacă mai puţin la Iaşi, (cum arătase încă Cl. Tzurcas, la p. 64). Sau deschizi vol. XIII, la p. 211, din colecţia Hurmuzaki, şi vezi cum îşi începe Sevastos Kiminitul pînă şi *Cuvîntarea panegirică către Şerban Cantacuzino*: τέχνην τεχνῶν καὶ ἐπιστήμην ἐπιστημῶν ὁ Σταγειρίτης Ἀριστοτέλης ἐξυμνῶν τὴν πρώτην ὀνομάζει φιλοσοφίαν ...ceea ce e chiar mai mult un citat din Coridaleu decît din Aristotel. Sau, în lipsa actului de întemeiere, de la finele sec. al XVII-lea, al Academiei din Bucureşti, poţi găsi în vol. XIV din Hurmuzaki (p. 392) «gramata» de reorganizare a Academiei, trimisă de Hrisant Notara îndată după instalarea ca patriarh, către cei din ţara în care trăise şi fusese, pare-se, dascăl al copiilor lui Brâncoveanu, — iar acolo citeşti printre rînduri ce total este dominat învăţămîntul filozofic, cum va fi şi mai tîrziu de altfel, de către Coridaleu.

Într-adevăr, iată, în frumoasa traducere a lui Nicolae Iorga, dispoziţiile lui Hrisant Notara, din august 1707, pentru *Rînduiala dascălilor de la Sfîntu Sava din Bucureşti*. Scrisoarea începe:

«Dascălii şcolii să fie trei, deosebiţi prin cucernicie şi bune năravuri; dintre care cel dintîiu să înveţe după rînduiala aceasta: 1) logica; 2) retorica; 3) fizica; 4) despre cer; 5) despre naştere şi pieire; 6) despre suflet şi 7) şi cea din urmă despre metafizică. Dimineaţa, să se tălmăcească două cărţi, logica împreună şi cu lecţia despre cer, ori fizica şi cea despre suflet, ori retorica şi metafizica, dar nu aceloraşi ucenici amîndouă, ci celor mai înaintaţi cele mai înalte, iar celor mai neisprăviţi cele mai de jos; căci nu se va preda celor ce n-au ieşit încă din fizică lucrurile metafizice, ci acei care învaţă şi fizica, acelora li se va tălmăci despre naştere şi pieire, şi aşa mai departe în cele două clase ale ucenicilor va preda şi ştiinţele» Urmează dispoziţii pentru cursuri de literatură, istorie şi teologie, toate de nivel superior, firească, însă şi lecţiuni de gramatică pentru începători (cum se făcea de altfel în toate universităţile timpului, unde învăţămîntul anexa şi pe cel inferior, ceea ce trebuie să ne facă a nu fi surprinşi cînd, în perioadele mai slabe ale Academiilor, accentul va cădea pe învăţămîntul inferior).

Cine cunoaşte lista manuscriselor coridaleene, vede dintr-o dată că, exceptînd retorica, este vorba tocmai de învăţămîntul lui Coridaleu (unde în chip semnificativ, ca şi aci, lipseşte etica). Mai mult încă, din această simplă indicare a materiilor ce trebuiesc predate la principala catedră a Academiei, adică aceea de filozofie (care cuprindea pe atunci, ca peste tot în lume, şi ştiinţele), se vede cît de subtil şi aristotelic este Hrisant patriarhul, pe linie coridaleană. Căci el împleteşte întîi studiul logicii cu cel despre cer; ceea ce ar putea părea curios cuiva care n-ar şti ce admirabil tratat de metodologie şi filozofie a ştiinţelor este acest *De caelo* al lui Aristotel, mai ales în prima lui carte, unde filozoful scoate al cincilea element, a cincea esenţă («chintesenţa»), în speţă eterul, din vîrful condeiului, aşa cum va face cîte un fizician din sec. al XX-lea cu antiprotonul sau antimateria, teoretice şi ele la început. Apoi, poate surprinde, mai ales pentru un teolog, că a doua împletire e făcută între fizică şi suflet. De ce nu între *metafizică* şi suflet? eşti ispitit să te întrebi. Dar tocmai aceasta e una din noutăţile aristotelismului coridalean, că împlîntă sufletul cel nemuritor în natură şi aduce parcă un plus de ştiinţificitate, să nu spunem chiar de materialism, în viziunea despre suflet a lui Aristotel. În sfîrşit, împletirea dintre metafizică şi retorică nu este nici ea întîmplătoare; căci retorica trebuie înţeleasă în sensul adînc, antic, de dezbatere organizată, de dialectică, iar cele de dincolo de fizică sînt şi pentru Aristotel locul dezbaterii şi al confruntării de poziţii, în el în primul rînd cu pitagoreismul şi platonismul.

O simplă pagină din actul de reorganizare a Academiei de la Bucureşti poate astfel vorbi mult unui istoric mai avizat al filozofiei, şi e păcat că istoricii noştri nu dau pagina în întregul ei, ca măcar din ea să poată înţelege un învăţat străin că a fost vorba de un învăţămînt cu adevărat «superior».

Numai că dovada rămîne să fie făcută cu înseşi cursurile universitare de acolo, iar ele nu sînt altceva, în marea lor majoritate şi la început cel puţin, decît lucrările lui Coridaleu, copiate de nenumărate ori întocmai şi cu o pietate ce ar putea surprinde, dacă n-ar fi vorba tocmai de cărţile sacre ale învăţămîntului superior. Simpla abundenţă a copiilor vine să arate că opera lui Coridaleu se transformase în *manual*, rămînînd aşa chiar atunci cînd vor apărea alte manuale (ce există, la noi, şi vor trebui cercetate şi ele). Iar numărul acestor «cursuri universitare», unele anterioare lui 1700, majoritatea din sec. al XVIII-lea, aflate la biblioteca Academiei (la Iaşi sînt mai puţine şi încă nu bine clasate, dar accentuat coridaleene şi ele) este impresionant şi semnificativ. Găsim astfel:

— *treisprezece* manuscrise (49, 180, 376, 420, 426, 430, 440, 674, 707, precum şi alte patru indicate de catalogul Camariano) din *Comentariile la «Fizică»*, operă în tipar de 625 pagini;

— *opt* manuscrise (277 consultat de noi şi 216, 291, 393, 428, 453, 474, 493 indicate de Tzurcas) din *Comentariile la «Despre cer»* (inedit);

— *şase* manuscrise (48, 225, 227, 277, 280, 507) din «*Despre suflet*» (inedit);

— *cinci* manuscrise (47, 419, 429, 442 şi 510) din *Comentariile la «Logică»*, ce numără în tipar 500 pagini;

— *trei* manuscrise (45, 431, 522) din *Comentariile la «Metafizică»* (inedit);

— *două* manuscrise (484 şi 562) din *Expunerea rezumativă a logicii* (inedit).

În afară de acestea, Tzurcas indică existenţa a şase manuscrise din lucrarea editată, *Comentarii la «Despre naştere şi pieire»*, manuscrise, pare-se, greşit atribuite, în catalogul Litzica, lui Alexandru Exaporitul.

E lesne de închipuit cîte alte copii s-au pierdut. Totodată este semnificativ că numărul cel mai mare de copii privesc fizica şi ştiinţele naturii în general, dovedind astfel o tendinţă pe cît posibil ştiinţifică, a învăţămîntului. În orice caz, nu poate fi vorba decît de un învăţămînt laic, la acest capitol, şi de unul de cel mai ridicat nivel pentru acea epocă.

Nu se pot lăsa mai departe în colbul lor aceste manuscrise, care dovedesc — şi ele abia o pot face — teza pe care au susţinut-o cu atîta pasiune şi competenţă istoricii, în legătură cu vechimea învăţămîntului nostru superior. E păcat de toată dăruirea în materie a unui Erbiceanu, a lui Iorga şi a istoricilor de astăzi, dacă încheierile lor rămîn simple declaraţii, fără acoperire din partea filozofiei. Aceste «mici ştiinţe conjecturale», cum numea Renan ştiinţele istorice, ar regăsi şi la noi ceva din mizeria lor — căci la ce ar servi pasiunea şi osteneala erudită de a muta cu cîţiva ani în sus ori în jos data înfiinţării Academiei de la Sfîntu Sava? — dacă nu s-ar publica şi comenta în chip potrivit ineditele coridaleene, ba chiar dacă nu s-ar face o ediţie completă din Coridaleu.

O asemenea ediţie nu este, poate, chiar atît de greu de întreprins. Problema descifrării manuscriselor nu se pune, dată fiind caligrafia celor mai multe dintre exemplare şi în orice caz dat fiind că posedăm eminenţi specialişti sau putem oricînd folosi mijloacele moderne de clarificare a manuscriselor. Pe de altă parte, chiar dacă mai există cîteva exemplare din fiecare operă, în bibliotecile din Orient şi uneori rătăcite chiar în Occident, cum am văzut cu cel de la biblioteca Sainte Geneviève din Paris, colaţionarea lor s-ar putea să nu facă nici ea dificultăţi prea mari, căci, judecînd după manuscrisele de la noi (cum observa şi Tzurcas în lucrarea sa, p. 48), este vorba de copii stereotipe, — ceea ce ar da încă o dovadă că sînt în joc înseşi operele lui Coridaleu, devenite manuale. Apoi, totul se reduce la 4 inedite:

1) *Despre suflet;* 2) *Despre cer;* 3) *Metafizica* (comentariu incomplet); 4) *Expunerea rezumativă a logicii*, — unele nu deosebit de întinse şi în orice caz mai puţin întinse decît două din cele editate la Veneţia, în sec. al XVIII-lea.

O ediţie completă, cu reeditarea acestora trei din urmă devenite extrem de rare, ar cuprinde şapte tomuri, a căror publicare, cu o analiză de istorie a filozofiei adîncită şi care nu poate porni decît de la Aristotel şi în particular de la comentatorii lui greci, ar însemna un act de dreptate făcut culturii româneşti şi, într-un sens, ar constitui un eveniment filozofic mondial. Studiul aristotelismului este astăzi — într-un ceas de bun alexandrinism pe care-l trăim — extrem de favorizat peste tot în lume, la Cambridge ca şi în cele două Americi, la Louvain ca şi în Australia. O ediţie a operelor complete ale lui Coridaleu, *ultimul comentator de seamă al lui Aristotel din istoria culturii europene*, ar fi oricînd achiziţionată de cele peste 1000 universităţi şi mari biblioteci ale lumii de azi. Ediţia nu constituie deci o problemă nici măcar de ordin material.

Sîntem aşadar datori cu ediţia completă a operei lui Coridaleu:

1. Faţă de cultura noastră, cum e poate evident, după cele de mai sus. Cine a vizitat expoziţia, din oct.-nov. 1966, a celor 100 de ani de la întemeierea Academiei a putut vedea, o dată cu evocarea Academiilor noastre din trecut, două frumoase manuscrise din Coridaleu. Nu este destul să le expunem.

2. Sîntem datori, faţă de cultura europeană, de la care am primit totul în materie de tipărituri fără a-i fi dat încă în schimb destule contribuţiii, poate. Dacă nu înfăptuim noi o ediţie Coridaleu, va veni un cercetător oarecare din Apus s-o facă. De altfel, învăţaţii greci anunţă editarea unui *Corpus philosophorum Graecorum recentiorum*, în care va fi inclus Coridaleu, fără a se pomeni, probabil, de aspectul *românesc* al chestiunii.

3. Sîntem datori, faţă de istoria gîndirii europene pe care o îmbogăţim şi noi cu o pagină, pe linia aceluiaşi spirit umanist şi înnoitor, care în Apus se manifesta împotriva aristotelismului, pe cînd la noi o face în numele aristotelismului, cu învăţaţi aristotelicieni persecutaţi de Biserică şi care găseau nu numai adăpost în ţările noastre, ci şi o patrie a libertăţii de cultură. În preajma lui 1700, cînd am dat lumii pe cei cîţiva mari şi recunoscuţi români, noi am fost *contemporani* cu Europa. Abia astăzi putem fi din nou.

4. În sfîrşit, sîntem datori cu o ediţie Coridaleu, faţă de aristotelism însuşi. Între atîtea versiuni de care a avut parte, s-a potrivit sufletului românesc cea din urmă, care e una de iscodire, prin cuget, a lumii. Este poate, acest aristotelism, ca formă de eliberare şi nu de încătuşare a gîndului, versiunea cea bună şi vie. Nimic n-a putut să-i pună capăt în istorie, pînă la ivirea erei ştiinţelor, în preajma lui 1800. E adevărat, nimic nu-l mai poate învia astăzi, ca sistem al ştiinţelor, cum o dovedeşte sterilitatea neotomismului. Dar aristotelismul merita să aibă parte de o ultimă înflorire pe *această* linie vie, şi el a avut-o în Răsărit, prin epigonul de mare fosforescenţă, care este Coridaleu, şi în acest spaţiu al receptivităţii de calitate, care a fost întotdeauna, de la traci şi pînă astăzi, spaţiul românesc. Iar aşa cum s-a spus că arta bizantină îşi găsea o ultimă împlinire aci, una minoră dar autentică, în icoanele noastre pe sticlă, la fel şi cu mai multă grandoare se poate spune că aristotelismul cel bun are o ultimă înflorire, spre a se stinge abia apoi, pe la 1800, undeva pe malurile Dîmboviţei şi ale Bahluiului.

★

Aristotel nu ne e ceva străin. S-a spus despre Răsărit că e mai degrabă platonician, faţă de Apus care ar fi aristotelic. Şi e drept, Platon a vorbit şi el, pe diverse căi, cugetului nostru; nu e doar un nume pe peretele de la Voroneţ. Dar cei doi filozofi sînt tocmai o polaritate originară şi activă oriunde în cugetul european, iar la noi şi de astă dată a prevalat

armonia, mai degrabă decît dihonia lor; după cum s-a observat pe drept că şi Coridaleu obţine o armonie între cei doi. A te îndeletnici deci cu Aristotel şi aristotelismul, ca şi cu un anumit Platon şi platonismul, înseamnă a face atît istorie a gîndului omenesc cît şi istorie a gîndirii româneşti.

Nu poate fi de mirare, atunci, că ne întoarcem la asemenea izvoare, astăzi tocmai. Poate că toate aceste strădanii istoriste vor fi privite, mai tîrziu, drept îndeletniciri alexandrine. Acum, însă, nu ne putem socoti alexandrini cînd ne îndeletnicim cu marile umbre; sau atunci, e vorba de un alexandrinism bun, care poartă pînă la urmă asupra unor realităţi istorice vii.

În acest sens, atît întoarcerea la izvoare, în filozofia noastră recentă, cît şi angajarea în cercetări istorice de respiraţie largă sînt expresia însănătoşirii şi desprinderii noastre de spiritul de catedră. A regăsi pe greci — la Histria sau în gîndire — înseamnă a regăsi o dimensiune uitată. Într-o largă măsură, în filozofia noastră, prin lucrările şi iniţiativele acad. Athanase Joja, s-a obţinut un nemaisperat recurs la filozofia greacă. Pe de altă parte, Institutul de filozofie a întreprins şi are în curs o cuprinzătoare istorie a gîndirii româneşti. În sfîrşit, un mare cunoscător al lui Coridaleu, Cleobul Tzurcas, păstrează prietenie ţării în care s-a format (pe linia aceea tradiţională, care făcea în chip surprinzător, în marele veac al XVII-lea, ca nu numai românii să înveţe greceşte, dar şi grecii să înveţe româneşte, cu patriarhii lor cu tot), astfel că ne-am putea bucura de un sprijin preţios. Totul pare pregătit pentru a integra şi pe Coridaleu în cultura noastră şi a da astfel istoricilor răspunsul pe care ei l-au făcut posibil, cu partea lor, dar pe care îl aşteaptă încă.

ANTICHITATEA CLASICĂ ŞI ÎNVĂŢĂMÎNTUL LICEAL *

DE

G. GUŢU

Chestiunea care face obiectul discuţiei noastre şi asupra căreia sîntem invitaţi a formula cîteva idei mai generale nu este, propriu vorbind, o problemă pedagogică în sensul strict al cuvîntului. Ceea ce ne interesează în primul rînd nu sînt, cred, consideraţiile pedagogice şi psihologice care determină locul umanităţilor clasice în liceu, problemă adeseori tratată, care are în urma ei o lungă şi pasionantă literatură, ci analiza unei situaţii existente, a unei experienţe care ne pune în prezenţa unor fapte verificate şi tangibile şi care ne obligă a le examina cu un simţ de responsabilitate sporit. De fapt, se poate afirma că de aproape 100 de ani n-a existat dezbatere publică asupra organizării învăţămîntului secundar, proiect de reformă în indiferent ce ţară europeană, care să nu fi iscat o adevărată bătălie cu privire la rolul şi locul umanităţilor clasice în programele şcolare: partizani şi adversari, oameni de cultură şi oameni politici, asociaţii şi particulari, părinţi şi educatori şi-au risipit resursele talentului i şi inteligenţei într-o luptă care, în esenţa sa, era o luptă politică şi socială. Chestiunea umanităţilor clasice a servit prea mult timp ca stindard pentru partizani şi ca ţintă a atacurilor pentru adversari.

« Prezenţa acestor studii în programele şcolare — ca să citez cuvintele lui Dettweiler [1] — nu este rezultatul unor consideraţii pedagogige..., ci urmarea naturală a dezvoltării culturii europene ». Pentru noi, chestiunea cardinală este dacă cultura greco-latină, care a alimentat timp de 2000 de ani, aproape neîntrerupt, cultura europeană şi care ţine o parte atît de însemnată în dezvoltarea culturilor moderne naţionale, în operele lor literare şi artistice, în formarea oamenilor lor celor mai de seamă şi în felul şi mijloacele lor de a gîndi, de a simţi şi de a se exprima, poate şi trebuie să-şi împlinească mai departe rolul în cultura oamenilor societăţii noastre şi, prin urmare, în educaţia tinerilor din şcolile noastre.

Dacă răspunsul la această chestiune de principiu este afirmativ, a doua problemă este aceea a adaptării învăţămîntului *direct* [2] al umanităţilor clasice, singurul care are o valoare

---

* Raport prezentat la Conferinţa internaţională de studii clasice de la Brno, 1966.

[1] P. Dettweiler, *Didaktik u. Methodik des lateinischen Unterrichts*, p. 7.

[2] Insistenţa noastră, în cursul acestui raport, asupra contactului direct cu textele se datoreşte faptului că organizatorii colocviului cu tema « antichitatea clasică şi învăţămîntul » înclinau, în invitaţia trimisă, spre ideea transmiterii unor cunoştinţe de cultură antică fără contact direct cu textele autorilor vechi şi fără studiul limbii latine, cel puţin. În noul plan de învăţămînt cehoslovac, studiul latinei figurează însă cu cîte 2 ore săptămînal, timp de 3 ani.

StCl, IX, 1967, p. 267—273, Bucureşti

eminentă, probată printr-o practică de veacuri, la necesitățile actuale, reevaluînd lucrurile, reexaminînd programe, metode, manuale, culegeri de texte etc., dar mai ales valoarea din punctul de vedere al unei educații umaniste a fiecărui element de instrucție. Înlocuirea studiului direct, esențialmente formativ, cu un sistem de informații asupra diferitelor domenii ale culturii clasice, poate da, este adevărat, o orientare generală și rapidă, care ține mai degrabă de studiul istoriei antice, dar nu satisface decît exigențele elementare ale culturii. Ar fi, desigur, superfluu să dezvolt aici ideea evidentă că studiul umanităților clasice — limbă și literatură — a fost un element *organic* de educație în istoria societății europene și că el a constituit un factor dintre cei mai importanți ai unității acestei culturi europene. Răspunzînd lui E. Dühring în al său *Anti-Dühring*, Fr. Engels spunea: «Orizontul național limitat al omului de astăzi este încă prea cosmopolit pentru dl. Dühring. De aceea el vrea să înlăture cele două pîrghii care oferă, cel puțin în lumea actuală, mijlocul de a te ridica deasupra punctului de vedere național, limitat: cunoașterea limbilor vechi, care deschide, cel puțin oamenilor de toate neamurile care au primit educație clasică, un orizont comun lărgit, și cunoașterea limbilor moderne, necesară oamenilor diferitelor națiuni, pentru a se putea înțelege între ei și a se informa despre ceea ce se petrece în afara hotarelor lor»[3].

De fapt, nu este epocă în istoria culturii moderne pînă în sec. al XIX-lea, n-a existat perioadă de înflorire a forțelor spiritului, de dezrobire a omului și de abolire a restricțiilor opresive sociale, politice, ideologice în care să nu se poată descoperi germenii ideilor și stărilor de spirit inculcate în conștiințele luminate prin cultura greco-latină (Renaștere, Reformă, Secolul luminilor, avîntul științelor în secolul al XIX-lea).

Cît despre rolul umanităților clasice în formarea oricărui om cultivat, și îndeosebi a aceluia care primul din familia lui se ridică la un nivel superior de instrucție, cred că mulți dintre noi pot aduce mărturia lor — mărturie irecuzabilă, căci este fundată pe sentimentul experienței personale și pe observații neîncetat făcute în jurul nostru — asupra caracterului *fundamental* al educației clasice. Un om de știință, al cărui nume nu mi-l mai amintesc, zicea că recunoștința cea mai mare pe care o datorează tatălui său este că i-a dat, din primii ani de școală, o educație care cuprindea printre celelalte materii și limba latină, căci, zicea el, ar fi putut învăța mai tîrziu orice studiu, în afară de latină.

Într-adevăr, această educație clasică ne dă putința de a ne însuși cultura modernă și contemporană în chip organic, ea ne permite o înțelegere autentică a valorilor ei și a evoluției ei istorice, ea ne conferă dimensiunea adîncimii și sentimentul intimității și al coerenței elementelor care constituie fondul nostru de cultură. Lipsa ei în formarea omului este resimțită, pentru cine nu rămîne la suprafața lucrurilor, ca o infirmitate: el are neîncetat sentimentul lacunelor sale, al precarității și inconsistenței bazei sale.

Engels considera, am văzut, studiul limbilor moderne — firește se gîndea la limbile de mare circulație în Europa — ca a doua pîrghie în stare nu numai să ajute la eliberarea spiritului, dar să contribuie din plin la îmbogățirea lui prin depășirea limitelor locale. Slăbirea interesului pentru limbile clasice, care în realitate este o diminuare a interesului pentru fundamentele culturii actuale, a avut drept consecință inevitabilă slăbirea interesului pentru limbile moderne. Fenomenele se înlănțuie în mod firesc. Alarma care s-a dat în acești ultimi ani în țările noastre asupra acestei probleme și măsurile luate au produs un reviriment remarcabil în această privință.

Numai fundînd educația în liceu pe adevăratele sale baze se pot forma oameni care să se simtă la largul lor în cultura națională proprie, ca și în cultura epocii lor. Căci rezultatul cel mai prețios al studiilor noastre este că cel care și le însușește se simte încorporat atît

[3] Fr. Engels, *Anti-Dühring*, p. 472—473.

în cultura poporului său cît şi în cultura umanităţii. Dimpotrivă, lipsa lor îl face oarecum străin şi de una şi de cealaltă.

România, ca toate ţările socialiste de altminteri, a realizat, mai ales de la 1948 încoace, un progres de amploare fără precedent în istoria sa în ce priveşte dezvoltarea învăţămîntului. E de ajuns să subliniem, menţinîndu-ne pe planul învăţămîntului în liceu, care din punctul nostru de vedere ne interesează îndeosebi, că în 1938 existau la noi 211 licee cu 29 000 elevi şi că în 1963/64, de exemplu, noi aveam 550 de licee cu 376 620 elevi. Numărul elevilor din 1963/64 este deci de 13 ori mai mare ca al celor din 1938. Din acest număr, aproape 70% sînt fii de muncitori şi ţărani. Aceste două cifre pun în lumină două fenomene egal de caracteristice: mai întîi creşterea rapidă şi în mari proporţii a numărului elevilor liceelor şi apoi faptul, de o semnificaţie egal de importantă, că aproape 70% dintre aceşti elevi, copii de muncitori şi ţărani, provin din familii care pentru prima oară, în general, îşi trimit băieţii şi fetele la liceu. Într-adevăr, trăsătura cea mai caracteristică a revoluţiei noastre culturale, săvîrşite în cursul acestor ultimi 20 de ani, este punerea în valoare a acestor bogate zăcăminte de energie umană, care pînă acum era ţinută departe de cultura superioară.

Dar ar fi naiv să ne închipuim că această creştere n-a fost însoţită şi de unele fenomene negative, inerente oricărei crize de creştere. După părerea mea, unele din ele n-ar fi existat, sau ar fi avut mai puţină importanţă, dacă studiul limbii latine n-ar fi fost întrerupt în şcolile noastre între 1948-1956, interval relativ scurt, dar revelator în privinţa efectelor negative pe care lipsa studiului limbii latine le poate produce asupra formării elevilor.

În timpul acestei perioade au fost create şi au funcţionat la noi 5 licee clasice (reduse, unele, la secţii), destinate să asigure continuitatea acestor studii în ţara noastră şi în acelaşi timp să dea elevilor, printr-un program bine echilibrat, în care matematicile şi fizica ţineau un loc mai puţin larg decît în celelalte şcoli medii, dar suficient, o formaţie completă. (Limba latină se preda în 5 ore pe săptămînă şi limba elină în 4.) Unii dintre colaboratorii noştri mai tineri au trecut printr-o astfel de şcoală. Experimentarea acestui sistem ne-a furnizat date preţioase pe care le voi supune reflecţiei Dvs. în concluziile acestui raport. Ceea ce trebuie să remarcăm de pe acum este inversarea scopului studiilor clasice pe care această soluţie o aducea: în loc să rămînă fundament al studiillor (îndeosebi literare) în şcoala de cultură generală, ceea ce este principala lor raţiune, umanităţile clasice deveneau o specialitate, rezervată unui număr restrîns de elevi. Liceele clasice au fost şcoli speciale, impuse de necesităţi speciale. O asemenea soluţie nu putea fi decît tranzitorie.

Absenţa latinei, chiar numai timp de cîţiva ani, din programa şcolii medii a avut efecte atît de îngrijorătoare, încît toată lumea şi-a dat seama la noi că aceste studii sînt indispensabile oricărui om de o cultură care depăşeşte nivelul elementar, îndeosebi în condiţiile revoluţiei culturale care caracterizează epoca noastră. Noi înşine, profesorii de limba latină, n-am fi crezut că efectele acestei întreruperi vor fi atît de rapide şi atît de grave. Niciodată nu mi-am dat mai bine seama că o şcoală medie de cultură generală fără studiul umanităţilor clasice, fundat cel puţin pe studiul limbii latine, şi fără studiul unei limbi cel puţin şi unei culturi moderne de circulaţie europeană, rămîne o şcoală sub rolul ei. Se ajunsese, în acel timp, la situaţia că elevii noştri nu mai puteau înţelege cu preciziune cuvintele vorbirii culte. Profesorii erau obligaţi să explice fără încetare şi fără profitul corespunzător timpului folosit, noţiunile mai abstracte referitoare la viaţa morală, la procesele intelectuale şi afective, la instituţiile sociale şi politice etc., care, cu toate eforturile, pluteau într-un vag pe care nimic nu-l putea risipi: lipsea fundamentul, terenul pe care luaseră naştere şi de care ele ţin prin rădăcinile lor. Erau, precum se exprimă Komensky în stilul său energic şi plastic, asemenea frunzelor, florilor şi fructelor artificiale, care decorează ramurile copacilor tăiaţi de ţărani pentru sărbătorile lor rustice, flori şi fructe care « quia tamen non e radice propria ueniunt, sed externe appenduntur, fit ut nec multi-

plicari possint, nec perennare. Nullos enim fructus talis arbor edit et, quae appensae sunt frondes, marcore contracto defluunt. At uir e fundamento doctus est arbor suae radicis, proprio humore se sustentans, ideoque perpetuo uigens, uirens, florens, fructificans »[4]. Lucrul este adevărat nu numai pentru o limbă romanică, cum e româna, ci pentru orice limbă și cultură europeană.

Printr-un îndelung proces istoric, lucrurile apar așa cum Meillet ni le prezintă în ultimele rînduri din a sa *Esquisse d'une histoire de la langue latine* : « Autant le pouvoir politique a été divisé, autant a été complète l'unité de culture... Il est résulté de là que pour toutes les choses de la pensée, le latin a fourni de mots les langues modernes de l'Europe. Empruntés ici, traduits ailleurs, ces termes sont au fond les mêmes partout. C'est à l'emploi commun du latin que l'Europe doit d'avoir gardé quelque unité dans ses moyens d'expression, malgré la différence qu'il y a entre les parlers usuels. C'est parce qu'il y a derrière la variété apparente des langues modernes de l'Europe un même fond latin qu'elles se laissent traduire exactement les unes dans les autres; car on ne saurait traduire vraiment une langue vraiment étrangère »[5].

Și nu e vorba numai de cuvinte, ci de noțiuni morale și intelectuale comune, de estimări comune, de sentimente comune, de un fel comun de a gîndi și de a judeca. Cultura fiecărui popor european, într-un grad diferit, firește, și sub influența a diferiți factori istorici, este impregnată de fondul de cultură greco-latin, indiferent de aspectul particular pe care îl are.

Mai mult, asistăm astăzi la un proces care lărgește considerabil și repede sfera vorbirii uzuale, prin difuziunea masivă a unei culturi mai ridicate, prin nevoia unei exprimări mai bogate, mai nuanțate, mai abstracte decît altădată. În același timp, progresele tehnice, nivelul ridicat al industrializării, într-un cuvînt nivelul vieții civilizate actuale impune un mare număr de termeni noi. Dar aceste cuvinte noi sînt cele mai multe de origine latină: ele trebuie să fie înțelese și folosite corect; calea cea mai indicată și, aș spune, cea mai scurtă și cea mai economică spre a ajunge la rezultate ferme, durabile, este contactul direct cu limba latină.

Necesar pentru orice limbă europeană, acest contact este indispensabil pentru o limbă de origine latină ca româna. Este inutil să insistăm. Imaginînd în *Trionfi* cortegiul triumfal al Gloriei, zeița, Petrarca salută plin de emoție apariția lui Cicero « al cui passar l'herba fioriva » și a lui Vergilius și exclamă: « questi son gli occhi della lingua nostra »[6]. Reluînd comparația marelui poet italian și dînd cuvintelor lui un sens mai puțin figurat, aș putea zice că pentru noi, românii, nu numai studiul scriitorilor latini, ci cunoștințele de limba latină, oricît de modeste, « son gli occhi della lingua nostra »: ele ne deschid ochii asupra limbii noastre, ne-o revelează pe planul unei conștiințe lingvistice mai reflectate. Acest studiu paralel, acest sprijin continuu este indispensabil celor ce se ridică la un grad mai înalt de instrucțiune; fără el noțiunile se încurcă, se încețoșează în conștiința celor ce vorbesc.

Prin tot ce am spus, ne-am și pronunțat în principiu asupra problemei propuse discuției noastre « problema aspectelor celor mai importante ale culturii antice, asupra cărora elevii școlii medii ar trebui să fie *informați* și, în același timp, asupra amploarei acestei *informații* ». Noi nu putem separa însușirea elementelor culturii greco-latine de studiul limbilor clasice, cel puțin al latinei, ca mijloc ominamente *formativ*, nici de studiul *direct* al literaturii, căci literatura este expresia cea mai nobilă și cea mai vie a acestei culturi clasice. Nu pot rezista tentației de a cita încă o dată pe marele pedagog ceh Komensky, care în a sa *De Latinae linguae studio perfecte instituendo dissertatio didactica* (30) zicea: « Quemadmodum enim lumen a lumine accenditur et magnetis uirtus ab admoto ferro prouocatur, ita ingeniorum affrictu excitantur inge-

[4] I.A.Komensky, *Didactica Magna*, cap. XVIII, fund. V.
[5] A.Meillet, *Esquisse d'une histoire de la langue latine*, Paris, 1928, p. 282–283.
[6] Fr. Petrarca, *Trionfi* (Triumphus Famae III, v. 16, 21).

nia et exserunt uim suam ». Literatura este aceea care vorbeşte prin marile spirite în şi peste toate timpurile; numai prin contactul direct cu aceste texte antichitatea clasică poate fi simţită ca o forţă vie în cultura prezentului şi studiul ei ca o necesitate. Altminteri, aceasta devine un cîmp închis, rezervat specialiştilor, şi se condamnă la inevitabilă extincţiune în conştiinţa oamenilor cultivaţi din zilele noastre. Fireşte, nu se poate înţelege ce este profund uman în aceste texte decît explicînd tot ce aparţine împrejurărilor istorice în care aceste opere au apărut, dar aceste elemente de documentare nu valorează, pentru şcoala medie, decît în măsura utilităţii lor în serviciul textului şi a îmbogăţirii culturii generale. Dacă studiile clasice pot merita în continuare numele de « umanităţi clasice » şi păstra astfel rolul lor în cultura generală a tineretului actual, viabilitatea lor nu se poate, în primul rînd, asigura decît prin valorile care depăşesc materia istorică în care s-au încorporat.

Nu subapreciem, este de la sine înţeles, un sistem de informaţii asupra culturii clasice şi sîntem de acord că el este indispensabil oricărui om cultivat, dar credem că studiul istoriei antice în şcoală este acela care satisface această nevoie de orientare sistematică asupra dezvoltării grecilor şi romanilor, asupra modului lor de viaţă, asupra creaţiilor lor materiale şi spirituale. În şcoala noastră de cultură generală istoria antică se studiază în cl. a V-a în 2 ore săptămînal. În liceu, această disciplină se reia în cl. a IX-a, de asemenea în 2 ore săptămînal. Istoria grecilor şi a romanilor cuprinde cam 4/5 din programa de istorie a popoarelor antice, ceea ce arată importanţa care i se acordă. Lecţiile despre cultura greacă şi romană sînt complementul natural al capitolelor care tratează istoria socială şi politică a fiecărei perioade. Ele sînt prezentări destul de amănunţite şi sistematice şi oferă un tablou suficient asupra contribuţiilor acestor popoare la dezvoltarea culturii omeneşti. În afară de manuale, elevii au la dispoziţie o *Culegere de texte istorice*, care le permite un contact mai direct cu materia studiată. Dar, evident, scopul învăţămîntului istoriei fiind acela de a da un sistem de cunoştinţe şi de a face înţelese fenomenele istorice în relaţiile lor de cauzalitate şi interdependenţă, aceste cunoştinţe rămîn aproape în întregime pe plan intelectual. O altă sursă, care alimentează, cu un efect educativ deosebit, necesitatea de orientare a elevilor asupra culturii clasice este studiul literaturii. În prima clasă a liceului se studiază genurile şi speciile literare, apariţia lor, caractere, dezvoltare. Studiind de ex. genul epic, se începe cu epopeea şi se citeşte, în traducerea lui G. Murnu, *Iliada* şi *Odiseea*; studiind tragedia, elevii analizează *Antigona* şi aşa mai departe.

În sfîrşit, un alt mijloc de contact al elevilor noştri cu literatura greacă şi latină este lectura personală a operelor în traducere. În aceşti ultimi 20 de ani s-au făcut eforturi remarcabile spre a pune la dispoziţia cititorilor operele celor mai mari scriitori antici, fie reeditînd traduceri anterioare, prevăzute cu introduceri şi explicaţii bogate, fie, în majoritatea cazurilor, procedînd la traduceri noi. În cîţiva ani, cititorul român va avea aproape toate operele importante ale antichităţii în traduceri noi sau reeditate.

Dar, repetăm, acestea sînt pentru studiile noastre mijloace care în nici un caz nu pot înlocui studiul direct.

Ne dăm bine seama că în calea obiectivului pe care-l urmărim se ridică astăzi dificultăţi, reale sau aparente, impuse unele de necesităţi ale vieţii actuale, care nu se pot neglija, altele de prejudecăţi, care au durat prea mult şi al căror temei ar trebui să fie reanalizat. Experienţa ne arată că în condiţiile impuse de viaţa actuală a pretinde ca umanităţile clasice să aibă locul pe care-l aveau acum cincizeci de ani în liceu nu este nici posibil, nici de dorit. Realităţi noi se ridică în faţa noastră, sîntem chemaţi să le analizăm într-un spirit mai filozofic, mai umanist.

Dar profesori capabili să lucreze în acest spirit umanist trebuie să fie formaţi la Universitate, în Facultăţi de filologie clasică practicînd acest spirit. Este o gravă întrebare, adesea ridicată, dacă natura şi scopul cercetărilor întreprinse în domeniul filologiei clasice, peste tot în

lume, de mai bine de o sută de ani, opera imensă de investigație științifică ce se urmărește în toate domeniile științei antichității a contribuit într-o măsură cît de cît corespunzătoare la formarea profesorului de umanități clasice, capabil să facă o explicație de text literar cu metodele literaturii, să facă a trăi o pagină în conștiința unui tînăr de astăzi ca un mijloc de adîncire și îmbogățire a ființei lui. În domeniul științelor spiritului nu putem renunța la judecățile de valoare și ceea ce noi punem în valoare mai întîi în învățămîntul literar clasic în liceu este ceea ce, depășind limitele unei epoci, are virtutea de a putea institui un dialog intim, revelator, cu oamenii din zilele noastre, de a ne angaja ca o prezență vie, oricît de depărtată, la o dezbatere care ne interesează personal. Dacă felul în care se studiau altădată textele antice, propuse unei admirații necondiționate, considerate ca modele de imitație, explicate printr-o retorică de vagi generalități și vidate de forța lor vitală prin practicarea unei metode non-istorice este în mare parte de condamnat, nu poate fi condamnată mai puțin o altă metodă, aceea care, explicînd prin observații micrologice infinite tot ce este exterior, lasă aproape neatins tot ce poate ajuta la înțelegerea unei pagini de literatură ca fapt literar, ca operă de creație, ale cărei resorturi constituie încă, dacă sînt puse în mișcare, forțe capabile să declanșeze o emoție, ca și cum ar fi vorba de un text actual. Arta de a face o astfel de explicație este o artă grea și delicată, care trebuie învățată undeva.

Rămîne, ca să răspundem invitației ce ne-a fost adresată, să prezentăm pe scurt o informație privitoare la locul pe care studiile clasice, reduse în fapt la latină, îl au în planurile noastre de studii și, în fine, să exprimăm un punct de vedere personal asupra a ceea ce, după părerea noastră, ar putea fi organizarea lor în viitor.

Studiul limbii și literaturii latine a fost reintrodus în planul nostru de învățămînt în 1956, cînd durata școlii de cultură generală s-a prelungit de la 10 la 11 ani. În școala de 11 ani, școala elementară avea o durată de 7 ani, școala medie de 4 ani. Cursurile școlii medii erau comune în primii doi ani, divizate în 2 secții: științifică și umanistă, în ultimele două clase. Latina se preda în primele 2 clase cu program comun în 2 ore pe săptămînă și în ultimele două numai la secția umanistă, cu 4 ore pe săptămînă la clasa a X-a (penultima clasă) și 2 ore într-a XI-a (ultima). În primele 2 clase, cele comune, scopul era: a) de a face pe elevi să-și însușească elementele gramaticii latine (morfologie și sintaxă), dîndu-le astfel baza necesară studiului limbii latine în clasele următoare, întărind totodată sistemul gramatical al limbii române și al limbilor străine; b) de a prezenta, prin bucăți alese, aspecte caracteristice ale vieții romanilor, lărgind prin aceasta orizontul intelectual al elevilor; c) de a oferi prilejul apropierilor continue între vocabularul latin și cel român și a explica astfel sensul multor cuvinte din limba noastră actuală. În clasele secției umaniste, elevii studiau operele celor mai mari scriitori latini prin texte explicate, încadrate în evoluția social-politică și culturală a societății romane, și precedate de lecții introductive asupra vieții și operei scriitorului studiat. Autorii studiați în clasa a X-a erau: Caesar, Cicero, Sallustius, Titus Livius și Ovidius, iar în clasa a XI-a: Lucretius, Vergilius, Horatius, Tacitus.

Dezvoltarea continuă a economiei și culturii în România, noile condiții de muncă și de viață au impus, în acești din urmă ani, ridicarea nivelului educației și instrucției. S-a trecut de aceea progresiv de la învățămîntul general și obligatoriu de 7 ani la cel de 8 ani; școala medie, care poartă acum numele de liceu, își păstrează durata de 4 ani. Prima clasă a liceului (a IX-a) are un program comun pentru toți elevii. Cele trei clase următoare (a X-a, a XI-a și a XII-a) se divid în 2 secții: științifică și umanistă. În liceu, limba latină este obiect de studiu pentru toți elevii în clasa a IX-a cu 2 ore săptămînal. În clasele a X-a, a XI-a și a XII-a, limba latină se studiază la secția umanistă în 2 ore săptămînal. În prima clasă a liceului se studiază morfologia și elemente de sintaxă a propoziției. În clasa a X-a (secția umanistă) se continuă studiul morfologiei, dar accentul cade pe studiul sintaxei (propoziție și frază). În ultimele două clase (a XI-a și

a XII-a) se studiază prin fragmente alese aceiași autori, citați mai sus pentru școala de 11 ani, evident cu adaptările impuse de un spațiu mai restrîns.

După părerea mea, locul limbii latine în planul nostru de învățămînt este încă prea modest, dar, în ciuda locului acordat și cu o programă totuși ambițioasă, profesori și elevi fac eforturi și obțin rezultate satisfăcătoare. Reprezentanții Societății noastre de studii clasice au pledat, în intervențiile lor pe lîngă autoritatea școlară pentru un program cu 3 ore pe săptămînă, cel puțin pentru cele trei clase ale secției umaniste. Un astfel de plan ar da complet satisfacție exigențelor unui învățămînt prin excelență formativ. Un foarte mic efort pentru lărgirea cadrului actual ar avea efecte considerabile. Societatea de studii clasice își propune să-și îndrepte interesul în acest scop.

O altă chestiune care constituie pentru noi o preocupare este problema limbii eline. În prezent, limba elină nu se studiază decît la secția de filologie clasică și, facultativ, la cea de istorie. Studiul începe, așadar, prea tîrziu și se adresează unui număr restrîns de studenți. Cred că restabilirea liceelor clasice, patru sau cinci în total, care au funcționat la noi de la 1948 pînă la 1956, sau, mai bine, crearea cîtorva secții clasice pe lîngă liceele actuale, cu un program special de limba latină și greacă, ar fi o soluție fericită, ușor realizabilă.

N-aș putea sfîrși acest raport decît aducînd un respectuos omagiu memoriei lui Ian Amos Komensky, al cărui spirit trebuie să domine discuțiile noastre, și care într-un fel de « Défense et illustration de la langue latine »[7] zicea: « este o limbă cultă și face oameni culți » (*docta est doctosque facit*).

[7] I.A. Komensky, *De reperta ad auctores latinos prompte legendos et clare intellegendos facili, brevi, amoenaque uia*, cap. 1, 3.

BIBLIOGRAFIA CLASICĂ ROMÂNEASCĂ (1966) *

DE

I. FISCHER

I. BIBLIOGRAFII, GENERALITĂŢI

1. *Bibliografia lucrărilor de lingvistică apărute în ţara noastră de la 1 mai 1965 pînă la 1 aprilie 1966.* LR, XV, 1966, 4, p. 399–463.
2. *In memoriam A. Frenkian.* Acta log., 7–8, 1964–1965, p. 213–214.

---

* Prezenta bibliografie a luat în considerare lucrările autorilor din România, tipărite în ţară sau străinătate, lăsînd la o parte lucrările savanţilor străini publicate la noi. Dintre recenzii, au fost înregistrate, la lucrarea recenzată, numai cele privind volumele româneşti (despărţite de indicaţiile bibliografice ale acestora printr-o bară verticală). Lucrările litografiate şi manuscrise (dactilografiate) nu figurează în repertoriu. Au fost incluse şi unele lucrări mai vechi, omise din bibliografia anilor precedenţi. La articolele de revistă am dat, unde a fost cazul, între croşete, indicaţii asupra cuprinsului; la capitolul *Arheologie*, am înregistrat şantierele consacrate altor civilizaţii decît celei greco-romane numai în cazul cînd a fost găsit material grecesc sau roman, semnalînd sumar natura acestui material. La capitolul *Texte, traduceri*, ordinea este cea alfabetică a scriitorilor antici; în cadrul celorlalte capitole s-a ţinut seama de ordinea alfabetică a autorilor moderni.

Deoarece strîngerea documentării din publicaţiile puţin accesibile întîmpină dificultăţi, rugăm pe autorii lucrărilor publicate în străinătate, în volume izolate sau în culegeri care nu au ca obiect principal Antichitatea, să ne semnaleze contribuţiile de acest fel.

Dăm mai jos abrevierile publicaţiilor despuiate:

Acta log.	= *Analele Universităţii din Bucureşti. Seria Acta logica.*
AIIAI	= *Anuarul Institutului de istorie şi arheologie.* Iaşi, Ed. Academiei.
AI.IL	= *Anuar de lingvistică şi istorie literară.* Iaşi, Ed. Academiei.
AM	= *Arheologia Moldovei.* Iaşi, Ed. Academiei.
AUI	= *Analele Universităţii «Al. I. Cuza» din Iaşi. Secţiunea III (ştiinţe sociale).*
AUT	= *Analele Universităţii din Timişoara, Seria ştiinţe filologice.*
BASEE	= *Bulletin de l'Association Internationale d'études du Sud-Est européen.* Bucureşti.
CL	= *Cercetări de lingvistică*, Cluj, Ed. Academiei.
Dacia	= *Dacia. Revue d'archéologie et d'histoire anciennes.* Bucureşti, Ed. Academiei.

StCl, IX, 1967, p. 275–289, Bucureşti

3. D. Berindei, N. Fotino, R. Manolescu, *Le XII^e Congrès International des sciences historiques, Vienne, 29 août – 5 septembre 1965.* RRH, IV, 1965, 5, p. 1045–1069.
4. Em. Condurachi, *N. Iorga et le problème de la romanité orientale.* RRH, IV, 1965, 6, p. 1141–1149.
5. I. Fischer, *Bibliografia clasică românească (1965).* StCl, VIII, 1966, p. 313—325.
6. I. Fischer, *Congresul de studii clasice de la Budapesta (1—6 noiembrie 1965).* StCl, VIII, 1966, p. 283–284.
7. C. Fotino, *Bibliographie historique 1963 (III).* RRH, IV, 1965, 6, p. 1245–1254.
8. Val. Georgescu, *Cronica de drept roman.* StCl, VIII, 1966, p. 285–289.
9. Val. Georgescu, *Unele probleme istorice ale dreptului roman în gîndirea lui Nicolae Iorga. Cu prilejul comemorării a 25 de ani de la moartea sa.* StCl, VIII, 1966, p. 287–305.
10. R.Ocheşanu-Cristescu, *În legătură cu o traducere din poeţii latini.* [A. Andriţoiu, *Din lirica latină.*] StCl, VIII, 1966, p. 307–312.
11. D.M. Pippidi, *Note de lectură.* [Teatre greceşti în Dobrogea antică. Sclavi «histrieni» la Rheneia? În jurul gerusiilor din Istros şi Callatis. Din nou despre un important decret din Istros (în cinstea lui Diogenes fiul lui Diogenes). Histrieni la Olbia în sec. IV î.e.n.] StCl, VIII, 1966, p. 231–246.
12. D.M. Pippidi, *Sesiunea de lucru a Asociaţiilor engleze de studii clasice (Cambridge, 4—11 august 1965).* StCl, VIII, 1966, p. 281–282.
13. R. Theodorescu, *Problèmes de l'art ancien dans l'œuvre de Vasile Pârvan.* RRHA, II, 1965, p. 53–66.
14. D. Vitcu, *De l'activité de l'Institut d'histoire et d'archéologie de Jassy au cours de l'année 1965.* RRH, V, 1966, 1, p. 179–181.
15. D. Vitcu, *La deuxième session scientifique des musées (décembre 1965).* RRH, V, 1966, 1, p. 175–179.

FVL = *Forschungen zur Volks- und Landeskunde.* Sibiu, Ed. Academiei.
LR = *Limba română.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Om. Constantinescu-Iaşi = *Omagiu lui P. Constantinescu-Iaşi.* Bucureşti, Ed. Academiei, 1965.
Om. Rosetti = *Omagiu lui A. Rosetti.* Bucureşti, Ed. Academiei, 1965.
Ortodoxia = *Ortodoxia, Revista Patriarhiei române.* Bucureşti, Institutul biblic.
RESEE = *Revue des études sud-est européennes.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RF = *Revista de filozofie.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RJS = *Romanian Journal of Sociology.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RL = *Revue roumaine de linguistique.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RRH = *Revue roumaine d'histoire.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RRHA = *Revue roumaine d'histoire de l'art.* Bucureşti, Ed. Academiei.
RSS = *Revue roumaine des sciences sociales.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SCIV = *Studii şi cercetări de istorie veche.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SCL = *Studii şi cercetări lingvistice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SLU = *Studii de literatură universală.* Bucureşti, Societatea de ştiinţe istorice şi filologice.
ST = *Studii teologice.* Bucureşti, Institutul Biblic.
StCl = *Studii clasice.* Bucureşti, Ed. Academiei.
Studii = *Studii. Revistă de istorie.* Bucureşti, Ed. Academiei.
SUC = *Studia Vniversitatis Babeş-Bolyai.* Cluj.

II. LINGVISTICĂ

A. Limba greacă

16. M. Guțu, *Observații asupra exprimării noțiunilor «bun» și «rău» în epopeea homerică.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 397.
17. L. Lupaș, *Les phonèmes consonantiques du dialecte attique.* [Inventar; aspiratele, geminatele și *h* sînt considerate foneme autonome.] StCl, VIII, 1966, p. 7–15.
18. Th. Simenschy, *Aspecte din sintaxa homerică.* [Dezacordul în caz; timpul trecut.] ALII., XVI, 1965, p. 77–81.
19. Th. Simenschy, *Dezacordul în caz la Homer.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 389–390.
20. Th. Simenschy, *Timpul trecut în epopeile lui Homer.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 396.
21. A. Vraciu, *Raporturile dintre limba greacă și limbile indo-europene din Asia mică.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p.395.

B. Limba latină

22. M. Fr. Băltăceanu, *Vocabularul parodiilor plautine ca document al stilurilor parodiate.* [Stilul oficial și cel al poeziei epice și tragice; exista un stil înalt înaintea lui Ennius.] StCl, VIII, 1966, p. 97–119.
23. E. Dobroiu, *Formele insolite din vorbirea personajelor lui Petronius.* [*-ossus* (*succossus*, *dignitossus*) reprezintă o pronunțare emfatică; conjectura *maiiesto* nu e justificată paleografic (trebuie citit *maiesto*, lecțiunea *mali isto* provenind dintr-o confuzie de litere în scrierea cursivă: II = *e*); *Corintheus* pentru *Corinthius* e o schimbare de sufix analogică; *tonstreinum* e un arhaism păstrat pe firme, *maleicorium* un hiperarhaism; *absentiuos* e o formație «vulgară» (cf. *restiuus*, *tardiuus*, *temporiuus*); *ridiclei* provine din *Ridiculi campus* și e o aluzie la o întîmplare din vremea lui Tiberius.] StCl, VIII, 1966, p. 155–169.
24. G. Giuglea, B. Kelemen, *Termenii privitori la culori în latină, cu referință la limbile romanice.* CL, XI, 1966, 2, p. 215–220.
25. M. Iliescu, *Zur Bildung des Futurums in den romanischen Sprachen.* [Discută articolul Bodo Müller, *Das lateinische Futurum...*, Rom. Forsch., 76, 1964, p. 44.] RL, XI, 1966, 4, p. 395–400.
26. R. Iordache, *Subordonarea la Iordanes.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 392.
27. L. Macarie, *Un exemplu de interdependență între morfologie și lexic, din istoria limbii latine.* [Persistența formelor cazuale la decl. a III-a se explică prin importanța cuvintelor care constituie această declinare.] Om. Rosetti, p. 501–502.
28. H. Mihăescu, *E îndreptățită reconstituirea?* [Atestări pentru 100 de cuvinte latine înregistrate cu asterisc în dicționarele etimologice românești.] Om. Rosetti, p. 567–571.
29. H. Mihăescu, *Les éléments latins de la langue albanaise. I–II.* RESEE, IV, 1966, 1–2, p. 5–33, 3–4, p. 323–353.
30. E. Petrovici, *Le latin oriental possédait-il des éléments slaves?* [Tratamentul fonetic românesc arată că *șchiau*, *jupîn*, *stăpîn*, *stînd*, *sminținã*, *măgurã*, *mălurã* sînt moștenite și nu împrumutate din slavă.] RL, XI, 1966, 4, p. 313–321.

III. CRITICĂ ŞI EXPLICAŢII DE TEXT

31. L. Arion, *Pericopa despre femeia cea păcătoasă, din sfînta Evanghelie a lui Ioan, VII, 53–VIII, 11. Studiu critic-exegetic.* ST, XVII, 1965, 9–10, p. 523–540.
32. Gh. Cosoi, *Interpretări din satira a III-a a lui Iuvenal.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 396.
33. I. Fischer, *Munusculum Plautinum (*Mostellaria, *48).* [*aleato* ar fi abl. abs. «cum au căzut zarurile sorţii» şi nu «cu usturoi».] Om. Rosetti, p. 233–234.
34. C. Săndulescu, *Une intoxication collective par le miel... au temps de l'Anabase.* [IV, 8, 15–21.] La presse médicale (Paris), 73, 1965, 36, p. 2070.

IV. ISTORIE LITERARĂ

35. *Istoria literaturii latine. I. De la origini pînă la sfîrşitul Republicii.* Bucureşti, Ed. didactică şi pedagogică, 1964, 515 p. | StCl, VIII, 1966, p. 359–360, D. Crăciun.
36. N.V. Baran, *Concepţia lui Horaţiu despre euforie.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 390.
37. N.I. Barbu, *Idei generale despre om la Tucidide.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 391.
38. N.I. Barbu, *Remarques sur le droit chez Thucydide.* ['Ανθρωπεία φύσις creează dreptul în timpul păcii.] StCl, VIII, 1966, p. 35–44.
39. T.L. Birăescu, *Începuturile individualismului şi tragedia lui Euripide.* AUT, III, 1965, p. 23–39.
40. E. Cizek, *Detaşarea ironică — procedeu compoziţional în* Satyriconul *lui Petroniu.* [Personajele ridiculizate nu exprimă totdeauna idei respinse de autor.] StCl, VIII, 1966, p. 171–181.
41. Gh. Condurache, *Epitetul în eufonia stilului homeric şi în unele traduceri moderne.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 393.
42. St. Cuciureanu, *Ouidii de piscibus uersus.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 397.
43. Tr. Diaconescu, *Însemnări despre metafora homerică.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 395.
44. O. Drimba, *Ovidiu, poetul Romei şi al Tomisului.* Ediţia a II-a. Prefaţă de T. Vianu. Bucureşti, Ed. Tineretului, 1966, 277 p.
45. Fl. Fugariu, *Generalităţi asupra concepţiei istorice a lui Tucidide, cu referiri la teoria revoluţiei.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 396.
46. M. Nasta, *Dyscolos, mărturia tinereţii lui Menandru.* [Privire de ansamblu şi cronică a ediţiilor şi studiilor.] StCl, VIII, 1966, p. 261–275.
47. M. Nasta, «*Lumina oamenilor*» — *analiza unor trepte metonimice în cîteva texte ale literaturii eline.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 392.
48. Val. Georgescu, *Observaţii asupra elocvenţei judiciare a lui Cicero.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 384.
49. D. Marmeliuc, *Reflecţări ale contemporaneităţii în tragediile lui Sofocle.* [Cronologia tragediilor în lumina aluziilor la evenimente contemporane.] StCl, VIII, 1966, p. 25–34.
50. A. Piatkowski, *Umbre şi lumini în domeniul liricii vechi greceşti (1945–1965).* [Cronică.] StCl, VIII, 1966, p. 247–259.
51. C. Poghirc, *Problema sinceităţii lui Lucan în elogierea lui Nero.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 393.
52. C. Săndulescu, *Cîteva observaţii asupra Catalogului corăbiilor.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 394–395.
53. L. Stoianovici-Donat, *Hybris în Iliada. Note de interpretare.* [Nu mînia lui Ahile, nu îndeplinirea voinţei lui Zeus stau la originea evenimentelor din Iliada, ci hybrisul lui Agamemnon; al doilea element al dualităţii antagonice e nemesis.] StCl, VIII, 1966, p. 17–24.

V. ISTORIA FILOZOFIEI ŞI A ŞTIINŢELOR. ISTORIA CIVILIZAŢIEI ŞI A CULTURII

54. Ş. Andronescu, *Cadmos. Scurtă istorie a scrisului.* Cuvînt înainte de E. Condurachi. Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1966, 360 p. + pl.
55. D. Badareu, *Essai sur la prognose. Prévision et prescience.* [Problema viitorului contingent, de la Aristotel.] RSS (Philosophie et logique), X, 1966, 1, p. 21–66.
56. L. Buzdugan, *Intrarea Indiei în cîmpul de cunoştinţe a lumii greco-romane.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 387–388.
57. Gh. Ciulei, *Note în legătură cu expresia* aequum et bonum *în opera lui Cicero.* [Raportul între *aequitas* şi *aequum et bonum*; formula primitivă fusese *bonum et aequum.*] StCl, VIII, 1966, p. 121–129.
58. Mircea Constantinescu, *Das Logische und Historische in der Aristotelischen Syllogistik.* Acta log., 7–8, 1964–1965, p. 193–200.
59. F. Edelstein, *Ideea evoluţiei în opera lui Vitruuius.* StCl, VIII, 1966, p. 143–153.
60. Ath. Joja, *Studii de logică.* Vol. II. Bucureşti, Ed. Academiei, 1966, 526 p.
61. Ath. Joja, *Quid sit logica. Considérations métalogiques sur la logique formelle. B.* Acta log., 7–8, 1964–1965, p. 7–52.
62. Ath. Joja, *Les conditions sociales de la logique stoïcienne.* RJS, IV–V, 1966, p. 157–170.
63. Ath. Joja, *La théorie de l'universel. I. Platon.* Acta log., 9, 1966, p. 33–94.
64. M. Nişcoveanu, *Doctrina sfîntului Ioan Gură de Aur în comentariul său la « Predica de pe munte » (Matei, V-VII).* ST, XVII, 1965, 9–10, p. 541–555.
65. G. N. Öffenberger, *Problema detaşării şi a determinării valorii de adevăr a concluziei în silogistica lui Aristotel.* RF, XIII, 1966, 6, p. 747–761.
66. G. N. Öffenberger, A. Surdu, *Bemerkungen zur Frage der Wahrheit in den* Ersten Analytiken, *II, Kap. 2-5.* Acta log., 7—8, 1964—1965, p. 111–124.
67. M. Oprişan, *Probleme de gîndire economică la oratorii elini din perioada clasică.* [Ideile lui Isocrate şi mai ales ale lui Demostene despre consecinţele economice ale păcii şi războiului.] StCl, VIII, 1966, p. 61–73.
68. C. Săndulescu, Primum non nocere. *Philological Commentaries on a Medical Aphorism.* Acta Antiqua (Budapesta), XIII, 1965, p. 359–368.
69. Alexandra Ştefan, *Stoicismul, ideologie opoziţionistă şi ideologie oficială sub imperiul timpuriu.* [Doctrina stoică a regalităţii devine etica de guvernămînt a imperiului şi, în acelaşi timp, programul de luptă al opoziţiei senatoriale.] StCl, VIII, 1966, p. 183–196.
70. I. Tóth, *Problema paralelelor la Aristotel.* RF, XIII, 1966, 1, p. 57-73.
71. R. Vulpe, *Vechi focare de civilizaţie: Istria, Tomis, Callatis.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1966, 91 p.

VI. ISTORIA RELIGIILOR

72. L.G. Arion, *Concepţia paulină despre biserică, cu specială privire la Epistola către efesieni* ST, XVII, 1965, 7–8, p. 402–417.
73. S.S. Caplat, *Unele aspecte omiletice în cuvîntările morale şi panegirice la sfîntul Vasile cel Mare.* ST, XVII, 1965, 7–8, p. 461–471.
74. S.S. Caplat, *Profilul predicatorului creştin după sfîntul Ioan Gură de Aur, sfîntul Grigore Dialogul şi fericitul Augustin.* ST, XVIII, 1966, 7–8, p. 489–506.

75. I.G. Coman, *Raportul dintre justificare și dragoste în Omiliile sfîntului Ioan Gură de Aur la Epistola către romani.* ST, XVIII, 1966, 1–2, p. 199–221.
76. C.I. Corniţescu, *Idei dogmatice în cuvîntările sfîntului Ioan Hrisostom la praznicile împărăteşti.* ST, XVII, 1965, 7–8, p. 441–449.
77. N. Gostar, *Cultele autohtone în Dacia romană.* [Nu apar zei cu nume autohtone, dar există divinităţi tutelare locale şi divinităţi menţionate numai în Dacia: Dacia, Genius Daciarum, Fortuna Dacorum, Diana mellifica.] AIIAI, II, 1965, p. 237–254.
78. Gh. A. Nicolae, *Ţeluri morale în predicile despre pocăinţă ale sfîntului Ioan Gură de Aur.* ST, XVIII, 1966, 1–2, p. 91–99.
79. D.N. Rădună, *Cultele orientale din Dacia superioară în lumina descoperirilor arheologice.* ST, XVIII, 1966, 3–4, p. 131–145.
80. D.N. Rădună, *Divinităţi adorate în Oltenia în timpul stăpînirii romane.* ST, XVIII, 1966, 7–8, p. 450–469.
81. E.A. Roman, *Cultul cavalerilor danubieni.* ST, XVII, 1965, 7–8, p. 450–460.
82. I. Săbăduş, *Ecleziologia în scrierile sfîntului apostol şi evanghelist Ioan.* Ortodoxia, XVII, 1965, 3, p. 308–325.

VII. ISTORIE ECONOMICĂ ŞI SOCIALĂ

83. I. Barnea, *Cu privire la relaţiile dintre Dobrogea şi Chersones în secolele IV–X.* Om. Constantinescu-Iaşi, p. 161–166.
84. A. Bodor, *Contribuţii la istoria răscoalei sclavilor condusă de Spartacus.* [Compoziţia etnică şi socială a răsculaţilor: prizonieri gali, germani, traci şi greci, folosiţi în agricultură; au participat şi oameni liberi; relaţiile externe ale lui Spartacus.] StCl, VIII, 1966, p. 131–141.
85. I.I. Russu, *Obîrşia şi răscoala lui Vitalianus.* [Trac romanizat, răsculat împotriva lui Anastasius şi a conducerii din Bizanţ.] Om. Constantinescu-Iaşi, p. 133–139.
86. P. Sfeteţu, *Condiţia poetului în societatea sclavagistă după Marţial şi Iuvenal.* SLU, VIII, 1966, p. 71–95.

VIII. ISTORIE POLITICĂ

87. M. Comşa. *Zur Romanisierung der Gebiete nördlich der Donau (Muntenien, Südmoldau) im 4. Jh.u.Z.* Dacia, IX, 1965, p. 283–298.
88. Em. Condurachi, *Les villes pontiques et leur importance pour l'histoire ancienne du sud-est européen.* BASEE, III, 1965, 1, p. 19–30.
89. H. Daicoviciu, *Dacii.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1965, 262 p. | Studii, XIX, 1966, 2, p. 379–383, D. Berciu; FVL, 9, 1966, 2, p. 134–138, N. Lupu; RRH, V, 1966, p. 355–358, Z. Petre.
90. D.M. Pippidi, *Les rois gètes et les colonies grecques de Scythie mineure.* Mélanges J. Carcopino, Paris, 1966, p. 763–770.
91. D.M. Pippidi, D. Berciu, *Geţi şi greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană.* Bucureşti, Ed. Academiei, 1965, 343 p. | RESEE, IV, 1966, 3–4, p. 621–628, Z. Petre.
92. D. Protase, *Problema continuităţii în Dacia în lumina arheologiei şi numismaticii.* [Cuvînt înainte de C. Daicoviciu.] Bucureşti, Ed. Academiei, 1966, 249 p.
93. Iorgu Stoian, *Cu privire la confederaţia cetăţilor greceşti din Pontul stîng.* Om. Constantinescu-Iaşi, p. 87–91.

94. Al. Suceveanu, *O ipoteză despre Zopyrion.* [Strateg în două campanii, una împotriva Olbiei, alta împotriva geților, Zopyrion avea misiunea de a supraveghea zona de coastă, nu toată Thracia.] SCIV, XVII, 1966, 4, p. 635–644.
95. D. Tudor, *Hannibal.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1966, 87 p. + 1 h.
96. D. Tudor, *Decebalus der Heldenkönig der Daker.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1966, 80 p.
97. D. Tudor, *Traian, împărat al Romei.* Bucureşti, Ed. ştiinţifică, 1966, 91 p.
98. R. Vulpe, *Capturarea surorii lui Decebal.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 383.

IX. ARHEOLOGIE GRECO-ROMANĂ

99. *Histria. II.* Sub îngrijirea acad. Em. Condurachi. [Em. Condurachi: Prefaţă, p. 5–8; S. Dimitriu: Cartierul de locuinţe din zona de vest a cetăţii în epoca arhaică, p. 19–131; P. Alexandrescu: Necropola tumulară, p. 133–294; C. Preda, A. Doicescu: Zidul de apărare din epoca elenistică, p. 295–334.] Bucureşti, Ed. Academiei 1966, 559 p.
100. A.D. Alexandrescu, *Încă o spadă micenian㠠în Muntenia.* [La Tei.] SCIV, XVII, 1966 3, p. 571–575.
101. P. Alexandrescu, *Types de tombes de la nécropole tumulaire d'Histria.* Dacia, IX, 1965 p. 163–184.
102. P. Alexandrescu, *Le symbolisme funéraire dans une tombe de la péninsule de Taman.* [Discută lucrarea A. Peredolskaja, *Attische Tonfiguren aus einem südrussischen Grab*, Olten, 1964.] StCl, VIII, 1966, p. 75–86.
103. P. Alexandrescu, *Hydria de la Ártánd.* [Confirmă, cu argumente provenite din studiul circulaţiei hydriilor de bronz, itinerariul propus de J.G. Szilágy, *Le rayonnement des civilisations grecque et romaine...*, Paris, 1965, p. 386–390.] StCl, VIII, 1966, p. 207–210.
104. V. Barbu, *Bronzes romains du Musée archéologique de Constantza.* Dacia, IX, 1965, p. 387–401.
105. I. Barnea, *Objets céramiques peu connus: les couvercles de vases de Scythie mineure.* Dacia, IX, 1965, p. 407–417.
106. Al. Bărcăcilă, *Ultimele pile de pe malul românesc ale podului lui Traian şi scena CI de pe Columna traiană.* SCIV, XVII, 1966, 4, p. 645–663.
107. G. Bordenache, *Temi i motivi della plastica funeraria di età romana nella Moesia Inferior. II.* Dacia, IX, 1965, p. 253–281.
108. G. Bordenache, *Un nou portret al Faustinei cea tînără.* Om. Constantinescu-Iaşi, p. 93–99.
109. G. Bordenache, *Le sculture del ginnasio e del teatro di Salamina. In margine a una pubblicazione recente.* [V. Karageorgis, *Sculptures from Salamis I*, Nicosia, 1964.] StCl, VIII, 1966, p. 211–220.
110. G. Bordenache, *Scavi italiani a Leptis.* StCl, VIII, 1966 p. 277–280.
111. V. Canarache, A. Rădulescu, *Complexul arheologic Adamclisi.* Constanţa, Muzeul regional de arheologie (1965), 24 p. | ST, XVIII, 1966, 5–6, p. 378–379.
112. M. Comşa, *Sondajul de la Smîrdan.* [R. Călăraşi, pe malul bălţii Gălăţui; ceramică romană.] SCIV, XVII, 1966, 2, p. 383–400.
113. E. Condurachi, *La contribution de l'archéologie roumaine à la connaissance du sud-est européen*, BASEE, II, 1964, 1, p. 31–45.
114. Margareta Constantiniu, *Elemente romano-bizantine în cultura materială a populaţiei autohtone din partea centrală a Munteniei, în secolele VI–VII.* SCIV, XVII, 1966, 4, p. 665–678.

115. V. Culică, *Croix romano-byzantines découvertes à Pîrjoaia.* Dacia, IX, 1965, p. 419–425.
116. V. Culică, *Fragmente de rame de plumb pentru oglinzi găsite la Pîrjoaia (com. Caulia, r. Adamclisi, reg. Dobrogea).* [Aşezare romano-bizantină, sec. IV–VI.] SCIV, XVII, 1966, 1, p. 189–195.
117. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Ulpia Traiana (Sarmizegetusa romană).* Ed. a II-a. Bucureşti, Meridiane, 1966, 118 p. + 4 pl.
118. C. Daicoviciu, H. Daicoviciu, *Columna lui Traian.* Bucureşti, Meridiane, 1966, 111 p.
119. H. Daicoviciu, *Un monument funerar din Dacia superioară.* [Mesentea, Alba; trunchi de piramidă; tipul e] adus din Noricum şi Pannonia.] Om. Constantinescu-Iaşi, p. 101–108.
120. S. Dimitriu, *Despre «temeliile olbiene» de la Histria.* [Lucrări de consolidare a terenului din perioada elenistică.] SCIV, XVII, 1966, 3, p. 473–487.
121. M. Duţescu, *Mitreul de la peştera «La Adam».* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 390.
122. Fl. B. Florescu, *Das Siegesdenkmal von Adamklissi. Tropaeum Traiani.* Bucureşti — Bonn, Ed. Academiei — Habelt, 1965, 737 p. + 20 pl. + 1 h. | RRH, IV, 1965, 5, p. 1007–1009, R. Theodorescu.
123. R. Florescu, *Capidava.* Bucureşti, Meridiane, 1965, 71 p. | RRH, IV, 1965, 4, p. 881–882 M. Rusenescu.
124. I. Glodariu, M. Cîmpeanu, *Depozitul de unelte agricole de la Dedrad (r. Reghin).* [Aşezare romană; brăzdare de plug de tip roman şi dac (de origine elenistică), sec. II–III e.n.] SCIV, XVII, 1966, 1, p. 19-32.
125. N. Gostar, *Cetatea dacică de la Piatra-Neamţ — Bîlca Doamnei.* [Sec. I î.e.n. — I e.n.; monedă romană.] Om. Constantinescu-Iaşi, p. 81–86.
126. N. Gostar, *Ruinele romane de la Komarovo.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 393.
127. M. Macrea, I. Berciu, *La citadelle dacique de Căpîlna.* [Tehnica de construcţie de origine greacă; 28 denari republicani din sec. II–14 î.e.n.] Dacia, IX, 1965, p. 201–231.
128. S. Marinescu-Bîlcu, *Cîteva descoperiri geto-dacice de la Căscioarele.* [Copii după cupe deliene, monede imitate după ale lui Alexandru Macedon, amforă stampilată din Rhodos, etc., sec. II-I î.e.n.] SCIV, XVII, 1966, 1, p. 113–123.
129. B. Mitrea, C. Deculescu, *Unele descoperiri arheologice de la Curcani (r. Olteniţa).* [Fragment inscris de vas roman, ceramică romană din sec. IV.] SCIV, XVII, 1966, 3, p. 537–549.
130. A. Petre, *Noi metode tehnice de prospecţiuni arheologice.* SCIV, XVII, 1966, 1, p. 197–209.
131. A. Petre, *Contribuţia atelierelor romano-bizantine la geneza unor tipuri de fibule «digitate» din veacurile VI-VII e.n.* [Originea tipurilor slave de fibule e romano-bizantină, nu germanică.] SCIV, XVII, 1966, 2, p. 255–276.
132. Gh. I. Petre, *Urme romane necunoscute la Ocnele Mari.* [Fragmente ceramice, fragmente de cărămizi stampilate.] SCIV, XVII, 1966, 1, p. 171–183.
133. Al. Popa, I. Berciu, *Cetatea Alba Iulia.* Bucureşti, Meridiane, 1965, 98 p. | RRH, IV 1965, 4, p. 879–880, M. Rusenescu.
134. Dorin Popescu, *Les fouilles archéologiques de 1964 en Roumanie.* Dacia, IX, 1965, p. 469–488.
135. Dorin Popescu, *Săpăturile arheologice din Republica Socialistă România în anul 1965.* SCIV, XVII, 1966, 4, p. 709–725.
136. C. Preda, *Découvertes récentes dans la nécropole tumulaire du début de l'époque romaine à Callatis.* Dacia, IX, 1965, p. 233–251.
137. C. Preda, *Cîteva morminte din epoca elenistică descoperite la Callatis.* [Sec. III î.e.n.] SCIV, XVII, 1966, 1, p. 137–146.

138. A. Rădulescu, *Monumentele romano-bizantine din sectorul de vest al cetății Tomis.* Constanța, Muzeul regional de arheologie (1966), 84 p. ST, XVIII, 1966, 5–6, p. 379–380.
139. C. Săndulescu, *Über Formen und Namen der griechischen Gefässe.* Das Altertum (Berlin), X, 1964, 4, p. 201–215.
140. H. Slobozianu, I. Țicu, *Așezarea antică de la Schitul (reg. Dobrogea).* [Colonie greacă din sec. IV î.e.n. până în sec. VI–VII e.n.] SCIV, XVII, 1966, 4, p. 679–702.
141. D. Theodorescu, *Trois étapes dans l'évolution du chapiteau dorique grec à Histria.* Dacia, IX, 1965, p. 147–161.
142. D. Tudor, *Drobeta.* București, Meridiane, 1965, 48 p. + 48 fig. + 8 pl. | RRH, IV, 1965, 4, p. 882–883, M. Rusenescu.
143. D. Tudor, *Sucidava.* București, Meridiane, 1966, 51 p. + 43 fig. + 4 pl.
144. D. Tudor, *Templul și statuetele romane de la Cioroiul Nou.* [R. Băilești, Oltenia, templu distrus în sec. III.] Om. Constantinescu-Iași, p. 109–115.

X. EPIGRAFIE GREACĂ ȘI LATINĂ

145. N. Gostar, *O inscripție de la Hadrian în Castellum roman de la Bărboși.* AUI, XII a (Istorie), 1966, p. 151–152.
146. N. Gostar, *Studii epigrafice. II.* [Publică și discută inscripții latine.] AM, IV, 1966, p. 175–188.
147. D.M. Pippidi, *Inscripții inedite din Istros.* [16 inscripții funerare, grecești și latine, din sec. IV î.e.n. până în sec. III e.n., 4 cataloage fragmentare, un fragment de miliarium.] StCl, VIII, 1966, p. 45–59.
148. D.M. Pippidi, *Sur un décret des thiasites de Callatis.* StCl, VIII, 1966, p. 87–96.
149. D.M. Pippidi, *Sur une inscription funéraire de Callatis.* Mélanges A. Piganiol, Paris, 1966, p. 283–288.
150. Em. Popescu, *O inscripție de la Anastasius I descoperită la Histria.* [Fragment pe cărămidă nearsă.] StCl, VIII, 1966, p. 197–206.
151. I.I. Russu, *Note epigrafice.* [Rectificări de lectură la 4 inscripții grecești și latine de la Tomis; reconstituirea unei stele funerare din două fragmente răzlețe.] StCl, VIII, 1966, p. 221–228.
152. S. Sanie, *O inscripție siriacă la Romula.* [Cursivă siro-palmiriană din sec. II; dedicație zeiței Atargatis pe baza unei statuete, pusă desigur de un soldat al unei unități auxiliare (*coh. I Flauia Commagenorum* sau *Numerus Surorum sagittariorum*). AM, IV, 1966, p. 355–359.
153. Gh. Ștefan, *Numele unui praefectus Vrbi pe o inscripție din Dobrogea din secolul al VI e.n.* [Gerontius, prefectul Bizanțului.] Om. Constantinescu-Iași, p. 141–145.
154. D. Tudor, *Comunicări epigrafice.* [33 descoperiri recente pe *limes Alutanus* și la Sucidava.] SCIV, XVII, 1966, 3, p. 593–603.
155. R. Vulpe, *Scirtus Dacensis.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 394.

XI. NUMISMATICA GRECO-ROMANĂ, PONDEROLOGIE

156. E. Chirilă, *Der dakische Münzschatz von Crișeni-Berchieș. Beiträge zur Typologie der dakischen Reitermünzen.* [Capul lui Zeus pe avers.]] Dacia, IX, 1965, p. 185–200.

157. M. Chițescu, *Un depozit de monede romane republicane descoperit în Muntenia.* [Călinești, lîngă Alexandria: 101 piese, dintre care 92 denari republicani din sec. II î.e.n. pînă în 54, 5 imitații de denari, 3 imitații de tetradrahme tasiene.] SCIV, XVII, 1966, 2, p. 235–254.

158. M. Chițescu, V. Ursache, *Notă asupra unui mic tezaur de monede romane de la începutul imperiului descoperit la Bozieni (r. Roman).* [13 monede republicane, una imperială, între 78 î.e.n. și 70 e.n., imitații de la sfîrșitul secolului I e.n.] SCIV, XVII, 1966, 4, p. 703–707.

159. C. Deculescu, *Un tezaur de denari romani din timpul împăratului Claudius I descoperit în Dobrogea.* [La Niculițel, în nordul Dobrogei: 161 denari republicani, din sec. I, și de la începutul imperiului, ultimul din 51.] SCIV, XVII, 1966, 3, p. 577–592.

160. O. Iliescu, *Nouvelles informations relatives aux lingots romains d'or, trouvés en Transylvanie.* [Lingouri stampilate cu bustul împăraților Valentinian II, Gratian și Theodosius, găsite la Feldioara; de aici provin și altele, cunoscute mai de mult; cronologia ansamblului tezaurului.] RESEE, III, 1965, 1—2, p. 269–281.

161. B. Mitrea, *Découvertes récentes ou plus anciennes de monnaies antiques et byzantines en Roumanie.* Dacia, IX, 1965, p. 489–501.

162. B. Mitrea, *Stateri de aur de la Alexandru cel Mare descoperiți într-o așezare geto-dacă din estul Munteniei.* [La Gildău, la sud de Feteşti.] Om. Constantinescu-Iași, p. 73–79.

163. B. Mitrea, *Descoperiri recente și mai vechi de monede antice și bizantine în Republica Socialistă România.* SCIV, XVII, 1966, 2, p. 415–427.

164. C. Preda, *Münzen eines unbekannten Typs aus der Region Dobrogea:* βασιλέως Μόσχωνος. Klio (Berlin), 46, 1965, p. 263–270.

165. C. Preda, *Cîteva tezaure monetare antice descoperite în regiunea Bucureşti.* [36 monede ciziciene din sec. II-I î.e.n., la Curcani-Oltenița, 45 tetradrahme tasiene la Nucii — Oltenița, 10 tetradrahme din Macedonia prima și 4 tasiene la Merișanii — Alexandria.] SCIV, XVII, 1966, 2, p. 363–374.

XII. DREPT ROMAN

166. M. Jacotă, *O ipoteză asupra mancipației în tablele cerate din Transilvania.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 392.

167. M. Jacotă, *Competența tribunalelor romane și peregrine.* [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 386.

XIII. TEXTE, TRADUCERI

A. Literatura greacă

168. *Izvoare privind istoria României. I. De la Hesiod la Itinerariul lui Antoninus.* București, Ed. Academiei, 1964, XXIV + 791 p. | StCl, VIII, 1966, p. 327-328, P. Alexandrescu.

169. Aristotel, *Fizica.* Traducere și note de N. I. Barbu. Studiu introductiv, note, indice tematic și indice terminologic de P. Apostol. Studiu analitic... și note de A. Posescu. București, Ed. științifică, 1966, CLXXXIV + 270 p.

170. Flauius Arrianus, *Expediția lui Alexandru cel Mare în Asia.* Traducere și indice de nume de R. Alexandrescu. Studiu introductiv, note, indice de termeni de Al. Suceveanu. București, Ed. științifică, 1966, 487 p. + 3 pl. + h.

171. Euripide, *Alcesta, Medea, Bachantele, Ciclopul.* Traducere, prefață și note de Al. Pop. București, Ed. pentru literatură, 1965, XLII + 325 p.
172. Homer, *Odiseea.* Traducere de E. Lovinescu. Text revizuit și note de Tr. Costa. Prefață de Venera Antonescu. Vol. I — II. București, Ed. tineretului, 1966, 199 + 168 p.
173. Homer, *Odiseea.* Vol. I — II. Traducere de G. Coșbuc. Ediție îngrijită de I. Sfetea și St. Cazimir. București, Ed. pentru literatură, 1966, 304 + 318 p.
174. Plutarh, *Vieți paralele. III.* Notițe introductive, traducere și note de N.I. Barbu. București, Ed. științifică, 1966, 565 p.
175. Polybios, *Istorii.* Studiu introductiv, traducere și note de Virgil C. Popescu. București, Ed. științifică, 1966, 597 p + 3 h.
176. Porfir, *Isagoga.* Traducere de C. Noica. RF. XIII, 1966, 3, p. 405–421.
177. Procopius din Caesarea, *Războiul cu goții.* Traducere și introducere de H. Mihăescu. București, Ed. Academiei, 1963, 304 p. | RESEE, IV, 1966, 1–2, p. 269–271, Th. Sauciuc-Săveanu.
178. Thucydides, *Războiul peloponesiac.* Studiu introductiv, traducere, note, indice de N.I. Barbu. București, Ed. științifică, 1966, 771 p. + 3 pl. + 3 h.

B. Literatura latină

179. Fedru, *Fabule.* Traducere și note de Aurel Tita și G. Moraru. Prefață de C. Poghirc. București, Ed. pentru literatura universală, 1966, 301 p.
180. Iuvenal, *Satire.* Traducere, cuvînt introductiv și note de L. Sebastian. București, Ed. tineretului, 1966, 151 p.
181. Lucrețiu, *Poemul naturii.* Traducere de T. Naum, prefață de T. Vianu, note de G. Brătescu, T. Naum și I. Tóth. București, Ed. științifică, 1965, 565 p. | RF, XIII, 1966, 1, p. 109–119, M. Ciurdariu.
182. Publius Ouidius Naso, *Epistole din exil.* Traducere de Eus. Camilar. Prefață, note și indice de T. Vasilescu. București, Ed. pentru literatură, 1966, LXII + 352 p.
183. Plautus, *A helvenkedő katona. Miles gloriosus.* Fordíttota Devecsery Gábor. [Postfață de Oláh Tibor.] Bukarest, 1966, Irodalmi könyvkiadó, 105 p.
184. Terențiu — Seneca, *Teatru.* [Eunucul, Phormio, Medea, Octavia.] În romînește de N. Teică și de I. Acsan. Prefață și note de E. Cizek. București, Ed. pentru literatură, 1966, XXXIX + 335.

XIV. VOLUME OMAGIALE

185. *Omagiu lui P. Constantinescu-Iași cu prilejul împlinirii a 70 de ani.* București, Ed. Academiei, 1965, XXIII + 729 p.
186. *Omagiu lui Alexandru Rosetti la 70 de ani.* București, Ed. Academiei, 1965, XXIX + 1049 p.

XV. MANUALE DIDACTICE[1], DICȚIONARE

187. Anca Balaci, *Mic dicționar mitologic greco-roman.* București, Ed. științifică, 1966, 447 p. + pl.
188. Gh. Guțu, *Dicționar latin-român.* București, Ed. științifică, 1966, 366 p.

[1] Manualele pentru învățămîntul mediu retipărindu-se fără menționarea numărului ediției la începutul fiecărui an școlar, nu vom înregistra în această rubrică decît lucrările noi (sau pe cele omise din repertoriile precedente).

XVI. SUPRAVIEȚUIREA ANTICHITĂȚII

189. V. Antonescu, *Figuri ale antichității clasice în* Infernul *lui Dante*. SLU, VIII, 1966, p. 113–133.
190. Tr. Diaconescu, *Despre arta traducerii. Eminescu și poezia antică*. AUI, XI c (Limbă și Literatură), 1965, 2, p. 213–218.
191. Al. Duțu, *Sordello și compatriotul său Virgiliu*. SLU, VII, 1965, p. 35–43.
192. I. Gheorghiță, *Un incunabul din anul 1499 în Biblioteca Universității din Iași*. [*Vitae Plutarchi*, ed. Pylades Brixianus; rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 390.
193. M. Marinescu-Himu, *Odobescu și clasicismul*. StCl, VIII, 1966, p. 291–296.
194. C. Porghirc, *Ecouri clasice în poezia lui M. Eminescu*. [Rezumat.] StCl, VIII, 1966, p. 385.
195. O. Tcaciuc, St. Cuciureanu, *Gramatica latină a lui T. Ciparius*. AUI, XI c (Limbă și literatură), 1965, 2, p. 185–193.
196. Mirela Teodorescu, *Un glosar român-latin de la începutul secolului al XIX-lea*. Om. Rosetti, p. 903–905.
197. P. Vaida, *Cantemir și aristotelismul*. RF, XIII, 1966, 5, p. 649–661.
198. T. Weiss, *G. Coșbuc, tălmăcitor al clasicismului latin în limba română*. SUC (Philologia), 1966, 2, p. 45–59.

INDICELE BIBLIOGRAFIEI

Cifrele trimit la numerele de ordine.

I. *Autori antici*

Aristotel 55, 58, 65, 66, 70, 169, 197
Arrianus 170
Augustin 74
Cicero 48, 57
Demostene 67
Euripide 39, 171
Fedru 179
Grigorie Dialogul 74
Homer 16, 18, 19, 20, 41, 43, 52, 53, 172, 173
Horațiu 36
Ioan Crisostomul 64, 74, 75, 76, 78
Isocrate 67
Iuvenal 32, 86, 180
Lucan 51
Lucrețiu 181
Marțial 86
Menandru 46
Noul Testament 31, 72, 82
Ovidiu 42, 44, 182
Petronius 23, 40
Platon 63
Plaut 22, 33, 183
Plutarh 174, 192
Polibiu 175
Porphyrius 176
Procopius 177
Seneca 184
Sofocle 49
Terențiu 184
Tucidide 37, 38, 45, 178
Vasile cel Mare 73
Vergiliu 191
Vitruviu 59
Xenofon 34

II. *Cuvinte*

absentiuos 23
aequitas 57
aequum et bonum 57
aleato 33
Corintheus 23
dignitossus 23
maiesto 23
maleicorium 23
succossus 23
ridiclei 23
tonstreinum 23

III. *Autori moderni*

Acsan I 184
Alexandrescu A D 100
Alexandrescu P 99, 101, 102, 103, 168
Alexandrescu R 170
Andronescu Ş 54
Antonescu V 172, 189
Apostol P 169
Arion L 31, 72
Balaci A 187
Baran N V 36
Barbu N I 37, 38, 169, 174, 178
Barbu V 104
Barnea I 83, 105
Bădărău D 55
Bălţăceanu M Fr 22
Bărcăcilă A 106
Berciu D 89, 91
Berciu I 127, 133
Berindei D 3
Birăescu T L 39
Bodor A 84
Bordenache G 107, 108, 109, 110
Brătescu G 181
Buzdugan L 56
Camilar E 182
Canarache V 111
Caplat S S 73, 74
Cazimir St 173
Chirilă E 156
Chiţescu M 157,158
Ciulei G 57
Ciurdariu M 181
Cizek E 40, 184
Cîmpeanu M 124
Coman I G 75
Comşa M 87, 112
Condurache G 41
Condurachi Em 4, 54, 88, 99, 113
Constantinescu M 58
Constantiniu M 114
Cornițescu C I 76
Cosoi Gh 32
Costa Tr 172
Coşbuc G 173
Crăciun D 35
Cuciureanu St 42, 195
Culică V 115, 116
Daicoviciu C 92, 117, 118
Daicoviciu H 89, 117, 118, 119
Deculescu C 129, 159
Devecsery G 183
Diaconescu Tr 43, 190
Dimitriu S 99, 120
Dobroiu E 23
Doicescu A 99
Drimba O 44
Duţescu M 121
Duţu Al 191
Edelstein F 59
Fischer I 5, 6, 33
Florescu Fl B 122
Florescu R 123
Fotino C 7
Fotino N 3
Fugariu Fl 45
Georgescu Val 8, 9, 48
Gheorghiţă I 192
Giuglea G 24
Glodariu I 124
Gostar N 77, 125, 126, 145, 146
Guţu Gh 188
Guţu M 16
Iliescu M 25
Iliescu O 160
Iordache R 26
Jacotă M 166, 167
Joja Ath 60, 61, 62, 63
Kelemen B 24
Lovinescu E 172
Lupaş L 17
Lupu N 89
Macarie L 27
Macrea M 127
Manolescu R 3
Marinescu-Bîlcu S 128
Marinescu-Himu M 193
Marmeliuc D 49
Mihăescu H 28, 29, 177
Mitrea B 129, 161, 162, 163
Moraru G 179
Nasta M 46, 47
Naum T A 181
Nicolae Gh A 78
Niţcoveanu M 64

Noica C 176
Ocheşanu-Cristescu R 10
Oláh T 183
Oprişan M 67
Öffenberger GN 65, 66
Petre A 30, 131
Petre Gh I 132
Petre Z 89, 91
Petrovici E 30
Piatkowski A 50
Pippidi D M 11, 12, 91, 147, 148, 149
Poghirc C 51, 179, 194
Pop Al 171
Popa Al 133
Popescu D 134, 135
Popescu Em 150
Popescu V 175
Posescu Al 169
Preda C 99, 136, 137, 164, 165
Protase D 92
Rădulescu A 111, 138
Rădună D N 79, 80
Roman E A 81
Rusenescu M 123, 133, 142
Russu I I 85, 151
Sanie S 152
Sauciuc-Săveanu Th 177
Săbăduş I 82
Săndulescu C 34, 52, 68, 139
Sebastian L 180
Sfetea I 173
Sfeţu P 86
Simenschy Th 18, 19, 20
Slobozianu H 140
Stoian Iorgu 93
Stoianovici-Donat L 53
Suceveanu Al 94, 170
Surdu A 63
Ştefan A 69
Ştefan Gh 153
Teaciuc O 195
Teică N 184
Teodorescu M 196
Theodorescu D 141
Theodorescu R 13, 122
Tita A 179
Tóth I 70, 181
Tudor D 95, 96, 97, 142, 143, 144, 154
Ţicu I 140
Ursache V 158
Vaida P 197
Vasilescu T 182
Vianu T 181
Vitcu D 14,15
Vraciu A 21
Vulpe R 71, 98, 155
Weiss T 198

L'ANNÉE PHILOLOGIQUE. *Bibliographie critique et analytique de l'antiquité gréco-latine, fondée par J. Marouzeau, publiée par Juliette Ernst, avec la collaboration de Marianne Duvoisin et Pierre Langlois. Tome XXXV: Bibliographie de l'année 1964 et complément d'années antérieures*, Paris, Les Belles Lettres, 1966, 662 p. in 8°.

Cu regularitatea care i-a asigurat în bună măsură succesul şi cu năzuinţa de a cuprinde în fiece volum tot mai mult din producţia anuală în domeniul ştiinţelor antichităţii, *L'Année philologique* îşi continuă cariera triumfătoare. Ultimul volum înfăţişează literatura anului 1964, ceea ce înseamnă (dacă ţinem seamă şi de cei *Zece ani de bibliografie clasică*, publicaţi de regretatul Marouzeau începînd din 1914) că a trecut o jumătate de veac de cînd filologii clasici şi istoricii antichităţii folosesc un instrument de lucru pe care li-l pot invidia cercetătorii din orice alt domeniu al ştiinţelor « umane ».

De-a lungul atîtor ani publicaţia n-a făcut decît să se îmbunătăţească, ajungînd să îmbrăţişeze producţia din totalitatea ţărilor unde se cultivă studiile antice. În această privinţă, silinţele de a cuprinde tot mai mult se pot urmări de la volum la volum, înainte de a ajunge la situaţia actuală, cînd singură lista siglelor de periodice despuiate a ajuns să ocupe 13 pagini mari, tipărite cu slovă măruntă.

În aceeaşi ordine de preocupări, cuvîntul înainte al volumului pe care-l semnalez aduce precizii interesante. Ca urmare a unui acord intervenit între Societatea internaţională de bibliografie din Paris şi unele organisme savante din Statele Unite (*American Philological Association*, *American Council of Learned Societies*, şi *Universitatea statului North Carolina*), *L'Année philologique* va avea de-aci înainte două echipe de redactori, una în Franţa, cealaltă în Statele Unite. Prima, condusă mai departe de Juliette Ernst, care păstrează ca şi pînă aci direcţia publicaţiei, va avea în continuare grija literaturii apărute *în orice limbă* în Europa, Asia, America de Sud şi Africa francofonă; a doua, condusă de T.R.S. Broughton, ia în seama ei tipăriturile din Statele Unite, Irlanda, Anglia şi Commonwealth. « Asamblarea » materialelor rezultate din această dublă operaţie de despuiere se va face la Paris, unde va continua să se publice periodicul, singura deosebire în raport cu volumele anterioare fiind aceea că rezumatele analitice pregătite de redacţia din Statele Unite se vor tipări în limba engleză.

Toţi cîţi folosesc cu regularitate *L'Année philologique* nu pot decît să se bucure de o învoială care asigură publicaţiei o bază materială mai largă şi forţe ştiinţifice noi, începînd cu colaborarea directorului echipei americane, învăţatul de meritată faimă care e profesorul T. Robert S. Broughton.

D. M. Pippidi

FRITZ SCHACHERMEYR, *Die ägäische Frühzeit (Kreta und Mykenai), Forschungsbericht*, în Anzeiger für die Altertumswissenschaft, XIX, 1966, col. 1—32.

SP. MARINATOS, *La « diaspora » créto-mycénienne*, în *Les peuples de l'Europe du Sud-Est et leur rôle dans l'histoire (Antiquité)*, Sofia, 1966, p. 60—74.

Spectaculoasa descifrare a linearului B de către Ventris, la începutul celui de al cincilea deceniu al veacului nostru, a readus în cea mai plină « actualitate arheologică » epoca timpurie a civilizației grecești. O serie numeroasă de învățați din diversele ramuri ale științei antichității s-au concentrat, cu un nou elan, asupra acestei epoci. Între ei, desigur arheologii sînt cei mai numeroși. Așa se face că, asemenea unor domenii ale științelor exacte, în arheologia creto-micenian㠠cadența descoperirilor este foarte rapidă, făcînd necesară apariția unui buletin selectiv și critic, în care să se prezinte periodic stadiul ultim al cercetărilor. Profesorul Schachermeyr de la Universitatea din Viena, publică, începînd din 1951, în revista austriacă Anzeiger für die Altertumswissenschaft, un asemenea buletin. Cel pe care îl discut aici este al cincilea, referindu-se la perioada 1962-1965. Deși nu este arheolog de teren și deși nu a lucrat el însuși direct pe materialele arheologice, prof. Schachermeyr posedă o imensă erudiție de cabinet, pe care și-a închinat-o în ultimul timp studiului istoriei egeice timpurii (ultima sa carte, *Die Kultur des alten Kreta*, Stuttgart, 1965, se ocupă numai de preistoria cretană). În acest buletin sînt discutate în special lucrările de interpretare, și mai puțin descoperirile înseși, grupate topografic: Creta, Grecia europeană, Cipru, Asia Mică, Siria, Mesopotamia, și un ultim capitol despre apusul civilizației miceniene. Accentul se pune pe lucrările de caracter arheologic și istoric (dintre studiile de limbă semnalez discutarea polemicii dintre Vl. Georgiev, în *Minoica und Homer*, Berlin, 1961, care susține existența încă de la începutul mileniului al II-lea al unor protodialecte, ionic în sud și eolic în nordul Greciei, și John Chadwick, *Cambridge Ancient History*³, *II, cap. 49: The Prehistory of the Greek Language*, 1963, care, de acord cu E. Risch și P. Chantraine, crede a fi dovedit caracterul tardiv al diferențierii dialectului ionic — abia după 1100 î.e.n.).

Dintre numeroasele lucrări prezentate, spicuiesc unele amănunte interesante cu privire la evoluția polemicii dintre L.R.Palmer și apărătorii lui Evans, în problema datării tabletelor linear B descoperite la Cnossos. « Pentru mine, — scrie Schachermeyr — această istorie a început cu un ceai de ora 5 la prietenul meu Sinclair Hood. Acesta, Palmer și cu mine făceam o plăcută plimbare în grădina Școlii Engleze, discutînd de una și de alta. Veni vorba despre datarea tîrzie propusă de Blegen tăbliților linear B de la Cnossos. M-am informat de la Hood dacă pentru această săpătură, pe care Evans nu a publicat-o niciodată corect, nu există unele carnete sau alte materiale scrise. Hood mi-a explicat că nu a putut afla niciodată nimic. Dacă Palmer a culeș atunci această idee, sau dacă se gîndise mai de mult, nu pot să știu. În orice caz el porni la lucru și, în Anglia, descoperi jurnalul lui Mackenzie (adjunctul lui Evans), desenele de săpătură ale lui Evans și alte însemnări, în arhiva muzeului Ashmolean din Oxford. El își asigură prioritatea utilizării lor, descoperi contradicții, inexactități și puse în discuție buna-credință a lui Evans ». După aceea știm ce s-a întîmplat; deschiderea polemicii publice între Palmer și Boardman în revistele engleze; apoi editura Clarendon Press din Oxford a cerut celor doi să formuleze pe larg punctul lor de vedere, textele (pe care nu au avut voie să și le vadă unul altuia înainte de tipărire) fiind publicate în cartea *On the Knossos Tablets*, apărută în 1963. Palmer susține că palatul de la Cnossos a continuat să viețuiască, fără catastrofă sau reocupare, pînă către sfîrșitul civilizației miceniene (circa 1150) și că textele linear B provin din această ultimă fază. Boardman dovedește, cu același material care i-a stat la dispoziție adversarului său, exact contrariul: palatul a fost distrus prin incendiu către anul 1400, fiind apoi sporadic locuit ulterior și în cele din urmă definitiv părăsit. Schachermeyr semnalează apariția unui nou punct de vedere, susținut de S. Hood (*Kadmos*, IV, 1965, p. 16 urm. ; *Gnomon*, 37, 1965, p. 321 urm). Acceptînd

părerea lui Palmer, potrivit căreia nu s-ar fi descoperit la Cnossos urmele unei reocupări, Hood crede că textele au fost descoperite în ultimul nivel de locuire al palatului însuşi, datat însă nu către 1100, cum crede Palmer, ci în epoca Amarna, deci către 1377–1358.

Recent, o altă dare de seamă asupra cercetărilor, referitoare numai la momentul dispariţiei civilizaţiei cretane, a fost prezentată de către prof. Sp. Marinatos la primul Congres internaţional de studii balcanice (Sofia 1966). Raportul beneficiază de experienţa unuia dintre cei mai buni săpători ai Greciei. Sp. Marinatos aduce la cunoştinţă, printre altele, rezultatele lucrărilor unor expediţii oceanografice, avînd importante implicaţii pentru explicarea sfîrşitului civilizaţiei minoice. Aceste misiuni au extras din fundul Mediteranei Orientale 21 de «nuclee» conţinînd straturi de cenuşă vulcanică. Savanţii D. Ninkovich şi B. Heezen de la Universitatea Columbia au examinat probele sub toate aspectele, inclusiv cel istoric şi arheologic. Rezultatele lor au fost comentate de Sp. Marinatos. S-a observat astfel că vulcanul din insula Thera (Santorin) a făcut erupţie în două rînduri: prima erupţie, între anii 1520-1500, mai benignă, a acoperit insula Creta cu un strat de piatră ponce, care a atins pe alocuri 3 m grosime; a doua erupţie, catastrofală, între 1470–1450, în urma căreia s-a depus un strat gros pe alocuri de 30 m, a provocat o succesiune de «tsunami» (maree vulcanice), înalte poate de 100 m, care, la intervale de 20–30 minute, au măturat coastele Cretei: aşa au pierit centrele urbane de la Amnisos, Niru, Mallia, Gurnia, Psyra şi Zakro. Cei doi învăţaţi americani au arătat că în special jumătatea orientală a insulei a suferit din pricina mareelor vulcanice.

Aceste rezultate deschid noi perspective studiilor ereto-miceniene. În urma teribilei catastrofe, Sp. Marinatos consideră că majoritatea locuitorilor au părăsit Creta. Unii s-au aşezat în diverse insule din Egeea. Cei mai numeroşi au trecut în Peloponez, continuînd acolo tradiţia lor culturală şi meşteşugărească. Acest aflux de oameni, veniţi în jurul anului 1450, a avut, pentru Grecia Miceniană, două consecinţe importante: prosperitatea materială şi suprapopularea, fenomene care au provocat, la rîndul lor, începînd din anul 1400, primele deplasări miceniene, mai întîi către răsărit (Creta, Asia Mică, Cipru, Siria), apoi către apus (Italia de sud şi Sicilia).

Petre Alexandrescu

JOHANNES B. BAUER, *Christliche Antike*, 4. Bericht, în Anzeiger für die Altertumswissenschaft XVIII Band, Innsbruck, Juli 1965, 3. Heft, col. 129-154.

Darea de seamă asupra căreia ne oprim pe scurt în rîndurile de mai jos prezintă în mod critic lucrări apărute aproape toate între anii 1960-1965. Autorul ei se ocupă mai întîi de unele publicaţii care constituie instrumente de lucru, cum sînt bibliografiile şi dicţionarele: *Bibliographia Patristica*, VII, Berlin, 1964; *Clavis Patrum Latinorum*², III, 1961; G.W.H. Lampe, *A Patristic Greek Lexicon*, fasc. 1 şi 2, Oxford, 1961 şi 1962; H. Kraft *adiuvante* Ursula Früchtel, *Clavis Patrum Apostolicorum*, Darmstadt, 1963; *Reallexicon für Antike und Christentum*, fasc. 46 ş.a. Mai pe larg se stăruie asupra valoroasei publicaţii periodice *Jahrbuch für Antike und Christentum*, în care, în afară de diferite studii, recenzii etc., se întîlnesc întregiri la *Reallexicon*-ul menţionat.

Dintre lucrările de sinteză istorică este amintită cea a bizantinistului vienez Herbert Hunger: *Reich der neuen Mitte. Der christliche Geist der byzantinischen Kultur*, Graz, 1965.

Alte două lucrări sînt de mare folos pentru o cît mai bună cunoaştere a antichităţii creştine: 1) *Handbuch der Kirchengeschichte*, Band I: *Von der Urgemeinde zur frühchristlichen Grosskirche*,

de Karl Baus, cu o introducere de Hubert Jedin, Freiburgi. Br., 1963 şi 2) *Geschichte der Kirche*, Band I, Erster Teil: *Von den Anfängen bis zum Konzil von Nizäa*, de J. Daniélou. Zweiter Teil: *Vom Konzil von Nizäa bis zu Gregor dem Grossen*, de H. I. Marrou (trad. din l. franceză), Einsiedeln, 1963.

Trei scrieri cu un caracter asemănător celor precedente se leagă de numele lui Hugo Rahner. Prima este o mare lucrare festivă ce i-a fost închinată cu prilejul împlinirii vîrstei de 60 de ani, editată de J. Daniélou şi Herbert Vorgrimler, sub titlul *Sentire Ecclesiam*, Freiburg, 1961. La ea colaborează un mare număr de cercetători de seamă. A doua este o nouă ediţie a lui H. Rahner, *Kirche und Staat im frühen Christentum*, München, 1961, iar a treia are acelaşi autor şi poartă titlul: *Symbole der Kirche. Die Ekklesiologie der Väter*, Salzburg, 1964, întemeindu-se pe o largă folosire a izvoarelor vremii.

Opoziţia dintre creştinism şi păgînism, pe tărîmul culturii, o urmăresc, fiecare în felul ei, două cărţi: Werner Jäger, *Das frühe Christentum und die griechische Bildung*, Berlin, 1963 şi Albert Wifstrand, *L'Église ancienne et la culture grecque*, Paris, 1962.

Alfred Schütze, *Mithras-Mysterien und Urchristentum*, Stuttgart, 1937, arată covîrşitoarea abundenţă de asemănări , concordanţe şi paralele între mithraism şi creştinism.

José S. Lasso de la Vega compară în studiul său *Heroe Griego y Santo Cristiano*, Madrid, 1962, tabloul grec şi creştin al omului ideal, arătînd apropierile şi deosebirile dintre unul şi celălalt.

E.R.Dodds, *Pagan and Christian in an Age of Anxiety*, Cambridge University Press, 1965, cu subtitlul *Some aspects of religious experience from Marcus Aurelius to Constantine*, tratează teme ca: Omul şi lumea materială; Omul şi lumea spiritelor; Omul şi lumea zeilor; Dialogul păgînismului cu creştinismul.

Alte lucrări tratează probleme de filozofie privind aceeaşi perioadă sau înfăţişează dovezi cu privire la raporturile dintre antichitate şi creştinism în domeniul artei paleocreştine.

În ultima şi cea mai lungă parte a dării de seamă, diferitele scrieri aparţinînd antichităţii creştine sau privind această perioadă de timp sînt prezentate în ordinea alfabetică a autorilor antici. E vorba în cea mai mare parte de noi ediţii de texte, traduceri, comentarii. Nu lipsesc nici noi ediţii de inscripţii, ca *Sylloge Inscriptionum Christianarum Veteris Musei Vaticani*, pregătită de membrii Şcolii Finlandeze din Roma sub conducerea lui H. Zilliacus (Helsinki, 1963).

Darea de seamă se încheie cu două antologii de texte. Prima poartă titlul: *Tausend Jahre lateinischer christlicher Dichtung*, editată de Alfons Pluta (Wien, 1962). Din păcate, n-a fost inclusă în antologie nici o poezie de Boethius. A doua se intitulează: *Texte der Kirchenväter*, strînse şi editate de A. Heilmann, cu colaborarea ştiinţifică a lui H. Kraft (München, vol. I—II, 1963; III-IV, 1964). Textele sînt însoţite de traduceri în limba germană. Un al V-lea volum, care probabil a şi apărut, urmează să cuprindă cîte un indice de locuri şi lucruri, un glosar etc.

Observaţiile critice sumare, dar clare şi precise, sînt de ajuns pentru a ne face o idee justă despre fiecare din publicaţiile prezentate în darea de seamă a lui Bauer. Alegînd pentru ea lucrările cele mai valoroase, în chip firesc autorul are pentru ele cuvinte de preţuire. Nu lipsesc însă nici criticile, acolo unde se întîlnesc lipsuri sau greşeli de fond sau de metodă la una sau alta din lucrările analizate. Observaţiile de felul acesta, însoţite de completări sau corectări, vădesc un adînc cunoscător al celor mai variate probleme din perioada respectivă de timp. De aceea, fără să fie exhaustivă, darea de seamă prezentată aci pe scurt constituie o călăuză valoroasă nu numai pentru specialişti, ci şi pentru toţi cei porniţi pe calea unei cît mai temeinice cunoaşteri a scrierilor de limbă greacă şi latină şi a culturii de tradiţie greco-romană din primele secole ale erei noastre pînă la începuturile epocii feudale.

Ion Barnea

QUADERNI DELL' ISTITUTO DI FILOLOGIA GRECA, a cura di Benedetto Marzullo, I, 1966 (Università di Cagliari), 71 p. 8°.

Apariţia unei noi publicaţii de filologie greacă ar putea, la prima vedere, să ne inspire o oarecare îngrijorare; legitimă, dacă ţinem seama de dispersarea crescîndă a informaţiilor ştiinţifice în reviste răspîndite în toate centrele universitare ale lumii, ceea ce agravează dificultăţile ţinerii la curent a specialiştilor cu materialul bibliografic. Cu toate acestea, lectura primului volum al revistei editate de Universitatea din Cagliari risipeşte de la început orice îngrijorare şi convinge pe cititor că noua publicaţie îşi va asigura un loc ales şi individualizat în ansamblul revistelor filologice.

Articolul introductiv al lui B. Marzullo, *Situazione e prospettive della cultura classica in Italia* (p. 3-6)[1], lasă să se întrevadă programul pe care şi-l propune revista: ea trebuie să fie rezultatul muncii în colaborare a unei echipe reunind, în jurul catedrei, savanţi, de toate vîrstele şi avînd un scop precis definit[2]. Conţinutul revistei e datorat în întregime lui B. Marzullo şi colaboratorilor săi de la Cagliari (M. G. Bonanno, E. Degani, V. Tammaro), la care s-a adăugat cunoscutul filolog de la München, Winfried Bühler (el însuşi a ţinut, în primăvara 1966, seminarii la Cagliari). Toate articolele par să fie rodul activităţii de interpretare în seminar a textelor:

B. Marzullo, *Alcman Fr 80 P* (p. 7),

M.G. Bonanno, *Crates Fr. 2 Dem.* (p. 8-9),

E. Degani, *Aristophanea* (p. 10-18),

B. Marzullo, *Meleagr. XXIV 5s, G.-P.* (p. 19-20),

E. Degani, *Variae lectiones* (p. 21-30), consacrate cuvintelor χλαῖνα, χλανίς şi χλαμύς.

Un grup unitar de articole, ocupînd mai bine de jumătate din revistă, e consacrat interpretării unor glose hesychiene (M. G. Bonanno, p. 31-35, W. Bühler, p. 36-41, E. Degani, p. 42-47, B. Marzullo, p. 48-67, V.Tammaro, p. 68-69); de semnalat, mai ales în articolul lui W. Bühler, criticile, din păcate justificate, aduse ediţiei, neterminate, a lui K. Latte (Copenhaga, 1953).

Luînd contact, în paginile revistei, cu rezultatele activităţii serioase, competente şi entuziaste a Institutului de filologie greacă din capitala Sardiniei, cititorul nu poate să nu încerce un sentiment de satisfacţie şi de optimism, cu privire nu numai la viitorul, fără îndoială strălucit, al *Quaderni*-lor, dar şi pentru soarta studiilor clasice în genere.

I. Fischer

VLADIMIR I. GEORGIEV, *Introduzione alla storia delle lingue indeuropee.* Roma, Edizioni dell'Ateneo, 1966, 477 p.

Centrul de studii micenieno de pe lîngă Universitatea din Roma publică în colecţia Incunabula Graeca, dirijată de C. Gallavotti, ca al IX-lea volum, această introducere în istoria limbilor indo-europene, care constituie numai aparent o abatere de la obiectul colecţiei,

[1] Raport ţinut de autor la cel de al IV-lea Congres internaţional de studii clasice (Philadelphia, 1964).

[2] Programul se poate deduce din examinarea cuprinsului revistei în lumina regretului exprimat de B. Marzullo în raportul din 1964: «Il lavoro di seminario, la ricerca in comune, progettata ed organizzata secondo filoni urgenti e definiti, in collaborazione con colleghi ma soprattutto coi giovani, apparirà proposito estraneo se non stravagante, in una simile temperie, culturale ma anche morale».

întrucît, cartea cuprinde numeroase probleme legate direct sau indirect de originile civilizaţiei greceşti [1].

Lucrarea este o traducere (datorată d-rei Wilma d'Alco), adăugită şi îmbunătăţită, a lucrării Исследования по сравнительно-историческому языкознанию, Moscova, 1958, conţinînd în plus două capitole noi (al V-lea şi al IX-lea) şi un apendice (despre care v. mai jos).

Cartea conţine mai puţin şi totodată mai mult decît promite titlul ediţiei italiene, care ni se pare, de aceea, mai puţin fericit decît cel anterior. Ea cuprinde mai puţin, pentru că cel care se aşteaptă să găsească tratat aici sistematic istoricul studierii tuturor problemelor lingvisticii indo-europene va constata de îndată că lucrarea e departe de a fi un manual; mai mult, pentru că, tratînd unele probleme capitale ale indo-europenisticii actuale, autorul nu se limitează la a face istoricul cercetărilor, ci aduce mai peste tot importante contribuţii originale, dîndu-ne o « introducere » în sensul celebrei *Einführung in die Geschichte der griechischen Sprache* a maestrului său P. Kretschmer.

Primul capitol al lucrării (*Cea de-a treia perioadă a dezvoltării lingvisticii istorico-comparative indo-europene*, p.3 — 20) conţine de fapt un scurt istoric al indo-europenisticii, primele două perioade (I de la Bopp la Schleicher; II neogramaticii) fiind tratate sumar, cea contemporană mai dezvoltat (1. Date noi; 2. Studii şi teorii). Istoricul e făcut cu destulă obiectivitate, fiind relevate toate momentele esenţiale. Reţinem din această parte critica justă adusă celor care fac o distincţie absolută între legile ştiinţelor naturii (singurele « legi » adevărate, absolute şi veşnice după părerea lor) şi cele ale ştiinţelor sociale, inclusiv legile lingvistice, limitate în timp şi în spaţiu, pierzînd după ei, prin aceasta caracterul lor ştiinţific (p.6). Nu putem să nu fim de acord cu critica adusă de autor lui H. Hirt (p.13), neolingviştilor (p. 13 şi 19), şi unor curente structuraliste, *Dicţionarului comparativ indo-european* al lui J. Pokorny (p.15—16), teoriei dizolvării unităţii lingvistice indo-europene la sfîrşitul mileniului III — începutul mileniului II şi tezei panmediteraniene (p.18), ca şi cu justa apreciere a raportului dintre structuralism şi istoricism în cercetarea lingvistică. Ni se pare însă exagerată aprecierea « foarte discutabilă » dată strălucitei teorii a lui E. Benveniste despre originea formării numelui indo-european (p.10)[2], singura care a adus lumină în problema structurii rădăcinii şi temelor indo-europene. Dacă trebuie respinsă cu toată tăria teoria limbilor de clasă (p. 12—13), nu credem că trebuie renunţat cu totul la a descifra stratificările sociale ale limbajului. Exagerată ni se pare, de asemenea, includerea lui G.Devoto printre cei care ar considera că, cu metoda comparativ-istorică, nu se mai poate aduce nimic nou (p.19), cînd este ştiut ce contribuţii importante a adus Devoto însuşi chiar cu ajutorul acestei metode.

Sub raportul referinţelor bibliografice, e greu să facem reproşuri autorului, care n-a urmărit să dea date exhaustive, pe de o parte, şi a ştiut — pe de alta — să aleagă esenţialul. Credem totuşi că ar fi trebuit neapărat citat numele lui F.R. Adrados[3] la teoria laringalelor (p.8), în ciuda criticii lui J. Kurytowicz[4], precum şi al lui M. Lejeune la venetă (p.12) şi al lui P. Bosch-Gimpera referitor la teoria patriei primitive indo-europene (p.18)[5], fiind vorba de contribuţii fundamentale.

Subscriem din toată inima la ideea necesităţii unei noi sinteze asupra gramaticii comparate indo-europene (p. 20), considerînd că a fost depăşit momentul crizei de care s-a vorbit atît,

[1] Singura excepţie pînă acum o constituie cel de al VI-lea volum, *Le leggi ittite* al lui F. Imparati (1964).

[2] Autorul este, de altfel, aici de acord cu V. Pisani, *Allgemeine und indogermanische Sprachwissenschaft*, şi alţii.

[3] *Estudios sobre las laringales indoeuropeas*, Madrid, 1961, 314 p.

[4] BSL, 1965.

[5] Vezi recenzia noastră în Studii clasice, VI, 1964, p. 395—396; între timp a apărut şi o traducere franceză a lucrării lui.

fără însă a putea fi de acord cu « absența aproape totală de studii asupra problemelor fundamentale », de care vorbește autorul (p. 17). Spre deosebire de perioada tehnicistă a neogramaticilor, epoca noastră se caracterizează adesea prin prea multă teorie, bazată pe prea puține fapte, ceea ce nu înseamnă însă, e drept, că nu există încă importante probleme teoretice fundamentale care nu și-au găsit încă rezolvarea.

Capitolul al II-lea se ocupă de *Problema guturalelor și teoria centum-satem*. Preocupările autorului în acest domeniu datează de multă vreme[6] și asupra lor a revenit mereu. Autorul critică, pe bună dreptate, teoria împărțirii dialectelor indo-europene în grupele *centum-satem* ca și reconstrucția neogramatică a trei serii de guturale (velare, palatale și labiovelare), neconfirmată de nici una din limbile indo-europene, care, toate, posedă numai cîte două serii. Vl. Georgiev aduce puternice argumente asupra caracterului tîrziu și particular al palatalelor din așa-zisele limbi *satem* (existența unor forme cu și fără palatală de la aceeași rădăcină în interiorul aceleiași ramuri lingvistice, mai ales cea slavă, sau de la o limbă la alta) și relevă dificultățile pe care le întîlnește etimologul care pornește de la o concepție absolut rigidă despre caracterul *satem* al unei limbi, fiind nevoit, de aceea, să considere formele *centum* sau împrumuturi, sau cuvinte derivate din altă rădăcină.

În sensul caracterului tîrziu al asibilării palatalelor indo-europene s-au pronunțat în ultima vreme mulți cercetători (v. de ex. A.V. Desnițkaia, V.V. Ivanov și alții) și împărțirea limbilor indo-europene în *centum* și *satem* trebuie definitiv părăsită. Mergînd pe linia lui J. Schmidt și H. Hirt, autorul vorbește de o lege a palatalizării velarelor sub influența vocalelor prepalatale învecinate, iar apoi de principiul unificării rădăcinilor. După părerea sa, indo-europeana tîrzie cunoștea două serii de guturale: velarele simple și labiovelarele, palatalele apărînd abia mai tîrziu doar în unele dialecte, în care se știe că au existat cîndva și labiovelare, după faptul că ele nu au suferit în prima fază influența vocalelor prepalatale (v.p.30). Vl. Georgiev respinge fără suficiente argumente teoria unei singure serii de guturale în indo-europeană (p.28), deși aceasta nu ar contraveni cu nimic teoriei sale, întrucît este vorba doar de o fază mai veche. În realitate nimic nu pare mai firesc decît să considerăm că într-o fază mai veche a indo-europenei a existat o singură serie de *foneme* (invariante) guturale, cu trei variante concrete: velare simple, labiovelare și palatale, inițial reglate mecanic de timbrul vocalelor învecinate[7]. Cînd, prin creșterea numărului de noțiuni necesare a fi exprimate, s-a simțit nevoia unui inventar fonologic mai bogat, diversele dialecte au fonologizat cîte două serii de variante: așa-zisele limbi *centum* au dezvoltat opoziția *velare-labiovelare*, iar cele *satem*, în care procesul fonetic al palatalizării fusese mai puternic, au fonologizat distincția *velare-palatale* (respectiv sibilante). Procesul eliberării consoanelor de ambianța vocalică a fost facilitat și de generalizarea apofoniei *e/o*, care făcea ca de la aceeași rădăcină să se creeze forme cu alte variante de guturale. Fără îndoială reconstituirea acestui proces în toate detaliile este astăzi imposibilă din cauza nenumăratelor fenomene de analogie, reconstituire a unității rădăcinii (asupra căreia autorul aduce argumente foarte solide, împotriva afirmațiilor lui J. Kuryłowicz) sau, dimpotrivă, deetimologizare, împrumuturi etc.; dar faptul în sine este perfect acceptabil fonetic și fonologic și numai el poate explica la fel de bine ambele situații. Admiterea a numai două serii de guturale (velare și labiovelare) în indo-europeană nu rezolvă definitiv problema, pentru că în acest caz nu facem decît să împingem mai îndărăt întrebarea: dar labiovelarele cum au apărut? căci slabul lor randament funcțional chiar în limbile *centum* dovedește că ele nu pot fi originare. Necesitatea de a avea o situație unică în toate dialectele indo-europene în ultima fază a comunității — ori velare-labiovelare, ori velare-palatale — provine, fie și inconștient, pe de o parte dintr-o concepție despre unitatea indo-

[6] Индоевропейските гутурали, Sofia, 1932.
[7] V. în acest sens cele spuse de N. D. Andreev în Вопросы языкознания, 2, 1956.

europeană ca ceva mai perfect chiar decît limbile naţionale, moderne, pe de altă parte din inerţia unei idei moştenite tacit încă de la neogramatici, că abia după indo-europeană începe evoluţia lingvistică, anterior nu avem decît un arsenal de forme statice din care limbile atestate istoric îşi iau partea lor. Argumentul folosit de Vl. Georgiev pentru a demonstra că ipoteza sa e preferabilă, este că fonetica generală cunoaşte cazuri cînd labiovelarele s-au delabializat (limbile romanice de ex.), dar nu e atestat nici un caz în care velarele au devenit labiovelare. În realitate chiar una dintre limbile romanice, *româna*, cunoaşte acest fenomen. După ce a pierdut vechile labiovelare, fie prin transformarea lor în labiale (lat. *aqua* > rom. *apă*) fie prin delabializare (lat. *quando* > rom. *cînd*), romîna şi-a creat o nouă serie de labiovelare (rom. *coadă* [kuade] < lat. *coda*; rom. *goană* [guane] < *goni* < slav. гонити etc.). Fenomenul de labializare a cuprins absolut toate consoanele, dînd naştere, după părerea acad. E. Petrovici, seriei de consoane *rotunjite*.

Cele spuse anterior nu ating de fapt fundamentul demonstraţiei lui Vl. Georgiev: ea rămîne perfect valabilă pentru a explica procesul istoric petrecut în aşa-numitele limbi *satem*, proces de dată mai recentă (ne referim la asibilare). De ce n-am accepta explicaţii similare şi pentru cel din limbile *centum*: fonologizarea variantelor?

Capitolul al III-lea se ocupă de *Cele mai vechi limbi din zona meridională a Peninsulei Balcanice şi importanţa lor pentru lingvistica comparativ-istorică*. Este vorba în primul rînd (p.49-81) de miceniană (linearul B), în studierea căreia Vl. Georgiev a adus încă de la început contribuţii importante, uitate adesea de cercetătorii de astăzi. El a fost primul care a demonstrat înjusteţea teoriei caracterului neindo-european al limbii miceniene; tot el a demonstrat cel dintîi că în linearul B lipsesc consoanele finale şi a identificat circa 20 de semne silabice, dînd posibilitatea stabilirii primelor trăsături morfologice, de unde rezulta că miceniana e un dialect grecesc sau foarte apropiat de greacă [8]. Autorul dă o serie de exemple despre importanţa micenienei pentru comparatistică (de ex. atestarea labiovelarelor în greacă ş.a.). El reia teoria sa despre o *koiné* miceniană, al cărei ultim stadiu de dezvoltare ar fi dialectul homeric (p.80), teorie bazată pe caracterul mixt al faptelor de limbă miceniană. Existenţa unei *koiné* în epoca miceniană e contestată de mulţi cercetători cu argumente importante. Ea nu poate fi rezolvată, credem, numai cu argumente lingvistice: ar trebui demonstrată posibilitatea unei unităţi şi sub raport social-economic şi politic, pentru a putea vorbi de o limbă comună [9]. Ideea rămîne însă interesantă şi autorul aduce în sprijinul ei argumente vrednice de a fi luate în seamă.

În continuare Vl. Georgiev se ocupă de textele scrise în linearul A, căutînd să determine caracterul limbii în care au fost scrise [10]. Contrar părerii existente însă la mulţi cercetători, că limba acestor texte nu ar fi indo-europeană, Vl. Georgiev consideră că textele scrise în linear A de la Haghia Triada (sec. XVI) ar fi într-un dialect grec diferit de cel micenian şi, deşi atestat anterior, mai evoluat decît acesta; autorul îl numeşte *dialectul din Phaistos*. El dă interpretarea cîtorva inscripţii şi scoate în evidenţă unele particularităţi lingvistice asupra cărora spaţiul nu ne permite să intrăm în amănunt. Cea de a doua limbă scrisă în linear A [11], cu documente mult mai vechi (începutul mileniului II) ar fi limba eteocretană, de origine hitito-luviană dar mai arhaică, amintind de etruscă (pe care autorul o consideră ca provenind dintr-un dialect hitit

---

[8] *Le déchiffrement des inscriptions minoennes*, Sofia, 1948-1949.

[9] Ideea de *koiné* se împacă greu cu concepţia autorului (susţinută şi de alţii, v. p. 81) că absenţa consoanelor finale nu e o chestiune de grafie, ci notează o realitate fonetică: cum s-au restituit consoanele finale în dialectul homeric, considerat de autor ultimă fază a unei *koiné* miceniene, după ce însăşi această limbă comună generalizase nepronunţarea lor?

[10] Capitolul acesta a fost substanţial modificat pe baza lucrării lui Vl. Georgiev, *Les deux langues des inscriptions crétoises en linéaire A*, Sofia, 1963, VII, fasc. 1.

[11] Anterior Vl. Georgiev credea că e vorba de o singură limbă şi considera de aceea că greaca e limba indo-europeană atestată cel mai devreme, anterior hititei (v. ed. rusă, p. 87).

occidental; p.82 şi 89). Teoria originii hitite a etruscei a stîrnit numeroase critici. Cît despre apartenenţa lingvistică a textelor în linear A din afară de Haghia Triada, numărul restrîns al inscripţiilor, faptul că multe sînt în *scriptio continua* ca şi starea lor proastă, greu lizibilă, creează dificultăţi (pe care le recunoaşte şi Vl. Georgiev, p. 98) adesea de neînvins şi de aceea discuţia în jurul interpretării lor va mai dăinui, credem, multă vreme.

Ultima limbă veche balcanică de care se ocupă Vl. Georgiev este «pelasgica», limbă reconstruită de el şi apoi de alţii (A.J. Van Windekens, A. Carnoy, W. Merlingen, O. Haas) pe baza acelor elemente indo-europene din limba greacă, evident negreceşti, care au un caracter unitar. Ideea caracterului indo-european al substratului limbii greceşti, expusă de Vl. Georgiev întîia dată în 1937, a fost primită iniţial cu mult scepticism, dar astăzi se bucură de o recunoaştere aproape generală [13] şi trebuie considerată ca un bun cîştigat, una din marile cuceriri ale comparatisticii contemporane. Cît priveşte faptul dacă această limbă era sau nu pelasgica (sau erau în realitate mai multe limbi), ca şi modul de a reconstrui o limbă din elemente poate heterogene, a căror origine nu ne este indicată de surse antice, discuţia rămîne încă deschisă [13].

Capitolul al IV-lea se ocupă de *Limbile antice din zonele centrale şi nordice ale Peninsulei Balcanice*, cuprinzînd capitolele: I — principii de etimologie a numelor proprii (p. 120—125), II — traca (p.125—139), III — daca sau daco-moesiana (p.139—148), IV — frigiana (p. 149—152), V — traca, daca şi frigiana (p. 153—154), VI — daco-moesiana, ilira, traca, albaneza şi română (p.154—167), VII — frigiana şi armeana (p.167—170) şi VIII — concluzii (p.170—171). Vl. Georgiev a publicat asupra acestor probleme numeroase lucrări [14] şi ideile sale în această privinţă sînt bine cunoscute şi, în bună măsură, acceptate. Fără a putea intra în discuţii de amănunt relevăm trei merite esenţiale generale: 1. mai multă strictеţe în stabilirea atît de dificilă a etimologiei numelor proprii; 2. o mai atentă diviziune a teritoriilor lingvistice antice; 3. legătura permanentă între faptele lingvistice antice şi cele moderne. Contribuţia lui Vl. Georgiev în acest domeniu poate fi considerată ca cea mai importantă din epoca noastră.

Capitolul al V-lea, *Principalele unităţi etnice antice ale Peninsulei Balcanice, deductibile din distribuţia geografică a onomasticii*, reia problema raporturilor dintre limbile vechi balcanice aducînd precizări însemnate, pe baza unui criteriu obiectiv — toponimele şi hidronimele [15], ma sigur interpretabile etimologic decît numele proprii.

Capitolul al VI-lea se ocupă de *Limbile indo-europene antice din Asia Mică: hitită, luviană şi palaită, liciană, lidiană, cariană*. Autorul sintetizează (cu importante contribuţii personale) datele acumulate în ultima vreme în legătură cu caracterul indo-european al acestor limbi, în unele cazuri contestat şi pînă astăzi, şi raportul dintre ele. Din păcate — cu excepţia hititei — datele sînt precare şi adesea nesigure, aşa încît problema e încă în discuţie. Autorul aduce şi în acest caz în lămurirea problemei datele hidronimiei, care permit o mai bună repartiţie geografică.

Capitolul VII tratează *Problema înrudirii dintre limbile mediteraneene*, strîns legată atît de studiul limbilor antice din Balcani, cît şi de al celor micro-asiatice, deşi depăşeşte domeniul indo-european. Împotriva teoriilor unităţii limbilor vechi neindo-europene din Peninsula Iberică şi pînă în Caucaz (susţinute în ultima vreme mai ales de J. Hubschmid), autorul distinge trei grupe diferite ca origine: I *limbile pirineice* (basca, aquitana, iberica, tartesina), neindo-europene,

---

[13] O expunere mai detaliată a problemei am făcut în SCL, 4, 1961, p. 596 sq.

[14] Vezi importante obiecţii de metodă în legătură cu *Études pélasgiques* a lui A.J.Van Windekens (Louvain, 1960) la I. Fischer în Deutsche Literaturzeitung, 84, 1963, Heft 7/8, col. 565-566.

[14] Unele în reviste româneşti sau chiar în limba română (două în Studii clasice, 2, 1960, p. 39—68; III, 1961, p. 23—27); cîteva recenzate de noi în loc. cit. (nota 12), p. 594—601.

[15] O sinteză a ideilor sale în acoastă problemă a publicat Vl. Georgiev în LB, III, 1961, fasc. 1.

incert dacă înrudite între ele (iberica probabil hamito-semitică); II *limbile indo-europene meridionale* (preelenica (pelasga, termilica?), eteocretana, hitita (cu ramificația ei, etrusca), lidiana, luviana, liciana, pisida, cariana, palaica); III *limbile caucaziene* (hattă, hurită și urartu). Vl. Georgiev demonstrează că teoria unității ibero-caucaziene a fost construită mai mult pe simple omofonii. Un paragraf special este dedicat originii etruscilor (p. 275–286), după părerea autorului troieni înrudiți cu hitiții. Dacă unele probleme sînt încă discutate sau discutabile (v. de ex. problema originii etruscilor), respingerea tezei panmediteraneene este, fără îndoială, justă.

Capitolele VIII și IX sînt dedicate, din nou, unor probleme strict indo-europene, tratînd *raporturile balto-slavei cu germanica și iranica* (VIII, p. 300–321) și cu *toharica* (XI, 322–342). Autorul pleacă de la ideea unității lingvistice balto-slave, care e totuși departe de a fi unanim acceptată chiar și astăzi[16]. Oricum, fie că vorbim de unitate sau nu, printre limbile indo-europene nu există alte ramuri mai apropiate între ele (cu excepția indo-iranicei), decît limbile baltice cu cele slave. Autorul relevă o strînsă legătură între balto-slavă și germanică, precum și raporturi mai îndepărtate cu indo-iranica, dovedind încă o dată că poziția geografică a limbilor indo-europene în epoca istorică concordă cu raporturile lor dialectal genetice. Raporturile balto-slavei cu toharica ar fi de același grad ca cele cu germanica, ceea ce face pe autor să considere că patria mai veche a toharilor ar fi fost în apropierea balto-slavilor și să vorbească de un grup dialectal indo-european nordic, format din germanică, balto-slavă și tohariă, desprins de timpuriu din indo-europeană și împărțit în cele trei ramuri în mileniul al IV-lea.

Capitolul al X-lea, servind ca un corolar al cercetărilor precedente, tratează *Problema formării limbilor indo-europene și a patriei lor primitive* (p. 343-395). Problema a fost reluată în numeroase lucrări, atît de lingviști (E. Meyer, P. Thieme, A. Scherer, R.A. Crossland, A. Sommerfelt, W. Brandenstein, G. Devoto), cît și de istorici și arheologi (H.Hencken, P. Bosch-Gimpera, P. Martinez del Rio ș.a). Autorul ajunge la concluzia că în prima perioadă a neoliticului triburile indo-europene locuiau Europa centrală și sud orientală, de la Rin și Alpi pînă la Don, de la Marea Nordului și Baltică pînă în sudul Peninsulei Balcanice și Asia Mică occidentală. Cu neînsemnate variații, acest teritoriu este acceptat astăzi de majoritatea cercetătorilor pentru perioada imediat precedentă fărîmițării unității indo-europene.

După părerea autorului, în prima jumătate a neoliticului (mileniile VI – IV) se formaseră deja șase grupe principale de limbi indo-europene: I *septentrională* (balto-slavă – germanică – toharică); II *occidentală* (celtica, leponto-ligurica, italica, veneta, ilira, mesapica și poate sicula); III *centrală* (greco-macedoneana[17], frigiana și armeana); IV *orientală* (daco-moesiana, cu continuarea ei – albaneza, și indo-iraniana); V *meridională* sau *egeană* (traca, pelasgica și, probabil, termilica); VI *sud-orientală* sau *asiatică* (hitita, luviana, hitita hieroglifică, palaita, eteocretana, lidiana, liciana, cariana și etrusca). Gruparea este rațională și convingătoare deși nu e singura posibilă[18]. Două hărți (p. 387 și 396) reprezintă situația între mileniile VI—IV (cele 6 grupe) și către 3500 – 2500 (cînd în interiorul celor șase grupe se separaseră deja limbile individuale sus-numite). Ideea lui Vl. Georgiev că unitatea indo-europeană s-a destrămat cu mult înainte de sfîrșitul mileniului III (cum se credea pînă nu de mult), trebuie reținută ca deosebit de prețioasă.

Un Apendice asupra inscripțiilor de la Pyrgi și originii hitite ale etruscei încheie lucrarea propriu-zisă, după care urmează un indice lexical, unul gramatical și altul de autori.

---

[16] V. în această problemă A. Vraciu, Romanoslavica, 1960, p. 87–106.

[17] Vl. Georgiev, care grupa anterior macedoneana cu ilira (v. Траките и техният език, Sofia, 1957), a acceptat teza noastră asupra strînsei legături dintre greacă și macedoneană (v.p. 193).

[18] Vezi de ex. W. Porzig, *Die Gliederung des indogermanischen Sprachgebietes*, Heidelberg, 1954, unde se propune o împărțire în patru grupe.

Prin bogăţia problemelor tratate, prin largile vederi de sinteză ale autorului ca şi prin numeroasele şi importantele contribuţii personale (între care, cum e şi firesc, nu lipsesc şi ipotezele discutabile), lucrarea lui Vl. Georgiev constituie una din cele mai importante contribuţii la progresul lingvisticii indo-europene din ultimul timp.

C. Poghirc

JEAN HUMBERT, *Manuel pratique de grec ancien*, Ed. A. & J. Picard, Paris, 1962.

Apariţia acestei noi publicaţii a cunoscutului autor al *Sintaxei* greceşti[1] şi al *Manualului de temă greacă*[2] nu a fost încă semnalată la noi. La prima vedere, această carte pare să aibă un caracter mult mai modest, mai restrîns faţă de primele două şi un scop aproape imediat: de a stabili o primă bază de cunoştinţe solide în greaca veche.

Lucrarea e destinată tuturor acelora care, indiferent de formaţia lor, vor să ia contact cu acel desăvîrşit instrument al gîndirii pe care îl constituie limba greacă. Deşi autorul şi-a propus să pornească de la zero cu cititorii săi, arătînd în introducere că manualul nu presupune nici o cunoaştere prealabilă a limbii greceşti, totuşi, aceste pagini se adresează în primul rînd celor ce vor să-şi consolideze, să-şi sistematizeze, să-şi lărgească cunoştinţele elementare dobîndite printr-un studiu anterior. În consecinţă, această lucrare, care solicită un minimum de cunoştinţe, aduce ordonarea şi sporirea lor pentru începători, iar celor care au o bună cunoaştere a limbii greceşti le oferă o analiză strînsă, amănunţită, a unor texte familiare, al căror studiu atent le va permite să-şi clarifice cunoştinţele, angajîndu-i într-o lectură mai sistematică a textelor greceşti. Pentru studenţi, acest manual va constitui cea mai adecvată lectură în ajunul unui examen care întotdeauna solicită sinteze.

Descifrarea recentă a inscripţiilor miceniene a confirmat şi mai mult importanţa civilizaţiei greceşti ca unul din izvoarele culturii moderne. Desigur că prof. Humbert şi-a purtat gîndul şi către acele spirite curioase, iscoditoare cărora un studiu sistematic şi rapid al limbii greceşti le lipseşte azi mai mult ca oricînd.

Lucrarea începe printr-o serie de consideraţii generale asupra limbii greceşti, a locului pe care îl ocupă în marea familie de limbi indo-europene.

Autorul alege apoi trei texte: un dialog al morţilor de Lucian (X), cunoscutul capitol I din cartea a III-a a *Anabasei* lui Xenofon şi acel tablou de început, grav şi senin în acelaşi timp, adevărat portic al *Republicii* lui Platon (I 328 B- 331 E).

Aceste texte sînt desemnate prin I, II, III (în cifre romane).

Pentru o mai mare uşurinţă a studiului, cele trei fragmente au fost împărţite într-un anumit număr de paragrafe (indicate prin cifre arabe) care sînt de lungimi inegale: în timp ce primele paragrafe din I (*Dialogul morţilor*) nu comportă decît cîteva cuvinte, pe măsură ce lectura avansează, amploarea lor creşte. Textele studiate se găsesc într-o ordine inversă cronologiei deoarece fraza scurtă şi sacadată a unui Lucian — scriitor de limbă κοινή — se potriveşte mai curînd necesităţilor de început. Fiecare cuvînt din paragrafele menţionate e analizat cu multă competenţă, folosindu-se rezultatele cele mai moderne ale analizei gramaticale şi stilistice. Orice formă sau întrebuinţare nouă face obiectul unei note. Autorul nu se sfieşte să pună de la început problema aspectului verbal, pe care o analizează în legătură cu primul verb întîlnit.

[1] *Syntaxe grecque*, 2e ed. revue et augm., Klincksieck, Paris, 1954.
[2] *Manuel de thème grec*, Klincksieck, Paris, 1955.

Ar fi putut lipsi din acest volum o serie de notiţe biografice, de lămuriri geografice, de consideraţii istorice, care nu-şi au locul într-o carte de gramatică. De exemplu prezentarea sumară a personalităţii unui Socrate, indicarea geografică a unor localităţi sau ţinuturi cunoscute (Delphi, Lidia, Cilicia) sau chiar cele cîteva cuvinte introductive la expediţia celor zece mii.

Studiul celor trei texte e urmat de un «memento gramatical» cu totul necesar, deoarece într-un număr atît de mic de pagini de text (12) ar fi cu neputinţă să întîlnim chiar toate formele verbale şi nominale ce alcătuiesc bogatul sistem de flexiune greacă.

Lucrarea se încheie cu traducerea celor trei fragmente şi cu un index grec care permite cititorului să regăsească cu uşurinţă unele dificultăţi întîlnite pe parcurs.

Această carte, unică în felul ei, şi care reprezintă în acelaşi timp un tot, nu constituie numai o sigură sau atrăgătoare iniţiere în studiul limbii greceşti, dar, alături de primele două menţionate, ea oferă unul din cele mai moderne şi utile instrumente de cunoaştere şi perfecţionare a limbii greceşti, aducînd totodată garanţia şi competenţa tuturor lucrărilor reputatului elenist.

Simina Noica

V. VÄÄNÄNEN, *Étude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini*, Suomalanien Tiedeakatemia, 1965 (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Ser. B, tom. 141, 2), 66 p. 8°.

Studiile de latină vulgară ale lui V. Väänänen, fie că sînt consacrate analizei lingvistice a unor texte (*Le latin vulgaire des inscriptions pompéiennes*), fie unei vaste sinteze (*Introduction au latin vulgaire*), se disting prin soliditatea fundamentării filologice, prin siguranţa şi prudenţa interpretării faptelor de limbă; ele s-au impus de aceea în lumea ştiinţifică ca lucrări de referire permanentă, în care cititorul găseşte, cu privire la textul sau la problema studiată, o soluţie în afara discuţiei şi nu riscă să fie antrenat pe terenul ipotezelor neverificabile.

Pe aceeaşi linie se înscrie şi volumul pe care-l prezentăm aici, consacrat unor texte latine din Africa, de la sfîrşitul secolului al V-lea, din vremea stăpînirii vandale (mai precis, dintre anii 493 şi 496, din timpul domniei regelui Gunthamund). Este vorba de 45 de tăbliţe de lemn pe care sînt scrise contracte de vînzare-cumpărare, acte dotale etc.; descoperite în 1928 în regiunea frontierei algero-tunisiene, textele au fost comunicate Academiei de Inscripţii din Paris de către E. Albertini şi editate de epigrafiştii C. Courtois, L. Leschi, C. Perrat şi C. Saumagne, în 1952. Studiul lingvistic al textelor a revenit, în ediţia amintită, lui J.-P. Miniconi (fonetică şi morfologie) şi lui L. Leschi (sintaxă); vocabularului nu i-au fost consacrate decît un index sumar şi cîteva observaţii în concluziile lui L. Leschi[1]. Caracterul sumar al comentariului lingvistic l-a determinat pe V. Väänänen să reia din acest punct de vedere examinarea tabletelor.

Pentru o mai clară înţelegere a explicaţiilor de limbă, autorul reeditează, la începutul lucrării (p. 10—15), trei tablete, însoţindu-le de un comentariu critic şi exegetic (p. 15—17). În ceea ce priveşte textul tabletelor editate, ne vom opri numai la două pasaje, în care se propun supresiuni ale unor litere sau cuvinte:

Tabl. III, 3b, 8: *locus qui adpellatur Gemines Tres, in quo<s> sunt olibe arb(ores)*; evidenta incorectitudine a folosirii acuzativului plural ar putea să nu provină dintr-o simplă repetare a literei *s* cu care începe cuvîntul următor, ci să fie o oglindire a confuziei reale dintre cazuri (vezi

[1] Informaţiile acestea provin din prefaţa lui V. Väänänen, p. 5—6.

şi p. 37 a lucrării); pluralul s-ar putea explica prin referirea la numele imediat precedent, *Gemines Tres*, în loc de *locus*, mai depărtat.

Tabl. IV, 6a, 16 : *nichilque siui ex eode pretio agri s(upra)s(cri)p(ti) quiquam anplius deueri < siui > respondiderunt*, şi

Tabl. XI, 22a, 11: *nicilque sibi ex eode [pretio] quiquam anplius deberi < sibi > respondiderunt*. După cum se observă, e vorba aici de o formulă (repetată de 21 ori în acte), cu destule neglijenţe în redactarea iniţială (de ex. dubla negaţie *nihil... quicquam*; cf. p. 41). Autorul suprimă *sibi* dinaintea verbului, considerîndu-l o repetare inutilă a celui de după *nihilque*, complement indirect al lui *deberi*; credem că aici trebuie menţinut textul tabletelor: cel de al doilea *sibi* ar putea fi regimul nu al lui *deberi*, ci al lui *respondiderunt* şi ar putea reflecta dezvoltarea excesivă a construcţiei reflexive din latina tîrzie.

Capitolul « Éléments constitutifs » (p. 17—25) trece în revistă, pe baza comparaţiei textelor, formulele presupuse ca fiind modelul folosit de scribii tabletelor; scopul comparaţiei e de a încerca o distincţie între fenomenele lingvistice a cel puţin două straturi redacţionale: unele particularităţi pot fi atribuite scribilor, altele însă provin de la modelele acestora (v. p. 8—9). Faţă de încercarea anterioară a lui Ch. Saumagne de a reconstitui integral formularul primitiv, V. Väänänen se rezumă la discutarea diverselor elemente ale actelor (natura tranzacţiei, data, identitatea vînzătorului, obiectul vînzării, obligaţii etc.). Fiecare fragment e însoţit de traducerea textului şi de ample comentarii critice şi statistice (numărul apariţiilor în total şi a fiecărei variante), precum şi de comparaţia cu alte acte similare (în special textele papiriacee publicate de J.O. Tjäder, *Die nichtliterarischen lateinischen Papyri Italiens aus der Zeit 445—700*, vol. I, Upsala, 1955, vol. II inedit). Restabilirea unui text autentic este deosebit de dificilă datorită ignoranţei scribilor, care ei înşişi nu înţelegeau uneori decît destul de vag formula pe care o transcriau, şi caracterului deseori insolit al abrevierilor. Un singur exemplu: textele dau, cu variante neînsemnate, în cadrul stipulaţiilor de garanţie, formula *pro euicte rei*, pentru care Saumagne propune cîteva soluţii: *pro euict(ione) e(ius) rei*, către care înclină şi V. Väänänen, *p(ro) r(atione) euict(a)e rei* şi *pro euicta re* (acceptate de Albertini şi de Arangio-Ruiz); ultima soluţie prezintă avantajul că nu face apel la abrevieri atît de obscure şi de complicate, chiar dacă folosirea cazurilor gramaticale în formula din tablete se abate de la reguli.

A doua parte a lucrării (p. 26—57) e închinată studiului lingvistic al textelor, o foarte sistematică trecere în revistă a abaterilor de la norma clasică; semnalarea fiecărui fenomen e însoţită de explicaţii (sau de constatarea dificultăţii de a da o explicaţie) şi de notarea răspîndirii fenomenului în alte texte (comparaţia se face mai ales cu texte conţinînd « vulgarisme »: inscripţii pompeiene sau tardive, papirusuri etc.).

Primul capitol e consacrat foneticii şi grafiei (p. 26—33); pe lîngă fenomenele curente în textele tîrzii, pot fi notate nici cîteva atestări ale unor fapte mai puţin banale: un caz izolat de diftongare a lui *ĕ* : *prietium* (V. Väänänen are evident dreptate să nu tragă nici o concluzie pe baza acestui exemplu unic); menţinerea ezitării între *i* şi *u* înainte de labială: *caprufici* (o atestare) şi *caprificus* (3 atestări); *ndi* > *ni*: *Secuniani* = *Secundiani*; grafia *queperit* pentru *coeperit* (în toate cele 16 cazuri), explicată (cu îndoieli) ca o încercare stîngace de a reprezenta diftongul *oe*; ar putea fi vorba şi de o grafie inversă (grupul *que-* ajungînd foneticeşte identic cu *ce-*). Scrierea *-o* a desinenţei *-um* şi *-u* a desinenţei *-ō* (*annu nouu*) ar putea, credem, fi pusă în legătură şi cu cantitatea originară a vocalelor (pentru acest din urmă caz, autorul invocă, pe bună dreptate, şi confuziile dintre acuzativul şi ablativul temporal). Deosebit de semnificative sînt tratamentele, aproape romanice, ale unor grupuri consonantice: *Viloris* (*-cl-*), *Egitia* (*Aegyptia*), *sutter* (*subter*), *ussore*, *susu*; scrierea *acmigdila* (*amygdala*), menţionată la tratamentul lui *y* (grec) şi ca o reacţie la simplificarea grupului *gn* (*sinnum* < *signum*) ar putea fi invocată şi pentru închiderea unui *ă* de origine greacă, mărindu-se astfel numărul dubletelor în care forma cu închidere

e neliterară (de tipul *alapa* — **alipa*, *cannabis* — **canepa* etc.); *i-* protetic apare şi anticipat, în compusele lui *scribo*: *isuprascriptis* (alături de *supraiscriptis*).

Capitolul consacrat «morfo-sintaxei» (p. 33-46) semnalează schimbările de gen (*hac die* în totalitatea celor 39 de cazuri, cu care se compară rom. *azi*; *arbor* masculin, o singură dată într-un text corupt faţă de 10 atestări ale femininului; *omnem pretium* în toate cele 20 de cazuri, dar unde ar putea fi vorba de o simplă grafie inversă pentru *omne* etc.), trecerea de la o declinare la alta, confuzii de desinenţe, folosirea eronată a pronumelor, forme verbale neobişnuite (*petent* = *petunt*, *nesciat* = *nesciunt*, după *nescit*, *solbensisse* = *soluisse*), folosirea cazurilor (acuzativul ia locul altor cazuri oblice: al locativului *Tolentianos*, al genitivului posesiv *in nomine emtores suos*; sau concurează nominativul: *in quibus sunt... arborem unam*), folosirea prepoziţiilor (*ad* concurează dativul, *de* genitivul sau adjectivele de apartenenţă: *in parte de susu* etc.), negaţia pleonastică, lipsa acordului, construcţii absolute, elemente de coordonare şi de subordonare.

Capitolul «Vocabularul» (p. 46-51) semnalează cuvintele rare sau sensurile neobişnuite. Unele dintre acestea sînt «hapax»-uri: *aggario* toponim?, *auma* = *alma* «loc fertil» (Courtois), cuvînt punic (Väänänen), *beruina* «piesă de încălţăminte», *colussa* «piesă de îmbrăcăminte» sau = *colucla* «caier» (Väänänen), *ozunus* «acru» (împrumut din gr. ὄξυνος, după editori)[2]; altele lipsesc din *Thes. L.L.* sau din alte dicţionare: *aquaria* «rezervor», *decorare* «a completa», *uergentia* «taluz»; unii termeni par să fie de origine locală, punică în primul rînd: *aggario* (?) *auma* (?, vezi mai sus), *gemio* «parcelă», *maforsenum* «îmbrăcăminte feminină»; un cuvînt format în latineşte, *centenarium*, denumind un fel de clădire, e atestat numai în inscripţiile din Africa şi ar putea fi considerat ca o particularitate locală.

Ultimul capitol este consacrat numelor proprii (de persoane, p. 52–56, de locuri, 56–57). Numele de persoane (personajele sînt denumite în majoritatea cazurilor cu cîte un singur nume) provin atît din fondul vechi şi din cel din epoca imperială al antroponimiei latine (*Quintus*; *Flauius*, *Iulius*[3], *Messius*; *Donatus*, *Faustinus*, *Felix*, *Iulianus Martialis*, *Murena*, *Paternus*, *Paulus*, *Victor*), cît şi din nume caracteristice epocii creştine şi în special Africei (*Abundius*, *Aegyptius*, *Balsamius*, *Cresconius*, *Gudulus*, *Iader*, *Ianuarius*, *Leporius*, *Pulcherius*, *Secundianus*, *Sperantius* etc.); la acestea se adaugă calcurile şi teoforicele creştine (*Adeodata*, *Benenatus*, *Habetdeus*, *Quoduultdeus*); unele nume nu apar în alte texte: *Fotta*, *Gilesa*, *Iambus*, *Nugualis*; un hipocoristic feminin atrage atenţia prin ciudăţenia formaţiei: *Maxi* (pentru *Maxima* sau *Maximiana*? posibilă abreviere).

O bibliografie (p. 58—60) şi un index de cuvinte (p. 61—65) încheie volumul, care prin bogăţia materialului şi prin caracterul riguros şi sistematic al expunerii îşi va asigura un loc durabil printre lucrările consacrate latinei tardive[4].

I. Fischer

BENEDETTO MARZULLO, *Frammenti della Lirica Greca* (Biblioteca Classica. Nuova collana di testi latini e greci diretta da G. Pascucci. I classici greci), Firenze, Sansoni, [1965], VIII + 201 p.

După antologiile de lirică elenică îngrijite de B. Lavagnini, şi C. Del Grande, un filolog dintr-o generaţie mai nouă a întocmit o culegere atrăgătoare de fragmente, cu note introductive

[2] Cuvîntul nu pare atestat în greceşte: lipseşte din Liddell-Scott.

[3] Lipseşte, ca şi *Fidentius* şi *Paulus*, din lista de la paginile 53–57.

[4] O prezentare grafică extrem de îngrijită întregeşte valoarea cărţii; semnalăm totuşi, p. 46, r. 9 *Celsius* pentru *Celsus*: p. 58, r. 7, *1962* pentru *1863*.

şi ample comentarii. Este una dintre puţinele antologii de texte clasice, care insistă la tot pasul asupra evoluţiei limbajului poetic; notele apreciază transformările şi mutaţiile în funcţie de complexul tradiţiei literare greceşti, ne ajută să măsurăm totodată parametrii unor inovaţii cu mijloacele filologiei moderne. Chiar din cele cîteva pagini de preambul reiese clar intenţia lui Marzullo de a se distanţa de toţi predecesorii săi, adoptînd o atitudine mult mai prudentă faţă de orice disocieri superficiale. În primul rînd, ni se atrage atenţia că nu trebuie totdeauna contrapusă subiectivitatea poeziei lirice obiectivităţii nude, specifice genului epic (« deserta oggettività »), rigidităţii arhaice. Pentru Marzullo, care s-a dovedit a fi un *analitic* convins[1], nu există un singur numitor comun al tuturor producţiunilor atribuite lui Homer (intră în această categorie şi diferitele cînturi ale *Iliadei* şi *Odiseei*, creaţii autonome, contopite ulterior). Epopeea homerică reprezintă « un intreccio di piani (sufficientemente identificabili), che escludono la convizione unitaria, demistificano ed anzi fugano Omero ». Însăşi lirica datorează în bună măsură perfecţiunea structurilor ei lingvistice « unei robuste preistorii, contemporană cu epos-ul ».

Ca atare, Marzullo va semnala cu multă conştiinciozitate indiciile tradiţiei epice, semnele unei dependenţe formale care a mai stăruit pînă la sfîrşitul sec. VI î.e.n. (reminiscenţe homerice, păstrîndu-se vivace de-a lungul întregii perioade antice). Elementele tradiţionale din factura poeziei reprezintă configuraţii specific *aulice*; asemenea trăsături lingvistice poartă pecetea *stilului înalt*; ele apar pe diferite registre, sînt generate de substratul convenţiei epice. Marzullo foloseşte termenul *aulicità*, tot aşa cum se foloseau cunoscutele formaţii retorico-stilistice: *aticism*, *barbarism*, *arhaism* ş.a. Treptat, elementele *aulice* se diversifică sau îşi schimbă conţinutul stilistic: se delimitează convenţiile monodiei lesbice (registrul « eolismelor » literare), la care se adaugă mereu alte trăsături idiomatice ale poeziei corale; paralel, se particularizează vorbirea populară, se afirmă « vulgarismele » iambografilor, manierismul ionienilor. *Aulicitatea* bucurîndu-se de o atenţie deosebită, notele nu mai caracterizează suficient de clar celelalte particularităţi de limbaj, deşi coloratura dialectală eterogenă face obiectul unor explicaţii destul de corecte. Cu toate acestea, lucrări de referinţă solide, cum ar fi *Grammatik zu Sappho und Alkaios* (Berlin, 1958) de E.M. Hamm, nu sînt aproape de loc citate.

Comentariul gramatical şi stilistic devine o « semantică literară », foarte personală, aşa cum a preconizat-o şi Pagliaro. Pentru a situa factura poemelor, configuraţia lor estetică, Marzullo raportează mereu investigaţia literară la dinamica generală a fenomenului artistic, urmărind adeseori raporturile dintre transformările viziunii plastice şi evoluţia artei cuvîntului. Un *delectus* minunat de reproduceri (parte din ele în culori), animă comentariul literar cu sugestia vizuală care se degajă din cromatica şi grafismul ceramicii pictate. În dreptul fragmentului 27 *a* de Sappho, aflăm un complement vizual inserat la momentul oportun, acolo unde lumina densă, splendoarea selenară, a împînzit cu roua imaterială priveliştea nopţii, evocînd nostalgic icoana fiinţei iubite — frumuseţea înstrăinată. Fragmentul de ceramică ales nu este o ilustrare literală, ci se integrează îndeosebi viziunii hieratice: ne înfăţişează cîteva figuri dintr-un convoi funebru (pictat pe un *pinax* de Exekias — cca 530 î.e.n.). Paralel cu decantarea expresiei lirice, reliefată în adnotările textului, comentatorul semnalează progresul realizat simultan în domeniul artelor plastice (fiecare fotografie comportă pe verso explicaţii sugestive). În cazul lui Exekias: « il vigile senso delle proporzioni ritrova nel VI sec. l'innata misura; all'obligo formale e geometrico sostituisce classico equilibrio... Stupisce la semplicità con cui distacca l'intensità emotiva ». Referitor la fr. 27 a, se constată obiectivarea conştientă a zbuciumului pasional: « il motivo personale per cui Saffo sarebbe la più tormentata ed incandescente dei poeti, viene consapevolmente obiettivato, si dissolve in placida neppure malinconica serenità » (p. 60). Era timpul să

[1] Cf. *Il problema omerico*, Florenţa, 1952 şi *Il fantasma di Omero*, în Atene e Roma, 1957, p. 129-142.

se facă dreptate „muzei împătimate". Denys Page, ilustru editor, n-a izbutit să depășească stadiul reticențelor critice. În *Sappho and Alcaeus*, Twelfe poems with a commentary (Oxford, 1959), învățatul englez atribuia melancolia insinuantă din poemele safice unei complexențe formale. În aceeași ordine de idei el scotea în evidență caracterul molatec al *Cînturilor* tradiționale: mustrări de dragoste sau cîntece de dor, *epithalame*, imnuri, *hymenee* cu tipare în bună parte folclorice. Dacă ar fi să ne luăm după D.Page, de-abia cu Alceu monodia s-a emancipat de constrîngerea tonului ocazional, de *aparat* (« ocazia » poemului devine motivare personală; glasul datinei nu mai predomină asupra izbucnirii temperamentale).

Marzullo a mers mai departe cu înțelegerea specificului feminin al poeziei safice. Analize subtile relevă de fiecare dată modulația chemărilor (« graiul inimii »). Doar intensa febrilitate a dialogurilor lirice scapă uneori atenției lui Marzullo. Or, « patima lesbică » nu este o simplă născocire a clevetitorilor din antichitate. Celebrul fragment 96 vorbește clar de « istovirea dorului pe un strai așternut cu miresme »; riturile senzuale, armonia gesturilor, lustrațiile vor să alunge insatisfacția. Deși nu deslușesc toate implicațiile psihologice, analizele lui Marzullo marchează un progres notabil față de majoritatea comentatorilor dinaintea sa.

Selecția textelor poartă amprenta unor criterii personale și restrînge aria lecturilor la un număr mai mic de fragmente (de fapt, proporția nu este respectată cu consecvență; Teognis, poet moralist, lipsește cu desăvîrșire. Totuși, în *Corpus Theognideum* diferiți autori întruchipează destinul epocii lor, reflectă zbateri personale, preocupări foarte caracteristice pentru evoluția lirismului). Succesiunea poeților antologați poate să pară curioasă; dar ea este dictată de criteriile analizei genetice a stilului (doctrina despre care am vorbit la început). De fapt ordinea prezentării nu contravine în mod supărător istoricității fenomenelor literare. Poeții apar în următoarea succesiune: Callinos (fr.1), Arhiloh (cu 19 fragmente), Tirteu (fr. 4 — 5), Alcman (4 texte), Sappho (cu cel mai mare număr de fragmente), Alceu (relativ slab reprezentat), Mimnerm (numai fr. 1; deși fr. 2 și îndeosebi 10, « Barca soarelui », exercită asupra noastră o puternică seducțiune ioniană), Solon (două fragmente), Focilide, Hiponax, Stesihoros, Ibicos, Anacreon, Simonide (comentat într-un stil hipercritic, dar cu multă pătrundere).

La sfîrșitul volumului figurează listele de referințe, judicios întocmite — am apreciat cu deosebire *index locorum* și *index uerborum* (unde sînt precedate de asterisc acele vocabule care denotă « una presumibile aulicità »).

Din punct de vedere al stabilirii textului, al comentariului strict gramatical și al notelor necesare pentru înlesnirea traducerii, Marzullo țintește spre maxima simplitate; o adevărată austeritate filologică l-a îndemnat să dea foarte rar întregiri ale textului, chiar atunci cînd ele devin foarte probabile sau pot fi postulate cu certitudine pe baza rămășițelor de litere și de silabe (sau în virtutea stereotipiilor verbale). Nu este vorba de un text critic, *stricto sensu*; subsolul se dispensează de un aparat special — figurează în note numai cîteva emendații (majoritatea propuse de alți editori), pentru justificarea ameliorărilor introduse în text. Se pornește de la textul lui Diehl — păstrîndu-se de obicei numerotarea fragmentelor după *Anth. Lyrica*, fără să fim preveniți de schimbarea numărului atunci cînd textul e dat după Lobel-Page (PLF) sau după recenta ediție a lui Page, *Poetae Melici Graeci*.

Pentru a cita un model de comentare a textului reprodus, ne putem adresa fragmentului 31 din Simonide. Pentru stabilirea textului n-a fost disprețuită emendarea propusă de Bergk la v. 8: ἦθει pentru ἤτορι. La v. 4 preferăm ἥρπιπεν. În schimb lectura νυκτιπλανεῖ (în loc de tradiționala corectură νυκτιλαμπεῖ), corespunde minunat ambianței — la fel ca δνόφος. Cam pe la jumătate textul este cel stabilit de Page, care l-a dezbărat de grafii absurde și ne oferă un *melos* bine legat și fluid. Pentru a se păstra aceeași înfățișare limpidă textului din Alceu, îndeosebi fragmentului 77, merita să i se integreze remediile propuse de Diehl (acolo unde nu figurează altele mai bune de Page).

Indicații mai sistematice despre metrică și despre formele dialectale ar fi completat în mod fericit adnotările acestei valoroase antologii. Așa cum se prezintă, ea ține pasul cu cele mai înaintate puncte de vedere din domeniul exegezei literare și tocmai de aceea nu poate să mulțumească toate categoriile de cititori. Sîntem siguri că judecățile formulate de Marzzullo vor mai suscita de aici înainte dezbateri aprinse. Meritele antologiei sale nu pot fi totuși contestate, mai ales dacă ținem seama de sagacitatea cu care și-a constituit textul grec, respectînd totdeauna normele celor mai prudenți editori.

Lectura unei asemenea lucrări devine o îndeletnicire delectabilă; însăși dificultățile sau ciudățeniile comentariului adaugă o seducțiune în plus efortului nostru de a pătrunde înțelesul autentic al poemelor.

M. Nasta

EVRIPIDIS *Helena*, edidit Karin Alt. Leipzig, Teubner, 1964, XVI + 67 p.

Apărînd după atîtea ediții euripideice ilustre, textul *Elenei* pe care îl prezentăm beneficiază de achizițiile unei vechi tradiții filologice, fără a se lăsa strivit de ele. În vederea stabilirii textului, Karin Alt a colaționat din nou manuscrisele L și P precum și Pap. Ox. 2336, care oferă pentru versurile 630—651 cîteva lecțiuni interesante. În aprecierea valorii celor două manuscrise, ea se alătură părerii susținute între alții de Wilamowitz, Murray și A. Thuryn, considerînd că P este independent de L. Editorul acordă foarte multă atenție corecturilor făcute pe ambele manuscrise și le menționează cu regularitate în aparatul critic. În afara textului propriu-zis, cartea cuprinde o prefață și o remarcabilă bibliografie împărțită în două rubrici, *editiones* și *dissertationes*.

În general, K. Alt nu modifică decît cu mare prudență versiunea păstrată de L și P. Relegînd în aparatul critic o parte din îmbunătățirile propuse într-un articol din 1963 (*Bemerkungen zum Text der Helena*, Philol. 107, p. 173-192), ea menține în textul definitiv doar cinci conjecturi originale. Dacă cele de la v. 237 (γάμον τὸν ἐμόν în loc de γάμων ἐμῶν LP, γάμον ἐμόν L[c]) și 679 (τὰ δ'ἐς κρίσιν σοι τῶνδ' ἔθηχ' Ἥρα κακά în loc de τὰ δ' ... κακῶν LP, τάδ' ... τήνδ' ... κακά Wil.) par mai puțin fericite, iar cea de la v. 712 (εὖ δὲ πόλλ' pentru εὖ δέ πως LP și Stob.), insuficient justificată, cele de la v. 1164 (παναθλία în loc de ἀθλίοις LP, τρισαθλία Wil. etc.) și 1590 (ἀξίως pentru ἀξίαν LP) sînt în schimb deosebit de interesante.

În ciuda unei atitudini în general prudente, editorul acceptă totuși cîteva modificări ale lecțiunii manuscriselor care nu par absolut necesare. Credem astfel că admite prea ușor că v. 5, 257-259, 299-302, 905 și 1678 sînt interpolate, sprijinindu-se fie pe unele contradicții superficiale care există între versurile incriminate și alte pasaje ale piesei, fie pe dificultăți lingvistice minore. Cele mai multe libertăți se observă însă în părțile lirice unde K. Alt, autoare a unei disertații asupra corului la Euripide (*Untersuchungen zum Chor bei Euripides*, Diss. Frankf. 1952), introduce cu destulă ușurință conjecturile care oferă o schemă metrică mai regulată. Astfel, la v. 245, ea modifică lecțiunea dată de L și P Χαλκίοικον ὡς 'Αθάναν μόλοιμ' în <τὰν> Χαλκίοικον ὡς ['Αθάναν] μόλοιμ'. V.349 poate fi înțeles și fără introducerea conjecturii lui Reiske ὑδρόεντι pentru ὑδρόεντα LP, acceptat, printre alții, și de H. Grégoire. La v. 355 λαιμορύτου, deși hapax, nu ridică nici o dificultate, nici în raport cu sensul frazei, nici din punctul de vedere al formării cuvintelor, iar înlocuirea lui cu αἱμορύτου o obligă pe K. Alt să substituie la v. 354 pe διωγμόν lui δίωγμα LP pentru a evita hiatul. Acceptarea conjecturii lui Wilamowitz ἐκελάδησεν, ἀνοτότυξεν pentru κελάδησεν κἀνοτότυξεν LP, v. 371, nu pare obligatorie, deși e

metric preferabilă. Credem totodată că lecţiunea manuscriselor poate fi menţinută şi la v. 374, unde e necesară cel mult schimbarea lui φονίαισι în φοινίαισι, şi la v.525-526, unde varianta πόδα χριμπτόμενος ἐναλίῳ κώπᾳ LP e perfect inteligibilă. În plus e mai economic să corectăm pe τήν τ' în τήνδ', la v.924, urmîndu-l pe Grégoire, şi pe τρύχουσα σαυτήν în τρύχου σεαυτήν, împreună cu Scaliger, la v. 1286, decît să postulăm existenţa unor lacune înainte de aceste versuri, aşa cum face K. Alt. La v.933 varianta ἐκδώσομαι, dată de P^2, pare mai plauzibilă decît conjectura lui Hermann, ἐδνώσομαι, deoarece primul verb apare cu acelaşi sens şi în *Med.* 309, iar cel de al doilea nu e folosit niciodată de Euripide. Lipsesc de asemenea motivele serioase de a înlocui la v. 993 pe δυσκλεῶς cu δυσκλεᾶ, propus de Barnes, la v. 1016 pe ἀθάνατον cu ἀθάνατος, sugerat de Zuntz, şi la v. 1349 pe τε cu δὲ. În sfîrşit, credem că poate fi acceptată lecţiunea οὔριαι, dată de L şi de P la v. 1612, deoarece femininul οὐρία e atestat şi în *IA*, 352.

Pe de altă parte credem că, în mai multe cazuri, modificarea versiunii manuscriselor, deşi respinsă de K. Alt, se impune. Astfel, la v. 171, eliminarea lui ἢ φόρμιγγας, recomandată de L^t şi de foarte mulţi editori, duce la o corespondenţă mai bună cu v. 183, notat cu crux în această ediţie. V.225 nu corespunde exact cu v.206 decît dacă schimbăm, împreună cu Nauck, ordinea cuvintelor din λέχεσι, πότνια, παραδίδωσιν, LP în πότνια, παραδίδωσι λέχεσιν. La v. 352 credem că replica τί τάδ' ἀσύνετα aparţine corului, nu Elenei. Conjectura lui Kirchhoff de la v.747 (οὐδέ în loc de οὔτε) trebuie acceptată fiindcă secvenţa οὐδὲ ... οὔτε e inadmisibilă în greacă (cf. Liddell-Scott-Jones *s.u.* οὐδέ). La v.1006, Alt păstrează varianta Χάρις, dată de manuscrise, considerînd-o lectio difficilior (cf. Philol.107, 1963, p. 185). Ţinînd însă seama de faptul că Euripide în restul pieselor nu foloseşte decît pluralul Χάριτες şi că în *Hipp.*, 1147, apare chiar expresia συζύγιαι Χάριτες explicată de scholiast prin cuvintele ἔφοροι τοῦ γάμου şi γαμήλιοι, credem că e preferabilă conjectura lui Canter, Κύπρις. La v.1500, conjectura lui Musgrave σωτῆρε în loc de σωτῆρες LP e obligatorie şi fiindcă restituie corespondenţa cu v. 1484 şi fiindcă aceeaşi formă de dual apare şi la v.1664 alături de pluralul ἡμεῖς. Introducînd pe σωτῆρε după pluralele de la v.1499 (οἵ ναίετ' οὐράνιοι) adoptăm varianta mai dificilă, fără a cădea într-o inconsecvenţă necunoscută lui Euripide.

Avînd de ales între mai multe conjecturi propuse pentru a restitui acelaşi pasaj, K.Alt nu se opreşte întotdeauna la versiunea cea mai fericită. Astfel, la v.298 ea optează pentru lecţiunea πῶς θάνοιμ' ἂν οὐ καλῶς care o obligă să elimine versurile 299-302, deşi varianta πῶς θάνοιμ ἂν οὖν καλῶς i-ar fi îngăduit să păstreze acest text. La v.302, conjectura ἄρθρ' ... βίου pare mai apropiată de lecţiunea manuscriselor, ἄρτ' ...βίου, decît conjectura lui Hermann σάρκ' ... βίου, adoptată de K. Alt. Pe de altă parte credem că la v. 644 trebuie citit πόσιν ca în L şi P, versurile 642—645 urmînd a fi atribuite lui Menelaos, iar v. 647—648 corului. În ciuda argumentelor contrare expuse de editor în articolul citat mai sus, p. 181—182, rămînem la părerea că cea mai bună restituire a versului 690 este cea a lui Hermann, γάμον ἄγαμον «ἐμόν». Una din obiecţiile lui K. Alt şi anume că ἄγαμος nu e sinonim cu δύσγαμος cade, dacă înţelegem textul ca o aluzie la mistificarea a cărei victimă fusese Paris: γάμος ἄγαμος nu este în acest caz « căsătoria nefericită », ci « căsătoria care n-a avut loc ». La v. 1022 soluţia propusă de Nauck, τιν' ἔξοδόν γ' εὑρίσκετε, se îndepărtează mai puţin de manuscrise decît cea a lui Hermann, adoptată de K. Alt, εὑρίσκετ' ἔξοδόν τινα. Citind la v.1132 ἁλίμενα δ' ὅρια μέλεα βαρβάρου στολᾶς (L şi P dau ἁλίμενα δ' ὅρεα ...), editorul ne obligă fie să-l considerăm pe ἁλίμενα activ şi să traducem « resturile flotei barbare n-au putut aborda la ţărm », fie să vedem în μέλεα un acuzativ de relaţie. Fiindcă în ambele cazuri construcţia este nefirească din punctul de vedere al limbii greceşti, credem că textul trebuie corectat în ἁλίμενα δ' ὅρεα Μάλεα ... / ... βαρβάρου στολᾶς, conform cu sugestiile lui Hermann şi Murray. La v. 1321, Alt acceptă conjectura lui Verrall ἀπόνους = *demens*. Deoarece acest cuvînt nu mai apare nicăieri în texte, credem că nu este imposibil să admitem că ἀπόνους este aici acuzativul lui ἄπονος şi se acordă cu ἁρπαγὰς δολίους din

versul următor. Sensul întregului pasaj ar fi «căutîndu-şi fiica răpită fără greutate, prin viclenie», iar între ἀπόνους şi πόνων de la v. 1320 s-ar stabili o opoziţie. În sprijinul acestei interpretări s-ar putea cita exemple ca *Il.*, 7, 142, unde δόλος se opune lui κράτος (δόλῳ οὔτι κράτεΐ γε) sau ca Aesch., *Prom.*, 212–213, unde există antiteza δόλος–ἰσχύς. În sfîrşit, la v. 1512 credem că conjectura lui Grégoire, κάκιστά σ'ἐν δόμοις este şi mai economică şi mai satisfăcătoare pentru sensul frazei decît cea a lui Dobree (σὲ κάλλιστ' ἐν δόμοις) pe care K. Alt o preferă.

Aparatul critic se numără printre reuşitele acestei ediţii. El ne informează cu precizie atît asupra stării manuscriselor cît şi în legătură cu principalele conjecturi propuse pînă în prezent. Se remarcă totuşi o oarecare neclaritate la v.176 («φόνια φόνια L^t» cf. Grégoire «φόνια φόνια, deleto χάριτας *l*») şi absenţa explicaţiilor la v.732, unde Grégoire menţionează «ἐν' *l*: ἓν L». Totodată ar fi fost util să se citeze la v.90 conjectura lui Grégoire, φίλοις, la v. 284 conjectura διασὼ κόρω a lui F.W.Schmidt şi la v. 530 conjectura lui Jacobs, ἐμφανῶς. Cartea este frumos prezentată grafic, deşi are destul de multe greşeli de tipar. Trebuie astfel să citim la v. 176, în aparatul critic, φόνια, nu φονία, la v. 676 λουτρῶν în loc de λούτρων, în aparatul critic al v. 711 σκέψαι şi nu σκέψει, la p. 36 r. 4 de jos cifra 883 înainte de ψευδονυμφεύτους, la v. 1183 τῆσδ' în loc de τῆσθ', la v. 1452 în aparatul critic ῥόθοισι LP: ῥοθίοισι Ald., nu invers şi μήτηρ nu μῆρ, iar la p. 60 r. 4 de jos cifra 1514 în loc de 1415. La p. 58 v. 1464 nu aparţine antistrofei, ci strofei.

Ediţia *Elenei* datorată lui Karin Alt este desigur una din cele mai bune variante ale acestui text, iar comentariile de mai sus nu trebuie înţelese decît ca un omagiu adus seriozităţii lucrării.

Liana Lupaş

MENANDRI Sententiae, ed. Siegfried Jaekel, Lipsiae, in aed. B.G. Teubneri, 1964, XXXV + 230 p.

Lucrarea constituie desăvîrşirea şi înmănuncherea unor laborioase studii anterioare, despre care autorul tratase în disertaţia sa *Die Menandersentenzen, gesammelt und neu herausgegeben*, Hamburg, 1958. Contribuţia nouă este foarte însemnată îndeosebi prin colaţiunea codicilor vienezi şi parisini şi prin studiul amănunţit al unor codici necunoscuţi încă de W.Meyer din Speier, iniţiatorul studiilor despre monostihuri în cunoscutele lui disertaţii şi comunicări din anii 1881, 1890 şi 1892, cum am mai arătat în Studii clasice, II (1960), p. 127-129.

S. Jaekel are meritul deosebit de a fi pus în ordine întregul material cu o nouă şi judicioasă clasificare a manuscriselor în trei clase, după importanţa şi conţinutul lor, ridicînd numărul gnomelor de la 758 (Meineke) la 877. A mai folosit clasa *v*, de un conţinut mai restrîns şi cu multe lacune, dar contribuind totuşi cu 32 noi monostihuri din cele 96 d*i*spuse acrostihic, cîte 4 de fiecare literă. Urmează cu alţi 5 codici mai mici şi cu clasa Γ, cu familia lui. Acestea părăsesc ordinea acrostihică şi adoptă diviziunea pe teme: despre oamenii cinstiţi, despre adevăr etc. Cu totul nouă este contribuţia după ms. Σ şi familia lui, după publicarea lor de către V. Jagić, la Viena în 1893. Continuă cu alţi codici mai mici şi încheie cu cei traduşi în latineşte din versiunea arabă, pe care i-a studiat G.Kramer în Zeitschrift der Morgenländischen Gesellschaft, 31, 1956. Ultima dată G. Studemund publicase o Σύγκρισις a lui Menendru şi Philistion în *Index lectionum* din Bratislava în 1887, în prima versiune, dar nu folosise codicele atenian, descoperit şi publicat de W.Meyer mai tîrziu în 1892, la München.

Istoricul întregii probleme este expus de Jaekel în pag. XV-XVI, încheind cu 9 monostihuri neaflate în codici dar de origine clasică, unele sigur autentice ca nr. 584, 688, 750.

Comparatio Menandri et Phil., transmisă într-o seamă de codice în patru versiuni, are un conținut autentic modest, detașîndu-se de corpul propriu al monostihurilor. Expunerea *De origine et fontibus monostichorum* (p. XVII și urm.) merita să fie mai dezvoltată, căci concluzia este prea modestă: 48 monostihuri autentice și numai 20 cu conținut parțial de expresii ale poetului. Ele s-ar putea extinde. De ex. mult discutatul vers 183 (249 Jaekel): Εὔπειστον ἀνὴρ δυστυχὴς καὶ λυπούμενος (Omul nefericit și lovit de suferință este ușor de convins) e socotit nesigur. Pus în ordine sub toate raporturile, el apare autentic atît după conținut, cît și după formă.

În cele 4 versiuni ale controversei între Menandru și Philistion se pot desprinde expresii sau idei menandriene ca de pildă în disputa asupra lui κέρδος πονηρόν (I, 152–159), care se amplifică sub influența eticei creștine. În versiunea secundă, chiar din primele versuri ni se spune că scopul lor este educarea tinerilor în spiritul eticii curente. Apoi se trece la disputa despre noroc, despre sărăcie, bătrînețe, bogăție etc. Chiar în această parte se găsesc multe gînduri și expresii menandriene (de ex. vs. 166–174 = frg. 538 Kock), însă adaptate la gîndirea creștină în așa fel încît nu se mai pot recunoaște nici măcar fragmentar. Unele se pot revendica în întregime pentru Menandru (Comp. II, 69–82 = Men. frg. II, 614 = 537 Kock). Versiunea a treia și a patra sînt mult mai slabe, repetă versuri anterioare, prezentîndu-se ca un mănunchi rezumativ al celor cuprinse în versiunea a doua.

După *sigla codicum*, p. XXXII–XXXV, S. Jaekel începe cu monostihurile atribuite lui Menandru, începînd cu cele publicate de R.A.Pack, *The Greek and Latin Literary Texts*, Univ. of Michigan Press, 1952, I–XIII, XV–XVII, întrerupte cu XIV, conținînd 25 monostihuri pînă la litera γ, publicate de V. Puntoni încă din 1883 și O. Maruchi în 1899, la Vatican. Cele mai multe sînt păstrate pe frînturi de papirusuri, neîntregite și străine de conținutul specific al versurilor lui Menandru. Unele — ca II — sînt exerciții acrostihice pe diferite teme, fără legătură între ele. La începutul grupului IV apar 4 vs. despre «Chitaristul» lui Menandru cu tema «Calomnia», apoi continuă cu felurite alte teme. În X apar tetrametri trohaici catalectici, dar cuprinsul lor nu e întregit, iar în XIII versurile trimetre sînt scrise în continuare pe teme prea cunoscute, de ex. vs. 16: ἦθη πονηρὰ τὴν φύσιν διατρέφει = mon. 287. Versul 17 restaurat de Snell e de inspirație bizantino-creștină, ca și cele următoare cîte se pot restaura. Cele următoare se adresează școlarilor îndemnîndu-i la învățătură sau la virtuți cu luare aminte la rolul norocului, al bogăției și sărăciei. Deci gnomologiile circulau în mare număr și serveau ca izvor nesecat de versificare pe diferite teme, cu o mică modificare la început, ca să se încadreze în acrostihuri.

Gnomele cinicului Chares, adunate separat tot de Pack, prezintă multe lipsuri și revin cu teme din monostihurile cunoscute, ca I, 5; multe apar și în TGF² (Nauck) sau provin din tragediile cunoscute. Charles II cuprinde 6 vss., iar III unul singur, un tetrametru trohaic catalectic, cu tema din mon.52 JK: «Dacă ești sărăcit, nu invidia pe cei ce au», modificată în: «nu invidia pe cei norocoși ca să nu te arăți răutăcios». În ordine urmează *corpul propriu-zis al monostihurilor*, la Jaekel 877, din care, după tabloul privitor la autori, p. 143-152, numai 48 revin sigur lui Menandru, iar 20 sînt alcătuite după altele. Am arătat în Studii clasice, II, p. 127–141, că din cele 758 monostihuri publicate de Meineke în 1823, 1841, 1847, numai 45 sînt sigur autentice, iar 26 au suferit modificări și alterări.

Folosind cuprinzătoarea lucrare a lui S. Jaekel, numărul celor autentice, după un studiu amănunțit pe bază de noi criterii, poate fi crescut peste cele 18 confirmate de dînsul. În afară de cele 4 versiuni ale «Controversei» dintre Menandru și Philistion, e interesant și Apendix-ul slavo-elin din codicii Σ, N, R, F, U, *Laur.* 57, 50 (publicat de Piccolo în *Anthologie Grecque*) dintre care vss. 6-29 apar și la Grigore din Nazianz, deci au cuprins creștin. Unele sînt, totuși, originale cu imaginea lor adaptată vremii, ca: vs. 20: Ὅταν εὐπλοῇς, μάλιστα μέμνη σο

ζάλης (Cînd pluteşti cu bine să te gîndeşti mai mult la furtună) care apare şi sub nr. 11 din codicii *Ven.* şi *Jos.*

Sub nr. 13, *Vita Aesopi* (Perry, *Aesopica*, I, p. 101, 28 şi urm.) contribuie cu o seamă de monostihuri care, bine analizate, ar putea dezvălui urmele unui izvor autentic menandrian, deşi, după îndemnul de la început, conţinutul lor e destinat tineretului vremii. Astfel se prezintă vs. 1-8, cu excepţia versului 5 care e de inspiraţie religioasă. În schimb, vs. 36—42, în tetrametri trohaici catalectici — unii trunchiaţi, alţii construiţi fără considerarea cantităţii silabelor — ascund expresii şi gînduri autentice.

Sub nr. 14 ni se transmit, în traducere din arabă în latină, 17 cugetări din care cu greu putem desprinde o cugetare menandriană.

Indicii care urmează sînt destinaţi orientării în cadrul lucrării. Monostihurile aflătoare şi în alte documente compun primul indice, după care urmează index-ul autorilor, foarte util pentru studiul monostihurilor, şi, în fine, indexul prezentării paralele a numărului versurilor după Meineke şi după S. Jaekel şi invers. Lucrarea se încoroneză cu un foarte folositor index de cuvinte.

Autorul n-a avut în vedere comedia *Dyscolos* decît după fragmentele transmise la Kock şi Koerte, dar remarcă greutatea descoperirii unor fragmente de versuri şi monostihuri cu teme din *Dyscolos*. De ex. ideea exprimată în *Dyscolos*, v. 719—720 « Cînd vedem ce gînd şi viaţă poartă fiecare om, în ce fel se-avîntă numai spre cîştig . . . », este redată repetat în mon. 98, 288, 422, 491, 405, 729, dar acestea ajung la formulări cu totul străine de textul poetului. Numai mon. 685 este în întregime identic cu v. 797 din *Dyscolos* şi cu frg. 128 Kock: « Vorbeşti de bani, avutul cel netrainic » (Sostratos către tatăl său Callipides). Ultima cugetare din frg. 128 Kock: « Cu mult mai bun e un prieten sincer decît o bogăţie prefăcută, pe care-o ţii ascunsă-n fund de tină ». (v. 810—811).

În genere lucrarea prezintă un material bogat şi variat a tot ce s-a putut aduna pînă acum din tezaurul care poate creşte în urma unor noi descoperiri în Egipt sau în alte părţi, contribuind cu noi şi valoroase monostihuri cu cuprins autentic sau foarte apropiat de stilul poetic al lui Menandru.

Pentru studiul acestora se cere ca în afară de analiza critică a testimoniilor literare şi eventual arheologice, să se analizeze monostihurile pe baza unor noi criterii, mai largi, dar mai utile. De exemplu se poate evoca exprimarea poetică specifică lui Menandru ca şi vocabularul în evoluţia lui semantică pentru desprinderea sensului, mult deosebit de acela al epocii creştin-bizantine. Se mai cere o analiză minuţioasă a metricii şi prosodiei poetului, după cercetări ca: *De Menandri arte metrica* de Johannes Uhle, Münster, 1912 şi *De Menandri arte metrica et prosodiaca* de Ludwig Weckel, Jena, 1922, precum şi altele mult mai recente. Astfel, ca să dăm un exemplu, mon., 43 Jaekel (=645 Meineke) fără nici o substituire a iambului e menandrian şi are o mulţime de variante. V. 477 apare la început cu un μετά formînd anapest. Acesta apare mai des în al doilea metron şi corespunde cu altul în al patrulea metron. Monostihul 249 Jaekel a fost mult discutat. În genere se crede că după ἀνήρ trebuie adăugat ὁ. Erbse îl adaugă întregind astfel: Εὔπειστόν ἐσθ' ὁ δυστυχὴς λυπούμενος. B scrie la început ἄπιστος şi apoi ἀτυχής schimbînd cu totul ideea: « Necredinciosul este nefericit şi suferind ». Un sens iarăşi diferit se obţine prin εὔπιστον (la Meineke). Se vede că prima versiune e creştin-bizantină, a doua e banală. Înlocuirea lui δυστυχής cu ἀτυχής nu e potrivită căci sensul de « norocul îi e răuvoitor » e înlocuit cu cel de « fără nici un noroc ». Cuvîntul ἀτυχής e rar folosit de Menandru (*Epitrepontes*, 534 e întregit), pe cînd δυστυχής e foarte frecvent la Menandru şi în epoca elenistică, deci trebuie menţinut ca şi εὔπειστον la început. Anapestele la Menandru apar în metron-ul 1 care corespunde cu 5, iar în 2 corespunde cu 4, niciodată în 2 şi 3 (v. Uhle, *op. cit.*, p. 29). Menandru face să

urmeze deseori, după un anapest în primul metron, un tribrah în al doilea cum exemplifică J. Uhle, *op. cit.*, p. 30. Dactilii se unesc cu tribrahi, foarte rar cu anapeste. Criteriile metrice au importanţă numai în versurile cu multe substituiri ale iambilor, nu însă în acelea care n-au substituiri. În acest caz criteriul analizei vocabularului rămîne singurul criteriu.

Se cere să fim atenţi la versurile paralele, deoarece din studiul lor putem reconstitui pe cele autentice care, în genere, au fost cele mai productive de-a lungul secolelor. Astfel din monostihuri provenind din diferite vremuri, putem avea satisfacţia descoperirii unora autentice. În toate acestea trebuie să ţinem seama că izvorul continuu al lui Menandru a fost experienţa din viaţa poporului şi deci e posibil ca aceeaşi cugetare să apară la mai mulţi autori sub o formă asemănătoare. Versurile care redau vorbirea specifică după clasa socială, diferenţa de cultură, de profesie, de sex sau vîrstă, pot de asemenea călăuzi pe cercetător la reconstituirea monostihurilor originale menandriene.

N. I. Ştefănescu

T. MACCIVS PLAVTVS, *Ausgewählte Komödien* mit deutschem Kommentar von Brix-Niemeyer. *Miles gloriosus*. Unveränderter Nachdruck der 4. Auflage von Oscar Köhler. Leipzig, Teubner, 1964, 166 p. 8°.

Destinată la început uzului şcolar, dar depăşind, prin amploarea comentariului, scopul iniţial, colecţia de ediţii cu adnotaţie germană a casei Teubner şi-a cîştigat, alături de cea paralelă a editurii Weidmann din Berlin, o binemeritată celebritate. Este de ajuns să amintim, numai în domeniul latin, ediţia Dziatzko-Hauler a piesei *Phormio*, Dziatzko-Kauer pentru *Adelphoe*, Piderit, Richter, Koch-Landgraf etc. etc. pentru Cicero, M. Müller (Heraeus, Wölfflin) pentru Titus Livius, Draeger-Heraeus pentru Tacit, spre a ne face o idee asupra importanţei colecţiei şi a valorii colaboratorilor ei. În acest cadru de prestigiu, piesele plautine editate de J. Brix şi revăzute de M. Niemeyer sînt printre cele mai cunoscute. De aceea iniţiativa conducerii actuale a vechii edituri din Leipzig de a reimprima fotografic (fără menţionarea colecţiei şi fără indicarea anului de apariţie a textului reprodus) cea de a 4-a ediţie, elaborată de O. Köhler, a piesei *Miles gloriosus* (1916) este binevenită. Prin precizia, claritatea şi bogăţia notelor, prin importanţa introducerii şi a anexelor (scurt indice metric, apendice critic şi un indice de cuvinte discutate, de probleme gramaticale, metrice, stilistice), reimprimarea aceasta umple un gol şi corespunde unei nevoi reale a învăţămîntului (superior, evident, în situaţia actuală a studiilor clasice) şi a publicului de specialitate. Desigur că o revizuire a ediţiei, care să ţină seama de rezultatele a 50 de ani de exegeză plautină, ar fi fost de preferat. Dar şi aşa, utilitatea volumului pe care-l prezentăm ne îndeamnă să sugerăm editurii să pună din nou la dispoziţia publicului lucrările acestei colecţii, cărora trecerea timpului nu le-a ştirbit valoarea [1].

I. Fischer

[1] Reproducerea fotomecanică nu exclude corectarea unor greşeli mărunte, măcar de tipar (în volumul prezentat aici, chiar la începutul piesei, p. 26, notă, se citeşte *Acroteleutium* pentru *Acroteleutium*; la p. 38, nota la v. 87, *omoedia* pentru *comoedia* etc.).

APPENDIX SALLVSTIANA, edidit Alfons Kurfess. *Fasc. prior*: C. Salluti Crispi epistulae ad Caesarem senem de re publica. Editio sexta aucta et emendata. Lipsiae, B. G. Teubner, 1962, XII 27 (-28) p.

APPENDIX SALLVSTIANA, edidit Alphonsus Kurfess. *Fasc. posterior*: [Sallusti] in Ciceronem et inuicem inuectiuae. Editio quarta emendata et aucta. Lipsiae, B. G. Teubner, 1962, XII + 13(−32) p.

Întemeiată acum mai bine de o sută de ani, « Bibliotheca Teunberiana » continuă să se îmbogățească în ultimul timp, pe lîngă reeditările textelor mari, și prin ediții separate ale fragmentelor sau opusculelor, cu mai restrînsă circulație, dar alcătuind adevărate instrumente de lucru. Menționez, dintre acestea, numai *De grammaticis et rhetoribus* a lui Suetoniu, publicată în 1960 de Giorgio Brugnoli, și excelenta ediție din 1964 a fragmentelor *Războiului punic* al lui Naevius, alcătuită de Wladyslaw Strzelecki.

★

Epistolele lui Salustiu către Caesar au fost publicate de Kurfess prima oară în 1920 și reeditate în 1930. După al doilea război mondial, ele au fost reluate tot mai des: în 1950, 1955, 1959 — iar în 1962 au apărut pentru a șasea oară.

Din scurta prefață, subliniez doar că editorul, convins pînă în 1950 că scrisorile, autentice, sînt primele opere ale autorului, acum, de acord cu Ed. Fraenkel și A. Dihle, consideră că ele au fost scrise după operele istorice, de către un « Sallustius personatus ».

Ediția a șasea cuprinde și o bibliografie completată (de cinci pagini dense !).

În ce privește cele 18 pagini de text propriu-zis al epistolelor, mă tem că inconsecvențele ortografice (praef., pag. V: *quaeque nonnullis fortasse nugae uidentur esse*) nu sînt întotdeauna ale manuscrisului (Vaticanus Latinus 3864, saec. IX/X). Iată cîteva, nesemnalate în aparatul critic:

immane (pag. 2, rînd 28): *inmanis* (13, 19);

lubidini (3, 32- 4,1; 16, 27 : *lubido*) : *libidinem* (1,4 ; 5,21: *libidines*; 7,24, 9,15, 16, 1-2: *libidine*);

iplumis (1,18) : *optimum* (3,2 etc.);

plebs (10,24; 11,12; 12,8; 15,16): *pleps* (6,2; *plebes* într-a doua ediție romană);

conrigenda (14,23) : *corrigitur* (5,20).

Aparatul critic, în afara variantelor, mai cuprinde *loci similes*, în special din *Catilina* și *Iugurtha*. O singură conjectură a editorului: (pag. 5,2) *nec<lectis>* în loc de *aec* din manuscris (alți editori: *abiectis*, *laceratis*, *nexis)*; propunerea lui Kurfess, convingătoare, a fost acceptată și de Eisenhut (ediția din 1950 și 1960).

Cartea se încheie cu mai mulți indici: unul de nume proprii, unul de arhaisme (important pentru cercetările de limbă), un *conspectus sententiarum* (dintre care numeroase au fost recunoscute ca salustiane de Kroll) și o lungă listă de congruențe între epistole și celelalte opere ale lui Salustiu (din care pomenesc două trimiteri greșite: *per inertiam* apare în II, 11,4 nu 10,4, iar *per socordiam* în 11, 12, 5, nu 12, 6). Editorul a adăugat și cîteva cuvinte sau expresii care, deși nu apar în scrierile istorice, *ex sermone Sallustiano redolere uidentur*.

★

Prima ediție a *Invectivelor* a fost publicată de Kurfess încă în 1914; după ultimul război ele au reapărut în 1950 și 1959. În prefața celei de-a treia ediții, Kurfess își exprima părerea că prima invectivă (împotriva lui Cicero) a fost extrasă din opera unui istoric din vremea lui

August (Asinius Pollio?) şi publicată la vreo zece ani după moartea lui Salustiu, iar cea de-a doua (a lui Cicero) a fost alcătuită în timpul lui Traian. Dar între ediţiile a 3-a şi a 4-a ale lui Kurfess, mai mulţi învăţaţi (K. Büchner, W. Eisenhut şi mai ales Karl Vretska, în cele două volume ale *Invectivelor* şi *Epistolelor*, apărute la Heidelberg în 1961) au încercat să demonstreze autenticitatea primei invective (cea a lui Salustiu).

Ultima ediţie a lui A. Kurfess cuprinde o bibliografie a anilor 1950 — 1962, textul cu aparat critic (incluzînd *loci similes*), pasajele din discursul lui Fufius Calenus (Cass. Dio 46,3—25) în paralel cu cele din invectiva contra lui Cicero şi cîţiva indici.

Asupra textului am de făcut o singură observaţie. La pag. 2, rînd. 10, Kurfess tipăreşte *aut scilicet* (ca în toate manuscrisele vechi; *scilicet* lipseşte în H^b); în schimb, în indicele de cuvinte (pag. 26) e citat *at scilicet*: dar *at*, corectură a lui Wirz (1898), nu apare în textul ediţiei lui Kurfess, fiind pomenită doar în aparatul critic.

Loci similes se găsesc în număr mare numai la invectiva lui Salustiu; la a lui Cicero, e interesant de arătat că, faţă de numai 19 trimiteri la opera Arpinatului, găsim 28 la Salustiu (una din epistola a doua către Caesar, cinci din operele istorice şi 22 din invectiva împotriva lui Cicero).

Anexele cărţii cuprind, în afara textelor paralele din Dio Cassius şi invectiva lui Salustiu, un indice de nume proprii, *index uocabulorum potiorum* (separate pentru cele două invective) şi, spre deosebire de ediţia *Epistolelor* prezentată mai sus, o listă de 55 de cuvinte sau expresii (din prima invectivă) s t r ă i n e de stilul lui Salustiu. La sfîrşit, se înşiră discrepanţele dintre ediţia lui Kurfess şi a lui Vretska.

Din păcate, noua ediţie a lui Kurfess e desfigurată de mai multe greşeli de tipar decît ne-a obişnuit colecţia de la Leipzig: *inuectis* (în loc de *inuectiuis*) în prefaţă (pag. V, rînd. 9 de jos), *Ciceonis irnimico* (=*Ciceronis inimico*; pag. 3, citatul din Ser. in Aen. 6,623), *eadam* (=*eadem*; pag. 8, citatul din Cic. Flacc. 6), *sorididissimo* (=*sordidissimo*; pag. 29, col. II, rînd. 1 de sus; corect în text); toate acestea sînt supărătoare, dar nu grave. Se găsesc însă şi alte greşeli, mai puţin benigne. Dacă discrepanţa ediţiilor Kurfess şi Vretska afirmă că la pag. 3, rînd. 8, în loc de *custodem absque* (Kurfess), în ediţia de la Heidelberg se citeşte *custodem*, ‹*sed missum nobis*› *absque*, aparatul critic al locului respectiv poartă *missam* (corectă e, totuşi, cealaltă formă). Tot aşa, la pag. 5, rînd. 4, aparatul critic îi atribuie lui Vretska *ab* ‹*indicis*› *uero*, iar la pag. 31 *ab iud*‹*icio*› *uero*: cum nu am la îndemînă ediţia de la Heidelberg, nu ştiu care din cele două versiuni e adevărată...

*

La două mii de ani de la moartea lui Salustiu, ediţiile diferitelor opere şi studiile de tot felul asupra lui se înmulţesc. Bibliografia salustiană (1879—1950), publicată de A. D. Leeman în 1952 la Leida, a fost extinsă pînă în 1964, revăzută şi sporită, ajungînd acum la peste o sută de pagini (*A systematical bibliography of Sallust*. 1879—1964. Revised and augmented edition, 1965, XII + 109 p. = *Mnemosyne*, Suppl. IV). Numele lui Alfons Kurfess apare cu cinste printre ceilalţi savanţi care şi-au închinat truda lor uneia din cele mai interesante figuri din crepusculul Republicii.

Traian Costa

CICÉRON, *Discours. Tome XIV. Pour Sestius. Contre Vatinius*. Texte établi et traduit par J. COUSIN. Paris, Les Belles Lettres, 1965, 289 p.

Autorul acestei ediţii, profesorul J. Cousin de la Universitatea din Besançon, cunoscut de peste trei decenii filologilor, mai ales prin *Études sur Quintilien* (1935—1937), *Évolution et structure de la langue latine* (1944) şi *Bibliographie de la langue latine* (1951), nu se află la cea dintîi exe-

geză ciceroniană: tomul XV al Discursurilor lui Cicero din colecţia Budé, grupînd pledoariile imediat următoare celor cuprinse în volumul de care ne ocupăm — *Pro Caelio*, *Pro Balbo*, *De prouinciis consularibus* —, a apărut, anterior, sub îngrijirea aceluiaşi editor.

Un amplu studiu introductiv, cu caracter general (p. 9—112), completat de o prefaţă mai restrînsă ca dimensiuni (p. 225-250), precedînd cel de al doilea discurs, oferă cititorului o sinteză cuprinzătoare şi excelent documentată a problematicii complexe implicate în cele două texte discutate.

Considerînd pledoaria lui Cicero în favoarea lui P. Sestius, în martie 56, drept un document istoric şi politic de primă importanţă, prof. J. Cousin se străduieşte, în cuprinsul prefeţei, să reconstituie, cu preţul unor remarcabile eforturi bibliografice şi printr-o maximă utilizare a informaţiilor furnizate de textul discursului, o imagine de ansamblu a disensiunilor politice violente care agitau Roma în perioada anilor 59—56 şi pe al căror fundal se desfăşoară întreaga acţiune a procesului.

Este de remarcat însă faptul că, deşi factorul politic deţine ponderea principală în economia prefeţei, fiind prezent, ca element de fond, şi în capitolele consacrate problemelor juridice şi filozofice, expunerea nu degajă cu suficientă claritate opoziţia fundamentală între cele două curente care dominau scena politică romană la sfîrşitul republicii *optimates* şi *populares*. Autorul este dispus să atribuie apartenenţa la o grupare sau alta relaţiilor personale dintre indivizi, iar opoziţia dintre aceste grupări unor inimiciţii de ordin particular, bazîndu-se în special pe caracterul compozit al celor două facţiuni, fără să acorde importanţa cuvenită comunităţii (sau opoziţiei) de interese sociale şi politice majore care au determinat constituirea lor. Acest lucru apare evident fie şi numai din aprecierile pe care J. Cousin le face în privinţa celor două grupări: « Les politiciens ont besoin, pour s'affirmer, de se parer d'un titre et ils doivent donner à leur parti un nom, une étiquette, un étendard: c'est une variante de la publicité commerciale. Le mot d'*Optimates* ressortit à la même propagande. Il faut le prendre comme tel, avec le même esprit critique et peut-être le même scepticisme » (p.86, n.1). Ne exprimăm, evident, rezerve asupra unei viziuni atît de moderne a vieţii politice a Romei secolului I î.e.n. Iar despre *populares*: «Les populares ne forment pas un parti. Le mot désigne souvent des hommes de droite qui s'appuient sur le peuple pour parvenir et n'ont rien d'un prolétaire. Le mot signifie tantôt démagogue, tantôt ami du peuple, selon le contexte; il est parfois un éloge; parfois, un blâme, et peut viser, selon les régimes, tantôt un « républicain », tantôt un esprit avancé, etc. » (p.54, n.1). În selectarea diverselor accepţii, uneori contradictorii, ale termenului *populares*, pe care ni le oferă în pasajul citat, J. Cousin nu pare să ţină seama, ca de un criteriu obligatoriu, de apartenenţa politică a autorilor. Nu credem că prin concluzii bazate pe o asemenea interpretare a textelor se poate ajunge, la infirmarea existenţei reale a grupării politice a « popularilor ».

În efortul autorului de a elucida ansamblul problemelor tratate în prefaţă, este de relevat, ca un element constant, preocuparea de a se sustrage influenţei opiniilor consacrate şi de a nu propaga, aşa cum spune el însuşi, « par une sorte de fidélité docile à l'autorité des premiers éditeurs » (p.42), greşelile predecesorilor, fapt care îl îndeamnă la o reconsiderare critică exhaustivă a afirmaţiilor anterioare. Această atitudine are ca rezultat, de cele mai multe ori, puneri la punct valoroase, cum este cazul paginilor consacrate legii Plautia *de ui* (p. 30—44), personalităţii lui Vatinius (p. 225-233), interpretînd critic datele oferite de textul ciceronian, urmat de istoricii ulteriori, ca şi în privinţa chestiunilor de ordin filozofic, unde materialul este supus unei trieri severe şi analizat cu o acuitate puţin comună.

Uneori, însă, dorinţa autorului de a nu lăsa nimic în afara cîmpului anchetei sale, îl duce la digresiuni nejustificate de structura prefeţei; amintim un singur exemplu: trei pagini (15—18) sînt închinate problemei succesiunii la tronul Egiptului, a cărei legătură cu procesul lui Sestius nu este de loc evidentă pentru cititor.

Şi în stabilirea textului regăsim aceeaşi grijă minuţioasă de a reface, printr-o nouă colaţionare a manuscriselor, drumul parcurs de înaintaşi, cu scopul de a evita perpetuarea unor erori canonizate de vreme.

Munca recenzentului este facilitată de gruparea în paginile 100-102 a corecturilor propuse de autorul ediţiei în pasajele corupte. O parte din soluţiile oferite apar ca ingenioase, justificîndu-se paleografic şi corectînd, în acelaşi timp, satisfăcător sensul.

Pro Sestio, par. 127. Manuscrisele, urmate de o serie de editori, dau următorul text: *M. Atilium Regulum commemoras, qui redire ipse Carthaginem sua uoluntate ad supplicium quam sine iis captiuis a quibus ad senatum missus erat, Romae manere maluerit*; versiunea manuscriselor contrazice pe cea a lui T. Livius *(Epit.* 18*)* şi este totodată ilogică; considerînd că avem de a face cu o anticipare de un rînd a lui *quam*, J. Cousin citeşte: *qui redire ipse Carthaginem sua uoluntate ad supplicium sine iis captiuis pro* [atestat în Parisinus 7779] *quibus ad senatum missus erat*, quam *Romae manere maluerit.*

La fel de convingătoare ni se pare şi corectarea propusă în *Pro Sestio*, 14. În manuscrise găsim: *Si qui se offerunt insectantur* (*-ter* P^2) P^1, *insequuntur* G^2 - *secuntur* G^1. Ultimul cuvînt, corupt în manuscrise, este înlocuit de Cousin cu *insolenter*, care lămureşte sensul frazei şi se sprijină în plus, pe un alt text ciceronian (*Tusculane*, IV, 20).

Pro Sestio, 72: *homines in luctu inridentes Gracchum uocabant.* Folosirea ca epitet a numelui *Gracchus* (« gaiţă ») pare, în contextul unde se vorbeşte de un animal rozător, *nitedula* (« veveriţă »), nepotrivit; autorul propune revenirea la o veche conjectură a lui O. Skutsch, abandonată ulterior de acesta, *brocchus*, care înseamnă « cu dinţii proeminenţi ».

Alte conjecturi nu se impun, după părerea noastră, cu necesitate absolută. De exemplu, *Pro Sestio*, 12: pentru evitarea unei repetări şi pentru punerea de acord cu un text din *Catilinare* (III, 14), J. Cousin propune înlocuirea cuvîntului *Italiae* prin *Apuliae.* Nici unul nici celălalt dintre argumente nu poate obliga la abandonarea textului tradiţional.

Pro Sestio, 130: Manuscrisele au: *summa cum auctoritate P. Seruili quadam grauitate dicendi.* Aldo Manuzio corectează în: *cum summa auctoritate P. Seruili incredibili quadam grauitate.* J. Cousin, referindu-se la *De prouinciis consularibus*, 22 (*permotus cum auctoritate uestra, tum illius P.Seruili incredibili grauitate dicendi*), restituie astfel textul: *cum summa auctoritate P. Seruili, tum illius incredibili quadam grauitate dicendi.* Am avea de obiectat folosirea insolită a pronumelui *illius* pentru reluarea unui cuvînt imediat anterior; dacă J. Cousin a încercat, aşa cum pare, să refacă un text paralel cu cel din *De prouinciis consularibus*, ar fi trebuit să accepte în acest caz conjectura *auctoritate s e n a t u s*, propusă de K. Halm şi R. Klotz, în care *senatus* ar corespunde lui *uestra* din textul citat mai sus; de altfel, Cousin traduce, se pare, nu propriul său text, ci pe cel al lui Halm şi Klotz (« il avait été stimulé par la haute autorité du sénat, mais aussi par la noblesse vraiment exceptionnelle du langage de P. Servilius »).

Pro Sestio, 15. Manuscrisele dau: *fuerat ille annus tam*, text considerat corupt; J. Cousin propune: *uerterat ille annus iam* (« cette année-là avait déjà approché de sa fin »). Consultarea repertoriilor lexicografice ne dovedeşte că folosirea verbului *uerto* însoţind substantivul *annus* nu se găseşte atestată, nici la Cicero (vezi H. Merguet, *Lexicon zu den Reden Ciceros*, *Lexicon zu den philosophischen Schriften Ciceros*, *Handwörterbuch zu den Schriften Ciceros*, s.u. *uerto*), şi nici pe cît se pare, în toată literatura latină (cf. Forcellini, s.u. *uerto*), decît fie cu desinenţe mediopasive (*annus uertitur*), fie la participiul prezent (*anni uertentis*, Cicero, *Phil.* 13, 22), care este, după cum se ştie, independent de diateze.

În sfîrşit, *Pro Sestio*, 24. În manuscrise se citeşte (după indicaţiile lui Cousin): *armati tam contrucidarunt.* Editorul consideră că « la proximité de *-ti* (*armati*) a fait confusion avec *to-*; il faut lire *armati totam rem publicam contrucidarunt* ». Proximitatea invocată ar putea explica pe *totam*, care se găseşte şi la Pluygers, dar nu şi pe *rem publicam.* Lecţiunea propusă de Cousin

se regăseşte întocmai în ediţia H. Bornecque, Garnier, 1945; de altfel, în text nu mai rămîne nici o urmă din conjectura susţinută în prefaţă şi citim, în schimb, *armati tum rem publicam contrucidarunt*. Pe cît am putut deduce din lectura aparatului critic al ediţiei C.F.W. Müller (ediţia A. Klotz, Teubner, 1919[1], fiindu-ne inaccesibilă), *rem publicam* există totuşi în manuscrise.

Tot în legătură cu textul, trebuie să semnalăm ca un fapt pozitiv, conservarea unor particularităţi morfologice şi ortografice ale manuscriselor, dintre care multe au şanse de a fi autentice (dativul *re*, genitivul *dies*, nominativul sing. *plebes* etc.).

Notele de subsol, ale prefeţei mai ales, se caracterizează prin amploare şi densitate, dar nu şi printr-o sistematizare suficient de riguroasă. Notele traducerii, mult mai sumare, se mărginesc la esenţial, coborînd, însă, uneori la nivelul unor explicaţii elementare (definiţia cuvîntului *familia* şi legătura cu *famulus*, p. 126, n. 5, originea cuvîntului *importunus* şi raportul lui cu *opportunus* şi *portus*, p. 140, n. 2, etc.).

Binevenit ni se pare indicele de legi citate în prefaţă, note şi text, care încheie volumul. Un indice de persoane ar fi fost de asemenea util.

Nu putem să nu atragem atenţia în încheiere, asupra faptului că această lucrare meritorie se caracterizează şi prin incontestabile calităţi literare: eleganţă şi acurateţe, stil alert, agrementat cu palpitante desfăşurări dramatice şi dublat de o participare afectivă al cărei patetic poate apărea, pe alocuri, uşor exagerat (referindu-se la textul decretului prin care Cicero este investit cu puteri depline în reprimarea conjuraţiei lui Catilina, J. Cousin afirmă: «Le texte du sénatus-consulte du 22 octobre qui arme son bras est un texte empoisonné; en s'en servant, Cicéron préparait son exil»)[2].

S. Popescu

PROPERZIO, *Elegie, Libro* IV. Testo critico e commento a cura di Paolo Fedeli. (Pubblicazioni della Facoltà di lettere e filosofia della Università degli studi di Bari, I) Adriatica Editrice, Bari, 1965, XLVII+311(−316) p.

După monumentalele ediţii ale cărţilor I şi II publicate de P. J. Enk (vezi şi *Studii clasice*, VI, 1964, p. 392–393), iată că şi cartea a IV-a a poetului umbrian e prezentată într-o monografie.

Închinată lui Virgilio Paladini, cartea lui Paolo Fedeli e prezentată într-o scurtă «relazione» de către dedicatar, împreună cu Carlo Ferdinando Russo şi Giuseppe E. Sansone. Introducerea e alcătuită din trei părţi: «La composizione del IV libro delle elegie» (pag. XIII–XXX), «I codici properziani» (pag. XXXI–XXXV) şi «La costituzione del testo» (pag. XXXVI–XLV), urmată de o «Avvertenza» (pag. XLVI–XLVII). După textul elegiilor (pag. 3–66), vine comentariul (pag. 69–260) şi bibliografia (pag. 263–277). Volumul se încheie cu patru indici: de nume (din textul lui Properţiu), al învăţaţilor menţionaţi în introducere şi comentarii, al pasajelor antice citate (din celelalte cărţi ale poetului, precum şi din alţi autori, greci şi latini) şi un «indice dei nomi e delle cose notevoli».

★

Prima problemă care se pune în legătură cu cartea a IV-a este dacă ea a fost publicată de autor însuşi sau de altcineva, după moartea lui Properţiu — presupunere formulată deja de Barth,

[1] Datată de Cousin o dată, în prefaţă (p. 99, n.1), 1919, şi de două ori (la p. 120 şi 253), 1915.

[2] Greşelile de tipar sînt rare şi neimportante; semnalăm totuşi, la p.36, n.1, *In Val. 41* pentru *42*, şi lipsa de consecvenţă în transcrierea cuvintelor greceşti: titlul *Peri enthumias*, introducînd un text grecesc (p.75), *periblépsis* (p.84), alături de cuvinte lăsate în caractere originare (de ex., p.78, n.1).

reluată apoi de Lachmann (1816), Kuinoel (1822) şi Postgate. Butler-Barber (1933) şi Enk (1946) se situează pe o poziţie de compromis, declarînd că nu se poate decide dacă editarea îi aparţine poetului sau altcuiva. Numai ca o curiozitate merită să fie citată opinia lui Léon Herrmann (1951), că această carte nu e opera lui Properţiu, ci a lui Passennus Paulus, descendent al poetului.

Dar chestiunea publicării antume sau postume a cărţii a IV-a nu poate fi soluţionată fără o cercetare atentă a structurii ei. Numeroşi filologi, începînd cu A. Marx (1884) şi continuînd cu Th. Birt, A. Otto, A. Dieterich, pînă la L.Alfonsi şi P. Grimal, vorbesc despre o «alternanţă» (Abwechslung) a poeziilor erotice şi a celor cu subiecte de antichităţi (excepţie făcîndu-se, firesţe, pentru prima şi ultima elegie a cărţii). Sînt interesante precizările lui Alfonsi: după el, primele două bucăţi sînt etiologice, 3–5 erotice; a 6-a ocupă, în mijlocul cărţii, un loc aparte; urmează două poezii de dragoste, două etiologice, iar ultima, epicediul Corneliei, are rol de clauzulă a întregii cărţi. Dar teoria «alternanţei» a găsit şi adversari decişi, mai ales pe E. Reisch, J.P. Postgate şi P. H. Damsté.

Nu a lipsit susţinerea că ordinea bucăţilor din cartea a IV-a e cea cronologică, însă ea trebuie respinsă din capul locului. Cu privire la succesiunea în timp a elegiilor, Fedeli nu pomeneşte decît opiniile lui Barth, Hertzberg şi Reisch. Primul învăţat citat credea că piesele 6 şi 11 sînt utlimele creaţii ale poetului, a 3-a anterioară *Heroidelor* lui Ovidiu, iar a 8-a cu mult mai veche decît a 7-a; în ansamblu, cartea a IV-a ar fi fost alcătuită, după bătăiosul savant german, între anii 22–14 î.e.n. Hertzberg a încercat să stabilească o cronologie absolută, atribuind poeziile 5, 8, precum şi versurile 71–150 din prima, perioadei de dinaintea anului 22; a 7-a ar data din 22-20, a 3-a din anul 20, iar a 6-a, ca şi a 11-a, din anul 16 (de acord cu Barth). După Reisch, elegia a 2-a constituie debutul etiologic al lui Properţiu, urmat de bucăţile 4, 9 şi 10; 5 şi 3 (în această ordine!) sînt mai vechi decît *Heroidele*; despre 7 nu se poate spune decît că e posterioară celei de-a III-a cărţi de elegii, iar a 8-a poate mai veche.

Înainte de a înfăţişa cronologia admisă de Paolo Fedeli, trebuie subliniată strînsa legătură dintre compoziţia întregii cărţi a IV-a şi a primei bucăţi din această carte. Deja Beroaldo (1453–1505) împărţise elegia 4,1 în două părţi deosebite (versurile 1–70 şi 71–150). Majoritatea editorilor (dintre care menţionez numele lui Lachmann, Hertzberg şi Festa) l-au imitat pe umanistul italian, în timp ce alţii socot că avem de-a face cu două perioade distincte de redactare. (Trec peste fantezista presupunere a lui Campagna, din 1923–1924, citată de Fedeli la pag. XX, nota 4.) «Unitarienii» nu sînt însă nici ei uniţi: susţinătorilor unităţii absolute (ca Buecheler, Terzaghi etc.), care cred că 4,1 e un autentic program de poezie etiologică, li se opun alţii (ca Lejay, Butler-Barber etc.), după care versurile 71–150 constituie o retractare.

Paolo Fedeli e convins că unitatea bucăţii e indiscutabilă. Ea era menită să introducă un ciclu etiologic, bine organizat, curmat însă de moartea prematură a poetului. În consecinţă, elegiile etiologice reprezintă, în creaţia lui Properţiu, ultima fază, posterioară elegiei 11 (care aparţine cu siguranţă anului 16). Poezia 2,5 a lui Tibul (datînd, după cele mai recente cercetări, din anul 17, ceea ce întîrzie cel puţin cu doi ani moartea lui Tibul) a influenţat vădit bucăţile 4,6 şi 4,1 ale lui Properţiu. Elegia 4,6 a lui e considerată de Fedeli ca o punte de legătură între poemele etiologice închinate trecutului şi cele destinate să ilustreze realităţile contemporane; acest rol al bucăţii a fost scos în evidenţă de editorul antic, care a aşezat-o chiar în centrul cărţii (aşa cum, la noi, Maiorescu pusese poezia *Se bate miezul nopţii*... la mijlocul primei ediţii a versurilor lui Eminescu).

Atrăgînd atenţia că 4,3 coincide nu cu publicarea, ci cu redactarea *Heroidelor* lui Ovidiu, Fedeli stabileşte următoarele jaloane cronologice în cartea a IV-a: elegia 8 datează dintre anii 28–25 (deci locul ei nu ar fi în această carte şi ea nici nu ar merita excesivele laude care i s-au adus; s-ar putea chiar ca 4,8 să fie doar o întîie schiţă pentru 2,32!), contemporană cu bucata a 5-a, probabil; a 3-a e din anul 20 (cum susţinuse şi Hertzberg), iar 11 şi 1 din anul 16; despre

celelalte piese etiologice, împreună cu a 7-a, Fedeli nu poate preciza mai mult decît că sînt ulterioare, fără să le fixeze nici măcar cronologia relativă; cel mult s-ar putea presupune că 4,4 e cea mai veche bucată etiologică (făcînd tranziția de la poezia erotică la noua orientare) și că 9 e anterioară și în timp lui 10.

Din încheierea primului capitol, cel mai important pentru istoria literară, al introducerii lui Paolo Fedeli, reținem concluzia că data morții lui Properțiu trebuie fixată, deci, după anii 16-15; cartea a IV-a a fost publicată de unul din prietenii poetului, incluzînd și elegia a 8-a, cu mult mai veche. De vreme ce a așezat 4,1 la începutul cărții (ca o autentică *recusatio*) și 4,6 la mijlocul ei, editorului postum nu i se poate reproșa că nu a căutat nici o ordine.

Pe marginea capitolului consacrat descrierii manuscriselor, mă opresc doar la cîteva puncte în care opiniile lui Fedeli diferă de ale altor cercetători. În ce privește manuscrisul cel mai vechi, N (= Neapolitanus), editorul crede că filele 33-48 (sfîrșind cu 3, 13, 16) sînt scrise cu altă cerneală dar de aceeași mînă ca și filele 1-32. La V (=Ottoboniano-Vaticanus), Fedeli distinge trei (nu două) serii de corecturi (V^3 apare în unsprezece versuri, dintre care patru în ultima carte). Nu era necesară (pag. XXXII) descrierea manuscrisului A (= Leidensis Vossianus), care se sfîrșește la 2, 1, 631

Înainte de-a mă ocupa mai îndeaproape cu constituirea textului, vreau să menționez o problemă de principiu, după părerea mea impropriu pusă de Fedeli (pag. XXXIX, n. 2): el combate opinia lui Enk, după care corectarea de către savanți a textului e posibilă numai cînd înțelesul formei transmise e dificil. Voiește oare editorul italian să susțină că e îngăduită propunerea de conjecturi oriunde și oricînd?... Cu toate acestea, el însuși face o singură conjectură, la 4, 11, 53, și aceea numai în aparat, ceea ce contrazice, măcar pe jumătate, afirmația referenților (« nella costituzione del testo il F. si è proposto di evitare il conservatorismo eccessivo di alcuni editori e la *libido emendandi* degli altri »). Firește, de schimbarea interpunctiunii, de exemplu la 4,6,47-50, se poate face abstracție.

În ce privește raporturile dintre manuscrise, Fedeli pornește în genere de la părerile lui La Penna (1951), că D și V nu provin direct din arhetip, ci dintr-un manuscris pierdut care stă și la baza lui P (dar nu și a lui A și F). Cu întîia parte a afirmației, anume că între D V de o parte și arhetip de altă parte a existat un intermediar, trebuie să fim de acord. Dar că modelul lui D V e același cu al lui P e mai greu de crezut. Fedeli mai susține că nu există opoziție între P și A (F) L și conchide că, în situația existentă, nu se poate alcătui o stemă a manuscriselor properțiene.

Cred însă că scepticismul lui e exagerat.

Limitîndu-mă la lecțiunile discordante și concordante citate de editor (pag. XXXVI–XLVI) și referindu-mă în primul rînd la greșeli, singurele probante, se pot stabili următoarele elemente care, după opinia mea, sînt suficiente pentru constituirea unei steme.

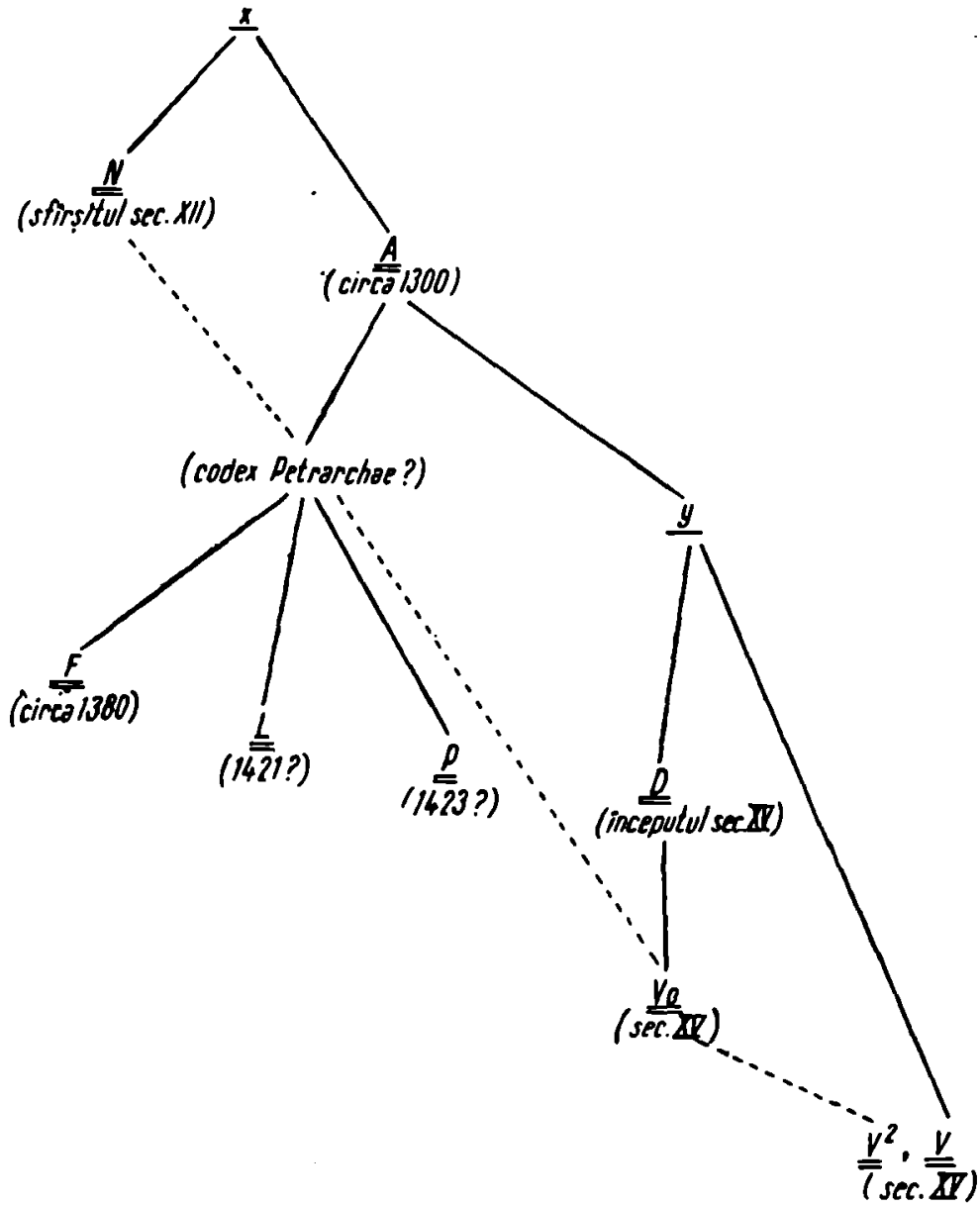
1. Manuscrisele D și V nu provin direct din arhetip, deoarece între ele, pe de o parte, și N, pe de altă parte, avem cinci greșeli discordante (ținînd seama și de lecțiunile corecte, numărul discordanțelor se ridică la cincizeci!). Nu există nici o greșeală care să apară numai în D V și N.

2. P nu provine din același model ca D V: în timp ce D și V au numai cîte două greșeli caracteristice, P are șapte; în schimb, șase greșeli apar concomitent în P și L. S-ar putea deduce de aici că P e o copie a lui L, care arată numai trei greșeli caracteristice? Cred că nu, fiindcă între data copierii lui L și ce a lui P pare să fie un interval doar de doi ani.

3. Înaintea familiei Δ (=D V V_e), există 15 greșeli comune celor trei membri; D V se opun lui V_e de șase ori, D(*) V_e lui V o singură dată; greșeli care să apară numai în V și V_e nu există, în schimb V_e are patru greșeli proprii. Concluzia ar fi că V_e reprezintă o copie a lui D (și anume anterioară celei de-a doua serii de corecturi aduse lui D). Fedeli semnalează (la pag. XXXV) că V^2 ar putea fi în strîns raport cu V_e.

4. Din cele indicate la punctul 2, mai rezultă că Fedeli are dreptate cînd contestă opoziția dintre **P** și **L**.

Ținînd seamă de toate acestea, eu propun următoarea stemă (în care linia punctată exprimă posibilitatea, dacă nu chiar probabilitatea, contaminării).



Stema aceasta satisface toate relațiile dintre manuscrise (exceptînd, firește, greșelile izolate, de fapt cazuri unice), inclusiv cele cronologice și locale, în măsura în care ele ne sînt cunoscute. Inexplicabile rămîn numai cîte d o u ă greșeli care apar n u m a i în **A** și, respectiv, **D**, fără ca ele să fi fost preluate de copiile lor. Evident, stemă care să înglobeze absolut toate concordanțele și discordanțele nu poate exista, de vreme ce copiștii nu numai că au recurs

la procedeul contaminării, ci au şi emendat adesea, după puterile lor, textul modelului. Dar să vedem care sînt greşelile «inexplicabile» prin stema de mai sus.

A^* *tuos* / A^2 *meros* } faţă de *meos* şi *feros* din celelalte manuscrise

D *somnus*: A F^* P^* *summos*

D^2 *uellent*: F^* P *uellem*.

Dacă admitem — şi cred că nu greşim — că erorile înşirate sînt nesemnificative, stema propusă de mine mi se pare acceptabilă.

Într-o scurtă «avvertenza» de la sfîrşitul introducerii, Fedeli semnalează cinci conjecturi ale unor editori recenţi anticipate de învăţaţii mai vechi: e vorba de Richards (1899; anticipat de Heimreich, în 1863), Lucot (1948 = Gwynn, 1902), Ellis (1880 = Burman l), Thompson (1898 = Leo, 1880) şi Phillimore (1914 = Palmer, 1883). La acestea aş putea adăuga şi eu, numai pentru cartea a IV-a, cel puţin alte opt cazuri de anticipare, şi anume: 4,1, 125 Guyet = Liuineius; 3,48 Damsté = Heluetius; 3,55 Puccius = Scaliger; 4,15 Ayrmann = Canter; 4,47 Palmer = Rossberg; 4,68 Liuineius = editio Brixiensis; 5,70 Havet = Otto; 6,75 Canter = Scaliger. Iată încă un rost al ediţiilor consemnînd, pe lîngă toate variantele, şi toate conjecturile...

*

Trecînd la ediţia textului propriu-zis, trebuie subliniată excelenţa metodei urmate de Paolo Fedeli, de a da la fiecare elegie o bibliografie «generală», însoţită de o bibliografie specială la aproape fiecare vers în parte; căci prea puţine sînt versurile properţiene care nu au suscitat discuţii filologice sau de altă natură. Exemple: pentru prima elegie a cărţii se fac nu mai puţin de 15 trimiteri de ansamblu, iar versul 10 din elegia a 8-a a trezit interesul a doisprezece savanţi (printre care Enk, Löfstedt, Klotz).

Amănunţit e şi aparatul critic; astfel, la pag. 59, cele patrusprezece versuri au douăzeci de rînduri de aparat critic propriu-zis (pe lîngă 24 de indicaţii bibliografice !). Totuşi, aproape nimic nu e de prisos în acest abundent subsol (cel mult cîte un cuvînt al textului reluat identic în notă, ca la 3,64). Şi încă Fedeli nu a intenţionat să înregistreze toate conjecturile propuse de-a lungul secolelor; un singur exemplu, pentru a demonstra dificultatea alegerii în faţa căreia s-a aflat editorul: la versul 4,55, Fedeli înşiră numai 17 conjecturi, pe cînd Hosius (1922) citează 32 ! Nu e de mirare, de vreme ce Hosius a numărat la o singură elegie (4,11), în afară de transpoziţii, circa 360 de conjecturi, iar în toată opera poetului peste 7 300 (la care s-ar putea adăuga cam o mie de transpoziţii, aproape o sută de lacune semnalate şi vreo cinci sute de versuri suspectate).

E greu să menţionezi cîte idei sau sugestii demne de atenţie apar în cele circa două sute de pagini ale comentariului. De aceea mă mulţumesc să notez doar cîteva lucruri, de pildă interpretări noi ale unor pasaje (1,71; 2,64), sublinierea unor particularităţi de limbă (la 1,125: inexistenţa dativului în *-e* la declinarea a III-a în poezia properţiană; la 5,71: foarte frecventa utilizare a mai mult ca perfectului în loc de perfect), alături de fapte mai semnificative: 1,71—150 nu reprezintă o retractare a poeziei etiologice, ci o ironizare a detractorilor lui Properţiu (Horos e un «şarlatan»); la 1,131: originea socială a poetului; la 4,94: absenţa intenţiilor encomiastice faţă de August etc. etc.

Bibliografia folosită de Fedeli ajunge pînă la sfîrşitul anului 1962. Ea se împarte în patru secţiuni: 1. cărţi, articole, disertaţii; 2. studii asupra tradiţiei manuscrise; 3. ediţii şi opere de interes general; 4. recenzii asupra ediţiilor mai importante.

Cum am arătat deja, tot patru sînt şi indicii, dar mă voi opri numai la cel al citatelor din autorii antici, care poate isca unele nedumeriri.

Mai întîi sistemul de abrevieri: nu înţeleg de ce era nevoie, foarte frecvent, să se suprime ultima literă (înlocuind-o cu punct !) a numelor de autori sau a titlurilor de opere (*Cat.* = *Cato*;

Num. = *Numa*; *Sapph.* = *Sappho*; *Vit. beat.* = *Vita beata*). Inutilă e şi repetarea de fiecare dată a numelui editorului unor opere; astfel, la *Anthologia Latina* a lui Riese, *R.* (= Riese) apare de... douăzeci de ori; tot aşa la colecţiile de fragmente ale lui Ribbeck, Pfeiffer, la ediţia lui Festus de Lindsay, la *Poetae Latini minores* a lui Baehrens etc.

Ciudată pare, la prima vedere, şi ordinea alfabetică a acestui indice, dar pînă la urmă cititorul tot izbuteşte să priceapă de ce *Corpus Inscriptionum Atticarum* (= *C. I. A.*) stă înaintea lui Cicero (= *Cic.*), *Corpus Inscriptionum Latinarum* (= *C. I. L.*) după Cicero şi înainte de *Ciris*, iar *Carmina Latina Epigraphica* (= *C. L. E.*) între Claudian şi Columella.

Indicele e însă foarte util fiindcă e vorba, în marea majoritate a cazurilor, de *loci similes*, el alcătuind un prilej de meditaţie pentru oricine se ocupă cu sursele lui Properţiu sau cu ecourile properţiene la diferiţii scriitori. Astfel, numai din *Fastele* lui Ovidiu sînt înregistrate 156 de pasaje (la care aş putea adăuga 2,319-324: cf. Properţiu 4,9,49–50). O trimitere greşită: la pag. 300, col. II, rînd. 12, «6,1284s.» se referă nu la *Metamorfoze*, ci la Lucreţiu (unde, bineînţeles, indicaţia lipseşte).

★

Nu pot încheia această prezentare, poate prea lungă, a operei lui Fedeli decît cu regretul că nu avem încă o ediţie similară a cărţii a III-a. Informaţii de a doua mînă îmi arată că W.A. Camps, care în 1965 publicase cartea a IV-a (34 de pagini text latin şi 133 de pagini de comentarii, probabil), în 1966 a editat-o şi pe a III-a: dar cele 172 de pagini (desigur prefaţă, text, note şi indici la un loc) ale volumului lui Camps mă fac să cred că, pînă acum, nu a apărut pentru cartea a III-a ediţia care să stea cu cinste alături de magistralele lucrări ale lui P. J. Enk şi Paolo Fedeli.

Traian Costa

L. ANNAEI SENECAE, *Operum moralium concordantia*, P. Grimal cura edita. Travaux de l'Institut d'Études Latines, Paris, Presses Universitaires de France. Fasc. I. *Ad Marciam. De consolatione.* Conscripsit d.f. N. Banvard, 1965, 177 p.; Fasc. II. *De constantia sapientis.* Conscripsit d.f.S. Barthelemy, 1966, 119 p.

Dînd urmare unei vechi cerinţe filologice, Institutul de studii latine de pe lîngă Facultatea de litere din Paris a întreprins, sub conducerea lui P. Grimal, editarea concordanţelor generale pentru operele morale ale lui Seneca filozoful.

Dată fiind însă amploarea materialului, sînt în curs de publicare concordanţe pentru fiecare opuscul în parte, urmînd ca după prelucrarea ultimei părţi să fie editată o formă sintetică.

Principiul de bază al acestor concordanţe îl constituie clasificarea *pe formă scrisă* a atestărilor din textul lui Seneca. Aşadar sub titlul fiecărui termen apar formele acestuia în ordine alfabetică (d.ex. la *caput*: *capita*... *capiti*... *capitibus*). Această metodă prezintă avantajul unei obiectivităţi formale totale, concordanţa evitînd să fie un comentariu care să conţină opinii personale ale autorului. Sîntem convinşi că principiul acesta ar fi excelent, dacă n-ar fi fost întrebuinţat cu o rigurozitate extremă, împotriva căreia avem de adus următoarele obiecţiuni:

a) Fără a introduce peste tot indicaţiile categoriei gramaticale, aceasta ar fi trebuit să fie notată în cazurile de omografie a formelor de bază (d. ex. *eo*, *adeo*, *sapiens*), pentru a uşura munca cititorului. De altfel apar şi şovăieli: d. ex. *eo*, *adu. loci* în fasc. II, dar nu şi în fasc. I.

b) Mai gravă ni se pare aşezarea de-a valma a cazurilor nominale fie omofone, fie numa omografe (*iniuriă/iniuriă*). De asemeni credem că ar fi fost utilă şi notarea cantităţilor.

Prin contextele dezvoltate oferite de autori (acestea cresc şi mai mult în fasc. II) nu se creează confuzii, iar în fasc. I, p. 9 apare justificarea *unumquodque uerbum in contextu positum naturam suam sine dubio ostendit*. Oricum, dacă, în virtutea urmăririi neabătute a formei, cazurile omofone ar putea fi păstrate la un loc, amestecul lor cu cele exclusiv omografe nu se justifică în nici un fel.

Atragem atenţia şi asupra unor neatenţii de detaliu:

— În fascicola întîia:

— Contextele lui *nominem* şi *nomines* au fost introduse nu sub *nomino*, ci imediat mai sus, sub *nomen*.

— *Referta* a fost adăugat la *refero* şi implicit lipseşte un titlu *refercio*.

— În a doua fascicolă:

— Aprobînd ca o comoditate în plus introducerea notării în aldine pentru prima apariţie a unei forme a unui termen, remarcăm lipsa lor la *iniuriae*, la *quaecumque* şi la *uictores*.

— Diferenţa dintre funcţia de participiu-adjectiv şi cea de substantiv ale lui *sapiens* a fost marcată nu prin sigle (part. / subst.), ci, conform cu principiul criticat mai sus, s-a ajuns la notarea ciudată a participiului prin *sapiens, -ens*, în raport cu *sapiens, -tis* pentru folosirea lui substantivală, ca şi cum ar fi doi termeni separaţi, nu doar două funcţii ale unui termen.

— În ambele fascicole:

— De vreme ce forme de prezent care să justifice un titlu de forma *coepio, ere* nu sînt atestate după Cato, credem că ar fi normal pentru o concordanţă la un autor ulterior, indiferent de tradiţia instrumentelor generale (cf. referirea la *Thesaurus* în fasc. I, p. 9), să dea exemplele sub *coepi, isse*, această notare nefiind decît o constatare a uzajului din epoca respectivă.

Toate aceste observaţii, prin care am cere o prelucrare filologică ce nu exclude nicidecum obiectivitatea, nu pot umbri calităţile acestor volume, care urmează cu precizie şi acurateţe principiile care le-au stat la bază. Totodată prezentarea grafică plăcută, precum şi lipsa totală de greşeli mărunte de tipar, subliniază ţinuta acestui atît de necesar instrument de lucru.

Dan Slușanschi

JUVÉNAL, *Satvrae III, IV, V*. Édition, introduction et commentaire de René Marache. Paris, Presses universitaires de France, 1965 (Collection « Érasme », 15), III + 141 p. 8°.

Seria latină a relativ tinerei colecţii « Érasme », conduse de P. Grimal şi destinate în primul rînd învăţămîntului superior, se îmbogăţeşte, prin volumul pe care-l prezentăm, cu cîteva texte semnificative dintr-un autor de cea mai mare importanţă pentru cunoaşterea variatelor aspecte ale vieţii romane din a doua jumătate a secolului I şi începutul celui de al II-lea. Numărul mare al problemelor puse atît de stabilirea textului, cît şi de interpretarea lui face ca sarcina editorului să nu fie de loc uşoară. Este meritul profesorului R. Marache, cunoscut specialist în literatura latină imperială, de a fi ştiut să ne ofere o ediţie originală (şi acest lucru nu era cel mai lipsit de dificultăţi, după monumentalul comentariu al lui Friedländer, după ediţiile şi studiile lui U. Knoche şi G. Highet) şi în acelaşi timp clară, fără balast de erudiţie rebarbativă, dar şi fără sacrificarea vreunei probleme puse de text.

Adresîndu-se unui public special, al filologilor în formare, R. Marache a ţinut seama atît de nivelul de cunoştinţe ale studenţilor, cît şi de necesitatea de a contribui la dezvoltarea

spiritului lor ştiinţific. Această din urmă preocupare se poate observa chiar din organizarea introducerii. Autorul nu prezintă de la început reconstituirea biografiei lui Iuvenal, ci pune în faţa cititorului documentele care servesc la această reconstituire (biografii antice, fragmente din Sidonius Apollinaris, din cronica lui Ioannes Malalas, articolul din Suda, cele trei epigrame ale lui Marţial în care e amintit Iuvenal); numai după aceea cititorul este îndreptat către interpretarea acestor surse (şi a celor interne, cuprinse în *Satire*). Expunerea biografiei e axată pe cîteva probleme: cronologia (data naşterii şi a morţii, publicarea celor cinci cărţi), cariera militară (şi inscripţia de la Aquinum), exilul. Succint şi cu o remarcabilă claritate, R. Marache discută valoarea surselor şi ipotezele formulate de predecesori; concluziile sale, călăuzite de o consecventă îndoială metodică, sînt, pe bună dreptate, sceptice: biografiile antice «paraissent [...] rédigées tardivement par des commentateurs qui ne connaissaient pas la vie de Juvénal et ne s'intéressaient qu'à son exil. [...] Elles donnent des indications plus ou moins invraisemblables» (p. 4—5). Cariera de retor căreia Iuvenal i s-ar fi consacrat pînă către mijlocul vieţii ar putea avea ca origine interpretarea greşită a unor versuri (1,15 şi urm.), căci şi adjectivul *facundus* cu care i se adresează Marţial poetului în anul 91 sau 92 nu dovedeşte nimic, «car il peut s'appliquer à toute espèce de talent littéraire» (p.5). În cronologia de ansamblu a vieţii şi a operei, R. Marache revine la datele tradiţionale: naşterea, poate la Aquinum, între 60 şi 65, începutul activităţii literare prin 100, încheierea ei către 130; adaugă însă că «cette chronologie, surtout en ce qui concerne la date de naissance, doit autant à la conjecture et à la vraisemblance qu'à la démonstration réelle» (p. 7). Cu acelaşi scepticism, tot atît de justificat, este judecată şi valoarea, pentru stabilirea datelor biografice, a celebrei inscripţii (azi pierdute) de la Aquinum a unui Iunius Iuuenalis, *trib. coh. I Delmatarum*: «Il faut s'y résigner, l'inscription d'Aquinum reste, en l'état de nos connaissances, inutilisable» (p.8). Punctul de plecare şi detaliile legendei exilului lui Iuvenal sînt mai puţin clare şi de aceea istoricitatea ei şi-a păstrat adepţi (unii, ca G. Highet[1], situează exilul înaintea redactării satirelor, alţii, ca A. Michel[2], mai în acord cu detaliile biografiilor antice, la sfîrşitul vieţii poetului); fără să respingă categoric posibilitatea exilului, R. Marache scoate în evidenţă neverosimilul datelor oferite de biografi şi imposibilitatea de a le verifica: legenda s-ar fi putut naşte şi din violenţa tonului Satirelor; am putea adăuga şi cazurile similare din istoria literaturii latine (Ovidiu, poate Fedru, Seneca, fără a mai vorbi de Naevius) care au stimulat desigur imaginaţia biografilor tîrzii.

Prezentarea pe probleme, cu accentuarea aspectelor mai importante şi a celor neglijate sau greşit interpretate, caracterizează şi analiza literară (p. 11—25): două capitole constituie această secţiune a introducerii; unul e consacrat analizei poziţiei sociale a poetului, celălalt retoricii şi ironiei în compoziţia Satirelor. După ce atrage atenţia asupra concepţiei antice cu privire la muncă şi la demnitatea situaţiei de client, autorul prezintă condiţiile de viaţă ale clientelei romane la sfîrşitul secolului I şi la începutul celui de al doilea şi demonstrează că Iuvenal nu descrie din afară mizeriile şi umilinţele acestei categorii sociale: revolta poetului porneşte din amărăciunea şi indignarea pe care i-o provoacă propria lui existenţă (că alerga, pentru *salutatio*, pe colinele Romei, pe la uşile celor puternici, *per limina potentiorum*, o mărturiseşte Marţial, într-un pasaj care nu lasă să subsiste nici o îndoială, XII, 18, 1—6). Atitudinea lui Iuvenal faţă de nobili e rezumată într-o formulă cuprinzătoare: «il critique les nobles, mais il respecte la noblesse». Tradiţionalismul său social şi xenofobia sînt puse în lumină cu acelaşi dar al clarităţii şi cu o foarte riguroasă selecţie a celor mai semnificative pasaje din satire.

---

[1] G. Highet, *Juvenal the Satirist*, New York, 1961, p. 25—27 şi 40.

[2] A. Michel, *La date des* Satires*: Juvénal, Héliodore et le tribun d'Arménie*, REL, XLI, 1963, p. 316—318. Autorul pune în legătură exilul poetului cu atitudinea sa politică, pe care o socoteşte ostilă lui Traian şi lui Hadrian.

Şi în analiza formei poetice, R. Marache izbuteşte să-şi îndepărteze cititorii de la ideile înrădăcinate; influenţa retoricii asupra lui Iuvenal e redusă la justele ei proporţii, caracterul declamator al *Satirelor* este prezentat nu ca un element dominant, ci pe acelaşi plan cu tendinţa către glumă şi ironie (această din urmă trăsătură, observată, în treacăt, de R. Pichon [3] şi studiată mai amplu de E. de Saint-Denis [4], este foarte documentat şi convingător scoasă în evidenţă de R. Marache [5]); chiar şi stilul solemn al *Satirelor* nu e, de cele mai multe ori, decît fie o parodie directă a anumitor fragmente epice, fie o parodie a tonului înalt, care urmăreşte să sublinieze contrastul cu vulgaritatea realităţii satirizate.

Un capitol relativ extins este rezervat istoriei textului; aceasta se datorează desigur faptului că de la ultima ediţie a lui Iuvenal apărută în Franţa şi la îndemîna studenţilor (P. de Labriolle şi F. Villeneuve, 1931, cu reeditări nemodificate esenţial), atenţia acordată surselor textului a început să se deplaseze de la manuscrisul Pithoeanus, P (care se bucura de autoritate aproape exclusivă) către cele ale clasei Ω, reprezentată de manuscrise în majoritate mai recente, şi către cele provenite din contaminarea celor două clase (revirimentul se datorează în primul rînd studiilor şi ediţiei lui U. Knoche [6]). Urmările acestei stări de lucruri asupra textului şi aparatului ediţiei R. Marache constau pe de o parte în îmbogăţirea considerabilă a surselor şi a lecţiunilor citate în aparat în comparaţie cu ediţia Labriolle-Villeneuve [7], iar pe de altă parte în abandonarea cîtorva lecţiuni ale lui P în favoarea altor surse; în timp ce Labriolle-Villeneuve, în cazul unor lecţiuni cu valoare sensibil egală, dau preferinţă aproape sistematică celor din P, Marache îşi păstrează independenţa faţă de autoritatea acestui manuscris. Cîteva exemple,din satira a III-a:

19 *numen aquis* P Labriolle-Villeneuve: *numen aquae* P^2WΩ Marache;

65 *collona* P (după Marache, P are *coclona*) etc. L-V: *collana* WΩP^2 Marache (în nota explicativă însă păstrează *collona*);

110 *neque* P L-V: *nec* WU etc. Marache (variantă nesemnalată de L-V);

210 *aerumnae est* P etc. L-V: *aerumnae* P^2WΩ Marache;

322 *auditor* P etc. L-V: *adiutor* P^2Ω Marache [8].

Amplele dar totdeauna echilibratele adnotaţii explicative aprofundează şi aplică la detaliile textului opiniile susţinute în introducere, ceea ce conferă în mare măsură comentariului lui R. Marache independenţa faţă de ediţiile anterioare: o atenţie specială este acordată poziţiei sociale a lui Iuvenal şi problemelor stilului. Caracterul savant al notelor, care atrag în discuţie cele mai recente informaţii bibliografice, şi fac un apel constant la şcolii şi la comentariile mai vechi, nu le întunecă niciodată accesibilitatea.

Prin toate calităţile ei, din care am încercat să prezentăm cîteva, ediţia R. Marache poate fi considerată drept un model al genului şi nu vom regreta decît, alături de autor [9], numărul prea redus al textelor prezentate.

I. Fischer

---

[3] *Histoire de la littérature latine*, Paris (1941), p. 642.

[4] *L'humour de Juvénal*, L'information littéraire, IV, 1952, p. 8 şi urm. (citat după R. Marache); reluat şi dezvoltat în *L'humour amer de Juvénal*, din volumul *Essais sur le rire et le sourire des Latins*, Paris, 1965, p. 224–236.

[5] *Rhétorique et humour chez Juvénal*, în *Mélanges J. Bayet*, Bruxelles, 1963, p. 469 şi urm.; cf. şi REL, XLI, 1963, p. 34.

[6] *Die Überlieferung Juvenals*, Berlin, 1926; *Handschriftliche Grundlagen der Juvenalüberlieferung*, Leipzig, 1940; ediţie critică, München, 1950.

[7] Nu ne-a fost posibilă comparaţia cu ediţia U. Knoche.

[8] În două pasaje ale satirei, v. 131 şi 227, R.Marache adoptă lecţiunea lui P în timp ce Labriolle şi Villeneuve pe a vulgatei.

[9] «Il' n'est pas douteux que la satire I manque cruellement à notre ensemble» (p. 111).

PLUTARCHUS, *Vitae Parallelae*, ed. Konrat Ziegler, vol. I, 2, II, 1, Lipsiae, 1964.

Avem în față două volume din *Viețile* lui Plutarh editate de K. Ziegler, și tipărite la Teubner, Leipzig. Primul dintre aceste două volume este partea a doua a primului volum, ediția a treia, iar volumul al doilea este prima parte a primului volum, ediția a doua.

Volumul I, 2, adică partea a doua a primului volum, conține viețile următoarelor personaje: Pericles-Fabius Maximus, Nicias-Crassus; Alcibiades-Caius Marcius; Demosthenes-Cicero. Așa cum se vede, volumul cuprinde biografiile unora dintre cele mai interesante personalități politice a căror viață a scris-o biograful din Cheroneea. Așa cum spune în scurta prefață care precedă textul, K. Ziegler s-a folosit și în editarea acestui volum de aceiași codici de care se folosise în stabilirea textului primei părți a volumului, și anume de S (Seitenstettensis sec. XI—XII) pentru viețile lui Pericles-Fabius Maximus și Nicias-Crassus și de Y (Vaticanus 138 sec. X—XI, Marcianus 385 sec. XIV/XV, Parisinus 1671, anul 1296). Autorul declară că în stabilirea textului s-a condus nu atît de filiația codicilor, cît de examinarea atentă a cuprinsului și a stilului, ceea ce este în sine destul de rezonabil. Trecînd la examinarea emendațiilor propuse de autor, se constată prudență, rațiune și adîncă cunoaștere a textului și a cuprinsului. De fapt, această a treia editare a textului arată aceeași prudență ca și precedentele. În introducerea la Viața lui Pericles, de pildă chiar în primele rînduri, acolo unde biograful spune că Augustus a văzut la Roma niște străni care purtau în brațe căței și pui de maimuță și i-a întrebat dacă la ei femeile nu fac copii, manuscrisele S și Y dau lecțiunea Κυνῶν ἔγκονα: Ziegler propusese într-o ediție anterioară τέκνα, acum revine la lecțiunea manuscriselor, ceea ce este mai potrivit cu stilul biografiei.

De asemenea, autorul revine judicios asupra unei lecțiuni anterioare propuse de el însuși. Astfel, în Viața lui Fabius Maximus, cap. 4,20 este vorba despre juruința pe care a făcut-o Maximus, făgăduind zeilor că va aduce jertfă toată prăsila de capre, porci, oi și boi a unui an, pe care o produc munții Italiei și cîmpiile, și rîurile, și livezile. În textul grec este ὅσην Ἰταλίας ὄρη καὶ πεδία καὶ ποταμοὶ καὶ λειμῶνες . . θρέψουσι « pe care o vor hrăni munții și cîmpiile, și rîurile, și livezile Italiei ». Într-o ediție anterioară Ziegler propusese νομοί în loc de ποταμοί deși Kronenberg propusese πολίαι iar Hartman suprimase cuvîntul. Ziegler are de două ori dreptate: întîi, fiindcă n-a suprimat cuvîntul, deoarece într-o astfel de situație enumerarea este de obicei cît se poate de amplă, și, în al doilea rînd, fiindcă după munți și cîmpii de obicei se evocă rîurile, nu pășunile. Deci integrarea în formula enumerării este cea mai recomandabilă în acest caz.

Evident sînt și unele cazuri unde alegerea poate părea arbitrară, fiindcă și o lecțiune și alta pot fi la fel de plauzibile, căci se încadrează perfect în stil. De pildă, în viața lui Crassus, 31,1,11 Plutarch spune că Πετρώνιος δ'ὅπλον μὲν οὐκ ηὐπόρησεν, εἰς δὲ τὸν θώρακα πληγεὶς, ἀπεπήδησεν ἵππου « Petronius n-a dispus de armă, ci, lovit în platoșă, a sărit de pe cal nerănit ». Codicii ON dau lecțiunea ἵππου pe cînd codicii SY oferă lecțiunea ἀπὸ τοῦ ἵππου ἵππου. Ziegler a preferat lecțiunea codicilor ON gîndind, desigur, că cuvintele ἀπὸ τοῦ ἵππου conferă un caracter pleonastic expresiei. Cu toate acestea, această ediție este una din cele mai bune pe care le-a cunoscut textul Vieților cuprinse în volumul de față.

În ceea ce privește volumul II, 1, trebuie mai întîi observat că aici se cuprind viețile următoarelor personaje: Phocion-Cato; Dion-Brutus; Aemilius-Timoleon; Sertorius-Eumenes. În *Praefatio* autorul mărturisește că acum, în 1964, octogenar, a lăsat în general lecțiunile pe care le dăduse că *quinquagenarius*, dar că speră că a adus totuși unele îmbunătățiri care au făcut textul lui Plutarch mai curat.

Într-adevăr, și aici autorul a revenit asupra unor lecțiuni date anterior pe care le-a emendat cu multă chibzuință. De pildă, în Viața lui Dion, cap. 25, textul grec sună ἀθυμοῦσι δ'αὐτοῖς πρὸς τὴν γαλήνην καὶ διαφερομένους αὖραν κατέπεσεν ἡ χώρα νότων « cînd

ei erau descurajați și zbuciumați, ținutul a început să răspîndească o adiere, un vînt de la sud». În ediția anterioară Ziegler propusese eliminarea lui νότον, iar în ediția actuală a propus νότιον. Eliminarea cuvîntului νότον, care nu avea nici un sens, era o soluție poate mai comodă pe cînd emendarea în νότιον nu numai că este necesară, și conservatoare, dar este și cît se poate de judicioasă. Într-adevăr, Plutarch a voit să precizeze despre ce fel de *aura*, «adiere» era vorba. Tot atît de judicioasă este și alegerea formei ἰστίων în loc de ἰστίον, în expresia ἐκτείναντες ὅσον ἦν ἱστίων. Astfel, codicii LPZ dau ἰστίον pe cînd codicele Q oferă lecțiunea ἱστία. Ambele lecțiuni date de codici sînt cu totul în dezacord cu ὅσον. Singura lecțiune posibilă gramatical și în concordanță cu contextul este ἱστίων adoptată de Reiske, la care a aderat și Ziegler.

În acest fel, cele două volume constituie un titlu de mîndrie, și pentru K. Ziegler, și pentru Editura Teubner.

N. I. Barbu

PLUTARCHUS, *Moralia*, vol. VI. Fasc. 3 (*De Musica* edidit et tertium recensuit K. Ziegler; *De libidine et aegritudine; Parsne an facultas animi sit uita passiua* edidit M. Pohlenz, iterum reuidit Ziegler), Leipzig, Teubner, 1966, XV + 64 p.

Printre diferite opuscule din Ἠθικά se află inserată o scriere de compilație neautentică în Corpus Planudeum, unde ocupă locul al 39-lea. Este vorba de tratatul Περὶ μουσικῆς, cel mai întins din fascicolul de *Moralii* pe care-l recenzăm. În această ediție, a III-a, i-au fost rezervate primele 48 pagini. Față de penultima ediție din 1959 (în aceeași Bibliotheca Teubneriana), volumul se îmbogățește cu doi indici foarte prețioși: I. *Index auctorum laudatorum*; II. *Index nominum et rerum ad rem musicam pertinentium.*

Pot fi reperate în primul indice toate referirile «tratatului» *De Musica* la poeții cei mari (Alceu, Alcman, Pratinas, Homer ș.a.) și la teoreticienii mai însemnați din care compilatorul nostru a citit pasaje întregi. Printre ei un loc de frunte îl dețin Aristoxenos, Glaucos și Heraclide Ponticul. Celălalt indice cuprinde nume citate doar în treacăt de Pseudo-Plutarh și o listă foarte utilă de termeni tehnici dintre care citățm «speciminis gratia»: Αἰόλιος νόμος, αἰσθήσεις, ἁρμονία, εὔτασις, ἐπιστήμη (ca sferă generală și apoi ca știință particulară a muzicii, a ritmului etc.),μεθιστάναι, μέρος musicae, μέρος ἁνρμονίας, πολυφωνία, ψυχῆς καθάρσιον καὶ ἔμμελὲς καὶ ἐναρμόνιον σύστημα κ.τ.λ. Ar fi meritat poate să figureze o mențiune specială (sau poate chiar explicația cuvîntului în latinește) acolo unde termenul inserat în anexă ne oferă o accepțiune deosebită, atestată mai ales de Pseudo-Plutarh: προσανιέναι «a slăbi coarda pentru coborîrea tonului», φθόγγοι διεῤῥιμένοι, «tonalități muzicale disparate», χρόα «coloratura» sau «nuanța» unei game etc.

În orice caz , chiar dacă lipsesc unele specificări, indicele nu omite aproape nici un termen semnificativ. Dat fiind raritatea lucrărilor de referință consacrate tratatelor de Muzică și Melopoiie, *index nominum et rerum* trebuie considerat unul din cele mai marcante sporuri calitative înregistrate de noua ediție.

Altfel, ameliorările aduse textului sau diferențele de interpretare față de edițiile anterioare nu depășesc limitele unei revizii prudente care a respectat principiile stabilite pentru primele două ediții: deși ordinea capitolelor și planul expunerii prezintă aspectul unor simple acumulări de notații erudite sau de precepte bătrînești, editorul modern păstrează indicațiile tradiției manuscrise. Orice modificări mai radicale, introduse în dispoziția textului, (regrupări de capitole și paragrafe, inversiuni si remedii prea frecvente aduse topicii, expulzarea unor cuvinte sau rele-

garea unor fraze întregi în aparatul critic), ne-ar da impresia restaurării cu totul ipotetice. Aşadar, textul «recondiţionat» de editorii mai vechi (pe urmele lui Westphal, primul care alterează total, în ediţia sa din 1865, dispoziţia paragrafelor din manuscrise) nu mai oglindeşte de fel situaţia tradiţiei manuscrise. Asemenea ediţii (cum ne-au oferit şi Weil-Reinach în 1900 sau Lasserre în 1954), se depărtează de obiectivele fixate unei *recensio*; ele devin *restitutiones secundum hypothesin*. Nu contestă nimeni utilitatea unor astfel de încercări. Pe această cale ajungem de-a dreptul la izvoarele lui Pseudo-Plutarh şi separăm doctrina «ritmicienilor» din şcoala lui Aristoxenos (sau a celorlalte autorităţi: Heraclides, Glaucus ş.a.) de balastul unor adaosuri înjghebate de compilatorul nostru sau izvodite din cărţile grămăticilor — produse tardive acumulate în decursul veacurilor, după secolul III î.e.n. (cam pînă la sfîrşitul veacului IV e.n.). Dar nu este mai puţin adevărat că o astfel de grupare nu intră în atribuţiile unui editor, preocupat să stabilească cel mai bun text pe care-l poate oferi tradiţia manuscrisă. Singura metodă ştiinţifică rămîne în fond cea ilustrată de strădania lui Ziegler. Ce-i drept, în urma unei emendări prudente a textului din manuscrise mai rămîn oricum cel puţin zece «loci disperati».

Dintre ameliorările introduse în textul ultimei ediţii citäm următoarele: p. 10,5 un optativ potenţial ipotetic ἀπεικάσειε în locul conjunctivului (-σῃ) sau al viitorului indicativ (care figura în ediţia precedentă). A doua frază din cap. 38 (p. 3, rîndurile 13 şi urm.) a fost simplificată prin eliminarea unui λέγειν (în mod conjectural inserat în text ca o întregire necesară în ediţia a II-a)—forma respectivă se găseşte cu cîteva cuvinte mai departe în aceeaşi unitate frazeologică. De aceea preferăm şi noi punctuaţia din prezenta ediţie (a III-a); semicolon după κεχρημένους şi reliefarea opoziţiei dintre argumentele prezentate prin corectarea lui πεφλυαρηκέναι în πεφλυαρηκέναι γάρ. Capătă relief o frază foarte caracteristică pentru mentalitatea lui Pseudo-Plutarh. Este combătută lipsa de înţelegere a «modernilor» pentru rafinamentele cromatice: «Întrat'ît au ajuns ei de superficiali şi de leneşi încît, după socotinţa lor, *diezul enharmonic* (cel care valorează 1/4 de ton) nu conferă expresivitate sunetelor care cad sub simţurile noastre şi de aceea îl exclud dintre procedeele muzicale: *căci*, după cum afirmă ei, cei care folosesc această specie de tonalităţi şi fac teorii despre ea *sporovdiesc zadarnic* ((πεφλυαρηκέναι) şi socotesc că cel mai puternic argument în favoarea justeţei acestei afirmaţii îl oferă propria lor insensibilitate». Subzistă o acumulare inestetică de infinitive ἀπόδειξιν .. τοῦ τἀληθῆ λέγειν φέρειν οἴονται. Totuşi fraza devine acum pe de-a întregul inteligibilă.

Foarte ingenioasă ni se pare ultima emendaţie pe care o vom discuta aici: ‹καθ›αρώτατον în loc de ἀνώτατον din manuscrise. În penultima frază a dialogului imaginat de Pseudo-Plutarh vorbitorul arată că orice prelungire a discuţiei *ar fi inoportună*; este evident că zeii au fost cei care au statornicit mai toate principiile armoniei; «deci ar fi cel mai sănătos lucru» să se încheie dialogul, «pentru ca să respectăm măsura aşa cum se cuvine» (τὸ παντὶ τὸ προσῆκον μέτρον). Ziegler a propus o îndreptare, sugerată probabil de conjectura lui Amyot (ἁγιώτατον). Ca formă de superlativ καθαρώτατον este mai bine atestat şi mai verosimil decît ἁγιώτατον. Confuzia în tradiţia manuscrisă îşi are probabil obîrşia într-o grafie neclară, interpretată greşit de acei copişti care au introdus absurdul ἀνώτατον. Totuşi, de vreme ce se impune o emendaţie care să înlocuiască un cuvînt cu totul deformat, ne întrebăm dacă n-ar fi logic să presupunem că autorul a încercat să exprime o antiteză folosind două antonime: ἄκαιρον δ'ἂν εἴη νῦν ἐπεκτείνειν τοὺς ... λόγους καιριώτατον. Superlativul propus de noi pare şi el verosimil.

Recurgînd la aparatul critic al ediţiei Ziegler pentru a examina cu atenţie opusculul apocrif *De Musica*, ne-am dat seama că ne aflăm în faţa unui exemplu tipic al vicisitudinilor pe care le-a suferit erudiţia de cabinet în primele veacuri ale imperiului. Lucrările cu caracter didactic încearcă să imite opere literare celebre din trecut, specimene ale genului «protreptic». Aşa cum se prezintă lucrarea în majoritatea codicelor, se pot distinge următoarele secţiuni:

1. Prologul stîngaci este conceput după modelul celor platonice. Naratorul prezintă apoi împrejurările: prilejul oferit unor eruditi de a discuta despre muzică în casa «magistrului» (διδάσκαλος)) Onesicrates (cap. 1—2).

2. Alt invitat, Lysias, expert în problemele de instrumentație, ne dă un scurt istoric al începuturilor muzicii și vorbește despre primii născocitori —οἱ πρῶτοι εὑρόντες) (cap. 3—12).

3. Cea mai importantă secțiune a «dialogului» cuprinde și cele mai numeroase inconsecvențe (pe care nici nu le putem semnala în această recenzie). În capitolele 13—42 vorbește un oarecare Soterihos, prezentat ca un «encicloped» (ἐσπουδακότι οὐ μόνον περὶ μουσικὴν ἀλλὰ καὶ περὶ τὴν ἄλλην ἐγκύκλιον παιδείαν). Se discută mai intîi despre *ethosul* diferitelor stiluri muzicale (împărțite pe specii și pe școli de interpretare, cap. 13—21). Urmează crîmpeie dintr-o controversă despre utilitatea muzicii — cu argumente reproduse școlărește din Platon și Aristotel. Cele mai valoroase considerații despre armonie sînt preluate probabil din *Scriptores musici* care dezvoltă învățătura pitagoreilor (întreaga discuție morală ocupă spațiul capitolelor 22—32).

Începînd cu tranziția din capitolul 32, tonul moralizator devine mai insistent; ascultăm un fel de «omilie» despre binefacerile muzicii tradiționale, îndeosebi mărturiile venerabile, cum ar fi cele împrumutate din Homer sau de la fruntașii școlilor spartane, sînt comentate prozaic (uneori intenția poetului este chiar interpretată greșit). În capitolele 43—44, pe același ton sentențios, ceva mai emfatic, Onesicrates oprește la timp elogiul, din ce în ce mai găunos.., al binefacerilor muzicii...

Ne dăm seama că pasaje întregi care dezvoltă idei valoroase sînt excerptate sau transpuse din opere pierdute ale școlii aristoxenice și din alți autori însemnați; de aceea *De Musica* merită calificativul de «aureus libellus». Foarte des ne lovim însă de incompetența grămăticului compilator (Pseudo-Plutarchus). Limbajul său fiind foarte disparat, scribii și copiștii n-au făcut decît să exagereze defectele originalului: unde n-au înțeles de fel succesiunea ideilor au sărit cuvinte întregi. De acolo și apariția lacunelor. Însăși forma literară este cu totul hibridă și demonstrează incapacitatea de a reînvia un gen dispărut: «dialogul». Căpătăm doar un caiet de conspecte, un tratat stîngaci cu pretenție de compoziție artistică. Interlocutorii își debitează lecția pe rînd; fiecare vorbește de unul singur, reproducînd monoton, cu multe prescurtări, conținutul unor discuții mai vechi citite prin diferite tratate sau dialoguri celebre ale înaintașilor.

Așadar, însești defectele scrierii, *scăderile compoziției literare* ne oferă argumente în plus pentru a păstra aspectul de ansamblu pe care-l oferă tradiția manuscrisă, fidel oglindită de textul stabilit în ultima ediția a lui Ziegler.

Impresiunea prin fototipie este destul de îngrijită, prezentarea grafică mai plăcută prin noua dispoziție în pagină (margini late, care permit delimitarea clară a paragrafelor și adnotarea rîndurilor). Nedumerește la pag. 23, rîndul 14, mențiunea formei προσεξεύρασται (inf. aor.) considerată de Weil și Reinach mai corectă decît προσεξευρῆσθαι din codici (în mod frecvent *papirii* din epoca elenistică ignorau forma de perfect cu η. La p. 27, r. 11, τὸ ποιεῖν a fost reprodus greșit fără accent.

Ultimele două opuscule: Πότερον ψυχῆς ἢ σώματος ἐπιθυμία καὶ λύπη și Εἰ μέρος τὸ παθητικὸν τῆς ἀνθρώπου ψυχῆς ἢ δύναμις ocupă un spațiu foarte redus (în total 13 pagini) și emendațiile aduse de Ziegler, după moartea lui Pohlenz, se pot număra pe degete În general s-a încercat o întregire conjecturală a textului în anumite locuri unde se ivise bănuiala unei tradiții lacunare. Astfel, de exemplu, în cap. II, r. 3, din *De libidine* textul este corectat după cum urmează: Καὶ Δημόκριτος ἐπὶ τὴν ψυχὴν ἀναφέρων ‹τὴν αἰτίαν τοῦ› κακοδαιμον‹εῖν› φησιν... Este înlocuită deci lecțiunea lui Pohlenz κακῶσαι δύναμιν printr-o conjectură mai bună; i se găsește un rost lui κακοδαίμων atestat de unele manuscrise.

Toate meritele consemnate în rîndurile de mai sus ne arată că epuizarea ediţiei precedente într-un interval de timp relativ scurt se explică prin reuşita unui volum cu totul deosebit din ciclul *Moraliilor*. La însuşirile dinainte se adaugă după cum am văzut, ameliorarea textului şi repertoriile de cuvinte. *Fasciculus tertius* îşi merită deci cu prisosinţă rangul pe care îl deţine printre celelalte apariţii din aceeaşi serie.

M. Nasta

CORNELII TACITI *Libri qui supersunt* iterum edidit Erich Koestermann. Tom. I *Ab excessu diui Augusti* (Bibliotheca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Lipsiae, 1965, XLIV + 451 p.

Orice nouă ediţie critică a unui text de importanţa Analelor lui Tacit trezeşte bucuria tuturor celor care, interesîndu-se de opera marelui istoric, cunosc starea deplorabilă în care s-a păstrat [1]. Un singur manuscris, în minusculă carolingiană, din sec. IX, Mediceus I, conţine cărţile I – IV şi fragmentele din V – VI, manuscris care, editat îndată după descoperirea de către Philippus Beroaldus (Roma , 1515), n-a mai fost, din această cauză, copiat, aşa încît editorul de astăzi nu se poate baza pentru îmbunătăţirea textului decît pe notele şi corecturile făcute de Beroaldus chiar în marginea manuscrisului sau pe conjecturile editorilor ulteriori. Ceea ce s-a păstrat din partea a II-a a Analelor (o bucată din cartea a XI-a, cărţile XII – XV şi începutul cărţii a XVI-a) s-a transmis de asemenea printr-un singur manuscris mai vechi, Mediceus II, din sec. XI, în minusculă lombardă, la fel de deteriorat ca şi primul. Toate celelalte manuscrise ale părţii a II-a a Analelor, aşa-numitele *deteriores*, sînt posterioare cu patru secole şi aduc prea puţine lucruri pentru îmbunătăţirea textului. Aceasta este baza tuturor ediţiilor de pînă acum.

Erich Koestermann a îngrijit mai întîi trei retipăriri ale faimoasei ediţii Halm-Andresen (a VIII-a Leipzig, Teubner, 1957–1959). O întîmplare deosebit de importantă l-a determinat să întreprindă o ediţie nouă, cu totul independentă de Halm-Andresen: descoperirea de către C. W. Mendell [2] a unui manuscris crezut pierdut, care aparţinuse cîndva lui Rudolphus Agricola şi era cunoscut editorilor moderni numai din cîteva lecţiuni foarte fericite, citate de editorii mai vechi (N. Heinsius, Th. Ryckius, Iac. Gronovius) [3]. C. W. Mendell a demonstrat, pe de o parte, că Leidensis cercetat de el nu e decît manuscrisul posedat cîndva de Agricola şi ajuns din Italia în Germania, pe de altă parte că acest manuscris, deşi tîrziu (sfîrşitul sec. XV), nu derivă, ca toate celelalte, din Mediceus şi conţine lecţiuni foarte valoroase, adeseori mult mai bune decît cele din Mediceus, deşi are, la rîndul lui, multe interpolări şi variante absurde.

Verificînd din nou manuscrisul şi eliminînd unele exagerări ale lui Mendell, E. Koestermann a dat o nouă ediţie personală din *Annales* (1960) şi *Historiae* (1961), în care a pus la contribuţie ca un nou izvor, alături de Mediceus II, manuscrisul Leidensis. Această inovaţie a stîrnit discuţii aprinse printre specialişti, găsind aprobarea unora şi criticile altora [4]. La scurt timp după prima ediţie a fost solicitat de editură să scoată una nouă. E. Koestermann regretă că timpul scurt nu

[1] Asupra avatarurilor operei istorice a lui Tacit, mai ales în perioada antică, v. C. Poghirc, *Sur la répartition des livres de Tacite entre Annales et Histoires*, Studii clasice, VI, 1964, p. 149–154.

[2] În American Journal of Philology, 72, 1951, p. 337–345 şi 75, 1954, p. 250–270.

[3] V.H. Goelzer în prefaţa Analelor, « Les Belles Lettres », 1923, p. XXXI, nota 1.

[4] Ediţia a cunoscut peste 20 de recenzii dintre care cea mai valoroasă este a lui Cesare Questa din Rivista di cultura classica e medioevale, 3, 1961, p. 390–408.

a permis, pe de o parte, să se limpezească definitiv părerile asupra valorii manuscrisului Leidensis, precum şi că fiind ocupat cu alcătuirea unui comentariu al Analelor[8] şi suferind şi de ochi, n-a putut să întreprindă un nou examen amănunţit al tuturor manuscriselor mai recente. Ediţia nouă apare, pe cît se pare, neschimbată, cu un scurt adaos la prefaţa (p. XX—XXII) şi unele completări bibliografice.

Problema esenţială şi pentru această ediţie rămîne deci valoarea ms. Leidensis, care, în ce ne priveşte, ni se pare neîndoielnică. E. Koestermann aduce, în afară de numeroase fapte de amănunt, un exemplu deosebit de semnificativ: acolo unde Mediceus dă un text absolut absurd: *quod ei cis uetticis plautio dimulauisset* (*Ann.*, XI, 30, 2,) pe care fiecare editor l-a emendat cum s-a priceput, Leidensis are *quod cicios uectios plautios dissimulauisset* (— Titios, Vettios, Plautios), confirmînd astfel conjecturile cele mai fericite. Aş mai adăuga la exemplele date de E. Koestermann unul singur, luat la întîmplare: *Ann.*, XII, 1.1 unde Mediceus dă absurdul *Claudio, caelibis uitae intonanti et coniugum imperiis obnoxio* şi unde Muret propusese să se citească *intoleranti*, ghicind de altfel sensul, Leidensis are *insolenti*, ceea ce reprezintă evident, forma originală.

În utilizarea noului manuscris E. Koestermann procedează de altfel cu multă prudenţă. El relevă existenţa unei serii de interpolări (v. p. XIV) de lecţiuni greşite datorate unui copist incult, dar şi a unor lecţiuni deosebit de valoroase ca urmare a independenţei lui faţă de Mediceus. Editorul arată că un bun criteriu este permanenta luare în considerare a stilului lui Tacit (« critica internă »), pe care el este în măsură să o facă, ştiind pe de rost o bună parte a operei lui Tacit (XXI). El însuşi atrage însă atenţia asupra prudenţei necesare în această direcţie la un scriitor atît de preocupat de varietate ca Tacit.

De altfel, după risipirea primului entuziasm al descoperirii, în noua prefaţă E. Koestermann se arată mult mai prudent în utilizarea noului manuscris şi formulează trei ipoteze asupra originii lui: 1) sau nu e derivat din Mediceus, 2) sau e dependent de el, dar conţine numeroase lecţiuni culese din alt izvor vechi, 3) sau emendaţiile prin care Leidensis întrece celelalte manuscrise sînt conjecturi dibace ale unor învăţaţi din sec. XIV şi urm. În prezent el este mai înclinat spre a doua soluţie (p. XXI) şi arată că cea de a treia, deşi are partizani, este mai puţin probabilă, căci ar fi de mirare ca aceiaşi învăţaţi care ar fi dat conjecturi atît de fericite ca acele prin care Leidensis întrece celelalte manuscrise să fi lăsat nemodificate atîtea absurdităţi.

Remarcăm că deosebirea dintre primele două ipoteze şi cea de a treia este esenţială, căci în timp ce primele presupun existenţa unui alt arhetip alături de Mediceus, cea de a treia reduce variantele preţioase din Leidensis la simple emendări ulterioare. Credem că un examen atent al tuturor manuscriselor *deteriores* ar aduce mai multă lumină în această privinţă. În orice caz experienţa făcută cu Leidensis dovedeşte că ele nu mai pot fi neglijate, cum s-a făcut pînă acum, şi urăm, de aceea, lui E. Koestermann să aibă timpul şi forţa necesară pentru a face un nou examen al manuscriselor, fiind cel mai indicat pentru aceasta.

C. Poghirc

AULUS GELLIUS, *Nopţile atice*. Traducere: David Popescu. Introducere şi note: I. Fischer. (Scriitori greci şi latini, IX) Bucureşti, Editura Academiei, 1965. LXXX — 605 p. in 8°.

Editura Academiei, care a adus şi aduce ştiinţei româneşti servicii nepreţuite, a îmbogăţit literatura noastră de specialitate cu o valoroasă ediţie a *Nopţilor atice* ale lui Aulus Gellius, rod

[8] Comentariul la primele trei cărţi a şi apărut la Heidelberg în 1963.

al colaborării dintre un cunoscut traducător din scriitorii latini, profesorul David Popescu, şi excelentul latinist care e lectorul universitar I. Fischer, şeful Sectorului de filologie clasică din Institutul de lingvistică al Academiei. Volumul pe care-l semnalez se deosebeşte de alte lucrări din aceeaşi colecţie prin aceea că, pe lîngă versiunea românească a textului antic, oferă cititorului o amplă introducere şi un şi mai amplu comentar, care, împreună cu indicii numeroşi şi bine făcuţi, reprezintă un instrument de lucru fără echivalent în vreo altă limbă. Trebuie să fim deci recunoscători celor doi colaboratori pentru munca lor sîrguincioasă şi, faţă de rezultatul obţinut, să le arătăm o luare aminte mai mare decît acea pe care o acordăm de obicei, în aceste pagini, traducerilor din clasici.

Versiunea lui David Popescu e frumoasă şi firească, într-o limbă ferită deopotrivă de arhaismele căutate şi de neologismele supărătoare. Faţă de anevoinţa originalului, exactitatea ei mi se pare tot atît de remarcabilă, ceea ce nu-i puţin lucru cînd e vorba de un autor care scrie despre cîte în lună şi-n soare, sub o formă întotdeauna concisă şi uneori de-a dreptul enigmatică. O citire atentă mi-a revelat numai puţine inadvertenţe, din care una mai supărătoare, pe care o semnalez atenţiei traducătorului. La p. 25, în cuvîntarea lui Taurus, e evident că înţelesul originalului nu poate fi: «ca şi cum ar *intra în altar* cu picioarele nespălate»: «altarul» celor vechi era un jertfelnic în aer liber, de care se putea cineva apropia, dar în care nu putea intra. De fapt textul latin sună: *qui repente pedibus inlotis ad philosophos deuertunt*», bine redat de traducător un rînd mai sus: «cei ce se duc la filozofi fără nici o pregătire». Comparaţia cu altarul e deci nu numai deplasată, dar şi inutilă. Adaug că, la p. 430, redarea substantivului *gutus* (sau *gullus*) prin «carafă» e un anacronism , în măsura în care pentru cititorul modern carafa e un recipient de sticlă: traducerea «ulcior» sau «ulcioraş» ar fi fost deci mai potrivită cu forma şi natura vasului menţionat în original.

★

Voi zăbovi mai mult asupra contribuţiei lui I. Fischer la înţelegerea şi explicarea *Nopţilor atice*, pentru motivul că *Introducerea* e în realitate o succintă monografie a autorului latin, în care se examinează principalele probleme ridicate de scriitor şi de operă: literatura de erudiţie şi preocupările ştiinţifice la Roma, publicul lui Aulus Gellius, viaţa şi personalitatea acestuia, planul şi compoziţia *Nopţilor atice*, răsunetul scrierii în antichitate şi în vremile mai noi.

Planul adoptat e judicios, în măsura în care o corectă înţelegere a intenţiilor lui Aulus Gellius, şi deci şi o judecată întemeiată asupra *Nopţilor atice*, nu se pot concepe decît în cadrul dezvoltării ştiinţei şi preocupărilor erudite la romani. Autorul a fost deci bine inspirat deschizîndu-şi *Introducerea* cu o schiţă a formării în cadrul culturii latine a unor discipline ca istoriografia, istoria dreptului profan şi religios, istoria şi teoria literară, filologia (în înţelesul de studiu lingvistic al textelor) — cărora le consacră paragrafe speciale, concise, dar remarcabile prin precizie şi acuitate. În lumina acestor deslușiri, apare limpede ceea ce D-sa numeşte «caracterul de compilaţie» al literaturii ştiinţifice romane. În acelaşi timp, apare limpede şi îndreptăţirea unei lucrări ca *Nopţile atice*, destinată unui număr restrîns de cititori din clasele privilegiate, acei pe care F. îi numeşte «aristocraţii Romei şi ai imperiului, dornici de a obţine informaţii rapide şi uşor accesibile în cît mai variate domenii, aşa cum devenise necesar, din punctul de vedere monden, în cercurile al căror gust se formase la şcoala frontonianismului şi a celei de a doua sofistici» (p. XXVIII).

Al treilea capitol al *Introducerii* e consacrat vieţii şi formaţiei lui Gellius, atît cît pot fi reconstituite pe temeiul propriilor sale mărturii. Acestea sînt rare şi vagi: se poate totuşi spune că F. a ştiut să folosească în chip abil pînă şi cele mai neînsemnate indicaţii ale textului. Astfel, dacă nu adaugă la cunoştinţele noastre despre om şi epocă, paginile sale reprezintă o perfectă sistematizare a rezultatelor obţinute în mai multe veacuri de cercetări erudite, scrise în toate limbile lumii.

Aceeaşi caracterizare se aplică şi ultimului capitol al *Introducerii*, consacrat unui examen multilateral al *Nopţilor atice*, de la data şi condiţiile redactării operei pînă la sursele ei de inspiraţie şi la aportul autorului în feluritele domenii de erudiţie. Ca primele trei capitole, şi acesta vădeşte însuşirile de cercetător ale autorului: informaţie exhaustivă, capacitate de sinteză, darul rar al formulării elegante şi concise. Totul se încheie cu o dublă bibliografie: a principalelor ediţii gelliene, începînd cu ediţia *princeps* din 1469, şi a lucrărilor citate mai des în *Comentariu*.

Înainte de a-mi încheia consideraţiile asupra *Introducerii*, aş vrea să remarc că gustul pentru formele arhaice de exprimare şi, îndeobşte, pentru curiozităţile istorice şi lingvistice e, în societatea romană, mai vechi decît o lasă să se înţeleagă fraza reprodusă înainte, care-l pune în legătură cu influenţa lui Fronto şi cu apariţia celei de a doua sofistici. Tot aşa, fie şi ca o observaţie lăturalnică, ţin să spun că greu se va găsi un istoric al Romei care să subscrie aspra judecată exprimată la p. XVIII cu privire la Hadrian: bogata literatură închinată în zilele noastre urmaşului lui Traian arată singură că ne găsim înaintea unei personalităţi ieşite din comun, a cărei operă de guvernămînt a influenţat în multe privinţe evoluţia ulterioară a imperiului.

În legătură cu cea de-a doua contribuţie a lui F. la cunoaşterea lui Gellius, *Comentariul*, trebuie spus, în primul rînd, că natura lucrării explicate, conţinutu-i variat, necesită din partea comentatorului cunoştinţe cvasi-enciclopedice, cel puţin în cuprinsul lumii vechi; în al doilea rînd, că — cu excepţia cărţii I, adnotată în 1936 de Hazel Mary Hornsby — *Nopţile atice* nu s-au mai bucurat de un adevărat comentariu de la începutul sec. al XVIII-lea (mai precis din 1706, anul apariţiei la Leyda a ediţiei celor doi Gronovii: Ioannes Fridericus şi fiul acestuia Iacobus). Luînd asupră-şi întocmirea unui asemenea instrument de lucru, la nivelul cunoştinţelor secolului nostru, F. dădea dovadă de o mare cutezare. Modul cum a ştiut să-şi ţină făgăduiala, de altă parte, îi dă dreptul la recunoştinţa tuturor cititorilor lui Gellius, şi în primul rînd a latiniştilor, care vor găsi în notele sale, uneori foarte întinse, nu numai obişnuitele deslușiri în marginea unui text dificil, dar absolut toate indicaţiile necesare unei înţelegeri spornice a lucrării. Nenumăratele citate care împestriţează paginile *Nopţilor atice* sînt identificate şi raportate la cele mai noi ediţii ale textelor respective; despre autorii lor — în multe cazuri abia cunoscuţi sau necunoscuţi cu totul — ni se dau amănunte conforme cu stadiul prezent al cunoştinţelor. Vechile instituţii romane — politice, juridice, religioase, — se lămuresc cu ajutorul celor mai noi contribuţii în materie, iar faptele de limbă menţionate de scriitorul latin sînt examinate cu priceperea unui temeinic cunoscător al lingvisticii indo-europene.

Atîta desfăşurare de erudiţie poate părea — şi e — oarecum disproporţionată cu cadrul în care se inserează: o traducere în româneşte a *Nopţilor atice*. Se poate de asemeni exprima regretul că limba în care e scrisă va constitui o piedică în calea unei largi difuzări a lucrării. Acestea sînt însă consideraţii asupra cărora ar fi de prisos să zăbovim. Pentru recenzent e o satisfacţie să constate publicarea de un român a unei cărţi de acest nivel şi această mulţumire va fi împărtăşită de toţi cîţi se preocupă de viitorul studiilor clasice în ţara noastră [1].

D. M. Pippidi

[1] Dintre indicii care înlesnesc folosirea textului, se cuvine relevat în special acel de nume proprii, care, în condiţiile în care a fost realizat, reprezintă o adevărată prosopografie gelliană. Afirmaţia trebuie luată în sensul ei cel mai deplin. E vorba, într-adevăr, nu numai de o simplă înşirare de nume, oricît de completă, nici numai de identificarea unui număr oarecare de indivizi citaţi de Gellius într-o formă incompletă. Despre fiecare persoană inclusă în listă ni se dau informaţii biografice, concise dar sigure, şi tot aşa despre scrierile lor citate în textul gellian, ale căror fragmente sînt identificate şi raportate la ediţiile cele mai noi pe care autorul le-a

HYGINI *Fabulae*. Recensuit prolegomenis commentario appendice instruxit H. I. Rose, Leiden, A.W. Sijthoff, 1963, 219 pagini.

Avem în față o reeditare a lucrării, apărute în 1933, a regretatului profesor de la St. Andrews, H. S. Rose, filolog harnic și adînc cunoscător de mitologie și de istoria religiilor, reeditare care nu se deosebește de prima ediție decît prin corecțiunile adăugate de K.J. Dover, de la aceeași universitate.

Volumul cuprinde *Fabulele* care ne-au parvenit sub numele lui Hyginus, precedate de un studiu introductiv și de o listă de titluri, întovărășite de un aparat critic și de ample adnotări, și urmate de un apendix cuprinzînd textele care sînt, sau par, inspirate din Hyginus. La sfîrșit, un indice de nume proprii și altul de cuvinte corupte.

Se știe cît de obscură chestiune este identificarea acestui Hyginus. Nici numele lui nu e cert — poate că i l-a atribuit, pe un manuscris anonim, vreun compilator sau copist pseudosavant, crezînd că recunoaște mîna lui C. Hyginus, celebrul bibliotecar și filolog, libert al lui Augustus — ; nici vremea vieții lui, nici celelalte elemente care ne-ar face să-i întrezărim personalitatea: mediul social, gradul de cultură, profesiunea, preocupările. Cu nimic mai simple sînt problemele ridicate de opera lui. Deși probabil, e nedemonstrat că *Fabulele* și *Astronomia* se datorează aceluiași. Manualul de mitologie el însuși nu purta, în secolul al III-lea, titlul actual de *Fabulae*, ci pe cel de *Genealogiae*, iar înfățișarea lui de astăzi pare a se datora uneia sau mai multor prelucrări ulterioare. Incerte sînt și izvoarele posibile ale autorului, gradul lui de fidelitate față de ele și măsura originalității lui.

Toate aceste probleme sînt repuse în discuție , cu perfectă competență și limpezime, de profesorul Rose în introducerea ediției sale. Savantul englez se pronunță hotărît împotriva identificării mitografului Hyginus cu filologul din vremea lui Augustus (mai hotărît decît, de pildă, Tolkiehn în RE, X, 651), afirmă însă că *Fabulele* și *Astronomia* se datorează aceluiași scriitor, pe care îl plasează în epoca Antoninilor, sprijinindu-și aserțiunea mai ales pe cele două argumente obișnuite: a) *terminus ante quem* este anul 207, din care avem niște fragmente ale unei traduceri grecești a *Fabulelor*, b) situarea textului înainte de secolul al II-lea ne-o interzic caracteristicile sale lingvistice. Rose se ferește însă să dea răspunsuri hazardate la întrebări insolubile în stadiul actual de informație (de cîte ori și de cine a fost remaniat textul, care a fost ordinea inițială a poveștilor etc.), așa cum făcuse M. Schmidt în ediția sa din 1872. Dar tocmai prudența, lăudabilă, cu care recîntărește și apreciază constatări în bună parte făcute conferă afirmațiilor sale un spor de pondere.

Cu egală atenție a fost stabilit textul, pe baza copiei fotografice a celor două manuscrise fragmentare existente (Codex Monacensis Latinus 6437 și Palimpsestus Latinus 27 din Biblioteca Vaticană) și pe baza tuturor edițiilor anterioare. Pentru capitolele care reproduc versuri din Aratos în traducerea lui Cicero au fost utilizate și manuscrisele ciceroniene. Emendările propuse în aparatul critic sînt întotdeauna argumentate, iar locurile disperate, mărturisite ca atare [1].

Scurtul studiu asupra limbii lui Hyginus, care încheie introducerea, pune în lumină în special abaterile acestuia, gramaticale și de vocabular, de la norma clasică, abateri analizate mai înainte, între alții, și de Th. Müncker, în notele sale la ediția lui Schaeffer din 1674, și de M. Tschianssy, în *Studia Hyginiana*, 1888, dar în lucrarea de față mai judicios selectate și clasate.

---

avut la dispoziție. Acest singur indice de 40 de pagini mari, pe două coloane, reprezintă deci o osteneală considerabilă pentru care cititorul trebuie să-i fie recunoscător celui ce l-a întocmit, dar reprezintă, cred, și altceva: dovada unei acribii deosebite, a unei pasiuni pentru lucrul bine făcut de care nici un adevărat om de știință nu se poate dispensa și care trebuie dată ca pildă.

[1] *In his emendandis multum et frustra laborauerunt uiri docti; mihi satius uidetur quod uideo perisse perditum ducere* (din nota la Fab. CLVII, p. 113).

Adnotările la text, abundente, precise şi de o bogată competenţă au, între altele, meritul de a oferi cititorilor o imagine completă a diverselor legende, prin semnalarea variantelor lor atestate la alţi autori şi confruntarea acestora cu versiunea higiniană. Rose se dovedeşte un excelent ghid în noianul de texte literare şi de scolii cu conţinut mitologic, şi, în aceeaşi măsură, un valoros cunoscător al folclorului, atunci cînd atrage în sfera comparaţiei şi unele basme care circulă pînă azi. Cîteva note semnalează şi erorile şi confuziile mitografului nostru, informaţia lui adesea deficitară şi exprimările improprii.

Appendix Hyginiana cuprinde textele care reproduc sau imită pe Hyginus: cel din CGL III, 56 sqq. datorat necunoscutului *grammaticus Leidensis* (numele tradiţional al fragmentelor este *Hermeneumata Pseudo-Dositheana*), o parte din scoliile lui Lactantius Placidus la *Tebaida* lui Statius şi din cele ale lui Servius la Vergilius, cîteva locuri din Cassiodor şi dintr-un scoliast medieval al *Etimologiilor* lui Isidor. Poate ar fi fost binevenită şi reproducerea unor fragmente din comentariul lui Arnulf din Orléans la *Fastele* lui Ovidiu.

De asemenea, ar fi fost potrivită, credem, o listă a abrevierilor folosite de editor, în măsura în care acestea se abat de la cele curente.

Lucrarea de faţă a împlinit, fără îndoială, lipsa, regretată, în 1919, de Tolkiehn (RE, X, 640), a unei ediţii critice complete a *Fabulelor* lui Hyginus, iar actuala reimprimare se explică prin faptul că ediţia reprezintă un cîştig încă nedepăşit al filologiei higiniene. Minuţiozitatea, sîrguinţa, scrupulul filologic exemplar, închinate unui autor de slabă valoare, plasează ediţia lui H. I. Rose între acele cercetări menite nu să aibă un succes foarte răsunător, ci să fie un admirabil instrument de lucru, indispensabil specialiştilor.

Nu putem încheia fără un cuvînt despre latina fluentă şi elegantă a savantului englez, despre umorul său, foarte discret, prezent în subtextul unor observaţii şi despre modestia sa de adevărat om de ştiinţă.

Este meritul editurii de a fi adăugat, prin tipărirea clară, pe hîrtie bună, la aleasa calitate a volumului.

G. Creţia

FLAVIUS ARRIANUS. *Expediţia lui Alexandru cel Mare în Asia.* Traducere şi indice de nume de Radu Alexandrescu, studiu introductiv, note, indice de termeni de Al. Suceveanu, Bucureşti, Editura ştiinţifică, 1966, 487 p.

Deşi scrisă în secolul al II-lea e.n., cea mai importantă lucrare privind epoca lui Alexandru cel Mare rămîne *Istoria* lui Arrianus, a cărei traducere continuă şirul autorilor antici apăruţi în româneşte în Editura ştiinţifică.

Introducerea amplă (38 pag.) cuprinde cadrul istoric şi literar în care a trăit şi şi-a desfăşurat activitatea scriitorul. Această activitate ne redă o imagine clară a tipului de literat al epocii: om cult, activ, cu o agitată carieră politică, stoic, ca formaţie filozofică, preocupat de oameni şi evenimente.

Studiul introductiv enunţă cîteva probleme importante, printre care menţionăm izvoarele istoriei lui Alexandru şi selectarea izvoarelor de către Arrianus. Ultima problemă, foarte controversată, a dus în timp la concluzii diverse, mergînd pînă la a-l socoti pe Arrianus un excerptator fără valoare de istoric. Din studiul comparat al celorlalţi istorici ai lui Alexandru, rezultă că Arrian a folosit direct opere variate, cea mai sigură fiind cea a lui Ptolemeu, scrisă probabil între anii 306—309.

Lucrarea este împărţită în 7 cărţi, începînd cu venirea la domnie a lui Alexandru şi expediţia sa în nordul Peninsulei Balcanice. Este un raport detaliat asupra drumurilor, organizării

armatei şi luptelor duse de Alexandru. Cîteva momente din această lungă expediţie sînt: Gordion, lupta de la Issos, lupta lui Alexandru cu Poros, drumul prin deşertul Gedrosiei, Babilon.

Istoria lui Alexandru este determinată în ultimă instanţă — după Arrianus — de calităţile şi defectele monarhului, pe care scriitorul îl observă şi studiază cu atenţie.

Este interesant de urmărit felul în care încearcă istoricul să se descurce în hăţişul informaţiilor, să aleagă dintre aparenţe motivul real, mobilul diverselor acţiuni şi atitudini. El este determinat în aceasta de concepţia sa istorică, de convingerea că scrie pentru ca *Istoria* sa să constituie o lecţie de morală.

Din punctul de vedere al artei literare, lucrarea are o certă valoare. Limba este clară, stilul concis, vioi, variat; digresiunile pe diverse teme, legate însă de firul acţiunii (comparaţie între mai multe mituri ale lui Heracle II, 16, descrierea incintei templului lui Ammon III, 4, sumară descriere a Indiei V, 6, metodele de construire a unui pod de vase V, 7, drumul prin deşert VI, 25), fie că alcătuiesc cadrul acţiunii, fie că punctează momentele cele mai importante.

Din lectura volumului, cît şi din confruntarea a două cărţi cu originalul, rezultă că traducerea (după ediţia lui A.G. Roos, în colecţia Teubner, Leipzig, 1907) este nu numai corectă şi fidelă textului grec, dar şi reuşită din punctul de vedere al limbii române.

Uneori se întîmplă ca textul grec să fie mai plastic ca putere de expresie , iar textul românesc să urmărească mai mult sensul general, ca exemplu în IV, 3, 1; IV, 25,1.

Cîteva fraze sau pasaje, ca IV, 4,5, sau IV, 8,2 (paranteza) ar fi avut de cîştigat în claritate printr-o stilizare mai atentă.

Limba traducerii este îngrijită, corectă, frumoasă, cu o vădită tendinţă de modernizare a stilului. Mergînd pe această linie s-a ajuns din cînd în cînd la unele formulări improprii, ca în următoarele exemple: « văzîndu-şi oamenii puşi pe fugă şi pe tebani urmărindu-i dezlînat... » (I, 8,5); « adversarii lor se numărau printre cele mai prăpădite şi mai neîndemînatice popoare din Asia... » (II, 7,5); soţii îi prezentau scuzele lor pentru cele petrecute... acesta din urmă îi răspunse politicos» (IV, 5,1). Subliniem însă că acestea sînt observaţii cu totul de amănunt faţă de exactitatea traducerii, unitatea şi frumuseţea stilului.

În încheierea volumului, schiţa organizării armatei terestre şi a flotei lui Alexandru, cea a familiei ultimilor Ahemenizi şi cea a satrapilor lui Alexandru, concentrează cîteva date absolut necesare pentru studiul unui specialist.

Pentru aceştia, cît şi pentru cititorii neavizaţi, dar interesaţi de istorie, traducerea *Istoriei* lui Arrian oferă un material inedit şi interesant.

Ἀνάβασις Ἀλεξάνδρου face astfel parte dintr-un şir de traduceri care ilustrează epoca elenistică şi romană, parte din traduceri apărute deja: Polibiu, Appian, Plutarh, Arrian aci prezentat, parte aflate în planul Editurii ştiinţifice, ca Pausanias, Dio Cassius şi altele.

În felul acesta se realizează treptat un deziderat vechi al Academiei, enunţat încă de la fondarea ei: publicarea de traduceri valoroase din autorii antici.

Marina Marinescu

ÉPICTÈTE, *Entretiens*. Livre IV. Texte établi et traduit par Joseph Souilhé, avec la collaboration de Amand Jagu. Paris, Les Belles Lettres, 1965, 93 pagini duble.

Prezentînd în volumul VIII al Studiilor clasice (p.331) cartea a III-a a *Conversaţiilor* lui Epictet apărută în celebra colecţie patronată de Asociaţia Guillaume Budé, încheiam dorindu-le

editorilor să poată termina cît mai grabnic editarea. Ea se încheie acum la aproape un sfert de veac de la moartea lui J. Souilhé, dar trebuie să recunoaştem că, după lunga odisee a acestui text, cel de al patrulea volum nu s-a lăsat aşteptat.

Volumul este alcătuit, se pare, pe aceleaşi principii ca şi precedentul: un aparat critic substanţial, fără a fi exhaustiv, note relativ puţine şi în general scurte (cu cîteva excepţii: p. 5,8,12,20), mai ales trimiteri comparative la surse sau la locuri similare. De mirare este faptul că cele mai multe nu trimit la opere stoice, lucru regretabil dacă avem în vedere disputa, neîncheiată încă, asupra lipsei de originalitate a doctrinei lui Epicur. Ar fi fost de asemenea necesare cît mai multe trimiteri chiar la *Manualul* lui Epictet.

De altfel repartiţia foarte inegală şi în parte arbitrară a notelor ne-ar fi făcut să credem că ele au rămas într-o fază nedefinitivată din cauza morţii lui J. Souilhé, dacă n-am fi găsit citate în note cîteva (din păcate prea puţine) lucrări ulterioare (p.23: *Roman Stoicism* a lui E. Vernon Arnold, London, 1958; p. 37: *Epictète et Platon* a lui A. Jagu, Paris, 1946; p.62: *Chrysippe* de E. Bréhier, P.U.F., 1951; p.90: V. Goldschmidt, *Le système stoïcien et l'idée de temps*, Paris, 1953) care nu pot, evident, aparţine lui J. Souilhé. Ar fi fost necesară, ca şi la volumele anterioare, o notă cît de scurtă care să precizeze rolul fiecăruia în această colaborare. În aceste condiţii este greu să imputăm scăpări din vedere ca « Démosthène, *Contre Stéphanos* » (sic! p. 6, notă). În orice caz, la un text filozofic, chiar dacă nu din cele mai dense, cum e cel de faţă, ar fi fost de dorit note mai bogate şi mai numeroase, aşa cum ne-a învăţat societatea « Les Belles Lettres » în ultima vreme, cu ediţii ca *Bellum Africanum* (1949) şi *Bellum Alexandrinum* (1954).

Traducerea continuă să fie fidelă şi adesea elegantă, tiparul, după cît ne-am putut da seama, corect. Toţi cei interesaţi de problemă rămîn recunoscători editurii pentru publicarea acestui text fundamental al stoicismului.

C. Poghirc

AMMONIUS, *De adfinium uocabulorum differentia*, edidit Klaus Nickau (Biblioteca Scriptorum Graecorum et Romanorum Teubneriana), Lipsiae, 1966, LXXVII + 182 p.

Biblioteca Teubneriană editează în ultima vreme, paralel cu autorii « clasici », tot mai multe texte rare, cu un caracter tehnic special: *Onirocritica* a lui Artemidorus Daldianus şi *De Musica* a lui Aristides Quintilianus (1963), *Ars grammatica* de Charisius ş.a. Extrema utilitate a unor astfel de texte pentru specialişti, atît din punct de vedere lingvistic, cît şi sub raportul conţinutului este evidentă. În special necesitatea editării tratatelor greceşti de lingvistică, mult mai rar publicate decît cele latineşti, se făcea de mult simţită.

Cartea lui Ammonius este un fel de dicţionar de sinonime greceşti, cu definirea diferenţelor semantice şi ilustrarea lor, cel mai adesea, prin exemple sugestive din autori. Deşi editată de vreo cincizeci de ori de la *editio princeps* (Aldus Manutius, 1497) mai ales în epoca veche, textul n-a mai cunoscut îmbunătăţiri critice esenţiale de la 1822 (ed. G.H. Schaefer, Lipsiae). Lexiconul lui Ammonius este o epitomă de dată bizantină a unei lucrări atribuite lui Herennius (sfîrşitul sec. I, începutul sec. II e.n.), care a mai servit (ca şi prescurtarea lui Ammonius însuşi) ca model şi altora. Lucrarea lui Ammonius s-a păstrat în 10 manuscrise (sec. XV—XVII). Editorul a citit în original manuscrisul B (un *Codex Athous*, sec. XV), unul din cele mai vechi şi mai complete, precum şi *editio princeps*, şi a folosit microfilme pentru celelalte manuscrise.

Nemulţumindu-se cu atît, editorul a folosit toate sursele indirecte, atît cele care îl urmează direct pe Herennius, cît şi pe Ammonius, cum ar fi Περὶ διαφορᾶς λέξεων a lui Ptolemaeus

(cea mai completă mărturie pentru reconstituirea originalului după Ammonius), Thomas Magister, Epitoma Bachmanniana, trei epitome atribuite lui Eranius (sau Erenius) Philo, anonimul Περὶ ἀκυρολογίας ş.a., pînă la Etymologicum Gudianum şi Etymologicum Magnum. Multe din sursele secundare folosite de Klaus Nickau sînt încă manuscrise sau n-au fost pînă acum satisfăcător editate, aşa încît el a trebuit adesea să vadă manuscrisele, să le stabilească valoarea şi filiaţia etc. Descrierea lor cuprinde cca. 40 de pagini din *prolegomena* (XXV—XLVI). Abia după această muncă migăloasă editorul încearcă să adune date asupra modelului originar, dîndu-ne ceea ce se poate deduce despre autor, despre natura şi izvoarele cărţii, pentru a conchide, modest şi prudent, că nu-şi face iluzia de a-l reconstitui pe Herennius, căci, cum just remarcă în prefaţă (p. VIII) « cine ar încerca să reconstituie o statuie de Phidias după părţi diverse ale unor imitaţii din epoca imperială, nu l-ar avea nici pe Phidias, nici imitaţiile ».

« Prolegomenele » se încheie cu o notă asupra ediţiei, un *conspectus siglorum*, studiile şi ediţiile folosite (numai opt din cincizeci, singurele cu oarecare valoare critică) şi lista prescurtărilor. Urmează textul lucrării cu un foarte bogat aparat critic, stratificat în trei etaje: *A*, indicînd părţile absente din unele codice şi izvoare (în aşa fel încît lipsa aparatului *A* marchează că toate mss. sînt complete; *B*, cuprinzînd mărturiile propriu-zise ale codicilor; *C*, unde se arată mărturiile diverselor hyparhetypuri stabilite de editor.

Două apendice cuprind: I. textul Περὶ ἀκυρολογίας; II. un suplement de glose atribuite de diverse izvoare lui Herennius, dar absente în Ammonius. Cartea se încheie cu o serie de indici: I index de glose; II. de nume; III de autori (indicarea locurilor citate de Ammonius); IV de dialecte (pentru cazurile în care Ammonius numea sursa dialectală a glosei).

Editorul a consacrat mulţi ani[1] pentru a da o ediţie de o acurateţe filologică exemplară, meritînd prin aceasta recunoştinţa tuturor celor preocupaţi de probleme de semantică greacă.

C. Poghirc

NICETA VON REMESIANA, *Instructio ad competentes. Frühchristliche Katechesen aus Dacien* [hg. von] Klaus Gamber (Textus patristici et liturgici quos edidit Institutum Liturgicum Ratisbonense, fasc. 1). Verlag Friedrich Pustet, Regensburg, 1964, VIII, 182 p.

Episcopul Niceta a activat şi a murit la anul 420 în Remesiana, azi Bela Palanka, pe rîul Nišava, afluent al Moravei, la aproximativ 40 km spre răsărit de Naissus (Niš) şi la circa 120 km sud-vest de Vidin şi Calafat, în Serbia de azi. El a alcătuit un catehism pentru credincioşi, imnuri şi alte lucrări, care au ajuns pînă la noi în mod indirect şi în stare fragmentară. Prima încercare de a culege şi a publica aceste frînturi a făcut-o A. E. Burn, *Nicela of Remesiana. His Life and Works*, Cambridge, 1905. Cercetările întreprinse după aceea de diferiţi învăţaţi şi de către editorul ediţiei de faţă au scos la iveală alte fragmente care ne ajută să înţelegem mai bine rolul acestei personalităţi şi valoarea operei sale literare. Niceta a activat într-o vreme de relativă linişte, în strînsă dependenţă de autorităţile din Italia, unde şi-a făcut probabil studiile şi unde avea ca discipol şi prieten pe Paulinus din Nola (mort în anul 431), care i-a închinat stihuri de preamărire entuziaste.

Noul editor, Klaus Gamber, a strîns la un loc fragmente din lucrarea *Instructio ad competentes*, « das erste umfassende katechetische Handbuch der abendländischen Kirche »

[1] Încă în 1959 a susţinut o disertaţie de doctorat cu tema *Das sogenannte Ammonioslexikon*, Wurzburg (dactilografiată).

(p. VII), care ocupă acum 150 de pagini față de 77 din ediția lui A.E.Burn. Din împrejurarea că Niceta reproduce uneori aproape textual pe Ambrosius (mort în anul 397) și pe Rufinus din Aquileia (mort în anul 410), precum și din alte semne, el trage concluzia că lucrarea amintită a fost alcătuită după anul 416. La un anumit loc manuscrisele prezintă lecțiunea *Rethomae*, iar textul transmis are *et Romae*: *In Christiano enim uiro prima est fides, ideo Rethomae fideles dicuntur qui baptizati sunt* (VI, 1,1, p. 125 Gamber). Editorul este convins că autorul se referă aici la localitatea unde trăiește el însuși și nu la orașul Roma și mai are în vedere și principiul că o lecțiune mai dificilă trebuie preferată alteia mai ușoare (*lectio difficilior praeferenda est faciliori*), deoarece era mai lesne să schimbe cineva pe *Rethomae* în *et Romae* decît invers. *Rethoma* ar fi numele vechi și băștinaș al orașului peste care s-ar fi suprapus numele *Remesiana*, dat de autoritățile romane. De fapt numele *Remesiana* e și el o «adaptare» română la un nume băștinaș (vezi D. Detschew, *Die thrakischen Sprachreste*, Viena, 1957, p. 391), încît, deși ingenioasă, noua interpretare rămîne puțin convingătoare.

Opera lui Niceta e lipsită de retorică și se vrea înțeleasă de toată lumea: *Instructiones igitur necessarias... quas et rusticae animae possint aduertere pariter et tenere* (*Instr.*, I, 1,2, p. 17 Gamber). Unul din aspectele cele mai interesante pentru noi e limba, spre a desprinde învățăminte pentru studiul genezei limbii române. Vedem mai întîi o sporire a morfemelor analitice în locul celor sintetice din epoca clasică: *ait ad illum* (VI, 2,6 p. 134), *clamat ad dominum* (IV, 3,14, p. 87), *dicit ad apostolos* (VI, 2,10, p. 135), *Iacob ad Rachelem sic respondit* (I, 3,5, p. 25), *iussit... ut tangeret petram de uirga* (VI, 5,3, p. 155), *corpus ex limo* (I, 2,3, p. 21) *in nocte... in die* «noaptea... ziua» (VI, 1,22, p. 129), *per ignem purgantur* (I, 1,7, p. 17), *per somnum corporis ueritas cognoscitur* (III, 1,18, p. 46).

Construcțiile acuzativului cu infinitiv fac loc propozițiilor dependente introduse cu *quia*: *audistis quia unus est deus* (I, 2,12, p. 22), *cogita quia iustus iudex est* (II, 2, 13, p. 39), *dicendum est quia ultio offensionis... est iusta* (I, 4,13, p. 31), *uultis scire quia descendit?* (VI, 2,14, p. 136); *uides quia... sic habet* (V, 1,11, p. 105). Verbul *adprehendere* are înțelesul francezului *apprendre*. Frecvența lui *canticum* ar fi un indiciu că în limba română cuvîntul s-a transmis probabil prin creștinism, pe cînd în Occident n-a lăsat de loc urmași. Construcția *debere* + infinitiv are uneori valoare de viitor, păstrată în limba sardă: *ut... quid accepturi sunt uel quid observare debeant certius recognoscant* (I, 1,3, p. 17), *numquid supra apostolorum fines progredi audaci mente debemus?* (V, 1,7 p. 104). Compusul *ecce* + *ille* a stăruit în limbile romanice: *da mihi ecce illud quod te peto* (VI, 6, 22, p. 167). La Niceta se întîlnește pretutindeni *ecclesia* și niciodată *basilica* pentru noțiunea «biserică». *Facere* + *infinitiv* e prezent și în Occident. Remarcăm *habere* + *infinitiv* cu valoare de viitor, deși acest procedeu n-a supraviețuit în limba română: *Post haec quid sequitur? Venire habes ad altare* (VI, 3, 11 p. 144). *Ille*, ca predecesor al articolului romanic, apare de cele mai multe ori după substantiv: *ad panem illum sine causa pulsamus* (IV, 2, 9, p. 80); *pastores illi sanctissimi... primi audire meruerunt* (IV, 3, 20, p. 88), *operosa illa leprae inspectio* (IV, 4, 25, p. 97), *homo ille quem deus bona uoluntate condidit* (I, 2, 1, p. 21). Din *idem ipse* s-a dezvoltat pronumele românesc *dînsul*: *idem ipse... spiritus... gessit* (III, 4, 24, p. 71). *Mente* cu valoare de sufix, păstrat în fr. *-ment*, it. sp. port. *-mente*, propagat mai întîi în Galia, e uzual și la Niceta: *progredi audaci mente debemus* (V, 1, 7, p. 104), *fideli mente ianuam illum esse praesume* (II, 2,14, p. 39). În opera înfățișată aici nu întîlnim însă particularități lingvistice necunoscute în Occident. Și prin educație și prin profesiune autorul se simte strîns legat de Italia și condamnă abaterile unor biserici orientale (*orientales ecclesiae*).

Deși conține cîteva regretabile greșeli de tipar (*praescienta sua*, I, 4,10, p. 30; *ad glorium*, I, 4, 24, p. 32; *cecilit* = *cecidit*, II, 2,13, p. 39; *calestibus* = *caelestibus*, III, 2,24, p. 55; *neuminiae*, IV, 4,25, p. 97; *lapillorum* = *capillorum*, V, 2,6 p. 11), ediția de față reprezintă fără îndo-

ială un progres. Dorim ca autorul să-şi continue cercetările, spre a publica ediţia definitivă pe care o promite în introducere.

H. Mihăescu

THE INSCRIPTIONS OF ROMAN BRITAIN by R.G. Collingwood and R.P. Wright. I. *Inscriptions on stone*. Oxford, At the Clarendon Press, 1965. XXXIV + 790 p. in 4°. 2400 desene în text şi XIX planşe afară din text.

Peste cîţiva ani se împlineşte un veac de la publicarea celei dintîi culegeri generale de inscripţii din Insulele Britanice — în marea lor majoritate latine, cîteva greceşti sau în diferite limbi orientale. E vorba de volumul VII din CIL, apărut în 1873, la Berlin, prin grija lui Emil Huebner, editorul documentelor epigrafice din Peninsula Iberică, strînse încă din 1869 în volumul II al aceleiaşi colecţii. În Corpus-ul lui Huebner sînt cuprinse 1200 inscripţii pe piatră, pe lîngă *instrumentum*. În condiţiile de atunci ale ştiinţei antichităţii realizarea era de cea mai mare însemnătate şi ea a rămas pînă astăzi baza studiilor epigrafice din cea mai nordică provincie a Imperiului Roman.

Ulterioarele descoperiri de inscripţii au fost editate în fasciculele III — IX din *Ephemeris Epigraphica*, pînă la o vreme tot de Huebner, începînd din 1889 prin grija lui Francis Haverfield, a cărui muncă în acest domeniu avea să continue pînă la sfîrşitul vieţii învăţatului, în 1919, cu intenţia mărturisită de a pregăti un nou Corpus britanic, nu numai mai complet, dar întocmit după alte criterii decît ale marii culegeri de la Berlin.

În concepţia lui Haverfield, principala trăsătură a lucrării proiectate trebuia să fie părăsirea limbii latine pentru lemme şi comentarii şi redactarea lor în englezeşte. Lui i se datoreşte hotărîrea de a da cititorului o traducere a tuturor documentelor, precum şi precauţia de a-i pune la dispoziţie un desen al fiecăruia, făcut să permită controlul transcrierilor şi să oglindească limpede caracteristicile scrisului. Aceleaşi principii au rămas la baza muncii colaboratorului şi succesorului său R.G. Collingwood, iar după dispariţia acestuia, la baza muncii celui de-al treilea purtător al torţei, actualul editor al *Inscripţiilor din Britania romană*, profesorul R.P. Wright, de la Universitatea din Durham.

Vorbind, în 1952, la cel de-al doilea congres de epigrafie din Paris, despre proiectul în curs de realizare, Wright făcea să se ştie că avea la dispoziţie cca. 2250 inscripţii pe piatră, la care-şi propunea să adauge alte cca. 500 inscripţii pe metal şi alte materiale, în sfîrşit cca. 750 inscripţii ceramice — în cea mai mare parte *graffiti*. În totul, aproximativ 3500 texte, de editat în două volume de un format mai maniabil decît infoliile Corpus-ului berlinez. Aceste cifre par întrucîtva depăşite, de vreme ce singur volumul apărut cuprinde nu mai puţin de 2400 piese. Evident, afluxul de noi materiale continuă, dar pentru a da lucrării limite certe, editorii au luat hotărîrea de a nu include în culegere decît inscripţiile pe piatră descoperite pînă la 31 decembrie 1954 şi elementele de *instrumentum* descoperite pînă la 31 decembrie 1956. Documentele mai recente sînt semnalate, pe măsura descoperirii lor, în cronicile anuale din Journal of Roman Studies.

Cele spuse pînă aci în legătură cu antecedentele operei au lăsat să se înţeleagă că avem a face cu o lucrare îndelung pregătită, chibzuită în toate aspectele ei şi realizată cu abnegaţie. Ani de-a rîndul activitatea celor doi editori s-a concentrat asupra înregistrării şi verificării pieselor risipite în nenumărate muzee şi colecţii particulare, în parcurgerea unei bibliografii imense şi în redactarea materialelor astfel adunate. Singură imprimarea volumului a durat

aproape doi ani, ceea ce dă o idee despre grija cu care s-a făcut nu numai punerea în pagini a textelor şi a ilustraţiilor, dar şi corectura ansamblului.

După scurtul cuvînt-înainte în care se evocă etapele muncii epigrafice desfăşurate în Anglia de o sută de ani şi se aduce omagiul cuvenit celor ce au contribuit mai mult la realizarea actualului Corpus (în primul rînd lui Francis Haverfield, dar şi altora mai noi, de la Hugh Last la Ian Archibald Richmond), urmează lunga listă a siglelor şi prescurtărilor bibliografice folosite în cuprinsul lucrării, un tablou explicativ al semnelor diacritice, apoi textele — de la 1 la 2400 —, într-o ordine arătată mai departe. Urmează o serie de preţioase table de concordanţă între numerele noii culegeri şi numerele principalelor ediţii de texte romane din Britania (CIL VII, Ephemeris Epigraphica III-IV-VII-IX, cronicile anuale din JRS şi ILS), apoi un concis glosar al termenilor tehnici folosiţi în traduceri şi lemme, cu echivalentul englez al termenilor militari. În aşteptarea indicilor completi care-şi vor găsi locul în volumul al II-lea, ni se dă, în încheiere, doar un index al localităţilor antice şi moderne.

Gruparea materialelor e, firește, topografică, volumul deschizîndu-se cu inscripţiile din Londinium (Londra). În cadrul fiecărei localităţi documentele sînt clasate într-o ordine pretutindeni aceeaşi: altare votive şi dedicaţii către divinităţi (în succesiune alfabetică), inscripţii imperiale şi oficiale, funerare (oşteni, alţi bărbaţi, femei), *uaria*, inscripţiile reduse la cîteva litere.

O secţiune specială a volumului (numerele 2219-2314) cuprinde miliariile mai mult sau mai puţin bine conservate; alta, intitulată *Aliena*, inscripţii actualmente în Marea Britanie, dar fără legătură cu istoria ei: în cele mai multe cazuri inscripţii din Roma ori Italia cumpărate de iubitori de antichităţi şi transportate în Anglia de-a lungul secolelor al XVIII-lea şi al XIX-lea. Un ultim capitol grupează inscripţiile plăsmuite de falsificatori moderni şi cîteva autentice, pe nedrept considerate romane.

Cum am avut prilejul s-o spun, fiece text e însoţit de imaginea lui desenată de R.G. Collingwood ori de R.P. Wright, sau luată după publicaţii mai vechi. Prea puţine documente au parte de reproduceri fotografice, grupate la sfîrşitul volumului în nouăsprezece planşe. A discuta despre meritele respective ale celor două feluri de ilustraţii ar fi inutil, acum cînd munca e încheiată. Prefer să subliniez mai curînd sîrguinţa exemplară a editorilor, lărgimea informaţiei şi precizia comentariului — în ciuda unei concizii extreme. În privinţa modului de citare a succesivelor publicaţii se poate face observaţia că nu deosebeşte limpede ediţiile independente de simplele reproduceri, nici nu urmăreşte întotdeauna o ordine cronologică. Prima ediţie citată e, în cele mai multe cazuri, CIL sau EE, dar trimiterile următoare scapă unui criteriu statornic, ceea ce îngreuiază orientarea cititorului nefamiliarizat cu bibliografia Britaniei romane.

D. M. Pippidi

PIERRE GUILLON, *Études Béotiennes, Le Bouclier d'Héraclès et l'histoire de la Grèce centrale dans la période de la première guerre sacrée* (Publication des Annales de la Faculté des Lettres Aix-en-Provence, N. S., nr. 37), 1963, 101 p.

Studiul lui P. Guillon asupra *Scutului* porneşte de la premisa că literatura greacă este cu totul străină noţiunii de artă pentru artă (p. 7). Extinzînd această teză la toate compartimentele literaturii universale, am adăuga că o asemenea noţiune estetică nici nu mai are ce căuta astăzi în studiile de factură modernă asupra operelor literare. De aceea, sîntem în totul de acord cu următorul pasaj din lucrarea analizată: « il n'est point de poème qui n'ait, de même

que n'importe laquelle des œuvres que nous rattachons au domaine des arts plastiques, un objet, un sens, une fonction précise en rapport étroit avec les circonstances où il a été conçu et qui en commandent à la fois le thème, le genre, la structure et le style » (p. 7).

Cercetarea aprofundată a împrejurărilor prin care a trecut Grecia centrală în sec. VII şi VI î.e.n. l-a condus treptat pe autor spre anumite concluzii despre geneza şi timpul de apariţie al *Scutului*, poem în care tradiţia homerică se îmbină cu cea hesiodică. Principala direcţie urmărită de autor a fost aceea a mesajului politic pe care-l conţine *Scutul*, operă autentic beoţiană. Mergînd pe această linie, P.G. socoate că a descifrat sensurile majore ale poemului, ceea ce îi îngăduie să propună o nouă datare a *Scutului*, mai recentă în timp decît cea obişnuită.

Studiul este conceput în cinci secţiuni: 1. datarea *Scutului* este stabilită în raport cu opera lui Hesiod şi a lui Stesihoros, cu ştirile pe care le avem despre primul război « sacru », prin comparaţie cu unele opere plastice contemporane, care conţin teme comune cu *Scutul*; 2. interpretarea *Scutului*, bazată pe confruntarea cu *Cataloagele* hesiodice şi epopeile ciclice, îndeosebi cu cîntecele epice referitoare la isprăvile lui Heracles. În această secţiune, problema modului cum au fost folosite legendele despre Heracles în disputele ideologice ale timpului este bine pusă; 3. locul poemului în istoria Beoţiei. Secţiunea a III-a studiază originile, desfăşurarea şi consecinţele primului război « sacru », precum şi semnificaţia istorică a *Scutului*; 4. secţiunea a IV-a se ocupă în exclusivitate de importanţa politică a cultului lui Apolo în Grecia centrală şi, în special, în Beoţia; 5. ultima secţiune este constituită dintr-o interesantă apropiere între imnurile pythice şi *Scut.* Lucrarea se termină cu o *Încheiere* în care sînt trase concluziile referitoare la politica dusă de Teba în cursul primului război « sacru ».

Aria de apariţie şi datarea poemului sînt stabilite de autor în secţiunile 1 şi 3. Analiza complexă a ambianţei politice în care s-a desfăşurat primul război «sacru» (aprox. 600—590 î.e.n.), o expediţie de pedeapsă organizată de amfictionia delfică împotriva Crissei, îl duce pe autor la o concluzie cu totul contrară tezei lui P. Mazon, şi anume că nu există nici o contingenţă între acest eveniment şi apariţia *Scutului*. *Scutul*, după P.G., se cuvine datat anterior anului 600, în ultimele decenii ale sec. al VII-lea. Iată argumentele aduse în favoarea acestei noi propuneri: distrugerea Crissei, localitate aparţinînd zonei golfului de Corint, la sud de Delfi, presupune o acţiune de represalii împotriva unor bande organizate care atacau convoaiele de pelerini sosite prin golful de Corint. Drumul îngust, de coastă, care suie spre Delfi, prilejuia tîlharilor excelente ocazii să jefuiască pe purtătorii de ofrande. Dar zona unde este localizat Kyknos, unde se petrece acţiunea *Scutului*, nu este sudul, ci regiunea Iolcos-Pagasai, teritoriu pe unde treceau pelerinii debarcaţi în golful pagasetic. Această observaţie determină pe autor să reexamineze tot ce se ştia pînă acum despre *Scut.* Sarcină ingrată, trebuie să recunoaştem, deoarece ştirile sînt sporadice şi nesigure. Ca izvoare istorice de primă mînă autorul are la dispoziţie doar unele pasaje din Herodot şi Tucidide. Deducţiile sale se bazează, în consecinţă, pe informaţii tîrzii (Plutarh, bunăoară) sau pe interpretarea unor legende şi mituri, din care unele au fost prelucrate de poetul *Scutului*.

Faptul că subiectul *Scutului* reflectă interesele Tebei spre nord-est, adică spre Pagasai şi trecătorile Ptoion şi Termopile, îl determină pe autor să-şi îndrepte atenţia în direcţia relaţiilor tebano-tesaliene şi nu spre aceea a relaţiilor Tebei cu vecinii din sud, foceenii şi atenienii. Secţiunea a III-a a cărţii reprezintă o contribuţie serioasă şi bine pusă la punct pentru a lămuri intenţiile rapsodului care a compus *Scutul*. La alcătuirea acestui capitol autorul — el însuşi un eminent specialist în probleme beoţiene — a găsit un ajutor preţios în consultarea cărţilor *La lega tessala* (Roma, 1958) de Marta Sordi şi *Thèbes de Béotie* (Biblioth. Fac. Philos. et Lettres, Namur, fasc. 13), aparţinînd lui Pierre Cloché.

La p. 58 a lucrării P.G. arată că după prăbuşirea regatelor preelenice, la începutul mileniului I î.e.n. « primele eforturi pentru găsirea unei forme de unitate care să ducă spre stabilitate

și pace » s-au concretizat în grupări religioase, prefigurare a amfictioniei delfice de la începutul sec. al VI-lea. Dar aceste grupări, existente atît în sudul Tesaliei cît și în Beoția, se ciocneau în aspirațiile și interesele lor comune. Un obiectiv rîvnit de grupările rivale era stăpînirea trecătorilor care îngăduiau accesul spre Grecia Centrală. Apariția *Scutului*, după P.G., din punct de vedere ideologic, reflectă strădaniile Tebei de a atrage de partea ei populațiile nesigure sau chiar ostile tendințelor de unificare, aparținînd regiunilor nordice. Orientarea politicii tebane spre nord se cuvine mai degrabă pusă în legătură cu așa-numitul război « lelantin » (războiul între Chalkis și Eretria), în care atît tesalienii cît și tebanii au avut un oarecare amestec. Aceste evenimente sînt însă anterioare neînțelegerilor politice din sudul Beoției, care treptat au dus spre așa-numitele « războaie sacre » de la începutul sec. al VI-lea (p. 62—63).

O dată stabilită această teză centrală — *Scutul* aparține sfîrșitului sec. al VII-lea și este expresia ideologică a propagandei tebane care căuta să atragă populațiile nordice, pentru a asigura Tebei libertate de acțiune spre sud (p.81) — tezele secundare ale cărții se înlănțuie firesc, căci erau deja implicate în teza centrală. Ținînd seama de expansiunea cultului apolinic, poetul *Scutului* a înfățișat un Heracles teban, cu o genealogie tebană (introducerea abilă a *eoiei* hesiodice), care apără cultul lui Apolo în regiunile dominate de Pagasai și de Iolcos. Din punct de vedere istoric, demonstrează autorul, instalarea și dezvoltarea cultului apolinic la Ptoion coincide cu dominația puterii tebane asupra acestui pas (p.79). Cultul lui Heracles, fost rival al zeului de la Delfi, a jucat în această conjunctură politică rolul de aliat al cultului apolinic. Contrar tendințelor cuprinse în *Scut*, orientarea politică a *Imnului pythic* este ostilă intereselor tebane.

Concluziile studiului de care ne ocupăm (p. 98—101) arată că atît *Scutul* cît și *Suita pythică* (imnurile apolinice) sînt încărcate de intenții politice indisolubil legate de marile frămîntări care preced înființarea Confederației beoțiene (sec. VI î.e.n.). Privit în această lumină, *Scutul* devine un document istoric de prim ordin. Deoarece nici numele Crissei, nici acela al Kyrrhei, localități distruse în timpul primului război « sacru », nu apar în compoziția poemului, autorul se crede îndreptățit să afirme că atenția cercetătorilor acestui poem trebuie să se îndrepte în exclusivitate spre deceniile anterioare războiului « sacru » din sudul Beoției.

Noutatea studiului lui P. Guillon constă tocmai în interpretarea originală a *Scutului* ca document istoric. Excelenta pregătire istorică și arheologică a autorului îi îngăduie construirea unui eșafodaj solid în argumentare, a cărui superstructură încîntă. Nici meritele literare ale poemului nu au fost uitate. Datorită atenției pe care i-a acordat-o un pasionat cercetător al istoriei Greciei centrale, acest poem, despre care s-au scris destule aprecieri negative, are astăzi dreptul să aspire la un alt loc decît acela pe care i-l acordau pînă în prezent istoriile literaturii grecești.

A. Piatkowski

JEAN TAILLARDAT, *Les images d'Aristophane*. Études de langue et de style. Paris, Les Belles Lettres, 1965, 553 p. in 8°.

În colecția « Études anciennes » a fost retipărită o valoroasă teză de doctorat, apărută prima oară în seria monografiilor publicate de Universitatea din Lyon (ed. I din 1962).

Studiul acesta monografic se impune atenției noastre prin acuitatea interpretărilor semantice. Efectiv, autorul s-a străduit să reconstituie mecanismul imaginației lui Aristofan, dimensiunile universului său imaginar. Metoda investigației se menține în mod constant pe planul *de-*

scriptivismului exegetic[1]. Parcurgem un «inventaire raisonné des images», un muzeu al expresiilor figurate şi al imaginilor, clasate în primul rînd pe *compartimente care corespund mediului ambiant* şi universului intim al omului grec din secolele V—IV î.e.n. Din punctul de vedere al acestei repartiţii pe sfere noţionale, monografia cuprinde următoarele părţi: 1. *La Nature*; 2. *L'Homme* 3. *La Société*. În ultima secţiune, cea mai cuprinzătoare, sînt incluse, printre altele, imagini alegorice sau batjocoritoare şi metafore de tot felul inspirate de lumea poeziei şi de celelalte arte.

În *Appendice* un capitol foarte util grupează o parte din materialul imagistic în funcţie de axa celor doi termeni ai asemănării: *tertium comparationis*. Mai figurează în acelaşi apendice *Concluziile*, *Bibliografia*, *Addenda*, şi trei *Indici* (printre care şi cel indispensabil de cuvinte greceşti).

Referitor la metoda întrebuinţată de autor pentru gruparea şi caracterizarea diferitelor clase de imagini, trebuie precizat de la început că noţiunea de *imagine* este luată în sens larg. Orice semnificaţie figurată pe care o capătă un cuvînt sau o expresie în contextul poeziei devine o *imagine*; mai exact, orice «transfer de semnificaţie» (în accepţiunea pe care o dă Aristotel *metaforei*) interesează cercetarea stilistică; deci se integrează de la sine în sfera repertoriilor exhaustive întocmite de Taillardat. Atrăgînd atenţia asupra bogăţiei materialului clasat şi descris, n-am vrea să deplasăm ponderea judecăţii de valoare în direcţia elogierii unor performanţe pur cantitative. Dimpotrivă, metoda filologică tradiţională, de izolare şi explicitare a tuturor sensurilor figurate, aşa cum le oferă stratificările realităţii şi procesul de reflectare artistică, va da rezultate foarte bune atunci cînd cercetătorul se întemeiază pe cunoştinţe lexicografice vaste, dispune de o experienţă multilaterală în domeniul de specialitate şi poate face caracterizări atrăgătoare, călăuzite de bunul gust, animate de propria sa sensibilitate. O dată ce şi-a delimitat o arie de cuprindere largă, care include *metafore* concretizate sub forma *epitetului* (sau redate prin verbe şi substantive), *sensuri metaforice* corelative (sau «conotative»), *comparaţii*, *metaforisme alegorice*, autorul cercetării ne previne asupra criteriilor după care s-a călăuzit în analizele semantice. El a încercat să determine, în măsura posibilului, cît a fost de original poetul, proporţia de noutate, creaţiile demne de a fi considerate născocirea sa proprie (cf. p. 7 — 29). Asemenea «invenţii» verbale s-ar încadra într-un lot aparte: «materialul indispensabil pentru aprecierea *originalităţii lui Aristofan*. Totuşi, cînd avem de judecat un stadiu mai vechi al unei limbi literare, care primeşte adeseori calificativul aproape jignitor de «limbă moartă», sîntem obligaţi *ipso facto* să ne bizuim adeseori pe raţionamente conjecturale. Nu mai simţim dinamica sensurilor; ne lipseşte în primul rînd experienţa unei limbi vorbite, spectacolul oferit de «viaţa cuvintelor». Ce-i drept, cuvintele trăiesc sub ochii noştri, pe măsură ce urmărim diferite stratificări atestate în scris. Ne lipseşte însă cam 95% din producţia literară încredinţată scrisului la greci şi la romani. Şi totuşi, faţă de alte specii literare *comedia veche* pare mai bine reprezentată în tradiţia manuscrisă. Cercetătorul modern dispune în primul rînd de *scolii* şi de numeroase fragmente, citate în majoritatea cazurilor de lexicografi sau de alte surse care discută sensurile unor cuvinte şi diferite categorii de *realii*. În multe cazuri stilistica izbuteşte aşadar să definească originalitatea contribuţiei lui Aristofan, specificul invenţiei sale verbale. Nu e vorba numai de creaţii *ex nihilo*. Mult mai frecvente sînt cazurile de revalorificare a sensului. Un metaforism obţinut prin context face să ţîşnească imaginea; din combinarea mai multor cuvinte metaforice se aprind culori strălucitoare, focul de artificii al fanteziei creatoare.

Limbajul comediei vechi recurge în mod frecvent la enumerări; în general, din punct de vedere stilistic configuraţia fluxului verbal ţine de *acumulare*; avem chiar de a face cu o «verbozitate» savuroasă, o revărsare de cuvinte şi de imagini care nu se mai domoleşte pînă la ultimele

[1] În linii generale planul lucrării poate fi comparat cu împărţirile unei monografii similare, apărută în aceeaşi colecţie, J. Dumortier, *Les images dans la poésie d'Eschyle*, Paris, 1935.

strigăte de veselie din alaiul final. Debitul verbal ne sugerează cascada hohotelor de rîs care trebuiau provocate cu orice preţ. În aceste condiţii *sensurile figurate* şi *vorbirea imagistică* în general nu sînt doar simple pigmentări discrete; poetul distribuie cu generozitate culorile vii, jocurile de cuvinte, dilată hiperbolic semnificaţia unor expresii. Cel mai caracteristic procedeu lexical descris de Taillardat — şi exemplificat cu numeroase pasaje aristofaneşti în fiecare capitol — îl constituie *lanţul de sinonime* sau de sensuri înrudite care deplasează o serie de cuvinte din aceeaşi sferă semantică pe planul unor corelaţii imagistice noi.

Fenomenul se numeşte de obicei *derivare sinonimică*. Autorul citează cîteva exemple tipice din materialul analizat de A. Dauzat în studiile sale consacrate vorbirii argotice (cf. p. 16-17). Din româneşte putem alege numeroase alte exemple care pornesc de la un sens figurat, pentru a dezvolta ulterior o serie de echivalente care au la bază acelaşi *tertium comparationis*: « cine spune metaforic *m-am ars* (« am ieşit prost într-o afacere ») va spune, prin forţa lucrurilor, cu acelaşi sens metaforic, *m-am fript*, *m-am opărit*, *m-am pîrjolit*, *m-am prăjit* »[2]. De fapt derivaţia sinonimică este unul din cele mai importante tipuri de asociaţii care duce la creaţia unor cuvinte noi (prin trecerea noului echivalent metaforic în altă sferă semantică). Uneori, acelaşi cuvînt, de unde la început era considerat *polisemantic*, cu timpul se dislocă pur şi simplu în două cuvinte diferite — omonime totale — . Cine vorbeşte despre *broasca uşii* nu se mai gîndeşte de loc la omonimul de bază care a generat metafora, devenită ulterior un fel de termen tehnic (bineînţeles, ne referim numai la situaţiile din vorbirea curentă. Poetul are latitudinea să revalorifice metonimia). Cele mai uzuale expresii, cele mai frecvente cuvinte abstracte din vorbirea cotidiană, au apărut ca metonimii sau ca metafore practice, care s-au influenţat reciproc, s-au dezvoltat în serie. Pentru a exprima ideea unei grupări de indivizi într-o comunitate laică de interese, limba recurge aproape inevitabil la metafore care pornesc de la cel mai simplu ax de referinţă: *trupul omenesc*. De acolo denumirile de *corporaţie*, de *membru* al unei asemenea colectivităţi, *frunţaş*, *căpetenie* etc. Înseşi părţile trupului au fost denumite după anumite funcţii ale lor sau pe baza unor asociaţii simple: « ochii » organul *văzului*, — *oculi* — ; « piciorul » πούς, *ποδ-ός*, « ceea ce atinge solul » etc. Dar nu orice element dintr-o *derivare sinonimică* mai păstrează valoarea sa metaforică (acesta este tocmai cazul multor *omonime* totale despre care am vorbit mai sus).

De aceea, în mod justificat, Taillardat simte nevoia unui termen nou pentru a desemna elementele *autentic metaforice* dintr-un lanţ sinonim. Nu mai sînt *sinonime* propriu-zise, ci cuvinte atrase în aceeaşi sferă de asociaţii prin contaminare metaforică. Fiecare cuvînt care-şi lărgeşte aria denotativă[3] prin anexarea unui sens figurat, pe care-l împrumută de la cuvîntul propriu, devine un *permutant metaforic* (termen creat de Taillardat).

În cadrul teoriei *permutanţilor metaforici* se poate aprecia mult mai lesne contribuţia lui Aristofan la creaţiile verbale din comedia atică. Uneori, un alt *permutant sinonimic*, sau chiar cel repetat în textul aristofanian, mai apare în fragmentele celorlalţi comici sau înalte atestări de limbă vorbită. *Introducerea* (p.14) consideră că poetul comic foloseşte vorbirea familiară, care deţine medietatea între *stilul sublim* şi *limba populară* (*sermo uulgaris* sau, în greacă ἀνελεύθερος διάλεκτος). Adeseori însă comicul parodiază stilul înalt al tragediei, face παρατραγῳδία. Un termen metaforic care apăruse mai întîi ca derivat într-o serie sinonimică devine un *permutant* cu o valoare nouă în textul aristofanian.

---

[2] I.Iordan, *Stilistica limbii române*, Bucureşti, 1944, p. 344.

[3] După părerea noastră, în asemenea cazuri este foarte utilă distincţia pe care o fac lexicografii moderni anglo-saxoni între sens *denotativ*, cel propriu neechivoc din dicţionar, şi sensuri *conotative*, cele care se pot adăuga sau permuta cu primul în diferite contexte. Am folosit această terminologie într-un studiu publicat recent, *Cuvintele - rimă în poetica lui Tudor Arghezi* (în *Omagiu lui Alexandru Rosetti*, Bucureşti, 1965, p. 616).

Iată cîteva exemple, grupate sugestiv de Taillardat (specificăm totuşi că interpretarea semantismului lasă de dorit). O metaforă pentru zgomotul glasurilor întretăiate sau stridente ale femeilor care invocă divinitatea cu glas tare apare în *Agamemnon* vers. 596: ἔλασκον εὐφημοῦντες. Nu este un simplu echivalent al lui λέγω, aşa cum pretinde Taillardat, la rubrica *Images empruntées à la Tragédie* (capitolul *Le langage*), p. 276. Abia în textul lui Aristofan verbul capătă valoarea unui permutant metaforic pentru «*a vorbi, a se adresa*», şi de acolo efectul comic al parodiei. La tragic metaforismul era mai ambiguu «zgomot de voci» (derivare de la sensul iniţial: «zgomot sec, croncănit»). În parodie se merge mai departe; permutantul devine un sinonim pompos (oricît s-ar feri Taillardat să atribuie permutanţilor o funcţie sinonimică, tocmai aceasta este, în multe cazuri, însuşirea lor distinctivă, cea care provoacă rîsul). Acelaşi lucru trebuie spus şi despre βαύζειν. În *Perşii*, v. 12 sufletul neliniştit «cheamă bărbaţii» (cu larma unui *lătrat!* — sensul propriu al cuvîntului). La Aristofan se revine în fond la un sens prozaic, în măsura în care efectiv βαύζειν este sinonim cu «a spune răspicat», o exprimare pretenţioasă atribuită lui Hermes (*Pacea*, v. 380 urm.).

Exemplele de mai sus dau numai o idee palidă despre bogăţia sensurilor şi a situaţiilor discutate de Taillardat. În repertoriul imagistic din comedia lui Aristofan natura este mai slab reflectată (aceasta este situaţia reală din texte). Totuşi, nu figurează în secţiunea referitoare la *natură* metaforele «împrumutate din regnul animal sau vegetal» şi aplicate oamenilor. Pentru aceste *axe de comparaţie* trebuie să ne adresăm unor exemple împrăştiate în diferite subcapitole: «tinereţea» (p. 47-49), metaforele prin care se «materializează» orgoliul (p. 174-176) etc. În schimb, diversitatea este de-a dreptul uimitoare în secţiunea *L'homme*. Mediul existenţei umane, vîrstele , toate părţile trupului, viaţa fizică (inclusiv sexualitatea, exploatată de poet fără nici o reticenţă), viaţa socială, inteligenţa şi prostia, toate aceste registre ale comportamentului uman şi ale percepţiei sînt luate în considerare ca surse ale metaforismului. În secţiunea *La société* (p. 275—271), un domeniu foarte bine reprezentat este cel care ne demonstrează caracterul popular şi coloratura bufonă a jocului de scenă: «Les mauvais traitements et les coups» (p. 343—361). De altă anvergură sînt metaforele inspirate de *viaţa politică şi de stat* (p. 381—472). Regăsim la început teme tradiţionale: «nava statului», apoi motivul arhetip al «carului» («le char de l'État»). Tipică pentru mutaţia metaforică este figura care dezvoltă ideea din μεταχειρίζειν τὰ πράγματα (lit. «a mînui treburile publice»): κεραμεύειν τὴν πόλιν εὖ καὶ καλῶς (*Adunarea femeilor*, v. 253), «tripoter les affaires publiques comme un potier triture l'argile». Apoi pentru «a da cetatea de mal»: διακναίειν (în fr. 63: ἀλλ' Ἀριφράδη δέδοικα μὴ τὰ πράγματα/ἡμῶν διακναίσῃ). Printre numeroasele asociaţii care ilustrează diferite aspecte ale vieţii sociale, un alt fenomen (comun mai multor sfere ale metaforismului aristofanian), caracteristic pentru verva diatribelor, este analizat în paragraful referitor la cetăţenii *dubioşi ca nişte «bani bătuţi în grabă şi fără preceperе»*; un fel de *monede calpe*, «les citoyens de mauvaise frappe». Aici ne aflăm în faţa unei *parabole*, adevărată «image filée», o imagine ţesută pe îndelete cu ajutorul mai multor fire din urzeala unor sensuri metaforice. Astfel, într-un pasaj moralizator din *Broaştele*, v. 718—735, τὸ ἀρχαῖον νόμισμα este opus lui καινὸν χρυσίον; se introduce apoi ideea falsificării (κεκιβδηλευμένους), în contrast cu *sunetul autentic* al monedelor bătute dintr-un metal curat (ὀρθῶς κοπεῖσι καὶ κεκωδωνισμένοι); se trece şi la un *tertium comparationis* mai abstract. al «circulaţiei monetare» etc. etc. Interesul unor asemenea caracterizări şi foloasele analizei filologice nici nu mai trebuie relevate. Taillardat oferă meditaţiei noastre un material grupat judicios, cu toate comentariile necesare; sîntem liberi să procedăm la noi clasificări şi să ducem mai departe sondajul «universului imaginar» (se poate insista mai mult asupra motivărilor psihologice, asupra temperamentului aristofanian aşa cum îl ilustrează fantezia sa imagistică şi întrebuinţarea procedeelor etc. În orice caz esenţialul a fost făcut.

Pentru a ne da seama cît de serioasă este strădania descifrării şi înţelegerii autentice a tuturor exemplelor, menţionăm că n-au fost lăsate la o parte nici *fragmentele* aristofaniene (des-

puiate paralel cu atestările utile din fragmentele celorlalți comici). Uneori asistăm la adevărate polemici cu scoliaștii sau cu comentatorii moderni (pe baza unor exemple descoperite recent în papiri și lexicografi sau în urma unei reconsiderări mai suple a contextului).

Orice comentator «virtual», la fel ca și cel care se osteneşte să dea o traducere fidelă, va trebui să țină seama de numeroase discuții exegetice din această monografie care modifică interpretările mai vechi. Uneori pe această cale se ajunge chiar la *emendarea textului*. De exemplu pentru fr. 561 este corectată forma ἀναστιράζεις care ar sugera metafora calului («retenir un cheval par la bride»), preferîndu-se ἀναστιριάζεις, «a împrăștia lumină». Putem încadra pasajul în seria figurilor lampă-astru: «... et toi, lampe qui, pendant la nuit, rayonnes sur le candélabre, l'éclat de ta flamme» (cf. §§ 278–280, pp. 141–143). Pe baza unei documentări solide, căpătăm de asemenea toate lămuririle necesare despre o serie de aluzii și despre parodia celor mai bizare formații lexicale ἱπποαλεκτρυών, σκινδάλαμος etc. și apoi despre născocirile expresive, de tipul lui στριβλικίγξ, cu o rezonanță care vorbește de la sine, înlocuind «puținătatea sensului».

Paralel cu teoretizarea unor fenomene cum ar fi seria permutanților metaforici, golirea de sens metaforic, dezvoltarea unei teme sub forma unor «images longuement filées», autorul cercetării se preocupă totodată și de efectul psihologic al *deviației de sens* (ceea ce teoreticienii anticilor au numit: glume παρὰ προσδοκίαν). Destinatarul mesajului așteaptă un anumit cuvînt; dar expresia este întrebuințată cu o modificare humoristică sau ironică, alterare deliberată care schimbă sensul *împotriva așteptărilor*. Asemenea fenomene sînt studiate astăzi ca niște manifestări specifice decodării unui mesaj poetic: peripețiile «așteptării frustrate» (attente déçue). În repertoriul metaforelor aristofaniene efectele de acest tip sînt condimentate cu un humor acerb, aproape cinic. Filocleon în *Viespile* (440) și-a învățat sclavii să «frămînte în covată patru părți de lacrimi» ('δίδαξα κλαίειν τέτταρ' εἰς τὴν χοίνικα, în loc de: μάττειν τέτταρ' εἰς τὴν χοίνικα).

Pentru situarea lui Aristofan în ambianța momentului cultural este foarte grăitoare analogia dintre vocabularul persiflării cu ambiții de diatribă literară din *Broaștele* și vocabularul criticii literare de mai tîrziu. Poetul anticipează definițiile date ulterior stilurilor poetice. Aristofan a fost unul dintre primii creatori de talent care a știut să-și asimileze învățămintele retoricii (deși s-a distanțat de formalismul ei exagerat). Taillardat pune pe două coloane termeni ca ἡ ψιλὴ φράσις, ὁ ὄγκος, τὸ πνεῦμα și splendidele caracterizări metaforice din Aristofan: o κρημνοί («țancurile» vorbirii înalte), οἰδεῖν («umflarea frazelor»), γηγενὲς φύσημα («suflu teluric al poeziei») etc.[4]

Concluziile monografiei scot în evidență faptul că majoritatea situațiilor studiate reprezintă de fapt cazuri de «reîmprospătare a sensurilor uzate». Fără să invente imagini, Aristofan a reușit totuși să îmbogățească în mod prodigios o gamă întreagă de posibilități metaforice ale limbii. Încă din perioada debuturilor, «le Comique paraît avoir tout retenu de ce qu'il a lu ou entendu». *Aharnienii* conțin metafore specifice tuturor stilurilor limbii. Unele sînt aproape vulgare (παλαιν, ῥοθιάζειν pentru «a mînca»), altele presupun deja o cultură vastă.

Tocmai *tipurile de parodie* și efectele lor nu au fost totdeauna prezentate de Taillardat în lumina aprinderilor scenice. În schimb, au fost analizate magistral contaminările metaforice și felul în care talentul incisiv a exacerbat virulența unor cuvinte, a făcut din mînuirea sensurilor figurate o îndeletnicire satirică. Infailibil se dovedește a fi efectul produs de discordanța dintre imaginea cu tonalitate sublimă și realitatea meschină, ridicolă sau de-a dreptul sordidă, la care se referă întreaga frază: «Există un arbore nemaipomenit, care a crescut falnic nu departe de

[4] Cf. § 798 *Aristophane et la langue de la critique littéraire* (p. 467–470).

inimosul nostru Cleonymos, care de fapt nu-i bun la nimic, dar este totuşi măreţ şi fricos. Da... el va înmuguri la primăvară şi va da din el... delaţiuni...» (*Păsările*, 1473 urm.).

În sfîrşit, cu mult discernămînt ni se arată că varietatea şi suculenţa limbajului figurat nu produce nicăieri efectul unei vorbării pestriţe şi confuze (cum este discursul lui Monsieur Jourdain către marchiză). Alterarea sensurilor curente, mutaţiile metaforice, sînt calculate în aşa fel încît să poată fi decodate în mod progresiv de auditori. Tocmai de aceea sînt atît de necesare studiile care-şi propun să reconstituie «unde bătea» fiecare aluzie, fiecare replică cu două înţelesuri. Chiar dacă mai rămîn destule locuri dificile în repertoriul vorbirii figurate din teatrul lui Aristofan, monografia savantului francez are meritul de a fi strîns aproape toate pasajele care se cereau analizate la nivelul cunoştinţelor actuale, însoţindu-le de un comentariu cît se poate de judicios, întrecînd uneori în perspicacitate pe majoritatea predecesorilor săi. Încheindu-şi lucrarea în 1956, Taillardat nu a mai ţinut seama de o cercetare similară a lui Newiger, *Metapher und Allegorie, Studien zu Aristophanes*, München, 1957. Aflăm în paginile cercetării germane o analiză mai unitară a procedeelor de *reflectare alegorică a realităţilor social-politice*. Pentru detaliile mecanismului semantic şi pentru confruntarea tuturor tipurilor de metaforism, monografia lui Taillardat va rămîne totuşi opera de referinţă fundamentală.

La reproducerea fotografică a primei ediţii s-au strecurat din păcate destule inadvertenţe. În exemplarul nostru pagini întregi au rămas albe, tipografia sărind peste o serie de clişee (pp. 270—271; 275; 278—279; 282—283). Într-un fel, aceste defecte sînt «răscumpărate» prin prezentarea exterioară a volumului. Colecţia arborează o haină nouă, prezentînd volumele într-o legătură solidă de pînză, cu supracopertă de plastic.

M. Nasta

FRANÇOIS JOUAN, *Euripide et les légendes des Chants Cypriens. Des origines de la guerre de Troie à l'Iliade*. Paris, Les Belles Lettres, 1966, 511 p.

Începînd cu ultimii 15 ani, problemele în legătură cu teatrul lui Euripide s-au pus în dimensiuni tot mai ample. Lucrări de mare anvergură, sau simple studii cu teritorii de investigaţie restrînse, au îndreptat lumini către noi şi noi aspecte ale operei euripideice.

Dacă lucrarea lui F. Jouan marchează un pas hotărîtor în perspectiva de ansamblu a unor asemenea studii, ea reprezintă în acelaşi timp o adevărată sinteză şi fixare a celor mai valoroase judecăţi emise de exegeza modernă. Conceput sub auspiciile lui L. Séchan şi a regretatului F. Chapouthier, îndrumat apoi de profesorii Jean Humbert şi Albert Severyns, prezentul studiu derivă în chip indirect dintr-un mănunchi de investigaţii întreprinse în jurul legendei lui Paris. Prima intenţie a autorului fusese de a cuprinde totalitatea poemelor ciclului troian cu excepţia *Iliadei* şi *Odiseei*. Bogăţia neaşteptată a materialului l-a constrîns însă la o limitare: a ales epopeea *Cypriilor*, deci, relatarea începuturilor războiului troian pînă la *Iliada*. Autorul şi-a propus să examineze modul în care cel mai subtil dintre tragicii greci a adus pe scenă legendele troiene, ţinînd în permanenţă seama nu numai de tragediile conservate, dar în măsura posibilului şi de cele pierdute. Episoadele au fost cercetate chiar în ordinea pe care o prezintă epopeea *Cypriilor*, iar în legătură cu fiecare, investigaţiile au fost grupate în jurul a patru motive centrale: dacă primul izvor euripideic porneşte de la poemul *Cypriilor*, autorul se va întreba ce anume au conservat tragediile din acest izvor iniţial, ce a fost modificat şi ce s-a lăsat deoparte. În al doilea rînd se va încerca descifrarea altor surse de inspiraţie ale poetului (lirismul, tragedia, proza, povestirile populare, operele de artă). Autorul nu se va

mărgini însă numai la o căutare a izvoarelor, la o simplă « Quellenforschung », ci, în fața inovațiilor la care au fost supuse moștenirile predecesorilor, se va strădui să pătrundă mobilul acestor schimbări. La sfîrșitul căutărilor va fi schițată sinteza rezultatelor obținute, care va permite abordarea problemei mai generale a locului pe care îl ocupă mitul în gîndirea și arta lui Euripide.

O lungă introducere (40 de pagini), cu abundente note explicative, desfășoară în primul rînd un adevărat istoric al mitului: referiri la cauzele apariției legendelor , la obiectul și diversitatea lor, la împărțirea pe cicluri, urmărindu-se celebritatea unora sau căderea în desuetudine a altora. Întocmirea unui tabel va demonstra frecvența subiectelor troiene la cei trei mari tragici. Deoarece natura cercetărilor lui F. Jouan îl fac cu totul tributar lucrărilor înaintașilor săi, primele pagini cuprind de asemeni studiile și numele celor mai cunoscuți cercetători în domeniul ciclului epic — ca izvor al tragediei — , cele mai recente culegeri de fragmente papirologice[1], cît și ultimele lucrări de specialitate privind opera euripideică. Tot în cadrul acestei prea bogate introduceri se stabilește rolul pe care-l dețin *Cypriile* în cadrul poemelor ciclului epic, acoperind întreaga perioadă de la originile războiului troian și pînă în pragul *Iliadei* Pentru indicarea izvoarelor acestor *Cypria*, citate de 30 de ori în întreaga antichitate și din care s-au păstrat mai puțin de 50 de versuri, autorul va etala cu deosebită minuțiozitate (începînd fără îndoială cu rezumatul lui Proclos) toate extrasele păstrate, fie în autori, fie datorate papirilor, pornind de la Hesiod și sfîrșind cu tratatul de gramatică al lui Herodian sau cu Epitome a unui pseudo-Apollodor. Se epuizează toate problemele în legătură cu atribuirea unui autor poemului *Cypriilor*, cu data compunerii sau explicarea titlului, cu caracterul și valoarea sa literară. În multe dintre tragediile scrise între anii 415 — 406 Euripide a folosit un grup de motive epice aparținînd *Cypriilor*. În primul capitol, intitulat « Voința lui Zeus », autorul demonstrează cum această temă (pe care W. Kullmann o găsea mult mai logic desfășurată în *Cypria* decît în *Iliada*) ajunge să nu mai poarte la Euripide valoarea morală pe care i-o atribuise Stasinos, — motivul acesta întorcîndu-se chiar împotriva zeilor. Euripide nu putuse adopta o astfel de concepție ca atare și nici nu o transformase în idee directoare a tragediei, de vreme ce teatrul său desfășura fără încetare creșterea responsabilității umane. Și atunci întrebarea: de ce utilizează Euripide acest motiv al *Cypriilor*, din moment ce apare ca un simplu element de prisos? Explicațiilor îndeobște cunoscute, sau ipotezei, îndeajuns de plauzibilă, emisă de F. Chapouthier, autorul le adaugă o alta, izvorîtă poate în urma lecturii cunoscutului studiu aparținînd lui E. Delebecque, care ne pare însă puțin concludentă. Ar trebui să ne închipuim, după părerea autorului, că planul lui Zeus oferea, în acele ceasuri întunecate pentru Atena contemporană poetului, o oarecare consolare spectatorilor, aruncînd într-o largă măsură responsabilitatea eșecului și a suferințelor lor asupra voinței lui Zeus. Împlinirea voinței sale începea odată cu căsătoria lui Thetis cu Peleu: acesta va fi titlul următorului capitol, împărțit la rîndul său în alte patru subdiviziuni: 1. Tinerețea lui Peleu. 2. Thetis. 3. Căsătoria lui Thetis cu Peleu. 4. Copilăria lui Ahile. Bogata tradiție epică țesută în jurul legendei lui Peleu se reflectă din plin în opera lui Pindar, din a cărui versiune pare să se fi inspirat Euripide. În pasajele în care evocă legenda lui Thetis și Peleu, Euripide alătură diferite tradiții adesea divergente pe care le folosește rînd pe rînd, sau le combină între ele, izbutind să dea trei versiuni ale aceluiași mit.

Și în al treilea capitol, intitulat « Judecata zeilor », poetul se arată fidel tradiției epice: celei homerice și celei aparținînd lui Stasinos. Ca și în cazul precedent, va folosi mitul judecății lui Paris ca un resort teatral, determinant al războiului troian. Va iscodi pe larg

[1] Din care nu lipsește nici chiar o ultimă ediție: cea a lui H. Weir-Smyth, Loeb, 1963 prevăzută cu un apendice (H. Lloyd Jones) conținînd fragmentele papirologice descoperite după 1930, și nici menționarea faptului că *W. Kullmann* pregătește o nouă ediție a fragmentelor ciclului.

narațiunea epică eliminînd detaliile, concentrînd întreaga lumină asupra cîtorva momente alese, punîndu-și întrebări asupra incoerenței tradiției legendare, accentuînd interpretările realiste.

Un deosebit interes îl prezintă cel de al patrulea capitol, construit în întregime în jurul primei piese a trilogiei din care s-au păstrat numai *Troienele*. Cu multă precauție, și desfășurîndu-și întreaga erudiție, autorul va încerca reconstituirea piesei *Alexandros*, ale cărei diverse încercări de recompunere întreprinse încă din 1922 prezintă divergențe importante. Pornind deci de la lucrări anterioare, autorul va indica cum se înlănțuie scenele indicate de diferitele izvoare păstrate[2]. Va proceda apoi la o remarcabilă analiză a temelor de bază vehiculate de această piesă, stabilind în același timp înnoirile aduse de Euripide în formularea lor.

Următoarele capitole vor aduna aceleași cercetări de amănunt, însoțite de aceeași prodigioasă documentație, de data aceasta în jurul Elenei și a răpirii ei. Spre deosebire de monografia dnei Ghali — Kahil care elimină piesa *Elena*, socotind-o « problemă aparte », autorul acordă toată importanța mitului ședерii în Egipt și a răsfrîngerii lui în tragedia numită. Capitolul al șaptelea, care se ocupă de prima expediție împotriva Troiei, va aduce noi reconstituiri deosebit de sugestive ale pieselor *Skyrioi* și *Telefos*. Puținătatea fragmentelor conservate nu îngăduie o fixare certă a locului legendei lui Ahile la Skyros în interiorul *Cypriilor*; poemele homerice, însă, lasă să se întrevadă geneza ei. Stabilirea firului diriguitor al piesei *Telefos* se bucură de o soartă mai bună datorită unui număr mare de fragmente păstrate prin tradiția indirectă cît și a unor descoperiri papirologice[3]. Se explică astfel de ce la începutul secolului Wilamowitz putuse afirma că s-a scris enorm despre *Telef*-ul lui Euripide, sub rezerva însă a unor certitudini restrînse. Cu toate rezultatele îndoielnice pe care le prezintă asemenea cercetări, autorul caută să deslușească atît motivele împrumutate de Euripide de la înaintașii săi, cît și noutatea trăsăturilor introduse de poet, care vor conferi acestor două piese o fizionomie cu totul deosebită, un climat nou...

Aproape nici un episod din întreg ciclul troian nu părea mai potrivit pentru scenă decît sacrificiul Ifigeniei la Aulis: el va constitui subiectul următorului capitol. Nu vom releva din cuprinsul său decît finețea analizei inovațiilor aduse de Euripide tradiției mitice, de asemeni interesul pe care îl prezintă *Ifigenia în Aulis* ca ultimă piesă troiană, ca o încoronare a meditațiilor de o viață întreagă asupra războiului troian și a protagoniștilor săi. Surprinde însă faptul că în scena finală, a sacrificiului, cea care a pus dintotdeauna delicate probleme de autenticitate, autorul, excelînd ca de obicei în relevarea diferitelor păreri, omite să le dezvăluie pe cele proprii[4].

Capitolul al nouălea cuprinde plecarea din Aulis, debarcarea în Troada și determină linia acțiunii altor două piese pierdute: *Filoctet* și *Protesilaos*. În cadrul capitolului al zecelea se vor desfășura primele încleștări și moartea lui Palamede.

Următorul capitol adună alte episoade legendare menționate în *Cypria*: așa-numitele *Posthomerica*, cuprinzînd moartea Polyxenei și a lui Astyanax; sînt alăturate apoi legende străine de ciclul troian (apologurile lui Nestor). Această din urmă parte se încheie cu concluziile care cuprind

---

[2] Va folosi autorii de florilegii, (pe Stobaios îndeosebi) papirusul conservat la Strasbourg care cuprinde cam 150 versuri — de o interpretare adesea conjecturală —, fragmentele din *Alexander* al lui Ennius, cîteva pasaje din *Agamemnon-ul* lui Seneca, diverși mitografi, poeți, gramatici cît și seria documentelor figurate furnizate de arta etruscă.

[3] Un papyrus a fost recent publicat de E.W. Handley și J. Rea (XXVII, 2460 (962)).

[4] Nu numai *Aristotel*, *Poetica*. 15, 1454, dar și critica modernă a condamnat inconsecvența eroinei: de pildă W. Zürcher, Goosens și îndeosebi H. Funke. Uneori e considerată drept o ființă cerebrală (Goosens), alteori drept o naivă amăgită de frumoasele cuvinte rostite de Agamemnon (A. Bonnard, Blaiklock, Pohlenz). Asemenea judecăți aspre sînt însă greu de confirmat (Rivier, Snell, Lesky).

mai bine de 50 de pagini. În toate capitolele menționate, studiul legendelor desprinse din *Cypria* și urmărite de-a lungul operei tragicului a fost pur și simplu analitic.

Sfîrșitul căutărilor aduce însă sinteza rezultatelor obținute. Pentru aceasta a fost necesară în primul rînd o schimbare de perspectivă și o trecere de la cronologia evenimentelor epice la cronologia tragediilor lui Euripide. Autorul va cerceta în care moment din cariera sa teatrală poetul și-a întors atenția mai mult către legendele Cyprice și ce fel de episoade l-au atras; va recapitula apoi împrumuturile de la diversele sale izvoare și procedeele de care s-a folosit pentru a adapta și reînnoi tradițiile mitice. În sfîrșit aceste rezultate, obținute prin studiul aprofundat al unui grup limitat de legende, vor aduce considerarea problemei mai vaste a mitului, apoi trimiterea sa către coordonatele de bază ale creației euripideice.

Dacă concluziile lui F. Jouan nu aduc noutatea unei gîndiri originale, — ceea ce nici nu a stat în intenția autorului —, rolul lor fiind mai degrabă de a împinge pînă la ultimele limite și de a sistematiza idei și argumente deja formulate sau intuite numai, în schimb, amploarea acestor cercetări, siguranța metodelor propuse, erudiția unei bibliografii exhaustive sau chiar folosirea celor mai moderne instrumente de lucru desfid competența oricui se încumetă să dea seama de o astfel de lucrare.

Simina Noica

A. DOVATUR, *Политика и Политии Аристотеля* (Академия Наук СССР. Ленинградское отделение Института истории). Ed. « Nauka », Moscova-Leningrad, 1965, 390 p.

Ne-am fi așteptat ca autorul să încerce a explica opera lui Aristotel despre stat și constituții printr-o prealabilă analiză a societății grecești din timpul său, înaintînd, să zicem așa, de la cele din afară spre cele dinăuntru. Dar, societatea greacească din epoca lui Aristotel ne este relativ bine cunoscută, de aceea profesorul Dovatur a preferat să scurteze drumul și s-a limitat la un examen atent și exhaustiv al operei, spre a-l înțelege și aprofunda pe marele gînditor prin el însuși.

Autorul arată că *Politica* și *Politiile* sînt strîns legate între ele nu numai prin materialul lor informativ, ci și prin concepțiile social-politice comune. Toate împreună au fost scrise în împrejurări istorice specifice, iar ideile și « construcțiile lui Aristotel oglindesc în mod necesar nu numai realitățile grecești ale timpului, ci și concepțiile autorului despre aceste realități » (p. 4), adică măsura în care Stagiritul a înțeles evenimentele politice contemporane și a încercat să dea o dezlegare problemelor vitale ale societății timpului său: nu ca simplu spectator, ci ca gînditor activ, îndemnat de dorința de a-și ajuta contemporanii și de a le îmbunătăți existența. Deși văzuse lumina zilei în mica Stagiră și-și petrecuse copilăria și primii ani de tinerețe în statul macedonean, Aristotel a cunoscut de aproape democrația ateniană și a asistat la evenimentele spectaculoase ale căderii împărăției persane și expansiunii elenismului în Asia Mică și în Egipt. Cîmpul de observație pentru acest gînditor înzestrat cu o extraordinară putere de analiză se lărgise în mod considerabil și rămînea de văzut cum va reacționa el față de evenimente și ce soluții de viitor va găsi pentru contemporanii din propria lui patrie.

În prima parte a lucrării profesorul Dovatur se ocupă cu *Politica*, iar în partea a doua cu așa-zisele « monografii științifice de popularizare » despre constituțiile polisurilor grecești. În toate încercările sale, Aristotel înfățișează cetatea cu dimensiunile ei modeste și nu nutrește niciodată ideea unei unități politice mai întinse, care să cuprindă ansamblul cetăților grecești. După tradiție, Stagiritul ar fi cunoscut și descris constituțiile a 158 de polisuri grecești, iar autorul

lucrării de față a cules cu grijă atestări despre 108 dintre ele. Dacă examinăm lista acestor cetăți, vedem că ele se întindeau la mari depărtări: din Galia de Sud (Massalia — Marseille), Sicilia (Agrigent, Catania, Gela, Leontion, Megara, Siracuza), Italia de Sud (Crotona, Cyma, Neapolis, Rhegion, Sybaris, Tarent, Thurii) și pînă în Pontul Euxin (Apollonia, Heracleia, Histria), din Adriatica (Apollonia, Epidamnos) pînă în Asia Mică (Clazomene, Colofon, Efes, Lycia, Magnesia, Milet); cuprindeau uneori teritorii relativ întinse, dar lipsite de orașe importante (Epir, Lacedemona, Tesalia); sau erau așezate în insule (Amorgos, Cipru, Creta, Delos, Egina, Naxos, Paros, Rhodos, Samothrace, Tenos) și-și disputau cu îndărătnicie independența. Schimburile comerciale și limba grecească uneau prin fire subțiri acest complex, dar baza materială care era agricultura nu făcea necesară sau imperioasă unirea lui într-un singur mănunchi. Pentru Aristotel nu exista încă această problemă, care de altfel depășea cu mult epoca lui: el socotea sclavajul drept o realitate în firea lucrurilor și se străduia să organizeze, în condițiile cele mai bune, societatea în cadrele polisului existent. Cu măsura și perspicacitatea care îl caracterizează, Stagiritul a căutat să cunoască realitățile și a făcut propuneri de îndreptare, dar n-a imaginat transformări radicale ca înaintașul său Platon. Ideile sale sînt analizate în mod amănunțit, cu pătrundere și informație îndestulătoare în lucrarea de față, din care ne îngăduim să desprindem cîteva concluzii mai de seamă.

În *Politica* Aristotel cercetează și pune în valoare diferite forme istorice de organizare statală. Pe una dintre ele, așa-numita *politie* (πολιτεία), o formă «de mijloc», o crede cea mai ușor de realizat. Cetățile grecești n-au căutat să-și însușească această formă, ci s-au condus după forme proprii, de cele mai multe ori imperfecte. «Un singur om» ar fi putut impune acest lucru, și anume (după cum părea a rezulta din contextul lui Aristotel și cum opinează autorul lucrării de față) Alexandru cel Mare. Așadar, statul ideal trebuie construit pe observarea unor realități optime, realizate în practica de toate zilele, așa cum a procedat Alexandru prin construirea unor cetăți în Orient. Scopul lucrărilor de popularizare despre constituțiile grecești era acela de a analiza în mod critic imperfecțiunile lor și de a scoate la lumină părțile bune sau vrednice de a fi preluate de alții. Politiile aveau o funcție ideologică, erau scrise într-o formă ușor accesibilă și se adresau unui cerc larg de cititori, pe cînd opera de căpetenie, *Politica*, tindea să sistematizeze materialul și să-l încadreze într-un sistem organic, slujindu-se de mijloacele specifice și consacrate ale filozofiei teoretice.

H. Mihăescu

PAUL PÉDECH, *La méthode historique de Polybe* (Collection d'Études Anciennes publiée sous le patronnage de l'Association Guillaume Budé). Paris, Les Belles Lettres, 1964, 644 p.

Teza de doctorat a lui Paul Pédech reprezintă în ansamblul studiilor polibiene prima lucrare de amploare dedicată unei cercetări profunde și multilaterale a metodei istoricului din Megalopolis. Prin erudiția și acribia interpretării și prin originalitatea concluziilor promovate, lucrarea — alături de numeroasele articole ce au precedat-o [1] — cîștigă autorului prestigiul de rafinat exeget al operei lui Polybios și de înnoitor al aprecierii acordate acesteia de critica modernă.

[1] *Polybe et l'Éloge de Philopoemen*, RÉG, 64, 1951, p. 82—103. *Sur les sources de Polybe: Polybe et Philinos*, RÉA, 54, 1952, p. 246—266. *Polybiana*, RÉG, 67, 1954, p. 391—395. *Un texte discuté de Pline: le voyage de Polybe en Afrique (H.N. V, 9—10)*, RÉL, 33, 1955, p. 318—332. *La méthode chronologique de Polybe d'après son récit des invasions gauloises*, CRAI, 1955, p. 367—374. *La géographie de Polybe: structure et contenu du livre XXXIV*

Urmărind sistematic fixarea unor premise sigure de interpretare, Paul Pédech insistă asupra stabilirii atente a textului şi detectării sale în izvoarele mai tîrzii ce l-au folosit, dar mai ales asupra precizării accepţiunii date de însuşi Polybios noţiunilor cu care opera. Preocuparea din urmă se traduce prin extrem de migăloase şi cuprinzătoare digresiuni asupra evoluţiei istorice a conţinutului fiecăreia dintre aceste noţiuni în istoriografia, filozofia şi retorica vremurilor anterioare, contemporane şi posterioare lui Polybios. Dincolo de aceste noţiuni — al căror sens se arată uneori a nu fi fost descifrat pînă acum cu suficientă atenţie —, rezultatele vizează înţelegerea corectă a principiilor formulate de istoric în declaraţiile sale programatice. Analiza internă a acestor principii şi urmărirea măsurii şi a modului în care ele au fost respectate de-a lungul *Istoriilor* dau studiului lui Paul Pédech sensul unui original şi impresionant efort de reconstituire a filozofiei istorice a lui Polybios ca un sistem închegat, coerent şi care se verifică pe parcursul întregii scrieri ca deplin consecvent cu sine însuşi; prin particularităţi ale acestei gîndiri sînt explicate adesea şi anume contradicţii ce i s-au imputat, — autorul depăşind prin aceasta procedeul facil şi frecvent de a le pune pe seama unor mecanice compilaţii sau a unor diferite momente de redactare. Variatele citate, parafrazări şi comentarii ale textului, dau tezei caracterul şi puterea unei demonstraţii, al cărei scop şi rezultat principal este punerea în valoare a trăsăturilor specifice ale operei şi a originalităţii ei în ansamblul culturii clasice.

Lucrarea, a cărei structură e dependentă de înseşi elementele concepţiei lui Polybios, prezintă o elegantă sistematizare: primul capitol — *La méthodologie de Polybe* —, stăruind asupra categoriilor sale istorice şi asupra noţiunilor de istorie pragmatică şi istorie apodictică, este urmat de o serie de capitole închinate concepţiei etiologice a istoricului, sub aspectul său teoretic (II. *La théorie des causes*), al aplicării sale practice (III. *Les origines des guerres*) şi al atribuirii unui anume loc în această ierarhie a cauzelor diferiţilor factori cu putere de determinare a evenimentelor (IV. *Les personnages historiques*. V. *Les discours*. VI. *Les constitutions*. VII. *La fortune et le hasard*). Se adaugă studiul modului de folosire a mărturiilor scrise şi orale (VIII. *La méthode critique*) şi de discernere a semnificaţiei evenimentelor (IX. *La méthode comparative*). În sfîrşit, studiul elementelor prin care şi-a asigurat coeziunea operei: sistemul cronologic adoptat (X. *La chronologie*) şi concentrarea asupra subiectului central, realizarea convergenţei, continuităţii şi concordanţei evenimentelor (XI. *L'histoire universelle*). Problema informaţiilor geografice a fost individualizată în cel de-al XII-lea capitol. Concluziile strînse în ultimele pagini, schiţînd portretul lui Polybios ca personalitate deplin reprezentativă pentru epoca elenistică, sînt urmate de cei trei *indices*: pentru citate, pentru nume şi pentru termeni greceşti.

Întemeiată pe o atentă disecare a textului şi pe încadrarea concluziilor astfel obţinute în interesante perspective istorice, monografia abundă în idei originale, venite să îmbogăţească — şi, probabil, să tranşeze — aprinsa polemică purtată încă în anii din urmă asupra istoricului din Megalopolis.

Astfel, Paul Pédech exclude dintre elementele ce definesc metoda lui Polybios conceptul de « istorie pragmatică », negîndu-i accepţiunea — de altfel eclectică — ce i se recunoştea în mod tradiţional în ultimele trei secole. Într-adevăr, cu începere de la J. Casaubon (1609) şi J.J. Reiske (1763) şi pînă în zilele noastre, se afirma că ἡ πραγματικὴ ἱστορία ar desemna o metodă de

des Histoires, în Les Études classiques, 24, 1956, p. 3—24. *Deux campagnes d'Antiochus III chez Polybe*, RÉA, 60, 1958, p. 67—81. *Notes sur la biographie de Polybe*, în Les Études classiques, 29, 1961, p. 145—156. *Un Grec à la découverte de Rome. L'exil de Polybe (167—150 av. J.C.)*, Orpheus, 11, 1964, p. 123—140. *Les idées religieuses de Polybe: Étude sur la religion de l'élite gréco-romaine au II^e siècle av. J.C.*, Rev. Hist. Rel., 167, 1965, p. 35—68. Se adaugă, Polybe, *Histoires* (livre XII). Texte établi, traduit et commenté par Paul Pédech, Paris, 1961 — recenzată în această revistă, nr. V, 1963, p. 388—390.

lucru originală, proprie lui Polybios, constînd în nararea evenimentelor potrivit cauzelor şi consecinţelor lor şi concepută cu scopul de a asigura menirea didactică a *Istoriilor*. Argumentarea lui Paul Pédech, susţinută de o minuţioasă analiză a contextelor în care expresia apare la Polybios şi în celelalte izvoare antice, reia concluziile lui J. Schweighäuser (1789) şi J.L. Strachan-Davidson (1888) — şi la care, în vremuri apropiate, se mai oprise doar F.W. Walbank (1945): ἡ πραγματικὴ ἱστορία exprimă nu o metodă, ci un gen de subiect istoric şi anume *istoria politică*. Autorul aduce surplus de precizări, delimitînd sfera noţiunii atît din punct de vedere tematic, cît şi cronologic: sînt excluse miticele genealogii de zei şi eroi (γενεαλογίαι) şi legendarele întemeieri de cetăţi (κτίσεις), subiecte îndrăgite de istoriografia elenistică, dar pentru care — considera Polybios — tradiţiile se statorniciseră demult în forme cu neputinţă de îmbogăţit; ὁ πραγματικὸς τρόπος cuprindea însă evenimentele mai recente, eventual chiar contemporane cronicarilor lor, care, graţie unei informaţii mai bogate, uneori inedite, îşi asigurau originalitatea şi utilitatea operelor; iar cu acest nou înţeles, ideea se dovedeşte a nu fi apărut o dată cu Polybios — el însuşi vorbind despre istoriile pragmatice ale unor înaintaşi (III, 47, 8; XII, 26d—27a; XXIX, 1,4). Metodologia lui Polybios, rămînînd deci de analizat în afara concepţiei de ἱστορία πραγματική, e conturată în primul rînd prin categoriile sale: πῶς, πόθε, διὰ τί (întărite sau substituite uneori prin πόθεν, ποῦ, τινὸς χάριν, διὰ τίνων) — necunoscutele «problemei» sub forma căreia şi-ar fi gîndit Polybios studiul, expresii, de fapt, ale complexităţii de aspecte sub care cerea în mod sistematic evenimentelor să se dezvăluie cunoaşterii sale. În al doilea rînd, metodologia sa e exprimată prin ἡ ἀποδεικτικὴ ἱστορία, concepţie care, în rarele cazuri în care a fost analizată de istorici, a fost socotită ca metoda de a demonstra înlănţuirea evenimentelor prin determinarea lor cauzală. Pentru Paul Pédech, care lipseşte expresia de acest sens etiologic, ea vizează datoria permanentă a istoricului de a dovedi adevărul concluziilor personale prin prezentarea tuturor mărturiilor şi argumentelor ce l-au condus către ele şi care justifică acele concluzii. Nici în această privinţă Polybios nu ar avea meritul unei inovaţii, întrucît metoda fusese introdusă în istoriologie anterior, de către Ephoros şi Timaios, sub influenţa retoricii isocratice şi a filozofiei peripatetice.

Nu mai puţin însemnată şi spectaculoasă este analiza teoriei etiologice a lui Polybios. Primul din seria de capitole rezervate acestei probleme se deschide printr-o interesantă expunere asupra evoluţiei concepţiilor despre cauze în istoriografia anterioară şi contemporană lui Polybios, cu adăugarea contribuţiilor aduse în precizarea metodelor şi a noţiunilor de retorică şi de filozofiile peripatetică şi stoică. Analiza propriei teorii a lui Polybios porneşte de la expunerile sale metodologice — uneori cu valoare de definiţii — , pentru a se desfăşura în capitolele următoare în prezentarea sistematizată a episoadelor din naraţiune ce ilustrează principiile teoriei. Paul Pédech presupune că terminologia folosită de Polybios şi distincţia pe care acesta o face între αἰτία — πρόφασις, ἀφορμή — ἀρχή s-a cristalizat încă din secolul al IV-lea, prin prelucrarea concepţiei lui Tucidide. Faţă de acesta, noţiunile lui Polybios prezintă deosebiri pronunţate, atît în privinţa inversării de terminologie — Tucidide denumind cauza aparentă αἰτία iar pe cea reală ἀληθεστάτη πρόφασις —, cît, mai ales, în privinţa raporturilor între aceste două noţiuni: în timp ce pentru istoricul războiului peloponesiac cauza şi motivul reprezentau cele două feţe interdependente ale aceluiaşi fenomen, pentru istoricul expansiunii romane ele sînt momente aparte, eşalonate în timp; în cursul naraţiunii πρόφασις e adesea neglijată, raportul esenţial şi necesar stabilindu-se de fapt între αἰτία şi ἀρχή. Adevărata originalitate a concepţiei lui Polybios despre cauzalitate ar consta însă în ceea ce numeşte Paul Pédech «la conception intellectualiste de l'αἰτία» (p.98): analizînd noţiunile prin care Polybios definea cauza, autorul ajunge la concluzia că istoricul accepta drept αἰτίαι nu realitatea situaţiilor sau a acţiunilor, ci judecăţile şi gîndurile premergătoare ale conducătorilor politici (αἱ προκαθηγούμεναι τῶν κρίσεων καὶ διαλήψεων, Polyb., III, 6,7), astfel încît în *Istorii* evenimentele erau prezentate ca realizări prac-

tice ale unor raţionamente prealabile. Întreaga cercetare a cauzelor se reducea deci pentru Polybios la descoperirea ideilor ce au prefigurat evenimentele şi la stabilirea factorilor umani responsabili — preocupare care-l apropie de unele tendinţe caracteristice istoriografiei elenistice.

Prin cronologia *Istoriilor*, numele lui Polybios se leagă de primele încercări de folosire a unor sisteme de repere cronologice absolute. Adoptînd metoda de datare bazată pe olimpiade, istoricul beneficia de lucrările anterioare ale lui Timaios şi Eratosthenes, angajîndu-se însă într-o migăloasă muncă de prelucrare a izvoarelor sale în vederea unificării variatelor sisteme cronologice pe care acestea le foloseau. Paul Pédech apreciază că Polybios ar fi respectat consecvent — chiar şi pentru secţiunile anuale — data tradiţională a începutului olimpiadelor: cea de-a doua lună plină următoare solstiţiului de vară (între 25 iulie şi 23 august); şi-ar fi adaptat însă compoziţia lucrării desfăşurării evenimentelor — în general campanii militare începînd primăvara şi încheindu-se toamna şi a căror întrerupere arbitrară în miezul verii ar fi fost total inoportună. De aceea, limitele cronologice ale *Cărţilor* în care e distribuită naraţiunea sînt variabile, corespunzînd acestui mers al evenimentelor, iar nu datei de început al fiecărei olimpiade. Tocmai în această îmbinare dintre calculul precis, rigid al datelor şi compoziţia elastică a naraţiunii ar consta originalitatea mult apreciatului său sistem cronologic. De asemenea originală ar fi metoda lui Polybios de stabilire a sincronismelor pe baza împărţirii anului olimpic în două secţiuni egale şi a stabilirii evenimentelor din Grecia ca termen de reper. Paul Pédech extinde folosirea — pînă acum contestată în favoarea unor cronologii eponimice — a aceluiaşi sistem al olimpiadelor şi în primele două *Cărţi*, în datarea atacurilor galilor, a primului război punic şi a istoriei Confederaţiei acheene pînă în 220 î.e.n. Ingenioasă în simplitatea ei e şi rezolvarea pe care autorul o dă controversatei calculări a intervalelor de timp menţionate în aceste prime două *Cărţi*, considerînd că numeralele cardinale date de Polybios se cer majorate cu o unitate, întrucît un eveniment datat «după *n* ani» s-a petrecut de fapt în anul următor $(n+1)$ intervalului indicat. Astfel, variatelor ipoteze anterioare, care imputau lui Polybios erori de datare, folosirea în προκατασκευή a unor diverse sisteme de cronologie eponimică împrumutate propriilor izvoare şi utilizarea incorectă a cronologiei bazate pe olimpiade, Paul Pédech le opune un sistem unitar, acelaşi pentru toată întinderea *Istoriilor*, şi care, pe lîngă faptul că rezolvă nedumeririle de pînă acum ale criticii moderne, evidenţiază un nou aspect original al operei lui Polybios.

Neobosita sa curiozitate şi dorinţa unei contribuţii ştiinţifice personale par a-şi fi găsit însă, pe lîngă studierea istoriei, un al doilea cîmp de activitate în geografie. Între descrierile de acest fel, Paul Pédech distinge o primă categorie, care cuprinde indicaţii cu caracter precumpănitor topografic-strategic şi cu funcţie auxiliară, explicativă faţă de evenimentele istorice; a doua categorie constă în digresiuni mai întinse asupra unor subiecte de geografie generală, — probleme de sine stătătoare, independente de naraţiunea istorică propriu-zisă. Asociind aceste observaţii cu ştirile referitoare la călătoriile făcute de Polybios între 151 — 145 î.e.n. în Spania, în Galia, în Africa şi în Mediterana occidentală, Paul Pédech relevă pentru această perioadă o lărgire nu doar a cunoştinţelor de teren ale lui Polybios, ci şi a preocupărilor sale de geografie teoretică, ceea ce ar reprezenta un moment important al evoluţiei intelectuale a omului de stat către omul de ştiinţă. Noile preocupări geografice şi-au găsit expresia în acea parte a *Istoriilor* redactată după 145 î.e.n., cuprinzînd evenimentele dintre anii 168 şi 146 î.e.n. şi o serie de adăugiri la capitolele anterioare; cronologia acestor interpolări se fixează uşor pe baza criteriului caracterului informaţiilor geografice, care devine de fapt cel mai sigur dintre reperele folosite pînă acum de istorici în stabilirea diferitelor etape de redactare a operei lui Polybios.

Ne vom opri şi asupra *Cărţii a VI-a*, care ne informează mai puţin asupra metodei, cît asupra culturii şi propriilor concepţii ale lui Polybios, explicînd prin aceasta persistenţa încă în ultimul deceniu a divergenţei concluziilor privind alcătuirea ei — într-o singură etapă sau în mai multe — şi privind originea şi raporturile reciproce dintre cele trei teorii pe care le cuprinde: aceea a reve-

nirii periodice, în istoria unui stat, a ciclului de şase tipuri de constituţie, rînduite într-o ordine determinată şi invariabilă (ἀνακύκλωσις), teoria constituţiei mixte — îmbinare de elemente monarhice, aristocratice şi democratice (μικτή), şi teoria fazelor de evoluţie prin care, asemeni unui organism viu, trece orice regim politic: αὔξησις, ἀκμή, φθίσις. Paul Pédech întăreşte tendinţe ce precumpăneau deja în cadrul polemicii generale, susţinînd caracterul unitar al redactării acestei cărţi, cît şi asocierea organică a teoriilor menţionate mai sus. De asemenea, reia concluzii îndeobşte acceptate azi, negînd prezenţa tezelor platonice şi aristotelice la Polybios. În rest însă concluziile sale poartă din nou amprenta originalităţii. Împotriva tendinţei aproape generale de a minimaliza pregătirea intelectuală a lui Polybios, Paul Pédech îi recunoaşte o onorabilă cultură filozofică, predominant peripatetică, — relevînd printre altele faptul că toţi filozofii amintiţi în *Istorii*, cu excepţia lui Heraclide şi a lui Platon, aparţin şcolii lui Aristotel. Totuşi ἀνακύκλωσις nu ar datora filozofiei greceşti decît distincţia dintre formele constituţionale: cele trei «bune» — regalitatea, aristocraţia, democraţia, şi cele trei degradate corespunzătoare: monarhia, oligarhia, ochlocraţia. Originala sa formulare ar fi izvorît însă din studiul personal întreprins de Polybios asupra trecutului istoric al Romei, studiu care l-a dus, pe baza metodei comparative, la asimilarea diferitelor etape ale acestei istorii cu tipurile de constituţie tradiţionale şi la stabilirea unei anume succesiuni a acestora. Tot datorită unor investigaţii personale, Polybios şi-ar fi cîştigat şi meritul de a fi aplicat unor situaţii istorice teoria abstractă a lui Dikaiarchos despre μικτή, descriind pentru prima dată sub această formă constituţiile spartană (Lycurg), carthagineză şi romană. Astfel, cu limitele şi calităţile lor, teoriile despre caracterul mixt al acestor trei constituţii şi despre ἀνακύκλωσις îi aparţin lui Polybios. Departe de a fi mecanice şi eclectice împrumuturi de idei, stîngaci adaptate unor situaţii reale, ele reprezintă concluzii ale unor cercetări proprii ale istoricului, reliefîndu-i tendinţa de a desprinde dincolo de evenimente esenţa şi legitatea lor.

Aceste cîteva semnalări de concluzii originale nu pot ilustra decît în parte valoarea lucrării lui Paul Pédech, pasionantă şi reconfortantă în totalitatea ei, datorită metodei de lucru, formei de expunere, abundenţei şi importanţei tezelor noi pe care le promovează şi prin care personalitatea şi opera lui Polybios apar, în contextul culturii clasice, tot mai precis conturate, mai complexe şi mai meritorii.

Alexandra Ştefan

UGO PIACENTINI, *Osservazioni sulla tecnica epica di Lucano.* Deutsche Akademie der Wissenschaften zu Berlin, Schriften der Sektion für Altertumswissenschaft (39), Berlin, Akademie-Verlag, 1963, 72 p.

Această interesantă carte a lui Ugo Piacentini, apărută în Republica Democrată Germană, într-o colecţie dirijată de profesorul Iohannes Irmscher, reprezintă valorificarea unei teze de doctorat italian, redactată între anii 1949 şi 1952.

După cîteva capitole introductive, în care se analizează pe scurt structura eposului tradiţional şi concepţiile estetico-filozofice ale lui Lucan, autorul explorează o serie de elemente ilustrative ale compoziţiei *Pharsaliei*, analizînd invocaţia, cauzalitatea evenimentelor, descrierile furtunii pe mare şi ale bătăliilor, discursurile etc. În încheiere, U.P. enunţă o sumă de observaţii referitoare la retorica lui Lucan, în special la sentenţe. Nu lipsesc, firesc, un indice, serios alcătuit, şi o bibliografie concentrată, dar judicios întocmită. Remarcăm însă că această bibliografie n-a mai fost împrospătată, încît cele mai noi lucrări citate aparţin anului 1960.

U.P. dovedeşte o cunoaştere temeinică a poemului şi enunţă adesea remarci judicioase, deosebit de interesante, asupra limbajului poetic lucaneic. Totuşi obiectivul său principal e altul: autorul urmăreşte mai ales reconstituirea concepţiei fundamentale a lui Lucan cu privire la sensurile filozofice ale eposului şi modul în care compoziţia poemului o ilustrează. Evocarea esteticii lui Lucan este subordonată revelării concepţiei filozofice generale. De altfel U.P. pare a considera că estetica lucaneică reprezintă o prelungire a filozofiei poetului şi că ea a ocupat un loc mai puţin important în gîndirea acestuia. Iată chiar mărturia lui U. P.: «partito da una base stoica, non estraneo anzi influenzato dalla personalità dello zio Seneca, Lucano sente subito il ridicolo di un apparato divino nel suo epos e questo non perchè vuol fare del puro nuovo, ma in perfetta aderenza a tutta la sua visione della vita» (p. 17). Iar chintesenţa acestei viziuni ar constitui-o antropocentrismul pe care U.P. îl consideră realizat prin depăşirea filozofiei stoice, aşa cum ar demonstra un vers celebru: *uictrix causa deis placuit sed uicta Catoni* (*Phars.*, I, 128). De aci cercetătorul italian trage următoarea concluzie: «C'è in lui una posizione antimitica che cerca la spiegazione concreta, „sub testibus" degli avvenimenti» (p. 18). Apoi U.P. urmăreşte sistematic această poziţie antropocentristă şi antimitică pe diverse coordonate. După ce arată că Lucan expulzează Muzele din invocaţia sa dedicată lui Nero, care numai aci este divinizat (p. 21), cercetătorul italian opinează că, datorită esenţei sale, caracterului său tradiţional, invocaţia reprezintă la Lucan o formulă convenţională şi nu e funcţională ca la Vergiliu (p. 22). Antropocentrismul determină desigur şi abandonarea explicaţiei mitologico-religioase a faptelor. Lucan studiază atent, ştiinţific, evenimentele (p. 24—26). U.P. consideră caracteristică şi descripţia furtunii pe mare din cartea a cincea a *Pharsaliei*. Spre deosebire de Vergiliu şi Homer, tînărul poet epic al epocii lui Nero a stabilit cauzele naturale ale furtunii, care nu mai e produsul mîniei divine (p. 30 şi urm.). Descrierea atentă a furtunii ca fenomen natural, explică de ce Lucan a utilizat mai multe versuri pentru episodul respectiv decît Vergiliu sau Homer (p. 33). U.P. consideră edificator şi episodul luptei dintre Anteu şi Hercule, prezentat în cartea a patra. S-ar evidenţia aci o clară polemică antivergiliană. Lucan exclude atmosfera mitică din povestire şi operează cu o descriere «veristică» a tehnicii de luptă. Lipseşte complementul mitic, esenţial în descripţia vergiliană, dar Lucan analizează în schimb mai atent *cum* se desfăşoară lupta şi *de ce* (p. 38—39).

Fără îndoială, U.P. susţine cu pasiune teza sa a antropocentrismului, a caracterului concret-istoric al explicaţiilor cauzale lucaneice şi emite numeroase observaţii juste în această privinţă. Totuşi, după părerea noastră, în focul demonstraţiei el exagerează uneori, minimalizînd componenta stoică din gîndirea lui Lucan, rolul jucat în poem de *fatum* şi de *fortuna*. De altfel Cato, idealul lui Lucan, înţelege în mare măsură încotro se îndreaptă soarta Romei şi nu se opune în mod spontan destinului, ci numai silit de împrejurări deosebite. Dar carenţa principală a lucrării ni se pare că e alta. Autorul expediază sumar contextul istorico-literar în care s-a dezvoltat Lucan. El îl opune tot timpul eposului tradiţional, dar aceasta nu e suficient. (De altminteri ni se pare că din necesitatea demonstraţiei se neglijează ponderea importantă deţinută totuşi de elementul «om» în opica vergiliană.) Am văzut că U.P. pare a minimaliza intenţia de înnoire estetică în opera lui Lucan. Dar dacă ţinem seama de faptul că nepotul lui Seneca nu putea să-şi înscrie idealul literar decît în arsenalul orientării literare inovatoare, patronate de unchiul său, nu putem să neglijăm aspiraţia sa evidentă de a se opune manierei, exprimării artistice tradiţionale, clasicizante. Aşa cum romantismul nu poate fi înţeles decît dacă principiile sale sînt considerate ca intenţional opuse clasicismului, tot astfel nu se poate pricepe efortul întreprins de Lucan decît ca efectul împletirii antropocentrismului său filozofic (cum am arătat mai sus, just reliefat de U.P., deşi uneori exagerat) cu dorinţa de a depăşi şi anihila canoanele clasice, pe care poetul le considera în primul rînd ineficace din punct de vedere artistic, învechite din punct de vedere estetic (şi nu numai filozofic). De altfel noi nu comparăm la întîmplare pe Lucan cu ro-

manticii. Dar oricum ar fi, indiferent dacă opinia noastră este sau nu justă, ni se pare evident că dintr-o mult mai minuţioasă confruntare a lui Lucan cu epoca sa, inclusiv cu scriitorii contemporani cu el, cercetarea lui U.P. ar fi avut de cîştigat nu numai cîteva pagini în plus, ci şi adîncimi şi semnificaţii utile. Originalitatea lui Lucan, stăruitor şi judicios subliniată de autor, ar fi fost astfel încă mai complex reliefată.

Cartea lui Ugo Piacentini este scrisă dinamic, cu pasiune. Autorul vrea să-şi demonstreze curajos şi consecvent opiniile şi recurge la o tratare sistematică şi totodată vie, uneori chiar polemică a problemelor, care nu poate decît să impresioneze pe cititor.

Eugen Cizek

ALAIN MICHEL, *Tacite et le destin de l'Empire* (« Collection signes des temps », XVIII), Paris, Arthaud, 1966, 284 p.

Într-o colecţie în care au apărut volume ca cele privitoare la civilizaţia sumeriană sau la frescele din Tassili, a văzut recent lumina tiparului, în condiţii grafice remarcabile, o carte de sinteză asupra lui Tacit, redactată de Alain Michel, profesor la Universitatea din Lille. Volumul începe cu o prefaţă semnată de Pierre Grimal, care evocă şi discută sensurile primordiale ale cărţii. Lucrarea cuprinde mai multe sectoare mari: *Introduction*, *Première partie: Vie de Tacite*, *Deuxième partie: Tacite historien de l'Empire*, *Troisième partie: Tacite et son destin*, *Conclusion: la tradition tacitéenne*. La rîndul lor, aceste compartimente mari sînt divizate în capitole, al căror număr se ridică la treisprezece. În încheiere se află o cronologie sumară, un tablou al dinastiei iulio-claudiene, indici (istoric şi de nume), o bibliografie şi o hartă a imperiului roman.

Fidel exigenţelor colecţiei în care şi-a publicat volumul, Alain Michel a redactat o lucrare accesibilă şi unui cerc mai larg de cititori. Din această pricină citatele din textul latin sînt traduse în limba franceză, iar cele 314 note nu figurează în subsolul textului, ci la finele fiecărui capitol şi sînt prezentate într-o formă relativ concentrată. Această concentrare nu implică însă neglijarea fundamentului ştiinţific al lucrării. Autorul cunoaşte în adîncime exegeza modernă a operelor marelui istoric roman şi o dovedeşte în comentariul erudit constituit de notele sale.

În introducere (p. 18) autorul subliniază intenţia de-a oferi o imagine mai complexă a personalităţii şi a gîndirii lui Tacit, unde să se distingă nuanţe noi. Şi, într-adevăr, A.M. pătrunde adînc în intimitatea gîndirii lui Tacit, în străfundurile personalităţii istoricului şi îl reconstituie înaintea ochilor noştri ca pe un om viu, familiar atît autorului cît şi cititorilor. După studiile de ansamblu ale lui Fabia-Wuilleumier, Paratore, Syme etc. s-ar părea că greu se pot aduce noutăţi în reconstituirea vieţii şi creaţiei lui Tacit. A.M. reuşeşte acest lucru prin situarea permanentă a lui Tacit în contextul epocii lui, mai ales în contextul filozofic, prin revelarea raporturilor dintre gîndirea lui Tacit şi cea a contemporanilor săi, aşa cum subliniază în mai multe rînduri (exempli gratia la pag. 249: « Qu'avons nous fait dans ce livre? Nous avons rapproché l'historien de son temps, des penseurs qui l'avaient précédé, et ainsi nous avons pu esquisser une idéologie de Tacite »).

În vederea restabilirii ideologiei lui Tacit, A. M. urmăreşte în mod special atingerea a două obiective: a) plasarea istoricului în contextul ideologic-filozofic al epocii (inclusiv precizarea atitudinii faţă de acest context, biografia personajului şi cadrul social determinant); b) schiţarea imaginii destinului Romei, aşa cum rezultă din viziunea şi din opera lui Tacit. De fapt atingerea acestui al doilea obiectiv se înfăptuieşte în bună măsură chiar în prima parte a cărţii, dedicată realizării celuilalt scop, dar o mare parte din volum îi este consacrată

în mod deosebit. Totodată, autorul face pretutindeni referințe la experiența de viață a lui Tacit, se străduiește permanent să explice multe elemente din gîndirea istoricului roman prin situația lui într-o anumită etapă și prin atitudinea adoptată de el. În spatele istoriografului se profilează politicianul.

A. M. reliefează influența exercitată asupra poziției lui Tacit de concepțiile politice și filozofice ale stoicilor din vremea dinastiei flaviene și în special de cele ale lui Helvidius Priscus (p. 40 și următoarele). Autorul consideră că printre personajele mult admirate de Tacit, printre modelele sale se numără, alături de Cicero și Vergiliu, gînditori stoici ca Thrasea și Seneca (p. 248). Într-adevăr cercetătorul francez demonstrează judicios că Tacit nu numai că n-a fost un adversar al lui Seneca, ci că l-a admirat și că a suferit influența filozofului din Corduba (p. 40—41, p. 178—179, unde revelă corespondențele dintre tragediile lui Seneca și unele componente ale viziunii lui Tacit, p. 226). A. M. opinează că de altfel Seneca a fost cel care a favorizat numirea tatălui istoricului ca procurator în epoca lui Nero (p. 40). Concomitent, A. M. evidențiază înrîurirea unor concepții platonice asupra modului de a gîndi al lui Tacit. Astfel ar fi opoziția dintre real și ideal, manifestarea simultană a aspirației pasionate pentru desăvîrșire, chiar pentru extreme și a prudenței, a aprecierii nuanțate. Autorul neagă (și pe bună dreptate!) că Tacit ar fi fost un conservator mărginit, înrăit și revelă prezența contradictorie în opera lui Tacit a orgoliului propriei lucidități, vădit prin înțelegerea decăderii senatului și a devotamentului față de interesele ordinului din care făcea parte (p. 69). Cercetătorul francez se raliază tezei, după părerea noastră justă, că Tacit n-a fost un adversar al principatului. Tacit crede, arată autorul, că moravurile ar putea fi redresate prin acțiunea unor oameni puri, pasionați de justiție, ca Thrasea sau Seneca, care s-ar face ascultați de principe și care ar fructifica cele mai sănătoase tradiții romane (p. 218). A.M. subliniază că Tacit n-a fost un simplu pamfletar talentat, un stilist abil. Dar, adăugăm noi, el n-a fost nici un savant uscat, un cercetător de cabinet, lipsit de fantezie. Fără a nega calitățile de istoric ale lui Tacit (A.M. apără pe istoricul Tacit, dar recunoaște că acesta a greșit uneori), ni se pare că el s-a manifestat ca un gînditor profund și complex, de o mare mobilitate spirituală, ca un artist deosebit de sensibil, căci arta nu se reduce la mînuirea abilă a unor procedee stilistice. De altfel o asemenea imagine a lui Tacit se desprinde dintre filele cărții cercetătorului francez.

Remarcăm pentru sagacitatea lor observațiile enunțate cu privire la nuanțele existente în senatul roman, la deosebirile de vedere dintre diversele grupuri senatoriale (p. 39), apropierile stabilite între gîndirea lui Tacit și cea a lui Epictet (p. 43 și urm.), cele între situația din Roma, din senat, de la curte în anul 110 e.n. și mentalitatea ilustrată de Tacit în *Historiae* (p. 85-87), între evenimentele din 117 e.n. și începutul *Analelor* (p. 96—97) etc. Sînt pătrunzătoare și remarcile formulate cu privire la arta punerii în scenă (p. 274), la prezența difuză dar permanentă a prezentului în *Anale* (de exemplu p. 183-184), la ceea ce autorul numește spiritul cavaleresc al lui Tacit.

Desigur această listă ar putea fi mult lungită, așa cum ar putea fi consemnate și probleme la care se pot propune și alte soluții decît cele sugerate de autor, ca în capitolele dedicate lui Tiberiu sau destinului și zeilor. Pretutindeni se evidențiază însă argumentația convingătoare, adică solidă, nuanțată și în același timp ingenioasă. Totodată trebuie subliniat faptul că atît de interesanta carte a lui Alain Michel este frumos scrisă. Eleganța și cursivitatea impresionează încă de la primele rînduri. Autorul se referă adesea la scriitori moderni, la Racine, Shakespeare și Montaigne, dar și la Camus sau Pavese. Asemenea referințe, totdeauna pertinente, sporesc capacitatea de seducție a cărții. Hotărît lucru, Alain Michel și-a scris cartea despre Tacit cu acea pasiune, cu acea înțelegere subtilă și cu acel simț remarcabil al nuanțelor pe care le atribuie marelui scriitor roman, atît de îndrăgit de el ca și de noi toți.

Eugen Cizek

T. V. BLAVATSKAIA, *Ахейская Греция во втором тысячелетии до н. э.* (Grecia aheeană în mileniul II î.e.n.), Moscova, ed. Наука, 1966, 254 p. (168 p. text + indici + ilustrații)

Lucrarea cercetătoarei sovietice încearcă să prezinte o imagine multilaterală a dezvoltării societății grecești în mileniul II, subliniind dintru început și însemnătatea metodologică a studiului întreprins și valoarea unor concluzii ferme cu privire la caracterele acestei epoci pentru a discerne particularitățile dezvoltării istoriei Greciei.

După ce definește obiectul și însemnătatea cercetării și după ce demonstrează că termenul de civilizație *aheeană* este mai adecvat decît acela de civilizație *micenian*ă, se examinează izvoarele; argumentația cu privire la valoarea informativă a epopeii homerice pentru perioada considerată ocupă cea mai mare parte a capitolului, căci autoarea aderă la teza «compilației» și consideră *Iliada* și *Odiseea* ca izvoare primare pentru civilizația aheeană, distingînd chiar două straturi de *realia*, unul din secolele XVI—XV, un al doilea din secolele XV—XIII. În domeniul structurii sociale și politice, autoarea consideră că, pentru necesitățile *epos*-ului eroic, s-au utilizat aproape exclusiv tradiții timpurii aheene, din perioada prestatală (sec. XVII—XVI î.e.n.). Capitolul se încheie cu un rapid examen al descifrării și valorii informative a inscripțiilor în scrierea lineară B și cu o scurtă trecere în revistă a problemelor de periodizare și cronologie.

Autoarea se ocupă apoi de istoria Greciei pînă în sec. XXIII î.e.n., studiind condițiile naturale și dezvoltarea paleoliticului și neoliticului în Grecia. Cu privire la începuturile acestei perioade T.V. Blavatskaia respinge, pe baza neoliticului preceramic de la Nea-Nikomedia (6 200 î.e.n. cca) teza originii orientale a neoliticului european; descoperirile de la Nea-Nikomedia, Nea-Makri, Atena, Elateia-Drahmani, Dimini sînt amănunțit analizate.

Cu ajutorul unor argumente arheologice și întemeindu-se mai ales pe ipotezele lui VI. Georgiev cu privire la caracterul indo-european al limbii «pelasgice», autoarea consideră că poate demonstra o continuitate deplină între sfîrșitul neoliticului și bronzul timpuriu în Grecia, apreciind pătrunderea aheenilor ca pe un proces lent de infiltrație a unor triburi asemănătoare ca origine, cultură materială și stadiu de dezvoltare cu populația autohtonă.

T.V. Blavatskaia examinează apoi descoperirile arheologice datînd de la începuturile epocii bronzului: Poliohni III și IV (Lemnos), Lerna (Argolida), Hagios-Kosmas și Raphina (Atica), Dorion și Pylos (Messenia). În aprecierea autoarei, aceste complexe arheologice ilustrează etape succesive ale procesului de descompunere a societății gentilice aheene.

Pentru studierea începuturilor statului micenian (1650—1500 cca) autoarea se oprește mai cu seamă asupra monumentelor funerare — cercul de morminte B (1650—1550) și cercul A (1600—1500 î.e.n.) — foarte amănunțit analizate. Prima etapă este caracterizată prin existența — vreme de mai multe generații — a unei ginți regale unice, a cărei putere economică crește treptat și în cadrul căreia lipsește probabil o succesiune directă; la limita între sec. XVII și XVI, din cadrul acestei ginți s-ar fi desprins o ramură predominantă, înmormîntată în cercul funerar A. Autoarea evidențiază elementele semnificative ale inventarului acestei de-a doua grupe — măști de aur, armament de paradă — interpretate ca insemne ale puterii regale și dovedind, la această dată, nu numai preeminența, ci chiar deosebirea calitativă între poziția socială a familiei regale și aristocrația războinică a Micenei.

Aceste interpretări sînt completate de o schiță a dezvoltării generale a societății miceniene, ilustrată mai ales prin necropolele de la Calcani și Dendrai și prin așezarea de la Asine; pentru dezvoltarea Aticei la începutul perioadei examinate (sec. XVII—XVI î.e.n.) sînt utilizate rezultatele săpăturilor efectuate în cimitirul de la Eleusis. Concluzia la care ajunge autoarea este că, în condițiile unei dezvoltări generale a societății aheene, are loc în sec. XVII—XVI saltul de la stadiul de democrație militară la o organizare statală corespunzînd unei structuri divizate

în clase antagonice, sub forma unei pluralităţi de regate autonome, asemănătoare în conţinut şi aspect. Această societate dezvoltă o cultură independentă, influenţată superficial şi în componenta ei aristocratică de civilizaţia cretană, şi, într-o măsură şi mai restrînsă, de cea egipteană.

Capitolul III, consacrat vieţii economice a Greciei în mileniul II î.e.n., începe cu o trecere în revistă a ştirilor arheologice şi literare referitoare la gospodăria sătească (utilaj, culturi, creşterea vitelor). Dezvoltarea meşteşugurilor, treptat desprinse de agricultură între sec. XXII şi XVIII, face şi ea obiectul preocupărilor autoarei, care subliniază etapele dezvoltării pieţei interne — rurale şi urbane — precum şi răspîndirea în afara Greciei a obiectelor lucrate de meşterii aheeni. Se subliniază şi cu acest prilej teza referitoare la autonomia dezvoltării helladice în raport cu cea cretană, atelierele pentru produse de lux din Argolida jucînd rolul de promotori ai tipurilor răspîndite apoi în întreaga Grecie. Perioada secolelor XIV şi XIII î.e.n. este considerată ca reprezentînd un răstimp de progrese foarte rapide în meşteşuguri, care antrenează implicit întreaga societate aheeană într-un proces de dezvoltare mult mai accentuat.

Paragraful «Comerţul şi banii» urmăreşte mai întîi definirea caracterelor generale ale raporturilor comerciale în lumea aheeană, pornind de la existenţa şi funcţiile oraşelor, pentru a consacra apoi o bună parte a studiului clasificării mărfurilor cu funcţie de echivalent general (cornute mari, metal prelucrat sau cîntărit); se urmăresc apoi principalele direcţii ale comerţului european al aheenilor — Sicilia şi Italia, Europa Centrală şi zona baltică, regiunile Dunării de Jos şi Peninsula Balcanică.

Capitolul IV este intitulat *Satul şi oraşul în Grecia aheeană*; este studiată mai întîi evoluţia aşezărilor rurale, pe baza descoperirilor de la Korakou, Zygouries şi Spata. Concluzia autoarei este că, în sec. XV-XIII, societatea rurală aheeană prezintă puternice diferenţieri economice şi sociale în urma cărora, în cadrul obştilor teritoriale, se distinge o puternică aristocraţie locală. Alături de aceasta, masa membrilor liberi ai obştilor prezintă un aspect similar cu cel descris în epopee. În problema aşa-numiţilor *tereta* (posesori de pămînturi regale), autoarea nu crede că poate exprima deocamdată o concluzie fermă; de altminteri, T. V. Blavatskaia consideră că «sistemul relaţiilor agrare la sate nu a primit nici prin documentele aheene vreo caracterizare limpede» (p. 114).

Dezvoltarea oraşelor — centre de producţie — este reconstituită, încă din faza definită ca semiurbană (sec. XXIII—XVIII) pe baza săpăturilor de la Dorion, a celor de la Micene («cartierul comercial») şi Berbati (cartierul olarilor). În sec. XV—XIII se remarcă deosebita intensificare a vieţii urbane în întreaga Grecie centrală şi de sud.

Capitolul se încheie cu o amplă prezentare a palatului din Pylos — considerat ca reprezentativ pentru această categorie de monumente.

În ultimul capitol al lucrării se reiau unele teze parţial argumentate în cursul expunerii (fondul autohton şi raporturile cu aheenii, raporturile cu Creta şi Egiptul). Se prezintă de asemenea concluziile autoarei cu privire la cîteva probleme de interes general — structura politică a Greciei aheene sub aspectul evoluţiei interne a instituţiei regalităţii şi a implicaţiilor ei ideologice, raportul între autonomie şi centralizare, hegemonia unor centre şi rolul Micenei în cadrul acestui proces — nedesăvîrşit, după părerea cercetătoarei sovietice, din pricina absenţei unor «stimuli economici» suficienţi. În încheiere, autoarea reexaminează unele aspecte ale relaţiilor externe ale Greciei aheene: cucerirea Cretei, influenţa în Asia Mică şi legăturile cu hitiţii. Expediţia troiană este pusă în legătură cu declinul puterii regilor din Hattuşaş şi documentată arheologic prin stratul *Troia VII a*. Deşi întreruptă în «perioada ei de maximă înflorire» (p. 166), dezvoltarea societăţii aheene a lăsat o moştenire culturală conservată, în elementele-i esenţiale, de cultura secolelor XI—X.

Interesul unei asemenea prezentări multilaterale a dezvoltării Greciei în mileniul II î.e.n. nu se mai cere, credem, demonstrat, mai cu seamă că această perioadă e îndeobşte cercetată sub aspectul realizărilor ei culturale şi, uneori, instituţionale, în timp ce atenţia cercetătoarei sovietice se îndreaptă cu precădere înspre caracterizarea structurii societăţii pe care ne-am obişnuit a o numi micenianâ. Cercetarea porneşte de la un material documentar vast, utilizînd masiv descoperirile arheologice; chiar dacă uneori se apasă prea mult asupra aspectelor faptice de amănunt, concluziile istorice nu lipsesc niciodată.

Dacă ne-am permite să formulăm o rezervă cu privire la această lucrare, ea ar consta în aceea că viziunea autoarei pare, uneori, prea lineară şi simplificatoare. Spre pildă, problema preluării tradiţiilor miceniene în epopeea homerică ar fi putut să fie privită într-un chip mai dialectic şi mai nuanţat, folosindu-se cu mai multă supleţe concluziile cercetării filologice şi literare ale ultimelor decenii; aceasta ar fi permis o definire mai strînsă şi mai diferenţiată a instituţiilor sociale şi politice aheene. Tot aşa, utilizarea mai largă a documentelor în linearul B ar fi completat şi concretizat o seamă de aspecte ale cercetării întreprinse, dar autoarea le elimină mult prea repede din discuţie din pricină că ele nu pot fi lesne încadrate în schema de evoluţie pe care şi-a propus-o. Materia atît de gingaşă a unei atari reconstituiri istorice, apăsată de rigiditatea unor afirmaţii, îşi pierde într-o măsură personalitatea, ceea ce impietează, fără îndoială, şi asupra gradului de profunzime al aplicării metodologiei materialist-istorice, corectă în concluziile parţiale, artificială uneori în cele generale, formulate mai degrabă implicit.

Încercarea documentară a Tatianei Blavatskaia întruneşte totuşi numeroase calităţi de sistematizare şi interpretare a ştirilor, atît de lacunare, referitoare la începuturile istoriei Greciei — varietatea documentelor înmănunchiate, multe concluzii istorice interesante, ilustraţia bogată; adăugînd la însuşirile enumerate valoarea principială a unei cercetări marxiste adîncite, referitoare la problema studiată, lucrarea autoarei sovietice e fără îndoială meritorie.

Zoe Petre

PAUL ROESCH, *Thespies et la Confédération béotienne* (Université de Lyon — Faculté des Lettres — Institut «F. Courby»). Paris, E. De Boccard, 1965. 296 p. + 20 planşe afară din text.

Istoria cetăţilor greceşti prezintă taine nedezlegate, şi nimeni n-o ştie mai bine decît cine şi-a propus să descrie instituţiile politice sau să reconstituie viaţa lăuntrică a vreunuia din numeroasele oraşe provinciale ale căror vicisitudini nu ne sînt limpezi decît în rarele cazuri şi pentru acele perioade cînd soarta lor s-a împletit cu a centrelor de primă importanţă — Atena, Sparta, Corintul —, mai puternic luminate de tradiţie şi, prin aceasta, mai bine cunoscute. În toate celelalte cazuri, singura noastră resursă sînt documentele locale — arheologice, numismatice, epigrafice —, şi de abundenţa acestora, şi mai ales de capacitatea de a le face să vorbească, desfăşurată de cercetătorul care şi-a propus o astfel de ţintă, depinde posibilitatea de a scrie vreunul din obscurele capitole la care am făcut aluzie.

Volumul precedent din colecţia Institutului «F. Courby», de pe lîngă Facultatea de Litere a Universităţii din Lyon, răspundea aceleiaşi nevoi de a face lumină în unele probleme anevoie de lămurit şi, din această pricină, nesfîrşit controversate. Scris în colaborare de Jean Pouilloux şi de Georges Roux, expresiv intitulat *Enigmes à Delphes*, el repunea în discuţie, cu un curaj îndeobşte recunoscut, chiar dacă nu de toţi apreciat, o seamă de întrebări turburătoare, privitoare unele la topografia, altele la epigrafia celui mai important sanctuar din lumea elenică.

Vîlva stîrnită de această publicaţie nu s-a stins încă, nici nu-i greu de prevăzut că va mai dăinui, pînă ce anumite adevăruri socotite azi prea îndrăzneţe vor sfîrşi prin a-şi face drum în spirite. În schimb, tot atît de nou în concluziile lui, noul volum va stîrni desigur mai puţine controverse, din pricina caracterului mai neutru al subiectului, dar şi a naturii documentării, precumpănitor dacă nu exclusiv epigrafică.

Punctul de plecare al lucrării e o mare inscripţie din Thespiai păstrată în muzeul din Theba, editată în 1933 de A. Keramopoulos în condiţii care făceau o nouă publicare nu numai oportună, dar şi necesară. Această sarcină şi-a asumat-o cu îndrăzneală Paul Roesch, care, pregătind un Corpus al inscripţiilor din localitate şi avînd prilejul să revadă în mai multe rînduri documentul amintit, s-a hotărît să-i consacre un studiu special, menit să pună în valoare datele pe care textul le cuprinde cu privire la organizarea Confederaţiei beoţiene spre sfîrşitul sec. al III-lea. În realitate, în elaborarea cărţii primul ţel a fost repede depăşit, în sensul că discuţia indicaţiilor din inscripţie e făcută cu asemenea belşug de informaţii şi cu o asemenea amploare încît ceea ce ar fi putut fi un comentar obişnuit, mai mult sau mai puţin circumstanţiat, se transformă într-o adevărată monografie, o contribuţie capitală la istoria Confederaţiei beoţiene din cele mai vechi timpuri pînă în epoca imperială.

Sub acest raport, planul de ansamblu al cărţii e cît se poate de grăitor. O primă parte, cea mai scurtă, cuprinde noua ediţie a inscripţiei avute în vedere, însoţită de note critice şi de note prosopografice de o precizie exemplară, ca şi de unele remarci cu privire la tabloul magistraţilor din Thespiai. Partea a doua, intitulată *Thespies et la Confédération béotienne*, începe cu un studiu asupra împărţirilor teritoriale ale Beoţiei, din epoca homerică pînă în ultimele veacuri ale erei noastre (cu care prilej se evocă în linii mari întocmirea celor trei faze mai bine cunoscute din istoria Confederaţiei: 447—387, 378—338, 338—146). În continuare, se cercetează organele consultative şi executive ale Confederaţiei de-a lungul timpului, începînd cu arhontele federal, cu *beotarchii* şi capii militari ai Ligii (ἵππαρχος, ναύαρχος, στρατηγός), continuînd cu Adunarea şi Sfatul federal, pentru a sfîrşi cu unii magistraţi federali aleşi de cetăţile asociate: *afedriaţii* (ἀφεδριατεύοντες), *agonarchul* (ἀγώναρχος) şi aşa-numitul τεθμοφούλαξ (formă beoţiană pentru θεσμοφύλαξ). În sfîrşit, în ultima parte a lucrării,— *Thespies et la cité béotienne*,— revenind la punctul său de plecare, examenul stelei zise «a magistraţilor», autorul întreprinde studiul organizării interne a cetăţii de unde provine documentul, reprezentativă pentru constituţiile celor mai multe oraşe beoţiene în perioada elenistică, chiar dacă — aşa cum sîntem preveniţi — între unele şi celelalte trebuie să fi existat deosebiri de care se cuvine a ţine seamă: « Il convient donc... de ne pas perdre de vue que les renseignements de la stèle thespienne concernent avant tout une cité déterminée, Thespies, à une époque déterminée, les dernières années du III-e siècle av.J.-C... La présente étude ne se limite cependant pas à Thespies: chaque fois qu'il est possible de le faire, les magistrats sont étudiés dans leurs cités respectives; elle ne se limite pas non plus à la fin du III-e siècle: chaque fois qu'il est nécessaire de le faire, j'étudie l'évolution de telle magistrature au cours des siècles » (p. 155).

Aspectele studiate în această de-a treia împărţire, de un interes considerabil nu numai pentru istoria Beoţiei, sînt următoarele: administraţia centrală a cetăţii, instituţiile religioase, finanţele şi viaţa economică, sărbători, întreceri literare şi sportive, alte magistraturi (*hendecarchi*, *hodagoi*, *syndikoi*). Fiecare capitol se subdivide în mai multe paragrafe şi în fiecare din acestea sînt studiate, pe baza informaţiilor locale şi a materialului comparativ, atribuţiile feluritelor organe consultative sau executive, vechimea instituţiilor şi transformările lor.

Indicaţiile de pînă aci au arătat, cred, bogăţia neobişnuită a unei lucrări care se distinge deopotrivă prin claritatea construcţiei şi soliditatea informaţiei, prin adîncimea cu care sînt tratate problemele locale şi prin lărgirea orizontului pe care-l deschide spre unul din domeniile cele mai puţin cunoscute din istoria politică şi instituţională a Greciei. A o supune unui examen

amănunțit presupune o familiaritate cu documentele beoțiene pe care autorul acestei dări de seamă nu și-o recunoaște și pe care e puțin probabil ca vreun alt cercetător s-o posede în acest moment în egală măsură. De aceea, subliniind încă o dată interesul neobișnuit al lucrării și felicitînd pe autor pentru o reușită cu atît mai meritorie cu cît e vorba de o carte de debut, mă mulțumesc să semnalez împrejurarea că cronologia *beotarchiilor* lui Pelopidas (treisprezece la număr, după Plutarh), discutată cu oarecare insistență la p. 75-76, a făcut, în anul 1949, obiectul unei cercetări atente din partea regretatului Gastone Max Bersanetti, în apendicele studiului său intitulat *Pelopida*, tipărit în Athenaeum din Pavia, vol. XXXVII, p. 43 urm.

D. M. Pippidi

ROBERT ÉTIENNE, *La vie quotidienne a Pompéi*, Paris, Hachette, 1966. 491 p. in 16°

Ultima lucrare apărută în colecția inaugurată înainte de ultimul război mondial cu cunoscuta carte a lui Jérôme Carcopino: *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire* expunea pe autorul ei la îndoita primejdie de a ne da fie un roman istoric, fie o cronică de săpături, cu consemnarea rezultatelor mai importante. Talentul și știința istoricului bordelez l-au ajutat să evite amîndouă aceste ispite cu succes. Ceea ce avem înaintea noastră e istoria pasionantă a unui oraș cum vor fi fost multe în imperiul roman, dar pe care o soartă fără precedent l-a oprit în dezvoltarea-i firească pentru a-l oferi din nou privirilor și curiozității noastre după șaptesprezece veacuri de uitare.

Planul adoptat e judicios și, dată fiind natura informației, singurul în măsură a permite tratarea multilaterală a subiectului. În primul capitol se analizează știrile arheologice și literare cu privire la cele două mari calamități abătute asupra Pompeiului în mai puțin de douăzeci de ani: cutremurul catastrofal din 62 și erupția Vezuviului din 79 e.n. Relatarea lui Pliniu cel Tînăr (*Ep.*, VI 16) e confruntată cu descoperirile arheologilor și cu observațiile geologilor, care, studiind stratigrafia unui sondaj în marea palestră a orașului, au putut reconstitui pînă în cele mai mici amănunte succesiunea depunerilor vulcanice și, pe această cale, desfășurarea în timp a erupției. Interesante, în această ordine de preocupări, sînt și constatările care dovedesc gravitatea deosebită a cutremurului din 62 și împrejurarea, mai puțin cunoscută, că tragicele urmări ale acestuia nu fuseseră toate înlăturate atunci cînd a izbucnit vulcanul.

Capitolul al doilea e închinat unui istoric al arheologiei pompeiene începînd din epoca Renașterii, cînd se redeșteaptă interesul pentru orașele acoperite de lavă și începe căutarea lor timidă, pînă în zilele noastre. De o atenție specială se învrednicesc, firește, săpăturile franco-italiene din sec. al XVIII-lea, apoi vîrsta cercetărilor științifice, deschisă în 1860 prin numirea ca director al antichităților pompeiene a lui Giuseppe Fiorelli. Prin Michele Ruggiero și Vittorio Spinazzola, ca să citez numai numele mai importante din șirul succesivilor directori, se ajunge la Amedeo Maiuri, a cărui zăbavă — timp de 37 de ani — în fruntea «supraintendenței Campaniei» reprezintă, din punctul de vedere al studiilor pompeiene, momentul hotărîtor pentru dezvoltarea ulterioară a explorării și era celor mai răsunătoare descoperiri. Capitolul se încheie cu un emoționant apel în favoarea constituirii unui fond internațional de sprijinire a muncii desfășurate de actualul director, De Franciscis, în domeniul conservării și amenajării ruinelor: «il ne faut pas que Pompéi meure une seconde fois, il ne faut pas qu'un peu plus chaque jour il se dégrade... Il faut publier le plus vite possible ces admirables fouilles et disposer d'une photothèque exhaustive. Il faut souhaiter que la conscience universelle autant que l'U.N.E.S.C.O.

et le gouvernement italien répondent aux cris d'angoisse d'un Maiuri, d'un De Franciscis. Il y a là pour l'humanisme un capital à ne pas laisser gaspiller ni avilir».

A doua mare împărțire a cărții e consacrată evocării «activităților și oamenilor», titlu voit vag, care permite autorului să-și îndrepte succesiv atenția asupra aspectelor felurite ale vieții și activității pompeienilor în primele decenii ale erei noastre. Întîiul capitol e tot o schiță istorică, oferind cititorului informațiile indispensabile despre trecutul orașului, de la întemeiere pînă la cutremurul din 62. Se trec pe rînd în revistă fazele greacă, oscă, etruscă și samnită a așezării, înainte de a se vorbi pe larg de Pompeiul roman, cu caracterizarea fiecărei faze urbanistice și constructive. De-aci înainte se zugrăvesc, în lumina descoperirilor arheologice și epigrafice, aspectele esențiale ale vieții locuitorilor: de la munca țăranilor și a meșteșugarilor la lumea marilor negustori și bancheri, fără a uita agitația politică și propaganda electorală, ori viața religioasă, de o nebănuită complexitate într-un centru unde influențele exotice asupra fondului indigen par să se fi manifestat din cele mai vechi timpuri.

Ultima serie de capitole e închinată «plăcerilor și distracțiilor», grupaj întrucîtva artificial, de vreme ce în cadrul lui sîntem întreținuți de lucruri atît de felurite între ele cît pot fi jocurile de circ și pictura murală, arta grădinilor și învățămîntul. Mai importantă decît denumirile împărțirilor, oricum convenționale, e însă — ca peste tot în cuprinsul cărții — arta autorului de a nu spune prea mult nici prea puțin, de a instrui și amuza totodată, oferindu-ne în pagini relativ puține cunoștințe enciclopedice despre viața de fiecare zi a unui oraș antic din secolul I, — înfloritor centru provincial, la egală distanță de «gigantismul» Romei și de cosmopolitismul unor porturi ca Ostia ori Alexandria.

În ansamblu, o carte bună și «nutritivă», a cărei traducere în românește ar fi de luat în considerație cu toată seriozitatea.

D. M. Pippidi

LES EMPEREURS ROMAINS D'ESPAGNE, *Madrid-Italica, 31 Mars — 6 Avril 1964.* Colloques Internationaux du Centre National de la Recherche Scientifique, Sciences humaines). Paris, «Éditions du CNRS», 1965. 356 p. in 4°. 8 figuri în text + 12 planșe afară din text.

Frumosul volum aci anunțat strînge laolaltă comunicările prezentate în aprilie 1964 la Casa de Velázquez, Institutul Francez de Istorie și Artă din Madrid, în cadrul unui colocviu organizat de CNRS împreună cu Facultatea de Litere a Universității din Bordeaux. Președinte al reuniunii a fost André Piganiol; secretar, Robert Étienne. La întîlnire au luat parte 18 istorici cunoscuți pentru competența lor în problemele istoriei Imperiului, cei mai mulți din Franța și Spania. Împreună cu textele citite de participanți, se redau, într-o formă succintă, discuțiile desfășurate la sfîrșitul fiecărei ședințe. Totul e imprimat cu cea mai mare grijă, într-o prezentare grafică impecabilă. Prin calitatea contribuțiilor și prin modul de a le pune în valoare, publicația face cinste autorilor și organizatorilor.

După cuvîntul de deschidere al lui André Piganiol (care mai semnează în volum o comunicare și mai multe pagini de substanțiale *Concluzii generale*), comunicarea lui A. Garcia y Bellido (Madrid) e închinată *Italicei lui Hadrian*, altfel spus orașului de origine al împăratului, reclădit din daniile acestuia cu o strălucire despre care abia săpăturile recente ne-au permis să ne facem o idee. Ruinele mai vechi de secolul al II-lea așteaptă să fie scoase la iveală, dar proiectul apare greu realizabil, dată fiind importanța monumentelor de la suprafață. Cu competența-i cunoscută în problemele de ideologie a Principatului, Jean Béranger (Lausanne) scrie despre

Noţiunea Principatului sub Traian şi Hadrian. Marcel Durry (Paris) zăboveşte asupra personalităţii părintelui lui Traian (*Trajan père*), fixînd importante repere cronologice şi reconstituindu-i cariera în bună parte necunoscută. Credincios preocupărilor sale mai vechi de statistică şi demografie antică, Robert Étienne (Bordeaux) încearcă să reconstituie lista senatorilor spanioli sub domniile lui Traian şi Hadrian. În raport cu situaţia sub Nerva, numărul acestora pare să fi crescut substanţial în prima jumătate a sec. al II-lea, dar cifrele mai mici pentru domnia lui Hadrian decît pentru cea a lui Traian par să indice la cel dintîi o orientare politică diferită de a înaintaşului. Preocupări asemănătoare şi la H.-G. Pflaum (Paris), care-şi propune să fixeze *Rolul cavalerilor romani originari din Spania în administraţia imperială*, pe baza unor întinse cercetări într-un domeniu pe care-l stăpîneşte ca nimeni altul. James H. Oliver (Baltimore) stăruie asupra atitudinii lui Hadrian faţă de Atena, în materie urbanistică şi culturală. Două inscripţii greceşti publicate de autor ilustrează măsurile luate de împărat cu scopul de a îmbunătăţi în capitala lumii greceşti împărţirea dreptăţii şi administrarea finanţelor. Într-o ordine de idei înrudită, comunicarea lui A. Piganiol: *La politique agraire d'Hadrien* pune în lumină grija manifestată de împărat faţă de îmbunătăţirea condiţiei ţăranilor, îndeosebi pe baza documentelor epigrafice din Africa de Nord. Reflecţii interesante despre *lex Hadriana de rudibus agris et de iis qui per X annos continuos inculti sunt*, despre încurajarea operaţiilor de delimitare a proprietăţilor şi, pe un plan diferit, despre politica lui Hadrian de fixare a graniţelor imperiului prin lucrări uriaşe de felul «zidului» britanic. Foarte substanţială şi comunicarea lui Alvaro d'Ors: *La signification de l'œuvre d'Hadrien dans l'histoire du droit romain*, în care, comentînd izvoarele cu privire la acest aspect al activităţii împăratului, se subliniază contribuţia lui Hadrian la transformarea dreptului roman clasic: prin importante schimbări în procedură şi prin tendinţa de a asimila Italia cu provinciile. Paul Veyne (Aix-en-Provence) studiază instituţia «alimentară» a lui Traian, relevînd, împotriva celor ce au văzut în ea o vastă operaţie de credit funciar, caracterul-i înainte de toate demografic. Foarte interesantă, din acest punct de vedere, analiza sistemului de împrumuturi acordate de Stat, pe baza Tablei de la Velleia. Într-o comunicare de interes circumscris, Rolf Nierhaus examinează situaţia economică a provinciei Baetica în zilele lui Traian şi Hadrian: progresele constatate sînt ale imperiului întreg în prima jumătate a sec. al II-lea; Baetica nu pare să fi beneficiat, din acest punct de vedere, de un regim special. La rîndu-i, regretatul Erich Swoboda (Graz), caută să desluşească funcţia *limes*-ului pannonic sub domnia lui Traian: nici linie de apărare, propriu-zisă, nici bază de operaţii ofensive; mai curînd un şir de posturi de comandă, puncte de supraveghere a duşmanilor de peste Dunăre, într-o vreme cînd forţele romane se găseau angajate în războiul de cucerire a Daciei. *Religia lui Hadrian* e titlul comunicării informate şi nuanţate prezentate de Margherita Guarducci (Roma). Gingăşia subiectului şi lipsa de izvoare demne de crezare fac ca încercarea să rămînă fără concluzii limpezi. De însemnătate oarecum locală, contribuţia lui Scarlat Lambrino (Lisabona): *Les cultes indigènes en Espagne sous Trajan et Hadrien.* Comunicarea lui Ronald Syme (Oxford) se intitulează: *Hadrian the intellectual.* Oricît de pătrunzătoare şi de spirituală, încercarea de a vedea limpede în această proteică personalitate nu trece mai departe de caracterizarea ambiguă a biografului antic: *idem seuerus laetus, comis grauis, lasciuus cunctator tenax liberalis, simulator dissimulator, saeuus clemens et semper in omnibus uarius* (SHA, *Hadr.*, 14, 11). Ultimele două texte supuse discuţiei privesc istoria tîrzie a Imperiului: Jean-Rémy Palanque (Aix) se ocupă de *L'empereur Maxime* (uzurpatorul Magnus Clemens Maximus), iar André Chastagnol (Paris-Nanterre), de *Spaniolii în aristocraţia guvernamentală din epoca lui Teodosiu.*

În apendice, Concepcion Fernandez-Chicarro y de Dios publică două dedicaţii latine descoperite în 1962 la Mulva (Municipium Flauuium Muniguense), amîndouă în cinstea lui Hadrian.

D. M. Pippidi

UMBERTO LAFFI, *Adtributio e contributio. Problemi del sistema politico-amministrativo dello stato romano* (Studi di Lettere, Storia e Filosofia pubblicati dalla Scuola Normale Superiore di Pisa, XXXV), Pisa, Nistri-Lischi editori, 1966, 223 p. + 4 pl.

Aspectele felurite pe care le-a îmbrăcat sistemul politico-administrativ al statului roman în decursul unei lungi perioade istorice şi pe o arie aşa de întinsă continuă să fie cercetate şi astăzi de către istorici. Departe de a fi considerate pe deplin cunoscute, chiar şi după numeroase studii sau lucrări monumentale, între care cele ale lui Th. Mommsen şi J. Marquardt deţin locul de frunte, se dovedesc azi, pe măsura descoperirilor şi cercetărilor noi, mereu pasibile de reluări, aprofundări şi modificări continui. Contactul statului roman cu populaţii din regiuni diferite, îndepărtate în timp şi spaţiu şi cu nivel politic şi cultural deosebit, a făcut ca nu întotdeauna şi peste tot să se aplice aceleaşi norme de supunere sau asimilare la civilizaţia romană. Pe de altă parte, metodele folosite în menţinerea şi întărirea propriului sistem administrativ şi politic au îmbrăcat diferite forme. Ori, în unele studii de specialitate se întîlnesc cîteodată tendinţe de generalizare, simplificare sau chiar confundare a termenilor care indică acest proces istoric.

Lucrarea lui Umberto Laffi se înscrie pe linia încercărilor de aprofundare şi clarificare a instituţiilor cu caracter politico-administrativ ale statului roman. Abordînd două instituţii care au jucat un important rol în organizarea statului roman — e vorba de *adtributio* şi *contributio* — autorul ne oferă o privire critică asupra izvoarelor epigrafice şi literare, precum şi concluzii noi, mai logice, mai documentate. În acelaşi timp lucrarea scoate în evidenţă carenţa cunoştinţelor noastre în atîtea domenii ale structurii juridico-administrative romane, domenii care, deşi au beneficiat de contribuţiile unor savanţi de mare renume, nu au putut fi pe deplin lămurite.

Termenii *adtributio* şi *contributio* au făcut obiectul unor cercetări din partea mai multor învăţaţi, dar între aceştia Mommsen deţine primul loc. Marele învăţat german, a cărui pană a scris despre aproape toate domeniile istoriei romane, s-a ocupat în două rînduri de aceşti termeni (cf. *Edict des Kaisers Claudius über das röm. Bürgerrecht der Anauner vom J. 46 n. Chr.*, în Hermes 4, 1870, p. 99—120 = GS, IV, Berlin, 1906, 291—311; *Römisches Staatsrecht*, III, Leipzig, 1887—1888, p. 765—772), şi concluziile sale au fost, în mare parte, împărtăşite de urmaşi.

Problemele de bază care se puneau în mod normal cercetătorilor erau definirea însăşi a conţinutului şi sferei acestor noţiuni, precum şi a raportului dintre ele. Th. Mommsen şi majoritatea cercetătorilor, cu excepţia lui E. Kornemann, nu au făcut o deosebire esenţială între *adtributio* şi *contributio*, ci au considerat că cei doi termeni exprimă sensuri aproape identice. De aceea în lucrările lor cele două expresii apar împreună şi uneori se confundă.

Autorul lucrării noastre face o deosebire netă între *adtributio* şi *contributio*, arătînd că acestea sînt două instituţii complet distincte, aplicate fiecare în situaţii diferite. În timp ce *adtributio* ne apare cunoscută în relaţiile stabilite între statul roman şi populaţiile străine supuse, manifestînd măsurile luate pentru asimilarea acestora, *contributio* e caracteristică vieţii interne a statului roman şi era menită să menţină şi să întărească propriul sistem organizatoric, deja evoluat, pe care populaţiile din interior îl aveau de multă vreme.

De aceea Umberto Laffi îşi împarte lucrarea în două părţi în care discută, după acelaşi plan, textele literare sau epigrafice, precum şi opiniile cercetătorilor moderni privitoare la cele două instituţii. În prima parte se ocupă de *adtributio* şi constatările sale nu se înscriu totdeauna pe linia cunoştinţelor ce le aveam datorită tradiţiei mommseniene.

Th. Mommsen definise termenul de *adtributio* ca o instituţie de drept public în baza căreia se reglementau raporturile juridico-administrative între unele comunităţi străine, cucerite şi lipsite de o organizare de tip urban, şi centrele urbane apropiate. Aceste centre urbane puteau fi comunităţi de drept roman, latin sau chiar simple comunităţi „autonome". Statutul

juridic al comunităţilor *adtributae* era întotdeauna inferior celor dominante. Comunităţile *adtributae* nu puteau atinge decît cel mult dreptul latin, dacă nu cumva erau peregrine. Caracterul esenţial al statutului juridic dintr-o comunitate *adtributa* era lipsa autonomici, care se manifesta în faptul că nu avea magistraţi proprii, precum şi plata unui tribut. Problemele administrative şi juridice erau îndeplinite de către magistraţii rezidenţi în comunităţile dominante. Drepturile cetăţenilor din comunităţile *adtributae* erau de asemenea limitate şi aceştia nu puteau beneficia decît de *ius commercii* sau eventual de *ius connubii* în raporturile lor cu cetăţenii din centrele urbane dominante.

Umberto Laffi socoate că, înainte de a face consideraţii mai generale asupra acestei instituţii şi a arăta în ce constă sensul ei istorico-juridic, e nevoie de o precizare a terminologiei, în sensul determinării expresiilor care, pe baza izvoarelor, pot apărea în legătură cu derivatele verbului *adtribuere*, în special alături de adjectivul verbal *adtributus-a-um*. Se poate considera, continuă autorul, că unii învăţaţi moderni au utilizat în chip impropriu expresiile: *regiones adtributae*, *loca adtributa*, ca indicînd această instituţie. Pînă acum izvoarele nu permit să aplicăm formele verbale de la *adtribuere* decît pe lîngă substantivele *ciuitas*, *gens*, *populus*, sau denumiri etnice. Nu este justificată nici părerea potrivit căreia *pagi*, *uici*, *conciliabula* ar fi fost în raport de *adtributio* faţă de centrele urbane de care depindeau. Aceasta pentru că *pagi*, *uici* etc. erau comunităţi *încorporate de regulă* teritoriului unui centru urban, pe cînd comunităţile *adtributae* erau *externe* teritoriului comunităţilor dominante, constituind un apendice al teritoriului municipal.

În felul acesta aria de răspîndire a instituţiei în cauză trebuie foarte mult restrînsă şi autorul crede a o putea limita — în faza actuală de documentare — numai la regiunea de nord a Italiei, în apropierea Alpilor (Camuni, Trumplini, Anauni, Sinduri, Tuliasces, Carni, Catali şi poate Sabini, Benacenses, Dripsinates).

Cît priveşte conceptul general de comunitate *adtributa*, definit de Mommsen, e acceptat de autor în linii mari, cu precizarea că centrul de care depindea o comunitate *adtributa* nu putea fi o simplă comunitate «autonomă», ci numai o *colonia* sau *municipium* de drept latin sau roman.

Timpul în care autorul găseşte că ne e documentată *adtributio* este cuprins între începutul secolului I î.e.n. şi vremea lui Augustus. După această dată nu mai pare probabilă o aplicare *ex nouo* a instituţiei.

Umberto Laffi combate o opinie a lui Kornemann care presupusese că Traian şi succesorii săi din secolul II ar fi recurs la *adtributio* pentru romanizarea Daciei, Moesiei Inferior şi Traciei. El nu face însă o analiză atentă a documentelor, lăsînd-o, cum spune, pe seama specialiştilor acestor regiuni, dar ea se impune şi problema merită reluată şi studiată pe baza tuturor documentelor vechi şi noi. Complexitatea raporturilor create în spaţiul balcano-dunărean ca urmare a contactelor dintre populaţia autohtonă, pe de o parte, şi, pe de alta, coloniştii greci şi mai apoi stăpînitorii romani, nu ne este cunoscută decît în foarte mică măsură. Kornemann afirmase că în aceste raporturi *adtributio* ar fi fost folosită, chiar dacă nu avem despre ea nici o menţiune.

Consideraţiile lui Umberto Laffi, pe marginea documentelor privitoare la *adtributio*, îl duc la observaţii asupra multor aspecte ale acestei instituţii: statutul politic general al comunităţilor *adtributae*, teritoriul, tributul, precum şi problema întinderii şi puterii jurisdicţionale. În mai toate chestiunile discutate aduce completări, nuanţări sau puncte de vedere noi. De pildă, în problema puterii jurisdicţionale autorul atrage atenţia asupra funcţiilor îndeplinite de *principes*, reprezentanţi ai populaţiilor indigene, care aveau roluri multiple şi făceau ca de multe ori autorităţile romane să aibă mai degrabă un rol pasiv decît activ.

La fel, cu privire la dreptul privat al cetăţenilor, autorul conchide că *adtributi* aveau numai *ius commercii*, deşi nu este nici o dovadă, dar e de exclus *ius connubii*.

În a doua parte a lucrării autorul tratează, aşa cum am spus, despre *contribulio*. Împărtăşind în genere definiţia dată de W.Barthel (*Zur Gesch. der röm. Städte in Afrika*, Greifswald, 1904, 15-45) şi E. Kornemann (R.E, Suppl. VII, 1940, p, 91 şi urm), care înţelegeau prin ea fuziunea dintre două sau mai multe comunităţi autonome într-una singură, cu asumarea de către una a funcţiunilor administrative şi jurisdicţionale ale comunităţii sau comunităţilor *adtributae*.

Autorul aduce şi aici completări, dar meritul său constă în aceea că a definit acest termen, deosebindu-l de *adtributio*.

Se poate face precizarea, continuă acelaşi autor, că comunităţile unite prin *contributio* erau de regulă comunităţi urbane. Motivele care au determinat statul roman să instituie *contributio* au fost diverse, dar între cele mai importante sînt cele de natură tehnico-organizatorică şi economico-financiară. Prin aceste măsuri se urmărea evitarea concentrării mai multor comunităţi pe o arie geografică restrînsă şi cu o organizare juridico-financiară proprie, şi totodată centralizarea lor într-o singură administraţie care putea îndeplini funcţiile cumulate. Apoi se căuta o întărire a sistemului financiar prin simplificarea aparatului administrativ, precum şi prevenirea concurenţei economice care ar fi dus la paralizarea comunităţilor mai slabe de cele mai puternice. Se adăugau în plus şi conjuncturi excepţionale, care determinau numai o fuzionare trecătoare, după care se revenea la sistemul iniţial.

Este de presupus că aplicarea acestei practici administrative va fi fost foarte mare în toate regiunile unde s-a dezvoltat un regim constituţional de tip urban. Cu toate acestea documentarea este foarte săracă. Pînă acum nu există dovezi sigure despre *contributio* decît în Italia, Peninsula Iberică şi un singur exemplu din Africa. Pentru alte regiuni, ca de pildă Galia, Panonia, Noricum, regiunile alpine sau balcano-dunărene, nu există vreo indicaţie.

Aceeaşi dificultate în documentare face să nu avem repere precise nici în ce priveşte încadrarea cronologică. Se poate totuşi admite că instituţia era cunoscută în plină epocă republicană, dar că cea mai mare aplicaţie a avut-o în vremea ei de sfîrşit şi sub imperiu.

Problemele mai speciale legate de documentele privitoare la *adtributio* şi *contributio* şi a căror prezentare nu era absolut necesară în suita expunerii sale sînt examinate de autor în patru apendici, ataşaţi la sfîrşitul lucrării: 1) *Considerazioni sullo statuto giuridico costituzionale della comunità dei Camunni*; 2) *Le comunità alpine e l'*adtributio; 3) *Sulle* ueteres controuersiae *menzionate nella* Tabula Clesiana; 4) *Le condizione degli* incolae *nel diritto pubblico romano con particolare riferimento agli* incolae Auenticenses.

Analiza din aceste capitole vine să confirme modul de vedere dezvoltat de autor în cursul argumentării anterioare.

În ansamblu, lucrarea lui Umberto Laffi reprezintă un pas decisiv înainte în cercetările privind structura juridico-administrativă a statului roman. Precizările şi concluziile sale, bazate pe o amplă erudiţie, sînt bunuri cîştigate şi vor trebui avute în vedere în studiile ce vor urma.

Evident, mai există unele chestiuni la care autorul nu a răspuns şi pentru care va trebui să existe o preocupare în viitor. De pildă, ne gîndim la faptul, constatat de autor, că deşi este o instituţie importantă, *adtributio* nu apare documentată decît pe o arie foarte restrînsă (nordul Italiei) şi într-o vreme relativ scurtă. Au existat condiţii istorice specifice pentru aceasta? Care au fost aceste condiţii şi dacă tot ele pot explica inexistenţa instituţiei în secolul II şi mai tîrziu? Este curios că autorul nu găseşte în alte regiuni şi într-un spaţiu aşa de întins ca acela balcano-dunărean nici o menţiune despre *adtributio*, deşi la triburile tracice şi ilirice se întîlnesc acei *principes* consideraţi, cum am văzut, elemente importante în administrarea comunităţilor autohtone *adtributae*. (Pentru *principes* în aceste regiuni cf. şi Duje Rendić-Miočević, *Princeps municipii Riditarum*, în Arheološki radovi i rasprave, II, Zagreb, 1961, p. 315—334; Em. Popescu, *Aspecte ale colonizării şi romanizării în Dacia şi Scythia, în lumina unor inscripţii din muzee*

bucureştene, mai sus p. 181 şi urm.) Nu se poate măcar postula existenţa raporturilor de *adtributio*, aşa cum a făcut-o Kornemann?

Sperăm că şi acestor întrebări, precum şi altora, li se va putea găsi răspunsul în viitor, pe măsura progresului descoperirilor şi al cercetărilor noi.

Em. Popescu

ERNST MEYER, *Römischer Staat und Staatsgedanke*. 2. durchges. u. erg. Aufl., Zürich und Stuttgart; 1961, 565 S. kl. 8° (Erasmus-Bibliothek. Hrsg. v. Walter Rüegg), Artemis-Verlag

Das Werk E. Meyers ist eine systematische Abhandlung über die mit dem staatlichen Aufbau und den staatsrechtlichen Institutionen des alten Roms verbundenen Probleme. Die in vier Kapitel eingeteilte Arbeit (S. 7—439) enthält am Ende (S. 443 bis 565) die benutzten Quellen, Anmerkungen, ein Namen- und ein Sachverzeichnis.

Das 1. Kapitel (S. 11—104) untersucht die aufeinanderfolgenden Abschnitte der Entwicklung des römischen staatlichen Aufbaus und die Entstehung des römischen Staates bis zur Zeit des Zweiten Punischen Krieges, in der die republikanischen Behörden ihre volle Blüte in Rom erreichen. Das 2., nach Umfang und Inhalt bedeutendste Kapitel (S. 105—274) behandelt die staatsrechtlichen Institutionen und Institute der römischen Republik. Der Verfasser erörtert vor allem allgemeine Fragen, die mit der römischen Magistratur zusammenhängen, sowie die Ämter der einzelnen Magistraten (Konsul, Diktator, Interrex, Praetor, Censor, Aedil, Tribun, Quaestor, Legat) betreffen. Darauf werden die verschiedenen Arten von Volksversammlungen (Zusammensetzung, Ordnung und Zuständigkeit), Rolle und Bedeutung des Senats, der Stände der Senatoren und Ritter untersucht. Ein besonderer Abschnitt ist den Fragen gewidmet, die die Rechtslage der italienischen Städte und Munnicipien sowie der Provinzen betreffen.

Nach der Betrachtung des staatlichen Aufbaus und der staatlichen Behörden, versucht der Verfasser die staatsformenden Gedanken und Kräfte des republikanischen Roms zu klären, wobei er die Rolle der Nobilitas, mores maiorum, der römischen auctoritas, fides usw. hervorhebt.

Das 3. Kapitel (S. 275—351) verfolgt die politischen Ereignisse, die zum Untergang der römischen Republik führen. Die Ereignisse werden vornehmlich vom juristischen Aspekt aus untersucht, sofern die Ablösung der Republik vom Principat durch entsprechende Akte der Gesetzgebung vorbereitet wurde.

Das letzte, 4. Kapitel (S. 352—439) befaßt sich mit dem Aufbau des römischen Staates während der Zeit des Principats. Es erörtert die aufeinanderfolgenden Entwicklungsabschnitte, in denen das Principat die Staatsgewalt ergreift, erklärt das Wesen und die Funktionen seiner Macht, die Lage und die Funktionen des Senats sowie den Aufbau des Verwaltungs-, Finanzwesens und des Militärs des damaligen Roms.

Die vorangehenden Ausführungen, die einen Überblick über das Werk vermitteln, zeigen die breite Grundlage, auf der der staatliche Aufbau Roms dargestellt ist. Die staatlich-rechtlichen Institutionen des alten Roms sind in deren geschichtlicher Entwicklung behandelt. Der Verfasser verfügt über eingehende Kenntnisse der gesamten, auch der neuesten einschlägigen Literatur. Das Werk zeigt eine Klarheit, die nur durch gründliche Kenntnis der Problematik und deren restlose gedankliche Erörterung zu erreichen ist.

Trotz des überaus reichhaltigen Tatsachenmaterials, das mit beneidenswerter Fachkenntnis so geschickt und systematisch dargestellt ist, vermittelt das Werk keine erschöpfende

Vorstellung vom staatsrechtlichen Leben Roms. Auch die vom Verfasser aufgestellten Probleme sind nicht immer von allen Seiten beleuchtet. In nicht wenigen Fällen übergeht der Verfasser die grundlegenden wirtschaftlichen Veränderungen der Sklavenhaltergesellschaft Roms, die scharfen Klassenkonflikte, die den römischen Staat erschütterten, den Aufbau und die Veränderungen seiner Institutionen bedingten.

Der Verfasser stellt fest, daß die überwiegende Mehrheit der römischen Bürger aus den Magistraturen praktisch ausgeschlossen war, da sie kein Rittervermögen besaß (S. 243). Aus den Seiten 198 und 200 ist zu folgern, daß die Organisation der Volksversammlungen und die Wahlordnung die Verabschiedung von gesetzgebenden Akten gewährleisteten, die für die besitzenden Schichten der römischen Gesellschaft, d.h. für die herrschende Klasse der Sklavenhalter günstig waren. Der Verfasser formuliert dies aber nicht ausdrücklich. Diese und ähnliche Feststellungen werden zusammenhanglos getroffen. Sie sind nicht als Tatsachen behandelt aus denen bestimmte Schlüsse zur Klärung der angeschnittenen Probleme gezogen werden können.

Die Behandlungsmethode des Verfassers zur Erörterung der Probleme ist aus der Untersuchung der Staatsgewalt des Principats zu ersehen. Der Verfasser bemerkt durchaus richtig (S. 362): „Betrachten wir daher die endgültige Regelung seiner (des Augustus) Stellung im Jahr 23. v. Chr. näher, so erkennen wir, daß hier eine scharfe Scheidung gemacht wurde zwischen den eigentlichen Ämtern des römischen Staates und den lebenslänglichen, dem Kaiser als Privileg verliehenen Sondervollmachten!" Und auf S. 363: „Die kaiserliche Gewalt trat also als eine Sondererscheinung neben den bisherigen regulären Staatsapparat". Diese neue Organisation des römischen Staates ist aber nicht eindeutig genug und überzeugend geklärt. Das Wesen des Principats wäre wahrscheinlich leichter zu erklären, wenn dabei in Betracht gezogen wird, daß das Principat des Augustus die Interessen und Tendenzen der verschiedenen Schichten der herrschenden Sklavenhalterklasse berücksichtigen mußte, um sich auf diese Klasse zu stützen und sich deren Unterstützung zu sichern. Diese Schichten waren sich zwar über die grundsätzliche Durchführung der Sklavenausbeutung, jedoch nicht über die Mittel und Wege einig. Jeder wollte durch die Ausbeutung den möglichst größten Vorteil für sich herausholen. Die Erreichung dieses Zieles setzte den Aufbau einer geeigneten Staatsregierung voraus. Die römische Republik war bereits überlebt. Es mußte eine Regierungsform geschaffen werden, die die wachsende Bedeutung der Sklavenhalter in Italien und in den Provinzen berücksichtigte. Anderseits war der Senatoren- und Ritterstand, der die Staatsgewalt über das republikanische Rom besessen hatte, wirtschaftlich und politisch immer noch stark sowie widerstandsfähig genug, um seine Rechte zu verteidigen. Das Principat mußte auch ihnen Rechnung tragen.

Daher bestanden neben den neuen Ämtern des Principats auch die republikanischen Magistraturen weiter fort. Daß sie der Lauf der geschichtlichen Ereignisse weitgehend überholt hatte, ist eine Frage für sich.

Das Principat stützte sich dadurch auf einen breiten Kreis von Vertretern der damaligen Sklavenhalter und ermöglichte die Verwirklichung ihres großen Wunsches, des für die Verteidigung ihrer Interessen notwendigen römischen Friedens (pax romana). Anderseits wurden auf diese Weise Voraussetzungen für eine relative Selbständigkeit der Träger der Staatsgewalt gegenüber den verschiedenen Schichten der Sklavenhalter geschaffen, auf die sie sich stützte.

Zusammenfassend wäre zu bemerken, daß Meyers Werk eine wertvolle Erörterung des Tatsachenmaterials ist, in methodischer Hinsicht jedoch Wünsche offen läßt.

Michail Andreev

ANTOINE N. BABACOS, *Actes d'aliénation en commun et autres phénomènes apparentés d'après le droit de la Thessalie antique. Contribution à l'étude de la copropriété familiale chez les anciens Hellènes* (Séminaire d'histoire du droit hellénique et romain de l'Université de Thessaloniki, directeur prof. N. I. Pantazopoulos), Thessaloniki, 1966, VIII + 271 p.

Evocînd figura tînărului istoric al dreptului elen, Anton Babacos, dispărut în plină activitate ştiinţifică de un deosebit răsunet, prof. N.I. Pantazopoulos arată că regretatul savant, specializat în studiul juridic al inscripţiilor greceşti şi îndeosebi al celor din Tesalia, Epir şi Calymnos, concepuse problema legilor şi contractelor de dezrobire, pe care a studiat-o cu ajutorul unei minuţioase şi fecunde metode cantitative (statistice), ca un aspect legat de problema libertăţii politice şi a trecerii de la coproprietatea familială la forme de apropriere din ce în ce mai individualizate. El credea că anumite poziţii înaintate ale gîndirii elenice, de la Solon şi Heraclit la Acidamas şi Aristotel, începuseră să devină realităţi sociale, deoarece legile şi contractele de dezrobire ar fi fost instituţii *revoluţionare*, « care vizau la desfiinţarea sclaviei » (prefaţă, p. VI)[1].

În teza de doctorat din 1961, pe care o recenzăm, B. studiază cele 288 inscripţii dintre sec. II î.e.n. şi sec. III e.n. — singura noastră sursă de informaţie asupra dreptului tesalic antic — pentru a reconstitui regimul înstrăinărilor unui lucru, făcute în comun de mai multe persoane, analizîndu-se şi o serie de fenomene înrudite.

Autorul a voit să stabilească astfel dacă proprietatea familială a existat în Tesalia fie ca proprietate paralelă a membrilor familiei asupra patrimoniului şefului său, considerat ca patrimoniu de familie, fie ca un drept *suigeneris* (cf. *Beispruchsrecht*-ul germanic) al membrilor familiei asupra acestui patrimoniu în totalitatea lui (şi îndeosebi imobilele) sau numai asupra unor categorii de bunuri (de pildă, sclavii).

O bogată bibliografie (p. 3—12) şi o introducere în care se discută datarea surselor (p. 19—23), precedă o primă parte (p. 29—96) împărţită în 4 capitole: 1. Dezrobirile în comun şi raporturile lor posibile cu proprietatea familială şi coproprietatea; 2. Alte acte de înstrăinare în afara dezrobirilor; 3. Fenomene înrudite (dezrobirea de către rudele apropiate, cea prin testament şi sub formă de promisiune neformală, încuviinţarea la dezrobire şi dreptul de *paramonê*); 4. Ample concluzii

A doua parte (p. 98—230) conţine: 1. Tabloul cu repartiţia geografică a inscripţiilor, fiecare cu lemma ei bibliografică (pentru cele din IG, IX, 2, în continuarea operei lui Kern), cu indicarea numărului şi genului de dezrobire şi cu analiza problemelor de cronologie; 2. Tabloul inscripţiilor; 3. Tabloul strategilor Confederaţiei Tesalice (κοινὸν τῶν Θεσσαλῶν, constituit în 146 î.e.n.), indispensabil pentru datarea inscripţiilor; 4. Tabloul cifrelor inscripţiilor privind dezrobirea de sclavi, publicate de Arvanitopoulos în Ἐφημερὶς Ἀρχαιολογική, 1916 şi 1923, în raport cu acelea ale primei lor ediţii.

Lucrarea se sprijină pe o documentaţie exhaustivă. Minuţiozitatea cercetărilor şi prudenţa concluziilor trebuie subliniate. Contribuţia adusă la critica şi la sistematizarea materialelor epigrafice este importantă. Rigoarea, uneori vădit didactică, a demonstraţiilor ar cîştiga în eficacitate, dacă şi-ar găsi un loc mai larg diferitele aspecte ale condiţionării sociale a faptelor şi instituţiilor discutate.

Pentru perioada studiată, inscripţiile nu atestă înstrăinări în comun la imobile, ci numai în materie de dezrobiri. Dezrobirea făcută de mai mulţi fraţi se poate explica prin starea lor de coproprietate sau de *communio incidens*. Cînd însă dezrobesc soţii sau tatăl (respectiv ambii părinţi)

[1] Vezi, pentru discuţia critică a acestei teze care, sub o formă prea schematică, devine inexactă, recenzia noastră asupra lucrării de faţă, în Revue des études sud-est européennes, 5 (1967), p. 358—363

şi fiul (sau fiica), actul nu se explică nici prin ideea de coproprietate, nici prin cea de devălmăşie de familie, din moment ce aceste forme de stăpînire există la imobile.

Existau 4 forme de dezrobire în comun: a) ὑπὸ τῶν περί, emanînd de la tată şi copii (numai fiii sau numai fiicele); b) κατὰ διαθήκην, prin testament; c) κατὰ διανόησιν adică sub forma de promisiune neformală cu efecte potrivit echităţii (mai ales în regiunea Ahaiei Ftiotide şi înainte ca dezrobirea testamentară să devină valabilă, sub August; d) ἡ εὐδόκησις (voie, consimţămînt, *laudatio*) a satului sau a copiilor la dezrobirea făcută de o femeie (cînd dezrobeşte un bărbat, cel ce consimte alături de el devine codezrobitor). Se pare (p.92, n.1) că sclavii puteau face şi obiectul unor înstrăinări în comun propriu-zise. din partea aceloraşi persoane. Fundamentul acestor acte de dispoziţie în comun ar trebui căutat în dreptul de παραμονή pe care îl aveau asupra sclavului cei chemaţi să codezrobească sau să facă εὐδόκησις. Dreptul de paramone, legal sau contractual, limita libertatea dezrobitului, obligîndu-l să stea pe lîngă persoana paramonarului sau în acelaşi oraş. Cooperînd sub una din cele două forme de dezrobire, acesta renunţa la dreptul său. O εὐδόκησις a copiilor era necesară fiindcă aveau un drept de paramone asupra sclavilor mamei lor. Εὐδόκησις din partea soţului era o particularitate a regiunii Perhaibia şi oglindea puterea *suigeneris* pe care soţul o avea asupra sclavilor (nu şi asupra imobilelor) soţiei, drept nedefinit mai precis de B., din lipsă de izvoare justificative.

Drepturile complicate ale familiei, mărginite la sclavi, s-ar explica prin faptul că sclavul era considerat o prelungire a familiei. Aceste drepturi ar constitui supravieţuiri ale vechii solidarităţi economice a grupului familial, mai intense în materie de dezrobire. Dar la p. 96 autorul face această observaţie interesantă că intensitatea drepturilor *suigeneris* ale familiei asupra sclavilor se măreşte pe măsură ce ne depărtăm de sec. II î.e.n. Şi este un fapt cunoscut că aceste drepturi se intensifică şi se lărgesc pînă la cercul vecinilor şi al membrilor metrocomiilor, din sec. III pînă în sec. X e.n. Or, în inscripţiile studiate, particularităţile regimului tesalian în materie de dezrobiri se micşorează, ca număr, dar autorul consideră că practica dezrobirilor în comun a continuat şi n-a primit «lovitura de graţie» decît sub Diocleţian, care ridică orice valoare juridică actelor prin care fiii cooperau la dezrobirile făcute de tatăl lor (Codul lui Iust., 7, 16, 32)[1].

Este aici o dificultate reală, pe care cercetările de pînă acum o invederează ca o contradicţie, şi care necesită o largă evaluare comparativă, asupra căreia am insistat în recenzia citată a cărţii de faţă şi nu mai revenim aici asupra ei. Nu ştim în prezent care este legătura istorică între *eudokésis* elenistică (studiată ca instituţie generală de Fr. Wieacker în 1931, în Z.S.S., R.A., LI, p. 408—417) şi autorizaţia de vînzare dată de rude, vecini etc. în cadrul protimisisului din perioada post-clasică, în provincii, şi în dreptul bizantin; nu ştim ce se întîmpla în caz de dezrobire sau de vînzare a sclavilor, în Tesalia, dacă cel îndreptăţit la *paramonê* nu voia să coopereze, într-o formă sau alta, la act, adică nu renunţa la dreptul său; nu ştim neîndoielnic dacă regimul de *paramonê* şi de *eudokêsis* în materie de sclavi era o supravieţuire a unui regim general, care cuprinsese altădată şi imobilele, sau o nouă formă de afirmare a solidarităţii de familie, care, după sec. III e.n., departe de a dispărea (în ciuda măsurilor lui Diocleţian, pe planul dreptului imperial) se extinde asupra imobilelor şi în favoarea altor cercuri de solidaritate decît rudele. În fine, pe plan comparativ, semnalăm că în vechiul drept românesc atît participarea directă la act, cît şi *eudokésis* (învoirea la înstrăinare) se făceau în mod indistinct, în materie de protimisis, fără specializarea semnalată de B. pentru dreptul tesalian, unde *eudokésis* avea loc numai

[1] Acest text nu este analizat de R. Taubenschlag, în *Das römische Recht zur Zeit Diokletians*; Vezi astăzi *Opera minora*, I, Varşovia, 1959, p. 3—177 şi indexul surselor la finele tomului II.

atunci cînd dezrobitoarea era o femeie. Totuşi şi în dreptul românesc, în unele situaţii, prevalează participarea directă, iar în altele, învoirea. Mai semnalăm că în vechiul drept românesc toate înstrăinările şi eliberările de robi erau supuse unui regim asemănător celui din Tesalia, dar nu fiindcă familia avea un drept de *paramonė*, ci fiindcă avea un drept de protimisis (care nu exista în regimul oficial al dreptului bizantin).

Mai mult încă, la finele sec. XVIII, constatăm în Ţara Românească declinul unei adevărate practici de *paramonė* în materie de dezrobire. O boieroaică, dezrobindu-şi toţi robii ţigani, soţul ei a reclamat asupra lor un drept de *epitropie*, respins de cei dezrobiţi, de teamă să nu fie din nou robiţi, dar acceptînd să dea unei biserici o oca de ceară pe an. Li se impune şi obligaţia de a nu se căsători cu robi boiereşti sau mănăstireşti. Sora defunctei revendică partea sa din ţiganii dezrobiţi, lăsîndu-i însă sub epitropia nepotului ei, numai pentru ocrotire, fără a putea fi robiţi din nou. Domnul, judecînd la 20 aug. 1801, decide că dezrobiţii rămân liberi, dînd ceară la biserică numai dacă vor, şi fiind supuşi în ceea ce priveşte căsătoriile mixte codului din 1780 (care le interzicea)[8]. Astfel de creaţii în materie de dezrobire nu pot fi limitate la dreptul românesc. De aceea, condiţionarea familială a puterii asupra sclavilor în dreptul bizantin, inclusiv cel popular, mai are nevoie de a fi adîncită.

Pentru noi, proprietatea funciară , în Tesalia, atinsese în perioada studiată un apreciabil nivel de privatizare, pe cînd proprietatea asupra sclavilor era încă simţitor condiţionată de o *putere* (drept) a membrilor familiei, inclusiv soţul sau soţia celui ce avea stăpînire asupra lor. Condiţionarea avea loc în cadrul unui cerc de solidaritate, familia restrînsă. Conţinutul condiţionării rămîne încă obscur sub unele aspecte importante. Prin analizele pe care le aduce, prin soluţiile propuse şi prin problematica pe care o implică, teza regretatului tînăr savant grec este o contribuţie valoroasă, care îşi va păstra un loc durabil în literatura de specialitate.

Valentin Georgescu

ANTHONY SNODGRASS, *Early Greek Armour and Weapons*, Edinburgh at the University Press, 1964, XII + 280 p. şi 37 pl.

Cartea lui Anthony Snodgrass este prima încercare de sinteză, pornită pe temeiuri strict arheologice, asupra armelor şi armurilor greceşti din perioada cuprinsă între sfîrşitul epocii bronzului şi sfîrşitul veacului al VII-lea î.e.n. În opoziţie cu studiile precedente, unde se urmărea explicarea textelor literare, mai ales a poemelor homerice, cu ajutorul datelor arheologice, în această lucrare direcţia de cercetare a armamentului grecesc timpuriu este inversă: studiul documentelor arheologice se face prin metodele proprii arheologiei, informaţiile literare fiind chemate doar să aducă completări sau confirmări. Iată deci interesul cărţii în raport, de pildă, cu lucrarea, acum devenită clasică, a lui H. Lorimer, *Homer and the Monuments* (1951). Această nouă orientare în studiile cu privire la armamentul grecesc are o semnificaţie mai generală, dovedind autonomia pe care arheologia şi metodele ei le revendică în ultimul timp faţă de disciplina, de atîtea secole venerabilă, a filologiei clasice.

Volumul cuprinde 9 capitole, dintre care primele 7 sînt consacrate tipologiei diverselor categorii de arme şi de armuri: coiful, scutul, platoşa, sabia, suliţa, arcul şi săgeata, carul etc. Capitolul al 8-lea este dedicat izvoarelor literare şi ultimul concluziilor.

În general istoria timpurie a tacticii greceşti a fost prezentată în termeni foarte simpli: lupta corp la corp dintre şefii splendid înarmaţi de la sfîrşitul epocii bronzului a cedat locul,

[8] V.A. Urechia, *Istoria Românilor*, VIII, Bucureşti, 1902, p. 85–86.

în perioada *Dark Age*, bătăliilor dezorganizate, de hărțuială. Acest gen de luptă a persistat pînă în veacul al VII-lea, moment cînd se introduce ordinea în distribuirea trupelor, se adoptă un nou echipament și o nouă tactică. Factorul determinant al acestei schimbări ar fi fost numai geniul grec, creatorul celei mai importante reforme militare a timpului. Snodgrass își propune să aducă numeroase modificări în acest tablou, prin studiul evoluției armamentului.

Luptele de la sfîrșitul epocii bronzului aveau într-adevăr forma unor dueluri individuale. Ele capătă însă o sporită mobilitate prin introducerea unui nou tip de scut, scutul mic, și a săbiei de tăiat și împuns (tipul *Naue* II). Acum încep să își facă apariția mercenarii în lumea mediteraneană.

Perioada imediat următoare distrugerii lumii miceniene este însă foarte obscură. Prima întrebare este: în ce măsură armamentul micenian a rămas în uz după catastrofa din 1200. În privința armurilor, răspunsul este simplu: lipsa totală a descoperirilor dintre Heladicul tîrziu III și epoca geometrică pledează împotriva oricărei continuități. Săbiile însă sînt suficient atestate în diverse regiuni, începînd din protogeometric. Tipul lor este conform cu acela care a dominat în Bronzul tîrziu. Totuși ipoteza continuității tipologice este respinsă de Snodgrass: cel mai vechi exemplar de sabie de fier din Grecia se leagă nu cu cel precedent, în bronz, din aceeași regiune, ci cu tipurile contemporane, de fier sau bronz, din Levant și din Cipru. Singura armă care pare să fi fost folosită neîntrerupt este sulița miceniană, deși tipologia ei este mai puțin precisă, precum și scutul rotund cu *umbo* metalic.

O dată cu epoca geometrică tîrzie noi influențe devin puternice. Nici una dintre ele nu poate fi sesizată însă înainte de 750 î. e. n. În această vreme reapar o serie de arme, asemănătoare cu acelea de la sfîrșitul epocii bronzului: platoșa, scutul rotund cu un singur mîner, cnemida, sabia de tăiat și de împuns, diverse tipuri de suliță și săgeată, carul, precum și un tip de coif metalic (*Kegelhelm*). Problema este următoarea: exemplarele tîrzii geometrice trebuie oare legate de cele miceniene, postulînd un lanț neîntrerupt peste *Dark Age*? Sau pentru unele din ele (de pildă pentru coif) se poate admite o influență din Orient, unde a existat o continuitate istorică? În privința coifului, Snodgrass se pronunță categoric pentru o influență din Asia Anterioară. Anume particularități sugerează legături cu Siria de Nord și Levantul, regiuni unde atît Asiria cît și Urartu au intrat de timpuriu în contact cu coastele Mediteranei.

În această vreme sporește importanța arcașilor în armata greacă. Influențele care au determinat această evoluție nu sînt ușor de identificat. E posibil ca ele să se fi exercitat dinspre Creta, unde arcașii erau de mult folosiți. Prezența mercenarilor cretani pe continent este sugerată de descoperirile arheologice și întărită de izvoarele literare, în secolele VIII și VII. Dar apariția neașteptat de timpurie a unui vîrf de săgeată de tip oriental într-o locuință geometrică de la Asine (Peloponez), și adoptarea tipului de arc asiatic cel mai tîrziu în veacul al VII-lea, arată că Grecia era deschisă influențelor nomazilor arcași, care au invadat atunci pentru prima oară Asia Mică: cimerienii și sciții.

În această vreme (750—650 î.e.n.) se constituie toate elementele panopliei hoplitului. Această panoplie a cunoscut o difuziune treptată în toată lumea greacă. Peloponezul de nord-est și Creta reprezintă centre unde o parte dintre arme au fost create și este clar că în ambele regiuni toate elementele panopliei hoplitului erau în uz cu mult înainte de 650 (deși trebuie accentuat că aceasta nu a avut un efect imediat asupra tacticii). Același lucru se poate spune și despre Atica, sau despre cetățile din Eubeea, Chalkis și Eretria, care pretindeau, cu drepturi diferite, a fi creat acest armament. Situația Spartei este mai complicată: deși datarea celei mai vechi figurine de plumb reprezentînd un hoplit trebuie coborîtă, poemele lui Tyrtaios atestă cel puțin parțiala cunoaștere a noii panoplii încă de la mijlocul veacului al VII-lea. Pentru celelalte state grecești documentele sînt mai fragmentare și se poate presupune că elementele panopliei hoplitului au fost adoptate numai în parte. Un bun exemplu îl oferă Ahaia, unde, într-un mormînt

din secolul al VII-lea, au apărut coiful şi cnemidele, în timp ce restul echipamentului rămăsese de tip prehoplitic pînă în veacul al III-lea. Elemente ale acestei panoplii se întîlnesc de timpuriu şi în alte regiuni. Rodos foloseşte scutul şi cnemidele, Chios cunoaşte probabil scutul, Grecia Mare are multe exemplare de armuri, de coifuri, unele de tip destul de timpuriu, Italia centrală importă un scut de hoplit în veacul al VII-lea (deşi majoritatea materialului italian este mai recent). Această panoplie se răspîndeşte mai tîrziu şi spre nord: Macedonia, Tracia, poate Iliria; unele elemente au apărut şi în coloniile greceşti din Bosporul Cimerian. Este de presupus totuşi că documentele arheologice oferă un tablou incomplet atît în ceea ce priveşte răspîndirea cît şi frecvenţa panopliei greceşti. Războaiele intestine au grăbit difuziunea formelor tipice de-a lungul Greciei şi în afara ei, dar exemplul Ahaiei ne împiedică să acceptăm o uniformizare prea mare în regiunile periferice.

Cît priveşte dezvoltarea tacticii, izvoarele noastre, înainte de veacul al V-lea, sînt puţine. Adoptarea adevăratei falange de hopliţi, ale cărei începuturi apar reprezentate în ceramica protocorintică de la mijlocul secolului al VII-lea, se va realiza mai tîrziu în acele state care aveau un număr suficient de mare de cetăţeni bogaţi. Dar abia la o dată relativ tîrzie (nu mult înainte de secolul al V-lea) grecii vor crea un cuvînt care să denumească pe infanteristul complet înarmat; acest cuvînt este ὁπλίτης.

Petre Alexandrescu

LÉON LACROIX, *Monnaies et colonisation dans l'Occident grec* (Académie royale de Belgique, Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques, Mémoires, Tome LVIII, 2), Bruxelles, 1965, 178 pp. + XII pl.

Tra gli studi vecchi e nuovi che hanno tentato di tracciare la storia della colonizzazione greca in Italia meridionale e in Sicilia, il presente volume ci offre una serie di indagini di dettaglio basate prevalentemente sulla testimonianza delle monete. Ci sembra inutile oggi, dopo i brillanti studi degli ultimi decenni sulla moneta quale documento d'arte, di storia e di storia delle religioni — basti ricordare i preziosi contributi di G. E. Rizzo, di Louis Robert e dello stesso Lacroix — sottolineare l'importanza di simili ricerche; dato che la moneta, specialmente in epoca greca, rappresenta un documento «originale» che utilizza un linguaggio figurativo necessariamente accessibile e chiaro a tutti i contemporanei, un documento inoltre giunto a noi intatto, senza le interpolazioni, le corruzioni e le lacune della tradizione letteraria.

Certo, le tappe essenziali della colonizzazione erano superate quando i Greci delle colonie d'Occidente cominciarono a batter moneta — le piú antiche emissioni (Himera, Selinunte) appartenendo alla prima metà del sec. VI prima dell'e. n.; tuttavia è evidente che i tipi monetali delle varie colonie aiutano a chiarire certi aspetti del complesso fenomeno quali i rapporti tra metropoli e colonie, le tradizioni create per dare un passato leggendario a città nuove e per rialzarne il prestigio, le indicazioni, spesso assai precise, sul sito della colonia e sulle risorse naturali che hanno contribuito al suo straordinario sviluppo.

Partendo da queste premesse l'A, raggruppa in cinque capitoli una serie di studi che potremmo definire «variazioni su un unico tema» che è quello della presenza dei Greci nelle vaste e fertili contrade della Sicilia e della Magna Grecia; in tal modo viene sagacemente organizzato un vastissimo materiale dovuto sia a ricerche anteriori pubblicate isolatamente e spesso a grandi intervalli di tempo, sia a indagini personali dell'A. di cui alcune, come vedremo, di singolare importanza.

I titoli stessi dei capitoli lasciano intravvedere i problemi sui quali indugia l'A.: I, metropoli e colonie; II, le migrazioni dei popoli e la colonizzazione leggendaria in Sicilia; III, eponimi e fondatori leggendari in Italia meridionale; IV, il sito della colonia; V, l'oracolo di Delfi e la colonizzazione.

Sebbene dunque non si tratti di una sistematica esposizione su tutti i tipi monetari dell'Occidente greco né di un'esaustiva trattazione di tutti i problemi della colonizzazione, è difficile, direi impossibile, dare un'immagine del lavorio di ricerca dell'A. per una giusta interpretazione di certi coni monetali ancor oggi misteriosi e inesplicabili e, nello stesso tempo, per cogliere il loro rapporto con la storia della rispettiva colonia; dato che, utilizzando tutti gli elementi a nostra disposizione sulla fondazione di molte città — fonti letterarie, specialmente i mitografi, dati epigrafici e archeologici — egli ci conduce caso per caso in complicati meandri che non si possono in nessun modo compendiare. Per questo ci limitiamo a sottolineare, *exempli gratia*, solo due punti che ci sembrano particolarmente interessanti: l'interpretazione o, piuttosto, la giustificazione delle divinità battute sulle monete di Selinunte e la pacata discussione di uno de piú controversi problemi connessi alla colonizzazione greca e cioè la parte avuta in tale impresa dall'oracolo di Delfi. Selinunte, com'è ben noto, era colonia di Megara: è naturale dunque che essa rappresenti sulle sue monete Apollo e Artemide, divinità protettrici della metropoli. Ma stupisce la rappresentazione di Herakles (e non solo sulle monete, ma sull'arte maggiore e minore—metope di templi e sigilli) che a Megara è un personaggio del tutto secondario. Ora, secondo l'A., se Herakles è stato adottato come eroe nazionale non solo a Selinunte ma nelle altre colonie di Megara all'ingresso del Bosforo o sul Ponto Euxino (basti pensare a Eraclea, che porta il nome stesso del dio e a Callatis che, sulle sue monete, lo onora quale ΚΤΙΣΤΗΣ) questo si deve al fatto che le tradizioni genealogiche permettevano ai coloni megaresi di attribuirsi un'ascendenza argiva. La scelta di Herakles sulle monete di Selinunte e delle altre colonie di Megara, risponde semplicemente al desiderio che avevano queste città *nuove*, prive di passato leggendario, di crearsi i loro titoli di nobiltà, o come potrebbe dirsi in linguaggio moderno, il loro blasone.

Quanto al delicato problema del rapporto tra l'oracolo di Delfi e la colonizzazione, è noto che si è passati da un eccesso all'altro: dalla vecchia ipotesi (E. Curtius, Bouché-Leclercq) che sottometteva integralmente l'attività dei coloni all'autorità di Apollo, « action concertée, savamment organisée par le clergé de Delphes », a studi piú recenti, come quello di J. Defradas (*Les thèmes de la propagande delphique*), che si sforzano di ridurre al minimo la parte avuta dal dio nella fondazione delle colonie. Ma un esame attento e prudente delle fonti letterarie e della piú recente documentazione archeologica, corroborata dalla documentazione numismatica ci porta necessariamente, secondo l'A., « à des opinions plus nuancées et plus proches de la réalité »: l'alta antichità del santuario, messa in evidenza dagli scavi nell'isola; le stesse epiklesis di Apollo, Archegetes (sotto la quale interviene direttamente nella fondazione di città) o Delphinios (il dio trasformato in delfino, guida propizia delle avventurose navi dei coloni); la posizione stessa del santuario, facilmente accessibile alle città del Peloponneso, e, in generale, della Grecia centrale che hanno avuto un ruolo preponderante nella colonizzazione greca in Occidente; la massiccia documentazione delle monete con l'immagine di Apollo e dei suoi attributi — il tripode, la lira, l'omphalos, semplice o circondato dal serpente che si può riferire soltanto al dio di Delfi — tutto depone a favore di un sostenuto intervento dell'oracolo delfico. Già Berard e Vallet avevano attirato l'attenzione sull'importanza dei simboli apollinei sulle monete di Crotone e dello stretto. Ma la ricerca deve e può essere ampliata e approfondita: Apollo Archegetes è il dio ancestrale dei Calcidesi che hanno avuto un ruolo essenziale nella colonizzazione della Sicilia: Naxos, Catane e Leontinoi hanno sulle loro monete l'effigie di Apollo e dei suoi attributi. Per altre città — Siracusa e Gela in Sicilia; Crotone, Taranto e Reggio in Italia meridionale — la tradizione letteraria è esplicita per quanto

riguarda l'intervento dell'oracolo e se il testo dell'oracolo giunto sino a noi può essere apocrifo (o lo è certamente) questo non prova nulla contra l'autenticità di un intervento oracolare.

Là dove nella tradizione letteraria mancano notizie dirette sull'intervento dell'oracolo delfico (come ad esempio per le colonie megaresi), dati indiretti — il *selinon* d'oro offerto da Selinunte nel santuario del dio — ci riportano sempre a Delfi (Plut., *De Pythiae oraculis*, 399 F). Alla foglia d'oro di Selinunte corrisponde la « moisson d'or » offerta a Delfi da Metaponto, che rappresenta con insistenza la spiga sulle sue monete, e da altre città come Mirina e Apollonia (secondo l'A. certamente Apollonia d'Illiria, ma niente ci impedisce di identificarla con Apollonia pontica, situata presso una fertile pianura, anch'essa devota ad Apollo, onorato non solo sulle monete ma in una celebre statua di culto creata da Calamis).

L'A. sottolinea i due aspetti di questa « moisson d'or » che si può intendere tanto nel senso di una parte della raccolta di grano o d'orzo del territorio, offerta al dio quale protettore di quel territorio (come si può postulare per Metaponto), quindi in diritto di percepire una decima» nella sua accezione di Dekatophoros (=colui cui si offre la decima); quanto invece nel senso di un ἀνάθημα sotto forma di un gruppo di spighe riprodotte in oro, come la sopracitata foglia di *selinon*. A guisa di esempio l'A. cita il donario di dodici spighe dorate (λήιον περίχρυσον) ricordato negli inventari del Partenone. Ma le tre spighe d'oro trovate proprio in Sicilia presso Siracusa, opera di finissimo orafo (Rizzo, *Saggi preliminari su l'Arte della moneta nella Sicilia Greca*, Roma, 1938, p. 102, fig. 84) offrono, secondo me, la migliore immagine di simili donari, doppiamente ricchi — per il valore dell'arte e del metallo.

Cosí i testi, corroborati dalla testimonianza delle monete e dei dati archeologici, diventano piú espliciti e convincenti per quanto riguarda la presenza di Apollo nella vasta opera di colonizzazione in Occidente che, anche se trova la sua spiegazione in precisi fatti di ordine economico, non si può concepire « sans un acte de foi à l'égard de la divinité ».

Gabriella Bordenache

GLADYS DAVIDSON WEINBERG, VIRGINIA GRACE, G. ROGER EDWARDS, HENRY S. ROBINSON, PETER THROCKMORTON, ELIZABETH K. RALPH, *The Antikythera Shipwreck reconsidered*, Transaction of the American Philosophical Society, new series vol. 55, part 3, 1965, 48 p.

Anul 1900 marchează în istoria arheologiei începutul cercetărilor subacvatice. În acel an au fost descoperite în fundul mării (la 54 m adîncime), lîngă insula Antikythera, situată la mijlocul distanţei dintre Creta şi Peloponez, resturile unui naufragiu antic. Descoperirea a fost semnalată guvernului grec de către culegătorii de bureţi din insula Syme şi imediat au fost începute operaţiile dificile de recuperare a obiectelor, cu asistenţa unui mic vas de război şi sub supraveghere arheologică. Ţinînd seamă de marca adîncime la care se găseau resturile corăbiei, de lipsa de experienţă în materie a scafandrilor, rezultatele obţinute sînt neaşteptat de corecte, chiar din punctul nostru actual de vedere. Lucrul a durat aproape un an. Încărcătura vasului era foarte preţioasă. În afară de statui şi statuete de bronz şi de marmură, s-au scos la suprafaţă numeroase mobile de lux, din bronz şi din fier, candelabre, reliefuri (în special neoatice), coloane, baze, capiteluri de marmură etc. Majoritatea obiectelor erau executate la Paros (cf. O. Rubensohn, JdI, 1935, p. 49 urm.; M.I. Rostovtzeff, SEHHW, p. 745 urm.). Vestea acestei descoperiri a stîrnit un interes enorm. Ziarele ateniene publicau zilnic reportaje despre mersul lucrărilor. Controversele arheologice nu au întîrziat să apară. Ele au purtat asupra datei şi locului naufragiului. Majoritatea învăţaţilor înclinau pentru veacul I î.e.n. Mai tîrziu s-a propus o dată mai

precisă, anul 30 î.e.n., după unicul instrument aflat pe bord, considerat mult timp drept astrolab. Recent dr. Derek de Solla Price a cercetat din nou acest aparat, ajungînd la interesanta concluzie că reprezintă un calculator, singurul de acest fel cunoscut din antichitate (*Year Book of the American Philosophical Society for 1959*, p. 618-619). Dr. Price a observat de asemenea că angrenajul aparatului fusese fixat, în poziţia în care a fost descoperit, în anul 80 î.e.n. (sau 120 de ani mai devreme sau mai tîrziu). Noua datare oferită de instrumentul antic a făcut necesară o reconsiderare a celorlalte obiecte descoperite în corabie, în special a celor de uz curent, în vederea stabilirii unei cronologii cît mai exacte. Pentru această operaţie s-a cerut concursul unei strălucite echipe de specialişti, cei mai mulţi din ei fiind membri ai Şcolii Americane din Atena. Volumul pe care-l prezint este constituit din aceste studii speciale.

Astfel Virginia Grace a întreprins o cercetare a amforelor. Din încărcătura corăbiei au fost extrase numai «vreo 20» de amfore. Ele provin din Rodos, Cos şi Tarent (?), şi se datează în decada 80—70 î.e.n.

Prof. G. Roger Edwards examinează ceramica curentă elenistică. El consideră toate piesele extrase din resturile naufragiului ca fiind strict contemporane între ele: «as closely in this respect as one supposes most single burial grave groups to be». Comparaţia cu piesele descoperite în depozitele din agora de la Atena confirmă datarea ceramicii de la Antikythera în cuprinsul veacului I î.e.n., mai probabil către prima parte a acestui veac, avînd multe asemănări cu grupele datate în vremea distrugerii Atenei de Sulla, în anul 86 î.e.n. (fragment de bol megarian atic, acest tip de vas încetează a mai fi produs în cursul veacului I î.e.n.; unguentarii fusiforme, în epoca lui August ele sînt înlocuite cu cele în formă de bulb; *lagynoi* cu culoare albă, care dispar în epoca lui August).

Un scurt capitol despre ceramica romană timpurie este scris de Henry S. Robinson. Această categorie este separată de restul ceramicii din corabia de la Antikythera pe criterii tehnice «which are more akin to those of Roman than of Hellenistic ceramics». Este interesantă ideea enunţată de G. Roger Edwards, în capitolul precedent cu privire la apariţia atît de timpurie a caracteristicilor tehnicii romane, în cursul sec. I î.e.n.: «This century witnessed a general change in the character of pottery quite comparable to such sharply defined changes as occured earlier in Greek ceramic history, for instance that from Mycenaen to Protogeometric or from Classical to Hellenistic».

Impulsul pentru reconsiderarea ceramicii din naufragiul de la Antikythera în lumina cunoştinţelor actuale a venit din partea lui Gladys D. Weinberg, care se ocupă de sticlele descoperite în acest context. Într-adevăr, dintre toate obiectele republicate în lucrare, vasele de sticlă sînt cele mai luxoase. În contrast cu ceramica, de calitate mediocră, sticla aparţine unor tipuri rare şi scumpe. Ea făcea parte din încărcătura de obiecte de artă a corăbiei şi nu din zestrea echipajului. Este surprinzător, de altfel, cît de bine s-au păstrat cele 11 vase de sticlă, aproape toate intacte. Cel mai fin dintre ele este un bol hemisferic de sticlă modelată albastră-verzuie, decorat cu elemente vegetale. Celelalte vase sînt de asemenea de calitate excepţională, fiind lucrate fie din sticlă brună aurie, fie din sticlă mozaicată, fie de tip *reticella*. Contextul de la Antikythera fixează o dată neaşteptat de timpurie pentru aceste vase de sticlă.

La sfîrşitul volumului, Elisabeth K. Ralph, de la Laboratorul Universităţii din Philadelphia, dă rezultatele obţinute prin metoda Carbon 14 pentru datarea corăbiei. Data care se propune diferă sensibil de aceea obţinută arheologic şi de aceea constatată de dr. Derek de Solla Price, fiind mult mai timpurie: 220 î.e.n. sau, în limitele aproximaţiei admise, 260—180 î.e.n. Explicaţia care se dă este următoarea: «It is not surprising that the C-14 date is earlier than the estimated date of the sinking because the C-14 date represents the times of the cutting of the trees which furnished the timber for the planking». Ea ni se pare nesatisfăcătoare (copacul a fost tăiat cel puţin 100 de ani înaintea lucrării corăbiei!) şi ne reaminteşte de unele observaţii,

făcute recent de Vl. Milojčić, în aceeaşi ordine de idei, dar despre altă epocă istorică (datele cronologice indicate de descoperirea tabletelor sumeriene la Tărtăria, în Transilvania, de către N. Vlassa, infirmă cele obţinute prin metoda C-14 pentru culturile neolitice din Europa Centrală; cf. Germania, 43, 1965, p. 261 şi urm.).

În încheiere, rezultatele obţinute pe cale arheologică sînt următoarele: Virginia Grace datează amforele între 80—70 î.e.n.; G. Roger Edwards aşază ceramica elenistică în al doilea sfert al veacului I î.e.n.; Henry Robinson datează ceramica romană timpurie către mijlocul aceluiaşi secol. Se obţin deci limitele 80—50 î.e.n. pentru data naufragiului. Lucrarea oferă cercetărilor arheologice un lucru preţios şi anume un punct fix de reper în cronologia ceramicei şi sticlei din veacul I î.e.n. În încercările de a reconstitui dezvoltarea istorică a antichităţii, obţinerea unui asemenea punct de reper cronologic este ajutorul cel mai binevenit pe care îl poate spera un arheolog. Această carte ni-l oferă din plin.

Petre Alexandrescu

K. MICHAŁOWSKI, *Palmyre. Fouilles polonaises de 1963 et 1964* (Université de Varsovie. Centre d'archéologie méditerranéenne au Caire, en collaboration avec le Centre d'archéologie méditerranéenne de l'Académie Polonaise des Sciences). Warszawa, PWN — Éditions Scientifiques de Pologne, 1966. 195 p. + 234 fig. şi 8 planşe în text; 2 planuri afară din text.

Rapoartele asupra săpăturilor la Palmyra se succed cu regularitatea cu care se desfăşoară campaniile anuale. Volumul prezent dă seamă de descoperirile din 1963 şi 1964, cînd echipa de cercetători şi-a continuat munca într-un sector cunoscut din rapoartele precedente, — aşa-zisa Tabără a lui Diocleţian, — degajîndu-se partea centrală a Forului şi unele elemente din Templul Stindardelor. Economia lucrării e identică, în linii mari, cu a volumelor mai vechi: după un prim capitol de istoric al săpăturii, urmează capitole speciale în care se înşiră şi se descriu descoperirile de oarecare însemnătate: fragmente arhitectonice, sculpturi şi obiecte diverse, monede şi inscripţii. Planuri şi ilustraţii numeroase compensează laconismul expunerii şi permit judecarea rezultatelor, în aşteptarea sintezelor prevăzute după încheierea cercetărilor.

În 1963 s-a lucrat mai ales în partea centrală a Forului, explorîndu-se nivelele secolelor I şi II—III e.n. În primul caz, e vorba de locuinţe modeste, în aparat pseudopoligonal; în cel de-al doilea, de substrucţiile mai multor edificii importante, acoperite spre sfîrşitul sec. al III-lea de o nivelare a întregii arii, atribuită activităţii lui Sosianus Hierocles. Numeroase baze şi altare anepigrafe au fost scoase la iveală în acest loc, a căror natură şi destinaţie nu sînt bine precizate. Intenţia conducătorului săpăturii e de a degaja în întregime « Tabăra lui Diocleţian », înainte de a risca judecăţi mai nuanţate asupra dezvoltării acestei părţi a oraşului.

Cataloagele de descoperiri au fost întocmite de colaboratorii obişnuiţi ai profesorului Michałowski: W. şi M. Kubiak, Barbara Filarska, M. Marciniak şi A. Kryzanowska. Mai bine decît descrierea săpăturii, anevoie de urmărit de cei nefamiliarizaţi cu terenul, ele permit să se măsoare sporul de cunoştinţe dobîndit de la an la an. De un interes deosebit mi se par fragmentele sculpturale (reliefuri funerare, în cele mai multe cazuri). Teserele şi monedele sînt destul de numeroase; inscripţiile — greceşti şi palmyreniene — puţine şi fragmentare.

D. M. Pippidi

TRAVAUX DU CENTRE D'ARCHÉOLOGIE MÉDITERRANÉENNE DE L'ACADÉMIE POLONAISE DES SCIENCES sous la direction de K. Michałowski. Tome III: *Études et travaux*. PWN – Éditions Scientifiques de Pologne, Warszawa, 1966, 223 p. (numeroase ilustrații și planșe în text și afară din text).

Despre activitatea Centrului polon de arheologie mediteraneană s-a mai vorbit ocazional în paginile acestei reviste: în volumul precedent, p. 375–376, în legătură cu săpăturile din Palmyra și Faras; în acest volum chiar, p. 378, în legătură cu descoperirile de la Palmyra din 1963–1964. Cum subliniam și altădată, ceea ce trebuie admirat la vecinii noștri nu-i numai puterea de muncă și rapiditatea deciziei, care-i face să-și lărgească preocupările an de an, pînă a cuprinde obiective foarte depărtate în timp și în spațiu: e, deopotrivă, energia susținută, regularitatea lăudabilă cu care rezultatele preliminare ale tuturor acestor lucrări sînt tipărite într-o formă cuviincioasă și în limbi care le fac accesibile specialiștilor din întreaga lume. Din acest punct de vedere, exemplul polon s-ar cere meditat și în alte țări, unde lucrări de valoare, susceptibile să intereseze un cerc de cititori oricît de larg, sînt publicate exclusiv în limbi care le reduc răspîndirea și le împiedică să-și cîștige faima meritată. Să felicităm deci pe neobositul director al Centrului polon de arheologie mediteraneană, prof. Kazimierz Michałowski, pentru succesele institutului pe care-l conduce; să-l felicităm și pentru curajul cu care, de aproape două decenii, adaugă răspunderilor vechi răspunderi noi, fie că e vorba de șantiere, fie de publicații a căror apariție o asigură cu vrednicie.

«Studiile și cercetările» care ne reținu atenția reflectă din plin preocupările multilaterale ale Centrului, în sensul că strîng laolaltă, alături de cercetări inspirate de săpăturile din Egipt și Sudan, altele prilejuite de descoperiri din Palmyra, pe lîngă contribuții privitoare la monumente grecești și feniciene din muzeele polone, ori studii antropologice asupra unor oseminte recoltate în Alexandria și Sudan.

Volumul se deschide cu un substanțial raport al lui K. Michałowski despre «arheologia mediteraneană în Polonia după cel de-al doilea război mondial». Evocînd dificultățile întîmpinate în primii ani, cînd atîtea răni se cereau lecuite și toată munca reluată de la capăt, autorul relevă cu mîndrie redresarea realizată într-un timp record și lărgirea necontenită a cîmpului de activitate a arheologilor poloni pînă la situația de astăzi, cînd Centrul de arheologie mediteraneană al Academiei, în colaborare cu Muzeul Național din Varșovia și cu catedrele de arheologie ale universităților din Varșovia și Cracovia, controlează șantiere active în Egipt, Sudan, Siria și Cipru, îmbrățișînd probleme ce merg – numai în Valea Nilului – de la arheologia Regatului Nou și vestigiile epocii ptolemaice (Deir el Bahari, Faras, Tell Atrib) la monumentele de artă coptă și bizantină (Deir el Bahari, Faras și Dongola). Pentru perioada romană, șantierele importante sînt Palmyra și Alexandria (Kôm el Dikk) și, ca și cum atîtea cîmpuri de cercetare n-ar fi de ajuns, începînd din 1965 arheologii poloni au solicitat și obținut îngăduința de a face săpături la Nea Paphos, în Cipru.

Din restul sumarului, unele contribuții depășesc competența noastră și profilul revistei: astfel studiile lui Leszek Karpinski (*Phoenician Stelae from the National Museum in Krakow*), Joachim Śliwa (*Une contribution à l'iconographie du roi et du seigneur dans l'Égypte ancienne*), Stefan Jakobielski (*La liste des évêques de Pakhoras:* cf. Studii Clasice , VIII, p. 377), Leszek Dabrowski (*Two Arab Necropoles discovered at Kôm el Dikka in Alexandria*), pe lîngă cercetările antropologice semnate T. Dzierzykray-Rogalski și Elzbieta Prominska. Ceea ce rămîne e de un mare interes și de o mare varietate, incluzînd studii de ceramică greacă (M.L. Bernhard: *Le peintre de l'Amazone)*, de epigrafie (T. Zawadzki: *Un témoignage nouveau sur Cosmus August libertus a rationibus*), de arheologie romană (Anna Sadurska: *J.J. Barthélemy et la découverte de l'art romain*; W. Daszewski: *Two Fragments of Roman Tables from the National Museum in*

Warsaw), de artă și iconografie palmyreniană (B. Filarska: *Remarques sur le décor architectural de la Voie prétorienne au Camp de Dioclétien à Palmyre*; B. Filarska: *Nouveaux fragments de chapiteaux hétérodoxes à Palmyre*; T. Borkowska: *Les bas-reliefs palmyréniens*; M. Gawlikowski: *Un nouveau type d'Héraclès à Palmyre*). O întinsă și interesantă contribuție e și aceea a Sofiei Sztetyllo *(Quelques problèmes relatifs à l'iconographie des timbres amphoriques)*, în care, folosind fragmente de amfore ștampilate descoperite în săpăturile poloneze din Orientul apropiat și Crimeia, precum și unele exemplare păstrate în muzeele din URSS, autoarea urmărește adoptarea ca motiv iconografic, pe ștampilele de amforă dintr-un număr de cetăți grecești exportatoare de vin și ulei, a unor celebre opere de sculptură ale antichității: quadriga solară și colosul lui Chares, pe amforele rodiene; Athena Lindia, tot acolo; Dionysos Limnaios, Demeter, Zeus, Aphrodite la Thasos; Diadumenul lui Polyclet în Atica.

Elegant tipărit și abundent ilustrat, volumul reprezintă o realizare de valoare, care cinstește pe autori și pe arheologii polonî îndeobște.

D. M. Pippidi

REPORT OF THE COLLOQUIUM ON THE CLASSICS IN EDUCATION 1965, edited by Gerald F. Else for the American Council of Learned Societies.

Cu ocazia celui de-al IV-lea Congres internațional de studii clasice, ținut la Universitatea din Philadelphia în 1964, un număr de 33 de profesori de studii clasice din diferite țări, preocupați de problema rolului actual al acestor studii în Universități și școli secundare și de mijloacele de a traduce în termeni moderni adecvați valorile culturii greco-latine, mai ales în condițiile reevaluării lor prin noi planuri de studii în diferite țări și a unor tendințe de accentuat pragmatism economico-social, s-au organizat într-un grup împărțit în trei secțiuni (limbă, literatură istorie și civilizație veche), care a prilejuit o informație largă și discuții interesante, ce s-au încheiat cu o dare de seamă, nepublicată însă.

Contactele stabilite atunci și precizarea problemelor de studiat au făcut însă posibil, în anul următor, cel de-al doilea colocviu, care a avut loc la Londra între 19–22 August 1966, despre ale cărui lucrări vorbește raportul de mai sus, în care se cuprind: 1) rezoluțiile colocviului, privind mijloacele de intensificare a studiilor clasice în facultăți și școli: metode noi, texte, comentarii, studii, traduceri, material fotografic, bibliografie selectivă, schimburi etc....; 2) « minutele » discuțiilor purtate în fiecare dintre cele trei secții; 3) cele trei comunicări speciale, făcute în ședințele plenare: « Gramatică și metodologie » de David Hilary Kelly, « Natura documentului literar — unele reflecții asupra predării literaturii latine » de Kenneth Quinn și « Predarea istoriei antice » de H.W. Pleket; 4) scurte informări asupra stării prezente a studiilor clasice în diferite țări (Australia, Noua Zeelandă, Brazilia, Cehoslovacia, Franța, Germania Federală, Ghana, Marea Britanie, Grecia, Italia, Japonia, Olanda, Spania, Suedia, Statele Unite); 5) lista membrilor colocviului, cei mai mulți din Statele Unite ale Americii. Merită îndeosebi să fie meditate cele trei comunicări în secțiunile plenare, și dintre ele mai ales a lui H.W. Pleket, care ridică discuția la nivelul unei cercetări de istoria culturii, cum nici nu se putea altfel, trecînd în revistă ideea de « clasic » pornind de la Renaștere și confruntînd valoarea culturii clasice cu cerințele actuale. Renașterea, umanismul estetic al epocii Humboldt-Winckelmann, individualismul educației clasice (« la jeunesse dorée »), istorismul german cu relativismul lui fundamental, neo-humanismul lui Werner Jäger și *Paideia*, concepția lui W. Schadewaldt și ale lui Friedrich Schnabel, iar în opoziție ideile lui V. A. Galbraith și Lucien Febvre, iată, repede amintite,

punctele discuției. Soluțiile indicate: sublinierea în predarea istoriei vechi a aspectelor social-politice și a cunoștințelor despre tehnică în lumea greco-romană sînt bine venite. Dar sînt suficiente? Analiza sondase regiuni mult mai adînci decît ele vin să atingă. În orice caz, lectura întregului raport, interesant și instructiv, este adesea prilej de reflecție asupra problemelor esențiale cu care «educația clasică» este confruntată pretutindeni în lume.

Colocviul viitor este fixat să aibă loc cu ocazia celui de-al V-lea Congres internațional de Studii clasice, care se va ține la Bonn în August 1969.

G. Guțu

ΧΑΡΙΣΤΗΡΙΟΝ ΕΙΣ ΑΝΑΣΤΑΣΙΟΝ Κ. ΟΡΛΑΝΔΟΝ Τόμος Α' (Βιβλιοθήκη τῆς ἐν Ἀθήναις Ἀρχαιολογικῆς Ἑταιρείας, ἀρ. 54). Ἀθῆναι, 1965, 421 p. in 16° (numeroase figuri în text și planșe afară din text).

În viața științifică a Greciei și, îndeobște, în dezvoltarea arheologiei clasice și bizantine din zilele noastre, activitatea rodnică și neîntreruptă desfășurată de mai bine de jumătate de veac de Anastasios Orlandos ocupă un loc de frunte. E puțin probabil ca vreun alt arheolog contemporan să fi totalizat un mai mare număr de așezări explorate, de monumente salvate de la pieire, de edificii restaurate cu rigoare și pietate, în așa măsură încît — pentru cei ce l-au văzut la lucru, ca și pentru urmași — numele lui va rămîne legat de marea operă de sporire și păstrare a patrimoniului arheologic și artistic al Greciei antice și medievale.

Ca arheolog și istoric al artei, Orlandos a scris lucrări de mare valoare: dintre ele, cele două volume intitulate Τὰ ὑλικὰ δωμῆς τῶν Ἀρχαίων Ἑλλήνων (în curs de publicare și în limba franceză, în colecția Școlii Franceze de Arheologie din Atena) reprezintă o contribuție fundamentală la cunoașterea tehnicii construcțiilor din Grecia veche. În același timp, ca profesor de istoria arhitecturilor clasică și bizantină, ca director timp de mai multe decenii al lucrărilor de «înălțare» a monumentelor naționale (ἀναστύλωσις τῶν ἀρχαίων μνημείων τῆς Ἑλλάδος), ca secretar general al Academiei de Arte și Științe și ca secretar «pe viață» al Societății arheologice din Atena, el a desfășurat o muncă de organizator și de «ctitor» a cărei însemnătate nu poate fi apreciată decît de cine a urmărit-o de aproape, cu admirație și cu recunoștință. Nu-i de mirare, în aceste condiții, că printre membrii Serviciului grec de Antichități, ca și în lumea pestriță a institutelor străine, a căror activitate imprimă vieții științifice din Atena pecetea ei specială, numele învățatului se învrednicește de un prestigiu unic, personalitatea lui de o prețuire unanimă. Πῶς ἄρα σ'ὑμνήσω, παντῶν πολυυμνότατ' ἀνδρῶν; se întreabă, într-o compunere ocazională, în hexametri, arheologul englez J.M. Cook, înainte de a răspunde: ὦ πόποι, ἦ μέγα θαῦμα τόδ' ἀνθρώποισι τέτυκται...

Admirația și simpatia de care vorbesc se cereau exprimate demn, și aceasta explică amploarea omagiului adus lui Orlandos, la împlinirea vîrstei de 75 de ani, de arheologi și istorici din toate țările. La apelul unui comitet de inițiativă din care fac parte cîteva personalități de seamă ale vieții academice din Grecia — de la Zakythinos și Zepos pînă la Kontoleon și Karouzos — au răspuns atîția prieteni și colegi încît tipărirea contribuțiilor lor va umple nu mai puțin de patru volume, editate cu grijă deosebită de Societatea Arheologică din Atena. Primul din serie e acel pe care-l semnalez, deopotrivă impresionant prin numărul și calitatea colaboratorilor, din Grecia și de aiurea. Culegerea se deschide cu «imnul» abia pomenit al lui J.M. Cook și continuă cu un succint *curriculum uitae* al sărbătoritului, urmat de lista amănunțită a lucrărilor sale publicate (inclusiv rapoartele de săpături) și de lista monumentelor clasice și bizantine

restaurate după planurile sau sub conducerea sa directă (extrem de numeroase şi risipite pe întreg întinsul Greciei).

Din cele 35 de studii alcătuind sumarul volumului, 15 sînt de istorie şi arheologie bizantină: dacă le amintesc e numai pentru a arăta că printre semnatarii lor se numără specialişti de o atît de mare autoritate ca Franz Babinger, Jean Darrouzès, O. Demus, A. Grabar, V. Laurent, B. Lavagnini, P. Lemerle, M. Manousakas, G. Moravcsik, D. Talbot Rice, N. Tomadakis, A. Xingopoulos. Restul de 20, semnate şi ele cu nume prestigioase, se împart în proporţii inegale între contribuţii de filologie clasică (K. Bourberis, Τὸ φίλον καὶ τὸ κοινὸν ἐν τῇ πόλει; J. M. Cook, *Mimnermus' River*; E.P. Papanoutsos, Ὁ φόβος καὶ ὁ ἔλεος τῆς τραγῳδίας), onomastică creto-micenianã (K. Ktistopoulos, Ὀνόματα Μαρικά, καὶ Κρητομυκηναϊκά), arheologie egeeană şi greacă (Sp. Marinatos, Ἀετός; C. W. Blegen, *Architectural Notes from Pylos*; G. E. Mylonas, Ἡ Βορεία πύλη τῶν Μυκηνῶν; S. Weinberg, *An archaic Greek bronze and iron hanging lamp*; G. M. A. Richter, *The Origin of the Bust Form of the Portraits*; G. Bakalakis, Κορύφωμα ἐπιτυμβίας στήλης ἐκ Μαρωνείας; Ch. Picard, *Sur les dédicaces monumentales apposées en Grèce aux entablements de façades d'édifices sacrés ou civils*; S.Karouzou, Ὁ Σάτυρος τῆς Λαμίας — ἀκροτήριο; Homer Thompson, *A Colossal Moulding in Athens*; N. Kontoleon, Ἀρχαϊκὴ ζῳφόρος ἐκ Πάρου; F. W. Deichmann, *Zur Entstehung der spätantiken zweizonen Tierkapitelle*), epigrafie (A.P. Christophilopoulos, Γῆς καὶ οἰκίας ἔγκτησις κατὰ τὸ Ἀττικὸν δίκαιον; Georges Daux, *Deux stèles d'Acharnes*; B.D. Meritt, *The Year of Kydenor*; L. Robert, *Noms de métiers dans des documents byzantins*; E. Vanderpool, *The Acharnian Aqueduct*).

Firește, de o analiză a fiecăruia în parte nu poate fi vorba. De unele din ele voi avea prilejul să mă ocup la o altă rubrică a acestei reviste. Închei, deci, subliniind o dată mai mult interesul contribuţiilor şi valoarea culegerii în ansamblu, care face din acest Χαριστήριον o podoabă pentru orice bibliotecă.

D. M. Pippidi

КУЛЬТУРА АНТИЧНОГО МИРА, Moscova, 1966, 300 p.

Cu ocazia împlinirii a 40 de ani de activitate ştiinţifică, prietenii, colegii şi elevii distinsului arheolog sovietic Vladimir Dimitrievici Blavatski, profesor la Universitatea din Moscova, i-au oferit în omagiu un volum de studii cu privire la istoria şi arheologia oraşelor pontice şi a ţinuturilor aflate sub influenţa lor. Profesorul V.D. Blavatski este cunoscut în lumea ştiinţifică internaţională prin contribuţiile sale la cunoaşterea antichităţilor nord-pontice. Prietenii şi colegii din România se asociază la acest omagiu.

Volumul cuprinde un număr de 35 de contribuţii, unele din ele de un interes deosebit. N.V. Anfimov, *Complexul de obiecte de bronz din kurganul de lîngă st. Temijbekski* (p. 19—23): publică cîteva obiecte de bronz (un bazin cu trei picioare în formă de lei, două aplici reprezentînd grifoni şi amazoane, un bol hemisferic de tip megarian nedecorat, doi clopoţei), descoperite în reg. Krasnodarsk, pe care le datează în veacul al IV-lea î.e.n. G.D. Belov, *Sarcofage din Chersonez* (p. 24—28): publică fragmente de sarcofage cu ghirlande, din sec. II—III. A.I. Boltunova, *Cu privire la cultul lui Zeus Soter în Bospor* (p. 29—38): discută grafitul de pe un kantharos din veacul al IV-lea î.e.n. descoperit la Hermonassa, adunînd celelalte documente privind acest cult în cetăţile nord-pontice. S.P. Boriskovskaia, *Problema cultului lui Artemis în Corintul arhaic* (p. 39—46). I.B. Braşinski, *Noi teracote decorative arhitectonice de la Olbia* (p. 47—52). A.I. Voscinina, *Relief roman: portretul celor doi fraţi din colecţia Ermitaj* (p. 63—69): publică o placă fune-

rară de marmură reprezentînd busturile a două personaje masculine, pe care autoarea o datează către anul 20 î.e.n. A.V. Burakov, *Fragmente de cornișă de gips și de frescă din așezarea Kozîrovka* (p. 53–62): publică o serie de fragmente arhitectonice policrome din decorația interioară a unei locuințe din așezarea de la Kozîrovka, situată pe malul drept al limanului Bugului, la 12 km Nord de Olbia, datînd din veacul I e.n. B.F. Gaidukevici, *Prinosul lui Heraios din Mîrmekion* (p. 70–76): publică un fragment de platou acoperit cu firnis negru și decorat în interior cu un ornament stampilat. În interiorul piciorului se găsește inscripția zgîriată: Ἡραῖος ἀνέθηκεν ἄρχοντος Σπαρδόκου, care datează acest *ex uoto* în vremea lui Spartokos III fiul lui Eumelos (304–284). Autorul discută în continuare forma numelui Σπάρδοκος și consideră că înlocuirea lui τ din inscripțiile oficiale cu δ este o dovadă a caracterului tracic al numelui și implicit al dinastici bosporane. I.B. Zeest, *Relief din Hermonassa cu reprezentarea lui Herakles* (p. 77–82). E.G. Kastanaian, *Amazonomachia pe mozaicul din Apollonia Illirică* (p. 83–92): examinează mozaicul descoperit în 1959 de expediția albanezo-sovietică și datînd din veacul I e.n. M.M. Kobîlina, *Tors de teracotă din Chersonez reprezentînd pe Herakles* (p. 93–98). Iu. K. Kolosovskaia, *Colegiile cultului imperial în provinciile dunărene* (după inscripțiile din Noricum, Dacia și Pannonia) (p. 99–108). G.A. Koselenko, *Influențe apusene asupra teracotelor din Margiana* (p. 108-109). I.T. Kruglikova, *Cu privire la cultul zeiței chtoniene în Bospor în veacurile II–III e.n.* (p. 110–115): discută cîteva statuete descoperite în așezările rurale din Bospor reprezentînd divinități autohtone. V.I. Kuziscin, *Teoria fertilității solului la agronomii romani din veacurile I î.e.n. — I e.n.* (p. 116–123). E.I. Levi, *Cu privire la cultul lui Apollo Delphinios la Olbia* (p. 124–130): autoarea adună cîteva fragmente de inscripții în care se amintește numele lui Apollo Delphinios: o dedicație din veacul V î.e.n.; trei fragmente dintr-un luterion de marmură, avînd o dedicație săpată pe margine, datînd din aceeași vreme; două fragmente din alte două luterii pe care autoarea crede a surprinde numele zeului. G.A. Lordkiparidze, *Sisteme ponderale din Colchida* (p. 131–134). N.M. Loseva, *Cîteva noi determinări de vase cu figuri roșii din Muzeul Pușkin* (p. 135–139): Kylix atribuit pictorului «Yale»; doi lekythoi atribuiți pictorului din «Karlsruhe»; patru lekythoi atribuiți pictorului «Aischines». I.D. Marcenko, *Din istoria arhitecturii la Panticapaeum* (p. 140–146), anunță descoperirea unui important edificiu, situat lîngă agoraua orașului: un portic doric, din care s-au păstrat stilobatul cu unele coloane *in situ*, fragmente importante din coloane, antablament (trigliphion și friza dintr-o singură piesă), capitelul, cornișa. Toate piesele, din calcar local, păstrează în condiții foarte bune pictura originală. Din decorația interioară au fost recuperate părți din tencuială, cu urme importante de pictură. Edificiul este datat la începutul sec. II î.e.n. Așteptăm cu deosebit interes publicarea *in extenso* a acestui important edificiu. I.S. Nikolaev, *Regularitate artistică în compoziția podului din Gard* (p. 147–158). N.A. Onaiko, *Cu privire la centrele de producție a garniturilor de aur de pe tecile și mînerele săbiilor scitice timpurii descoperite în regiunea Niprului* (p. 159–176). V.V. Pavlov, *Statuetă feminină egipteană din colecțiile Muzeului Pușkin* (p. 177–185). B.G. Peters, *Reprezentarea corăbiilor bosporane pe tencuială la Panticapaeum* (p. 186–196). F.A. Petrovski, *Motive antice în comedia lui Ostrovski* (p. 197–202). G.A. Pugacenkova, *Fata cu lulhul în sculptura din Chalcain* (p. 214–223). Iu.A. Saveliov, *Vase cipriote în colecțiile Muzeului Pușkin* (p. 224–227). I.A. Sidorova, *Kylix corintic din colecțiile Muzeului Pușkin* (p. 228–234): publică un kylix, cumpărat în veacul trecut la Neapole, decorat în zone: A, șir de călăreți; B, comaști. Autoarea îl atribuie pictorului «frizei de călăreți» (MC) și face unele interesante considerații cu privire la operele acestui pictor. A.P. Smirnov, *Elemente antice în cultura populațiilor din Nord-Estul Europei* (p. 237–242). N.I. Sokolski, *Cu privire la sculptura sindă* (p. 243–258): publică o statuie descoperită într-un kurgan situat între Kepoi și Phanagoreia; piesa datează din epoca elenistică, dar este de producție indigenă; autorul strînge o serie de piese (28), aproximativ contemporane, care, toate împreună, reprezintă documente foarte interesante cu privire la sculptura sinzilor. N.P. Sorokina, *Capitel de marmură de la*

Olbia (p. 259-264): se ocupă de un capitel corintic (cu bucranii), descoperit de Farmakowski la Olbia şi păstrat în Muzeul de istorie din Moscova, avînd trei feţe (folosit deci—cum presupune autoarea — pentru o coloană votivă) şi datat în veacul al III-lea î.e.n. G.A. Ţvetaeva, *Instrument de lucru în formă de degel* (p. 265–267). D.B. Şelov, *Tamga a lui Roimetalkes* (p. 268–277). P.N. Schultz, *Relief funerar din cercul sarmatic* (p. 278–286). I.G. Şurgaia, *Din istoria ceramicii elenistice alexandrine* (p. 287–293).

Petre Alexandrescu

MORDAKTE WINCKELMANN. Die Originalakten des Kriminalprozesses gegen den Mörder Johann Joachim Winckelmanns (Triest, 1768), aufgefunden und im Wortlaut des Originals in Triest 1964 herausgegeben von Cesare Pagnini, übersetzt und kommentiert von Heinrich Alexander Stoll (Winckelmann-Gesellschaft Stendal, Jahresgabe 1965). Berlin, *Akademie-Verlag*, 1965. 181 p. in 16°, 24 il. afară din text.

La 8 iunie 1968 se vor împlini două veacuri de la asasinarea în condiţii rămase pînă astăzi misterioase a întemeietorului studiilor moderne de istorie a artei antice — Johann Joachim Winckelmann. Nu doar că ucigaşul ar fi scăpat nepedepsit, sau că detaliile materiale ale crimei ar fi rămas necunoscute. Criminalul — Francesco Arcangeli — şi-a primit îndată pedeapsa; în linii mari, împrejurările omorului s-au vădit şi ele la judecată. Ceea ce nu s-a putut stabili limpede, ceea ce va continua să rămînă o taină chiar şi după publicarea dosarului descoperit de Cesare Pagnini în 1964, iar acum tradus şi publicat — cu interesante adnotări şi cu un bogat material ilustrativ — de Heinrich Alexander Stoll, e mobilul crimei, cu privire la care ultimele declaraţii ale victimei ori răspunsurile ucigaşului la interogatoriul luat de autorităţile judiciare nu oferă indicaţii suficiente.

Oricare ar fi în această privinţă adevărul, e neîndoios că documentele date la iveală de Pagnini-Stoll vor fi citite cu interes nu numai de biografii de azi sau viitori ai lui Winckelmann, dar şi de criminologi şi de istoricii medicinei legale în Europa veacului al XVIII-lea. E vorba doar de un dosar judecătoresc complet, din care nimic nu lipseşte, de la primele încheieri ale poliţaiului chemat să primească declaraţiile lui Winckelmann (grav rănit dar încă lucid, şi care avea să supravieţuiască mai multe ceasuri atacului săvîrşit la începutul dimineţii), pînă la procesul-verbal redactat după tragerea pe roată a condamnatului. În anexă, se dau şi o serie de acte în legătură cu drama, de la inventarul obiectelor aflate în camera crimei pînă la testamentul victimei şi la memoriul înaintat judecătorilor, în numele clientului său, de avocatul apărării, Lovisoni.

Editorul volumului pe care-l semnalăm, Heinrich Alexander Stoll, e cunoscut cititorilor Studiilor Clasice ca biograf autorizat al lui Heinrich Schliemann, dar şi ca autor al mai multor cărţi de succes închinate unor descoperiri arheologice de mare însemnătate, de la templele greceşti ale Siciliei pînă la manuscrisele de la Marea Moartă. «Actele omorului lui Winckelmann» sporesc datoria noastră de recunoştinţă faţă de un cercetător talentat, a cărui rîvnă ne oferă prilejul de a zăbovi — nu fără strîngere de inimă — asupra sorţii tragice a unuia din ctitorii neoumanismului german şi european.

D. M. Pippidi

SOCIETATEA DE STUDII CLASICE DIN REPUBLICA SOCIALISTĂ ROMÂNIA

DĂRI DE SEAMĂ ALE ŞEDINŢELOR

LXXX

ŞEDINŢA DIN 2 DECEMBRIE 1965

Prezidează prof. N. I. Barbu, vicepreşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Aisner, V. Atanasiu, N. I. Barbu, V. Bălăianu, G. Bunescu, C. Chircu, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, Fl. Demetrescu, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, M. Duţescu, I. Fischer, Val. Georgescu, D. Marmeliuc, A. Mocanu, E. Morogan, M. Nicolaescu, N. I. Niculiţă, M. V. Petrescu, C. Poghirc, E. Poghirc, M. Popa, Aurel Popescu, D. Popescu, Cl. Popovici, Gh. Sîrbu, N. I. Ştefănescu, A. Tuzu.

Invitaţi: A. Barnea, M. Fr. Băltăceanu, G. Fotino, J. Mlădinescu, N. Ş. Tanaşoca.

Alegeri de noi membri. Au fost aleşi membri ai Societăţii: prof. Marcel Iliescu (recomandat de Vl. Iliescu şi A. Aricescu), prof. Jeana Mlădinescu (recomandată de I. Fischer şi E. Poghirc), N. N. Onea (recomandat de Em. Popescu şi N. I. Barbu), prof. Rodica-Doina Zangor (recomandată de L. Wald şi Tr. Costa), Maria Francisca Băltăceanu (recomandată de I. Fischer şi C. Poghirc), Şerban Tanaşoca (recomandat de N. I. Barbu şi C. Poghirc), Teodor N. Popescu (recomandat de D. Crăciun şi Tr. Costa).

Prezentări de lucrări recente. Prof. D. Crăciun: Lucreţiu, *Poemul Naturii* (trad. T. A. Naum), Bucureşti, 1965; Ovidiu, *Fastele* (trad. I. Florescu şi Tr. Costa), Bucureşti, 1965, E. Cizek: E. Radius, *La vita di Nerone*, Milano, 1963. I. Fischer: *Studi linguistici salentini*, I, 1965; Juvénal, *Saturae III, IV, V* (ed. R. Marache), Paris, 1965; V. Väänänen, *Étude sur le texte et la langue des Tablettes Albertini*, Helsinki, 1965. Prof. N. I. Barbu: Aulus Gellius. *Nopţile atice* (trad. D. Popescu, introd. şi note I. Fischer), Bucureşti, 1965.

Informare. Prof. N. I. Barbu face o scurtă prezentare a Congresului internaţional de studii clasice desfăşurat la Budapesta între 1 şi 6 noiembrie. Completări sînt aduse de prof. D. Crăciun.

StCl, IX, 1967, p. 395—398, Bucureşti

Comunicare. Prof. D. MARMELIUC, *Reflexe ale contemporaneității în tragediile lui Sofocle* (vezi Studii clasice, VIII, 1966, p. 25–34).

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții: E. CIZEK, C. POGHIRC, N. I. BARBU.

Diverse. I. FISCHER dă cîteva informații asupra Congresului de studii clasice de la Brno și asupra organizării participării românești la Congres.

Ședința se ridică la ora 20^{05}.

LXXXI

ȘEDINȚA DIN 6 IANUARIE 1966

Prezidează acad. AL. GRAUR, președinte.

Ședința se deschide la ora 8^{15}.

Membri prezenți: I. Acsan, N. I. Barbu, M. Fr. Băltăceanu, E. Bujor, L. Buzdugan, Tr. Costa, I. Fischer, Fl. Fugariu, C. Georgescu, Val. Al. Georgescu, M. Gramatopol, Al. Graur, M. Guțu, I. Ionescu, R. Iordache, Tr. Lăzărescu, M. Marinescu-Himu, Margareta Nasta, M. Nasta, M. Nicolaescu, V. Nicolae, N. I. Niculiță, N. Onea, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, C. Poghirc, E. Poghirc, Aurel Popescu, D. Popescu, S. Popescu, T. Popescu, Cl. Popovici, N. I. Ștefănescu, L. Tudoran, R. Vulpe.

Invitați: Cl. Bojin, P. Ceaușescu, S. Stănescu.

Acad. AL. GRAUR elogiază activitatea multilaterală și neobosită, închinată științei antichității, în general, și Societății de studii clasice, a secretarului nostru, prof. D. M. PIPPIDI, care a împlinit de curînd vîrsta de 60 de ani.

Alegeri de noi membri. Au fost aleși membri ai Societății: GH. CIULEI (recomandat de prof. D. M. PIPPIDI și VAL. GEORGESCU), prof. VICTORIA ARJOCA (recomandată de prof. D. M. PIPPIDI și N. I. BARBU), prof. LUCIA GH. TRANDAFIR (recomandată de prof. N. I. BARBU și I. FISCHER), prof. GH. DOGARU (recomandat de prof. N. I. BARBU și C. POGHIRC), prof. MARIA ECONOMU (recomandată de prof. M. MARINESCU-HIMU și N. I. BARBU).

Prezentări de lucrări recente. I. FISCHER: Aristotel, *Poetica*, traducere, studiu introductiv și comentarii de D. M. Pippidi, București, 1965.

Informații. Prof. TR. LĂZĂRESCU aduce la cunoștința membrilor Societății că la sesiunea jubiliară, închinată celei de a zecea aniversări a fondării Institutului pentru studiul antichității de pe lîngă Academia din Berlin, a fost citită o odă omagială a d-sale, în limba latină.

Comunicare. M. NASTA, *Problema caracterelor în comedia Dyskolos de Menandru.* (Vezi articolul autorului, Studii clasice, VIII, 1966, p. 261–275.)

Discuții. Observații sînt prezentate de prof. N. I. ȘTEFĂNESCU, M. MARINESCU-HIMU, N. I. BARBU.

N. I. ȘTEFĂNESCU: personajele lui Menandru evoluează în cursul acțiunii, nu sînt neschimbate de la început pînă la sfîrșit; deși operă de tinerețe, *Dyskolos* prezintă, mai atenuat, aceeași

caracteristică. Pe de altă parte, personajele lui Menandru nu sînt ridicole, ci rezonabile, acțiunile lor sînt totdeauna motivate.

Ședința se ridică la ora 20^{05}.

LXXXII

ȘEDINȚA DIN 8 FEBRUARIE 1966

Prezidează prof. D. M. Pippidi, secretar.

Ședința se deschide la ora 18^{05}.

Membri prezenți: R. Albala, V. Arjoca, V. Bălăianu, E. Bujor, L. Buzdugan, A. Calangiu, M. Calangiu, E. Cizek, D. Crăciun, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, M. Duțescu, I. Fischer, V. Fodor, Val. Georgescu, Al. Graur, G. Guțu, I. Ionescu, L. Lupaș, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, J. Mlădinescu, M. Nicolaescu, N. I. Niculiță, N. Onea, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, G. Pisoschi, Gh. Poenaru-Bordea, C. Poghirc, E. Poghirc, L. Pop, D. Popescu, Em. Popescu, M. Popescu, C. Săndulescu, L. Stoianovici, N. I. Ștefănescu, J. Unguru-Vilan, R. Vulpe, R. D. Zangor.

Invitați: P. Ceaușescu, M. Marinescu, D. Slușanschi.

Alegeri de noi membri. Au fost aleși membri ai Societății: Prof. Eugenia Mutulescu (recomandată de prof. G. Pisoschi și G. Dogaru), prof. Gheorghe Popilian (recomandat de prof. D. M. Pippidi și G. Pisoschi), prof. Valentin Harega (recomandat de prof. V. Arjoca și D. M. Pippidi), prof. Maria I. Gruiosu (recomandată de prof. V. Arjoca și G. Pisoschi), prof. Lucian Roșu (recomandat de prof. G. Pisoschi și R. Vulpe), prof. Veturia Popa (recomandată de prof. E. Tóth și G. Topliceanu), prof. Ștefania Andrae (recomandată de prof. E. Tóth și G. Topliceanu), prof. Felicia Popa (recomandată de prof. G. Topliceanu și N. Lascu), Dan Slușanschi (recomandat de C. Poghirc și I. Fischer), Marina Marinescu (recomandată de E. Cizek și I. Fischer).

Prezentări de lucrări recente. E. Cizek: W. Trillitzsch, *Senecas Beweisführung*, Berlin, 1962; U. Piacentini, *Osservazioni sulla tecnica epica di Lucano*, Berlin, 1963; A. Michel, *Le « Dialogue des orateurs » de Tacite et la philosophie de Cicéron*, Paris, 1962; G.-Ch. Picard, *Auguste et Néron. Le secret de l'Empire*, Paris, 1962. Val. Georgescu: W. Kunkel, *Römische Rechtsgeschichte*, Köln-Graz, 1964. Al. Graur: I. Trencsényi-Waldapfel, *Éléments égyptiens dans la poésie latine de l'âge d'or*, Budapesta, 1965.

Comunicare. Acad. Al. Graur, *Philaenon arae (Salustiu, Iugurtha, 79)*. Numele topic Φιλαίνου βωμοί e redat în latinește prin *Philaenon* (sau *Philaenorum*) *arae*. Probabil forma primului termen se datorește unei etimologii populare, la bază fiind un nume cartaginez, eventual berber. Singularul grecesc pare normal; pluralul în latinește se explică eventual prin faptul că erau două movile, dar, în orice caz a intervenit amănuntul că în latinește existau nume de familie și deci doi frați puteau purta același nume, ceea ce în grecește e exclus (afară de cazul patronimicelor).

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții: prof. R. Vulpe, D. M. Pippidi, Gh. Guțu, C. Săndulescu, H. Mihăescu, N. I. Ștefănescu, I. Fischer, C. Poghirc, N. Onea, N. I. Niculiță.

Prof. D. M. Pippidi se întreabă de ce, dacă e vorba de morminte tumulare, locul poartă denumirea de *arae* (βωμοί).

Prof. R. Vulpe: o anumită configurație a terenului a putut sugera numele localității.

I. Fischer aduce în sprijinul originii romane a dublării personajelor tendința romană pentru legende cu personaje paralele; atrage atenția asupra faptului că în procesul Scipionilor unul din episoade e suspectat tocmai din cauza acestui paralelism: doi Scipioni, împreună cu doi Hostilii Catones sînt acuzați de doi Petilii și de doi Mummii.

C. Poghirc emite ipoteza că numele personajelor a putut fi dedus dintr-o denumire pe care locul o avea încă dinainte.

Diverse. Prof. D. M. Pippidi comunică programul provizoriu al colocviului micenian care se va desfășura în aprilie la Brno. Anunță de asemenea că la Roma va avea loc, în aceeași lună un congres de studii romane.

I. Ionescu propune o modificare a statutului Societății, în sensul creșterii numărului vicepreședinților.

C. Poghirc anunță sosirea în librărie a revistei *Eirene*, vol. I—III.

I. Fischer prezintă extrase din darea de seamă anuală a filialei din Iași, precum și din procesul verbal al adunării generale în care s-a ales noul birou al filialei, constituit precum urmează: prof. O. Tcaciuc, președinte, N. Gostar, vicepreședinte, Gh. Cosoi, secretar, N. V. Baran, casier.

De asemenea, dă informații asupra demersurilor întreprinse la ONT în vederea organizării participării Societății la Congresul de la Brno.

Ședința se ridică la ora 19^{40}.

LXXXIII

ȘEDINȚA DIN 8 MARTIE 1966

Prezidează acad. Al. Graur, președinte.

Ședința se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenți: N. I. Barbu, L. Buzdugan, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, N.I. Fischer, Val. Georgescu, M. Gramatopol, Al. Graur, G. Guțu, M. Guțu, I. Ionescu, M. Marinescu, M. Marinescu-Himu, M. Nasta, M. Nicolaescu, S. Nicolau, N. I. Niculiță, A. Piatkowski, G. Pisoschi, E. Poghirc, Cl. Popovici, C. Săndulescu, Gh. Sîrbu, N. I. Ștefănescu, R. Vulpe,

Invitați: V. Antonescu, Cl. Bojin, A. Cizek, Al. Horhoianu, R. Mironescu, M. Theodorescu.

Alegeri de noi membri. Au fost aleși membri ai Societății: Venera Antonescu (recomandată de M. Nichita și A. Piatkowski) și Al. Cizek (recomandat de N. I. Barbu și Tr. Costa).

Informații. Prof. N. I. Barbu prezintă cîteva date asupra activității filologice belgiene, culese cu prilejul unei călătorii de conferințe.

Prezentări de lucrări recente. Prof. N. I. Barbu: Grattius, *Cynegetica*, ed. R. Verdière, 2 vol., Wetteren, f. a.; *Ludus magistralis*, 1—2, 1965; J. Verdyck, C. Groeninckx, J. Michel, *Via noua. Manuel de latin*, I—III, Anvers, 1964; G. Nachtergael, P. Salmon, *Des Graeques à*

Auguste, Liège, 1965; J. Michel, *Grammaire de base du latin*, Anvers, 1964. E. Cizek: Tacite, *Dialogus de oratoribus*, ed. A. Michel, Paris, 1962; Petronio, *Il Satiricon*, ed. A. Marzullo, Bologna, 1964. M. Marinescu-Himu: K. Vourveris, Κλασσική παιδεία καὶ ἔννοια τοῦ κλασσικοῦ, Atena, 1965; id., Λαικαὶ ἐκδόσεις τῶν ἀρχαίων Ἑλλήνων κλασσικῶν, Atena, 1961; id., *Zum Begriff der Gemeinschaft bei Platon*, Atena, 1964; id., *Humanistische Interpretation*, Atena, 1964; id., Ἡ Ἑλληνικὴ συνείδησις τοῦ Πλάτωνος, Atena, 1965. Val. Georgescu: R. Dekkers, *Le droit privé des peuples*, Bruxelles, 1953; id., *Droit congolais et droit romain. Points de contact*, Elisabethville, 1965; id., *La dot romaine et la dot congolaise*, Elisabethville, 1965.

Comunicare. A. Piatkowski, *Mitul lui Busiris în literatura greacă*. Mitul lui Busiris, regele antropofag al Egiptului, introdus în ciclul legendelor despre isprăvile lui Heracles, constituie un exemplu tipic al prefacerilor pe care le suferă substanța literară a unui mit sub influența curentelor ideologice. În perioada arhaică a literaturii grecești, lupta lui Heracles cu Busiris avea un caracter burlesc, ambele personaje integrîndu-se în tagma personajelor comice care anunță apariția viitoarei comedii atice și a dramei satirice. Corespondențele între sursele literare despre Busiris și vasele arhaice care au tratat același subiect sînt de cel mai mare interes. În sec. al V-lea, fragmentele comicilor atici cuprind nu mai puțin de patru comedii intitulate *Busiris*. O dată cu opera lui Herodot apar și primele indicii despre o atitudine critică față de modul cum era înfățișat un rege din vechiul Egipt. Paralel cu dezbaterile despre baza materială a societății omenești, inițiate de cercurile sofistice, au început să apară și creații literare care cuprindeau descrieri utopice-fantastice despre o societate ideală, lipsită de luptă de clasă. Egiptul era considerat că face parte dintre țările care au cunoscut un asemenea stadiu, într-un trecut îndepărtat. Busiris, regele antropofag de odinioară, a fost în consecință transformat într-un conducător de stat înzestrat cu cele mai frumoase însușiri. Această metamorfozare a personajului comico-burlesc de odinioară își găsește expresia, între altele, în exercițiul retoric al lui Isocrates, intitulat *Elogiul lui Busiris*, și corespunde tendințelor din sec. al IV-lea (Xenofon, Platon) de a înfățișa portretul unui conducător ideal.

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții: N. I. Barbu, E. Cizek, M. Marinescu-Himu, M. Nasta, R. Vulpe, Al. Graur, Val. Georgescu, C. Săndulescu.

M. Marinescu-Himu socotește mitul lui Busiris din epoca clasică ca o reflectare a polemicilor din cercurile socratice.

M. Nasta: sacrificiile umane și antropofagia atribuite egiptenilor au la origine severitatea cu care aceștia apărau porturile Deltei împotriva străinilor. Evoluția legendei ar putea fi pusă în legătură cu schimbarea atitudinii egiptene în sec. VI.

R. Vulpe: atitudinea antihelenă a egiptenilor provine din experiența pe care au avut-o cu pirații aheeni; orașul Busiris, unde se afla sanctuarul cel mai important al lui Osiris, a opus rezistența cea mai puternică la încercările de infiltrare grecești. Eroul eponim al orașului ar putea fi o creație a grecilor din Naucratis. Sacrificarea prizonierilor, obișnuită în antichitate, avea și caracter religios, ceea ce a permis transpunerea faptelor într-un mit.

Diverse. I. Fischer prezintă extrase din raportul de activitate al Filialei din Cluj. Biroul pe anul 1965 — 1966 este constituit astfel: președinte: prof. N. Lascu; vicepreședinte: prof. A. Bodor; secretar: H. Daicoviciu; secretar adjunct: V. Macrea; casier: G. Toplicranu.

Ședința se ridică la ora 20^{35}.

LXXXIV

ŞEDINŢA DIN 7 APRILIE 1966

Prezidează prof. R. Vulpe.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Aisner, N. I. Barbu, L. Buzdugan, A. Calangiu, A. Cizek, D. Crăciun, M. Crişan, C. Drăgulescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, M. Duţescu, I. Fischer, Val. Georgescu, G. Guţu, R. Iordache, Margareta Nasta, M. Nicolaescu, N. Onea, M. V. Petrescu, D. Popescu, T. N. Popescu, Cl. Popovici, N. I. Ştefănescu, N. Toderaşcu-Zamfir, R. Vulpe.

Invitaţi: Al. Barnea, Cl. Bojin.

Prezentări de lucrări recente. Prof. D. Popescu: C. Drăgulescu, *Metodica predării limbii latine*, Bucureşti, 1966. Prof. Val. Georgescu: B. Biondi, *Giustiniano*, Napoli, 1965; id., *Lex e ius*, Paris, 1965; Th. Mayer-Maly, *Studien zum Vertrag*, III, Paris, 1965; U. v. Lübtow, *Ulpians Konstruktion des sogenannten Vereinbarungsdarlehens*, Napoli, 1965; E. Pólay, *Az eladói kellékszavatosság a preklasszikus római jogban*, Szeged, 1964; id., *A censori regimen morum és az un. házi bíráskodás*, Szeged, 1965; id., *Die Rolle der Stipulation in den Urkunden der Siebenbürgischen Wachstafeln*, Varşovia, 1965; id., *Der Kodifikationsplan des Pompeius*, Budapesta, 1965; M. Bartošek, *Metodo tradizionale e materialismo storico nella metodologia del diritto romano*, Florenţa, 1966; *Juristische Schulung*, VI, 1966, 1. Prof. D. Crăciun: Polybios, *Istorii* (Trad. V. Popescu), Bucureşti, 1966.

Comunicare. Prof. N. I. Barbu, *Recunoştinţa şi meritul, valori umane la Tucidide*. Autorul atrage atenţia asupra faptului că Tucidide, deşi nu ia o atitudine clară în privinţa meritului şi recunoştinţei în timpul războiului peloponeziac, le menţionează totuşi ca realităţi umane manifestate în cursul războiului, arătînd obiectiv situaţiile în care nu s-a ţinut seama de ele. Cititorului îi revine, în fiecare caz în parte, determinarea atitudinii lui Tucidide.

Discuţii. Pun întrebări şi participă la discuţii: N. I. Ştefănescu, M. Crişan, Val. Georgescu, D. Popescu, N. Onea.

Prof. N. I. Ştefănescu pune problema locului pe care îl ocupă în dreptul interelenic relaţiile de prietenie dintre cetăţi.

Prof. Val. Georgescu, după ce îşi pune întrebarea originalităţii lui Tucidide în aprecierea valorilor morale, dezbate problema transpunerii pe plan statal a unor relaţii sociale preetatice.

Şedinţa se ridică la ora 20^{10}.

LXXXV

ŞEDINŢA DIN 5 MAI 1966

Prezidează prof. N. I. Barbu, vicepreşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: V. Atanasiu, N. I. Barbu, V. Bălăianu, G. Bunescu, A. Calangiu, C. Chircu, E. Cizek, Tr. Costa, D. Crăciun, N. Creţu, Fl. Demetrescu, Tr. Diaconescu, H. Dumitrescu, Vl. Dumitrescu, M. Economu, I. Fischer, C. Georgescu, G. Guţu, L. Lupaş, M. Marinescu,

M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, J. Mlădinescu, M. Nicolaescu, S. Nicolau, N. Niculiță, M. V. Petrescu, A. Piatkowski, E. Poghirc, D. Popescu, Em. Popescu, V. Popescu, G. Sîrbu, N. I. Ștefănescu, L. Tudoran, A. Tuzu, J. Unguru, R. Vulpe.

Invitați: Șt. Badea, Cl. Bojin, M. Theodorescu, A. Vasile, Cr. Zarifopol.

Alegeri de noi membri. Au fost aleși membri ai Societății: Prof. Gh. Olaru (recomandat de G. Pisoschi și L. Trandafir), prof. Angela Thegarten (recomandată de G. Pisoschi și M. Gruiosu), prof. Ion Roșculeț (recomandat de A. Rădulescu și Vl. Iliescu).

Informații. I. Fischer prezintă un raport asupra Conferinței internaționale de studii clasice de la Brno (12—16 aprilie 1966) și asupra ședinței Comitetului Eirene, întrunit cu același prilej; comunică de asemenea tematica viitoarei conferințe analoge, care se va ține la Görlitz în octombrie 1966: 1. Criza polis-ului grecesc; 2. rolul plebei în Imperiul roman tîrziu; 3. problemele traducerii tragediilor antice; 4. clasicismul în literatură, artă, filozofie; 5. supraviețuirea limbii latine în Evul mediu; 6. descoperiri arheologice recente.

Prof. N. I. Barbu prezintă informații asupra Congresului de studii latine ținut la Roma, (14—18 aprilie 1966).

Prof. H. Mihăescu vorbește apoi despre conferințele ținute de d-sa la Padova, Napoli și Roma.

Prezentări de lucrări recente. Prof. D. Crăciun: Aristotel, *Fizica*, trad. și note de N. I. Barbu, studii și note de P. Apostol și Al. Posescu, București, 1966.

Comunicare. Prof. M. Marinescu-Himu, *Aspecte ale umanismului românesc.* Autoarea evocă începutul de organizare a predării limbii latine, început care se face în sec. al XIII-lea, cînd alfabetul și limba latină au fost aduse în țară de coloniști, clerici, dieci și misionari străini, așezați în Moldova și Țara Românească și deveniți localnici. Școlile întemeiate de ei în preajma bisericilor, mînăstirilor sau în propriile lor locuințe, sînt formele rudimentare ale viitoarelor «scholae Latinae». Se trec în revistă școlile latine de la Cotnari, Brașov, Caransebeș, Lugoj, Oradea, Alba Iulia, și contribuția unor umaniști formați în aceste școli, ca Mihail Halici și Nicolae Olahus. Influența elenismului poate fi consemnată începînd cu anul 1500, o dată cu venirea în țara noastră a patriarhului Nifon. Influența greacă și latină avea să se resimtă mai puternic în sec. XVII—XVIII, fiind susținută de cele trei Academii înființate la București, Iași și Tîrgoviște.

Discuții. Pun întrebări și iau parte la discuții: A. Piatkowski, H. Mihăescu, Gh. Badea I. Ionescu, C. Zarifopol, N. I. Barbu.

Prof. H. Mihăescu: pătrunderea culturii latine occidentale la noi trebuie studiată în raport cu celelalte influențe exercitate asupra principatelor românești, punct de interferență între trei civilizații: bizantină, slavă orientală și latină.

Prof. N. I. Barbu: pentru a se putea vorbi de umanism, nu e suficientă urmărirea învățării limbii latine, limbă de cancelarie, ci de pătrunderea literaturii antice laice.

Diverse. I. Fischer anunță că în cursul lunii aprilie s-a constituit la Constanța o Filială a Societății. Pentru anul școlar în curs a fost ales următorul birou: Președinte: A. Rădulescu, vicepreședinte: Vl. Iliescu, secretar: Tr. Lazarovici.

I. Ionescu cere ca membrii Societății să fie mai cuprinzător informați despre activitatea filialelor.

Ședința se ridică la ora 20^{15}.

LXXXVI

ŞEDINŢA EXTRAORDINARĂ DIN 12 MAI 1966

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: I. Aisner, R. Albala, R. Alexandrescu, N. I. Barbu, M. Fr. Băltăceanu, G. Bunescu, L. Buzdugan, A. Calangiu, H. Dumitrescu, M. Duţescu, I. Fischer, C. Georgescu, Val. Georgescu, V. Golinescu-Constantinescu, M. Gramatopol, Al. Graur, Maria Iliescu, Vl. Iliescu, L. Lupaş, M. Marinescu, M. Marinescu-Himu, H. Mihăescu, Margareta Nasta, N. I. Niculiţă, N. Onea, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, G. Pisoschi, Gh. Poenaru-Bordea, C. Poghirc, E. Poghirc, D. Popescu, S. Popescu, V. Popescu, Cl. Popovici, C. Săndulescu, D. Sluşanschi, L. Stoianovici, N. I. Ştefănescu.

Invitaţi: Cl. Bojin, G. Ceauşescu, P. Ceauşescu, C. Costescu, A. Horhoianu, D. Macrea, S. Macrea, I. Nichita, A. Popovici, P. Strihan, Gr. Tănăsescu, M. Theodorescu, A. Vasile, I. Vintilă.

Acad. AL. GRAUR salută prezenţa profesorului M. LEROY, vice-rector al Universităţii libere din Bruxelles.

Conferinţă. M. LEROY, *Le Cratyle de Platon et la linguistique moderne.* Cercetările anterioare au avut în vedere, în studiul dialogului *Kratylos*, aproape exclusiv etimologiile. Or, nu acesta este aspectul cel mai important, pentru istoria lingvisticii, al doctrinei lui Platon. Mai apropiată de problematica lingvisticii moderne este partea introductivă, care discută raportul dintre « signifiant » şi « signifié » şi ajunge la concluzia independenţei celor două elemente; tot astfel, partea a treia a dialogului pune problema celor două aspecte ale limbajului, cel social şi cel individual, scoţînd în evidenţă rolul uzajului (ἔθος).

Şedinţa se ridică la ora 19^{30}.

LXXXVII

ŞEDINŢA DIN 2 IUNIE 1966

Prezidează acad. AL. GRAUR, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{15}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, V. Bălăianu, Tr. Costa, M. Duţescu, I. Fischer, Gr. Foit, C. Georgescu, Val. Georgescu, Al. Graur, Gh. Guţu, R. Iordache, L. Lupaş, J. Mlădinescu, A. Mocanu, M. Nicolaescu, N. I. Niculiţă, M. V. Petrescu, D. M. Pippidi, C. Poghirc, Aure Popescu, D. Popescu, V. Popescu, Cl. Popovici, M. Spiridon-Capoianu, N. I. Ştefănescu.

Invitaţi: I. Andreescu, Gh. Badea, P. Ceauşescu, Ar. Popovici.

Prezentări de lucrări recente. VAL. GEORGESCU: J. Imbert, *Histoire économique*, Paris, 1965. V. POPESCU: W. Jäkel, *Methodik des altsprachlichen Unterrichts*, Heidelberg, 1962; N. Wilsing, *Die Praxis des Lateinunterrichts*, Stuttgart, 1964; I. FISCHER: *Sbornik Filosofické Faculty Brněnské University*, XIV, 1965, 10; Br. Snell, *Dichtung und Gesellschaft*, Hamburg, 1965; E. L. Bennett (ed.), *Mycenaean Studies*, Madison, 1964; Chr. Mohrmann, *Études sur le latin des chrétiens, III*,

Roma, 1965; A. Bartoněk, *Development of the Long-vowel System in Ancient Greek Dialects*, Brno, 1966. Al. Graur: *Eirene*, V, 1966.

Informaţii. Prof. D. M. Pippidi face o succintă prezentare a Congresului de studii cretane (Kaneia, aprilie 1966) şi informează pe membrii Societăţii despre conferinţele ţinute de d-sa la Atena şi Salonic şi despre contactele stabilite cu filologii clasici greci.

Comunicare. Prof. Gh. Guţu, *Contribuţii la cronologia cărţii a III-a a Eneidei* (vezi mai sus, p. 167—180).

Discuţii. Pun întrebări şi participă la discuţii: prof. N. I. Barbu, D. M. Pippidi, Al. Graur.

Prof. N. I. Barbu atrage atenţia asupra faptului că argumentele de ordin estetic pot fi interpretate în mod diferit şi că, de aceea, n-ar trebui folosite în probleme de datare.

Prof. D. M. Pippidi crede că pentru evoluţia concepţiilor politice ale lui Vergiliu e necesară atragerea în discuţie a pieselor din *Cataleptон* care ar putea să-i aparţină.

Diverse. Prof. M. V. Petrescu propune biroului Societăţii să ia iniţiativa traducerii unor lucrări ştiinţifice fundamentale din domeniul filologiei clasice.

Şedinţa se ridică la 20^{20}.

LXXXVIII

ŞEDINŢA DIN 2 NOIEMBRIE 1966

Adunare generală anuală

Prezidează acad. Al. Graur, preşedinte.

Şedinţa se deschide la ora 18^{25}.

Membri prezenţi: N. I. Barbu, V. Bălăianu, M. Fr. Bălţăceanu, E. Bujor, L. Buzdugan, A. Calangiu, Tr. Costa, D. Crăciun, G. Creţia, N. Creţu, Fl. Demetrescu, E. Dobroiu, C. Drăgulescu, Vl. Dumitrescu, M. Duţescu, I. Fischer, I. Franga, Val. Georgescu, Al. Graur, Gh. Guţu, Maria Iliescu, R. Iordache, Tr. Lăzărescu, L. Lupaş, L. Macarie, M. Marinescu, M. Marinescu-Himu, V. Nicolae, S. Nicolau, N. I. Niculiţă, N. Onea, A. Piatkowski, D. M. Pippidi, C. Poghirc, E. Poghirc, Aurel Popescu, D. Popescu, Em. Popescu, S. Popescu, V. Popescu, Cl. Popovici, G. Sîrbu, D. Sluşanschi, Iorgu Stoian, N. I. Ştefănescu, Ş. Tanaşoca, R. Vulpe.

Neputînd participa la Adunarea generală din motive de forţă majoră, au trimis adeziuni scrise, prin care se asociază la hotărîrile majorităţii: toţi cei 40 membri ai Filialei Cluj, 25 membri ai Filialei Iaşi, precum şi tovarăşii M. Calangiu, E. Doruţiu-Boilă, I. Dumitrache, H. Dumitrescu, Fl. Fugariu, C. Georgescu, V. Iliescu, Margareta Nasta, M. Nasta, M. Nichita, A. Popa-Stumer, Al. Suceveanu, F. Vanţ-Ştef.

Constatîndu-se că numărul de membri prezenţi prevăzut de statute pentru constituirea Adunării generale a fost atins, se trece la dezbaterea problemelor prevăzute în ordinea de zi.

Raportul de activitate al Biroului pe anul 1965—1966, prezentat de prof. D. M. Pippidi:

Tovarăşe şi tovarăşi,

un nou an s-a scurs de la ultima noastră Adunare generală, o dată mai mult ne întîlnim pentru a examina activitatea desfăşurată de-a lungul unui exerciţiu încheiat. Ca de fiecare dată, vom avea să evocăm obişnuitele noastre domenii de manifestare, să cercetăm în ce măsură ne-am

ţinut angajamentele şi să facem planuri de viitor; ca de fiecare dată, cerîndu-vă să daţi Comitetului cuvenita descărcare, vă vom invita să alegeţi un nou Comitet şi să aprobaţi un plan de acţiune care să ducă Societatea spre realizări durabile şi noi.

Şi în anul expirat, preocuparea noastră de căpetenie s-a îndreptat spre organizarea şedinţelor de comunicări. Acestea s-au ţinut cu regularitate, cu programe care au trezit interesul ascultătorilor şi s-au desfăşurat în condiţii mulţumitoare. Împrejurarea că printre vorbitori s-au numărat şi oaspeţi străini, de care va fi vorba mai departe, a contribuit şi ea la reuşita acestor manifestări.

În legătură cu acest aspect al activităţii noastre, trebuie semnalată înfiinţarea în primăvara acestui an a unei filiale la Constanţa. Constituită în prezenţa şi cu participarea activă a preşedintelui Societăţii, acad. Al. Graur, această ultimă-născută dintre sucursalele noastre numără pînă acum 20 de membri. Ca preşedinte a fost ales tov. Adrian Rădulescu, lector la Institutul pedagogic din capitala Dobrogei; ca vicepreşedinte, tov. Vladimir Iliescu, pînă de curînd bucureştean şi participant obişnuit la şedinţele noastre lunare; secretar e tov. Traian Lazarovici; casier, tov. Ion Roşculeţ. Din darea de seamă primită de la tovarăşii constănţeni rezultă că şi-au început activitatea în aprilie trecut şi că, pînă în iunie au organizat trei şedinţe de comunicări, primind şi vizita profesorului M. Leroy din Bruxelles, către acea vreme oaspete al ţării noastre. Începutul e deci bun şi nu ne rămîne decît să le urăm tovarăşilor constănţeni o egală hărnicie şi în viitor. Seriozitatea şi vitalitatea unei filiale se vădesc nu în primul, ci în al doilea şi al treilea an de funcţionare, perseverenţa fiind, din acest punct de vedere, o virtute mai rară decît spiritul de iniţiativă.

Această din urmă reflecţie mi-e inspirată de dezvoltarea înceată a filialelor din Cluj şi Iaşi, despre a căror activitate avem puţine ştiri. Abia o corespondenţă de ultimă oră ne-a permis să aflăm că de mai multe luni activitatea tovarăşilor clujeni se împleteşte cu a Institutului de istorie al Academiei şi că unele şedinţe de comunicări au fost organizate în comun. Tot aşa, despre tovarăşii ieşeni, de-abia acum am fost informaţi că în primăvara trecută au organizat o şedinţă de comemorare a prof. I. M. Marinescu, pe lîngă alte şedinţe de lucru. Asemenea veşti sînt bune: ar fi fost însă firesc să ne fie comunicate din timp şi, în general, ca filialele din Moldova şi din Transilvania să păstreze cu noi un contact mai strîns. În această privinţă, viitorul comitet va trebui să stabilească modalităţi de colaborare normală a Centrului la activitatea filialelor şi a filialelor la propria noastră activitate: înainte de toate prin întocmirea unor variate şi interesante programe de comunicări nu numai aci, în Bucureşti, ci, în măsura posibilului, şi la Cluj, Iaşi şi Constanţa.

Situaţia pe care ne-am simţit datori să v-o semnalăm e de natură să ne îndemne la mai multă prudenţă atunci cînd va fi vorba să se întemeieze undeva, în ţară, vreo nouă filială. Frumos lucru e entuziasmul, dar şi mai frumoasă e treaba bine făcută. Înainte de a accepta propunerea de constituire a unei secţiuni locale, va trebui să ne convingem că există în oraşul respectiv condiţiile obiective pentru o activitate fie şi modestă, dar *continuă*; va trebui să ne asigurăm, totodată, că, acordînd patronajul nostru unui grup de iniţiativă local, nu riscăm să irosim un capital moral agonisit cu hărnicie şi seriozitate.

Cu privire la celălalt domeniu al nostru de activitate, publicaţia Societăţii, vă putem da ştiri liniştitoare: volumul VIII, 1966, e în acest moment tras (s-a făcut şi ultima lectură a colilor, în vederea eventualei erate) şi aşteaptă în tipografie să fie legat. În cîteva săptămîni se va găsi în librării şi veţi avea mulţumirea să constataţi că e un volum tot atît de cuprinzător şi de interesant ca oricare din volumele anterioare. O dată mai mult datorăm mulţumiri Edîturii Academiei pentru solicitudinea arătată în cursul tipăririi.

În legătură cu revista, sîntem datori să revenim asupra apelului pe care vi l-am adresat şi altădată de a susţine prin toate mijloacele răspîndirea ei şi, înainte de toate, de *a vă abona* în

număr cît mai mare, în loc de a vă cumpăra exemplarele din librării. Cum am mai fost adus s-o spun, din punctul de vedere al relaţiilor cu Editura, e esenţial ca *Studiile Clasice* să se bizuie pe un număr de abonaţi cel puţin egal cu numărul membrilor Societăţii (incluzînd şi filialele). Lesnicios în aparenţă, acest ţel n-a fost încă atins, în ciuda îndemnurilor noastre prieteneşti şi a ştiutei intervenţii a Editurii, care cu cîteva luni în urmă a făcut să vă parvină tuturor o înştiinţare în acest sens. Rezultatele obţinute sînt cu atît mai puţin satisfăcătoare cu cît am crezut întotdeauna că membrii Societăţii sînt devotaţi intereselor acesteia şi cu cît, de altă parte, sacrificiul cerut era minim. Să fi primit oare în rîndurile noastre cam mulţi indiferenţi la munca pe care ne-am legat s-o ducem împreună? Preferăm să credem că şi în acest caz e vorba numai de neglijenţe (ca în cazul cotizaţiilor, pe care unii nu le-au plătit de mai mulţi ani, iar alţii niciodată !) şi ne exprimăm speranţa că măcar de-aci înainte apelul nostru nu va rămîne fără răsunet.

Cît vorbim de *Studii Clasice*, am vrea să ne arătăm satisfacţia faţă de buna primire pe care revista continuă s-o găsească în lume şi care se exprimă în cereri tot mai numeroase de schimburi regulate. Ca să ne referim numai la cele mai noi înţelegeri de acest fel, amintim că la lista legăturilor noastre cu publicaţii străine de specialitate s-au adăugat numai în ultimul timp: *Revue des Études anciennes*, din Bordeaux, *Revue des Études grecques*, din Paris, *Humanitas*, din Coimbra, *Acta Classica*, din Pretoria (Uniunea Sud-Africană), *Greek, Roman and Byzantine Studies*, din Durham (Statele Unite), pe lîngă *Şcoala Normală Superioară* din Paris, Universitatea din Tesalonic şi aşa mai departe.

Aceasta ne aduce în chip firesc să vorbim şi de alte aspecte ale activităţii desfăşurate de Societate pe tărîmul relaţiilor internaţionale, de-a lungul anului expirat. Într-un caz, trebuie să înregistrăm un eşec: e vorba de imposibilitatea în care ne-am găsit de a trimite un delegat la Adunarea generală a Federaţiei Internaţionale a Asociaţiilor de Studii Clasice, în septembrie trecut, în ciuda insistenţei organizatorilor şi a înlesnirilor oferite în acest scop. Pe lîngă obişnuitele probleme de administraţie curentă, pe ordinea de zi figurau măsuri de pregătire a Congresului internaţional de la Bonn, din 1969. Am fi avut deci interes să luăm parte la discuţiile în jurul acestei probleme şi nu putem decît să regretăm că lucrul nu ne-a fost cu putinţă. În schimb, cum ştiţi, Societatea a jucat un rol hotărîtor în organizarea participării României la două conferinţe internaţionale — în toamna 1965 şi în primăvara 1966 — , şi aceste reuşite se înscriu printre înfăptuirile pozitive ale anului expirat. Faptele sînt cunoscute şi n-am de gînd să stărui asupra lor. Dacă amintesc totuşi că Societatea a patronat şi, practic, a asigurat deplasarea la Budapesta şi Brno a unui număr relativ mare de cercetători care altminteri n-ar fi luat parte la aceste reuniuni, — că pe unii i-a ajutat şi băneşte în acest scop, — o fac numai pentru a învedera, pe de o parte, că, în ce ne priveşte, am socotit şi socotim ca o datorie afirmarea peste hotare a ştiinţei româneşti a antichităţii, pe de alta, că, la rîndul lor, instituţiile străine de specialitate, începînd cu academiile din ţările prietene, consideră Societatea noastră drept singurul for îndreptăţit să reprezinte pe istoricii şi filologii clasici români în lumea internaţională.

Această situaţie, — în fond expresia creditului ce ni se acordă astăzi pretutindeni, — nădăjduim s-o vedem confirmată în cursul anului ce vine prin organizarea în condiţii tot atît de satisfăcătoare a participării noastre la Conferinţa de la Görlitz, pregătită de Institutul «für griechisch-römische Altertumskunde» din Berlin, sub auspiciile Academiei Germane de ştiinţe. La vreme, vi se vor comunica în această privinţă informaţiile necesare. Pentru astăzi, va fi de ajuns să arătăm că problema ne-a reţinut atenţia şi că schimbul de scrisori cu colegii germani se desfăşoară mulţumitor.

Vorbind de şedinţele de comunicări, la începutul acestui raport, făceam aluzie la vizita în România a profesorului M. Leroy, din Bruxelles, care în primăvara trecută a ţinut sub auspiciile Societăţii noastre două conferinţe: una în Bucureşti, alta la Constanţa. Exprimînd distin-

sului oaspete, şi din acest loc, mulţumirile noastre călduroase, nutrim nădejdea că în anii ce vin asemenea vizite vor continua şi că, de altă parte, specialiştii români din domeniul studiilor antice vor avea şi ei posibilitatea să-şi facă cunoscute cercetările în universităţi sau institute de peste hotare. În anul încheiat asemenea prilejuri s-au oferit tovarăşilor acad. Al. Graur şi profesor N. Barbu, care au conferenţiat în Belgia în cadrul acordului cultural cu această ţară, precum şi celui ce vă vorbeşte, invitat în Grecia de universităţile din Atena şi Tesalonic.

Înainte de a încheia, un ultim aspect al muncii Comitetului se cuvine amintit, — e vorba de angajamentele asumate de Societate în cadrul unui plan de colaborare cu Ministerul Învăţămîntului potrivit căruia, pe lîngă activităţile noastre obişnuite, ar fi urmat să organizăm cîte un simpozion în două oraşe de provincie. Ca şi alte puncte din acelaşi plan, — participarea la Adunarea de la Geneva şi invitarea pe seama noastră a unui învăţat străin, ori sporirea numărului de publicaţii ale Societăţii prin editarea unei colecţii de texte bilingve, — pregătirea celor două simpozioane n-a putut fi luată în consideraţie din lipsă de mijloace materiale. Cînd Ministerul va găsi cu cale să ne acorde un buget corespunzător cu serviciile pe care le cere de la rîvna şi priceperea noastră, Societatea se va sili să răspundă în totul aşteptărilor. Pînă atunci, am găsit potrivit să înscriem în planul de lucru pe 1966-1967 numai acele activităţi de care sîntem convinşi că pot fi realizate cu mijloacele modeste puse la dispoziţia noastră: publicarea revistei, şedinţele de comunicări, eventual înfiinţarea unei noi filiale — cu rezervele şi precauţiile a căror necesitate am subliniat-o înainte.

Cu acestea, tovarăşe şi tovarăşi, socotim a vă fi înfăţişat un tablou fidel al activităţii Societăţii şi a Comitetului în anul 1965—1966. Dacă socotiţi că ne-am făcut datoria, vă rugăm să ne daţi cuvenita descărcare şi, după discuţii susceptibile să lumineze drumul Societăţii în anii ce vin, să treceţi la alegerea unui nou Comitet şi a unei noi Comisii de cenzori.

Raportul asupra gestiunii financiare, prezentat de Tr. Costa:

La începutul anului 1965—1966, Societatea de studii clasice avea, reportată din anul precedent, suma de lei 728,90 (şapte sute douăzeci şi opt de lei şi nouăzeci de bani), proveniţi din cotizaţii. În cursul anului 1965—1966, s-au încasat din cotizaţii lei 1400 (una mie patru sute lei). S-au cheltuit, cu acte justificative (corespondenţă, convorbiri telefonice etc., cheltuieli legate de organizarea participării la conferinţele de la Budapesta şi Brno) lei 1440,70 (una mie patru sute patruzeci de lei şi şaptezeci de bani). Au rămas deci, din cotizaţii, lei 688,20 (şase sute optzeci şi opt de lei şi douăzeci de bani).

Din subvenţia acordată de Ministerul Învăţămîntului, la 1 octombrie 1965, s-a reportat suma de lei 15 323,90 (cincisprezece mii trei sute douăzeci şi trei lei şi nouăzeci de bani). S-au adăugat la această sumă lei 24 000 (douăzeci şi patru mii), subvenţia pe anii 1965 şi 1966, şi dobînda de lei 247,93 (două sute patruzeci şi şapte lei şi nouăzeci şi trei bani). S-au cheltuit cu acte justificative (salarii, asigurări sociale, deplasări) lei 16 091,75 (şaisprezece mii nouăzeci şi unu lei şi şaptezeci şi cinci bani). Au rămas, deci, din subvenţii, lei 23 480,08 (douăzeci şi trei mii patru sute optzeci lei şi opt bani).

Astfel Societatea dispune în total, din cotizaţii şi subvenţii, de lei 24 168,28 (douăzeci şi patru mii una sută şaizeci şi opt lei şi douăzeci şi opt bani).

Raportul comisiei de cenzori, prezentat de prof. Val. Georgescu:

Astăzi 2 noiembrie 1966, întrunindu-ne pentru verificarea gestiunii Societăţii de studii clasice pe 1965—1966, am constatat că actele sînt în regulă şi cheltuielile justificate; de aceea propunem descărcarea de gestiune.

Discuții. Iau cuvîntul pe marginea rapoartelor: VAL. GEORGESCU, TR. COSTA, R. VULPE, N. I. BARBU, I. FISCHER, C. DRĂGULESCU, TR. LĂZĂRESCU, D. CRĂCIUN, C. POGHIRC.

Prof. VAL. GEORGESCU propune, pentru intensificarea activității filialelor și pentru o mai bună colaborare cu acestea, programarea la ședințele filialelor a unor comunicări ale membrilor bucureșteni ai Societății.

TR. COSTA atrage atenția asupra numărului mare de restanțieri la plata cotizațiilor și propune expedierea unor invitații prin care să se pună în vederea membrilor cu restanțe mai vechi de trei ani că refuzul de a-și achita cotizațiile va fi socotit echivalent cu demisia din Societate.

Prof. N. I. BARBU dă informații despre stadiul demersurilor privind apariția unei reviste de popularizare.

În numele biroului, răspunde acad. AL. GRAUR.

Se supune apoi votului Adunării **descărcarea de gestiune.** Aceasta este acordată de unanimitatea membrilor prezenți.

Alegerea biroului pe anul 1966—1967. Pentru conducerea lucrărilor se alege un prezidiu compus din prof. R. VULPE, președinte, N. I. ȘTEFĂNESCU și D. CRĂCIUN, membri.

S-au făcut următoarele propuneri:

Pentru funcția de președinte: acad. AL. GRAUR (propus de prof. VAL. GEORGESCU), acad. C. DAICOVICIU (propus de prof. TR. LĂZĂRESCU).

Pentru funcția de vicepreședinte: acad. C. DAICOVICIU (propus de acad. AL. GRAUR) prof. R. VULPE (propus de prof. D. M. PIPPIDI), prof. N. I. BARBU (propus de prof. M. MARINESCU-HIMU).

Pentru funcția de secretar: prof. D. M. PIPPIDI (propus de acad. AL. GRAUR).

Pentru funcția de secretar adjunct: I. FISCHER (propus de prof. D. M. PIPPIDI).

Pentru funcția de casier: TR. COSTA (propus de prof. N. I. BARBU).

Au fost aleși:

Președinte: acad. AL. GRAUR (cu majoritate de voturi).

Vicepreședinți: acad. C. DAICOVICIU (cu unanimitatea voturilor), prof. R. VULPE (cu unanimitatea voturilor), prof. N. I. BARBU (cu unanimitatea voturilor).

Secretar: prof. D. M. PIPPIDI (cu majoritate de voturi).

Secretar adjunct: I. FISCHER (cu unanimitatea voturilor).

Casier: TR. COSTA (cu unanimitatea voturilor).

Alegerea comisiei de cenzori. S-au făcut următoarele propuneri:

Ca membri titulari: prof. VAL. GEORGESCU (propus de I. FISCHER), prof. D. CRĂCIUN (propus de prof. N. I. BARBU).

Ca membri supleanți: prof. M. MARINESCU-HIMU (propusă de I. FISCHER), prof. A. PIATKOWSKI (propusă de prof. VAL. GEORGESCU).

Au fost aleși:

Cenzori titulari: prof. VAL. GEORGESCU (cu unanimitatea voturilor) și prof. D. CRĂCIUN (cu unanimitatea voturilor).

Cenzori supleanți: prof. M. MARINESCU-HIMU (cu majoritate de voturi) și prof. A. PIATKOWSKI (cu unanimitatea voturilor).

În numele biroului nou ales, acad. AL. GRAUR mulțumește pentru încrederea acordată atît celor reînscriși, cît și celor care nu făceau parte din componența biroului în anul precedent.

Prof. D. M. PIPPIDI expune cîteva puncte din programul de activitate pe anul 1966—1967.

Diverse. Prof. D. M. Pippidi anunţă, pentru sfîrşitul lunii noiembrie, vizita prof. Fr. Sartori (Padova); informează de asemenea pe membrii Societăţii asupra stadiului tratativelor cu Centrul de logică al Academiei în vederea organizării unei şedinţe comune consacrate comemorării prof. A. Frenkian.

Se hotărăşte apoi că şedinţele Societăţii se vor ţine în prima miercuri a fiecărei luni.

Acad. Al. Graur anunţă că în 11 noiembrie va avea loc la Facultatea de filologie o şedinţă comună cu a Cercului ştiinţific al Facultăţii de limba şi literatura română, consacrată comemorării lui A. Meillet.

Pentru facilitarea abonamentelor la *Studii clasice* se ia hotărîrea că membrii Societăţii vor putea achita abonamentul prin intermediul secretariatului.

Şedinţa se ridică la ora 21[45].

E R A T Ă

Pagina	rîndul	în loc de:	se va citi:
34	17 de jos	λαίνον ἔσσο	λαῖνον ἔσσο
48	24—25 de sus	ἀμαθία — violenţa... ὀργή — ignoranţa	ὀργή — violenţa... ἀμαθία — ignoranţa
88	12 de sus şi 13 de jos	tétradrachmes	drachmes
89	7 de jos	Aatias	Ataias

Studii clasice, IX, 1967

43.878 | Lei 40